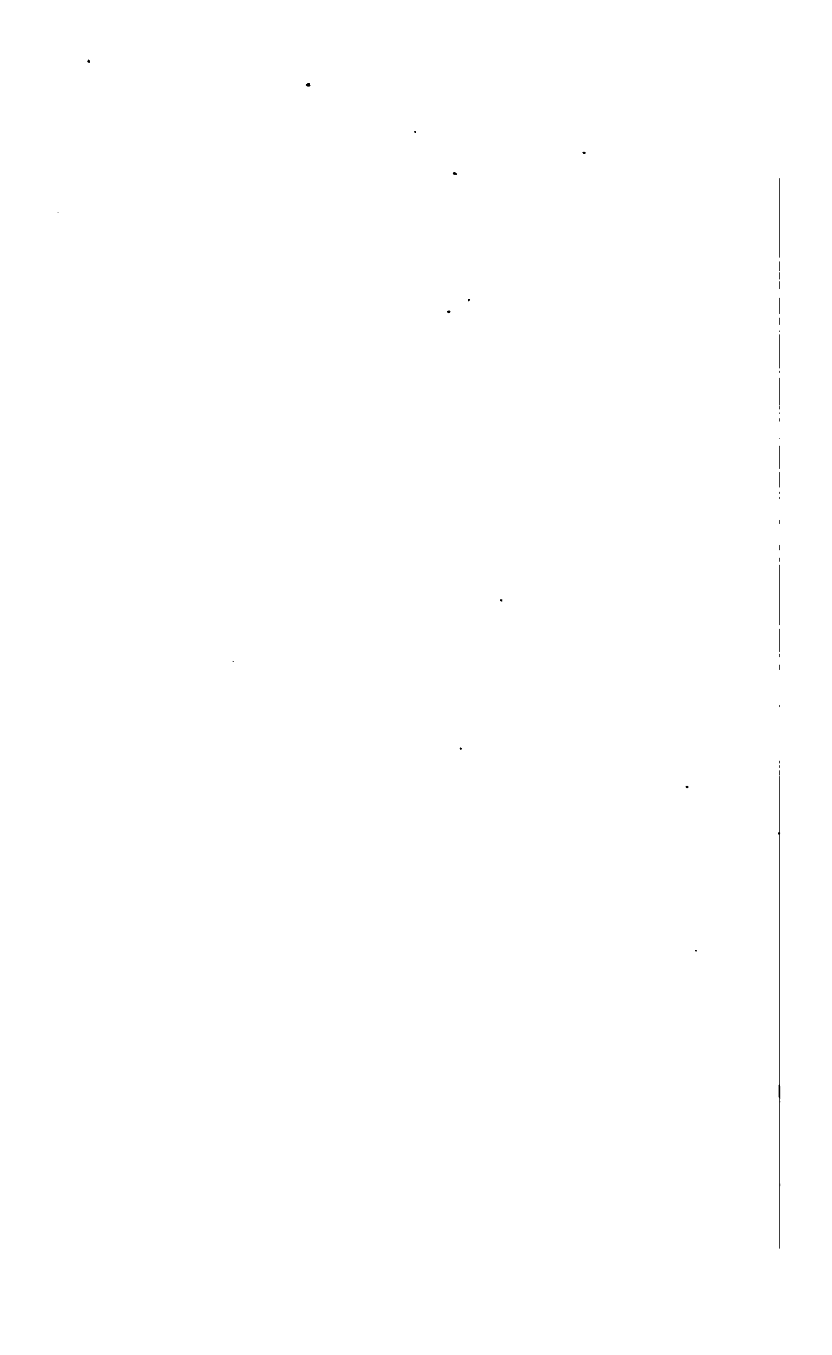
[illegible]

E. [illegible]



HUIT JOURS

SOUS L'ÉQUATEUR

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

L'AMAZONE

HUIT JOURS

SOUS L'ÉQUATEUR

PAR

ÉMILE CARREY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856



HUIT JOURS

SOUS L'ÉQUATEUR

DON HENRIQUE

I

Départ de Bélem (Para-Brésil).

Avril 1855.

Après deux ans et demi de voyage à travers l'Amérique du Sud, j'étais revenu au Para [1] sur l'Atlantique, afin de m'y embarquer pour l'Europe. Fatigué de maladie, de route, de travail, d'inquiétude, j'avais hâte d'arriver. Mon frère, qui pendant dix-huit mois avait voyagé avec moi, était retourné en France, malade et justement attristé. Depuis un an, j'étais seul

[1] Le Para ou Bélem est un des ports du Brésil, situé sur le fleuve des Amazones. Para est le nom de la province dont Bélem

et sans nouvelles. Cependant, avant de revenir en Europe, je voulais visiter les seringals, ou exploitations de caoutchouc[1], établis aux bouches de l'Amazone, et le territoire neutre[2] qui s'étend entre le Brésil et la Guyane française, depuis la rive gauche de l'Amazone jusqu'au fleuve Oyapock. Dans ce but, et pour gagner du temps, au lieu de retourner en France par les vapeurs de la côte du Brésil, puis par Pernambuco, Lisbonne, Southampton et le Havre, je résolus de prendre la mer sur un canot, puis de naviguer à travers le méandre d'îles[3] qui obstrue les bouches de l'Amazone, et de côtoyer ensuite les Guyanes brésilienne et française jusqu'à Cayenne d'où je retournerais en France par Demerary et la Martinique.

J'éprouvai d'assez longues difficultés à organiser ce

est la capitale. Mais l'usage a fait donner à la ville le nom de la province. Construite en partie par les jésuites, Sainte-Marie de Bethléem ou Bélem est située sur la bouche sud de l'Amazone, à près de quarante lieues en rivière, au sud de l'équateur, dans le nord du Brésil, et compte aujourd'hui quinze à vingt mille habitants.

[1] On désigne sous le nom de *seringals* ou exploitations de caoutchouc, les huttes établies sur les îles ou les rives du grand fleuve, et sous lesquelles le caoutchouc est préparé, pour être livré au commerce. Seringa est le nom portugais du caoutchouc.

[2] De l'Oyapock au cap Nord, on compte environ soixante lieues de côtes, et un immense territoire intérieur dont la possession est indécise entre le Brésil et la France.

[3] On ne compte pas moins de cent à cent vingt îles sur les bouches de l'Amazone.

voyage. L'*egaritea*, ou canot de fleuve, que j'avais ramené du Pérou par la rivière des Amazones, se trouva trop faible pour tenir la mer. Il fallut chercher une *vigilinga*, sorte de bateau pilote, propre au voyage que je voulais faire. Je m'adressai vainement au commerce du Para, je frappai à toutes les portes, je vis même les contrebandiers de la côte, qui me louèrent une de leurs embarcations; mais elle sombra sous voile en venant me prendre à Bélem, et deux des hommes qui la montaient se noyèrent. Je ne trouvais ni bateau, ni équipage. La barre et les courants de l'Amazone autour du cap Nord, les mœurs sauvages des seringarios de la côte, la présence dans ces parages de plusieurs forçats échappés de Cayenne, rendaient cette course périlleuse, et les habitants du Para me racontaient une odyssée entière de meurtres et de naufrages accomplis dans cette région.

Mais j'étais décidé à cette course; je la regardais comme un devoir et le couronnement de notre exploration [1]; j'étais peu sensible aux terreurs exagérées des Brésiliens, rompu d'ailleurs à la vie de voyages et ses péripéties. Grâce à un compatriote européen, mon hôte du Para, et après trois semaines de recherches, je

[1] Nous venions d'explorer pour le gouvernement, mon frère et moi, tout le bassin de l'Amazone, depuis les hautes Cordilières du Pérou, sur l'Océan Pacifique, jusqu'à la bouche de l'Amazone, sur l'Atlantique.

trouvai un canot non gréé, mais neuf, et fait *d'itauba*, qui est le bois le plus dur de l'Amérique du Sud et le meilleur pour les constructions navales. Il faut du fer pour le briser. Avec cela, nous pouvions talonner sans grands dangers sur les bas-fonds de Magoary ou de Maraca, ce qui devait nous arriver infailliblement, vu mon intention de longer les terres le plus près possible et de visiter tous les points habités. Nous fîmes gréer notre canot, et pendant ce temps nous cherchâmes un pilote et un équipage. C'était difficile à trouver : il nous fallait au moins cinq hommes. Il n'y avait pas à penser à des matelots européens; ceux qui viennent au Para n'y sont pas libres, et les déserteurs trouvent de meilleurs métiers que celui de matelot sur un bateau indien. Nous ne pouvions espérer de rencontrer que des Indiens ou des mulâtres; mais les uns craignaient le cap Nord; les autres redoutaient les forçats; la plupart n'avaient navigué que dans les canaux qui environnent Bélem, et tous demandaient des prix impossibles.

Enfin, après bien des recherches infructueuses, et à force d'aller nous-mêmes en quête d'équipage, tantôt par la rade de canot en canot, tantôt à terre de *loja* [1] en *loja*, nous engageâmes ainsi suc-

[1] La *loja* est une boutique d'épicier liquoriste, qui sert en même temps de cabaret et de place à recrutement pour les équipages d'Indiens.

cessivement cinq hommes. Nous faisions conduire chaque nouvel engagé à bord du canot sans lui donner le loisir de réfléchir : la réflexion chez le nègre ou l'Indien étant toujours le repos. Là nos domestiques le gardaient précieusement à force de tafia et d'amitiés, qui, tous comptes faits, valent mieux que les *arguments positifs* usités dans le pays. Mais certes jamais sergent anglais, racolant pour la Crimée, n'a versé plus de gin à ses recrues irlandaises, que nous ne fîmes verser de tafia pour ce voyage.

Le filet varie suivant le pays, mais l'homme se prend toujours. A Londres c'est du gin et les futures félicités d'un rajah de l'Inde ; à Paris c'est la loi avec un bâton de maréchal sortant d'une giberne de soldat ; à New-York c'est le dieu dollar tout seul et tout-puissant ; dans l'Amérique du Sud, c'est du rhum et tout un futur paradis de houris indiennes ou blanches, qui recevront le *Tapuya* [1] au retour du voyage !

Les contrebandiers nous donnèrent un pilote nord américain, qui avait la plus affreuse figure de bandit et d'ivrogne qu'on puisse rencontrer, et enfin le bateau étant bien gréé, bien lesté, le 20 avril 1855, je pris la mer.

J'avais à bord mon hôte, Carlos K... dont l'amitié craintive, après avoir combattu mes projets, avait voulu partager mes hasards jusqu'à Cayenne. Notre canot

[1] On nomme *Tapuyas* les Indiens civilisés du bas Amazone.

ponté, jaugeant huit tonneaux, portait nos deux domestiques, un jeune Indien sauvage que j'avais acheté dans le haut Amazone, nos cinq hommes d'équipage, Indiens et mulâtres, des armes, des munitions, de la farine de manioc et du tafia pour un mois.

Nous naviguâmes suivant les habitudes du pays, mouillant pendant les marées contraires, quelquefois en pleine mer, autant que possible dans une rivière ou sur une île et devant une habitation. Bien reçus en général, très-questionnés sur la guerre d'Orient, dont le bruit grandissait toujours à la gloire de la France, nous allions regardant tout : nous informant du commerce et des mœurs de ces populations variées, nomades, peu connues; suivant et annotant le beau travail hydrographique de M. de Montravel. Nous faisions route depuis dix-sept jours déjà, et aucune péripétie mauvaise n'avait encore dérangé notre voyage. Quelques échouages en basses eaux, quelques coups de mer dignes de figurer sur le journal d'un canotier de la Marne; quelques chasses, quelques pêches pour manger moins mal; rien de plus. Nous avions visité successivement *Vigia*, centre du commerce de *grude* ou colle de poisson; *Marajo*, l'île immense, le grand parc à bestiaux du Para et le repaire mal famé des serpents à sonnettes; *Mexiana*, le quartier général des tigres; *Jurupari*, l'île du Diable; *Macapa*, le Sébastopol du Brésil, et sa garnison indienne, qui dorment

sous l'équateur. Déjà nous sortions de la baie de Macapa, laissant à droite Cavianna pour courir vers Bailique et les groupes d'îles qui masquent la grande bouche du fleuve, lorsqu'un coup de vent de nord-est nous prit et nous rejeta sur l'île de Jurupari. Je fus forcé de louvoyer le long de Cavianna, puis de jeter l'ancre près de sa côte, qui est mauvaise, bordée de bas-fonds et ravagée presque de bout en bout par la pororoca [1].

Pendant la nuit de ce mouillage forcé, impatient de sortir du fleuve, sachant Cavianna habitée par cinq forçats échappés de la Guyane française, je m'étais couché sur le pont de mon canot, veillant dans ce demi-sommeil qui, sous le coup d'une préoccupation constante, écoute en dormant. Je me soulevais d'heure en heure; j'écoutais, je regardais la nuit et la marée montante, qui ne finissaient pas, puis je me recouchais plus impatient encore. Nuit d'équateur chaude, lourde, accablante; pas un souffle d'air; la flamme du grand mât retombait immobile; la fumée de mon cigare montait droite vers le ciel. Vainement je trempais à tous instants dans l'eau mes mains et mes pieds nus; — plus chaude que l'air, l'eau ne rafraîchissait pas. Le hurlement sinistre et rauque du *guariba* [2] ou

[1] La *pororoca* est la barre de l'Amazone.

[2] Les hurlements des *guaribas* ou singes hurleurs sont parfois

lait dans les profondeurs *des forêts de* ɔro, perché sur une cime d'*arbre et* l'orage, jetait à courts intervalles sa ɔre, unique, qui perce la nuit comme Au lointain, sur Marajo, des éclairs, nous, luisaient, jetant sur le fleuve ɪnes et pâles. La marée déferlait le ɪrd avec son frôlement monotone, et, a lune, je regardais tristement passer es qu'elle ramenait dans le fleuve : dé- i vont roulés du flux au reflux, sans ;e; et tout un flot de souvenirs, d'es- › regrets de patrie me montait au

issants qu'il est impossible de dormir dans leur ·tout aux approches du jour que ces animaux ·auques et discordants, en courant sur les cimes ıg du rivage pour voir les premiers rayons du

II

La rencontre.

Cependant les signes précurseurs du jour commencèrent à paraître. Les hurlements des guaribes cherchant le rivage devenaient plus rauques et plus rapprochés. De grandes chauves-souris[1] volaient autour de moi, rasant le bateau et m'effleurant du vent de leurs ailes; le bruit de leur vol rapide, qui passe et s'efface sans vibration, sillonnait la nuit comme l'écho

[1] Matin et soir on voit sur l'Amazone de grandes chauves-souris rousses qui volent en rasant les flots.

d'un monde invisible. De fois à autres, des cris d'oiseaux isolés, vagues encore, traversaient l'espace, emportés par la brise qui s'élevait avec le jour.

Déjà le vent montait par bouffées, et vers l'Orient quelques lueurs apparaissaient incertaines et blafardes. A ces pâleurs d'aube montante, je distinguais vaguement des oiseaux qui volaient vers la grande terre, réveillés par le soleil et la faim, et j'écoutais le bruit de leurs vols pressés. Tout à coup j'entendis au loin, venant du large, ce demi-sifflement que produit un canot en fendant la vague. Je laissai rouler jusqu'à l'eau le cigare dont le feu trahissait notre présence, et, sans me lever, sans changer de position, je tournai la tête pour regarder l'horizon. Au désert, la prudence est la vie.

A deux ou trois cents mètres environ, une barque de seringaire[1], vent arrière, venait droit au canot. J'étendis

[1] On désigne ainsi les hommes qui, chaque année, viennent récolter le caoutchouc ou le préparer, dans le bassin du bas Amazone. Cette émigration d'individus arrivant de tous les points de la province du Para, et même des provinces voisines, compte annuellement huit à dix mille individus de tous âges et de tous sexes, qui généralement s'en retournent après la récolte du caoutchouc. Les communications se faisant par eau, vu le manque de routes, et la difficulté des sentiers par terre à travers ces contrées souvent inondées, chaque famille ou association de seringaires possède généralement un grand bateau de fleuve et quelques petits canots pour chasser et pêcher.

le bras dans la chambre, où je pris mes pistolets. Je me glissai sur le dos jusqu'à mon nègre, qui dormait le long du mât, et, le touchant du pied pour l'éveiller, je lui fis signe de faire lever le pilote; puis j'attendis. La barque filait sur l'eau silencieuse, rapide, sous sa voile rougeâtre [1] et basse, à la confondre avec une chauve-souris des grands bois rasant les flots au crépuscule.

En une minute elle fut sur nous. Elle passa par notre avant, à raser le beaupré. Sa voile se baissa, et elle décrivit un cercle autour de nous pour accoster.

Je me levai brusquement, et collé le long du mât pour être moins en vue, j'armai un pistolet en faisant craquer la détente :

« Au large! » criai-je en portugais.

On ne répondit rien; mais le canot ne contenait que deux hommes; je me recouchai sur le pont.

Mon domestique nègre et le pilote étaient debout; quant à mes hommes, ils regardaient à demi endormis sans se lever encore. L'Indien qui voyage avec un blanc ne s'importe de rien. C'est au blanc à le défen-

[1] Presque toutes les voiles des pêcheurs et des Indiens du bas Amazone sont teintes en rouge roux. Cette teinture offre l'avantage de rendre les voiles moins accessibles à l'humidité et par conséquent de les faire durer plus longtemps. Elle augmente en outre la rapidité de la marche des canots, en rendant le tissu de la voile plus serré, plus résistant au souffle du vent.

dre, à le nourrir, à le garder. Il dit, quand il a faim Patron, je veux manger; quand il a sommeil : Patron, je veux dormir; quand il veut partir, il part, et vous pouvez tout dire, vous pouvez tout faire : il faut qu'il mange, dorme, ou parte à son heure.

Cependant la barque s'était rapprochée bord à bord, et le dialogue suivant s'établit :

— Pourquoi venez-vous si près, et pourquoi ne répondez-vous pas? dit le nègre d'une voix irritée.

Quand Lino, — c'est son nom, — était troublé dans son sommeil, son humeur, joyeuse d'ordinaire, devenait celle d'un chien auquel on retire un os. De plus, en sa qualité de nègre au service d'un Européen, il avait en profond mépris tout ce qui n'était pas blanc de pur sang.

Une voix sonore et accentuée, dont le timbre me surprit, répondit simplement :

— Aonde esta o senor? — Où est le maître?

— Caramba este macho. — Ce mâle interroge et ne répond pas. — Je te dis de passer au large.

— Aonde esta o senor? reprit la même voix sur le même ton.

— Ici, lui dis-je; que voulez-vous?

— Venez-vous de la ville (la ville, dans toute cette contrée, c'est le Para)?

— Oui.

— Avez-vous des journaux à bord et voulez-vous m'en vendre?

— Je n'en ai pas.

— Les alliés ont-ils pris Sébastopol?

— Non.

— Merci.

Depuis plusieurs mois cette question m'était faite à tous propos, et souvent dans une pensée hostile ou railleuse. J'avais pris l'habitude de n'y répondre que par monosyllabes.

Mais Lino avait vu du poisson au fond de la barque.

— Combien ton poisson? dit-il avec une hauteur dédaigneuse.

— Mal blanchi, reprit la voix du canot, je ne vends rien; mais descends et prends autant de poisson que tu en voudras.

Sans rien répondre, Lino descendit avec un matelot; je le laissai faire. Puis, quand il eut fini, c'est-à-dire amoncelé sur le pont de mon canot une charge de poisson :

— Donne mille reis [1], lui dis-je.

Le seringaire reprit :

[1] 1,000 reis valent environ 3 francs de notre monnaie. Au cours, peu variable, de toute la province du Para, 320 reis valent 1 franc.

— Je ne veux rien ; je vous offre ce poisson pour votre nouvelle.

— Je ne reçois rien gratis. — Lino, sors du tabac et du tafia[1].

— Ni tabac, ni tafia, reprit la voix du canot.

Mais Lino, sans écouter, remplit un *coui*[2] de tafia et l'offrit à l'Indien, qui le repoussa d'un geste.

C'était la première fois que je voyais ainsi refuser les trois choses qui mènent le monde sur l'Amazone : l'argent, le tabac, le tafia. Je me levai pour mieux voir mes interlocuteurs. Puis, apercevant la tête de Carlos qui apparaissait demi-éveillée et déjà railleuse à la porte de l'habitacle :

— Venez, venez voir un double miracle : un seringaire qui donne du poisson et un Indien qui refuse de boire.

[1] Sur presque tout le bassin de l'Amazone on paye tout aux Indiens et même aux blancs des habitations isolées, en marchandises. Les Indiens ne connaissent pas d'autre monnaie que le cuivre, et ne se rendent pas un compte exact de sa valeur. Les marchandises d'échange et d'utilité les plus ordinaires sont le tabac, le tafia et la farine de manioc.

[2] Le *coui* est une moitié de calebasse qui sert de tasse à boire. La calebasse, celle qui sert aux couis, est un fruit à écorce ligneuse et dure dont la grosseur varie, comme celle d'un gros à un petit melon, sans côtes ; on la coupe en deux parties égales, on vide la chair intérieure du fruit, et on obtient ainsi deux tasses à boire. C'est le verre, la tasse, l'assiette usités dans toute l'Amérique du Sud.

— Le vieux monde s'en va, dit Carlos en français : les Portugais refusent de l'argent, et les Indiens du rhum. John n'est pas gris; Lino est réveillé! Et pourquoi cette double sangsue qu'on nomme un seringaire ne veut-elle ni rhum ni argent?

— Parce que la sangsue ne veut rien d'un juif portugais [1], répondit l'homme de la barque.

— Vous verrez, dit Carlos en anglais, que les sangliers du bois entendront un de ces jours votre langue comme la leur.

— Pourquoi non? ceux d'Allemagne la parlent bien, murmura la voix en portugais.

— Touché! dis-je à Carlos qui est Hollandais. Puis me tournant vers le seringaire :

— Monsieur le polyglotte, voulez-vous prendre un verre de porto avec nous? Nous boirons à la santé des Européens, car vous paraissez l'être.

— Français et Parisien comme vous, monsieur. Adieu et merci.

Et avant que j'eusse pu lui répondre, il avait largué l'amarre qui le retenait à nous et poussé au large. Le

[1] Les Portugais, généralement détestés des Indiens, font presque seuls le commerce sur l'Amazone. Ils échangent à prix excessifs des marchandises européennes contre des denrées du pays, gagnant sans règle et sans contrôle, sur les marchandises vendues, les denrées reçues et les mesures qu'ils imposent.

courant l'emporta; sa voile prit le vent, et son canot s'éloigna vers Cavianna.

L'incorrigible Carlos murmura : — Je savais bien que cela n'était pas possible, — le Portugais n'en était pas un.

Pour moi, je restai décontenancé de cette rencontre et de ce brusque départ.

— Parbleu ! me dit Carlos, dans six mois vous retrouverez des Parisiens, — la denrée n'est pas rare, — c'est un des échappés de Cayenne. Il a assez volé pour donner une fois dans sa vie.

— C'est peut-être vrai ! dis-je, partons.

III

Une ancre engagée.

En effet, le jour s'était levé, et avec le jour la brise. La marée était presque pleine. Les débris et les branches d'arbres [1], qui tout à l'heure passaient contre nous, courant 7 à 8 nœuds [2], avançaient plus

[1] Tout le fleuve des Amazones et surtout sa bouche, jusqu'à sept et huit lieues en mer, sont encombrés de débris de végétation, de branches et d'arbres entiers arrachés par les courants, les orages et les déplacements de la rivière.

[2] Les courants du bas Amazone sont excessifs, surtout au mo-

lentement, et avec le vent qui fraîchissait d'instant en instant, nous pouvions lutter contre le reste de la marée montante. Je dis au pilote de lever l'ancre; puis, afin de naviguer plus tranquille à travers les bas-fonds qui nous entouraient, je descendis dans la chambre pour prendre mes cartes et relever le point de la côte en face duquel nous avions dormi.

J'étais tout occupé de mon travail, quand j'entendis le pilote qui disait à Carlos : — Patron, nous ne pouvons pas avoir l'ancre.

— Toi et tes hommes, vous êtes des poules endormies. Je te parie, vieux yankee, le tafia que tu vas boire contre un cigare pour chacun, que je la lève seul avec Lino.

Et en même temps Carlos prit le câble des mains d'un matelot et se mit à haler dessus. Il essaya à trois ou quatre fois, tirant de toute sa force. Le nègre, fier de la confiance du maître, l'aidait comme un lion. Il avait arcbouté ses pieds contre le mât et roulé le câble autour de ses mains. Ses veines gonflaient à rompre sur sa peau noire et lisse. A chaque effort l'avant du bateau entrait dans l'eau de quelques millimètres. Mais l'ancre ne vint pas.

Quant à John et aux matelots, ils regardaient im-

ment des grandes marées, lorsque la barre ou pororoca agit sur les flots.

passibles, attendant calmement la fatigue ou le succès de leurs remplaçants bénévoles. L'insouciance contemplative domine tout chez l'Indien, et Carlos aurait pu s'épuiser ainsi jusqu'à la fin du jour, pas un ne l'aurait aidé. J'ai vu cent fois des Indiens, avec un briquet et des allumettes à plein sac, laisser leurs camarades s'épuiser pendant une heure pour faire du feu, sans faire une offre, sans dire un mot.

Carlos comprit vite l'inutilité de ses efforts et, jetant le câble à terre, il se tourna vers moi.

— L'ancre est engagée sous un arbre.

— Je le crains, lui dis-je; mais essayons encore. John... buvez tous une goutte de tafia et prenez le cabestan. Il faut avoir l'ancre ou rompre le câble.

Lino et les matelots disposèrent l'espèce de cabestan que nous avions à bord et firent un nouvel effort. Rien ne vint. Je fis redoubler le tafia, qui est le prélude obligé de toute bonne volonté indienne, et tenter un dernier essai. Un des fils du câble[1] se rompit près de l'eau. L'ancre ne bougea pas.

— Cela suffit, dis-je à John, plonge et vois ce qui retient l'ancre.

[1] Ces câbles sont faits de piaçaba; la piaçaba est la chevelure d'un palmier qui croît en abondance dans le bassin du Rio-Negro. Les Anglais en font un grand commerce; c'est une matière textile, plus élastique, moins pourrissable que le chanvre, et de beaucoup plus économique.

Il murmura je ne sais quoi, plongea et reparut bientôt.

— Maître, je n'ai pas trouvé le fond.

— Plonge encore, et tu le trouveras.

Il plongea de nouveau, resta longtemps sous l'eau et revint sans plus de succès.

Carlos et moi nous nous regardâmes avec inquiétude : c'était la seconde ancre que nous perdions de cette manière. Nous n'avions plus désormais qu'un mauvais grapin, avec lequel c'eût été folie d'affronter les courants du cap Nord : au premier effort, ses dents se seraient tordues comme des clous d'épingle, nous laissant courir à la côte à toute marée. Il fallait sauver notre ancre ou retourner sur nos pas[1].

Mais je me défiais de John; sa paresse ou sa mauvaise volonté nous avaient fait échouer plusieurs fois. Je craignais, et l'avenir justifia mes craintes, qu'il n'eût de secrets motifs pour empêcher mon voyage. Il savait que cette ancre était la dernière, et il pouvait vouloir nous la faire perdre. Je fis jeter la sonde, qui marqua quatre brasses portugaises[2], et je plongeai moi-même

[1] Les courants sont tellement forts dans ces parages, que dans ce même voyage, j'ai vu mon canot, quoique mouillé par deux ancres, arraché du mouillage et emporté au courant sur plus d'une lieue, les ancres prenant puis s'arrachant sans cesse, et cela, sur un fond de vase dure !

[2] La brasse portugaise est de 5 pieds et demi, soit 22 pieds.

en suivant le câble. Je fus obligé de remonter sans avoir touché le fond. Je me halais vainement le long de cette corde qui me semblait sans fin; le courant m'entraînait, et je n'avançais pas à travers ces eaux rapides et bourbeuses, qui, à mesure que je m'enfonçais, devenaient plus bourbeuses encore. Je plongeai à trois reprises sans plus de succès que le pilote.

Je remontai à bord, et nous tînmes conseil, Carlos et moi. Aller à Cayenne, par la côte, sans ancre, c'était se perdre infailliblement; retourner en chercher une à Macapa, c'était long, dangereux, peut-être inutile. Pour en trouver avec certitude, il nous fallait aller jusqu'à Gurupa, à huit jours en rivière; quinze jours de voyage. Il fallait donc tout tenter pour sauver notre ancre.

Quelques espérances nous restaient. Ce que nous n'avions pu faire à pleine mer, nous le ferions peut-être à mer basse. Le flot, dans ces parages, marne de dix pieds; avec dix pieds et le courant de moins, nous pouvions arriver jusqu'à l'ancre, voir ce qui la retenait et haler en conséquence. Nous ferions plus de force, et le perdant, c'est-à-dire le courant du fleuve, en nous faisant éviter de flot, pouvait nous placer dans une situation meilleure pour arracher le fer [1].

[1] Les bâtiments mouillés dans une partie de rivière accessible aux marées, évitent de flot c'est-à-dire tournent selon le cou-

Nous résolûmes donc d'attendre six ou dix-huit heures pour essayer à deux reprises pendant deux mers basses [1]. Tout compte fait, risques et périls, c'était le parti le meilleur; mais il n'était pas sans danger. Pour le suivre, il fallait affronter la pororoca, ou barre de l'Amazone, qui dévaste périodiquement toute la côte de Cavianna. Je dirai plus tard ce que c'est que la pororoca; on jugera si elle est à redouter. Je l'ai vue sans la subir. J'aimerais mieux me trouver en pleine mer, sur la chaloupe d'un navire naufragé, qu'en face de la grande barre par le travers de Cavianna ou Curua. Par bonheur, nous n'étions qu'à la veille du premier jour de la pororoca, qui est le moins mauvais des six jours pendant lesquels sévit le fléau. Nous pouvions l'affronter bravement, en filant du câble à la main. Le canot était solide comme du fer, nous l'avions éprouvé; il résisterait au choc. Nous avions du temps pour assujettir nos mâts avec des lianes et des cordages, rentrer sous le pont tout ce que la lame pouvait arracher, et nous amarrer nous-mêmes. Si le câble cassait, notre pis-aller serait d'être roulés à la côte de Jurupari : c'était dangereux, mais

rant, emportés tour à tour en sens opposés à l'extrémité des câbles de leurs ancres, selon la marée montante ou le cours régulier des eaux du fleuve.

[1] On sait que les marées sont de six heures en général. Il n'y a donc qu'une mer basse par douze heures.

non désespéré, parce que le fond est de vase, et qu'à onze hommes que nous étions, nous saurions renflouer le canot. Si le câble tenait bon, la pororoca valait tous les cabestans pour arracher notre ancre maudite, et, en chassant par ce fond semé d'arbres, nous étions sauvés de Jurupari.

La première pororoca passée, nous filions à toute marée sur l'autre côté de l'île, pour y attendre la fin de la barre, c'est-à-dire cinq jours. Notre pilote y connaissait une *espère*. C'est ainsi qu'on nomme les criques, qui sont exemptes de la pororoca, parce que c'est là que les canots vont espérer la fin de la barre, lorsqu'ils sont engagés dans ces parages, aux nouvelles ou pleines lunes. Quand on a bon vent, bon canot, bon pilote, on va d'une espère à l'autre entre deux pororocas; avec un vent frais d'ouest ou de sud-ouest, nous pouvions tenter l'*espère* de Bailique, située à vingt lieues d'après mon estime; c'était dur, mais possible, et, à la mer, l'espérance c'est la vie.

Nous fîmes lancer à l'eau le petit canot de pêche, et donnâmes l'ordre à deux hommes d'aller couper des lianes et du bois à terre.

IV

Un banc de vase.

Au moment où les hommes partaient, Carlos s'écria avec sa joviale insouciance :

— Voici une belle occasion pour visiter vos compatriotes les forçats. — Celui que nous avons vu a l'air d'un brave homme. — Il est Français, donc il a du vin dans un coin ; il a du poisson ; rendons-lui sa visite, à ce forçat.

— Mais Cavianna est grand, où est-il ?

— Nous trouverons bien.

— Vous savez ce que c'est que des forçats sans gardes ?

— Pas trop ; aussi je veux le savoir.

— A vos souhaits ; mais comme nous pourrions regretter notre politesse, prenons toutes précautions. Je connais trop les goûts marins et l'audace infernale de mes compatriotes de Toulon ou de Rochefort, pour laisser le canot à leur portée sans autres défenseurs que nos hommes. Il faut que l'un de nous reste ici, pendant que l'autre fera une reconnaissance préliminaire.

— Eh bien, dit Carlos, j'y vais. — Je veux répondre à la plaisanterie de ce Parisien. — Je ne suis pas pour rien pédant d'école, et je lui prouverai que je parle français mieux que lui.

Il prit un poignard, deux fusils pour lui et son domestique, et partit à l'aventure. Il devait, en passant, tuer quelques canards dont nous apercevions des bandes immenses au long de Cavianna, et revenir déjeuner à bord. — Après quoi nous verrions.

J'allumai un cigare, cette ressource éternelle de la solitude et du voyage, et je descendis dans la chambre pour travailler. Au bout d'un quart d'heure environ, j'entendis plusieurs détonations d'armes à feu. — Mais elles ne résonnaient qu'à peine ; le bruit se perd sans échos dans ces solitudes sans fin. — D'ailleurs ce devait être Carlos et l'un de ses hommes tirant les canards. — Je regardai : je ne vis rien. — Cependant les coups de fusil se succédant plus pressés, je fis monter

un Indien au haut du mât pour regarder au-dessus des hautes herbes[1] qui me masquaient le rivage où je supposais Carlos.

— Hé! patron, me dit-il aussitôt monté, c'est le seigneur Carlos et son nègre qui tirent. Ils sont arrêtés. Mais je ne vois pas de canards autour d'eux.

— Eh bien, qu'y a-t-il?

— Rien. Ils sont assis à terre et tirent en l'air!

Puis tout à coup je vis José, c'était le nom de l'Indien, se pendre d'une main au cordage, et, les jambes accrochées autour du mât, le corps penché en arrière, rire à pleine gorge, de ce rire enfantin et perdu qui saisit parfois l'Indien.

— Que font-ils, te dis-je?

José riait et ne répondait pas.

Enfin il put dire : — Patron, le seigneur Carlos est embourbé, voilà pourquoi il tire. Il en a jusqu'au ventre. — Et il se reprit à rire.

Je compris le danger que courait Carlos. Je connaissais sa nature intrépide. La précipitation de ses coups de fusil révélait une situation terrible. Mais on pouvait encore arriver pour les sauver. Ils tiraient toujours, donc ils avaient les bras libres.

[1] Les plages du bas Amazone sont tantôt nues et stériles, tantôt couvertes d'herbes qui s'élèvent jusqu'à huit et dix pieds de hauteur, selon la richesse végétale et l'élévation des plages, au-dessus des flots.

— John, jette à l'eau les grandes pagayes[1]. Que deux hommes nagent dessus jusqu'à la terre et les portent à Carlos.

Cependant José riait toujours; les autres, montés sur les mâts, riaient avec lui, et Lino montrait ses dents blanches, qui s'étalaient d'une oreille à l'autre; et ils riaient tous sans écouter, quand une seconde perdue pouvait coûter la vie à deux hommes.

— John! criai-je entre deux apostrophes usitées des matelots.

Il se retourna tranquillement et me répondit :

— Patron, c'est inutile; Antonio, qui garde le canot, finira par entendre, et portera les rames au seigneur Carlos.

— Brute, obéis!

Il descendit et détacha une pagaye pendant que je détachais l'autre.

[1] Les pagayes, qui remplacent complétement les rames dans presque tous les pays intertropicaux, sont de deux sortes. L'une, celle qui sert aux embarcations à fleur d'eau, est une large palette en bois avec un long manche à poignée en béquille. D'une main le rameur tenant sa pagaye par la poignée, l'enfonce et la soutient dans l'eau, tandis que de l'autre, il presse le flot pour avancer. C'est le contraire du mouvement ordinaire des rames. Les autres ne sont autre chose que des pagayes ordinaires, amarrées à une longue perche en bois, et dont on se sert du haut des embarcations élevées au-dessus des eaux, comme les rameurs des trains de bois se servent de leurs rames.

Mais, à travers un de ses accès de rire, José, qui n'avait pas bronché de son observatoire, cria :

— Voilà le seringaire qui vient à eux avec des planches. Ah! sainte Vierge, quelle figure doit faire Bento ! on ne voit plus que sa tête !

Et tous se reprirent à rire plus que jamais. Je grimpai au haut d'un mât, et j'aperçus, sans les reconnaître, deux hommes qui arrivaient autour des malheureux embourbés, que je ne distinguais plus que comme deux points noirs sur la vase jaune. Ils étaient sauvés.

La dernière plaisanterie de José avait eu un succès fou. Tout l'équipage riait à se tordre. Ces deux hommes, ensevelis dans une tombe de boue, étouffés vivants à cinq cents mètres d'eux, luttant contre une mort affreuse et certaine, tirant des coups de fusil de minute en minute, comme un navire perdu, — tout cela les faisait rire aux larmes, et ils ne voyaient que la figure que Bento devait faire au-dessus de la vase.

Tel est l'Indien. Sa nature cependant est douce et bonne. Mais il est organisé ainsi : il a plus de rires que de pitié pour les souffrances humaines. S'il savait l'histoire, il répondrait peut-être que les Romains du cirque applaudissaient au gladiateur mourant, et qu'aux jours d'échafaud la place de Grève est bien pleine!

Un canot couvert d'une voile rouge se détacha du rivage, et quelques minutes après Carlos, Bento,

l'homme de la nuit et deux de ses gens étaient sur le pont de mon bateau.

Carlos et Bento montèrent soulevés par eux et hissés par nous. Leurs vêtements, leurs armes, encore souillés d'une vase grise essuyée à la hâte, leur pâleur livide, leurs têtes plaquées de taches de boue, et un tremblement convulsif qui agitait leurs membres, leur donnaient un aspect sinistre.

— Carlos me dit : — Je dois la vie à monsieur ; — et faisant un effort pour sourire, il ajouta : — Il m'a sauvé et parlé en français. Nous nous touchâmes la main, le seringaire et moi, sans rien dire. Nous fîmes coucher Carlos et Bento. On les frictionna de la tête aux pieds avec du tafia, et on leur fit boire un verre de porto. Au bout d'une demi-heure, ils étaient remis. Carlos était brisé et rompu de fatigue ; quant à Bento, il profita de la circonstance pour s'emparer d'une bouteille de tafia, qu'il avala d'un trait, et quelques minutes après il dormait d'un profond sommeil à côté de José, qui, à force de goûter au tafia en frictionnant son camarade, s'était grisé avec lui.

Voici ce que me raconta Carlos : il avait tué un canard qui était tombé sur un banc de vase obstruant l'entrée d'une petite crique. Contre toute prudence, surtout sur un sol visité par la pororoca, il l'avait été chercher. A peine engagé sur ce terrain détrempé, il s'était senti entrer dans la vase jusqu'aux cuisses. Il

avait appelé Bento qui avait partagé son sort, et ils s'étaient trouvés tous deux pris dans la boue à trois pas l'un de l'autre. Bientôt ils étaient entrés jusqu'au ventre. Alors ils s'étaient mis à tirer des coups de fusil pour appeler l'Indien qu'ils avaient laissé avec le canot à quelques cents mètres de là. Ils enfonçaient lentement, mais sans cesse. A chaque effort, ils voyaient la boue monter autour d'eux comme une marée. Au bout de quelques minutes ils ne pouvaient plus tirer; la vase leur venait aux aisselles. Ils avaient mis leurs fusils en travers; ils y avaient appuyé leurs bras épuisés, et ils criaient sans relâche. Leurs fusils avaient disparu, et ils les sentaient s'enfoncer avec eux dans cette terre flasque, molle, visqueuse. Puis, soit pression trop forte, soit frayeur, ils étaient devenus silencieux. Carlos ne respirait plus qu'avec effort; il s'était senti froid par tout le corps, et il avait cessé de comprendre ce qui se passait autour de lui. Tout à coup il avait respiré librement et reconnu le seringaire[1].

[1] Les bancs de vase-fondrière, dans lesquels s'engloutissent et disparaissent tous les corps plus lourds que la vase même, sont assez rares dans l'Amazone; mais dans les savanes des Guyanes on rencontre fréquemment des marais, connus dans le pays sous le nom de *pripris*, qui, bien que recouverts d'herbes et de légers roseaux, ensevelissent les voyageurs. Les marais-fondrières sont d'ailleurs très-communs en Europe; l'Allemagne, l'Écosse, la France même en comptent un grand nombre; il y en a plusieurs dans le seul département de la Somme.

Quant à ce dernier, attiré par les coups de fusil, il était venu sur la plage; il avait vu deux hommes luttant contre la mort; son Indien et lui s'étaient armés de perches et de planches, et ils étaient accourus. Ils avaient traversé trente mètres de vase, marchant sur leurs planches, qu'ils faisaient glisser tour à tour devant eux. Après avoir enlevé Bento, dont la tête noire de poudre et souillée de fange, avec ses cheveux collés par la sueur et la boue, sortait seule de ce sépulcre, ils avaient retiré Carlos, dont la respiration presque insensible n'était revenue qu'au bout de quelques minutes. Ils les avaient étendus tous deux demi-évanouis sur deux planches; puis, s'aidant de leurs perches, ils les avaient tour à tour ramenés sur la terre ferme. Là, la femme du seringaire leur avait fait boire quelques gouttes d'eau-de-vie; puis Carlos désirant revenir à bord, ils l'avaient embarqué et conduit jusqu'ici.

V

Une dame-jeanne de tafia.

Nous laissâmes dormir le malade et nous montâmes sur le pont, le seringaire et moi. Nous n'étions pas encore assis, quand John, un verre de tafia à la main, ivre à ne rien voir, vint à nous.

— Patron, dit-il en s'adressant à mon compatriote, buvez : c'est le tafia du Français; je l'ai gardé pour vous... Mais vous ne direz rien.

— Va te coucher, ivrogne, et laisse-nous.

John me regarda d'un air étonné, jeta son verre à l'eau et s'assit au pied du mât. Quant aux hommes,

trois étaient couchés sur le pont ivres-morts; deux étaient assis sur le bord du canot, les jambes pendantes à la mer, et se racontaient ensemble et sans s'écouter des histoires de sorciers; les quatre autres se tenaient dans l'eau accrochés d'une main à la petite barque, un peu moins ivres que les autres. Le premier mouvement de l'Indien qui, faute de tafia, s'est arrêté à moitié route d'ivresse, est de se jeter à l'eau, et il reste là tant qu'il est gris, plongeant et se roulant, tantôt sous l'eau, tantôt au soleil, comme un marsouin jouant autour d'un navire. L'Indien du canot qui avait conduit Carlos s'était probablement endormi à terre et n'était pas encore revenu.

Une dame-jeanne[1] de tafia vide et renversée sur le pont expliquait tout : il y avait eu fraternisation entre les hommes du seringaire et les nôtres.

— Cela est complet, me dit mon compatriote.

— Oui. Laissons-les dormir ; à moins de les dégriser, il est impossible d'en tirer le plus léger service.

John se releva et revint vers nous.

— Patron, vous ne direz rien? criait-il d'une voix désolée.

1 On nomme dame-jeanne une grande bouteille en verre recouvert d'osier, très-usitée dans les pays où les barils de bois sont susceptibles de se piquer, et contenant généralement de 15 à 25 litres.

— Va dormir.

Mais il s'était jeté aux genoux du seringaire, et, avec cette ténacité de l'ivrogne en proie à une idée fixe, il sanglotait en murmurant toujours :

— Vous ne direz rien, patron; vous ne perdrez pas le pauvre John.

Mon hôte le repoussait sans répondre, et il avait l'air d'éprouver un insurmontable dégoût.

— Va dormir, brute!

Mais John ne voyait même pas; il continuait de presser de ses mains osseuses les jambes du seringaire en grommelant son perpétuel refrain.

Celui-ci se leva tout à coup, et repoussant John du pied :

—Vermine, laisse-moi!

John se releva droit, fixa sur le seringaire un œil égaré, perdu, et se jeta à l'eau. Nous regardâmes, craignant que le courant ne l'entraînât au large, ivre comme il l'était. Mais il nageait et plongeait ainsi qu'un Indien : il revint sur l'eau presque aussitôt, s'accrocha d'une main au bateau, et de l'autre il se prit à essuyer son visage et sa barbe sans se rendre compte de rien. De tous les ivrognes que j'ai rencontrés dans l'Amérique du Sud, John était sans contredit le plus complet : son vieux corps, saturé de liquide, prenait l'eau-de-vie comme une éponge, et un seul verre suffisait pour le griser; mais une dame-jeanne entière ne

l'aurait pas abattu ; il était comme ces vieux chevaux efflanqués et maigres, qu'un rien essouffle, qu'on croit voir tomber toutes les minutes, mais qui vont toujours.

Le seringaire le regardait s'essuyer, d'un œil de dégoût et de colère à la fois.

— Vous connaissez cet homme? lui dis-je.

— Oui, depuis vingt ans; c'est un bon pilote quand il veut.

Je murmurai à demi-voix :

— Ah! tant mieux !

— Pourquoi? C'est en même temps une triste vermine.

— Oh! John m'importe peu, je l'ai deviné sous ses allures rampantes. Je suis content de savoir que vous vous plaisez dans le pays.

Je ne voulaispas dire à mon hôte combien sa longue connaissance avec John m'avait rassuré, en me prouvant qu'il n'arrivait pas de Cayenne, où les déportés n'étaient que depuis trois ans.

Mais il me devina sans doute, ou il eut une pensée analogue à la mienne, car au bout de quelques minutes il reprit :

— Plusieurs de nos compatriotes sont venus de Cayenne ici; mais je les ai fait partir pour l'autre côté de l'île.

— Ah! comment cela?

— C'est toute une histoire; mais il y a eu mort d'homme, et, comme en revenant en France, ajouta-t-il en riant, vous y pouvez devenir procureur impérial, je ne vous la conterai que ce soir, quand vous serez mon hôte.

— C'est vous qui passez la journée avec nous.

— Non, vos Indiens sont ivres-morts. Je vous emmène à terre. Vous y trouverez castel et châtelaine.

— Je ne puis : Carlos est épuisé, et mes hommes sont trop ivres pour leur laisser le canot.

— Vous avez raison. Un indien gris a des idées plus burlesques encore que les matelots de *la Salamandre*, et j'ai vu l'équipage d'un canot du Centre Amazone mettre le feu à son bateau, en plein fleuve, et nager autour en le regardant brûler. Je passerai la journée avec vous, mais je vais chercher de la venaison et une tortue.

— Envoyons un homme.

— Lequel? il n'y en a pas un capable de se tenir debout.

— Je vais dégriser votre Indien et Lino.

Après les avoir arrosés d'eau, nous leur fîmes avaler, moitié de gré, moitié de force, un verre d'eau avec quelques gouttes d'ammoniaque, et au bout de cinq minutes ils étaient en état de comprendre les ordres du seringaire.

VI

Suite d'une rencontre.

J'avais pu tout à loisir examiner mon hôte : — c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, avec des cheveux et une barbe noirs, le teint bruni, hâlé par le soleil et l'air de la mer. Çà et là, sur les tempes et dans la barbe, quelques cheveux blancs luisaient comme des fils d'argent ; son front large et découvert, son nez droit aux narines ouvertes, sa longue moustache, et surtout ses grands yeux d'un bleu sombre, donnaient à sa physionomie un cachet de résolution mélancolique. Il était de haute taille ; ses mains, quoi-

que durcies à la pagaye, révélaient le gentleman par la forme et les ongles. Selon l'usage du pays, il était pieds nus, et n'avait pour tous vêtements qu'une chemise ouverte à la poitrine, un pantalon et un chapeau de paille.

Carlos dormait toujours. Nous restâmes à causer sur le pont, le seringaire et moi; je lui dis qui j'étais, d'où je venais, où j'allais. Il me raconta à son tour qu'il habitait l'Amérique du Sud depuis vingt ans; qu'il avait longtemps voyagé à travers les républiques espagnoles et le Brésil, et avait fini par se fixer sur Cavianna, où il vivait, depuis cinq ans, de chasse et de pêche. Ses gens faisaient pour lui du caoutchouc et de l'huile d'andiroba. Il avait là une cabane, une femme et deux enfants. L'année précédente, il avait fait un voyage en Europe; sa conversation annonçait un homme instruit, distingué, habitué dès l'enfance à une vie facile et luxueuse. Nous causâmes patrie.

A l'étranger, au désert surtout, un compatriote européen est une bonne fortune, et nous avions une ville et des amis communs. Il avait passé en France une partie du dernier hiver, il me racontait Paris, notre vrai Paris, que j'avais quitté depuis trois ans. Nos théâtres, nos cercles, nos salons, nos amis, nos aimées, et tous ces secrets d'existence qu'un Parisien sait seul, il les savait tous, et il les redisait comme un

homme qui vient de les quitter. Il récitait la guerre avec nos pertes et nos gloires, la guerre que je ne savais qu'à travers des journaux espagnols ou brésiliens ! et nous échangions tout un monde de souvenirs, d'habitudes, de pensers communs. Nous causâmes ainsi longtemps, sans plus songer à rien de ce qui n'était pas la France.

Carlos, qui se réveillait en criant la faim, nous rappela et à nos estomacs et à la réalité. Lino et l'Indien avaient préparé un festin auquel nous fîmes honneur. Nous bûmes à la prise de Sébastopol, ce que d'ailleurs nous faisions religieusement chaque matin, à la première tasse de café; nous portâmes autant de santés qu'il nous en revint en mémoire, et, armés de cigares, nous aurions volontiers repris nos causeries, mais la mer baissait et il était temps de songer à notre ancre. Je fis réveiller nos hommes et dégriser à l'eau ceux que le sommeil n'avait pas remis; ils tirèrent au cabestan; l'ancre tint bon.

— Si vous permettez, dit Henrique (c'est sous ce nom que les Indiens désignaient mon compatriote et que je l'appellerai désormais), j'ai l'habitude de ces accidents; je connais le fond sur lequel vous êtes mouillé, je vais voir moi-même comment votre ancre est engagée.

Il se jeta à l'eau et plongea. — C'est un arbre, dit-il en remontant sur le pont; mais à basse mer

nous mettrons l'ancre à pique, et à mer montante elle arrachera ou le câble cassera. — Si vous la perdez, j'en ai d'autres à votre service. Quant à partir, ce n'est pas possible. La pororoca commence cette nuit; ce serait commettre une imprudence sans nom que de partir aujourd'hui. Un coup de vent peut vous rejeter sur Cavianna, sur les bancs de Bragança ou de Curua [1], et vous y péririez, corps et biens. Il n'y a pas un canot à vingt lieues à la ronde qui ose se risquer en pleine bouche de l'Amazone par la pororoca.

— Mais, lui dis-je faiblement, nous pouvons arracher l'ancre à la prochaine marée, ou, si elle tient bon, la marquer avec une bouée, puisque vous nous en offrez une autre; et cette nuit, si le vent fraîchit, partir pour l'espère de Bailique.

— C'est presque impossible. Je ne le tenterais pas moi-même avec mon canot qui file comme une mouette; et d'ailleurs, ajouta-t-il en nous prenant les mains, je vous demande demain.

Il n'y avait rien à répondre, et, malgré mon désir d'arriver à Cayenne, je n'osais trop me hasarder en plein fleuve, quand tout autour de nous régnerait la pororoca grondant sur les bas-fonds. J'éprouvais

1 Toutes îles ou bancs de sables situés sur la grande bouche de l'Amazone.

d'ailleurs un entraînement véritable pour notre hôte, et Carlos, qui aurait donné sa toque de professeur pour une journée de repos à terre, s'écria joyeusement :

— C'est dit. Nous soupons chez vous avec la comadre[1], nous tendons nos hamacs chez vous, et demain nous pêchons. — Quant à la chasse, vous pouvez y aller ; moi, je respecte la vase et je ne veux plus la fouler aux pieds.

Henrique retourna à terre pour nous faire préparer un dîner « à faire oublier le paradis perdu, c'est-à-dire le Rocher de Cancal, » ajouta-t-il en riant. Il nous laissa un de ses Indiens qui devait, une fois l'ancre arrachée, nous guider par un chenal étroit jusque devant la maison de son maître.

Je demandai à John comment il connaissait mon compatriote. Il pâlit et balbutia quelques mots inintelligibles. John avait de tristes affaires sur la conscience, et évidemment Henrique connaissait l'une d'elles. J'insistai.

— Maître, le seigneur Henrique est le seul homme qui ait droit de vie et de mort sur le pauvre John, — après vous à qui je suis engagé, — ajouta-t-il hypocritement, pour me donner la fiche de consolation.

1 *Comadre*, dont la signification est *commère* dans le sens exclusif du baptême, est une appellation familière d'affection, très-usitée dans le bas Amazone, mais employée directement.

Il me fut impossible d'en tirer une parole de plus.

Enfin, vers deux heures, la mer étant tout à fait basse, je fis mettre l'ancre à pique. Dans ces parages, qui tous sont soumis à la prororoca, la marée se fait avec une rapidité excessive. Au bout de quelques minutes, la mer monta. Nous examinions avec inquiétude comment se comportait la *Vigilinga;* au lieu de décrire cette grande courbe que fait un navire qui tourne au courant autour de son ancre, elle évita de flot brusquement et pivota sur elle-même. Bientôt l'avant du navire plongea dans l'eau; le câble, que j'avais fait doubler avec une liane, tenait bon. La *Vigilinga* s'enfonçait de plus en plus; le flot montait à vue d'œil; il avait déjà gagné la bande blanche qui d'ordinaire était à trois pouces au-dessus de l'eau. Nous nous inclinions comme un navire qui descend la lame au tangage; cinq minutes encore, et il faudrait lâcher du câble pour ne pas sombrer. Tout à coup nous sentîmes une brusque secousse; le bateau se redressa et dériva au flot. Je fis lever le câble, l'ancre était au bout; l'Indien prit la barre et hissa une voile; une demi-heure après nous étions mouillés en face la case de don Henrique.

VII

Le manoir de don Henrique.

Que ceux qui aiment à rêver aux choses lointaines et aux paysages des tropiques, regardent par la pensée celui que je vais décrire tant bien que mal. Qu'ils rêvent d'abord une île grande six fois comme Paris, perdue sur l'Atlantique, à la bouche du roi des fleuves, aux bords de cet immense désert de l'Amérique du Sud; une île couverte de forêts vierges et de marais, plate, cachée sous une végétation sans égale au monde, mais dont les rives inhospitalières sont labourées, douze jours chaque mois, par cette trombe gigan-

3.

tesque qu'on nomme la *prororoca*, — déserte enfin et redoutée même des Indiens ; — puis, sur un des bords de cette île perdue, un plateau peu élevé, grand comme les Tuileries et tout entouré d'eau. Sur ce plateau, une cabane spacieuse, c'est-à-dire un large toit de 25 à 30 mètres carrés, en feuilles superposées, impénétrables à la pluie plus que le chaume d'une ferme de Beauce. Ni murs ni cloisons ; quinze à vingt baliveaux plantés au hasard pour soutenir la cabane ; des nattes qui pendent du toit, espacées et mouvantes à l'instar des jalousies ouvertes. Au centre de ce vaste carbet, un réduit secret et caché comme un boudoir, fermé par des feuilles tressées ; autour, des hamacs régnant d'un baliveau à l'autre ; et pour plancher, des troncs de palmiers lisses. Tout cela reposant sur un pilotis naturel d'arbres coupés à cinq pieds de terre, et joint au sol par deux énormes poutres taillées en escaliers.

Devant nous, entre le ruisseau qui nous portait et la case, quelques rosiers et des jasmins croissaient en désordre. Pauvres fleurs d'Europe, brûlées sous le soleil de l'équateur, vivant là sans culture, mais répandant encore les parfums de la patrie !

A côté de la maison, sur la gauche, des orangers et des citronniers étendaient leurs rameaux grêles chargés de fleurs et de fruits. La terre autour d'eux était couverte d'oranges et de citrons pourrissant dédaignés.

Près de là, et s'étendant vers le centre du plateau, s'élevait un bois de bananiers avec leurs larges feuilles vert-pâle, aux reflets de soie, leurs troncs verts comme elles, leurs fleurs rougeâtres, leurs fruits qui pendaient pressés et retombant en grappes trop lourdes. Au lointain, sur les déclivités du plateau, on apercevait des champs de riz, de maïs, de cannes à sucre, etc. : toute une claire verdure, fermée par un carré de manioc[1] aux tiges pressées comme un bois de jeunes aunes.

A droite de la case, le long du ruisseau, s'élevaient d'immenses manguiers dont les troncs grisâtres apparaissaient ensevelis dans un dôme de verdure. Leur feuillage sombre disparaissait par places sous des mangues à la peau dorée, cette pêche des tropiques, qui doit avoir été jadis le fruit tentateur de notre commune mère.

Dans le fond, abritées par les manguiers, les cases à nègres et les carbets d'Indiens; puis, au milieu de cette nature, s'agitaient dispersés et nous regardant d'un œil étonné, tout un monde d'enfants et de négrillons nus comme des vers, de nègres et de négresses, d'Indiens et d'Indiennes vêtus à la mode du pays, c'est-à-dire avec un pantalon ou une jupe, selon le sexe.

Devant nous, sur la plage, Henrique avec une femme,

[1] Le *manioc* est un arbrisseau haut de six à dix pieds à maturité, qui se plante annuellement et dont les racines composent la base de la nourriture, dans les pays intertropicaux.

grande, forte, brune, belle encore sous ses cheveux noirs dénoués sur ses épaules nues :

Un beau soir d'automne, comme dit le poëte.

Pour tout costume, une jupe, une chemise, et des fleurs aux cheveux. Devant eux, deux enfants de cinq à dix ans, nus, vivaces, forts, brunis au soleil, avec des yeux et des cheveux noirs d'Indien, les traits marqués de leur père.

Enfin, pour cadre au tableau, la forêt, c'est-à-dire des arbres élevés, droits comme des ifs, espacés à leur pied, enlacés au sommet par leur feuillage ombreux, leurs lianes aux mille couleurs : tout un rideau de verdure immense et circulaire. Dans le fond, par une échappée, le fleuve roulant ses eaux jaunes et bruyantes; sur la droite, le ruisseau qui nous portait allant se perdre dans la forêt.

Qu'on rêve sur tout cela le soleil de l'équateur dardant ses rayons par un couchant splendide, et on aura l'idée d'un des tableaux de la nature équatoriale les plus saisissants et les plus inattendus qu'il m'ait été donné de voir en ma vie.

Carlos et moi, qui sommes depuis des années au milieu de cette nature, nous ne pouvions nous lasser de regarder ces hommes, ces femmes, ces enfants, toute cette plaine cultivée; oasis enserrée par la prororoca, jetée comme un paradis dans le désert de Cavianna.

Nos Indiens nous descendirent à terre. — Tout le

monde a vu dans nos ports, à mer basse, ce mode de débarquement. — Il est universel dans le bas Amazone, où tous les rivages sont couverts par la vase que le fleuve charrie sans cesse. On se place sur l'épaule d'un Indien en lui pressant la tête, comme un cavalier qui a peur saisit le cou de son cheval; il vous serre une jambe avec un de ses bras et vous porte à travers la plage. Il est difficile de prendre idée de la légèreté de course et de mouvement de ces hommes qui marchent ainsi chargés sur une terre glissante ou sur une vase épaisse qu'ils enfoncent.

Don Henrique s'avança vers nous et nous dit en espagnol :

— Caballeros, la case, les maîtres et les serviteurs sont à vous.

J'ai entendu railler bien souvent cette coutume espagnole, d'offrir, en paroles, sa maison à son hôte, ou même à l'étranger qui passe. Pour moi, je lui trouve, au contraire, une forme biblique, qui, si elle sied mal à nos pays d'auberges, survit du moins comme un souvenir de l'hospitalité des races antiques. Tout étranger était un hôte, et, pour le païen comme pour le chrétien, l'hôte était l'envoyé de Dieu. J'aime cette formule; et quand je l'entendis dans la bouche de don Henrique, je compris que nous allions retrouver chez lui cette cordiale hospitalité péruvienne que nous avons reçue et dont je me souviendrai toujours; hospitalité de la

famille et du foyer domestique, affable, sincère, sans limites. La maison, les maîtres et les serviteurs sont vraiment à vous.

Nous montâmes à la case; une Indienne nous offrit le café, tandis qu'un négrillon, le brasero dans une main, des cigares et des pipes dans l'autre, se tenait à côté de nos hamacs. Nous continuâmes à parler en espagnol; — c'était la langue de la maîtresse de l case.

— Messieurs, nous dit-il, il est convenu que je vous possède pendant toute la pororoca; et, grâce à vous, nous la trouverons trop courte pour la première fois. — Comment réglons-nous les jours que nous allons vivre ensemble? Selon vos décisions, j'aurai des ordres à donner. — Seigneur Carlos, vous voulez pêcher demain?

— Comme on voudra; mais je connais les goûts des Nemrods parisiens; si vous préférez chasser, je vous suivrai.

— Non, repris-je, pêchons; la Hollande ne compte pas tant de hardis chasseurs qu'il faille encore risquer la vie du plus habile de ses enfants.

Rien ne me plaisait tant que tourmenter Carlos sur les goûts peu chasseurs des Hollandais; au moindre mot, il entrait dans des récits à perte de vue, sur ses exploits de Java. — Puis son imagination, fécondée par les chauds soleils qu'il a subis dans les deux hé-

misphères, enfantait tout un monde des *Mille et une Nuits*. Mais le bain du matin avait étouffé sa verve ordinaire, et il se borna à répondre :

— Eh bien ! puisque vous ne tenez pas à chasser, je vais vous faire une proposition : comme partie de plaisir, demain nous ne ferons rien, mais rien que fumer et dormir entre des repas sans fin, où nous porterons les santés de chacun des soldats de l'armée alliée. *Inter pocula*, don Henrique nous contera l'histoire des forçats ses voisins, et nous montrera son habitation. — Voilà mon programme.

C'était un vrai programme de l'équateur. Mais on pouvait le corriger en allant chasser les palombes pendant quelques heures; car je n'ai jamais eu grand goût pour la pêche. Je me rangeai à ce projet, auquel accéda don Henrique. Puis, en dépit des épigrammes de Carlos, nous reprîmes nos éternels souvenirs de patrie.

La compagne d'Henrique, dona Carmen, écoutait sans rien dire, à demi couchée dans son hamac et se berçant de ce mouvement uniforme et doux que seules savent prendre les créoles. Elle profita du premier moment de silence pour nous offrir l'*assaï*.

Heureux Parisiens, vous ignorez l'assaï. Je vais vous dire ce que c'est. Si jamais vous allez dans l'Amazone, votre hôte vous offrira une bouillie de fruits de palmier, ressemblant par la couleur à de la lie de vin

délayée, et, par le goût, à du marc de café. Défiez-vous, c'est de l'assaï, — un mets-boisson très-goûté de tous, et même des étrangers; qu'on prend après la sieste, à l'heure du *luncheon*, sucré ou non, selon la richesse du consommateur. Cela est d'usage universel; et, à Belem, on voit circuler par les rues des négresses armées d'un grand seau de fer-blanc rempli du pâteux breuvage. Elles s'arrêtent aux portes, appelant les enfants, et les enfants accourent boire leur *vintem*[1] d'assaï, aussi joyeux que nous l'étions jadis au collége, quand nous troquions nos sous pour les poudreux sucres d'orge d'une échoppe plus poudreuse encore. Les joies de l'enfance sont faciles partout, et c'est à peine si leurs formes varient.

Carlos et moi nous refusâmes l'assaï. Don Henrique nous fit apporter quelques mangues avec un verre de porto, et nous proposa, pour attendre le dîner, d'aller voir, avant la nuit, la case qu'il avait fait élever pour nous.

— Elle est à quelques pas d'ici, nous dit-il; je voulais d'abord dresser vos hamacs à côté des nôtres; mais la vie équatoriale comporte, selon moi, des libertés que vous n'oseriez prendre sous mon toit : — là-bas, vous serez chez vous.

[1] Le *vintem* est un sou brésilien qui vaut 20 reis, environ 6 centimes.

Nous descendîmes. Sous les manguiers, à cinquante mètres de la case, s'élevait un carbet d'Indien, avec son toit de feuilles et ses nattes pendantes. — Les feuilles vertes encore prouvaient sa construction récente. Une grande natte de paille tressée divisait le carbet, et, dans chaque partie, deux hamacs, l'un de filet pour le jour, l'autre de coton pour la nuit, étaient suspendus aux baliveaux de la cabane. Sur les troncs d'arbres qui servaient de plancher, s'étalaient des écorces du centre Amazone, connues sous le nom de *tururis*, souples et serrées comme un tissu. Des peaux de tigres et de singes rouges couvraient les écorces autour des hamacs. Une veilleuse déjà allumée, et dont la lumière incertaine tremblait au vent, malgré sa vitrine [1], reposait sur une table grossière, avec des pipes, du tabac, de l'eau et du tafia.

C'étaient tous les meubles de la case ; mais sous l'équateur on pense que ce qui n'est pas utile est incommode. On vit pour soi et non pour les yeux d'autrui. La civilisation n'y a pas encore apporté ses superfluités gênantes et vaniteuses.

[1] Entre les tropiques, dans les appartements, toute lumière, lampe ou flambeau, est entourée d'une vitrine qui la défend des brises et des insectes ; sans cette précaution indispensable, le vent presque constant qui souffle par les fenêtres et les portes toujours ouvertes, ou les insectes ailés qui abondent par la chaleur humide de l'atmosphère, éteindraient la lumière.

Notre hôte, en nous introduisant, nous dit :

— *Paisanos*, — compatriotes, — le carbet a été construit pour vous, et il sera brûlé le jour de votre départ. — Vous avez voyagé dans les deux Amériques, vous me comprenez. — Les objets qui ont servi à un être aimé ne doivent plus servir à d'autres ; — c'est l'antique coutume indienne, et vous avez vu comme moi le *Mayorunas* du Pérou brûler sa case en partant, le *Pawny* de la Prairie faire tuer le cheval de son père. J'ai lu, je ne sais où, que les veuves indiennes se brûlaient sur la tombe de leur époux. — C'est la même idée, barbare peut-être, mais respectueuse s'il en fut jamais.

Nous le remerciâmes ; mais Carlos ajouta : — Quant à moi, on peut brûler ou garder toute chose après ma mort, cela m'est profondément égal. — Après moi la fin du monde ! — Que mes héritiers brûlent ou mangent ce que je leur laisserai, — peu m'importe ; — mais qu'ils tiennent pour certain que j'aurai tout fait, toute ma vie, pour leur laisser le moins possible.

— Oui, oui, reprit notre hôte, — vous êtes célibataire et insoucieux, — vous avez raison. — La vie des villes va tournant à l'hôtellerie, et je comprends bien que celui qui s'en va ne tienne pas à ce qu'il laisse. Il a toute sa vie vécu dans des objets de louage, qui étaient à d'autres avant lui, qui après lui seront encore à d'autres. Dans la vieille Europe, nul ne fait

plus bâtir sa maison pour lui. Il n'y a plus que les luxueux qui fassent faire des meubles ou des habits exprès pour eux. On se niche dans la maison et dans l'alcôve du premier venu. On se met sur le corps des habits tout faits, essayés par les passants. — Et vous appelez sauvage celui qui fait faire pour lui, pour lui seul, sa cabane, son hamac, sa chemise!

— Et ils ont raison, mon cher hôte, dit Carlos. — L'un de vos poëtes a dit :

Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Puis il nous les retire.

Tout est de louage en ce monde, même l'amour, même l'amitié. Vous êtes à la fois sauvage et misanthrope; à quoi bon? Faites comme moi : mieux vaut rire que pleurer sur les choses humaines.

— *Quien sabe,* — disent les Espagnols.

— Messieurs, reprit don Henrique, vous voyez d'ici la maison et les carbets des nègres. Vous êtes à portée de voix des uns et des autres. Là-bas, au bout des manguiers, vous trouverez votre salle de bain sud-américaine : de l'eau filtrée courant en plein air sur un fond de sable ; à côté, un hamac pour dormir. — Et maintenant, si vous voulez, à dîner!

VIII

Un dîner sous l'équateur.

Nous rentrâmes à l'habitation. Dona Carmen nous attendait.

— A table, à table ! nous dit Henrique. — Puis, n'oubliez pas, chers hôtes, que bien manger c'est la moitié de bien vivre, et que le temps est à nous.

Carlos se mit à table, et se versant à boire, il se retourna vers dona Carmen : — Senora, je bois à votre santé le vin de la patrie.

— Merci, seigneur, fit-elle sans quitter son hamac.

— Carmenita, pourquoi ne viens-tu pas ? dit don

Henrique. — Tu sais bien qu'en Europe les femmes mangent avec les hommes. Pour venir du Para, ces messieurs ne sont pas Brésiliens.

Dona Carmen se mit à table. Nous l'imitâmes.

Que ceux-là surtout, qui, Parisiens que nous sommes, disent : Hors Paris, point de salut ; que ceux-là lisent notre banquet, puis ils jugeront.

D'abord nous n'étions pas perchés sur des chaises incommodes dont le dossier s'enfuit en face d'une table ou trop haute ou trop basse ; ni pressés quarante, les coudes dans les coudes du voisin ; ni forcés de manger chaque plat, au tour prescrit par ce despote stupide qu'on appelle la mode ; ni soumis au bon plaisir d'un domestique, servant à sa mesure, à son goût, pas au vôtre ; ni gourmés, gênés, guindés, dressés, comme des chevaux de parade.

Non. La table était sans pieds, à terre. Nous étions assis autour, en chemises et pantalons de toile, demi-couchés sur des nattes et des peaux de tigre, avec des coussins. Du linge et toutes choses, comme à Paris. Près de nous, mais immobiles, des négresses attentives : une pour chacun. Toutes les viandes coupées à l'avance, tous les mets servis à la fois, et à chaque convive sa gargoulette d'eau fraîche, ses vins, ses piments, son gingembre, ses Pickles anglais, ses tranches de pastèques, son riz, ses farines ou ses gâteaux de manioc. Si l'un de nous restait sans manger, Henrique

ou dona Carmen, qui faisait les honneurs en châtelaine créole, faisaient offrir : autrement, chacun prenait au plat, soit sur la table, soit sur les bras des négresses.

Le dîner commença ; nous avions devant nous de petites huîtres de Palétuviers, ou des huîtres de Vigia, vivantes ou rôties, larges comme des assiettes ; du bouillon de poisson ou de gibier ; des *camaroës* ou crevettes de rivière ; du *tambaqui* du haut Amazone, qui est le saumon du fleuve et le meilleur poisson du monde ; de la poitrine de tortue grillée sur son écaille et saupoudrée de farine de manioc ; de la *paca* pimentée qui a la chair de porc ; de petites tortues grillées, grosses comme des mauviettes aplaties, qui ne sont plus œuf et ne sont pas viande, qu'on mange tout entières avec leur écaille nerveuse encore ; du *viado*, ressemblant à notre chevreuil, arrosé de piments, de poivre de Cayenne et de *tucupi*, sorte de moutarde épicée faite avec du manioc fermenté ; pour rôtis, du *cujubi*, espèce de paon qui a la chair blanche et parfumée du faisandeau, du *hocco* ou *mutu-assu*, ressemblant au dindon, du *jacami*, qui a le goût de pintade ; puis des *choux palmistes*, cette tête d'arbre à goût d'artichaut ; des *caras* qu'on mangerait pour des pommes de terre ; des *maniocs* doux grillés, etc. Nous étanchions la soif que donnent les piments et la chaleur, avec de l'ale anglaise, du madère, du porto, du setubal, du vrai champagne.

Enfin la table fut enlevée et remplacée par une autre

chargée des fruits sauvages mais parfumés de l'équateur ; des pommes lianes ou *marie-tambours* de Cayenne, contenant une pulpe sucrée comme une gelée de groseilles blanches ; des abricots des tropiques gros comme des petits melons ; des *abacates* ou avocats de la Guyane, des pommes cannelles, des *bacuris*, avec leur chair qu'on mange à la cuiller ; des *mangues* de toute sorte, ce fruit doré dont le parfum de térébenthine dégoûte l'Européen nouvellement débarqué, mais qui, deux mois après, lui semble exquis ; enfin des confitures aux goyaves, au citron, etc., servies avec des vins d'orange, d'ananas ou de cacao, qu'on prendrait pour des vins de Chypre mêlés de vins d'Espagne.

— C'est un repas équatorial, nous dit Henrique, mais j'ai pensé que vous mangiez assez de conserves à votre bord sans vous en donner ici.

— C'est un repas de prince, dit Carlos, et vous ne le trouveriez certainement pas, même dans votre Paris.

— Ni ailleurs, lui dis-je, et il faut être notre hôte pour savoir ainsi réunir tous les produits de l'équateur. Je voyage depuis trois ans dans l'Amérique du Sud, et c'est la première fois que je vois une table ainsi servie.

C'était la première fois, en effet, et ce fut la seule ; et à raconter cette soirée, j'oublie les jours sans nombre où mon frère et moi n'avons mangé que du poisson salé et des bananes rôties, avalées en marchant pour

fuir les moustiques; j'oublie ces soirs sans nombre, où, n'ayant à boire que l'eau chaude du fleuve, accroupis sans air sous une moustiquière épaisse, enfumés par notre lampe, nous reprenions la carte du fleuve, dessinée pendant la journée; j'oublie enfin ces mois, ces longs mois, où, sans journaux, sans lettres, sans nouvelles, nous avons remonté et descendu ce fleuve, écrivant et dessinant sous le soleil par 45 degrés de chaleur; dormant la nuit sur les plages désertes; rêvant sans cesse à la patrie absente. Mais à quoi bon évoquer les amers souvenirs? les espoirs déçus des jours présents ne sont-ils pas plus amers encore?

Notre hôte nous proposa de prendre du café en plein air. Nous nous levâmes; des lampes improvisées dans des moitiés d'écorce d'orange éclairaient nos hamacs, sous l'ombre profonde des manguiers. Des négresses nous apportèrent le café, froid, à peine sucré, répandant tout son arome, et non pas bouillant, épais de sucre, comme on le sert ici. Nous nous prîmes à deviser de tout le cigare aux lèvres, riant et causant, savourant joyeux ces heures oublieuses qui suivent les longs repas.

IX

Une histoire de forçats.

Pour finir notre douce soirée, notre hôte demanda à Carlos un conte de Java; mais Carlos est devenu créole, et, après dîner, ce qu'il aime sur toute chose, c'est le repos. Il s'excusa, rejetant sa paresse sur la pauvreté de ses souvenirs, et demanda à notre hôte son histoire des forçats.

— Cela ne vaut pas le récit, dit don Henrique. J'insistai; dona Carmen se joignit à nous, et vint suppliante s'asseoir près de son amant, dans le même

hamac. Chacun sait ce que peut une aimée; femme ou maîtresse, qui vient doucement :

Plaintive et caressante,
Poser en chuchotant sa main sur votre cœur.
L'homme est si faible alors, la femme est si puissante!

Don Henrique céda. Nous l'écoutâmes en silence, et jusqu'au bout avec un vrai plaisir. Peut-être le dîner, le hamac, la nuit de l'équateur, furent-ils pour beaucoup dans notre bonheur. Tant de choses en ce monde n'ont que le décor pour elles! Je n'ai plus le décor; mais voici l'histoire telle que je l'ai entendue.

— Il y a environ trois mois, dit notre hôte, peu de temps après mon retour de France, j'étais allé pêcher sur les bancs de Curua, et je revenais par la marée montante. J'avais avec moi mon nègre Johannès et l'Indien qui s'est grisé avant-hier, à votre bord, Isidorio. C'est toujours lui que j'emmène quand je vais au loin; il a été élevé dans la case de Carmen; il est fort comme un lutteur antique, et j'ai la faiblesse de croire qu'il m'est sincèrement dévoué.

Nous étions à la veille de la pororoca, et vous savez que les courants qui la précèdent sont effrayants. Mon canot glissait, porté par un de ces courants et poussé par une forte brise de nord-ouest. Je filais comme le vent, le gouvernail d'une main, la voile de

l'autre, tout à la bande. Je pressais ma vitesse, en serrant ou lâchant de la corde, selon les rafales de vent, et la lame, qui écumait le long du bord, entrait dans le canot par intervalles. Chaque fois que je me sens filer sur l'eau avec un canot bien en main, je me grise; comme on se grise à la chasse, quand on voit la bête et que, fou d'arriver, on broie son cheval du mors et de l'éperon. J'ai chaviré bien des fois ainsi; j'y périrai quelque jour. Mais c'est la seule joie fiévreuse qui me passionne encore. Je chasse maintenant comme un vieux garde et je ne monte plus à cheval, car Marajo seule a des plaines, et Marajo est trop loin.

Tout à coup, je crus entendre au large, sous le vent, un cri d'alarme; je regardai Isidorio : il avait entendu aussi, et il écoutait. Je parcourus du regard tout mon horizon. Mais la nuit commençait à tomber, je ne pouvais pas voir au loin. J'écoutai quelques minutes. Rien. Hâté d'arriver, je repris ma course furieuse.

Mais bientôt un second cri s'éleva plus distinct. Vous avez entendu le *caiarara*[1] du centre Amazone, quand il s'envole poussant son cri d'alarme, qui réveille tous les oiseaux de la plage, résonnant comme

[1] Le *caiarara* est une espèce de grèbe au dos moucheté, au ventre gris, qui plonge, nage, vole et court avec une facilité admirable. On le trouve généralement perché sur les arbres morts, qui se rencontrent au long du fleuve. S'il a sa femelle et surtout

la trompette du jugement dernier : *caiarara*, c'était ce cri-là, mais plus voilé. Je mis le cap sur le côté de l'horizon, d'où la voix me paraissait venir, et je fis changer par Isidorio les amorces de mon fusil, que la rosée du soir pouvait avoir gâtées.

Un troisième cri s'éleva à quelques brasses de nous. J'amenai ma voile, toute, et nous regardâmes. C'était une *uba* d'Indien qui filait vers le large, emportée en travers.

Vous connaissez la uba[1], ce tronc d'arbre creusé, que les Indiens seuls savent guider. Elle s'en allait, dansant à la lame, et décrivant des cercles, comme ces balançoires à deux poutres qu'on voyait jadis aux Champs-Élysées. Un canot qui dérive, sans être gouverné, c'est comme un homme qui a perdu l'esprit ; il tourne et roule sans but à tous les flots. Je fis un peu de toile et j'arrivai sur la uba.

Elle contenait deux hommes, dont l'un à demi levé

des petits, il se lève et tout en volant par cercles au-dessus de la plage, il pousse des cris aigus qui préviennent et font fuir tous les animaux sauvages.

[1] On désigne sous le nom de *uba*, qui, en langue indienne du bas Amazone signifie *bois*, un tronc d'arbre creusé qui sert de canot. Il y a des ubas de toutes grandeurs, depuis celles qui ne peuvent porter qu'un homme, jusqu'à celles qui ont douze et même dix-huit rameurs et portent trois et quatre tonneaux de marchandises. C'est un tronc d'arbre creusé, appointi à une extrémité, et rendu plus lourd à l'arrière qu'à l'avant, rien de plus.

nous demanda, au nom de Dieu, de venir à son secours. Johannès lui jeta un bout de corde. Il le saisit, le tira à deux mains et nous mit bord à bord.

Ce canot, je vous jure, présentait un triste spectacle. Il était à moitié plein d'eau. Au fond, un homme gisait étendu, tout nu, roide d'une rigidité cadavérique. À chaque lame, l'eau, qui le baignait à demi, le roulait d'un bord à l'autre, et on entendait le bruit sourd de son corps frappant contre les parois de la uba. Je le crus mort. Le second, have, maigre, osseux, tremblant la fièvre par secousses, comme un épileptique, les cheveux mouillés et collés aux tempes, le haut du corps couvert d'une capote en lambeaux, les jambes nues; à genoux, parce qu'il n'osait se tenir debout sur ce canot étroit, qu'il eût fait chavirer; montrant sa bouche qu'il ouvrait à demi, et d'une voix fêlée à force de crier, d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, demandant à manger.

Je tirai ma gourde de porto, et j'en versai quelques gouttes dans un coui, que je lui donnai; puis, sautant dans la uba avec Isidorio, nous prîmes le cadavre, l'un par les épaules, l'autre par les pieds, et nous le couchâmes au fond de mon bateau. Je m'agenouillai au-dessus du corps et je cherchai le cœur; il battait encore à mouvements faibles, mais réguliers. Je lui mis ma gourde à la bouche, et je parvins à faire filtrer quelques gouttes de vin à travers ses dents serrées.

Son compagnon, aidé par Johannès, était déjà entré dans ma barque. Isidorio vida la uba et l'attacha à l'arrière; je m'orientai aux étoiles naissantes, puis je repris le gouvernail, et nous recommençâmes à marcher. Le naufragé qui nous avait hélés gémissait à plaintes entrecoupées, et s'adressait tantôt à Isidorio, tantôt à Johannès, dans un jargon moitié patois, moitié espagnol.

— Senores caballeros, pour l'amour de la bonne sainte Vierge, donnez-moi un morceau de pain, un seul morceau. J'ai mal là, bien mal, criait-il en montrant sa poitrine.

Mes hommes écoutaient impassibles. Vous connaissez l'Indien; sa prudence défiante ne l'abandonne jamais. Quant au nègre, il ne parle devant le maître que pour répondre.

— Isidorio, verse-lui encore une goutte de vin, mais rien qu'une goutte.

Il crut comprendre que je défendais de lui en donner, et il se jeta à mes pieds en joignant les mains et en criant avec des sanglots :

— Pour l'amour de Dieu, seigneur, pour l'amour de Dieu.

Je n'ai jamais aimé les souffrances pleurantes; elles décèlent le plus souvent des natures débiles ou qui cherchent à tromper. Toutes les grandes douleurs sont silencieuses. Sans comprendre pourquoi, cet homme

me déplut. A force de vie indienne, je suis devenu Indien d'impressions subites et de défiances. Je dis en *quèche* [1] à mes hommes qui entendaient tous deux ce vieil idiome des Indiens espagnols :

— Cet homme est de mon pays, mais ne lui dites pas qui je suis. Toi, Johannès, parle-lui français; de-

[1] Deux langues indiennes principales sont usitées dans toute l'étendue du bassin de l'Amazone et dans presque toute l'Amérique du Sud.

La langue *quèche*, refaite par les jésuites d'Espagne, avec les langues des tribus les plus nombreuses des colonies espagnoles et quelques mots d'espagnol. C'est cette langue que parlent tous les Indiens civilisés et presque tous les blancs qui vivent dans les provinces intérieures des républiques espagnoles.

La langue *générale*, faite par les jésuites de Portugal avec la langue Tupinambarana et les langues des tribus les plus nombreuses des colonies portugaises, puis quelques mots de portugais. C'est cette langue que parlent tous les Indiens civilisés et une partie des blancs qui habitent les provinces intérieures du Brésil.

Indépendamment de ces deux langues, de créations modernes, chaque tribu a sa langue particulière.

La langue quèche, aussi bien que la langue générale, dégénèrent tous les jours, tendent à se confondre avec l'espagnol ou le portugais, et seront perdues avant peu d'années, n'ayant plus d'utilité pour les relations des blancs avec les Indiens; car, aujourd'hui ces derniers sont ou tellement civilisés qu'ils s'assimilent aux blancs, ou redevenus tellement sauvages, et c'est le plus grand nombre, qu'ils ne parlent et ne veulent parler que leur langue, ne vivent et ne veulent vivre qu'en dehors de toute civilisation.

Mais, quoi qu'il en soit, ces deux langues, comme toutes les créations, comme tous les travaux des jésuites dans l'Amérique du Sud, ont rendu des services réels, profonds, seuls durables encore.

mande-lui qui ils sont, d'où ils viennent et ce qui leur est arrivé. Tu me le répéteras en portugais.

Johannès est venu en France avec moi; il parle un peu français, et je ne lui parle que notre langue.

Il me répondit en quèche :

— Oui, maître!

Puis, se tournant vers le naufragé, il lui fit les questions que j'avais indiquées.

— Nous venons de Cayenne, répondit celui-ci. Nous avons été déportés à la Guyane pour opinions politiques. Nous nous sommes échappés de la colonie, et depuis quinze jours nous errons à l'aventure. Nous voulons aller au Brésil. Nous avons trouvé ce canot abandonné sur une plage, nous nous y sommes embarqués pour gagner une terre que nous apercevions devant nous. Mais ni mon camarade ni moi ne savons gouverner un bateau. Les courants nous ont pris, et depuis deux jours nous sommes perdus sans savoir où nous sommes. L'eau est douce; cependant on ne voit pas de rivages. Quel pays! Il y a quinze jours que nous vivons de fruits sauvages et de crevettes crues, et il y a deux jours et deux nuits que nous sommes sur l'eau sans manger. Pour l'amour de Dieu, dites à ce seigneur qu'il me donne un morceau de pain.

Johannès me répéta une partie de ces paroles. Je n'avais pas de pain à bord, mais j'avais de la farine de

manioc, et je lui en eusse donné de suite, si je n'avais craint de le tuer. J'ai vu un homme s'étouffer en mangeant brusquement après un long jeûne.

Je lui fis cependant donner un peu de farine, qu'il dévora; puis un coui plein de vin, en lui faisant signe d'en faire prendre à son camarade et de boire le reste.

Mais il se tourna vers Johannès, et touchant du pied, avec un geste indicible, le corps étendu près de lui, il dit :

— Ce n'est pas la peine, — le *Ténébreux* a son compte. Demain il sera mort. Il vaut mieux que je boive tout. Dites-le au monsieur.

Et joignant l'action à la parole, il avala le coui d'un seul trait.

Les réfugiés politiques n'étaient que des forçats !

Mes hommes comprirent ou devinèrent comme moi à qui ils avaient affaire ; je vis étinceler l'œil d'Isidorio, mais il ne dit rien. Johannès fit boire à nouveau le moribond, et quelques secondes après je le vis remuer les bras et rouler en tous sens ses yeux étonnés; je lui fis frotter la poitrine et les membres avec du tafia. Il murmura quelques mots, et parut reprendre un peu de vie.

Quant à l'autre, il brodait un monde d'histoires pour Johannès : on l'avait banni de France, parce qu'il avait voulu empêcher l'esclavage. Sa famille opulente avait

tout sacrifié pour le faire évader, et achèterait la liberté du nègre, si le nègre voulait le conduire au Brésil.

Il prenait des airs dignes ; de ses mains tremblantes et mouillées il groupait ses cheveux, ou ramenait sur sa poitrine les restes de sa casaque que le vent dispersait toujours.

Ce misérable avait dû être saltimbanque, et, en effet, j'ai appris depuis qu'il avait joué les drames sur je ne sais quel théâtre forain.

Le nègre ne le regardait même pas. De fois à autre, il se baissait sur le malade et lui donnait à boire par gorgées. Au bout d'une heure, ce dernier put se soulever et parler. Je lui fis manger de la farine trempée dans du vin.

Quand il eut fini, il étendit le bras et me toucha la jambe en murmurant un :

« Merci, seigneur, »

Que je me rappelle encore, et qui, il y a deux mois, m'a empêché de le tuer comme un chien.

L'autre me fatiguait de ses mensonges : je dis au nègre de le faire taire.

Cependant Isidorio m'annonça Cavianna à babord. Je lâchai la uba qui gênait ma marche, sûr désormais de la trouver échouée sur la plage, à basse mer.

Je gouvernai droit sur la terre, puis je longeai le rivage afin de me reconnaître. Nous étions presque arrivés. Au lieu de m'engager dans le chenal qui mène

à l'habitation, j'entrai dans l'autre bras, et j'abordai terre à la pointe des maniocs.

Puis, m'adressant à Isidorio :

— Débarque ici, lui dis-je, va à la case ; ne dis rien à personne. Demande pour moi à dona Carmen du vin, du tafia et un panier de farine, deux vareuses de matelot, deux pantalons et deux chapeaux de nègre; tu reviendras me les apporter. Je t'attends.

Le forçat voulait descendre. Je dis à Johannès de le faire rester en repos à bord. L'autre s'était soulevé et accoté contre une des parois du canot; il regardait tout sans rien dire.

Je me couchai à l'arrière et j'allumai un cigare.

Quelques secondes après, j'entendis le saltimbanque dire à Johannès :

— Votre maître n'est pas poli. Quand on reçoit une personne de qualité comme moi, on lui offre des cigares ; dites-le-lui de ma part.

Le nègre traduisit.

— Dis-lui de se taire, qu'il me fatigue.

Le forçat murmura quelques mots d'argot à l'oreille de son camarade et se tut.

Je dis en quèche à Johannès :

— Veille, et si l'une de ces deux vermines bouge pour fuir, jette-la à l'eau. Puis d'un coup de pagaye, je fis reculer le canot à vingt pas de terre et je jetai le grapin.

Une heure après, Isidorio était de retour. Je le pris à bord, et je mis le cap sur Jurupari, où j'arrivai comme la marée finissait. J'avais là une case de seringaire, que mes gens avaient abandonnée depuis peu de jours seulement, et qui était encore pourvue de tout ce qui était nécessaire à une exploitation de caoutchouc. Je mis pied à terre près de la case. Isidorio et le nègre y transportèrent le forçat, qui ne pouvait pas encore marcher. L'autre débarqua tant bien que mal. Je lui montrai silencieusement la case, et leur donnai tout ce qu'Isidorio m'avait rapporté, en leur faisant dire que le lendemain je reviendrais les voir.

Le gracieux s'épuisa en remercîments et me supplia de le conduire au Brésil, où il me payerait des sommes immenses et me présenterait au préfet du département. Johannès traduisit.

Je ne répondis même pas.

Isidorio fit du feu dans le carbet et leur enseigna le briquet, les sabres d'abatis, les hameçons, les pipes, le tabac, tout ce qu'il fallait enfin pour vivre au désert. Je remontai en canot, et deux heures après j'étais ici.

— Pas un mot de cette rencontre, dis-je à mes gens. Je ne voulais pas effrayer Carmen. Je ne lui parlai de rien ; et demi-Indienne qu'elle est, elle ne m'interrogea pas.

Le lendemain, à la marée montante, je partis pour Jurupari avec Isidorio et Johannès. Je trouvai le sal-

timbanque fumant une pipe. L'autre était étendu à terre; il se souleva en me voyant; j'allai vers lui sans répondre au gracieux, qui me saluait comme un Turcaret de théâtre. Johannès faisait toujours l'interprète.

— De quoi êtes-vous malade?

— De faim seulement.

— Êtes-vous guéri?

— Je le serai demain. Je me suis déjà levé.

— Voulez-vous rester ici à travailler tous les deux?

— Nous sommes trop près de Cayenne; nous préférons aller au Brésil.

— Vous êtes au Brésil.

— Où donc est la ville? On ne voit que de l'eau et des arbres.

— A cent lieues d'ici.

— Faites-nous conduire!

— Je ne puis; je n'ai ni bateau ni guide.

En effet, je n'avais pas de canot disponible à cette époque, et presque tout mon monde était à faire de l'huile d'Andiroba.

— Alors nous travaillerons. Combien gagnerons-nous?

— Selon votre travail.

— Que faut-il faire?

— Du caoutchouc. Johannès vous montrera comment cela se fait. Si vous travaillez bien, vous gagne-

rez six piastres (30 fr.) par jour, de la farine de manioc et du tafia [1].

— Six piastres! ce n'est guère.

— Si vous ne voulez rien faire, vous deviendrez ce qu'il plaira à Dieu.

— Nous travaillerons.

— Bien. Vous avez de la farine, c'est le pain du pays, deux tortues [2], une marmite, des hameçons pour pêcher. On va vous donner deux frasques (quatre litres) de tafia. Avez-vous besoin d'autre chose?

— Vous ne voulez pas nous faire mener au Brésil?

— Non. Dans une semaine, nous verrons.

Le saltimbanque me conduisit jusqu'au canot. En chemin, je l'entendais dire à Johannès :

— Est-ce qu'on peut rester ici par cette chaleur? Explique à ton maître qu'un homme de mon rang ne peut pas travailler de ses mains.

Le nègre répéta :

— Dis-lui qu'alors il mourra comme un fainéant qu'il est.

[1] Pendant un moment, il y a deux années, un homme travaillant rudement pouvait gagner jusqu'à 100 et 120 francs par jour à faire du caoutchouc. Aujourd'hui, où cette denrée a considérablement baissé dans le bassin de l'Amazone, un bon travailleur gagne encore 25 à 30 francs aisément.

[2] Les tortues sont la grande ressource de l'Amazone. Il y en a

Il écouta la réponse de Johannès, leva les bras au ciel et retourna vers la cabane.

Pour ce misérable, le Brésil, c'était l'Eldorado, la terre promise à ses vices, une ville et d'autres hommes à exploiter librement. Le désert et le travail l'effrayaient; il eût préféré le bagne. — Plus l'homme est corrompu, plus il tremble devant la solitude.

Je laissai Johannès, qui devait leur enseigner à fabriquer le caoutchouc, et je partis chasser sur un bas-fond situé à la pointe sud de l'île, où je savais trouver des bécassines.

J'en tuai une douzaine; puis je revins au bout d'une heure prendre mon nègre. Il me raconta qu'ils n'avaient pas même voulu l'écouter, et ne lui avaient parlé que de les conduire au Brésil, comme ils disaient toujours. Promesses, séductions, menaces, ils avaient tout tenté.

— Eh bien, lui dis-je, veux-tu les conduire?

— Oh! maître! me dit-il avec un accent de reproche.

— Je lui donnai un cigare pour lui faire oublier ma parole; puis je me couchai au fond du canot et je m'endormis jusque chez moi.

une quantité prodigieuse et de toutes espèces, de terre et d'eau. On les transporte à bord des canots, où on les garde des mois entiers sans nourriture; à terre, on les parque et on les conserve quelquefois plus d'une année. Avec le poisson et la viande salée, elles forment la base de l'alimentation.

Au bout de huit jours, je retournai à Jurupari. La cabane était vide. Tout ce que j'avais laissé aux forçats avait disparu, et sur la plage des traces de pas demi-effacés annonçaient un embarquement opéré depuis une nuit au moins, car les pas disparaissaient sous les empreintes des tigres, qui, depuis leur départ, avaient couru le long du rivage. Je bénis le hasard inconnu qui m'avait délivré de mes hôtes dangereux, et je retournai à l'habitation.

A quelques jours de date, je fus réveillé la nuit par mes chiens qui aboyaient comme pour un tigre. Je pris mon fusil; Isidorio, réveillé aussi, m'imita. Nous allâmes aux chiens, qui hurlaient toujours, cherchant partout. Mais la nuit était profonde. Nous ne pûmes rien voir, rien entendre.

Le lendemain matin, un nègre m'avertit que sur la plage, du côté des maniocs, il avait vu des empreintes de souliers fraîches et bien marquées. J'allai voir. Des hommes chaussés à l'européenne avaient évidemment débarqué pendant la nuit sur mes cultures. Je pus lire distinctement sur la boue du rivage les traces de leur débarquement et de leur départ. Dans la journée, Carmen me prévint que quatre moutons ne se retrouvaient pas.

Je fis veiller un homme la nuit suivante, et je ne dormis que d'un œil. Nous ne reçûmes pas d'autre visite que celle d'un jaguar qui, deux nuits de suite,

vint rôder autour des cases à nègres et se sauva aux lumières. La semaine dernière, Domingo en a tué deux qui, depuis un mois, venaient dans l'île toutes les nuits.

Trois jours après, les chiens hurlèrent encore, mais peu de temps; le matin, un tiers des poules manqua au maïs, et, entre autres, un petit dorking anglais, blanc, que j'avais acheté à Londres et que Carmen aimait plus que tous. Des traces de souliers et de pieds nus empreints sur la plage ne me permettaient pas de douter d'un vol nocturne. Quatre hommes au moins avaient débarqué et circulé sans précaution à travers les défrichements; un quartier de mouton rôti, dont il restait encore des lambeaux près de la case aux poules, expliquait la mansuétude des chiens. Le fruit du premier vol avait servi d'amorce pour le second.

Je pris Isidorio, un autre Indien, Johannès, et, la nuit suivante, deux heures avant le jour, je montai en canot, emportant mes hamacs, six paniers de farine, du poisson sallé, du tafia, deux fusils, un revolver à cinq coups, des poignards de chasse et des sabres d'abattis[1] : et je partis à la découverte en laissant à mes

[1] Les sabres d'abattis sont de grandes lames légèrement courbées, plates et larges, dont la hauteur varie de deux à trois pieds, emmanchées dans une poignée en bois, et qui servent pour couper le bois, faire les abattis, et se tracer un chemin dans la forêt. C'est le *vade-mecum* indispensable de tout voyageur, et le premier besoin

nègres l'ordre d'allumer un grand feu en cas d'alerte.

J'étais décidé à ne revenir qu'après avoir trouvé mes voleurs nocturnes. J'allai d'abord à Jurupari; je fis le tour de l'île en deux journées; deux nuits j'y allumai le feu du souper, mais loin de la plage, dans la forêt, pour ne pas appeler les regards. Mes hommes dormirent à côté du canot tiré à terre et caché dans les herbes. La première nuit, je tendis mon hamac dans la cabane abandonnée par les forçats; la seconde, dans le bois.

Dès la troisième aube, je revins sur Cavianna; j'étais décidé à en faire également le tour. Je côtoyai le rivage sur mon canot, comme j'avais fait pour Jurupari, fouillant chaque crique, chaque ruisseau qui pouvait mettre une case à l'abri de la prororoca.

A une lieue de mon habitation à peu près, Isidorio m'indiqua une fumée au fond d'une petite crique.

Il fallait être Indien pour la découvrir. Je la dépassai sans la voir, et je fus obligé de courir une autre bordée afin de longer à nouveau le rivage. Une spirale de fumée légère, presque imperceptible, sortait en effet d'un bois de *mucu-mucus* qui encombrait le rivage. Elle montait vers le ciel, protégée de la brise du sud par de grands

du pays. Il n'y a pas un homme vivant dans l'intérieur qui n'ait son sabre d'abattis, et jamais l'Indien ni le nègre ne font un pas sans cette arme.

palmiers *miritis*, dont elle voilait les feuilles d'une teinte grisâtre et transparente.

Je continuai de longer l'île; puis, à cent pas de là, j'abordai dans une baie pleine comme l'autre de mucu-mucus. Vous connaissez ces énormes roseaux chargés de larges feuilles, poussant quelquefois par douze et quinze pieds d'eau; on peut faire des lieues à travers leurs tiges souples, qui s'écartent et se rejoignent sur le canot, comme des blés verts s'ouvrent et se referment sur une caille au printemps.

Nous entrâmes. Le rideau de verdure se rejoignit derrière nous. Nous nous dirigions vers la terre, dans la direction de la fumée. Le mât, désormais inutile, fut abattu et couché dans le bateau; mes hommes se halaient silencieusement sur les roseaux, et nous avancions à chaque effort; on n'entendait que le frôlement léger du canot contre les feuilles et les tiges de mucu-mucus, qu'il écartait en passant. La finesse et la flexibilité des roseaux annonçaient un fond de dix pieds au moins, car nous n'avions au-dessus de l'eau que quatre à cinq pieds de verdure. Le haut des tiges sortait seul. Au bout de quelques minutes, l'Indien, agenouillé à l'avant du canot, m'annonça le rivage par un signe. J'arrêtai la barque, et, me baissant sur lui en lui montrant la terre, je lui dis à l'oreille :

— Va voir.

Il ôta silencieusement son pantalon, prit un poi-

gnard, et, se glissant dans l'eau le long d'une tige pour ne pas faire de bruit, il plongea.

Enseveli dans cette végétation équatoriale, je devinais plutôt que je n'apercevais la terre, c'est-à-dire les troncs de miritis droits comme des fûts de colonnes, serrés comme une palissade. Au pied de l'un d'eux je vis poindre la tête de l'Indien. Il sortit de l'eau peu à peu, sans bruit, comme ils font quand ils quêtent. Un sylphe dormant sur les feuilles voisines ne l'eût pas entendu. Il prit terre, et se frotta silencieusement le corps avec la boue du rivage; ainsi tatoué, je le confondais moi-même avec les troncs grisâtres des miritis. Bientôt il se glissa entre deux arbres et disparut.

Au bout de cinq minutes à peine, nous entendîmes sous l'eau un frôlement comme celui d'un poisson qui aurait effleuré le canot. Je pris mon revolver, Isidorio et le nègre s'armèrent de leur pagaye, prêts à tout. Mais ce fut la tête de Raphaelo qui sortit de l'eau à toucher le bateau. Il avait dû plonger longtemps, car il était rouge, et avait les yeux injectés de sang. Cependant il ne souffla pas, et resta dans l'eau en se tenant à un roseau. Je m'inclinai sur lui; il regarda la terre en me disant de cette voix qui n'est qu'un souffle :

— Des blancs!

— Combien?

Il leva cinq doigts.

— Guide le canot vers eux en silence.

Il plongea et reparut à l'arrière. Nous le suivîmes. Il avançait sans bruit, nous tirant d'une main et se halant de l'autre aux mucu-mucus. Nous l'aidions en poussant les roseaux avec nos pagayes, et quelques minutes après, nous étions à terre avec lui. On entendait le bruit des voix. J'avançai en me courbant; je reconnus le timbre toujours fêlé du saltimbanque. Il racontait une plaisante histoire, car on riait. Mais un large espace découvert nous séparait de la cabane et m'empêchait d'avancer sans être vu.

Je revins au canot et je dis à Isidorio :

— Prends un fusil, cache-toi et attends-moi. Ne tire qu'à coup sûr : à la dernière extrémité. Raphaelo te suivra.

Je changeai les amorces de mon revolver et le plaçai tout armé dans la poche intérieure de ma chemise. Je regardai si mon poignard jouait bien dans sa gaîne, et faisant signe à Johannès de me suivre, je partis sous bois dans le sens opposé aux voix, pour arriver plus près à travers la forêt.

Je voulais voir à qui j'avais affaire : les forçats de Jurupari étaient là; mais quels étaient leurs compagnons? Si je pouvais attirer les premiers dans le bois par un cri quelconque, les saisir et les expédier sur Belem, les autres ne pouvaient être que des naturels du pays, dont je me débarrasserais facilement. Il fallait en finir de suite; sinon, avec les instincts de cette

race et des forçats pour les aguerrir, avant trois mois j'aurais sur les bras toute une armée de flibustiers.

Au bout de cinquante pas, à contre-but, je revins sur la cabane par le plein bois en me glissant d'arbre en arbre. J'arrivai en vue. Le saltimbanque parlait toujours; je le voyais par intervalles, balancé au hamac et gesticulant. Mais je ne pouvais ni voir ses acolytes ni entendre ses paroles.

Enfin, tantôt rampant, tantôt m'effaçant derrière les caoutchouquiers, j'atteignis le tronc d'un miritis, qui servait de support au carbet. Johannès m'avait suivi pas sur pas; mêmes mouvements, mon ombre.

Je cherchai Isidorio et l'autre Indien. Je les vis un peu en arrière de moi sur ma droite. Isidorio était agenouillé, le fusil à l'épaule, masqué par des branches; à trois pas de lui, couché, enfoui dans les herbes, Raphaelo; tous deux, les narines ouvertes, dardant leurs yeux d'Indiens, fixes, noirs comme l'Érèbe, la tête ramassée aux épaules; des tigres qui vont bondir; à mes côtés Johannès, avec une pagaye d'*itauba*, lourde comme une massue antique. Nous valions dix hommes.

Je mis un doigt sur ma bouche en regardant Isidorio, et je fis un pas pour voir dans la cabane. Entre le miritis et le mur de feuilles qui la fermait, le temps avait fait de larges brèches. Je regardai l'ennemi. Raphaelo avait bien vu : ils étaient cinq hommes : les

forçats de Jurupari et trois nouveaux venus. Je les entendais et les voyais tous à deux pas de moi. En étendant le bras le long du miritis, j'eusse touché le forçat orateur. A chaque oscillation du hamac, ses traits aigus, sa peau terreuse, son œil gris, toujours en mouvement, sa barbe claire et rousse passaient de profil devant moi. De la voix et du geste emphatique d'un acteur de tréteaux, il achevait une histoire, qui avait été goûtée, car l'auditoire cria : *Bravo, bravo, la Fouine !* et applaudit.

Tout près de lui, adossé à un tronc d'arbre et fumant, je reconnus le Ténébreux à ses traits flétris, à son œil atone, éteint par la misère ou la débauche. Il gardait même dans son rire la sombre attitude qui avait dû lui mériter son nom. En face du saltimbanque, à ma gauche, deux nouveaux venus étaient étendus à demi sur un lit de feuilles de palmiers. A leurs figures, on devinait le forçat; puis ces hommes portent tous au corps quelque flétrissure qui les révèle. L'un d'eux avait au bras droit une petite guillotine tatouée en bleu; il était fort, barbu, le nez busqué, le front déprimé, avec des yeux ronds comme une chouette; une figure de potence. L'autre, pâle, grêle, les cheveux rouges, jeune, mais l'air hardi et cynique.

Et dans le fond du tableau, notre ami commun, John, avec sa figure patibulaire et avinée, ne comprenant pas un mot, mais riant de confiance.

Au milieu du carbet, une tortue, laissée tout entière dans son écaille, grillait sur ce feu dont la fumée les avait trahis. Dans un coin, des coquilles, des terrines, des hachettes, en un mot, tout ce qu'il faut à des seringaires, était entassé en désordre. Au-dessus, les peaux de mes moutons séchaient accrochées à un baliveau. Les murs de la cabane étaient ouverts de tous côtés, et une grande feuille de *boiuassu*[1], haute de dix à quinze pieds, qui jadis avait composé une partie du toit, pendait jusqu'à terre, détachée des autres par le temps.

Le saltimbanque se leva, et, de l'air gracieux d'un régisseur de théâtre annonçant au public un changement à l'affiche, il avertit qu'avec la permission du parterre il allait chanter, avant dîner, une romance composée à Paris.

J'attendais, cherchant un moyen ou une occasion favorable pour l'attirer en dehors de la cabane, le saisir et paraître ensuite avec mes hommes. Maître de lui, j'aurais plus facilement forcé ses trois compagnons à quitter l'île; car John m'était utile, plutôt que dangereux. C'était un guide pour les mener à Belem. Je le connaissais trop pour le craindre : je l'avais vu jadis

[1] Les feuilles de ce palmier, hautes parfois de quinze pieds, serrées, plates, servent surtout aux couvertures de maisons. Trois ou quatre de ces feuilles superposées forment un toit léger et impénétrable à la pluie comme aux rayons du soleil.

dans une de ces situations qu'on n'oublie pas, et j'étais certain de le faire obéir.

Le forçat se recueillit quelques secondes, qui me parurent des siècles non moins qu'à son auditoire, car le petit blond cria : « La toile ! la toile ! » comme s'il eût été au paradis de la Gaîté, et se mit à siffler. Enfin le chanteur commença. J'ai encore dans l'oreille sa voix fêlée et sa romance, comme il l'appelait.

C'était une chanson de bagne, obscène et stupide.

Il y a deux mois de cette chanson, je n'ai pu l'oublier, elle me poursuit comme un cauchemar. Je pourrais vous dire les deux couplets que j'ai entendus ; je vous en fais grâce. Cependant le public était content ; le gros forçat trépignait d'aise sur son lit de feuilles, et le petit rouge criait : « *Bis ! bis !* »

Moi, j'en avais assez. Cette chanson obscène me soulevait le cœur ; cet homme me souillait le désert. J'eus hâte d'en finir ; je tournai autour de mon arbre, et j'entrai dans la cabane en face du chanteur.

Il se tut et pâlit légèrement.

Mais, se remettant de suite, il dit en se balançant :

— Tiens, l'Espagnol !

Le petit rouge se souleva à demi disant :

— Quelle tête !

Les deux autres me regardèrent sans rien dire.

John disparut.

— Reste ici, lui dis-je en anglais.

Il rentra de suite et me dit dans la même langue :

— Patron, ce n'est pas ma faute; je n'ai pas été à l'habitation avec eux.

Je ne lui répondis pas.

Johannès m'avait suivi. Je le touchai à l'épaule et lui dis en espagnol :

— Demande-leur pourquoi ils m'ont volé.

Le nègre répéta.

L'audace était revenue au saltimbanque. Ils étaient cinq hommes; j'étais seul avec mon nègre, et il nous croyait sans armes.

— Dis à ton maître que je lui ai pris ses moutons, parce qu'il ne me les eût pas donnés. Quant à ses poules, s'il en veut les plumes, elles sont là.

Tous se mirent à rire. La colère me venait : je me sentis pâlir. Mais plus la fureur me monte et plus je deviens froid en apparence.

— Dis-lui que je suis venu ici pour lui dire que s'il recommence, je le tuerai.

Johannès traduisit.

— Tiens, reprit le forçat, l'Espagnol se fâche. Il n'y a pas de quoi; ses poules et ses moutons étaient bons et je l'en remercie. Nègre, si ton maître a encore de ce vin qu'il m'a donné l'autre jour, dis-lui de m'en apporter quelques fioles. Le Ténébreux et moi l'avons trouvé bon. Nous sommes ici des ambassadeurs de la France; les sauvages nous doivent tribut. Dis-lui cela.

Et, en prononçant ces paroles d'une voix emphatique, il s'était redressé, et relevait à deux mains le col de sa vareuse comme Joseph Prudhomme.

Johannès me dit en indien : — Maître, vous pouvez partir. Isidorio et moi nous tuerons ces quatre hommes.

— Non ; dis-lui que si dans une heure il n'a pas quitté l'île, malheur à lui.

Le nègre se tourna vers eux pour répéter mes paroles. Mais le saltimbanque quitta le hamac et s'avança vers Johannès en lui disant :

— Pot au noir, écoute bien. Si d'un geste ou d'une parole tu fais comprendre à ton maître ce que je vais dire, je te saigne.

Puis il se retourna vers ses compagnons.

— Chers collègues, leur dit-il, le sauvage que voici, — et il me salua, — possède de très-bon vin et probablement quelques demoiselles aux cheveux crépus. Comme il nous a tirés de l'eau, Ténébreux et moi, je voudrais le débarrasser de tout cela. Mais il ne paraît pas vouloir de notre voisinage ; j'ai l'idée d'arranger les choses à l'amiable. Nous allons lui faire un sort — éternel.

Et il me salua de nouveau.

— Nous prendrons son canot qui doit être près d'ici, et nous irons visiter sa cave. Le nègre nous con-

duira. Pour sa peine, nous lui donnerons un verre de vin et la volée. Je suis négrophile, moi.

Et il mit la main dans sa vareuse, en relevant la tête avec un air rogue.

— Adopté ! cria le petit rouge.

Le saltimbanque se retourna vers Johannès :

— Négraillon, annonce à ton maître que nous délibérons sur sa proposition. Pas un mot de plus ; je sais l'espagnol et je t'écoute.

Mais le Ténébreux se leva et dit :

— Je ne veux pas qu'on le tue. Il m'a sauvé la vie. Attache-le si tu veux.

— Tarrlata, tarrlata. Voilà le Ténébreux qui rêve. Je n'ai pas de cordes. Puis, je me gâte la main, moi, depuis que je suis dans ce chien de pays. Je ne sais même plus saigner un mouton. Est-ce dit, les autres ?

— Oui, oui, dirent les deux forçats couchés à terre.

— Alors, je ne m'en mêle pas, reprit le Ténébreux.

— Bien. Tu ne te mêleras ni du vin, ni des femmes.

— Allons, soit, mais finissons vite.

— Un instant ! Réglons l'ordre et la marche. Toi, nègre, si tu bouges, tu sais !

Johannès ne sourcilla pas. Il avait pris cet air indifférent et passif de l'esclave.

J'étais pâle et je ne disais rien ; mais la colère m'é-

tranglait la gorge. Cependant, je voulus attendre jusqu'au bout, pour ne pas frapper le premier.

Le forçat réfléchit une seconde et dit :

— *Ténébreux* et *Monte à regret* prendront le poulet chacun par une aile; moi je le saignerai très-proprement.

Et il releva les manches de sa vareuse.

— Il ne faut pas gâter le petit vêtement qu'il m'a donné, le bon sauvage. Toi, *Poil de carotte*, tu veilleras sur le moricaud, — le rouge sur le noir. Quand je dirai le mot *gratias*, en route !

Les deux forçats assis sur les feuilles se levèrent.

Je mis, sous ma chemise, la main à mon revolver.

Le saltimbanque se retourna vers moi, et, me saluant jusqu'à terre, me dit dans son patois demi-espagnol :

— Voulez-vous fumer le calumet de paix?

Il prit sa pipe accrochée à la boutonnière de sa vareuse, et se baissa sur le feu comme pour l'allumer. Puis, d'un air de négligence, il ramassa un sabre d'abattis qui était à côté et tisonna le feu.

— Vois-tu, fit-il en riant, je fais chauffer le fer pour ne pas te faire froid; je suis bon pour toi.

Je ne perdais pas un de ses mouvements. Il tisonna ainsi quelques secondes, se releva, et s'appuyant sur le sabre, il me dit avec un petit clignement d'yeux :

— Tu ne veux donc pas fumer le calumet? Alors, *gratias!*

Et il s'avança sur moi d'un air indifférent.

Les deux autres firent chacun un mouvement. Je m'appuyai de la main gauche sur ma pagaye et fis un bond en arrière.

Puis, tirant mon revolver, j'ajustai le forçat. Je vois encore son visage qui devint blême : il recula, la tête rejetée en arrière.

Je tirai deux coups l'un sur l'autre; il tomba. Je me retournai vers ses compagnons. L'un, le Ténébreux, renversé d'un coup de pagaye, se débattait à peine sous Johannès, qui l'étranglait; l'autre, le front sanglant, gisait à côté d'Isidorio, qui avait tiré en même temps que moi.

Quant au petit rouge, Raphaelo était accroupi sur lui comme un jaguar, et lui pressait les bras contre terre avec ses deux genoux. On ne voyait que les jambes et les pieds du forçat, qui se tordait en battant le sol pour se relever, tandis que Raphaelo, une main dans les cheveux de sa victime, de l'autre cherchait l'artère du col avec la pointe de son poignard.

— Ne le tue pas, lui criai-je, attache-le. Puis je fis un signe à Isidorio qui, avisant au bout de la cabane un paquet de lianes enroulées, vint aider Raphaelo.

J'allai à Johannès. Le Ténébreux râlait sous lui.

— Laisse-le se relever, lui dis-je.

Le nègre lâcha prise. Le forçat, à moitié étranglé, se prit le col à deux mains, respira, et se souleva à demi.

Je me baissai sur le saltimbanque. Il était mort. Une de mes balles lui était entrée par un œil et ressortie par le haut de la tête; l'autre lui avait brisé le nez.

Quant au quatrième, la balle d'Isidorio n'avait fait que lui labourer la peau du front. Il restait à terre par crainte. J'appelai Johannès :

— Attache-le, lui dis-je.

— Grâce! cria-t-il; ce n'est pas moi, c'est la Fouine qui a tout fait.

— Tais-toi.

Johannès l'attacha, aidé d'Isidorio. Le petit rouge écumait et jurait, déjà ficelé comme un paquet.

Cependant le Ténébreux avait repris sa respiration. Il se leva. Tout à coup je le vis sauter sur le fusil qu'Isidorio avait laissé à terre. Je l'ajustai. Mais en une seconde l'Indien fut sur lui.

— Faut-il le tuer, maître?

— Non! ôte-lui son fusil.

Le forçat se débattait toujours sous Raphaelo.

— Si tu ne finis pas, lui dis-je en français, je te fais sauter le crâne.

Il laissa son fusil à l'Indien et s'assit à terre.

Johannès avait lié les mains du troisième.

— Maintenant, leur dis-je, on va vous conduire loin d'ici. Si l'un de vous revient jamais sur cette île, je le tue comme un chien. Je vous épargne aujourd'hui, parce que je suis Français comme vous. Mais j'ai tout entendu.

Le petit blond murmura à demi-voix :

— Voilà une couleur.

Puis il reprit tout haut :

— Comme compatriote, je demande qu'on me desserre un peu les jambes.

— Où est John? Raphaelo, amène-le ici!

Mais John apparut au même instant.

— As-tu un canot?

— Oui, maître.

— Va le chercher et mène-le auprès du mien; Raphaelo te conduira.

— Quant à toi, dis-je au Ténébreux, tu vas prendre ce corps et le porter devant moi au bateau. Si tu bouges ou fais un geste pour fuir, foi de gentilhomme, je te tue.

Il prit le corps à deux bras sans mot dire, et le porta à la plage.

Le canot de John arriva auprès du mien. J'y fis monter Isidorio et Raphaelo avec les deux forçats toujours attachés, le corps, et tous les ustensiles de se-

ringaire. Johannès mit le feu à la cabane ; John et le Ténébreux embarquèrent à mon bord, et nous sortîmes des mucu-mucus.

De là je gouvernai droit à un banc de vase dans le genre de celui avec lequel vous avez fait trop longue amitié, mon cher hôte. Je fis déposer à terre le corps du forçat ; puis, me tournant vers les prisonniers, je leur dis :

— Si l'un de vous croit encore à quelque chose et s'il sait une prière, qu'il la dise.

Le petit rouge me répondit :

— Je dirai, si vous voulez, des paroles de curé sur le corps de *la Fouine*, mais vous me laisserez prendre sa vareuse [1].

Sur mon ordre, le Ténébreux lui délia les mains. Il se leva, étendit un instant ses bras en tous sens, comme pour essayer ses forces, puis commença. C'était une prière estropiée, qu'enfant peut-être il avait apprise sur les genoux de sa mère, et qui, à travers sa vie de forçat, était restée comme une *vergiss mein nicht* des temps passés. Mais les lèvres seules savaient la formule sainte, le cœur avait tout oublié.

Je le vis soudain mettre un pied sur le bord du canot ; puis, regardant autour de lui avec une expression

[1] Une vareuse est une chemise en laine grossière, très en usage parmi les matelots et utile dans les pays chauds,

indicible d'astuce satisfaite, il se lança en avant d'un élan de jaguar. La forêt commençait à quelques mètres de nous, et il espérait l'atteindre en deux bonds, en traversant le banc de vase; mais vous savez que les oiseaux eux-mêmes ne marchent pas sur ces bancs détrempés[1]. Il entra jusqu'au milieu du ventre, se débattit une seconde, puis se tourna vers moi effrayé :

— Monsieur, monsieur, je vous en supplie, dit-il, sauvez-moi. Je ne fuirai plus; je ferai tout, tout; je retournerai à Cayenne si vous voulez.

Audacieux et lâche, c'était bien là l'homme ébauché, enfant, aux vices d'une grande ville, et achevé par le bagne. Je lui fis jeter une pagaye et tendre un croc par Johannès. Il revint à bord, mais cette fois décontenancé et taciturne.

— Prends une pagaye et enterre ton compagnon, lui dis-je. Il se baissa sur le corps, détacha la vareuse

[1] Ces bancs de vase molle sont très-communs dans l'Amazone et surtout à la bouche du fleuve, où parfois ils sont mobiles, c'est-à-dire qu'ils se forment, se modifient ou disparaissent en quelques marées. Généralement ils ne sont pas dangereux, on y entre jusqu'au ventre comme dans de l'eau, mais à cette profondeur, les pieds rencontrent ordinairement une terre plus consistante sur laquelle ils s'arrêtent. Cependant, il est prudent de les éviter; et sur toute chose, il ne faut jamais chasser seul dans ces parages, car une fois entré dans cette vase jusqu'à mi-corps, il est difficile de se retirer sans aide, et, aux déserts de l'Amérique du Sud les passants et les chasseurs sont rares. En outre, on peut tomber dans une vase fondrière, car rien ne distingue cette dernière des autres.

et essaya de la retirer. Mais la rigidité du cadavre le gênait; il passa une jambe en dehors du bateau, et, mettant un pied sur le corps, il le dépouilla.

Vous avez vu des chiens ou des corbeaux, une patte sur leur proie, l'arracher par lambeaux en relevant le bec ou la tête. C'était cela. Ces hommes n'ont plus de l'homme que la face.

— Tu m'as entendu, enterre-le de suite.

Avec une pagaye, il refoula la terre des deux côtés du mort. Puis, le corps ne disparaissant pas assez vite à son gré, il appuya dessus avec les mains pour le faire enfoncer.

Triste scène : ce forçat sur ce cadavre, comme un vampire; autour de nous le silence du désert, le silence de midi, qui prend la nature quand le soleil darde droits ses rayons de feu; au-dessus de nos têtes, les *urubus* [1] noirs, ces fossoyeurs affamés de l'Amérique du Sud, flairant la mort et décrivant dans les airs leurs cercles de vautours.

[1] Les *urubus*, vulgairement connus aux colonies sous le nom de *corbeaux*, et au Pérou sous celui de *gallinaços*, sont les oiseaux les plus communs, les plus utiles et les plus respectés de l'Amérique du Sud. Il est interdit de les tuer sous peine d'amende. Et en effet, ce sont eux, eux seuls bien souvent, qui nettoyent les villes. Leur voracité, leur coup d'œil, leur audace sont inouïs. Quand on dépèce un gibier, ils viennent saisir les lambeaux saignants contre le dépeceur même et presque dans ses mains; ils aperçoivent et flairent toute dépouille à des distances prodigieuses; enfin, ils en-

Quelques minutes après, tout était fini. Le forçat secouait la boue de ses mains, Johannès lavait sa pagaye et la vase avait repris sa surface unie et luisante. Que l'homme est peu de chose en ce monde! Cette créature humaine qui, l'heure d'avant, vivait agitée et bruyante, nul déjà ne s'importait d'elle, et sa tombe même avait disparu.

Je fis de nouveau attacher les mains et les bras du Ténébreux et du petit rouge : ils obéirent sans dire un seul mot. Puis prenant Isidorio à part :

— Tu vas conduire ces hommes sur Marajo, à l'ouest de Chavès, dans la partie des caoutchouquiers. Tu leur laisseras six paniers de farine et tous leurs outils de seringaire.

Je fis passer Johannès et John à mon bord, et le Ténébreux, avec ses compagnons, sur l'autre

gloutissent tout, quelque pourrie ou fétide que soit l'immondice. Il y en a des quantités considérables dans toutes les villes et on en rencontre partout. L'urubu est un petit vautour à col chauve, à bec crochu, un peu plus gros que notre corbeau, noir comme lui, mais d'un noir terne sans reflets, et assez haut sur pattes; l'espèce la plus commune a le col noir; la plus rare, qu'on ne rencontre guère que dans les savanes, a le col rose. Il y a, dit-on, une variété d'urubus entièrement blancs; mais ils sont excessivement rares. Tous ont une odeur fétide, fortement imprégnée de musc. Je n'ai jamais entendu un seul de ces animaux crier; seulement, dans la colère excessive ils exhalent parfois une sorte de bruissement ressemblant, quoique plus faible, au grondement d'un chat qui fait tête.

canot; puis, me tournant vers les forçats, je leur dis :

— Vous m'avez volé et vous avez voulu m'assassiner. Je pourrais vous tuer tous trois. On va vous débarquer sur une île avec assez de farine [1] pour vivre deux mois. Pêchez et travaillez au caoutchouc; je vous enverrai acheter votre récolte. Isidorio et l'Indien vont vous conduire. Si, en route, vous faites un geste pour fuir ou vous révolter, ils ont ordre de vous tuer sans pitié. Souvenez-vous que je ne pardonne pas deux fois, et ne vous retrouvez jamais autour de mon habitation.

Je revins chez moi : je fis enfermer John dans une case à nègre. Isidorio et Raphaelo arrivèrent au bout de trois jours. Ils avaient fait comme j'avais dit. Pendant le voyage, qui avait duré un jour et une nuit, les forçats n'avaient pas bougé; ils chantaient et causaient ensemble. Raphaelo déliait l'un d'eux tour à tour, et le laissait libre deux ou trois heures, puis l'attachait de nouveau.

Arrivés à Marajo [2], ils avaient tout débarqué à terre,

[1] La farine de manioc remplace le pain dans tous les pays intertropicaux. (Voir le chapitre *manioc.*)

[2] *Marajo* ou *Johannès* est la plus grande des îles de l'Amazone. C'est plutôt un immense delta qu'une seule île, toute coupée qu'elle est de rivières et de marais sans nombre, qui, pendant les grandes eaux et les grandes marées, communiquent avec les eaux du fleuve. Elle a plus de cent quatre-vingts lieues de tour, et se divise en deux

prisonniers et bagages, délié le Ténébreux, et pris le large immédiatement.

Je rendis à John son canot; avant de partir, il m'apprit quels étaient les forçats auxquels j'avais eu affaire.

Ceux que j'avais rencontrés étaient des fugitifs de la Montagne-d'Argent[1]. Partis à trois, pendant tout un jour ils étaient restés cachés, sans manger, enfouis jusqu'à la tête dans la vase d'un étang qui est au bas de la montagne. Ils avaient gagné de nuit les palétuviers[2], franchi l'Oyapock à la nage, et, à travers bois, ils étaient arrivés sur les bords de la rivière Cachipour[3]. Après avoir côtoyé le fleuve pendant quel-

portions à peu près égales et parfaitement distinctes : l'une, toute la partie qui regarde l'est, c'est-à-dire l'Atlantique, est couverte exclusivement de savanes; l'autre, toute la partie qui regarde l'ouest, c'est-à-dire le continent, est couverte presque exclusivement de forêts.

[1] L'un des établissements pénitenciers de la Guyane française, situé à la bouche du fleuve Oyapock.

[2] On nomme *palétuviers*, des arbres qui croissent sur les côtes, dans l'Océan; ces arbres sont de toutes tailles et de toutes dimensions, avec des racines enlacées comme un réseau de serpents, des troncs lisses, et des feuilles d'un vert pâle et éternel; ils sont à sec à mer basse et baignent dans les flots à mer haute, par profondeurs inégales qui varient selon la marée, le marnage de l'Océan et l'élévation du rivage.

[3] Le *Cachipour* ou *Cassipur* est un des fleuves du territoire neutre situé entre la Guyane française et le Brésil.

que temps, ils avaient trouvé des carbets d'Indiens et volé un canot. Puis ils étaient venus tout le long du rivage en poussant leur barque à la perche. Ils étaient entrés ainsi dans le lac de Mapa [1]. Là, ils avaient mangé autre chose que des racines et des fruits sauvages et séjourné un jour dans une cabane : mais les Tapuyas [2] de Mapa ayant voulu les reconduire à Cayenne, ils s'étaient sauvés; l'un d'eux avait été pris et probablement livré aux autorités de la Guyane. Quant aux deux autres, ils avaient vécu quinze jours de fruits et de crevettes, ainsi qu'ils le racontaient, et ils allaient périr quand je les avais recueillis.

Leurs acolytes s'étaient échappés également de la colonie française; mais John ne savait pas très-bien de quelle manière. Ils avaient été amenés un jour sur Mexiana par un de ces aventuriers qu'on rencontre sur tous les pays frontières. Contrebandiers moitié français, moitié brésiliens; arborant tour à tour et selon leurs intérêts l'une ou l'autre de ces deux nationalités; vivant

1 *Mapa* est un lac situé sur le territoire neutre qui sépare la Guyane française du Brésil. La France a eu longtemps un établissement militaire sur une île située au milieu de ce lac. On ne trouve aujourd'hui sur ses bords qu'une vingtaine de huttes à pêcheurs.

2 On désigne vulgairement sous le nom de *Tapuyas* tous les Indiens du bas Amazone, dont les tribus mélangées et confondues avec celle des blancs forment la majeure partie de la population.

au Para réfugiés de Cayenne, et à Cayenne transfuges du Para, connus et protégés par les consuls des deux nations. Cet homme, très-connu à Cayenne et au Para, disait avoir aidé les forçats dans leur fuite, à condition qu'ils viendraient sur l'Amazone faire du caoutchouc à son compte. Et effectivement, ils travaillèrent quelque temps; mais ils avaient avec leur patron le contrebandier des discussions fréquentes; ils se querellaient sans cesse contre tous les seringaires de Mexiana[1] auxquels ils allaient voler du caoutchouc en plein jour. Ils avaient même tué un Brésilien de Pernambuco[2] qui osait leur résister. En quelques semaines ils étaient devenus la terreur de l'île. Des plaintes avaient été adressées à l'autorité brésilienne. Mais le chef de police de ce district (mort depuis) était créancier du contrebandier de Cayenne pour une somme de 400,000 reis (1,200 fr.). On lui fit comprendre que s'il arrêtait les forçats qui faisaient du caoutchouc pour son débiteur, celui-ci se trouverait dans l'impossibilité de le rembourser.

Et d'ailleurs, quand même le chef de police eût voulu arrêter les forçats, personne n'aurait osé se charger de cette périlleuse mission; on les laissa libres. Seulement

[1] *Mexiana* est une des grandes îles des bouches de l'Amazone.

[2] *Pernambuco*, que les Français nomment Fernambouc, est un port du Brésil.

on les pria amicalement de passer sur Cavianna, où la récolte de caoutchouc devait être plus abondante. John, qui se trouvait alors dans ces parages pour son commerce de contrebande, les y avait conduits, et il prolongeait la côte de l'île, cherchant un endroit favorable, lorsqu'un soir il avait aperçu du feu sur Jurupari[1]. Ils étaient allés jusque-là, comptant piller sans doute; ils y avaient rencontré les deux forçats de la Montagne-d'Argent, et tous ensemble étaient revenus sur Cavianna, et John, *bien malgré lui*, leur avait prêté son canot pour venir me voler.

John repartit pour Bélem; c'est là où vous l'avez pris sans doute, et vous devez comprendre sa terreur quand il m'a vu l'autre jour venir à bord de votre canot.

Quant aux forçats, j'ai appris depuis qu'ils étaient revenus sur Cavianna, mais de l'autre côté de l'île, sur l'Océan, et que là ils avaient retrouvé à nouveau le contrebandier qui les avait amenés. Des marais infranchissables me séparent d'eux, et je ne les crois pas tentés de me faire une nouvelle visite. D'ailleurs ils travaillent, et gagnent, m'a-t-on dit, quarante à cinquante francs par jour au caoutchouc.

Vous étiez bien informé en les croyant sur l'île; seu-

1 *Jurupari*, qui en langue indienne veut dire *le diable*, est une de îles des bouches de l'Amazone.

lement ils ont changé de place. Vous m'avez tout d'abord pris pour l'un d'eux; j'ai eu de mauvaises idées sur votre canot et ses habitants, et leur souvenir maudit a failli me priver de notre douce rencontre. Bénies soient les ardeurs de chasse du seigneur Carlos, bénie soit la pororoca ! Et maintenant, chers hôtes, vous avez noblement gagné votre sommeil en m'écoutant jusqu'au bout, je vais vous conduire à votre carbet.

X

Deux rêves.

Quant à nous, il était tard, les événements de la journée ne nous avaient pas permis la sieste accoutumée, nous prîmes congé de nos hôtes. Carlos s'en fut à notre cabane, et j'allai visiter mon canot. Il n'y avait à bord que John, et Isidorio qu'à ma prière don Henrique y avait envoyé pour la nuit. Je connaissais la confiance absolue que son maître avait en lui, et, le sachant sur le bateau, je pouvais dormir à terre, ce que je n'avais pas fait depuis mon départ du Para; car dans ce voyage je traînais avec moi mes cartes, mes

papiers, mes bagages, toute ma moisson de trois années de courses; et je n'avais qu'une confiance médiocre dans mon équipage, plus médiocre encore dans la plupart des hôtes momentanés de ma route. Inquiet ainsi qu'un avare, je revenais chaque nuit dormir à mon bord; mais chez don Henrique j'étais un peu en France, et, comme un gardien de Paris, Isidorio me promettait sécurité complète. La confiance est souvent une sympathie; ou elle ne vient jamais, quoi qu'on fasse, ou elle monte au cœur subitement, et elle y reste — jusqu'à l'heure de la déception.

Tous les hommes de l'équipage étaient à terre, et, comme d'antiques païens, célébraient, à n'en pas douter, les mystères de la bonne Déesse. C'est le premier holocauste de tout Indien qui débarque; le dieu Tafia n'est adoré qu'après. Mais je connaissais trop les habitudes équatoriales pour m'étonner à ce sujet. Je gagnai mon hamac solitaire.

Je me balançais depuis quelques minutes, succombant peu à peu à cette somnolence qui est déjà le repos, qui n'est pas encore l'oubli; heure douce, où les pensers s'effacent, comme au déclin du jour les ombres s'effacent dans la nuit; où l'âme, emportée hors de ce monde réel, dérive dans des songes empreints des derniers désirs; où, sur les pas du sommeil, se lèvent parfois des rêves enchantés, ivresses d'amour, espoirs sensuels, que le prophète promet à ses croyants, que

l'opium donne à ses adeptes. Les feux de l'équateur, le hamac et son bercement, bien mieux que le lit de nos froids climats, disposent aux rêves.

Et, vision ou réalité, une femme était debout contre mon hamac, un alcarazza d'eau fraîche à la main; et sa voix douce et lente murmurait :

— O branco, le blanc, veut-il pas se désaltérer, avant dormir? son sommeil en sera plus doux.

Et à la lueur de ma lampe nocturne, je distinguais une mulâtresse, belle, comme dorée

Avec un rayon de soleil;

jeune sous sa tête penchée et voluptueuse; des fleurs aux cheveux; des yeux longs d'Égyptienne, lascifs, demi-fermés d'amour sous leurs sourcils noirs; la bouche aux lèvres rouges, sensuelles, aspirant d'autres lèvres à ses dents blanches; les épaules nues; la gorge voilée sous une batiste entr'ouverte et transparente. Tout son être respirait ces voluptés des sens que respirait Agar, quand Abraham se prit à réfléchir sur la stérilité de Sarah.

Comme la plus délicieuse de toutes les coutumes sud-américaines est, selon moi, celle de se lever matin, je quittai mon hamac aux premières lueurs du jour, et, soulevant la natte qui me séparait de Carlos, j'entrai chez lui, ainsi qu'on le fait au désert, sans m'an-

noncer. Aux pâles clartés de l'aube naissante, je crus voir fuir empressée, de l'autre côté du carbet, une forme, une ombre, noire comme la nuit qui la cachait. En dépit de ses projets endormis de la veille, Carlos était éveillé et sifflait joyeusement une fanfare de chasse, avec un air de fatuité inénarrable. C'est que, sous l'équateur, il y a dans les fraîcheurs odorantes du matin un charme enivrant qui réveille et séduit toute créature.

— Savez-vous bien, cher compadre (c'est ainsi que Carlos m'appelait toujours), savez-vous que l'hospitalité de votre compatriote est véritablement antique? Comme je m'endormais hier au soir, une esclave de Nubie, pur noir, est venue de sa part m'offrir du café... J'ai pris le café... Don Henrique est-il sorcier pour savoir mes sympathies pour le café d'Afrique ?

— Vous êtes devenu tout à fait créole, mon cher Carlos, et mon compatriote connaît les préférences créoles.

Don Henrique arriva comme moi.

— Comment avez-vous dormi sous l'équateur? nous dit-il. Les doux songes ont-ils visité mes hôtes?

— Vous êtes mon divin prophète, répondit Carlos, et, en vrai croyant, j'ai dormi dans le plus beau de vos paradis.

— Eh bien! reprit Henrique, la salle de bain est à côté; en bons Orientaux allez faire vos ablutions, après

quoi, si vous voulez, j'ai des narguilés et du tabac parfumé, vous reviendrez ici fumer à l'orientale.

— Vous êtes un hôte adorable; vous pensez à tout, et en passant les mers vous avez secoué de vos pieds, comme une poussière inutile, les préjugés de l'Europe. Vous comprenez tout : la volupté, la table et la paresse.

Don Henrique partit devant nous.

— Mon cher Carlos, lui dis-je, vous appelez toujours préjugés des mœurs et des idées que vous ne pouvez avoir, vous qui avez pris vos mœurs aux créoles.

— Compadre, vous n'êtes qu'un Européen obstiné : vous ne comprenez rien à la vie de l'équateur. A quoi sert voyager, si ce n'est pour prendre à chaque peuple ses meilleures coutumes et dépouiller toutes ses vieilles idées? Mais, vous autres Français, surtout, vous êtes imbus de préjugés et de pruderies indicibles. Ainsi, par exemple, pour vous, il est très-reçu, sans souci de la morale, de favoriser certains vices chez votre hôte ou votre ami. S'il aime la table, vous lui prodiguez des dîners et des vins à flots, jusqu'à l'enivrer; s'il est joueur, vous lui trouvez des cartes et des partners pour risquer sa fortune, du soir jusqu'au matin; mais vous êtes sans pitié pour les voluptueux.

— C'est qu'en Europe, mon cher Carlos, nous pensons que c'est une triste chose de donner le corps sans

donner l'âme, et qu'en ce monde on peut tout offrir à jour fixe, tout, excepté de l'amour.

— Sornettes, compadre, sornettes! On achète de la volupté comme autre chose. Quant à cet amour dont vous parlez, où peut-on le trouver?

Est-ce dans votre Europe, avec le mariage tel que votre civilisation moderne vous l'impose par ses besoins et ses vanités? Cet amour de l'âme et des sens, cet idéal accompli, le plus doux qui soit en ce monde, vous ne le pouvez même pas dans votre patrie. La civilisation le défend hors mariage, et le mariage n'est qu'un trafic commercial, où ni le cœur ni les sens ne sont consultés. Quand deux fortunes se sont rencontrées par hasard ou par recherche, deux notaires bâclent à grands frais un contrat de défiances et de spéculations sur des décès. Alors vous vous publiez, comme vous dites, profanant tout d'abord le mystère sacré d'un bonheur qui devrait rester le plus mystérieux de tous. Puis, en grand cortége, habillé de noir comme pour des funérailles, vous allez jurer fidélité perpétuelle, perpétuelles amours, à une femme que vous ne connaissez pas, qui ne vous connaît pas; et qui devant Dieu jure de vous aimer, au moment peut-être où, dans la même église, on chante les chants de mort sur le cadavre de celui qu'elle aime. Et vous appelez cela de l'amour légitime! Tenez, je vois tous les jours dans vos journaux d'Europe les mariages et les décès publiés à la même co-

lonne; vos journaux ont raison : le mariage, tel que vous le faites, est une première mort. On peut bien annoncer ensemble les mariés et les défunts. J'aime mieux vivre ici, me mariant et divorçant au hasard de mes rencontres; du moins, je les choisis à mon gré, et vous-même, tout Européen que vous êtes resté, un jour ou l'autre vous reviendrez et au désert et à mes amours.

— Au désert, peut-être! à vos amours, non, non! mon cœur, plus que ma lèvre, est altéré, et comme à notre poëte, il me faut désormais :

Pour que ma soif s'étanche,
Que le flot soit sans tache et pur comme un miroir.
Ce sont les chiens errants qui vont à l'abreuvoir.

Venez en France, venez, nous vous convertirons; à voir nos bonheurs, vous désirerez le vôtre; venez, un jour ou l'autre, nous vous ferons rencontrer par le monde quelque belle jeune fille aux longs cheveux, au front calme, au regard limpide; Marguerite, avant Faust, laissant lire sur son front la candeur de son âme, si belle qu'on s'incline, si chaste qu'on la rêve pour sœur. Alors nous vous entendrons renier le passé, pour vous agenouiller, balbutiant devant la suave figure. J'en ai tant vu déjà, de ces débauchés superbes, se courber tout à coup sous le regard d'une enfant!

— Pauvre compadre, si vous en êtes là, mariez-vous. Moi, je garde mes passions créoles; je ne pourrais pas les plier aux préjugés de votre civilisation. Mais vous, partez, partez et mariez-vous vite. — L'homme est comme le cheval : — les chevaux sauvages du désert peuvent aller errants, vivant leur libre vie; mais ceux qui naissent dans la fourmilière, et qui veulent y rester, grouillant les uns dans les autres, parqués comme des bestiaux; — ceux-là, pour avoir l'avoine toujours prête, l'écurie toujours propre, pour s'aider au dur travail de la charrue quotidienne, pour se panser l'un à l'autre les plaies du fouet du maître; pour se soutenir un jour, quand les jambes leur manqueront au bout du sillon; ceux-là doivent s'atteler deux à deux, afin de vivre, se disputant, chat et chien de la même case, maudissant leur chaîne, et s'y débattant comme des singes dans des lianes; jusqu'à l'heure où, épuisés de combats, énervés, meurtris et blessés par le harnais, — monsieur prend à droite et madame prend à gauche.

— Idées de vieux garçon, mon bon Carlos. Tous les êtres en ce monde vivent à deux, les aigles comme les cygnes. Le mariage est souvent le bonheur. On peut rencontrer l'*animæ dimidium meæ*. Si on ne la rencontre pas, deux âmes qui se sentent réunies à toujours se ploient l'une à l'autre, et se font heureuses par habitude ou par calcul. Les liens qu'on sait éternels ne blessent pas. — Ceux qu'on peut rompre au premier

caprice nous gênent un jour, comme toute chose au monde, et alors, affaiblis par l'usure quotidienne, détrempés par de vagues espérances, ils se brisent au choc d'un atome.

— Non, non; je suis comme l'Indien, j'aime ma liberté pour tout, partout et toujours. Tous les liens m'effrayent. Je reste au désert pour rester pleinement libre. Mais, si j'habitais l'Europe, j'y vivrais comme ici, au hasard de mes passions, sans m'importer du monde et de ses vains bruits.

— Oui! cela va quelques années, mais tôt ou tard il faut vieillir. Quand le premier feu des passions s'est noyé dans l'assouvissement, l'âme se reploie sur elle-même et souffre. Si fort qu'il soit, chacun, par intervalles, a besoin de conter sa peine ou son bonheur, le front sur une épaule aimée. A les garder toujours, les amères pensées s'amoncellent sur le cœur, ainsi que des moisissures sur un arbre malade. L'âme ne prend que de la tristesse et point d'amour aux mariages *éphémérides*. Un jour elle se réveille pleurante et navrée de vivre délaissée. Pour l'étourdir, vainement on précipite ses plaisirs, courant à toutes les enseignes, prenant ses joies à tous les carrefours, ses rires à tous les tréteaux; le soir il faut regagner son foyer solitaire! On se réveille las du bruit et du monde, et subitement on se voit vieux, malade, entre son chien et sa servante, qui guettent avides les os qu'ils vous voient ronger. Les

malheurs à deux du voisin semblent des félicités, et on se consume de regrets, et on se prend à dire : Si j'avais su !

Cela est triste, oh! triste, et il n'y a que ceux dont le cœur est mort, ou qui sont nés sans âme, qui peuvent vivre ainsi toujours. Non, non, si le mariage et son éternité hasardeuse vous effrayent, si vous avez peur de l'attelage comme vous dites, si vous craignez les billets contraires dans cette loterie sans appel, fuyez du moins la solitude entière. Plutôt que végéter de votre vie aride, mieux vaut encore chercher et suivre ces douces liaisons : amour, affection, habitude, qu'on prend selon son cœur; qui ne doivent jamais finir et qui finissent toujours; rêves divins quand elles vivent de l'amour qui les a fait naître; rêves humains quand elles vont trébuchantes entre l'amour et l'argent, qui les soutiennent; que le monde tolère s'il ne les patente pas, et pour l'une desquelles le chantre d'André, George Sand, a écrit :

« Qu'y a-t-il d'impur entre deux enfants beaux et tristes et abandonnés du reste du monde? pourquoi flétrir la sainte union de deux êtres à qui Dieu inspire un mutuel amour? »

— Et moi, reprit Carlos, sous le soleil de l'équateur, je vous dis : Qu'y a-t-il d'impur à chercher des plaisirs qu'inspire un ciel en feu? pourquoi flétrir des bonheurs qui ne nuisent à personne? Les heures sont courtes,

hâtons-nous. Le soleil qui nous brûle affole nos sens; oublions tout dans les bonheurs sensuels; aimons donc! aimons donc! et rions des songes creux de la vieille Europe!...

Et Carlos, créolement négrophile à l'endroit des Africaines, me conta longtemps les vertus tropicales des négresses et ses principes amoureux...

Mais, propos d'un autre monde, souvenirs d'hospitalité créole, vision disparue d'une nuit d'équateur, que venez-vous faire au bout de ma plume? Restez, restez entre les tropiques. Des hommes enivrés par des soleils de feu, affranchis de tout dans la liberté sauvage du désert, ont des mœurs et des idées qui ne se racontent pas sous le froid climat de la froide Europe.

XI

Une habitation sous l'équateur.

Nous allâmes au bain que don Henrique nous avait indiqué, et nous y étions encore quand il vint nous proposer de visiter son habitation et ses cultures.

— Vous savez, nous dit-il, que cela est dans le programme d'hier et dans les obligations fatales de tout propriétaire; finissons de suite, pour n'y plus revenir.

Je n'ai jamais beaucoup aimé ces promenades sans fin auxquelles visiteurs et visités se croient éternellement condamnés; les uns, admirateurs quand même,

les autres, cicerones, à contre-cœur modestes, des mille coins et recoins d'un domaine; du Japon jusqu'à Rome, ce sont toujours mêmes folies, coûteusement entassées au caprice d'un homme, tout satisfait de son goût et de son bon sens. Pour une chose belle ou bizarre, il faut en essuyer cent inouïes et stupides, ou rebattues comme les pavés d'une cité : ici, c'est un mur nouveau, dont tout le mérite est d'empêcher une perspective splendide; là, c'est un arbre abattu parce qu'il donnait de l'ombre au milieu d'un Saharah de soleil; cependant, à l'exhibition de chaque invention nouvelle, il faut s'extasier à tout prix sur les heureuses idées de son hôte, car un propriétaire est comme un père, il ne pardonne ni la critique, ni l'indifférence, quant aux mérites de ses enfants. Toutefois, nous suivîmes don Henrique.

Je ne décrirai point toutes les mille choses variées et diverses qu'on trouve et qu'il faut trouver sur une habitation jetée aux bords de l'Amazone; on les devinera sans peine. En France, où soit à la ville, soit aux champs, nous avons un fournisseur qui façonne à forfait toutes les nécessités de la vie, il suffit de posséder les meubles à usage quotidien; mais au désert il faut tout avoir à soi et chez soi; il faut faire sa maison, son hamac, sa chemise, son filet et son pain; et si les habitants de ces heureux climats avaient nos besoins infinis, il faudrait une tribu pour servir un homme. Il

me suffit de dire que tous les corps de métiers auraient pu trouver chez Henrique quelques-uns des outils consacrés à leur profession.

Nous vîmes d'abord, sous un vaste hangar couvert en feuilles, un vieux nègre, à la peau ridée, à la barbe et aux cheveux rares et blancs, fumant sa longue pipe indienne, assis à terre et tissant un chapeau de paille d'uaruma-miri[1]. A côté de lui, un Tapuya, aux membres ramassés, fend, sans fatigue, quoiqu'en soufflant comme un forgeron, le tronc d'un *muruti*[2] destiné à des planchers de cabane. Je n'ai jamais vu de charpentiers plus habiles que les Indiens de l'Amazone; habitués à tout faire à la hache, canots, planches, poutres, etc., ils taillent avec une adresse rare des bois qui souvent ébrèchent le fer, tels que la racine veinée du copahyba, ou le murapinima. Autour de ces deux hommes et pêle-mêle, une forge éteinte, un établi de menuisier, un tour, des étaux, un métier de tisserand, etc., annoncent le grand atelier du manoir équatorial.

[1] L'*uaruma-miri* est une plante à larges feuilles, dont les linéaments fendus ou coupés en pailles de toutes grosseurs servent à faire des chapeaux, des paniers, des tipitis, etc. Elle est très-commune dans le bas Amazone.

[2] Le palmier *muruti* ou *miriti* est un des arbres les plus élevés et les plus gros du bas Amazone. On le trouve en abondance sur presque toutes les îles qui encombrent la bouche du grand fleuve.

Au bord de l'eau, des monceaux de noix d'Andiroba [1] ensevelissent à moitié tout un monde de pots de terre et de dames-jeannes vides destinées à recueillir l'huile des noix qui les entourent. Des noyaux d'urucurikaïa, avec lesquels on prépare le caoutchouc, sont entassés dans de grands paniers tout prêts à partir pour le seringal [2]. Le fragile toit de feuilles de bananier qui les abrite est adossé à une sorte de grange couverte en feuilles de *boiu-assu* [3], dans laquelle du riz non pilé est étalé par monceaux, semblable à des grains d'avoine encore couverts de leur balle blanchâtre. Au-dessus, attachés par douzaines, des centaines d'épis de maïs, jaunes comme des graines d'or, ou violets comme des aubergines, pendent du toit, à demi cachés par leurs écorces jaunies; le vent du matin qui les agitait faisait bruir leurs feuilles séchées, et mon hôte me dit en passant :

— Ne croyez-vous pas entendre le vent soufflant à travers les feuilles mortes au fond de nos forêts?

— Hélas! lui dis-je, ce n'est pas la brise de la patrie.

[1] Les noix d'Andiroba servent surtout à faire une huile à brûler très-employée dans le bas Amazone.

[2] Le *seringal* est la cabane sous laquelle on prépare le caoutchouc.

[3] Le *boiu-assu* ou *bassu* est un palmier dont les feuilles atteignent jusqu'à dix et quinze pieds de longueur.

— Non ; mais ce n'est pas non plus le vent d'hiver. Croyez-moi, vous regretterez l'équateur et ce vent chaud, ce soleil que vous maudissez ; je vous entends d'ici les appeler comme, par la souffrance, on appelle sa mère. Il en est de ceux qui ont vécu sous notre soleil et qui retournent en Europe, comme d'un pauvre enrichi qui retombe en pauvreté. Quand, l'hiver prochain, par vos nuits neigeuses et glacées, vous irez le long de nos boulevards, souffrant et vous ramassant de froid sous un lourd manteau, souvenez-vous de don Henrique.

— Ami, si vous saviez combien de fois je me suis souvenu depuis trois mois !

Un peu au-dessus d'un champ de cannes à sucre nous vîmes le moulin peu coûteux, et simple comme l'antique, qu'on rencontre dans toutes les habitations. C'était le même qu'au Pérou. Deux troncs d'arbre polis et juxtaplacés, supportés par deux potences, mus par des bras comme ceux de nos puits de France, pivotent, écrasant les cannes entre eux. De là, le jus et les roseaux broyés sont recueillis dans des bassines de cuivre disposées sur des fourneaux en terre, pour sortir bientôt sirop ou mélasse. Un grossier alambic, moitié cuivre et moitié bois, s'adapte à l'une d'elles les jours de tafia.

— Reconnaissez-vous le *trapiche* du Pérou ? me dit Henrique ; c'est grossier, mais il m'eût fallu faire venir

ici toute une bande d'ingénieurs et d'ouvriers; ma Thébaïde eût été connue et gâtée. J'aime mieux mon trapiche. Je ne fais de cannes que pour le tafia et le sirop nécessaires à ma consommation. J'ai plus de compte à recueillir du caoutchouc.

XII

Le manioc.

Derrière le moulin un silo de maniocs attendait la râpe. Tout le monde connaît ce blé de l'Amérique du Sud et de tous les pays situés entre les tropiques. C'est une racine assez semblable à un radis noir, quoique plus longue et allongée, qui croît en six ou huit mois, poussant un arbrisseau de sept pieds de hauteur environ. Il y en a de quinze à vingt espèces. On le plante entre mai et juillet en général. A maturité, on coupe les arbustes et on arrache les racines, qui se rencontrent en terre par touffes, ainsi que nos pommes de terre.

Les Indiens du haut Amazone le font souvent sur les îles du fleuve, afin de n'avoir pas à défricher avant de planter. Au moment où les eaux commencent à baisser, ils quittent le village, descendent sur une île dont la plage abandonnée par les flots depuis quelques jours à peine s'étend parfois dans la rivière sur deux ou trois lieues. Champs d'alluvion faits d'un limon le plus fécond du monde, détrempés sous les eaux bourbeuses de l'Amazone, chauffés à des soleils de feu, rafraîchis mais non refroidis par des nuits toujours chaudes, par des pluies plus chaudes encore. Tout y croît, arbres, arbustes, roseaux, à les regarder pousser. Huit jours après la plantation, les feuilles du manioc paraissent, et en six mois les racines sont mûres. Des tribus entières vivent là, chassant et pêchant, attendant l'heure de la récolte. Quand l'eau recommence à baigner la plage, chacune arrache ses racines, mûres ou non, et retourne à ses bourgades ou à ses carbets épars : vie d'Indien nomade, insouciante et calme, incomprise en Europe, que la civilisation qui monte relègue déjà vers le centre de l'Amérique, et qui bientôt peut-être disparaîtra de ce monde.

Je vois et je verrai bien longtemps par le souvenir ce que j'ai vu tant de fois dans l'Amazone, soit au Pérou, soit au Brésil, quand, attardés par le travail de la veille, nous demeurions tout un jour sur une plage. Aux premières clartés du soleil, un canot, plus souvent

une uba, arrive ramé par quatre ou cinq Indiennes. Un Indien, leur époux ou leur père, est au milieu du canot, à demi étendu sur des bananes. Tout un peuple d'enfants, nus comme des vers, débarque d'abord et va courant sur le rivage, cherchant des coquilles ou des bâtons charriés par le fleuve. L'homme descend ensuite, calme, lent, silencieux; pour tout vêtement il a un pantalon de coton rougeâtre et grossier, commençant au nombril et cessant au genou. D'une main il tient un sabre d'abattis et une de ces longues sarbacanes indiennes [1], qui savent souffler à l'oiseau comme au tigre une mort infaillible et muette; de l'autre il porte un petit sac en filet, contenant un pot de poison, des hameçons, un briquet, de la soie de *suma uma* [2]

[1] Ces sarbacanes, longues de six à huit pieds environ, sont faites de deux morceaux de bois creux, polis à l'intérieur, juxta-posés, attachés par des écorces d'arbre, et enduits de résine extérieurement.

[2] Cette soie, dont il y a plusieurs variétés, provient du fromager; elle est fine, courte, luisante, ressemble un peu à notre bourre de soie. Il y en a de blanche et de roussâtre. Elle se rencontre en abondance excessive sur les bords de l'Amazone, et pourrait être utilement employée dans le commerce. Divers essais ont été tentés à cet effet, mais ils n'ont pas réussi. Les soies ont été trouvées trop courtes et, par suite, d'un tissage difficile. Je crois, malgré cela, qu'il serait aisé et fructueux de l'utiliser, surtout avec la perfection des mécaniques modernes. La soie de suma uma sert, dans le pays, à faire des coussins, des oreillers, des matelas, etc. Les Indiens l'emploient exclusivement pour leurs flèches de sarbacane.

pour ses flèches[1], une pipe et du tabac en carotte. Il regarde flegmatiquement autour de lui et va s'asseoir sur le point le plus élevé de la plage. Les femmes débarquent à leur tour, tirent le canot sur la grève, et portent aux pieds de l'Indien les bananes, les ballots de maniocs tout coupés, et quelques poteries de terre. Les élégantes ont une jupe et une chemise ouverte qui finit à la ceinture, avant la jupe. Celles que les années ou les soins de la vie rendent indifférentes, qui, désormais sans désirs ou sans espoirs, ne se soignent plus, celles-là, — sur l'Amazone, — n'ont qu'une jupe. Sur les affluents du grand fleuve, c'est-à-dire chez les Indiens tout à fait sauvages, les premières portent une coquille ou un morceau d'écorce; — les autres, rien. — Tout est relatif ici-bas.

A peine arrivées, les femmes prennent leurs sabres d'abattis, se dispersent, et vont couper de longs roseaux de *canna brava*[2] hauts de dix pieds, qui ressemblent à des cannes à sucre sauvages. Au bout de quelques

[1] Ces flèches, longues de sept à dix pouces, grosses comme de fines allumettes, sont faites d'un bois léger, mais si dur qu'il pénètre dans la plupart des bois. L'une de leurs extrémités, appointie d'un bout comme une aiguille, est empoisonnée dans un poison si subtil, qu'il tue le tigre ou tout autre animal, en moins d'une minute. Le corps de la flèche et son autre extrémité sont entourés d'une ou de deux petites boules de soie de suma uma, non pressée, qui permettent au souffle de chasser la flèche dans la sarbacane.

[2] Ces roseaux croissent en abondance excessive, surtout dans le

minutes, chacune d'elles revient chargée comme la femme de la Bible; elle choisit dans son ballot les quatre roseaux les plus forts, et les plante en terre à cinq pieds les uns des autres. A quatre pieds du sol, elle les casse à demi d'un coup de sabre, les courbe à la cassure, et ramène côte à côte, deux par deux, les quatre moitiés pendantes. Avec les pelures ou les feuilles de *canna brava* elle les attache deux par deux : puis, quand, ployées et amarrées, elles forment ainsi la charpente d'une cabane, elle étale sur eux les roseaux qui lui restent. La maison est faite. J'ai dormi bien des nuits sous ces toits, et des nuits plus calmes que sous nos lambris sans sommeil. Point de soucis, point d'alarmes : la chasse ou la pêche suffisent aux besoins du jour; la vie s'écoule sans pensers, comme un sommeil.

Si les Indiennes sont plusieurs femmes à la même case, pendant que l'une fait le carbet, les autres vont chercher d'autres roseaux pour le lit, et sur la plage du bois pour faire du feu; s'il n'y en a qu'une, elle va successivement et en silence ramasser son bois et ses roseaux. Cependant les enfants continuent de jouer sur la plage, et l'Indien, toujours assis, coupe silencieusement son tabac.

Quand le bois est trouvé, le feu prêt, l'Indienne va

haut Amazone où il y en a des plaines entières sur les îles ou les plages du grand fleuve.

au fleuve, y prend de l'eau dans sa marmite, la range sur le feu en l'arc-boutant avec une branche fichée en terre, puis la remplit avec des bananes, du poisson salé et du piment.

L'homme alors vient allumer sa pipe et s'asseoit au feu, regardant calmement, mais sans y toucher, son festin qui s'apprête.

Quand le poisson est cuit, il mange; quand il a de sa prébende jusqu'à la gorge, il se lève, prend sa sarbacane, et part, toujours sans mot dire. Les femmes et les enfants mangent à leur tour, et, s'il en reste, elles vont tout jeter aux poissons du fleuve.

Après quoi, chacune prend un ballot de maniocs, qu'elle porte au champ qu'elle a choisi. Là, par la pluie ou le soleil, jusqu'à la nuit, armée d'un bâton pointu durci au feu, elle fait en terre des trous irrégulièrement espacés où elle enterre ses boutures. A la nuit tombante elle revient au carbet. L'Indien y est déjà, dormant étendu sur la plage ou se baignant au fleuve. Elle fait le feu et le repas comme le matin; et le lendemain elle recommence ce qu'elle a fait la veille. Quand elle a fini de planter, tantôt elle déracine les herbes qui croissent autour des maniocs; tantôt elle fait sécher au soleil les poissons et les venaisons que l'Indien rapporte; ou va tissant, cousant, lavant, rapiéçant toujours, soit le caleçon du père ou du mari, soit sa jupe déchirée aux épines de la forêt. Et quand le ma-

nioc sera venu, c'est elle qui, de ses mains débiles, ira couper les tiges des arbustes et arracher leurs racines à la terre ; c'est elle qui fera les hottes d'uaruma-miri pour transporter la récolte ; c'est elle encore, elle toujours, elle seule qui, le front courbé sous une rude écorce retenant à son dos son panier plein de racines, transportera jusqu'au canot la moisson de l'année. Et ainsi pendant six mois, et ainsi toujours.

Ah ! vous qui vous plaignez quand la robe du jour n'est pas coûteuse assez, vous les bien-aimées de nos cœurs, femmes, sœurs ou maîtresses ; vous qui vivez toujours idoles : à qui, pères, frères, maris, amants, nous venons sacrifier tous, et tout et toujours, allez sur l'Amazone, allez voir la vie que vit une Indienne, cette belle moitié comme vous de notre espèce humaine !

Quand les racines sont récoltées, on les broie à l'aide d'une râpe en cuivre ou en fer-blanc, disposée par trous dentelés comme les râpes à sucre des épiciers. La râpe des Indiens sauvages, auxquels les métaux sont inconnus et trop coûteux, se compose d'une planche enduite de résine durcie, qui retient des os concassés placés en saillie, comme les dents d'une mâchoire de requin.

On prend ensuite le *tipiti ;* c'est un long boyau de quatre à cinq pieds de haut sur quatre pouces de diamètre, sorte de tuyau de poêle, fait d'écorces d'*uaruma-miri* tressées, fortes comme du fil de fer, élastiques

comme du caoutchouc. Chacune de ses extrémités se termine par une boucle tressée. On le remplit entièrement avec le manioc râpé, qui ressemble alors à de la purée de pommes de terre. Grâce à l'élasticité de ce long tube, on augmente son diamètre aux dépens de sa longueur en y foulant la bouillie de manioc. On l'accroche à la poutre du toit par une de ses deux boucles, tandis qu'à l'autre un homme se suspend ainsi qu'un sonneur qui met une cloche en branle. Le tuyau s'allonge en pressant la purée de manioc, dont le jus suinte à travers les mailles serrées du tipiti. On le laisse ainsi exprimer son suc pendant quelques jours, après quoi on le retire pour préparer la farine.

Cette opération est indispensable, parce que le jus de manioc est un poison. — A l'aide du tipiti, qu'il serait facile de remplacer par une presse quelconque, le poison s'écoule, et il ne reste que la farine. Les créoles affirment que la peau de la racine de manioc est le contre-poison du suc. Si on râpait, disent-ils, cette écorce avec la chair, les râpures neutralisant le poison, on pourrait de suite faire sécher la farine au soleil ou au feu, sans redouter le dépôt vénéneux que prévient l'opération de la presse. — A l'appui de cette assertion, ils montrent les vaches, les tapirs, etc., qui mangent impunément le manioc cru. Comme dans nos forêts j'ai vu des vaches manger des champignons vénéneux sans résultat fatal, et que j'ignore absolument

les similitudes ou les dissemblances de l'estomac d'un homme et de celui d'une vache, je ne puis rien affirmer à ce sujet.

Mais en même temps, je ne puis comprendre comment cette racine qui croît si abondante, qui donne du bois, dont le goût est agréable, qui est presque aussi nourrissante que le blé, qui produit le tapioka que tout le monde connaît, n'a pas encore été acclimatée dans le midi de la France, et surtout en Algérie, quand elle l'est déjà dans le Piémont. — Si le danger qu'elle présente la fait proscrire, il est du moins une de ses variétés, vulgairement connue sous le nom de *youca macachera* ou *manioc doux*, qui n'est pas vénéneuse, et qu'on peut essayer. Qui sait quels services le manioc, ce blé de l'Amérique du Sud, peut rendre un jour à la vieille Europe?

Comme le blé aussi, le manioc sert à maints usages. Le poison extrait du tipiti, puis bouilli et mélangé de piment, fait une sorte de moutarde et de sauce très-connues sur l'Amazone sous le nom de *tucupi*. — Les Indiens font avec des racines de youca bouillies, une boisson agréable au goût, et très-usitée dans l'Amérique du Sud. Sa fabrication est tout un tableau de mœurs indiennes.

Sur un grand feu qui brûle au milieu du carbet, quatre ou cinq chaudières en terre cuite chauffent remplies d'eau et de manioc. Tout autour, des femmes

nues ou à demi vêtues, selon la tribu, les cheveux dénoués et tombant droits sur les épaules, les dents noircies au *rifaji*[1], se tiennent tantôt debout, tantôt accroupies, mais toujours surveillant les chaudières d'un œil attentif; retirant les racines à mesure qu'elles les jugent cuites, et les jetant dans une uba[2] placée à côté du feu.

Par intervalle, chacune d'elles quitte son poste tour à tour et va gravement cracher dans la uba, avec le geste et le jet d'un matelot qui chique. A côté du canot, une ou deux autres Indiennes sont assises à terre et retirent avec leurs doigts les écorces brûlantes des youcas; à chaque brûlure elles interrompent puis reprennent leur travail sans mot dire. Quand tout ce qui cuisait sur le feu a été jeté dans la uba jusqu'au dernier morceau, toutes les femmes viennent s'agenouiller autour du canot; puis, comme des blanchisseuses qui lavent, elles écrasent avec leurs mains les racines bouillies; et pendant tout ce temps elles prennent, mâchent et rejettent dans le canot des morceaux

[1] C'est une petite plante que les Indiennes mâchent pour se teindre les dents en noir. Elles prétendent que cette teinture conserve les dents et empêche les douleurs. Cela n'est pas d'usage général, mais particulier seulement à quelques tribus.

[2] Les vieux canots ou ubas servent de meubles aux Indiens. Gardés entiers, ils font des lits ou de grands baquets pour l'eau, l'huile, etc.; coupés en deux et garnis de pieds, ils font des bancs, etc.

de manioc. C'est grâce à cela, disent-elles, que la boisson fermentera! Et beaucoup d'Indiennes ont perdu leurs dents à ce métier, et toutes sont fières de fabriquer des levûres pour la boisson des hommes! — Quand tout est écrasé, la plus vieille se lève, donne le signal; alors chaque femme va prendre son amphore, espèce de vase antique, sans anses, étrangement tatoué, comme celle qui la porte. Elle y jette cinq ou six poignées de pâte de youca, puis va le remplir au fleuve. Aussitôt rentrée à sa cabane, elle couvre son amphore avec des morceaux de feuilles de bananier, et au bout de quatre à huit jours, la *chicha* est bonne à boire avec sa saveur acidulée, qui la ferait prendre pour du lait caillé. J'ai ouï dire ici qu'il ne fallait voir faire ni le vin ni la cusine, les cuisiniers, dit-on, mixturant leurs sauces, et les vignerons foulant leurs vins avec des pieds douteux.

Les racines de manioc servent également à faire de l'eau-de-vie connue sous le nom de *beiju* au Brésil, et diverses boissons, douces ou fermentées, qui varient selon les pays; elles sont universellement employées en farines et en pains ou gâteaux.

Dans presque tout le Brésil, on mange les farines telles quelles. Si on en servait en France, elles seraient d'usage agréable, au moins pour absorber les sauces que le *can't* nous fait délaisser; mais comme pain elles sont médiocres. Sur l'Amazone on les sert, aux blancs,

dans une tasse; aux nègres, au panier même. Maîtres et esclaves la prennent avec leurs doigts, sèche ou détrempée, soit d'eau, soit de bouillon. A Cayenne, dans les colonies, au Pérou, en Bolivie, dans l'équateur, etc., et chez beaucoup d'Indiens sauvages de l'Amérique du Sud, on fait avec la farine une espèce de pain à forme de galette plate et ronde, que les Brésiliens appellent *beiju-xica;* les créoles de Cayenne, *cassave.* Partout on fait des gâteaux, des biscuits, etc.

Sur les bords du grand fleuve, on fabrique deux sortes de farines, qui circulent dans le commerce par paniers de quinze à trente kilos. L'une, la *farina secca*, ou farine sèche, n'est autre chose que le manioc séché au sortir du tipiti. C'est également avec le manioc pressé que se fait le tapioka, cet amidon du manioc. Pour l'obtenir on lave la farine à l'eau. La fécule qui est le tapioka se dépose. On rejette l'eau et les parties ligneuses, puis on fait sécher la fécule. La farine d'eau est d'abord triturée à l'eau dans une bassine, puis cuite jusqu'à asséchement complet. Seule, elle se conserve longtemps, plus d'une année, sans se détériorer: c'est le couaque de Cayenne. Sur toute l'Amazone brésilienne elle sert de pain et forme, avec le poisson salé, la nourriture presque absolue des nègres et des Indiens. La consommation qu'ils en font est inouïe.

Chaque fois qu'un Indien mange ou boit, et ils man-

gent et boivent à la façon des canards, il va au panier de farine, et là il remplit à pleins bords son large coui, grand comme une tasse à café au lait de l'ancien temps. S'il mange, à chaque bouchée de poisson qu'il avale, il plonge ses cinq doigts dans le coui, et il lance dans sa bouche, démesurément ouverte, une poignée de farine ; s'il veut boire, vous le voyez s'incliner sur la rivière, et, au fil de l'eau, remplir sa tasse déjà pleine de manioc. Emportée par l'onde, la farine s'en va traçant un nuage jaune qui flotte à la surface des flots. Longtemps il la laisse couler ainsi en suivant des yeux le nuage qu'il fait. Il se décide enfin à retirer son coui de l'eau. Il délite alors avec ses doigts ce qui lui reste de farine, boit tant qu'il peut, mais d'une seule haleine, et jette au fleuve tout ce qu'il n'a pas pu boire. Ils appellent cela faire le *mingao*. Comme en moyenne la farine ne vaut que 40 reis ou 12 centimes le kilogramme, le mingao n'est pas coûteux. Mais qu'il coûte ou non, peu leur importe, il faut que la farine coule au fleuve.

Quand on commence à naviguer sur l'Amazone, on s'insurge contre ces usages. Un mois après, on est résigné, et au bout d'une année on fait du mingao soi-même, et comme l'Indien, on lave sa farine et on la regarde couler au fil de l'eau, et on boit avec lui cet épais breuvage, le plus insignifiant *luncheon* que j'aie pris de ma vie. L'exemple est un tentateur qui, depuis

Adam notre père, emporte et séduit tous les hommes en ce monde.

Mon frère et moi, nous avions toujours rangé cette habitude au compte de l'imprévoyante insouciance des Indiens, lorsqu'un jour un de nos rameurs, qui avait sacrifié à Bacchus outre mesure, vint prendre un panier de farine placé à nos pieds, et, gravement, avec la consciencieuse lenteur d'un épicier versant sa mélasse au tonneau, il se prit à verser notre manioc au fleuve. Mon frère arrêta le cours de son caprice bachique : mais l'Indien se tourna vers lui et dit avec un flegme britannique :

— Patron, pourquoi m'empêches-tu de donner à manger aux poissons du fleuve? Je prendrai peut-être bientôt quelques-uns de ceux que je nourris maintenant.

Après tout, l'Empereur, dit-on, trouva l'un de ses feutiers brûlant du bois pour faire des cendres, et quant à moi je me souviens qu'en Europe, un jour, ou plutôt une nuit, comme je travaillais dans la bibliothèque du Luxembourg, j'aperçus un jeune Auvergnat qui, assis devant le feu, y empilait gravement bûche sur bûche, comme fait un garde national au corps de garde.

— Que fais-tu là, petit, et pourquoi tant de feu ?

— Je faisons des cendres.

— Comment des cendres?

— Oui, monsieur, nous sommes deux qui, toutes les nuits, faisons des cendres chacun notre tour; c'est pour le bourgeois, qui les revend.

Bien qu'il n'entrât pas dans mes fonctions de sous-bibliothécaire d'entraver la ruineuse spéculation du jeune industriel, je le priai de ne plus faire de cendres aux dépens de l'État.

Mais, hélas! hélas! que de gens ici-bas font, sans profit et avec les biens d'autrui, de la cendre ou du mingao! L'égoïsme avide de la nature humaine varie dans la forme, jamais dans le fond.

Nous traversâmes les champs de manioc, où j'abattis quelques petites tourterelles, qu'on nomme ortolans à Cayenne. Un peu plus grosses que nos alouettes, comme nos cailles en septembre, on ne les rencontre guère qu'autour des habitations. Très-nombreuses aux environs de Cayenne et du Para, elles sont communes à toute l'Amérique du Sud. On les voit courir en voltigeant à travers les tiges de manioc, cherchant des grenailles ou des insectes sur la terre défrichée. Il ne faut les tirer qu'à tiers de charge, car elles se lèvent et restent si près du chasseur qu'elles seraient broyées sous une charge entière. Elles ne sont guère poursuivies que par les Européens; les naturels du pays les dédaignent comme menu gibier. En quelques heures on en tue facilement vingt-cinq ou trente dans un carré de manioc grand comme la place de la Con-

8.

corde. C'est sans contredit le meilleur gibier de l'Amérique du Sud, et quand on les mange dans la bonne saison, elles valent nos ortolans engraissés et sont plus grosses.

XIII

La Guyane et les hatteries en savane.

Après avoir visité les champs de canne, de riz, de maïs, etc., nous aperçûmes quelques vaches du pays, petites et grasses, paissant librement dans un champ de *capim* ou herbe de Guinée, qui, baigné dans les grandes marées, restait toujours vert. Je demandai à mon hôte comment, se trouvant sur Cavianna, qui certainement devait recéler des campos ou prairies comme Marajo, il n'avait pas de bestiaux, au moins pour sa consommation.

— J'ai à quelques lieues d'ici, me répondit-il, vers

le centre de l'île, une petite hatterie[1] de trois cents têtes qui suffit et au delà à mes besoins, car, bien que nous mangions de la viande constamment, je vends chaque année quelques têtes de bétail. Après le caoutchouc, c'est le meilleur commerce de cette contrée, et je ne comprends pas comment les Guyanes ne sont pas couvertes de bestiaux. Les savanes qui règnent de bout en bout, le long de la mer, de l'Orénoque à l'Amazone, pourraient nourrir du bétail pour le monde entier ; c'est une triste chose de voir tant et de si fertiles prairies rester désertes, tant et de si fertiles terres rester en forêts, quand, là-bas, sur notre Europe, les hommes pressés comme des fourmis se heurtent et s'écrasent pour vivre. Si la France voulait cependant! quel avenir et quelle colonie!

— Bah! dit Carlos, qui connaît la Guyane par les livres et avec les préjugés européens, comme tant d'autres, votre Guyane est un tombeau, on y meurt et on y mourra à perpétuité. Cela ne peut servir que comme ossuaire, rien de plus. Des essais de tous genres, d'émigrations, comme de cultures, de colonisations, comme de hatteries, ont été tentés, et leur insuccès les a fait abandonner.

[1] On nomme *hatterie* à la Guyane, *fazenda* au Brésil, une sorte de métairie autour de laquelle on élève des bestiaux, ou plutôt aux environs de laquelle des bestiaux s'élèvent tout seuls.

— Tenez, dit Henrique, en France, quand on leur parle de la Guyane, voici ce qu'ils répondent tous : Des essais ont été tentés, ils n'ont pas réussi ! Et personne n'examine pourquoi, quand et comment. Ah ! malheureuse Guyane ! si les déportés de Sinnamary ont souffert sur tes plages inhospitalières, ils se sont cruellement vengés en dénigrant ton climat et ton sol ! Est-ce que sans les soins de votre mère, sans les travaux du temps, vous êtes devenu tout à coup le Carlos rude et fort que voilà ? Pensez-vous que la Hollande, votre delta cultivé, ait de tout temps été ainsi couverte de récoltes, de jardins et de tulipes ? Croyez-vous que votre Europe ait toujours contenu la pépinière humaine qu'elle contient aujourd'hui ? Pensez-vous qu'une colonie pousse comme un champignon ? folie !

Vous parlez d'essais inutiles ; eh bien ! pour ne répondre en ce moment qu'à l'égard des élevages de bestiaux, on a fait, il est vrai, des hatteries, mais elles ont parfaitement réussi ; on n'a en aucune façon été obligé de les abandonner ; elles n'existent plus aujourd'hui, il est vrai, et on n'en compte pas dix dans toute la Guyane française ; mais pourquoi ? parce qu'elles ont été épuisées. Quand vos révolutions sont venues ruiner les malheureux créoles, l'imprévoyance et les besoins de jour en jour plus exigeants d'une population misérable ont épuisé des richesses dont désormais ils ne pouvaient plus profiter. Je ne les blâme pas.

Quand il faut vivre, on escompte l'avenir, et on vend jusqu'au toit de ses aïeux !

— Si les hatteries sont si avantageuses, comment n'élevez-vous pas de bestiaux ? dit Carlos.

— J'ai plus d'intérêt et moins de soucis à faire du caoutchouc, qui, sans travail, sans déboursés, et presque sans surveillance, me donne 25 à 30 fr. par homme et par jour, qu'à faire toutes les hatteries du monde ; mais si j'habitais la Guyane, j'en ferais.

— Pourquoi n'en font-ils pas ? On voit de fois à autres arriver au Para un bateau cayennais implorant de la viande des Brésiliens, qui l'accordent comme une aumône et la vendent à prix excessifs. Vaudrait-il pas mieux, au lieu d'acheter des bœufs, en courant sans cesse de l'Orénoque à l'Amazone, acheter du bétail et l'élever ?

— Mon cher Carlos, il en sera ainsi tôt ou tard. Je connais la Guyane ; j'ai chassé bien des fois à travers ses savanes qui ressemblent aux nôtres ; j'ai vécu avec bien des *fazenders*, comme on nomme nos éleveurs, et je suis fazender moi-même. Croyez-moi, c'est un des commerces les plus lucratifs de ces contrées. Le calcul en est simple. Sur cent vaches que vous mettez à la savane, soixante, au moins, portent par an. Sur ces soixante produits, vingt meurent avant l'âge de reproduction, qui est trois ans, emportés par les épizooties ou par le tigre. Quinze suffisent pour le renouvelle-

ment du troupeau. Il en reste vingt-cinq pour la vente annuelle.

On estime, dans nos campos, qu'un troupeau dont on accumule les produits, en ne consommant que les bêtes hors d'âge, double en quatre ans. Et pendant ce temps, les peaux et la viande des bêtes abattues payent les frais de garde et donnent cinq à dix pour cent du capital d'achat des bestiaux.

Tous ces chiffres s'appliquent également à la Guyane. Savez-vous à combien un troupeau de quinze cents bêtes à cornes, introduit à Cayenne en 1763, s'élevait en 1769, six ans après? A sept mille têtes. De l'Arawari à l'Oyapock, notre territoire injustement contesté, on compte plus de quatre-vingts lieues carrées de campos absolument déserts; et de l'Oyapock à l'Orénoque, toute la côte est bordée, souvent sur deux lieues de profondeur dans les terres, par des savanes sans fin, qui ne contiennent pas un deux-centième des bestiaux qu'elles peuvent nourrir. En l'état actuel, une lieue de savane peut alimenter mille têtes, et la savane est comme tous les herbages, plus on y met de bestiaux, dans une certaine limite, plus elle en peut nourrir. La seule colonie française pourrait, dès aujourd'hui, alimenter plus de cent mille bêtes à cornes. Malgré tout cela, la viande de bœuf vaut, à Cayenne, 2 fr. 20 c. le kilogramme, et encore les rares jours où on en trouve. Tandis qu'au Brésil, la même

viande se vend, abattue ou sur pied, livrée, dix à vingt reis (3 à 6 centimes) la livre, soit 6 ou 12 centimes le kilogramme, sur la batterie : et à Bélem ou Para, malgré les droits brésiliens et les gains énormes de nos fazenders, cent à cent seize reis (32 à 48 centimes).

— Je croyais cependant, dit Carlos, que la côte nord-est de Marajo, et surtout celle de Macapa, centres des grands parcs à bestiaux, étaient plus rapprochées de Cayenne que du Para, à raison de la distance, des vents et des courants.

— C'est vrai ; mais vous connaissez le proverbe cayennais : Ca z'affai mouton, pas z'affai cabril. En d'autres termes, ce sont les affaires du gouvernement français et pas les miennes.

— Oh ! reprit Carlos, c'est bien aussi la faute des créoles de Cayenne s'ils n'ont pas de bestiaux ainsi qu'au Para, comme c'est leur faute si leur colonie périclite au lieu de prospérer.

— Et avec quel argent voulez-vous qu'ils achètent des bestiaux? Par quels moyens voulez-vous qu'ils prospèrent? Pensez-vous qu'une colonie puisse grandir à travers les révolutions, les spoliations de toute nature qu'elle a subies ? Moi, je m'étonne qu'elle réussisse à vivre ! Il faut qu'il y ait dans les colonies une séve inouïe de vie et de patriotisme, pour que leurs habitants ne soient pas partis depuis longs jours, et qu'elles ne soient pas mortes pour la France ! Il est facile aux

Européens de faire du négrophilisme à pleines lois, contre nous créoles et à nos dépens; de nous ruiner d'un trait de plume en alléguant les malheurs de nos nègres et nos cruautés prétendues; et de dire après cela, que nous sommes payés, parce qu'on nous a donné en pâture une indemnité parcimonieuse et mensongère.

En Europe, quand on prend la terre ou la maison d'un homme, on la lui paye selon la valeur de cette terre, et au prorata des revenus qu'elle lui donne; et si le propriétaire n'est pas content des offres qu'on lui fait, il y a un jury composé de ses pairs, qui décide entre l'État et lui. En a-t-il été ainsi aux colonies pour les propriétaires de nègres, lorsqu'on a affranchi leurs esclaves? On répond que des nègres ne sont pas des maisons. — Non. — Mais au point de vue de la propriété, n'était-ce pas même chose? Est-ce que les créoles n'avaient pas acheté les nègres à l'abri des lois et des garanties de leur patrie? Est-ce que leur propriété n'était pas aussi sacrée qu'une autre? Au nom de l'humanité et du christianisme, l'Europe a aboli l'esclavage et elle a eu raison, car la liberté humaine est le premier des droits, imprescriptible et sacré. Mais il fallait faire comme vos voisins d'Angleterre, relever les esclaves d'une main et de l'autre indemniser largement les maîtres. Au lieu de cela, on a brusquement libéré les nègres, et on n'a donné aux

créoles qu'une indemnité illusoire. C'est-à-dire qu'on les a tout d'abord brutalement ruinés, sans pitié, sans retour; et puis qu'à ces hommes qui avaient le droit de demander! à ces hommes, enfants de la même patrie! race fidèle et fière! on a jeté tardivement une pauvre aumône, comme à des pauvres méconnus. Et on nomme cela de la justice!

— Tout cela est vrai, dit Carlos; mais pourquoi les autres colonies se relèvent-elles, comme la Martinique par exemple, tandis que la Guyane, à laquelle on vient de donner la déportation, reste à végéter, et périrait tout à fait si le gouvernement de la métropole lui retirait sa main protectrice?

— Oh! dit Henrique, à cela peut-être je pourrais répondre, et complétement; j'aime mieux vous dire comme les Espagnols : — Quien sabe? qui sait ce qui arrivera? — Quand la Guyane aura des bras, avec des bras dans l'Amérique du Sud on peut tout faire. — Mais l'heure de notre colonie est-elle venue? je l'ignore. Il en est des contrées comme il en est des hommes, leur heure n'appartient qu'à Dieu!

Mais je vous fatigue, chers hôtes, avec mes affections coloniales, venez visiter mes canots; car j'ai ici tout une flottille, puis nous rentrerons.

XIV

Le serpent sucuriju.

Nous traversâmes un champ d'ananas; les uns sortaient de terre ainsi que des artichauts dont on aurait supprimé la tige; les autres étaient déjà poussés, mais verts encore sous les feuilles qui les entouraient, car dès que l'ananas jaunit et devient doré comme on le voit à Paris, il est mûr et bon à couper.

Nous passâmes rapidement devant l'enclos des porcs et des gallines. Don Henrique nous arrêta.

— Pour un homme qui a vécu au Pérou et dans l'Amérique du Nord, me dit-il, vous passez sans souvenirs,

— C'est parce que je me souviens trop, m'écriai-je.— J'ai tant vu de porcs errant dans les villes et les bourgades, encombrant les rues, que je passe sans regarder vos cochons malgré leurs graisses magnifiques. Dans les républiques espagnoles, on ne peut point passer dans les villes à cause d'eux; ils sont là vautrés dans les trous qu'ils se creusent en pleine rue; barricade vivante, hérissée des défenses d'un verrat, qui grogne à tout passant sa musique hostile et belliqueuse. Du moins à New-York, s'ils se promènent librement par les rues, Broadway leur est interdit; et cochons intelligents, ils ne franchissent jamais leur limite.

— Nous leur enverrons des serpents *sucurijus*, reprit Henrique. Nouveaux Hercules, ils purgeront leurs villes. Il y a quatre ans, ici même, à propos d'un de ces serpents, j'ai eu la plus grande peur de toute ma vie. J'avais dans cet enclos, pêle-mêle, des animaux de toutes espèces. En une seule nuit, une partie de mes animaux disparut; c'était à n'y rien comprendre: canards, coqs, poules, poulets, cochons; le voleur, quel qu'il fût, avait goûté à tout. Ce ne pouvait être ni le tigre, ni la mucura, ce sarigue féroce et puant; il n'y avait pas de traces autour de l'enclos, qui est fermé de tous côtés par une haute palissade ou par le fleuve ; et nous n'avons pas de caïmans ici. Mes nègres ne savaient que dire, et je les soupçonnais d'avoir fait à mes dépens un festin nocturne. Enfin, la nuit suivante,

j'entendis, apporté par la brise, un concert effrayant des bêtes qui me restaient. Je me levai, je pris mon fusil et le chargeai de menu plomb, décidé à châtier le coupable. Le concert continuait, mais plus faible. J'approchai sans bruit. A la clarté de la lune, j'aperçus un énorme serpent sucuriju qui engloutissait un cochon.

Il était effrayant; étendu au milieu de l'enclos, son corps ressemblait à ces immenses troncs gris-verdâtres, à demi recouverts de vase, qu'on voit descendant l'Amazone en travers. Sa tête hideuse, relevée, tenait englouti à moitié un cochon dont pendait le train de derrière. Tous les autres porcs acculés dans un coin, effarés de terreur, pressaient leur palissade pour fuir; et, depuis les poules perchées sur les orangers que vous voyez là, jusqu'aux chiens libres en dehors, tous poussaient des cris effrayés et lugubres.

Mais je n'eus pas le loisir de le regarder longtemps : soit qu'il m'eût senti, soit que j'eusse fait du bruit en m'accotant à la palissade de la basse-cour, le monstre souleva la tête et se prit à la balancer de droite à gauche, sans quitter le porc, avec ce mouvement féroce et bestial que vous avez pu voir à l'ours blanc du jardin des Plantes. Le reste de son corps, qui baignait dans le fleuve, à dix pas de sa tête, s'agita et fit bouillonner l'eau sur le rivage. Il imprima à son corps gigantesque une ondulation, une seule, et, sans lâcher

sa proie, vint de mon côté à toucher la palissade. Il était hideux. Tremblant d'effroi, je me rejetai en arrière, et, par un mouvement machinal de défense, je mis mon fusil à l'épaule. Si j'avais tiré, j'étais perdu. Mais, par un bonheur providentiel, mon fusil était au repos, et, en l'armant, je réfléchis à mes charges de petit plomb ; autant et mieux valait les tirer à la lune. Je me sauvai jusqu'à ma case; je pris un Lefaucheux chargé à doubles balles, et je retournai vers l'enclos. Le monstre, débarrassé de ma présence, continuait tranquillement son repas, et on ne voyait presque plus le cochon qu'il engloutissait. J'épaulai doucement mon fusil, et lui envoyai mes deux coups. A travers la fumée, je vis sa tête et tout l'avant de son corps se dresser à dix ou quinze pieds de hauteur ; puis, comme un arbre qu'on abat, il retomba droit avec un bruit mat et sourd. Je me reculai pour recharger, mais il ne bougeait plus, et je voyais sortir de sa tête un flot de sang, comme par un robinet ouvert. J'attendis quelques secondes, inquiet encore, l'arme à l'épaule. J'appelai. Isidorio, Johannès et deux ou trois nègres, réveillés par mes coups de feu, accoururent à ma voix. Nous entrâmes dans l'enclos. Johannès toucha le serpent : il était bien mort. Mes balles lui avaient fracassé la tête. Je fis tirer sa queue hors de l'eau, et je voulus le faire sortir dans le champ pour le mesurer ; mais à cinq hommes, il nous fut impossible d'y parvenir.

Il était dix heures du soir à peine. Je résolus d'attendre au lendemain et de le dépouiller pour garder sa peau. Dès l'aube, je revins avec tout mon monde. Mais je le trouvai mangé au quart; les cochons s'étaient si gloutonnement vengés pendant la nuit, qu'ils étaient tous étendus, repus et grognant dans un coin de l'enclos. On pouvait le mesurer cependant. Il portait trente-huit pieds de long et deux pieds de diamètre vers le milieu du corps. C'est le plus gros que j'aie vu. Un jour, au Pérou, un de mes Indiens en tua un de trente pieds passés, mais qui n'approchait pas de celui-là comme grosseur. Johannès m'affirma qu'il y a quelques années, près de Camétà, sur les bords du fleuve Tocantin, on en avait tué un mesurant quarante-sept pieds, et d'un diamètre égal à celui d'une pipe de vin de 150 frasques ou 300 litres.

— Cela est parfaitement exact, dit Carlos; j'ai lu le procès-verbal de sa mort, rédigé et signé par le curé, le gouverneur et quelques habitants notables du district. Il avait été tué, comme le vôtre, d'une balle dans la tête. Il a fallu onze hommes pour le soulever.

— Je le crois, dis-je à mon tour; on m'a promis à Camétà de m'envoyer en France une des vertèbres du dos de ce même serpent, dont on a fait un tabouret. Quant à moi, je n'en ai jamais vu ayant pareilles dimensions. Le plus gros que j'aie trouvé dans tout mon voyage est un boa qui mesure dix-sept à dix-huit

pieds, et qui est là, à mon bord, empaillé. Mais cela ne prouve rien, car je sais que le boa est beaucoup plus petit que le sucuriju, et aux environs de Santarem, mes Indiens m'ont fait remarquer sur les rives de l'Amazone un chemin frayé dans les hautes herbes, qui révélait le passage d'un serpent colossal.

— Bon, dit Carlos; et malgré cela, en revenant à Paris, vous serez encore des premiers à rire du fameux serpent de mer de ce bon *Constitutionnel*, comme si l'Océan et ses profondeurs insondables ne pouvaient pas recéler des monstres marins dont l'immensité déroute vos pauvres imaginations européennes !

— Quoi qu'il en soit, reprit Henrique, pour ce qui est du mien, tous mes gens vous confirmeront l'exactitude parfaite de ce que je viens de dire.

XV

L'ajoupa du nègre et le carbet de l'Indien.

Nous continuâmes notre route et notre hôte nous montra en passant, dans le lointain, du côté de sa case, les ajoupas des nègres, séparés des carbets d'Indiens par l'extrémité du bois de manguiers sous lequel nous avions dormi.

— Vous pouvez apprécier d'ici, nous dit-il, le génie des deux races. La différence profonde qui règne entre ces enfants du désert est marquée jusque dans leurs maisons.

L'ajoupa du nègre est petit, bas, étroit, fermé de toutes parts : esclave habitué dès l'enfance à se res-

9.

treindre, à vivre ployé sur lui-même, annexe d'un maître, le nègre s'enferme et semble avoir peur de tout, de l'air, du soleil, de la lumière. La carbet indien n'a qu'un toit, point de murs ; il est large, ouvert à tous les vents. Roi de la forêt, libre et vagabond, incapable d'un maître, n'ayant d'autre loi que son caprice, d'autre but que les besoins du jour, l'Indien vit à plein air, à pleine lumière; c'est le zèbre au bizarre pelage, farouche, inquiet, indompté. Le nègre est de même taille, mais il n'a ni la zébrure, ni la fierté sauvage. Notre race blanche, avide et hardie, qui convoite le globe, a su capturer le nègre, le ployer à l'esclavage; et, malgré le cri de liberté que notre famille française a poussé par le monde, malgré tout, le nègre est encore esclave. Mais l'Indien! nous lui avons pris la moitié de ses terres, et tôt ou tard nous lui prendrons le reste; sa liberté, jamais! Fils de la nature, fier et sauvage, quand vous l'appelez, il recule au désert; quand vous le prenez, il meurt. Sa race disparaît, mais ne se dompte pas. Il est comme ces plantes des tropiques, épineuses et sans feuilles, qui ne poussent qu'une fleur, éclatante, lustrée, splendide, précieuse mais inutile, sans vertu comme sans parfum, qui s'effeuille d'un souffle, et qui n'a pas de tige où la pouvoir cueillir. Cette fleur, c'est leur liberté sauvage.

— Oui, lui dis-je, et le seul moyen de se servir

d'eux, c'est de leur laisser cette liberté. Mais comment avez-vous fait pour en réunir autant? Ils n'aiment pas les bords de l'Océan.

J'ai quelques Indiennes ; leurs amis ou leurs parents arrivent, passent ici huit jours, se grisent autant qu'ils peuvent; puis tout à coup ils partent deux, trois, quatre ensemble, avec un canot; au bout de six semaines ou de six mois, ils reviennent avec du caoutchouc, des châtaignes, des tortues ou du poisson salé. Quand ils n'en rapportent pas pour la farine qu'ils m'ont prise, je me fâche et les renvoie; ils savent cela, et rarement ils me manquent de foi. Il m'en vient d'autres tout à fait sauvages, qui n'entendent pas le portugais et dont je ne sais pas la langue. Ce sont les plus fidèles. Nous nous entendons par signes; le dialogue n'est pas long. Une barque arrive, portant des hommes, des femmes, des enfants, tout nus. Au tatouage, je les reconnais pour des Urucuyanes ou des Apamas qui vivent entre la Guyane française et le Brésil. Le plus vieux débarque; il me montre silencieusement une hache, un sabre, un miroir... ce qu'il veut. Je le conduis au dépôt des outils et des marchandises. Là il réunit ce qui lui plaît et le porte à son canot; il revient, se promène de tous côtés, toujours en silence. Enfin il aperçoit du caoutchouc, ou des fèves *tonkin* [1], des noix

[1] Ces fèves, connues à Cayenne sous le nom de *noix gayac*, et

tucas[1]. Il sépare un tas analogue à ce qu'il juge à propos de m'offrir, et me regarde. Si je refuse en secouant la tête, il augmente son tas. Quelquefois, mais rarement, il retourne à son canot, rapporte ce qu'il a pris et part. Quand je consens par ce mouvement, *oui*, qui se retrouve chez tous les peuples, il montre la lune, si elle est sur l'horizon; si elle n'y est pas, il montre le ciel en tournant le dos au soleil, et il lève un, deux, ou trois ou dix doigts; ce qui veut dire en langue du désert : dans une, deux, trois ou dix lunes, je t'apporterai ton caoutchouc, tes châtaignes, les fèves, etc.

Après quoi, il tire une pipe en me regardant, — je lui fais donner un morceau de tabac. — Il va au foyer chercher un tison enflammé qu'il emporte à son bord, toujours en silence; hisse sa voile, reprend le gouvernail, et tous s'en vont sans parler, sans faire un geste; on dirait, à voir les autres, qu'ils n'ont rien compris, rien entendu; et cependant il n'est pas un d'eux qui

au Brésil sous celui de *cumaru*, servent à faire de l'huile essentielle. On en mettait autrefois dans le tabac à priser. L'Angleterre en fait un commerce assez étendu.

[1] Connues au Brésil sous le nom de *castanhas de Marahao*. Ce sont ces noix du Brésil qui se crient parfois dans les rues de Paris, et sont agréables à manger; mais généralement elles servent à faire de l'huile. C'est une des principales branches du commerce du Para; les Anglais en achètent des quantités considérables.

n'ait tout vu; pas un qui ne sache le marché convenu. A la lune dite, jour pour jour, le même canot arrivera monté par les mêmes hommes, — tous ensemble charrieront à ma case la denrée promise, sans se tromper ni en plus ni en moins; — le chef montrera à nouveau sa pipe, et me tendra un coui large comme une coupe des héros d'Homère. — Aussitôt le coui rempli de tafia, hommes, femmes, enfants, boiront tour à tour; puis l'un d'eux retournera au foyer reprendre un tison. Après quoi ils partiront, comme ils sont venus, pour revenir de la même manière, au hasard ou au caprice d'un besoin. Et ainsi toute leur vie, et ainsi tous; et depuis vingt années que je vois des Indiens sauvages, jamais un seul ne m'a manqué de parole. Mais ne confiez rien aux Indiens civilisés, encore moins aux blancs, car beaucoup vous feront faillite, tout en gardant vos marchandises et en continuant à les vendre et en dissipant leurs produits; aussi bien qu'en Europe, où l'on rencontre à chaque pas des faillis de la veille qui continuent de promener par les rues leurs livrées éclatantes et leur luxe insolent.

XVI

Les canots de l'Amazone.

La flottille d'Henrique nous apparut bientôt.

Dans une anse naturelle, huit ou dix canots de fleuve se trouvaient, les uns à sec, les autres mouillés par quelques pieds d'eau.

— Tenez, nous dit-il, par ces bateaux, l'Amazone est là tout entière, elle est là avec ses douze cents lieues de cours, sillonnant, par elle-même ou par ses cent cinquante affluents, cinq républiques, trois colonies européennes et un empire ; charriant sans frais, sans périls, jusqu'ici, aux portes de notre Guyane, tous

les produits d'un monde; l'or de l'équateur ou de la Nouvelle-Grenade, le cuivre et l'argent du Pérou, le quinquina de la Bolivie, les cotons et les cafés du Brésil, les cacaos du Venezuela; reprenant en échange nos fers, nos étoffes, nos vins, etc.

Cette *uba* vient des sources de l'Amazone, près de Lima, presque en vue du Pacifique; elle m'apporte de la coca, de l'or, de la vanille, des chapeaux de Panama. Je vais la renvoyer, utilement chargée de vins et de fusils de France, qui ont payé 50 pour 100 de droits au Brésil. Cette autre arrive des sources du Napo, auprès de Quito, portant vingt onces d'or et du café; je l'ai achetée, avec sa cargaison et les Indiens qui la montaient, pour du poisson salé, de la farine de manioc et de l'huile d'andiroba. Cette troisième, à moitié brisée, qui me sert aujourd'hui à transporter de l'huile de tortue, a été faite en Bolivie, près du lac de Titicaca, à quatre cents lieues de l'autre; c'est sur elle que Raphaelo m'est venu avec des peaux d'alpacas et de lamas, descendant l'Aucayali et une partie de l'Amazone, quinze cents lieues de fleuves. Cette *égaritéa* a été faite sur les bords de l'Orénoque, dans le fond du Venezuela, à sept cents lieues de la uba; elle est arrivée par le Cassiquiare et le Rio-Negro avec des hamacs et des câbles de piassaba. L'autre, que vous voyez à moitié disjointe, vient de Bolivie; chargée de sel et d'étoffes, elle a remonté le Madeira et tout le Béni, jusque dans

les pampas de Santa-Rosa, en pleine Bolivie, au centre Amérique, où les chevaux se vendent deux piastres, 10 francs; elle m'est revenue avec des doublons d'Espagne, des quinquinas et du tabac; elle va repartir pour l'autre extrémité du Brésil, pour Mato-Grosso, suivant le Madeira et le Guaporé jusqu'au pied des montagnes où naissent les affluents de la Plata, à huit cents lieues. Cette *coberta* vient, par le Tocantins, du Sertao ou de l'intérieur de la Baia, du centre du Brésil; je l'ai achetée chargée de peaux pour soixante-dix arrobes (mille cinquante kilogrammes) de caoutchouc, qui valait, l'année dernière, 7 francs le kilogramme, et dont je faisais alors deux cents kilogrammes par jour [1].

J'ai fait construire la *vigilinga* sur les bords du Jary, sur les terres de notre Guyane; car le cours supérieur du Jary, qui est la grande pépinière du caoutchouc, traverse le territoire contesté. Ainsi de tous les bouts de ce vaste continent, de ce monde qu'on nomme l'Amérique du Sud, l'Amazone qui le sillonne apporte et remporte toutes choses jusqu'ici; c'est-à-dire à quinze heures de Cayenne et à vingt jours de cette France, qui oublie ce fleuve, son antique domaine... Mais je m'é-

[1] Pour bien comprendre l'importance, l'étendue et la richesse de ce système fluvial, le plus parfait du monde entier, qu'on se figure une contrée grande trois fois comme l'Europe, coupée

gare, et, comme le dit un spirituel habitant de la Guyane, je rêve tant à ce passé et à cet avenir, que ce n'est plus du sang, c'est l'eau de l'Amazone qui circule dans mes veines. Rentrons à la case ou passons sous les manguiers; le soleil de dix heures est le plus chaud de tous.

— Mon cher hôte, lui dis-je, le soleil ne nous effraye plus. Vos canots sont de la vraie fantaisie de voyageur; laissez-nous voir vos richesses en détail.

— Et moi, dit Carlos, je vais à bord les visiter l'un après l'autre.

La *vigilinga* d'Henrique, comme celle que je montais, jaugeait huit à dix tonneaux, portait trois mâts et quatre voiles, teintes en rouge, selon la coutume du bas Amazone. A l'arrière pendaient deux ancres et quatre grandes rames à palettes larges, rondes, qui servent dans les calmes et sur les bas-fonds où on n'ose pas employer la voile. Tous ses cordages étaient de *piassaba*, cette chevelure rougeâtre des palmiers du haut Rio-Negro, dont les Anglais font aujourd'hui si grand usage et que nous ignorons cependant ! Impourrissables sous l'eau, élastiques et résistants, on chercherait

sillonnée en tous sens par des fleuves ou des canaux qui se rejoignent en majeure partie, formant ainsi un réseau de chemins naturels, sans entretien, sans frais, sans encombrement, aussi complet que celui de nos chemins de fer, de nos routes royales et départementales réunies.

vainement pour les ports des câbles plus durables et à meilleur compte. Des masses de caoutchouc en carrés et en boules étaient entassées jusque sur le pont, prêtes à partir pour le Para, qui est le grand centre de ce commerce.

A côté de la vigilinga, une *coberta*, de quinze à vingt tonneaux, ayant quelque analogie avec les jonques des Chinois, berçait au flot sa maison flottante, où des familles entières passent leur vie. Son pont, calfeutré, placé à fleur d'eau, soutient une vaste chambre percée de quatre fenêtres tenant tout l'arrière. C'est là que vit le maître avec ses négresses, ses Indiennes et ses enfants. Le centre et l'avant du canot sont remplis par une cabine cintrée en voûte, contenant les marchandises et fermée par une plate-forme sur laquelle se tient l'équipage. Deux mâts, dont l'un soutient une voile immense, presque quadrangulaire, lui permettent de profiter des vents réguliers du bas Amazone, tandis que ses dix grandes rames larges, que les Indiens manœuvrent du haut de leur plate-forme, lui font remonter les marées ou en profiter plus vite. Mais sa construction, élevée sur l'eau de dix à quinze pieds, rend la coberta dangereuse en plein fleuve, où les coups de vent sont violents et imprévus. Elle ne navigue guère que dans le dédale de canaux étroits qui sillonnent l'immense delta des bouches de l'Amazone.

Deux *égaritéas*, ou bateaux de fleuve, encore couverts de leurs toits de feuilles, cintrés comme la toile d'une voiture de blanchisseuse, étaient amarrés à la coberta. A bord de ce canot, le maître se tient à l'arrière, sous le toit le plus élevé. Derrière lui, en dehors, debout et à l'extrémité de la poupe, ou perché sur le toit, le pilote manœuvre son gouvernail. Le reste du bateau, jusqu'à l'avant, a un toit de cerceaux couverts en feuilles qui ne garnissent que le milieu de l'égaritéa, laissant de chaque côté à découvert, le long des parois, un espace large d'un pied environ. C'est là que les Indiens s'assoient sur les extrémités de bancs qui règnent d'un bord à l'autre du canot; puis, sans efforts, par mouvements pressés, comme ceux d'un clerc apothicaire pilant au mortier, ils plongent au fleuve leurs pagayes à larges palettes, qui prennent l'eau presque sous le bateau. Ce mode de rames permet de passer par des canaux étroits que la végétation de l'équateur envahit incessamment.

A côté des égaritéas, une *jangada* de Pernambuco étalait au soleil, pour la sécher, sa voile triangulaire et blanche. A voir ce radeau de troncs d'arbres attachés, avec sa cabane de paille, ses grandes rames, son mât flexible comme une baguette de coudrier, son ancre de pierre dentelée de crocs de bois, qui croirait que ce frêle esquif va courant la mer à quarante lieues de terre, promenant les pilotes et la contrebande,

bravant les récifs de la côte, les coups de mer du large, sans sombrer jamais, sans jamais se disjoindre, aux orages qui viennent balayer la côte nord du Brésil ?

Tout autour, attachés l'un à l'autre et dérivant à la marée, flottaient de petits canots de toutes formes, ras sur le flot : ubas, montaries, pirogues; si fragiles qu'un enfant les fait virer de bord avec une main dans l'eau ; brouettes flottantes qui servent dans les pays de fleuves comme servent les ânes chez nous, — à tout.

Amarrées à la jangada, quatre ubas, longues de trente à quarante pieds, profondes de trois ou quatre, dansaient au flot montrant leurs coques rondes, qui, sans cesse, roulaient d'un bord à l'autre. Tirant deux pieds d'eau à peine, fortes comme du fer, ces longues pirogues indiennes sont utiles pour franchir les rapides ou glisser sur les bas-fonds, mais elles sont impossibles à la voile et dangereuses sur le bas Amazone, dont les lames courtes et fortes les soulèvent en tous sens et les remplissent à chaque bond. Que de semaines nous avons passées, mon frère et moi, sur ces longs troncs d'arbres creusés du Huallaga ou du Maranao; durant les jours, travaillant, sondant le fleuve et le dessinant à la boussole, avec des Indiens pour rameurs et pour pilotes ; sans voir d'autres figures, sans entendre d'autres voix que les leurs; souvent

passant des rapides à tous risques, ou, à pied sur les rochers, halant au canot nous-mêmes; la nuit dormant sur le sable chaud de la plage, tantôt satisfaits du travail du jour, heureux de cette vie sauvage et libre; tantôt aussi mouillés jusqu'aux os, dévorés par les moustiques, tremblant la fièvre ou mourant de dyssenteries. A quoi bon! travaux dédaignés, peines inutiles!

Mouillé un peu au large, le canot d'Henrique éclipsait tous les autres, ainsi que dans une rade, autour d'un navire, la baleinière du commandant éclipse les canots mouillés contre le bord. Je le vois encore surtout tel que je le vis pour la dernière fois, quand au dernier jour Henrique vint nous conduire. — Je vois *la Juana*, comme il l'appelait, prenant le vent du départ, avec ses fins agrès, ses hauts mâts aux voiles rouges, ses formes effilées, sa coque lisse et peinte; emportant Isidorio à la barre et son maître debout appuyé contre un mât, triste et nous regardant toujours; je la vois dansant à la lame, s'effaçant peu à peu dans les brumes du matin; Alcyon des mers glissant sur la vague ondulante, tombant ou remontant comme elle, toujours englouti, reparaissant toujours et jouant sur les flots.

Mais, doux et chers souvenirs, que me voulez-vous? pourquoi troubler mes heures présentes? — Et vous, chaude nature bénie par le soleil, plages ombreuses

et désertes, quand je vous quittais affolé de patrie, que ne m'avez-vous aussi prédit mon sort? que ne m'avez-vous rappelé? que ne m'avez-vous dit qu'un jour je vous regretterais comme on regrette un amour perdu?

XVII

Juana.

Nous laissâmes les canots pour aller vers les manguiers. Carlos resta sur les bateaux. A dix pas du rivage, j'aperçus dans les herbes quelques troncs d'arbres enlacés par des lianes.

— Si j'étais chez les Péruviens, dis-je à Henrique, je prendrais ces vieux troncs pour une *balsa* du Huallaga[1]. Mais que viendrait faire ici ce pauvre radeau des Cordilières ?

[1] Le *Huallaga* est un des plus puissants affluents de l'Amazone, et coule presque entièrement dans les Cordilières.

— C'est bien une balsa, me dit-il; et c'est sur elle que je suis venu de *Chasuta*[1] jusqu'ici; je la conserve, car c'est sur une balsa que j'ai rencontré pour la première fois la sœur de Carmen, Juana, que j'ai tant aimée, tant pleurée : que Carmen seule a pu me faire oublier en me la rappelant sans cesse. O Juana ! ma Juana ! Don Emilio, si vous aviez connu Juana!

Si vous saviez la douce vie que nous passâmes ensemble durant deux années. Je l'avais une nuit rencontrée dans un bal, à Lima, souriante et gracieuse, avec sa *manta* sur le visage. Fille d'un père français et d'une mère espagnole, elle avait les yeux et les mains de sa mère, avec l'enivrante beauté d'une créole française. Mais Lima, la ville espagnole, est toute pleine de Péris; je l'avais oubliée, et j'étais reparti pour les montagnes.

Deux mois après, en passant à cheval par les rues de Caxamarca, cette tombe des Incas, je l'aperçus suivant ma route. Orpheline depuis quelques semaines, elle s'en allait avec deux ou trois esclaves, tout son pauvre héritage, retrouver une sœur de sa mère, retirée à Tarapoto[2]. Vous savez la liberté des mœurs péruviennes; j'allais moi-même à quelques lieues de

[1] *Chasuta* est une bourgade péruvienne située sur le Huallaga.

[2] *Tarapoto* est une ville du bas Pérou, située dans les Cordilières, près des bords du Huallaga.

là, à Moyobamba[1], la reine du bas Pérou. Nous avions un mois de route à cheval à faire ensemble. Elle était belle, triste, abandonnée; j'étais jeune alors, jeune de cœur encore, et riche.

Au bout de quinze jours, à vivre ainsi toujours seuls, toujours à deux dans le désert, nous nous aimions. Pour qu'elle m'aimât sans remords, un vieux missionnaire, oublié dans la montagne, sur notre route, nous unit devant le Dieu de nos pères, et me la donna. Oh! mes chers souvenirs, restez-moi toujours! Vous verrez, Emilio, quand l'âge aura tout brisé sous vos pas, le souvenir, cette ombre du passé, vous deviendra la vie entière, — comme au déclin d'une journée, l'ombre des arbres lointains, grandissant toujours sous le soleil qui disparaît derrière eux, envahit peu à peu la route et l'horizon. J'étais riche à n'avoir souci de rien; puis la vie est si douce aux monts du Pérou! Juana devint tout pour moi : patrie, famille, passé, fortune, passions, j'avais tout noyé dans cet amour. Je ne donnerais pas le souvenir qui m'en reste pour ma vie tout entière! Les heures couraient vite alors! Lettrée comme une Parisienne, tantôt elle lisait avec moi

[1] *Moyobamba* est la ville principale du bas Pérou, située sur le Mayo, l'un des affluents du Huallaga. C'est le centre d'un commerce important de marchandises européennes et de chapeaux dits de Panama.

sur les textes, soit nos poëtes, soit Shakespeare ou le Dante ;

> Noi leggiavamo...
> . . . .
> Quel giorno piu non vi leggemmo avante...

et quand le livre de Francesca nous tombait aussi des mains, nul n'interrompait nos bonheurs. Tantôt, las de repos, nous partions chasser par les pampas, errant à cheval durant des semaines. Suivis d'Indiens qui nous portaient toutes choses, nous vivions le plus souvent de chasse et de fruits sauvages. Le soir, nos gens nous tendaient le hamac dans la forêt, sous le *tambo* du chemin[1], au bord d'un torrent; et nous dormions là, par ces tièdes nuits de la basse Cordilière, où la brise souffle imprégnée de parfums. Tantôt enfin, sur une balsa de vingt arbres, large comme une chambre antique, garnie d'un toit de feuilles, nous descendions le Mayo[2] ou le Huallaga jusqu'à la pêcherie prochaine. De ses mains de fée elle jetait à l'eau le *barbasco*, ce poison subtil qui enivre le poisson sans le tuer, puis

[1] On nomme *tambo* des carbets ouverts, construits sur les routes de distance en distance, et destinés à abriter les voyageurs. On va ainsi d'un tambo à l'autre.

[2] Le *Mayo* est un des principaux affluents du Huallaga.

s'en venait avec moi, sur le même canot, prendre à la main les saumons endormis. Et, la nuit venue, nous remontions le fleuve, et à travers le bruit des eaux elle chantait Lamartine :

O lac! l'année à peine...

Tristes présages! le malheur tombe vite sur les bonheurs trop grands. Juana mourut. Elle mourut en emportant l'enfant que nous attendions tous deux.

Je sentis le bras d'Henrique trembler sous le mien, et la pâleur lui monta au visage.

— Oh! quand je l'eus perdue, pourquoi ne me suis-je pas tué? — je l'ignore. — Je suis resté près d'elle deux jours, deux grands jours, sans pleurer, sans dormir, idiot! — Je me souviens de cette heure et de ces journées comme d'hier. — Enfin, le troisième jour, je ne suffisais plus à chasser les fourmis qui s'en venaient de tous côtés et qui montaient, montaient toujours sur cette tête adorée! — la chaleur prend tout si vite sous nos climats en feu! — Je l'ensevelis, je l'enterrai seul, sans vouloir d'aide. — Dieu vous garde d'apprendre le bruit que fait la terre en tombant sur celle que vous aimez!

Quant tout fut fini, je me relevai farouche, fou. J'aperçus à côté de moi Isidorio qui pleurait, appuyé sur sa pagaye. Je l'appelai. C'est le frère de lait de

Juana. Parfois son œil étincelle comme étincelait le sien. — Je lui dis de tout préparer pour partir. — Les idées indiennes influaient sur moi, je voulais faire comme eux quand l'ivresse ou la douleur les affole, affronter le fleuve. — Le canot fut bientôt prêt. Nous partîmes. Il était presque nuit. En dix coups de pagaye furieux, je lançai ma uba par le plein milieu du torrent. Vous avez passé les pongos du Huallaga, ces tourbillons terribles[1]?

— Oui, lui dis-je, mais par la rive.

— Eh bien, nous les passâmes à pleines eaux, tous

[1] *Pongo*, en langue *quèche*, veut dire *porte*. En effet, les pongos sont comme des portes étroites, des défilés, des gorges, par lesquels les fleuves de l'Amérique du Sud, dans les Cordilières, passent d'une vallée dans une autre. Ainsi, pour bien comprendre, qu'on se représente la Seine, arrivant calme, s'étalant à l'aise par une pente insensible, sur une demi-lieue de largeur, et subitement, trouvant son lit incliné d'un pouce par mètre, encaissé par des montagnes escarpées, qui n'ont pas cinq cents pieds d'ouverture, précipitant toutes ses eaux par cette gorge; puis, tout à coup, rencontrant en pleine course, en face d'elle une montagne de granit qui l'arrête brusquement et la contraint à chercher passage par une gorge nouvelle, souvent plus étroite et plus profonde encore. Qu'on se représente ce fleuve roulant ainsi, de gorge en gorge, à travers des montagnes, resserré, heurté, tourbillonnant, brisé dans ses courses, sinuant vingt fois sur lui-même en une lieue, par cinquante mètres de déclivité, et cent pieds d'eau en profondeur. Voilà les pongos.

En basses eaux on les franchit, à la descente ou la montée, en traînant le canot à travers les rochers qui bordent les rives, ou se retenant aux racines, aux lianes, aux arbres qui croissent aux

deux, seuls, de nuit. Comment? je ne sais. Nul ne l'a fait sans mourir. Mais il y a des heures où la mort ne veut pas de l'homme. Nous ramions à perdre haleine; moi fou, de colère, de douleur, d'espoirs sinistres; Isidorio, respectant mon caprice insensé, acceptant la mort, mais luttant contre elle en silence. Nos forces nous sauvèrent; nous allions effleurant les flots déchaînés, volant sur les tourbillons. Aux pâles clartés de la lune, nous voyions fuir les arbres, les montagnes, les vallées, ramant, passant toujours, rapides comme les morts de Lenor. Nous courûmes ainsi toute la nuit. Au matin, brisé de fatigue, je dormis sur une plage.

Isidorio m'a dit depuis que les cheveux blancs que vous me voyez par places m'étaient blanchi pendant ce sommeil.

Toujours attentif, mon pauvre Indien, durant mon repos, m'avait préparé à manger. Nous mangeâmes sans nous rien dire, et nous repartîmes. Je suivis tout le Huallaga, puis l'Amazone, et j'arrivai ainsi presque sans reposer jusqu'à la bouche de l'Aucayali[1]. On

flancs des montagnes. En grandes eaux personne ne passe. Il n'y a pas d'années où des dizaines de canots ne soient engloutis corps et biens dans les flots du Huallaga. Ce fleuve est *le grand sépulcre du Pérou*, comme disent les Bas-Péruviens.

[1] *L'Aucayali* est un des plus puissants affluents de l'Amazone. Il ne compte pas moins de huit cents lieues de cours; il naît près du lac de Titicaca.

compte d'ordinaire huit jours pour faire ce trajet; j'en mis trois. Là je m'arrêtai; j'avais les bras rompus à force de ramer, et je n'y voyais plus. Isidorio me fit un carbet sur l'île qui est en face de l'Aucayali. J'y restai étendu sans savoir, sans comprendre, dévoré de fièvre, mourant. La mort comme la vie tout se presse sous nos soleils; au bout de huit jours je me levai guéri, mais triste pour jamais. Juana m'avait fait tout oublier; je ne puis pas oublier Juana!

Je commençai de remonter l'Aucayali avec Isidorio. Je m'enfonçai avec lui dans les silencieuses solitudes de cette *mère des fleuves*, comme l'appellent les Péruviens. J'allai jusqu'au-dessus de Sarayacu[1]. De fois à autre, nous rencontrions des Indiens Campas et Mayorunas qui nous regardaient passer sans s'inquiéter de nous. Nous pêchions ou nous chassions pendant le jour; la nuit, nous dormions sur les plages.

Mais, de jour en jour, plus nous remontions le fleuve, plus les Indiens devenaient nombreux; leur passage seul, quoique silencieux, troublait ma solitude. Presque en face le Pachitéa, je pris un des bras de l'Aucayali et je me perdis à travers les lacs et les pampas qui règnent sur les confins du Brésil et de la Bolivie,

[1] C'est une bourgade située sur l'Aucayali, où se trouvait jadis une mission des PP. jésuites, et qui maintenant est comprise dans la province frontière de Loreto.

la contrée la plus déserte de l'Amérique du Sud[1]. Ce fut pendant cette course solitaire que j'appris la vie de la forêt; je la connais aujourd'hui comme un Indien. Que de scènes du désert j'ai vues se dérouler devant moi, pendant ces jours et ces nuits de morne tristesse!

Après dix lunes de courses et de vie errante, le désir me prit de revoir la tombe de Juana. Je descendis le Jurua, qui n'est qu'un perdant de l'Aucayali, et j'arrivai dans l'Amazone. Depuis longtemps nous n'avions plus de vêtements. Je fus m'habiller à Tabatinga, la frontière du Brésil, dans la case d'un Français qui est établi là depuis vingt-cinq ans. J'éprouvai un plaisir inouï à entendre notre langue; je croyais me retrouver

[1] Cette contrée est tout à fait inconnue. Il y a là un immense territoire, appartenant en partie au Brésil, en partie au Pérou et à la Bolivie, qui n'est habité par aucuns blancs, ni Indiens civilisés. Même dans les pays voisins de cette portion de l'Amérique du Sud, on ne peut obtenir sur elle que des renseignements imparfaits et souvent contradictoires, fournis par des Indiens. Le cours des fleuves n'est pas connu, on présume qu'ils communiquent presque tous par des lacs ou des marais immenses, et qu'il serait facile par là de rejoindre les hauts affluents de la Plata. Mais ce n'est qu'une présomption; mon frère et moi nous nous sommes informés de cette contrée avec le plus grand soin, à toutes les sources; nous avons séjourné longtemps dans ces parages et dans une partie même de ce grand désert; et cependant nous n'avons sur elle que des notions vagues. Quelles que soient les assertions des voyageurs, comme *nul* jusqu'à ce jour n'a parcouru cette contrée, quoi qu'il dise, je la maintiens pour inconnue.

en France, et la mort de Juana, les tristes mois que je venais de passer me semblaient s'enfuir comme un mauvais rêve. Hélas! si tristes que soient les rêves, les tristesses de ce monde les dépassent encore. Je revins à Chasuta, où est Juana. Le Huallaga[1] avait pris une crue extraordinaire, et ses flots roulaient sur la tombe. J'attendis. Je passais le temps à regarder les eaux, comme si le fleuve, en me laissant sa rive, eût dû me rendre mon aimée. Enfin il baissa. Je fis venir de Moyobamba une partie de mes gens, restés à la garde de la tante de Juana.

Me sachant revenu, la digne femme s'en vint vers moi, amenant Carmen, une sœur de ma pauvre morte, arrivée de Lima depuis peu de temps. Prières, larmes, paroles, elles essayèrent tout pour me faire revenir à Moyobamba. Je refusai. Je ne sais pas revoir les lieux où j'ai été heureux; j'y souffre à pleurer.

Quand, l'année dernière, en France, j'ai été revoir dans ma vieille Bretagne le château de mon père, tout un jour, sans entrer, comme l'Olympio du poëte,

> J'errai, regardant par-dessus les clôtures,
> Ainsi qu'un paria.

et le soir je repartis navré de tristesse. Peu m'importe

[1] Il y a des points dans les Cordilières où le Huallaga a soixante

l'oubli des hommes : mais l'oubli de la nature qui se fait belle pour tous, tour à tour et toujours, m'attriste jusqu'à la mort.

Je me fis construire une case sur la tombe même de Juana; j'éprouvais une volupté sauvage à vivre et dormir au-dessus d'elle. Je restai ainsi trois années, chassant, pêchant, lisant, écrivant ma vie et mes souvenirs. Parfois, quand je souffrais trop, je prenais un canot et j'allais seul courir sur le fleuve au-dessus de Chasuta, où les courants sont rapides et périlleux, mais non pas mortels comme ceux des Pongos. J'avais même fini par trouver à ce danger un bonheur indicible. Quand je me voyais emporté sur ces eaux furieuses et blanches d'écume, effleurant des rochers, rasant d'un coup de pagaye des tourbillons où j'apercevais les eaux s'engloutir avec des troncs d'arbres, sentant qu'un coup donné à faux pouvait me briser comme une paille ou me livrer au tourbillon, les heures alors seulement me passaient rapides et remplies.

Pour les natures ardentes qui souffrent, les périls ont des voluptés infinies, âcres et mordantes, qui enivrent.

Le bruit de mes courses folles à travers le fleuve arriva jusqu'à dona Areballo et Carmen. Elles revinrent à

pieds de crue annuelle ; et j'ai vu le fleuve croître de plus de dix pieds en une nuit !

Chasuta, et s'installèrent dans ma maison. Je les laissai faire. Quelques mois après, la vieille et bonne dame mourut de son âge. Alors, que vous dirai-je? Carmen était seule; jeune, belle, c'était par instant le vivant portrait de Juana. Elle m'aimait, et je finis par le voir. Un jour nous partîmes ensemble, car je ne pouvais pas vivre avec elle là où dormait sa sœur. Après bien des courses et des essais de cabanes sur les bords du fleuve, nous sommes venus ici, et vous voyez notre existence. Je l'aime, c'est la mère de mes enfants, c'est la sœur de Juana, — ce n'est pas Juana!

Il se tut. Nous nous promenâmes encore pendant quelques minutes, mais silencieux. Carlos vint nous retrouver sous les manguiers où nous étions. Henrique nous quitta pour donner des ordres à ses gens. Je contai à Carlos, en quelques mots, la triste histoire de notre hôte.

— Pauvre Henrique, me dit-il, et moi qui le croyais heureux; le bonheur n'est pas de ce monde. Chacun partout traîne ici-bas son deuil ou sa plaie. Le ver est au fruit le plus beau. Ce souvenir le ronge, son cœur le tue. Le plus heureux de nous tous est encore l'Indien. Son souci de la veille s'envole au besoin du jour. Il vit sans passé comme sans lendemain. Henrique mène la vie de l'Indien, mais il a gardé l'âme de l'Européen. Si j'avais pensé à troquer ma liberté pour une chaîne quelconque, son histoire

m'arrêterait. Au désert, il faut vivre sans liens.

— Non, le cœur reste trop vide à cette vie. Puisqu'ici-bas le sort commun est la souffrance, mieux vaut encore souffrir sur le chemin battu, et jeune ranger au repos son cœur et sa vie. Comme le dit Henrique, quand on n'a plus l'amour, on a le souvenir.

— Oui! quel souvenir! Des tristesses mornes ou des désespoirs sans fin. Vous êtes jeune, compadre; croyez-moi, les plus heureux de ce monde sont ceux qui vivent au jour le jour, éteignant leur cœur dans la vie des sens, oublieux et insouciants d'eux-mêmes, comme du monde entier.

— Non, mille fois non. Mieux vaut la mort que cette vie. La mort est un réveil peut-être! Votre vie sensuelle n'est que le néant!

XVIII

Départ pour la prororoca.

Nous causions encore, Carlos et moi, lorsque le bruit de la prororoca vint nous interrompre. Qu'on imagine les trois premières syllabes de ce mot *prororoca*, grondant à l'infini avec le crescendo effrayant d'un concert moderne, puis se perdant peu à peu dans le lointain du désert. La barre s'entend, dit-on, sur l'Amazone jusqu'à dix lieues; je l'ignore, je ne l'ai jamais entendue de près; je sais seulement qu'à l'instant où passe le flot, il est impossible de se parler même à l'oreille;

c'est le bruit de la cataracte du Niagara, mais marchant et plus rauque.

Aussitôt après la première barre, qui est la plus forte des trois qui se succèdent à cinq minutes d'intervalle, Henrique vint nous retrouver. Son visage avait gardé la pâleur du souvenir de Juana; je lui serrai la main en silence. Le second flot de la barre passait alors devant notre île, chassant devant lui tout un ouragan de bruit et de vent; je sentis la main d'Henrique presser la mienne avec force, et je vis son œil resplendir. Aussitôt que le bruit fut passé, il se pencha vers moi sans me quitter la main, et me dit :

— Don Emilio, voulez-vous venir voir la pororoca?

— Je veux bien.

— Mais la voir tout entière, c'est-à-dire le grand flot sur l'Océan, en l'affrontant s'il le faut; comment? je ne sais, mais je veux la voir : il me semble qu'en la voyant, je reverrai le Huallaga et Juana.

— Partons, lui dis-je.

Il se tourna vers Carlos.

— Avez-vous des nerfs, senor Carlos?

— Peuh! reprit celui-ci de son air railleur, j'ai dû naître avec cela; mais, comme disent vos créoles, j'en ai laissé *petit morceau* aux Indes, *petit morceau* à Java, si bien que j'ai tout perdu; et vous?

— Oh! nous, nous arrivons de Paris, mais par le Niagara et les Cordilières; il ne nous en reste plus,

même *petit morceau;* en retour, la curiosité nous a poussés. Voulez-vous aller voir la grande pororoca d'après-demain à la pointe de Cavianna, sur la mer?

— C'est dit, reprit Carlos. Quand partons-nous?

— Tout à l'heure. Déjeunons d'abord : pendant ce temps nos gens prépareront tout, et au lieu de faire la sieste au hamac, nous la ferons dans nos canots afin de profiter de la marée qui monte. Le temps est court jusqu'à après-demain; il nous faut traverser Cavianna tout entière, afin d'arriver à la pointe nord-est. C'est de là que nous devons voir le mieux. La pororoca se lève par le travers de Maraca, au-dessus du cap Nord, et vient, rangeant la côte, mourir dans la grande bouche, pour reprendre à toute force sur les bancs de Bragance et au long de notre île.

Henrique dit à Isidorio de nous faire préparer une uba, deux canots, et toutes choses pour chasser ou pêcher en route. Nous déjeunâmes rapidement. Il fut convenu entre nous qu'Isidorio resterait à la case avec Lino, pour garder mon canot, et que nous prendrions cinq hommes d'Henrique, quatre des nôtres avec le vieux John, le domestique de Carlos et mon Indien sauvage. Henrique dit à dona Carmen que nous partions visiter un *seringal* situé de l'autre côté de Cavianna, et que, selon toute apparence, nous resterions quelques jours en voyage. Elle nous crut d'abord,

mais, au bout de quelques minutes, elle s'écria tout à coup :

— Senores, senores, vous parlez en français par instants, et vous êtes sérieux. Je vous supplie, n'allez pas chercher querelle aux mauvais hommes de votre patrie. Il me semble que vous êtes conjurés tous trois pour me tromper.

— Senora, dit Carlos, je vous jure que nous partons contempler la nature et nous baigner; rien de plus.

Carlos était né pour déguiser la vérité comme un...

Je crois qu'une sottise est au bout de ma plume.

Dona Carmen secoua la tête d'un air de doute. Toute femme possède au cœur une prescience innée d'amour qui lui fait deviner les douleurs ou les périls des siens.

Nos hommes étaient prêts; nul d'eux ne savait où nous allions. — John, avec les nègres, était sur les deux canots de suite, et les Indiens avec nous sur la uba. Trois d'entre eux s'étaient tatoués pour le voyage. Ils avaient la figure peinte, les pommettes des joues rougies jusqu'aux yeux presque autant qu'une Laïs partant pour le bal ou la promenade ; le menton et la poitrine garnis de bandes rouges circulaires; pour

tout costume, leurs pantalons rapiécés; — car pour eux la pièce est un ornement, et j'ai vu des Indiens se coudre gravement un morceau d'étoffe au milieu d'un vêtement neuf, comme certains beaux d'Europe se mettent une bande en couleur aux deux côtés de leurs jambes. Mais, si peu qu'il soit couvert, l'Indien est toujours propre; il se baigne chaque jour au moins deux fois; il va demi-nu, mais il n'a jamais ni trou ni tache. — Que de gens paradent chez nous vêtus de la tête aux pieds, mais baignés de l'été dernier, gommant sous de l'empois du linge déchiré, cachant sous du vernis leurs bas incertains!

L'un des petits canots portait les vivres et l'autre nos hamacs, des cordes, des filets de pêche et des munitions. Notre uba n'avait pas de toit; à part quelques lacs, nous devions voyager presque constamment par des ruisseaux ombragés ou sous la forêt même. D'ailleurs, Henrique et moi, toujours au soleil, bronzés comme nos Indiens, nous avions dès longtemps cessé de craindre pour nos teints d'Europe, et Carlos, quoique citoyen de la grande Belem, est profondément indifférent à la vanité de la couleur. Nos fusils étaient accrochés le long des parois de la uba, chargés et amorcés, du plomb à loup dans le premier coup, une balle dans le second; nos poignards de chasse prêts à la main. Nous saluâmes dona Carmen, qui restait inquiète sur la plage, et nous partîmes.

A demi étendus sur des feuilles dans la uba, le sommeil nous prit tour à tour après le premier cigare. C'était l'heure où, à Paris, tout ce qui vit de *la Bourse* se rue vers ce temple commun de Mercure et de Plutus! Joueurs affolés, foule avide, Argonautes sans Médée, qui chaque jour balbutiant des nouvelles à primes, s'arrachent leurs plumes les uns aux autres, toujours trompant, toujours trompés, toujours rêvant la toison d'or. Le besoin de l'Europe est le mouvement, son bonheur est la fièvre; mais sous l'équateur, la sieste est la félicité de chaque jour; pour l'Américain du Sud ou l'Européen qui le visite, rien ne vaut ce demi-sommeil du hamac ou du canot, qui tombe comme un voile sur la paupière alourdie : à travers lequel on devine sans voir, on perçoit sans entendre, on se sent vivre et dormir. Que ceux qui ne comprennent pas ce bonheur lisent les vers du chantre de *Namouna*, ils verront que de tout temps les Orientaux ont aimé le sommeil.

Un coup de fusil nous réveilla; — l'un des Indiens avait tiré une *paca* qui traversait la rivière : — quoique blessée, elle nageait en plongeant par intervalles, marquant sa trace avec son sang sur les eaux jaunes. Un coup de fusil de Carlos l'acheva.

— Il faut être chasseur citadin, dit Henrique, pour tirer dans l'eau une paca blessée; elle va couler et nous la perdrons.

Mais déjà Raphaelo s'était jeté au fleuve, et il rattrapait l'animal entre deux eaux.

Il le porta à bord du canot des nègres, et nous reprîmes notre route. Quelques minutes après, nous entendîmes derrière nous un cri de douleur. C'était Bento, le domestique de Carlos, qui nous montra, avec une figure effarée, sa main toute sanglante, et Johannès nous dit :

— Maître, la paca vient de mordre Bento durement.

— Comment cela ?

— Je la croyais morte, reprit Bento, et je me préparais à la dépouiller pour le dîner. J'allais lui mettre le couteau dans le nez, elle m'a pris le doigt entre ses longues dents, et m'a mordu, comme vous voyez ! Et le mulâtre pleurait et se croyait mort.

Nos Indiens souriaient silencieusement, mais avec le mépris dédaigneux que les enfants du désert ont toujours pour les douleurs qui se traduisent en larmes.

Nous regardâmes le doigt de Bento qui saignait beaucoup. La dent de la paca, ce rongeur formidable qui ressemble à notre loutre, est perçante et cruelle. Sur l'ordre de don Henrique, un de nos Indiens tira de son sac de chasse un flacon contenant du *sassafras*, et en versa quelques gouttes sur la double blessure du mulâtre. Cette essence, limpide et jaune comme les eaux de ces flacons-enseignes des pharmaciens, est un siccatif puissant, à forte odeur de térébenthine, très-

usité par les Indiens du Rio-Negro. Le sang cessa de couler presque instantanément.

La marée nous avait abandonnés depuis longtemps déjà, et nous n'avancions plus qu'en refoulant le courant à la pagaye. Des deux côtés du fleuve étroit que nous remontions, des caoutchouquiers et des muritis étalaient leur rideau de verdure uniforme. Leurs troncs, baignant dans l'eau ou dans un sol détrempé, sortaient de terre et s'élevaient espacés et droits. Autour d'eux, des lianes, aux troncs noueux et tourmentés, de toutes grosseurs, s'enroulaient comme des pieds de chèvrefeuille, et montaient ainsi jusqu'à vingt-cinq ou trente pieds de hauteur. Là, elles se perdaient dans les feuilles et se divisaient par branches qui couraient en tous sens, enlaçant les arbres, se confondant avec eux, ou se reployant sur elles-mêmes dans un réseau inextricable. Du haut des caoutchouquiers, d'autres lianes parasites, nées sur les branches mêmes, tombaient jusqu'à l'eau, ici comme des cordes pendantes, là toutes couvertes de feuilles et de fleurs aux couleurs variées, dont les débris jonchaient la plage et la rivière.

Le vent qui s'engouffrait par intervalles soulevait ces pampres flexibles, entrelacés, mobiles, et les balançait au-dessus du fleuve comme un store détaché qui vole au vent. Parfois, une grande aigrette blanche, perchée sur un arbre débordant la rive, se soulevait in-

quiète et marchait quelques pas sur sa branche, reployant son long cou, dardant de côté sa tête pour regarder avec son œil clair et jaune. Au moment où nous passions sous son arbre, elle partait avec un cri effaré et plaintif comme celui d'un enfant qui souffre; puis, jetant à l'air ses grandes ailes de cygne, volait devant nous quelques instants et se reposait bientôt pour s'enfuir encore à notre passage. Étonnée plus qu'effrayée de nous, elle semblait douter de notre présence et attendre jusqu'au dernier instant pour voir de plus près l'étrange apparition qui troublait sa solitude. Fuis, pauvre oiseau du ciel, fuis, si tu ne veux mourir! nous ne sommes encore que les rares pionniers de la vieille Europe qui va venir; fuis, tes plumes sont précieuses, et bientôt tu verras par tes fleuves, par tes lacs, par tes plaines désertes, des hommes avides, qui, du matin au soir, te poursuivront comme une proie qui leur est due!

De grands hérons gris ou jaune moucheté, des *spatules* aux ailes roses comme nos roses, des *guaras* rouges, des *ibis* blanches ou rosées s'enfuyaient à notre approche. Tantôt, satiété ou nonchalance, nous les laissions passer sans nous déranger; tantôt, caprice, plaisir de tirer, instincts féroces dormant au cœur de l'homme, nous abattions l'un d'eux. Les nègres allaient le chercher, l'emportaient dans leur barque et le préparaient, ne plumant que le corps, coupant et jetant

dédaigneusement les membres ; et des traînées de débris, de plumes arrachées, couvraient le fleuve derrière nous, révélant au désert le passage de l'Européen insatiable et destructeur.

Une heure environ avant le coucher du soleil, la scène changea brusquement, et sur les deux bords de la rivière nous vîmes s'ouvrir une vaste prairie, comme plantée d'arbres clair-semés et rabougris. Presque partout la terre était couverte, aussi loin que l'œil pouvait voir, d'une herbe forte, vert-clair, haute de trois à quatre pieds; par places isolées le sol apparaissait argileux, baigné d'eau et demi-caché sous des brins d'herbe rares et courts. Des deux côtés de la rivière, des sarcelles, des bécassines, des canards de toutes couleurs et de toutes tailles, se levaient de ces flaques en friche, et en moins d'une heure, sans arrêter notre barque, nous en tuâmes assez pour notre souper et celui de nos gens. Les nègres de nos deux canots recueillaient les morts, soit sur l'eau, soit aux deux rivages. Cependant le jour baissa, et la nuit vint rapide comme elle vient sous l'équateur; Henrique pressa les Indiens pour sortir de la prairie, et nous naviguâmes encore quelque temps. Enfin la forêt apparut de nouveau; nous envoyâmes devant nous un de nos canots pour chercher sur la rive un terrain sec, pour y faire le feu du dîner et suspendre nos hamacs de nuit.

Le domestique de Carlos prit nos fusils pour les mettre en état, car dans ces contrées, où règne une humidité perpétuelle, une nuit d'oubli rouille une arme plus que des années chez nous. Nous ne gardâmes prêts à la main, que des pistolets et des poignards de défense : puis nous nous couchâmes de nouveau dans la uba, devisant de tout et de rien. Deux ou trois heures passèrent ainsi. Impatients de souper, nous regardions sans cesse à l'avant du canot; Carlos tirait sa montre à tous instants, et, à la lueur de son cigare, nous clamait les heures à travers des jurements marins qui révélaient les désirs de son estomac. Déjà il avait crié neuf heures.

La nuit était profonde et silencieuse; le bruit des pagayes frappant l'eau par mouvements cadencés, et les plaintes énergiques de Carlos troublaient seuls le silence de la forêt. Enfin Raphaelo nous avertit qu'on entendait un canot à l'avant; et en effet, le bateau de nos nègres fut bientôt bord à bord avec le nôtre.

— Maître, dit Johannès, nous avons été très-loin; il n'y a pas de terre haute. Mais la marée ne baigne pas ici; le sol est bon sous la forêt, et nous pouvons faire du feu. Nous avons ramassé du bois en route : le canot en est plein.

— Messieurs, dit Henrique, qu'en pensez-vous?

— Les rameurs sont fatigués, lui dis-je; Carlos se

meurt; débarquons. On tendra nos hamacs aux arbres, et nos hommes dormiront dans les canots.

— Oui, oui! exclama Carlos; dînons d'abord, nous réfléchirons ensuite. Mais ne perdons pas de temps... Aborde, aborde, Raphaelo!

XIX

Une chasse aux sangliers.

La uba rangea la plage, et nous sautâmes à terre. Au même moment s'éleva tout autour de nous un concert monstrueux de hurlements; la forêt sembla se soulever tout entière; puis un bruit de pas pressés comme celui d'un troupeau qui court, de branches cassées, de grognements de tous sons, passa dans l'air ainsi qu'une trombe, et s'effaça bientôt dans le silence de la nuit.

— Bon, bon, dit Carlos : des porcs de bois. Si j'en juge par le bruit, la bande est complète. Voilà de la chasse et de la venaison pour demain.

— Maître Carlos, ne vendez pas la peau de l'ours, dit Henrique. Ils ont détalé bien vite et doivent être loin. On n'entend plus rien.

— Bast! je vous réveille tous demain avant le jour, et nous faisons chasse complète. En attendant, veillons au repas.

En quelques minutes le feu fut prêt, un feu comme devaient en faire les anciens burgraves d'Allemagne quand ils servaient à leurs hôtes un bœuf entier, et comme on en fait encore aux rives de l'Amazone. Lorsqu'ils n'ont pas de bois préparé dans le canot, les Indiens cassent aux arbres des branches mortes et sèches, pour commencer le feu; on y ajoute ensuite celles qui se trouvent à terre sur le sol détrempé, et, en quelques minutes, elles s'enflamment comme les autres.

Henrique avait fait charger toutes choses à bord: nous avions du gibier frais, du vin et des conserves de France. Une demi-heure après, le souper était prêt. La terre était trop mouillée pour nous y asseoir, même sur des feuilles; on nous servit dans la uba.

Nous soupâmes en conscience, comme des hommes qui ont espéré jusqu'à dix heures du soir, et qui sont en face d'un bon repas; après quoi, trouvant nos hamacs tendus sous les arbres à côté les uns des autres, nous y allâmes fumer nos cigares et dormir.

Au désert les toilettes de jour comme celles de nuit

ne sont ni longues ni luxueuses : l'eau du fleuve, puis une chemise et un pantalon; pour se coucher, on n'a que son chapeau à quitter. Les plus frileux s'enroulent dans un drap ou une fine couverture de laine américaine; les autres, dans leur hamac, — et le sommeil vient.

Henrique et moi nous étions réveillés avant l'aube, qui, sous la ligne, commence toute l'année vers cinq heures un quart. Carlos dormait.

— Si vous voulez, me dit Henrique, aussitôt le jour, nous allons suivre la route des sangliers et en tuer quelques-uns. S'ils ont été trop loin, nous reviendrons. Réveillons Carlos et préparons-nous. Je vais faire lever les Indiens.

J'allai appeler Carlos; mais il dormait, étalé dans son hamac, comme les cinq cents heureux dont parle Gœthe. Je le touchai au bras. Il ouvrit les yeux, et me regarda sans voir.

— En chasse! lui dis-je à voix basse.

Il se retourna, regarda de nouveau, et hurla en français avec un crescendo à réveiller tous les sangliers de l'Amazone :

— La chasse, les porcs et vous, allez...

Je lui mis une main sur la bouche en disant :

— Vous hurlez en Guaribe : vous allez tout faire fuir à une lieue. Voulez-vous venir?

Il s'enveloppa complétement dans son hamac sans

rien répondre. Carlos est le plus sauvage dormeur de notre époque, et je l'avais pris en plein sommeil ! Toute tentative nouvelle était perdue d'avance.

Je retournai à mon arbre. Je pris mon poignard, et confiai au jeune Indien sauvage mon sac de chasse, qui toujours contenait pêle-mêle des cartouches, un briquet, un flacon d'ammoniaque, une lancette, une pipe et un morceau de tabac. Bento me donna mon fusil. Je rejoignis don Henrique.

Il m'attendait impatient de partir, et me montra l'aurore qui paraissait.

— Carlos dort, lui dis-je à voix basse.

— Alors, partons !

Puis, se tournant vers nos hommes, il leur dit :

— Le premier d'entre vous qui découvrira les sangliers poussera le cri du coro et s'arrêtera. Don Emilio et moi nous irons nous placer, et vous rabattrez tout sur nous. Après quoi, liberté de manœuvre. Johannès, tu me suivras.

Nous partîmes ; la voie était facile à suivre à travers la forêt : la bande avait fait un large chemin, tout semé de branches et de feuilles cassées comme au lendemain d'un ouragan, piétiné par des milliers de pas, ainsi que la rue d'un village au soir des grands troupeaux.

Assurant chaque pied pour ne point faire de bruit, retenant nos haleines, nous marchions depuis douze à

quinze minutes, précédés par les Indiens. Tout à coup je me sentis toucher à l'épaule. C'était Bicho, mon jeune sauvage, qui, sans dire un mot, étendit un bras vers notre gauche, et mit une main à son oreille. Je m'arrêtai; don Henrique en fit autant, et comprenant le geste de l'Indien, il poussa le cri du coro. Nous écoutâmes. Rien! mais l'enfant me fit de nouveau signe qu'il entendait. Je regardai les autres Indiens; excepté Raphaelo, dont la figure trahissait encore une hésitation, aucun d'eux n'avait entendu.

Don Henrique dit à demi-voix :

— Votre Indien est un vrai sauvage du désert, il doit avoir raison, suivons-le.

Je fis signe à Bicho de nous conduire. Il s'avança la tête de côté, une oreille en avant, s'arrêtant à chaque pas. Nous le suivîmes. Au bout de trois minutes, un grognement sourd et prolongé retentit au fond du bois, droit devant nous.

Nous donnâmes l'ordre à nos gens d'attendre une demi-heure pleine, pendant que nous marcherions pour nous placer, et après ce temps de s'arranger de façon à nous faire passer les sangliers. Puis Henrique et moi, suivis de Johannès et de Bicho, nous prîmes le dessous du vent, qui nous soufflait par la gauche, afin de tourner la bande, d'en approcher jusqu'en vue, s'il était possible; sinon, de nous poster et d'attendre sa passée près d'une clairière.

Nous avions tous deux fait tant et tant de fois cette chasse, que nous connaissions les mœurs des porcs des bois comme nos Indiens eux-mêmes. Sur les deux rives de l'Amazone, ces animaux vivent par bandes de cent à cinq cents, et même parfois de douze et quinze cents. Ils ressemblent à nos sangliers, quoique rougeâtres. Dès le jour, les petits se vautrent dans la boue, tandis que les marcassins font craquer leurs crocs l'un contre l'autre, et aiguisent leurs défenses contre les racines des arbres. On entend le bruit de leurs mâchoires à plus d'un quart de lieue. Tant que le soleil n'est pas sur l'horizon, aucun d'eux ne quitte la bauge; aussitôt que ses rayons percent à travers la forêt, la bande se lève et se disperse, mais sans s'écarter jamais hors d'appel les uns des autres; ils vont fouillant la terre à pleins museaux de droite et de gauche; ravageant tout ce que leur dent peut atteindre; mangeant tout ce qui ressemble à quelque chose : fruits de palmiers, noix tombées, rejetons, racines, écorces, jeunes arbres. Si l'un d'eux entend ou flaire un danger, la bande se reploie inquiète, irritée, et on entend craquer leurs crocs à bruits pressés. Si le tigre qui les suit n'a pas assez vite enlevé sa proie, c'est-à-dire un marcassin attardé; si le chasseur imprudent s'est laissé voir ou éventer, malheur à eux! toute la troupe se rue comme une meute, et tigre ou chasseur sont mis en pièces; mais s'ils sont surpris, ou

si la peur se met tout d'abord parmi eux, ce qui arrive presque toujours quand on leur court sus en criant, alors ils fuient comme des moutons, droit devant eux, se pressant les uns les autres, heurtant les arbres, se ruant à travers la forêt, sans direction, sans but, comme un torrent. Toutes les créatures animées qui peuplent ce globe ont des points de ressemblance que l'homme, vainement dédaigneux pour toutes, ne veut pas reconnaître, mais qui, malgré tout, sont palpables et certains, et dans des tristes jours de discordes civiles, je me souviens d'avoir vu le peuple le plus brave du monde emporté tour à tour par des paniques soudaines ou des élans furieux de courage.

La forêt était trop clair-semée pour pouvoir approcher des sangliers à portée; il fallait nous poster de façon à les mettre entre les Indiens et nous, en observant la direction du vent, afin de n'être ni entendus ni sentis, et attendre. Après avoir marché sous bois pendant vingt minutes environ, en décrivant un demi-cercle autour de l'endroit d'où partaient les grognements, nous nous portâmes Henrique et moi à trente pas l'un de l'autre, et nous attendîmes.

Au bout d'une demi-heure environ, un rugissement sonore comme un cri d'appel traversa la forêt, suivi d'un grognement immense et formidable, et, deux minutes après, toute la bande, folle de terreur, emportée dans une course furieuse, vint droit sur nous comme

un ouragan. Ils passèrent tout autour de nous. Abrité par un caoutchouquier entouré de lianes, où je pouvais grimper d'un bond, je laissai passer les premiers; puis, au moment où la clairière que je dominais fut pleine d'animaux qui allaient pressés comme un flot vivant, je fis feu de mes deux coups. Pas un ne tomba. Au même moment j'entendis les deux, tac, tac, d'un fusil qui rate, puis un *caramba* fortement accentué. Je jetai mon fusil à Bicho, je tirai mon couteau de chasse et me ruai sur la bande. Tout s'effaça devant moi; ces bêtes damnées semblaient avoir des ailes : je n'en touchai qu'une, qui poussa un grognement furieux, mais s'enfuit plus vite encore qu'avant mon coup de poignard.

J'avais trop de fois fait cette chasse pour m'obstiner à une poursuite inutile; je revins à mon arbre. Henrique y était déjà. Après les ratés de son fusil, il s'était jeté aussi à la suite des sangliers sans réussir plus que moi. Nos Indiens arrivèrent. Nous fîmes chercher tout autour de nous, espérant encore qu'ils trouveraient quelques-uns des blessés que je devais avoir faits. Mais, après une demi-heure de recherches inutiles, nous criâmes le signal du départ.

Au moment où nous nous mettions en route, nous entendîmes près de nous le grognement mal articulé d'un petit sanglier. Raphaelo fit quelques pas; mais Bicho parut tout à coup, tenant un jeune porc qu'il piquait avec son sabre pour le faire crier, et, tout en

marchant avec la lenteur indienne, il regardait tour à tour chacun de nos hommes d'un air de dédain indescriptible. Aussitôt qu'il fut près de moi, il tira deux cartouches de son sac, me les tendit, et me fit signe de le suivre. Je chargeai mon fusil sans comprendre, mais confiant en sa sagacité. Il marcha vingt pas, puis s'arrêta. Le petit sanglier, mordu et piqué à outrance, cria plus que jamais. Je compris, et en effet j'aperçus bientôt sous bois, à cinquante pas environ, une belle laie, qui, assise sur son train de derrière, levait la tête en grognant, comme un chien qui hurle. Je mis deux balles dans mon fusil, au lieu de mes chevrotines, et lui en envoyai une. Elle roula au premier coup. Quelques minutes après, nos Indiens l'emportaient au canot. Henrique appela Bicho pour voir le petit sanglier; il nous l'apporta, mais mort; aussitôt mon coup de fusil, il l'avait étranglé.

— Sauvage! lui dis-je, pourquoi l'as-tu tué?

— Bicho, manger, répondit-il en portugais. Avec *dormir*, c'étaient les seuls mots qu'il sût clairement prononcer, et, plein de son sujet, Bichot mangeait et dormait du matin au soir.

XX

Bicho.

Pauvre Bicho ! je l'avais ramené avec moi jusqu'en France. Il est mort maintenant ! mort il y a dix jours, comme j'achevais ces lignes que je corrige aujourd'hui. — Rien n'a pu le sauver ; ni la science habile et vigilante ; ni les soins de ces pieuses filles, anges des douleurs, savantes à conjurer la mort. Je m'étais pris d'affection pour ce pauvre enfant du désert, fleur inutile mais précieuse que nous gardions comme un vivant souvenir de voyage. Nous l'avions acheté, mon frère et moi, il y a vingt mois, dans une bourgade du haut

Amazone, arrivant de la forêt, captif depuis quelques semaines, tremblant la fièvre et la fatigue, consumé par ses regrets de liberté. Son maître nous l'avait vendu n'espérant plus le sauver.

Tout d'abord il s'était accroupi dans le fond du canot; farouche, silencieux, refusant tout. Ses yeux erraient sans cesse aspirant l'horizon : sa faiblesse seule l'empêchait de fuir. Il se levait par intervalles, à ses faims; saisissait dans un coin des lambeaux de venaison, ou du poisson, et les jetait sur le feu, qui brûlait à notre avant. Aussitôt calcinés, il les déchirait avec ses doigts aux longs ongles durs et avalait les morceaux brûlants encore. Le soir il attrapait les sauterelles, arrachait les ailes et les pattes, cuisait les corps à la fumée de notre lampe de travail, et les mangeait sans se troubler aux rires de nos rameurs, qui raillaient sa sauvage allure et sa bizarre prébende. Car le désert aussi a ses degrés. L'Indien au quart civilisé des rives de l'Amazone raille la vie de son frère du Japura ou de l'Aucayali, comme un parvenu d'hier, mangeant dans un cabaret en renom, raille les mets du village. Mais Dieu qui les voit tous égaux devant son éternelle justice, petits et misérables sur cette terre où ils passent en se méprisant, a des pitiés et des pardons pour les uns comme pour les autres.

Peu à peu avec des soins et de la douceur nous avions vaincu la maladie et plié sa sauvage nature. Il

s'était fait vite à notre existence demi-indienne, il mangeait les bananes rôties et la viande comme nous et refusait les sauterelles. Mon frère lui faisait fumer des pipes de France et lui enseignait des mots de bord; il riait avec nous de son rire indien doux et argentin, estropiant le français, jetant à travers nos voix les notes gutturales de sa langue sauvage. Il savait demander et peindre toute chose avec une indicible éloquence de gestes. Il nous racontait par signes sa triste histoire. Comme le révélaient ses narines percées, il était de la nation *miranâs*, sur le Japura. Un jour, probablement dans une de ces razzias sans pitié que les tribus de l'Amérique exercent les unes sur les autres, son père avait été tué, sa mère emmenée, lui pris et attaché avec d'autres enfants comme lui, plus petits et plus hauts, comme il nous montrait; il avait lutté, mais vainement, et il nous faisait toucher avec orgueil trois cicatrices à peine fermées, qui racontaient son jeune courage. Ainsi d'un pôle à l'autre, de l'est à l'ouest, du vieux monde au nouveau, de l'Afrique à l'Amérique, pour un prétexte ou pour un autre, l'homme va traquant son semblable : les tribus humaines exercent les unes sur les autres des razzias impitoyables. L'Anglo-Saxon du Mississipi refoule et tue devant lui le Siou de la prairie; le Franc-Gaulois des bords de la Seine disperse et tue l'Arabe africain; le Mundurucu de l'Amazone poursuit et tue le Miranâ

du Japura. Sous des noms divers, cela est partout même chose, partout!

Pour nous dire combien son dernier maître l'avait payé, il prenait sur le canot des couteaux, des haches, nos vêtements, puis il nous montrait chaque chose, consultant sa mémoire et levant les doigts de sa main pour marquer les quantités; le Portugais-Brésilien qui nous l'avait vendu, l'avait acheté, lui quatrième, aux Indiens mêmes qui l'avaient pris; il avait donné en retour deux douzaines de haches, autant de couteaux et beaucoup d'étoffes rouges et bleues. Après quoi tous quatre avaient été emmenés par leur nouveau maître; deux étaient morts en route, et il allait mourir aussi, sans le breuvage que nous lui avions donné; et il nous racontait encore comment on faisait le beiju de manioc dans sa tribu; comment ils se battaient, puis se mangeaient entre eux. Il avait, lui, mangé de cinq hommes, deux blancs et trois Indiens; et il montrait la paume de ses mains et ses pieds en nous faisant comprendre que c'étaient là les morceaux des chefs, tandis que le reste du corps et les jambes étaient dévolus à tous; et avec sa naïveté d'enfant et d'Indien, tour à tour il riait à gorge pleine, ou s'exaltait au récit des prouesses et des festins de sa tribu.

Peu à peu il avait aimé notre vie, nos vêtements surtout; il changeait de linge chaque jour. Quand j'étais parti de Cayenne pour la France, il avait voulu

me suivre, et je l'avais ramené jusqu'à Paris ; mais il comptait par ses souffrances ces changements de climats et d'existence. Il était tombé malade successivement à Para, à Cayenne, à la Martinique. Là, je le fis baptiser. Il s'était rétabli peu à peu en France, et l'oubli lui était venu avec la santé et le bonheur. Il avait pris en dédain les mœurs et la pauvreté de sa tribu, reniait ses goûts primitifs et son origine. Quand on lui demandait où il était né, il répondait : « A Paris. » Une année encore, une seule, il eût pris peut-être aussi quelque nom sonore et titré, comme tant d'autres que je retrouve ici sans le nom de leur père.

Mais, pauvre Bicho, je raille, et la mort l'a pris! Fièvre typhoïde, dit le docteur; et moi je dis : Air vicié de la ville, froidure de nos hivers; et je me reproche de l'avoir amené sous notre dur climat. Il est mort le jour du grand orage de ce mois dernier. Il semble qu'ayant entendu enfin cette foudre, qui sillonne sans cesse le ciel de son monde, son âme n'ait pas pu résister à l'appel de la patrie; elle a dû s'enfuir sur un éclair, rêvant les forêts de chasse ou les beaux lacs de sa croyance; car Dieu, dans sa miséricorde infinie, ne peut pas châtier ces pauvres âmes indiennes de ne savoir pas. Un prêtre de village, indulgent et bon comme ils le sont dans notre France, ébauchait une foi dans son jeune cœur; mais, ignorant notre langue et nos idées, l'enfant ne comprenait pas encore les pensers

consolants de vie éternelle et d'espoirs divins. Il est mort résigné comme meurt l'Indien.

Il était heureux cependant; notre vieille civilisation, dont il n'avait vu que les charmes, lui apparaissait douce et bienfaisante. Il allait du toit de ma mère au mien sans travailler qu'à peine, choyé par tous; tantôt à Paris, tantôt dans la forêt de Rambouillet, retrouvant un peu de son désert et de sa libre vie. Les enfants du village souriaient étonnés en voyant passer sa fine tête indienne, légèrement bronzée aux soleils de l'équateur, avec ses yeux chinois noirs comme le jais et ses cheveux lisses à reflets de corbeaux. Ils s'en venaient lui demandant les noms de son père et de la terre de ses aïeux. L'enfant riait et les regardait sans répondre. Puis, tous ensemble, oubliant leurs questions, leurs races diverses, s'en allaient par les chemins de la forêt, riant, luttant, amis déjà : lui montrait comment on lance une flèche, eux enseignaient les jeux de France; et quand tombait le soir, tous s'en revenaient au village retrouver la pâture du jour et l'abri de la nuit, sans s'inquiéter, sans savoir si les pères avaient veillé pour leur pain quotidien. Heureux enfants, jouez toujours, jouez, l'heure de penser viendra trop tôt. Le vent du malheur passera sur vous, et vous dispersera comme des pailles aux tourbillons. Celui-ci courant les mers sans récompense, celui-là méconnu dans son travail, les autres dispersés sur la

terre étrangère ; tous trompés dans vos cœurs, déçus dans vos espoirs, vous compterez vos jours par vos ennuis, vos années par vos deuils. Il est mort, lui, pauvre enfant! il est mort, et je n'ai que le temps de lui jeter en passant ce souvenir ami. L'heure marche et le prote attend. Merci cependant, à ceux qui m'ont donné ce loisir de m'arrêter, pour le regretter et pour le dire. Merci à ceux qui m'ont recueilli! les bienfaits comme les affronts imposent des devoirs, et le plus beau de tous les cultes est celui du souvenir.

XXI

Voyage vers la pororoca.

La chasse était finie, nous retournâmes au canot. Carlos était levé et se baignait; après l'avoir imité ainsi que nos gens, nous reprîmes notre route. Nous avancions rapidement : le fleuve courait à travers des forêts coupées de prairies comme celle de la veille. De fois à autres un arbre tombé en travers obstruait son cours. Deux de nos gens descendaient alors, montaient sur le tronc, et faisaient glisser la uba par-dessus, s'il était à fleur d'eau; sinon nous passions dessous, rasés dans le fond du canot, à l'abri de ses bords qui frôlaient

l'arbre en passant. Les nègres relayaient nos hommes pour les reposer. Nous fîmes faire le feu dans un des petits canots, sur une écaille de tortue remplie de terre, et nous déjeunâmes à bord tout en marchant, afin de ne pas perdre de temps.

Vers dix heures environ, le fleuve commença à se rétrécir; les troncs d'arbres tombés se multipliaient devant nous; les lianes qui traversaient la rivière en tous sens, obstruaient le passage, traînant dans l'eau d'un bord à l'autre, ou formant sur notre route un filet à mailles inégales qu'il fallait couper à coups de sabre. Nous fîmes passer devant nous un des petits canots, avec un homme à l'avant pour nous ouvrir un chemin. Le chenal devint bientôt si étroit qu'avec des rames il eût été impossible de passer : il n'y avait plus place que pour la uba ; les pagayes de nos rameurs touchaient à chaque instant la rive ou les arbres et les arbustes qui l'encombraient, de plus en plus pressés; par instants notre longue pirogue ne tournait qu'à grand'peine aux brusques détours du fleuve ; l'eau, qui jusqu'alors avait été bourbeuse et jaune, devenait plus claire, mais moins profonde, — les pagayes rencontraient le fond.

Au bout d'une heure de cette marche pénible et lente, la profondeur de l'eau avait tellement diminué, que nous fûmes obligés d'abandonner la pagaye; sans la marée qui nous était favorable et nous donnait un peu d'eau, nous n'aurions point passé. Nos hommes

coupèrent de longues gaules armées de crochets comme des gaffes, et nous halèrent en les cramponnant aux arbres et aux lianes à mesure que nous marchions. La uba avançait glissant sur la vase plutôt que portée par l'eau. Nous envoyâmes Raphaelo à la découverte.

Henrique craignait d'avoir fait fausse route. Autant que sa mémoire le lui rappelait, le chenal que nous suivions conduisait à un lac de trois à quatre lieues d'étendue, qui courait vers le nord-est dans notre route. Mais ses souvenirs remontaient au temps de son arrivée dans l'île, c'est-à-dire à cinq années, et nous pouvions avoir confondu avec un autre canal; nous en avions rencontré plus de quinze qui s'embranchaient avec le nôtre, et plusieurs fois nous étions restés incertains de celui qu'il fallait prendre.

Mais Raphaelo revint bientôt, le lac était près de nous. Nous mîmes pied à terre avec nos gens. Les deux petits canots furent placés dans la uba, et tous nos hommes se mirent dessus pour la traîner à bras; l'eau nous abandonna complétement, et il n'y avait même plus trace de rivière; mais la pirogue, halée par dix hommes stimulés à coups de tafia, glissait rapide sur la terre détrempée, et au bout d'une heure le lac nous apparut.

Henrique ne s'était pas trompé; seulement, depuis son voyage, le chenal qu'il avait suivi jadis jusqu'au lac s'était complétement fermé: obstrué par les limons

de l'Amazone et les débris de la forêt : envahi par la végétation de l'équateur. Ces révolutions de terrain, dans tout le bassin de l'Amazone, de sa bouche à ses sources, sont tellement fréquentes, que les diverses langues indiennes qui se parlent sur le fleuve, quoique pauvres à l'excès, ont des mots consacrés pour peindre soit un canal qui se ferme, soit une route nouvelle que le fleuve s'ouvre en grandes eaux; j'ai vu, pour ma part, des centaines d'exemples analogues à celui que je viens de raconter, et des lieues entières de fleuve qui s'étaient comblées et recouvertes d'arbres en quelques années. Une brise fraîche, favorable à notre route, courait sur le lac. Je proposai à Henrique de marcher à la voile.

— C'est dangereux, me dit-il; la uba ne sait pas porter la voile; mais nous sommes là pour veiller, et, au pis aller, nous savons nager. Cela reposera nos hommes.

Quand il s'agit d'éviter de ramer, Indiens et nègres comprennent vite. Henrique n'avait pas achevé de parler, que déjà nos hommes partaient dans toutes les directions. Nous leur dîmes de faire quatre mâtereaux et six voiles.

Ces préparatifs devaient prendre une heure ou deux. Nous partîmes chasser, emmenant le vieux John et Bicho comme porteurs. Les bords du lac étaient encombrés de nénufars et de plantes aquatiques de toute

nature. Notre imagination européenne ne peut que rêver les myriades d'oiseaux qui peuplent ces marécages dans les parties désertes du bassin de l'Amazone : grèbes, canards, sarcelles, barnaches, mareques, hérons, butors, aigrettes, mouettes, râles, chevaliers, bécassines, etc., volaient, effarés, au bruit de nos voix, et se reposaient à quelques pas. Henrique resta pour hâter la fabrication des voiles, et Carlos et moi nous prîmes les bords du lac, entrant dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Bicho s'arma d'une longue et fine baguette pointue d'un bout et terminée par un crochet à l'autre extrémité, comme une fine gaffe. Il ramassait les morts et les enfilait par les membranes inférieures du bec, traînant à sa remorque son charnier emplumé, dédaignant les blessés qui fuyaient en pleine eau ou regagnaient le rivage. Je ne tirais que dans les bandes et à cendrée, laissant aller tout oiseau isolé. Au retour, je tuai sur le bord deux ou trois bécasses qui se levèrent dans l'herbe sous mes pieds, et au bout d'une heure à peine, nous revenions avec plus de gibier qu'il n'en fallait pour la journée.

Les mâts étaient déjà placés, arc-boutés avec des branches fourchues amarrées par des lianes, deux dans la uba, devant porter chacun une voile de côté, et un dans chaque canot. Les Indiens achevaient les voiles. Chacune d'elles se composait de quatre grandes feuilles de palmier hautes de douze pieds, dont les follicules,

pendantes comme de larges chevelures de saules, étaient tressées ensemble, fermes au vent autant qu'un tissu de chanvre. Nos gens avaient tous une longue pratique de ces voilures équatoriales, et en moins d'une heure nos six voiles étaient prêtes et amarrées le long des mâts. Nous fîmes jeter un peu de terre pour lest dans le fond des canots, et nous partîmes.

La brise nous poussait rapide et constante. La uba filait inclinée au vent, pressant le flot qui écumait à sa proue, et de fois à autres nous embarquions une lame ou deux; mais nous la redressions en lâchant un peu de voile, tandis que nos gens étanchaient l'eau avec leurs couis à farine. Les nègres nous suivaient de près sur les canots, plumant notre dîner, en chantant leurs refrains d'Afrique interminables et bruyants, comme un concert d'amateurs; en trois heures, courant toujours nord-nord-est, nous avions franchi de bout en bout, et sans encombre, les eaux vives du lac.

Pour continuer, il nous fallait entrer dans des herbes qui encombraient désormais l'étang. Nous jetâmes à l'eau mâts et voiles, qui ne servaient plus qu'à entraver notre marche, et nos Indiens prirent les gaules et les pagayes. Nous avançâmes ainsi difficilement, sans cesse arrêtés par des nénufars gigantesques, et par de longues herbes d'eau à tiges fibreuses qui se nouaient autour du canot. Deux Indiens penchés à l'avant de la uba les coupaient avec leurs sabres d'abatis, ou les

écartaient de nous; mais elles se renouvelaient sans cesse si serrées et si denses que nous ne faisions pas de route. Nous aidâmes nos Indiens, ce que le maître fait rarement sous les tropiques. La paresse, comme l'habitude, est une seconde nature, a dit un philosophe; sous l'équateur c'est la première nature du blanc. Sous ces latitudes, l'Européen, habitué depuis des siècles à être servi par le nègre esclave ou par l'Indien, regarde comme indigne de lui le travail de ses mains; à force de paresse, d'orgueil, de culte de lui-même, il a pris, puis implanté par le monde, cette croyance absolue que, sous les tropiques, le travail est impossible et mortel à l'Européen. Ce livre n'est pas une arène ouverte à la discussion de cette vieille erreur; sans quoi j'ai vu tant et tant de fois au Pérou, au Brésil, à Cayenne, à la Martinique, aux États-Unis, des exemples vivants et prospères du travail heureux des blancs et même des Européens, que je pourrais édifier le lecteur à ce sujet.

Quoi qu'il en soit, nous dérogeâmes pendant une heure, poussant à la gaffe comme nos Indiens, mais sans accélérer notre marche. Le jour tombait, il fallait prendre un parti : haler ainsi jusqu'à la nuit, dormir dans le canot sans souper, car le bois manquait, et recommencer le lendemain jusqu'à terre; ou reculer, sortir des herbes et chercher un passage vers l'est. Henrique savait l'île coupée par un canal recevant les marées

des deux côtés, comme la rivière de ***Tour de l'île***, qui enserre Cayenne. Jadis ce canal aboutissait au lac; mais existait-il encore, et d'ailleurs étions-nous bien dans ses eaux ?

Nous risquions, par un retard, de manquer la prororoca du lendemain. Au bruit terrible qu'elle faisait comme nous entrions dans les herbes, nous estimions la mer à deux lieues à peine. Nous résolûmes d'abandonner les canots pour aller par terre, au risque de trouver le sol inondé et de passer la nuit sur des arbres. Nous étions par quatre pieds d'eau environ, et la forêt n'était pas à plus d'une lieue ; nous mîmes pied à terre, armés chacun d'une pagaye pour faire la route et éloigner les couleuvres électriques que nous pouvions rencontrer. Nous fîmes prendre aux nègres et aux Indiens des vivres, nos fusils, le filet et nos hamacs, et, laissant les canots à la garde de Neptune, nous partîmes.

Nous avions de l'eau jusqu'au ventre, quelquefois jusqu'aux aisselles, et à plusieurs reprises nous perdîmes pied tout à fait dans des trous ou des dépressions du sol. Mais, comme disait Carlos, qui, ne sachant pas nager, marchait entre nous deux en raillant :

— Compadres, vous avez beau dire à chaque moment : Pas de fond ; il y a un fond partout ; parfois il est, comme l'argent, rare à trouver. Le nageur philosophe s'en passe, ou va cherchant ailleurs ; le poltron

recule, et meurt de faim pris dans les herbes de la vie; vous me faites mourir de faim, marchez vite.

Henrique et moi nous l'attendions sans cesse.

A moitié route, le nègre qui portait nos hamacs roulés sur sa tête, eut les jambes prises par une couleuvre électrique; il tomba sous la commotion, mais eut assez de force pour arracher le reptile et se relever. Nous l'attendîmes quelques instants, et sans autre accident nous gagnâmes la rive avant la pleine nuit, sains et saufs, grâce à nos larges pagayes, dont nous nous servions comme de leviers ou de palettes de sauvetage, grâce surtout à notre habitude de marches et de fatigues corporelles, force pratique que tout homme puise à la vie du désert.

Nos mains et nos bras étaient légèrement coupés aux grandes herbes, mais qui ne se pique pas à la chasse? nos pantalons emportés aux genoux et déchirés, mais la toile américaine n'est pas du casimir de France, elle se remplace à peu de frais; nos hamacs de coton mouillés non moins que nous-mêmes, mais une heure de feu sécha les uns, le souper et le sommeil remirent les autres.

Aux premières lueurs de l'aube nous étions sur pied. Nous marchâmes toute la matinée sous la forêt, faisant route vers le nord-est, sans rencontrer ni un oiseau ni un singe à tirer. Tout était silencieux et solitaire. La pororoca, qui durait depuis deux jours, avait fait fuir

les animaux sauvages vers le centre de l'île. Nous avancions lentement sur une terre glissante, détrempée, couverte de végétation. Tantôt il fallait frayer notre chemin avec le sabre d'abatis, coupant les branches, les broussailles, les lianes qui couraient d'un arbre à l'autre comme un réseau sans fin; tantôt, dans l'eau ou la vase jusqu'au genou, nous suivions les sinuosités de grandes flaques d'eau noire, croupie, que leur profondeur nous empêchait de traverser. A chaque moment, des assacus vénéneux, des palmiers aux troncs et aux feuilles chargés d'épines, pressés les uns contre les autres, nous fermaient la route; autour d'eux, la terre, couverte de débris épineux, formait comme un immense dos de hérisson fangeux qui nous forçait, blessés et maugréants, à chercher passage ailleurs.

Tout à coup la basse végétation d'arbustes cessa complétement, remplacée par les grands arbres, les caoutchouquiers, les andirobas, les palmiers, les castanheros. Il nous devint impossible d'avancer, tant l'eau était profonde; nous perdions pied partout. Les troncs sortaient de l'eau espacés et lisses, sans lianes où se retenir. Nous côtoyâmes le marais pendant quelque temps; mais il nous ramenait de plus en plus vers l'ouest, contre la direction de l'Océan. De fois à autres nous faisions mettre à l'eau un Indien : il n'y avait de fond nulle part. Le temps et la faim nous pressaient; nous marchions depuis quatre heures environ.

Il fallait à tout prix traverser l'eau pour gagner le bord de la mer, où nous savions rencontrer la terre haute.

Le marais dont nous suivions les bords était plein de troncs et de branches de bois de balsa qui flottaient à sa surface. Nos hommes nous firent un radeau de quatre ou cinq troncs qu'ils attachèrent avec des lianes. Nous partîmes dessus : le marais avait cent pas de largeur à peine. Les Indiens traversèrent à la nage plutôt que d'attendre le retour du radeau, et un quart d'heure après l'Océan nous apparut.

Une plage immense s'étendait devant nous. La mer jaune des bouches de l'Amazone brillait aux rayons du soleil, comme le soleil lui-même. Nous sortions de l'ombre profonde que donne la végétation de l'équateur. Cette réverbération multiple nous éblouit d'abord.

Heureux de marcher sur le sable fin et chaud du rivage, après la course que nous venions de faire à travers la forêt, nous allâmes avant tout tremper au flot nos pieds endoloris et nous baigner. Deux de nos hommes firent du feu sur la plage, tandis que les autres se mirent à l'eau pour pêcher. Au premier coup de filet, ils ramenèrent une vingtaine de poissons de toute taille, des *gurijubas*, des *paeus* et de la *pescada* noire et blanche.

La nappe, c'est-à-dire des feuilles, furent étendues à terre, avec de la farine et du sel; nos doigts nous re-

présentaient le couvert. Le poisson à peine grillé, nous nous assîmes autour du banquet. Les Indiens et les nègres, accroupis près du feu, faisaient comme nous, et, avec un appétit de voyageurs attardés, nous étions tous occupés de notre mieux à suppléer à la qualité par la quantité, lorsque Raphaelo cria d'une voix effrayée :

— La prororoca!

Nous jetâmes précipitamment nos fusils à nos épaules, et, appelant notre monde, nous courûmes vers la forêt à toute course. Déjà le tonnerre lointain de la barre grondait au large en se rapprochant; soudain le bruit de ses eaux touchant les bas-fonds retentit, rauque, sonore, grossissant toujours, pressé comme un galop de chevaux qui viennent. Nous avions cent pas à faire pour gagner la forêt, et il nous semblait que nous allions être pris à moitié route et roulés par la trombe. Nous arrivâmes cependant, et, traversant les premières broussailles en courant toujours, nous fîmes sous bois quarante pas à peine. L'avalanche nous surprit.

Je sentis sur ma tête et mes épaules une douche d'eau bourbeuse : le jet d'une gargouille par un jour d'orage. Puis le flot passa sur moi à hauteur de poitrine, brutal et fangeux; je fus soulevé, pris et roulé comme à la vague quand on se baigne à mer montante, et pendant quelques secondes emporté sans rien

voir, sans rien trouver où m'étreindre; mais une liane flexible me prit par le travers, en plein corps, et m'arrêta. Je m'y cramponnai de toute ma force, et regardai mes compagnons de prororoca. Henrique passait près de moi, roulé aussi; je le perdis de vue presque aussitôt. Quant à Carlos, je le vis croché des deux bras à une haute branche, comme s'il faisait de la gymnastique. Le flot passait toujours. Courir après Henrique eût été folie inutile. Le danger d'ailleurs était médiocre, surtout pour lui, habitué aux torrents du Huallaga. Le seul péril était d'être jeté brutalement sur un arbre. Cependant je le cherchais de tous côtés, quand je l'aperçus enfin devant moi, à cheval sur une branche à dix pieds de terre.

Nous parler n'était pas possible; le bruit de la prororoca couvrait tout. Le torrent courait jaune et écumant; la liane qui me retenait, secouée par les flots, tremblait comme ces perches de pêcheurs qu'on voit en rivière, vacillantes au courant. Je cherchais vainement à prendre terre, le flot m'emportait toujours: mon fusil me gênait, retombant sans cesse de mon épaule au bras qui me retenait. Craignant d'être roulé de nouveau, je n'osais quitter ma liane pour un arbre; je finis par enrouler mes jambes autour d'elle, et je restai ainsi.

Au bout de quatre à cinq minutes, le courant cessa progressivement. Je pris terre sans être enlevé; le flot

ne passait plus qu'à hauteur des jambes. Il baissa encore. Nous nous rejoignîmes.

Carlos avait, disait-il, les bras à moitié rompus; mais sa gaieté tenait bon. Il ajouta en essuyant sa barbe :

— J'ai fait comme Horace, j'ai laissé mes armes à la bataille. Mon fusil après ma peau!

Henrique et moi nous n'avions que des contusions légères; mais la crosse de son fusil était cassée, et l'un des chiens du mien faussé. Nos hommes vinrent nous retrouver. Johannès avait une forte douleur à l'épaule; Antonio boitait; Bento ne se retrouva pas. Nous le cherchâmes du regard.

Mais il n'y avait pas de temps à perdre; le flot allait revenir. Nous avions cinq minutes de répit, nous en profitâmes pour entrer sous la forêt le plus loin possible, marchant aussi vite que nous le permettaient la fatigue, l'eau et la terre glissante.

Le second flot de la pororoca ne se fit pas attendre; mais déjà plus de deux cents mètres de forêt nous séparaient de l'Océan; ce fut à peine si quelques pouces d'eau vinrent baigner nos pieds. Le troisième flot n'arriva même pas jusqu'à nous.

Aussitôt après nous envoyâmes tout notre monde à la recherche de Bento, et nous allâmes à la plage pour nous sécher au soleil, qui luisait brûlant et splendide. La mer avait repris sa calme surface et baignait le

bois; la pororoca, dans ces parages, remplace la marée, ou plutôt elle est la marée elle-même, qui, longtemps arrêtée par les eaux de la rivière, se fait brusquement en trois flots. La *pororoca* est à l'Amazone ce que le *mascaret* est au Gange, la *barre* à la Seine, avec les proportions gigantesques que les marées de l'Atlantique doivent prendre pour refouler les eaux et les courants du roi des fleuves.

Je n'ai pas besoin de dire que chapeaux, hamacs, filets, festin et tout s'en étaient allés avec la pororoca. Nos gens revinrent bientôt, sans avoir trouvé Bento. Ils voulaient se sécher comme nous, et l'amour des nègres et des Indiens pour les mulâtres n'étant jamais excessif, ils avaient promptement interrompu leur recherche et rapportaient le chapeau de Carlos et le mien, trouvés dans le bois.

Nous avions sept à huit heures à attendre avant la grande pororoca. Nous fîmes sécher au soleil nos munitions et nos armes; au bout d'une demi-heure environ, Carlos, qui errait cherchant son fusil, découvrit nos hamacs encore attachés en paquet et retenus dans des lianes à l'entrée du bois. Il revint triomphalement nous annoncer sa découverte. Nous les fîmes tendre quoique mouillés, et à leurs bercements nous cherchâmes ensemble les moyens de voir enfin la pororoca, car nous ne l'avions pas regardée, et nous ne pouvions juger d'elle par la visite qu'elle nous avait faite,

à travers quarante pas de forêt, qui avaient rompu son flot.

Chacun de nous proposait des moyens plus dangereux l'un que l'autre ou impraticables. Henrique appela Raphaelo.

— Voyais-tu venir la prororoca, lui dit-il, du haut de l'arbre où tu étais pendant le flot?

— Non, patron. Mais tout à l'heure, en recherchant le fusil du senor Carlos, je viens de voir un arbre grand et fort quoique près de la mer, et d'où vous pourriez regarder, si vous restez ici pour cela.

Nous allâmes voir l'arbre. C'était un castanhero de trente à trente-cinq ans environ, fort comme un chêne l'est à quatre-vingts années, en France. Les lianes qui l'entouraient devaient nous rendre l'ascension facile, et Raphaelo, comprenant nos désirs, se chargea de couper les branches et les arbustes qui interceptaient la vue. Nous confiâmes le sort de notre contemplation du soir à sa sagacité indienne.

XXII

Une femme de couleur à la Martinique.

Bento cependant ne reparaissait pas. Nous résolûmes de le chercher nous-mêmes. Après avoir tiré deux coups de feu successifs pour l'appeler, nous partîmes, et nous étions déjà sous bois quand Antonio arriva, suivi de Bento en parfait état.

— Hijo de....., lui dit Carlos, d'où viens-tu? Tu n'es pas blessé?

— Non, maître; mais j'avais peur de la pororoca, et je restais là jusqu'à votre départ.

— Double poltron! murmura Carlos; je donnerais

tous les mulâtres du monde pour un nègre. Don Henrique, je vous le vends.

— Non, dit Henrique; je ne veux pas de mulâtre: ils servent mal et ne veulent jamais se croire esclaves. Ils ne sont plus nègres et ne sont pas encore blancs.

Tout en parlant, nous retournâmes à nos hamacs. Carlos, au fond, était attaché à Bento, et avec son ardeur pour toute discussion où il pouvait jeter ses railleries à la vieille Europe, il se prit à défendre les mulâtres. Mais, sur ce point, don Henrique était intraitable. Je ne raconterai point tout ce qui fut dit dans ce tournoi à armes courtoises. Je me souviens seulement d'une courte histoire qui fut contée dans le cours de la discussion. Comme elle peint à la fois les mulâtresses et notre hôte, je la redis telle que je l'ai entendue, en attendant la pororoca.

— Comment, n'aimant pas la race demi-teinte, gardez-vous des mulâtresses auprès de dona Carmen? dit Carlos dans le cours de sa défense en faveur des mulâtres.

— C'est, répondit Henrique, que chez cette race les femmes ne ressemblent pas aux hommes, et qu'à l'inverse d'eux, elles sont dévouées à leurs maîtres et surtout à leurs maîtresses.

Si je n'avais pas peur de votre langue maudite, capable de railler un pauvre amour de passage, je vous

conterais à l'appui de mon dire une réponse qui m'a été faite à la Martinique.

— Contez toujours, reprit Carlos, car le parfum de ce souvenir vous monte à la tête, et si vous ne parliez pas, vous étoufferiez de votre histoire rentrée. — Contez toujours, car le compadre aussi aime les histoires d'amour.

— Eh bien! soit, dit Henrique; aussi bien, vous avez raison, j'ai du bonheur à conter cette histoire, et je vous la dis pour moi plus encore que pour vous.

Il y a quelques années, au moment où le caoutchouc commençait à devenir la denrée la plus précieuse de ce pays, je partis pour la Nouvelle-Orléans, afin d'y nouer des relations commerciales. A la hauteur de la Martinique, le trois-mâts américain qui me portait fut accueilli par un de ces coups de vent irrésistibles et soudains que tous les matelots connaissent, un coup de vent des Antilles. Les Américains sont les plus hardis marins du monde, et notre capitaine, sans tenir compte du grain qui nous menaçait depuis une heure, avait gardé presque toutes ses voiles. En une seconde elles furent arrachées comme des haillons; un de nos mâts tomba à la mer, et le navire, désemparé, battu par une affreuse tourmente, fit de fortes voies d'eau. Nous ne parvînmes qu'à grand'peine jusqu'à la Martinique. Là, le capitaine annonça à ses passagers que dix à quinze jours au moins lui étaient nécessaires

pour réparer ses avaries et se défaire de ses denrées gâtées par l'eau, qui, pendant vingt-quatre heures, avait inondé la cale. Nous partîmes à terre comme des oiseaux dont on ouvre la cage, et il ne resta à bord qu'une vieille Américaine presque folle, dont l'idée fixe était d'être encore au Brésil, et de ne plus vouloir y retourner.

Vous connaissez la Martinique avec ses hauts pitons, ses plaines cultivées, ses maisons enfouies dans leur verdure éternelle; ce bijou des Antilles qui sort des flots, resplendissant au soleil, diamant enchassé dans la mer qui le baigne, luisant sur l'océan bleu des tropiques comme un nuage doré sur un ciel d'azur. J'étais heureux ainsi qu'un enfant pardonné à fouler ce sol français, à voir les créoles, à les entendre parler notre langue, de leurs voix douces et lentes. J'aime la Martinique comme on aime un dernier amour, et puis j'aime les créoles, c'est une noble race, qui, à travers les mers, à travers les malheurs qui l'ont accablée, conserve vivace et tout-puissant l'amour sacré de la mère-patrie! race hospitalière, fière et fidèle, qui, d'un pôle à l'autre, a pour religion le culte du passé; qui, même sous l'étranger, garde au cœur, comme dans un sanctuaire, l'image vénérée de cette France son idole oublieuse et lointaine; qui, dans le Canada, s'agenouille et pleure encore au tombeau de Montcalm, héros oublié par nous sur la terre étrangère; qui, dans

la Louisiane, berce toujours ses enfants aux chansons de la France; qui, à Maurice, se consume, comme Mignon, dans les regrets de la patrie; qui, aux Antilles enfin, vénère ainsi qu'une sainte la souveraine adorée de Malmaison, l'ange créole du premier empire!

Le navire avait relâché à Saint-Pierre. Comme toute ville au monde, ce port est, dit-on, plein de séductions pour ses habitants, — car il n'y a pas d'asile qui ne nous soit cher quand il est la patrie; — mais je ne suis pas de *Saint-Pierre*, et j'aime mieux *Fort-de-France;* le lendemain de mon arrivée, je partis pour cette ville, dont les rues bien bâties, les promenades, rappellent un peu nos villes du Midi. On y trouve moins de mouvement, moins de richesse, moins de monde qu'à Saint-Pierre; mais je suis de ceux qui préfèrent Versailles au Havre, le vieux faubourg à la rue Vivienne, le vieil hôtel fermé à la jeune boutique commune à tous.

Je fus me loger sur cette grande place de la Savane, qui est au fond de la rade, enfouie sous ses allées ombreuses, où la brise souffle presque constante. Je ne connaissais personne à Fort-de-France, et j'errais comme l'âme d'Hamlet, promenant mes loisirs par les places ou les rues de la ville. Un soir, vers six heures, en rentrant, je rencontrai sur la Savane deux mulâtresses qui vinrent s'asseoir à la porte de mon auberge.

Vous avez passé par les colonies, vous connaissez comme moi les femmes de couleur.

Plus ou moins jeunes ou jolies, elles se ressemblent toutes par les traits et les vêtements, comme elles se ressemblent par le cœur et les mœurs. Le teint mat et presque blanc; les yeux hardis, lascifs, cernés d'un bistre noir; les ongles rosés au sang de leur mère; les pieds nus dans des pantoufles mal mises; l'allure nonchalante; demi-vêtues dans leurs grands peignoirs de coton entr'ouverts et dénoués; la tête couverte d'un foulard de soie ou d'un madras aux éclatantes couleurs; elles s'en viennent, à la tombée du jour, s'asseoir par petits cercles sur les marches des maisons. Là on les voit respirant la brise, causant de tout et de rien, riant d'un papillon qui passe, montrant leurs dents blanches, et à travers leurs rires répétant sans fin quelque phrase adoptée de la veille, qu'elles quitteront, comme elles l'ont prise, au hasard d'une idée nouvelle : filles insoucieuses et folles, nées de l'amour et vivant d'amour, de rires et d'oublis. On les prendrait, à les voir, pour des femmes de harem, qui ont déserté le sérail, afin de rire et de s'ébattre en liberté par les rues de la ville.

Toutes deux étaient assises à ma porte et riaient. J'usai de la liberté des colonies, et, après quelques paroles banales, je m'assis à côté de la plus jeune.

Une négresse portant sur la tête son seau plein de

sorbets passa au bout d'un instant; je l'appelai. Par la chaleur des tropiques la glace est toujours la bienvenue; les deux mulâtresses acceptèrent mes sorbets, et nous fûmes amis. Tout croît, tout passe, tout meurt vite sous ces climats en feu; j'étais seul et désœuvré; elle était libre et jolie : deux jours après, nous étions plus qu'amis. Elle avait dix-sept ans, âge d'enfant sous nos soleils sans chaleur, âge de femme à la Martinique, âge d'or partout. Certes, si je succédais à son premier amant, c'était de la façon :

> . . . Que le roi Louis succède à Pharamond.

Mais, en voyage, il faut prendre ses passe-temps d'amour comme on prend sa stalle au théâtre : un autre hier est venu à la place où vous êtes; un autre, à son tour, y viendra demain, pour la même obole, s'enivrer aux mêmes chants, aux mêmes amours, aux mêmes douleurs, car la pièce, chaque soir, est pour un nouveau venu. Et d'ailleurs, n'est-ce pas ainsi pour toute chose en cette pauvre hôtellerie, qu'on nomme la vie humaine! C'est le sort du triste Olympio comme le nôtre, et mieux vaut en rire que d'en pleurer. Pour nous, voyageurs que nous sommes, nous partons. — Qu'importe! si nous trouvions toujours des perles d'Andalousie, et si, pour elles, toujours il nous fallait

donner une parcelle du cœur, qu'en resterait-il pour la patrie? Mais la meilleure moitié de mon âme était ici, je pouvais aimer sans crainte.

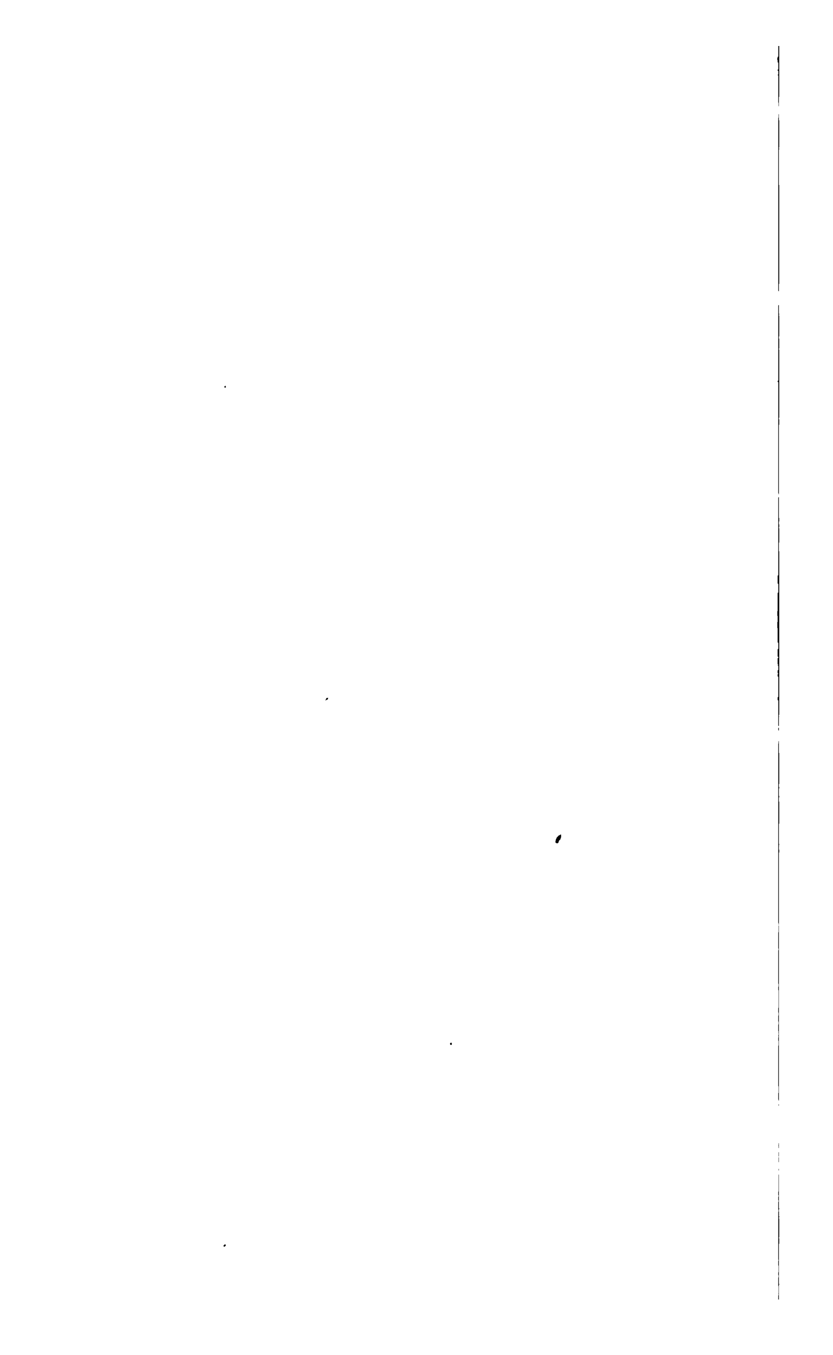
Cependant, il y a chez toute femme jeune et belle, un charme, un magnétisme enivrant, qui fascine les cœurs, même ceux qui sont remplis d'un autre amour; et, près de Nana, j'oubliais les ennuis de l'absence et du voyage, et peu à peu mon âme se prenait à sa douceur d'ange, à ses yeux, à ses félines caresses. Un soir, ou plutôt un matin, dans l'ivresse d'une heure amoureuse, je me surpris à lui offrir de laisser là, pour me suivre, son île, sa maison et sa pauvre vie; de mes deux mains j'avais enlacé sa taille souple comme une liane, et pour la décider je lui disais les splendeurs du Brésil et de l'équateur, et je m'exaltais moi-même, et je murmurais à son oreille des songes d'éternel amour. Propos insensés, balbutiés dans l'ivresse des sens, qu'on oublie comme l'ivresse même, mais qui parfois font vibrer un cœur, ainsi qu'une main distraite touchant par hasard le clavier, réveille des harmonies oubliées et perdues.

A m'écouter ainsi la pauvre enfant courba la tête et se prit à rêver; des larmes à demi venues parurent sans tomber au bord de ses longs cils; mais tout à coup, avec cette soudaineté des impressions créoles, elle jeta ses bras autour de mon col, et, comme une enfant qu'elle était, s'appuyant à moi, le front sur le front:

— Pauv ché! moi oulé, moi pas poué. — Pauvre cher, je veux, je ne puis pas. Les blanches d'ici sont bien bonnes. Si vous alliez m'emmener dans une île où il n'y a que des nègres et des mulâtres, pas de blancs, j'en mourrais. — Pauv ché, pauv ché, reste ici avec moi.

Je pris sa tête à deux mains, et longtemps je baisai ses deux grands yeux humides; puis, le cœur troublé, je partis sans rien dire. Trois jours après, j'étais à bord de mon trois mâts, et je faisais voile pour la Nouvelle-Orléans.

Vous voyez bien, mon cher Carlos, que nos blanches et pures créoles sont encore aimées des mulâtresses, et que les mulâtresses ne ressemblent pas aux mulâtres.



XXIII

La pororoca.

L'histoire d'Henrique ne fit qu'exciter la verve de Carlos, qui se prit à railler la passion méconnue de notre hôte. Mais le soleil tombait et la plage découvrait à vue d'œil. Le déjeuner du matin, interrompu par le flot, n'était plus qu'un souvenir éloigné, et le filet de pêche étant parti avec nos provisions, il fallait songer sérieusement au souper.

Quelques-uns de nos hommes avaient fait des cordes avec des fibres d'écorce, des hameçons avec des épines et pêchaient; déjà ils avaient pris un peu de pescada;

mais nous étions quinze affamés pour dix ou douze goujons, et nous courions risque de faire le plus maigre de tous les repas, quand Bento, en se baignant à la plage, découvrit notre filet. La pororoca, en passant, l'avait presque entièrement enseveli dans le sable. En quelques minutes il fut déterré, traîné à l'eau par nos hommes, et, une demi-heure après, nous avions sur le rivage une charge entière de poisson.

Raphaelo, pendant ce temps, avait complétement dégagé notre arbre et nous avait fait un véritable observatoire, à cinquante pieds de terre, au faîte du castanhero. Grâce aux lianes torses qui enroulaient le tronc, puis aux branches, nous montâmes, laissant à nos gens toute liberté, soit de nous imiter, soit de retourner sous bois, pour éviter le flot qui allait venir.

Nous avions devant nous un magnifique tableau que nous pûmes contempler à loisir. En face, l'infini, l'Océan avec sa majesté grandiose qui fascine et fait rêver. Ses flots dorés baignaient dans les rayons du soleil couchant. La mer jaune des bouches de l'Amazone étincelait de feux, et, à la brise du soir, chaque lame luisait comme un morceau de cuivre poli. Vers la gauche, les îlets de Bragance, couverts de forêts, sortaient des flots par touffes d'arbres disséminées, inondées de lumière; tandis qu'à droite, aussi loin que nos yeux pouvaient voir, la forêt de Cavianna, notre

île, fuyait obscure, profonde, ensevelie dans son ombre même. A nos pieds et tout autour de nous, une plage jaune, ravinée, semée par intervalles de roseaux brisés et de troncs d'arbres, resplendissait sous le soleil de l'équateur.

Tout l'horizon de l'est et du nord était bleu, sans un nuage; mais au lointain, vers le sud, au-dessus de Marajo et du Para, le ciel apparaissait noir, ainsi qu'une nuit sans étoiles; un ciel d'ardoise, comme on n'en voit que sous l'équateur, chargé d'orages, noircissant toujours, laissant passer par intervalles un éclair rapide, et montant sur l'horizon aux roulements sourds de la foudre. Et, avec l'étonnement respectueux que l'orage impose toujours, nous restions silencieux, suivant de l'œil, sur la nue bleuâtre, les mouettes aux ailes blanches qui volaient vers la tempête.

Enfin, la grande voix de la pororoca nous arriva, portée par une rafale de vent, sourde tout d'abord, puis rauque et dominant déjà le bruit du tonnerre. Mais la brise ne soufflait pas constante : le bruit cessa, pour reprendre de nouveau. Alors nous vîmes dans le ciel, au-dessus des îles de Bragance, un nuage blanchâtre, ainsi que des fumées lointaines. Puis les Bragances disparurent, effacées par une haute lame, une trombe jaune, dorée au soleil, qui venait s'étendant d'un bout à l'autre de l'horizon. Soudain le bruit devint sonore, rauque, retentissant; la lame nous sem-

bla grandir droite et tout à coup, comme un spectre qui se lève. Les rayons obliques du soleil couchant donnaient en plein sur elle. Je distinguais des arbres en feuilles et de grands troncs noirâtres qui venaient roulés ou se dressant dans ses eaux bourbeuses; elle arrivait à notre île en écumant, droite sur la plage. Nous n'entendions plus rien que son bruit. Il me sembla qu'elle accourait, grandissant toujours... jusqu'au ciel!... pour nous emporter en passant.

Un tourbillon de vent et de pluie fine, comme ces nuages qu'on traverse dans les montagnes, nous arriva brusquement; — le flot était sur nous; je me cramponnai aux branches qui me retenaient, et il me sembla que l'arbre tremblait sous mes pieds, ainsi qu'un pont de navire autour de la chaudière. Je sentis un tourbillon d'eau me saisir de toutes parts, et pendant une minute je restai sans rien voir, pas même notre arbre; ouvrant et fermant les yeux tour à tour, ne respirant qu'à peine à travers la poussière d'eau qui me fouettait au visage. Puis le nuage diminua peu à peu. Je regardai au-dessous de moi : à deux mètres de mes pieds, le flot courait rapide, furieux, charriant une couche d'écume jaune, boueuse, où passaient des arbres et des débris de végétaux. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, c'était même spectacle; mais un nuage blanchâtre couvrait presque tout l'horizon. Henrique et Carlos regardaient, comme moi, fascinés.

Nous n'entendions que le bruit des flots. Autour de nous, les broussailles et les arbustes de la plage avaient disparu noyés sous les eaux. Parfois, leurs cimes les plus élevées ondulaient à la surface pour disparaître de suite. Le flot heurtait à notre arbre et courait se perdre derrière nous dans la forêt comme dans une tombe.

Peu à peu le bruit diminua : les arbustes du bord reparurent au-dessus des flots; les eaux baissèrent comme si elles s'engloutissaient sous le sol; le courant devint moins rapide. Il ne resta plus à la surface qu'une nappe d'écume pleine de feuilles et de débris, agitée encore et frémissante de ce vague mouvement que garde une eau qui vient de bouillir. La mer avait déjà repris sa calme surface, quand nous entendîmes au lointain le bruit du second flot; il arriva, comme le premier, moins rauque, moins élevé sur l'eau, moins désordonné, mais courant plus vite et charriant encore plus d'arbres, de débris et d'écumes que le premier.

Avez-vous jamais regardé du haut d'un pont, au-dessus d'un chemin de fer, un train venant vers vous à toute vitesse? On voit d'abord, au lointain, la fumée de la locomotive qui serpente dans l'air au-dessus du train, et on croit que la machine n'avance qu'à peine. Mais à mesure qu'elle approche, sa vitesse double, et puis décuple à l'œil; et quand elle va passer sous le pont d'où on la domine, il semble que ce monstre

inouï, vomissant de la fumée et du bruit, va monter sur le pont, sur vous, en bondissant vers le ciel. Il passe, rapide comme un météore; la fumée vous inonde, le bruit vous assourdit, puis tout s'en va, s'effaçant dans l'horizon. Le second flot de la pororoca jeta dans ma pensée cette sensation et ce souvenir de la patrie; ce fut pour moi comme des milliers de locomotives pressées l'une contre l'autre, marchant de front et arrivant sur nous. Mais il dura moins longtemps que le premier, et le bruit cessa presque de suite. Le troisième flot ne fut guère qu'une haute lame qui passa rapide et dont le roulement se perdit peu à peu dans les profondeurs de la forêt.

Nous descendîmes de notre arbre, silencieux, car les grands spectacles de la nature inspirent le respect et font le silence, comme toutes grandes choses; il n'y a que les corbeaux qui croassent au-dessus de tout et à tous moments. Nous éprouvions cette plénitude de bonheur qui satisfait à la fois l'âme et les sens.

C'était beau en effet. Le Niagara d'abord, puis la pororoca de l'Amazone, je ne sais rien de plus beau sous le soleil. Certes, je ne veux nier aucune joie, mais plaise à d'autres le spectacle monotone d'un ruisseau serpentant dans la plaine, ou d'un coteau chargé de vignes; j'aime mieux voir les grands accidents et les convulsions de la nature, et, quoi qu'on dise, je préfère les monts du Tyrol aux coteaux de la Champagne, les

torrents des Cordilières à la vallée de la Loire. Que ceux qui pensent ainsi s'en aillent voir le Niagara, la pororoca de l'Amazone ou un ouragan des Antilles; car le vieil océan et le nouveau monde seuls ont gardé leurs convulsions terribles. Les antiques volcans de notre vieille Europe sont morts, et le Vésuve et l'Etna n'ont plus qu'une maigre toux de cendres et de fumée qui ne leur prend plus qu'à rares intervalles.

Nos gens arrivèrent bientôt.

— Regardez, nous dit Carlos, — les philosophes magnifiques! pas un n'a voulu se donner cette peine de monter, pour cette jouissance de voir. — Ils ont raison après tout; c'est beau, mais qu'est-ce que cela? beaucoup de bruit pour de l'eau bourbeuse!

La plage entière était inondée sous une masse d'eau jaune et encore couverte d'écume; — le promontoire où était notre arbre était seul au-dessus des eaux, trop resserré pour y dormir avec tous nos gens; — la pororoca d'ailleurs devait revenir pendant la nuit, et si elle est splendide à voir, sa visite est dangereuse. Nous profitâmes des derniers moments de jour pour chercher sous la forêt un lieu de halte sec et abrité de la mer. — Nos gens nous menèrent sous bois jusqu'à un monticule où ils avaient séjourné pendant le flot. L'orage menaçait toujours; nous fîmes faire des carbets de feuilles et nous eûmes bientôt lieu de nous

féliciter de leur abri, car un déluge de pluie tomba du ciel.

Dès le matin nous partîmes pour les bords du lac; la grande marée avait fait grossir de quelques pieds les eaux de l'île et entraîné nos canots. Le courant qui avait dû s'établir les avait drossés au large, hors de notre vue. Après avoir erré tout le jour à leur recherche, nous les trouvâmes vers le soir sur le même rivage, mais à l'autre extrémité du lac, et trop tard pour nous embarquer. Nous eûmes vent debout pendant toute la matinée du lendemain, et ils nous fut impossible de traverser le lac autrement qu'à la pagaye. Nous reprîmes le chemin et la rivière que nous avions suivis en venant, naviguant jour et nuit, et vers le milieu du troisième jour nous mîmes pied à terre devant la case d'Henrique.

La pororoca devait cesser le soir même; le vent était bon pour sortir de l'Amazone et gagner la mer; nous résolûmes de quitter dont Henrique aussitôt après la marée de la nuit, avec le perdant, qui devait commencer vers deux heures du matin.

XXIV

Retour en France.

Nous veillâmes la dernière soirée avec nos hôtes, dans leur carbet. Longtemps nous causâmes de la patrie, et je crus comprendre que don Henrique la regrettait. J'essayai de le ramener en Europe ; sa mélancolie résignée me faisait peine, et il me semblait qu'en France il oublierait ses tristes souvenirs, et se reprendrait au bonheur en retrouvant les habitudes de son enfance. Je lui offris une place sur mon bateau pour lui, dona Carmen et leurs enfants.

Carlos, qui, en dépit de son scepticisme railleur, est

dévoué, loyal, et intelligent en affaires, s'offrit à vendre pour lui ses esclaves et ses produits en revenant de la Guyane. Il secoua la tête sans répondre. J'insistai, vantant Paris, la France, son climat, et toutes nos joies de civilisation.

— En quelques heures, lui disais-je, vous pouvez régler toute chose ; vous avez assez d'ailleurs pour vivre en France d'une vie facile et luxueuse. Venez ! de Cayenne à Paris il n'y a que vingt jours, et rien ne vaut la patrie.

— Ami, me répondit Henrique, la nuit est claire assez : regardez donc autour de vous. Que me donneriez-vous là-bas pour tout cela ? Quelques chambres sans air, dans une maison de ville, resserrée entre une rue et quatre voisins. Non, non ; j'aime mieux ma forêt et ma liberté. Ce n'est pas moi qui puis partir ; c'est vous qui devez rester. Croyez-moi, si le bonheur est de ce monde, il est ici, bien plus qu'au milieu des vanités de votre civilisation superflue. Vous ne savez pas, mais vous saurez quand vous serez revenu, ce qu'on souffre à reprendre le harnais du monde, quand on a goûté de la vie du désert, ce qu'on souffre à se refaire citadin, quand on est devenu sauvage. Vous saurez ce qu'il en coûte à s'étrangler le cou dans une cravate, les épaules dans un habit, pour s'en aller à tout venant sourire à contre-joie, prendre les mains sans amitié dans le cœur, se courber sans respect dans l'âme : ce qu'il en

coûte à vivre des mois entiers sans soleil, manquant d'air et d'espace, regardant la rue sans oser sortir, ou souffrant transi de froid sous un manteau mouillé : ce qu'il en coûte à calculer, à mesurer sans cesse son plaisir comme sa peine, sa faim comme son sommeil, son amitié comme son amour.

Ici, vous vous levez à vos heures, vous dormez à vos sommeils, vous vivez à vos passions, vous faites tuer un bœuf ou un tapir à votre faim; et quand vous avez mangé avec vos gens, vous jetez le reste aux caïmans du rivage. Là-bas, il vous faudra calculer le prix d'un œuf, et ne pas jeter à votre chien les débris d'un poulet. Vous irez tout d'abord, affolé, vous jeter tête baissée à tous les plaisirs, à toutes les joies de ce Paris que vous rêvez aujourd'hui. Mais dès le premier jour vous vous sentirez isolé, perdu au milieu de cette foule; gêné dans sa vie affairée, bruyante, avide, égoïste; froid devant ces arbres sans feuilles; triste devant cette nature arrangée partout comme un jardin de barrière, devant ces jours sans soleil, ces nuits sans étoiles, ce climat sans chaleur. Si beaux que soient vos palais, rien ne vaut la nature et la forêt vierge; si doré que soit le galon, rien ne vaut la liberté; vos monts ou vos canaux de main d'homme ne valent ni le torrent ni la montagne; vos cheminées ne sont pas du soleil. L'œuvre de l'homme ne vaut pas l'œuvre de Dieu. La tristesse vous viendra, et à toutes heures, regardant

vers l'Amérique et l'équateur, rêvant soleil et liberté, vous regretterez la vie large et vagabonde du désert.

Nous causâmes ainsi longtemps. Longtemps il me prédit toutes choses : déceptions, espoirs trompés, tristesses, regrets tardifs, il m'annonça tout comme s'il avait lu dans le livre de l'avenir. Mais je n'écoutais pas.

La patrie! la patrie!

L'heure venue, je me levai pour partir. Dona Carmen vint nous conduire jusqu'à l'Amazone, et Henrique, sur son canot, jusqu'à Curua!

En vue de l'île, la brise du matin fraîchit, favorable à son retour; il nous quitta. Avant de descendre sur son bateau, il me conjura une dernière fois de rester avec lui, et de dire adieu à l'Europe.

— Nous vous ferons construire un carbet, me dit-il, et défricher un champ à côté de nous, sur la même île. Vous vivrez seul et libre; puis, si la solitude vous lasse, nous irons au Pérou que vous aimez; là, par son doux pays, Carmen vous trouvera quelque Liménienne espagnole, qui vous fera votre vie, douce comme elle. Et, si vous voulez, nous vivrons là désormais. Le Pérou, c'est une terre d'amour et d'hospitalité! Restez! restez!

Mais mon cœur était au départ; je secouai la tête en lui serrant les mains, et alors je l'entendis murmurer tout bas :

Quos vult perdere Jupiter dementat.

Ceux qu'il veut perdre, Jupiter les affole.

Puis il prit des mains d'Isidorio un manuscrit qu'il me donna, en disant : — Vous m'avez demandé l'histoire de ma vie, et des récits de mœurs américaines, vous les trouverez dans ces livres. Publiez ou brûlez, à votre gré. Si vous publiez, envoyez-moi mes récits et un panier de champagne; je nous relirai en buvant à notre santé.

Je pris ses livres : il partit, l'aube se levait; plus d'une heure je suivis tristement des yeux son canot, puis sa voile qui parut longtemps encore aux rayons du soleil. Mais le vent s'éleva, gonflant nos voiles et nous poussant au large. Son bateau s'effaça dans le lointain. Peu à peu, regardant vers Cayenne, dont je me rapprochais heure à heure, jour à jour, je m'enivrai d'espoirs, et, me sentant vivre, les images de don Henrique et de cette félicité que je quittais pour jamais s'effacèrent sous des pensées chéries de famille et de patrie.

Le soir même, nous atteignîmes Bailique. Le lendemain, par le travers du cap Nord et de Maraca, je fus obligé de jeter sur une île le vieux John, notre pilote, qui me trahissait. Mais, grâce à un Indien pêcheur de Mapa et à nos boussoles, notre voyage continua sans encombre, et quinze jours après nous étions à Cayenne.

Là Carlos me quitta pour retourner au Para; le départ de cet ami me laissa triste pendant longs jours; il me sembla que le dernier lien qui me retenait encore à la vie d'Amérique, à la vie du désert, se brisait à

jamais. Une partie de nos hommes resta à la Guyane, les autres retournèrent au Brésil avec Carlos. Quarante jours après, j'étais à la Martinique, et, il y a six mois, en France.

Don Henrique m'avait bien prédit mon sort. J'ai passé par les joies de l'arrivée, et aussi par les contraintes de la vie civilisée, et par les froideurs des accueils, et par les déceptions du retour. Une main bienveillante m'a soutenu quelque temps, mais elle s'est éloignée, et je suis resté brisé d'efforts perdus, d'espoirs trompés, découragé de travaux sérieux, stériles pour mon frère comme pour moi, rêvant don Henrique, l'équateur etsa tranquille insouciance. Puis un ami m'a offert de laisser là rapports, cartes, chiffres, et produits commerciaux, tout ce bagage amoncelé qui nous a coûté tant de peines, moisson dédaignée par ceux qui la devaient recevoir, pour écrire sans effort et sans ennuis les mœurs d'un autre monde. J'ai accepté, et j'ai écrit ce prologue avant de publier les manuscrits de don Henrique. Merci à ceux qui m'ont soutenu, merci à ceux qui m'ont donné leur hospitalité bienveillante.

FIN

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Paris. -- Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

RÉCITS

DE KABYLIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. WITTERSHEIM, RUE MONTMORENCY, 8.

RÉCITS

DE

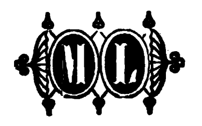
KABYLIE

— CAMPAGNE DE 1857 —

PAR

ÉMILE CARREY

AVEC UNE CARTE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1858


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE

L'exactitude étant, selon moi, la première condition de toute publication historique, je crois devoir expliquer comment je suis à même de raconter exactement la dernière campagne de Kabylie.

Pendant un séjour de quelques semaines que je faisais à Alger, pour santé, durant le dernier hiver, le gouverneur général de l'Algérie m'a autorisé à assister à l'expédition de Kabylie, qui devait se faire au printemps.

Animé par le désir de voir une campagne militaire et un pays peu connu, j'ai suivi l'expédition, depuis le premier jour jusqu'au dernier, regardant tout de mon mieux, les hommes et les choses.

J'ai fait cette campagne de mon plein gré, sans mandat, ni mission de personne : je n'y ai rien cherché qu'un nouvel horizon : je n'ai rien demandé à en recueillir, que le juste salaire de mon travail,

c'est-à-dire les prix des ventes de ma publication, soit en articles, soit en volume.

Quant à cette publication elle-même, entière liberté d'écrire m'a été laissée : tous les renseignements que j'ai demandés, sans exception, m'ont été donnés : ma plume n'a été dirigée par aucunes considérations de personnes, par aucun désir d'honneurs, ni de lucres : je regarde la vérité comme le premier devoir de l'écrivain : j'ai de mon mieux, avant tout, accompli ce devoir.

Je puis m'être trompé souvent dans mes appréciations des hommes et des faits : *errare humanum est*; mais je n'ai écrit que ce que j'ai cru être la vérité absolue de fond comme de forme, rendant fidèlement aux chefs, aux soldats, à l'ennemi, *suum cuique*, à chacun le sien.

ÉMILE CARREY.

Septembre 1857.

RÉCITS DE LA KABYLIE

CAMPAGNE DE 1857

CHAPITRE PREMIER

1. De la Kabylie. — 2. Organisation de l'armée expéditionnaire. — 3. D'Alger aux camps. — 4. Camps de Sikhou-Meddour, de Hamis, d'Abid-Chambal.

I. *De la Kabylie.* — La France poursuit en Afrique son œuvre de civilisation conquérante. Isolée au milieu de peuples ennemis de sa race, de sa religion et de ses mœurs, elle est entraînée à combattre par les aggressions incessantes de ses fanatiques voisins, plus encore que par son génie belliqueux. Comme l'Angleterre dans les Indes, la Russie entre ses limitrophes d'Europe et d'Asie, les États-Unis sur les deux Amériques, la France est fatalement conduite à l'accroissement incessant de sa puissance africaine.

Depuis le début de sa conquête en 1830, elle trouve devant elle trois nationalités diverses, qu'il lui faut dompter et s'assimiler pour coloniser librement son nouvel empire : les Turcs, les Arabes et les Berbers ou Kabyles, races distinctes d'origine et de mœurs, ennemies entre elles, mais réunies par une religion et des haines communes

contre le chrétien, le Franc, l'envahisseur nouveau de l'Afrique musulmane.

Les Turcs, nationalité peu nombreuse et sans racines en Algérie, souverains éphémères d'un pays révolté sous leur impuissant despotisme, acculés à la mer par les Arabes et les Berbers, ont été vaincus dès le premier choc et domptés d'un seul effort.

Les Arabes, conquérants épuisés, refoulés par les Turcs, traqués par les Berbers, tribus des plaines, nomades, contemplateurs, amoureux de luxe et de distinctions, façonnés à l'asservissement, ont succombé en quelques années. Leur résistance s'est effacée avec le chef glorieux qui galvanisait leur courage.

Les Kabyles ou Berbers, race indigène, grossis de tous les transfuges des vaincus successifs du nord Afrique, montagnards, sédentaires, travailleurs, passionnés de liberté et d'égalité absolues, tiennent encore en échec la colonie française.

Descendants mélangés mais directs des autochthones ou premiers habitants du pays, les Kabyles se regardent à bon droit comme les légitimes propriétaires du sol ; à ce titre, ils sont les ennemis naturels des races diverses qui sont venues s'implanter sur leur continent. Tous les colonisateurs successifs du nord Afrique, Mèdes, Carthaginois, Romains, Arabes, Français, ne sont à leurs yeux que des envahisseurs détestés, qu'ils doivent combattre sans relâche, et que tôt ou tard ils chasseront de leur terre natale.

L'histoire africaine révèle la légitimité de leurs prétentions, mais en même temps la nécessité fatale pour le conquérant, quel qu'il soit, de dompter le Berber, à peine d'être harcelé, combattu, puis expulsé par lui. En guerroyant sans relâche, jusqu'à l'absorption d'une nationalité dans l'autre, Kabyles et Français, les uns comme les autres, sont dans le courant naturel de leurs races, de leurs intérêts, de leurs devoirs opposés. Les uns défendent le sol sacré de la patrie, les autres suivent leurs voies civilisatrices et conquérantes. L'histoire est la meilleure explication de certaines fatalités incomprises, de devoirs indispensables et comme primordiaux, qui régissent les actions des peuples.

Depuis le premier jour de la conquête chrétienne, les tribus berbères, fidèles à leur nationalité, sont debout devant la France, en lutte ouverte, recueillant ses déserteurs, soutenant ses ennemis, pillant ses tribus soumises ou attaquant ses postes avancés. Elles combattent sans chefs, sans discipline, sans union, mais protégées par les difficultés de leurs pays, luttant *pro aris et focis*, avec la bravoure sauvage de leur race et toute l'énergie d'un patriotisme fanatique.

Depuis le premier jour, la France les combat et les refoule sans relâche. Aussitôt après la soumission de ses premiers ennemis, les habitants des plaines ou les Arabes, elle s'est trouvée directement en face des Berbers ou Kabyles, ou habitants des montagnes. Une lutte et des négociations incessantes ont triomphé progressivement

de tous les Kabyles des montagnes isolées, puis de ceux des basses montagnes du Djurjura, l'une des grandes chaînes de l'Atlas algérien et le siége principal de la résistance kabyle. Quatorze expéditions tentées successivement autour de cette cordillère africaine, ont peu à peu circonscrit la résistance des Berbers, et l'ont isolée, comme dans une île ennemie, seule en guerre au milieu de l'Afrique pacifiée. C'est cette contrée insoumise, qui est connue en Europe sous le nom de *grande Kabylie ou Kabylie du Djurjura.*

Le territoire de la grande Kabylie se compose d'un seul massif de montagnes à étages successifs, dont le centre principal est une immense muraille de rochers à pic, qui porte le nom général de Djurjura. Sa superficie, estimée à 8,000 kilomètres carrés, est bornée approximativement au nord par Dellys et la Méditerranée ; à l'est par Bougie, à l'ouest par la vallée de l'Isser, au sud par Aumale. Sa population est estimée généralement à 250,000 habitants.

C'est le cœur même de la puissance berbère et le foyer de tous les soulèvements des peuples du nord Afrique. Ses montagnes abruptes, coupées par des précipices, hérissées de villages, peuplées, comme une ruche d'abeilles, par une race guerrière, pauvre et farouche, sont presque vierges de pas conquérants. A l'exception des Romains, peut-être, aucun des dominateurs successifs de l'Afrique septentrionale ne les a possédées pleinement.

Ce vaste cratère d'irruptions destructives est situé à trente lieues de la capitale de la colonie algérienne. D'Al-

ger même on découvre le Djurjura, à compter ses sommets. Quand le Kabyle, descendant sur la basse montagne, dévaste les villages des tribus soumises, du haut des terrasses d'Alger on voit la lueur des incendies.

Tant que ce foyer des résistances africaines ne sera pas éteint, tant que le Kabyle ne sera pas poursuivi, jusque dans son dernier asile, tant que la Kabylie du Djurjura ne sera pas domptée, il n'y a ni repos ni sécurité pour l'Algérie. L'or ou les conseils d'une puissance ennemie de la France, l'illumination soudaine d'un marabout fanatique, le moindre choc européen, peuvent soulever tout à coup la grande Kabylie; puis, à sa suite, comme une traînée de poudre, tous les peuples musulmans que la France tient sous sa pression victorieuse, peuvent s'enflammer dans une guerre universelle de race et de religion.

II. *Organisation de l'armée expéditionnaire.* — Dans le but d'écraser cette résistance, ou au moins de la réduire encore, le maréchal Randon, gouverneur de l'Algérie, a demandé à l'Empereur l'autorisation de faire une nouvelle campagne de Kabylie.

L'Empereur l'a autorisé. Comme pour les campagnes précédentes, l'Algérie seule, sans troupes nouvelles envoyées par la France, doit fournir l'armée nécessaire à l'expédition.

Afin d'obtenir des résultats décisifs, le maréchal convoque 35,000 hommes de troupes régulières et quelques milliers d'auxiliaires arabes et kabyles. Tous les grands centres militaires de la colonie sont appelés à fournir leurs

contingents. Des troupes viendront à la fois des trois provinces de l'Algérie. C'est l'armée la plus considérable qui, jusqu'à ce jour, aura été réunie dans l'Afrique française.

En vue d'attaquer la Kabylie par différents côtés à la fois, de faire en quelque sorte le siége de cette grande île insoumise, le maréchal fractionne cette armée expéditionnaire en plusieurs corps de troupes. Chacune de ces colonnes doit opérer isolément, sous un chef distinct et sur un point séparé, mais sous la direction générale du gouverneur, qui commandera lui-même l'expédition.

Un corps de 25,000 hommes environ, de troupes régulières, formant trois divisions, sous le commandement direct du maréchal, composera l'armée active proprement dite. Chacune de ces divisions, commandée par un général de division, se subdivise en deux brigades, sous les ordres immédiats de deux généraux de brigade. Un corps de cavalerie et une réserve d'artillerie sont annexés à cette armée.

Ce corps principal doit entrer dans la grande Kabylie par le nord, et à cette fin se concentrer dans la vallée du Sébaou, aux pieds des montagnes ennemies, près du fort de Tizi-Ouzou.

Une colonne dite d'observation, composée de deux bataillons d'infanterie, de deux escadrons de cavalerie, d'une section d'artillerie et d'un goum arabe, sous les ordres d'un colonel, doit se concentrer sur la frontière ouest de la Kabylie, à l'entrée de la vallée de Boghni, autour du fort de Dra-el-Mizan, centre de ses opérations.

Une seconde colonne, composée de deux bataillons d'infanterie, deux escadrons de cavalerie, une section d'artillerie et un goum arabe, sous les ordres d'un colonel, doit occuper également un poste d'observation militante, sur les versants sud du Djurjura, dans la vallée de l'Oued-Sahel, à quatre lieues de la colonne précédente, chez les Beni-Mansour.

Une troisième colonne d'observation, composée de deux compagnies de troupes régulières et de goums arabes, sous les ordres d'un lieutenant colonel, doit s'établir sur les versants sud du Djurjura, dans la vallée de l'Oued-Sahel, à Tazmalet, chez les Beni-Abbès, tribu récemment soumise.

Enfin une division entière, composée de 5,000 hommes, avec artillerie, génie, etc., sous les ordres d'un général de brigade, doit se concentrer sur les frontières sud-est du pays ennemi, en face du col de Chellata, l'un des passages de la grande crête rocheuse du Djurjura.

Des contingents kabyles, soumis à la France et suscités par elle, doivent prendre part à la lutte, mais séparément, pour leur compte, selon leur mode de combat, leurs haines, leurs volontés du moment.

Le maréchal commandant en chef l'expédition et les trois divisions de l'armée active, doit être assisté, pendant toute la durée de la campagne, par un état-major nombreux. Cet état-major se compose : des aides de camp et officiers d'ordonnance du maréchal-gouverneur, d'un état-major général, d'un ingénieur en chef des mines, des comman-

dants supérieurs du génie, de l'artillerie et de la cavalerie, d'un service administratif ou intendance, d'un bureau arabe ou de direction politique, chargé de tout ce qui concerne les indigènes, d'un bureau de topographie pour les cartes, plans, etc., d'un vaguemestre pour la correspondance, d'un grand prévôt avec des gendarmes pour la police, et d'un chirurgien-major.

Par les soins de l'état-major général, les diverses troupes, qui doivent prendre part à la campagne, quittent leurs garnisons dans le courant d'avril ou les premiers jours de mai 1857, et viennent prendre leurs postes respectifs autour du pays ennemi.

L'ordre et la prévoyance sont nécessaires, car, en quelques semaines, 35,000 hommes doivent être concentrés au pied des montagnes kabyles, pourvus de tout pour l'expédition.

De nos jours, par les grands mouvements d'armée qui s'opèrent et avec nos chemins de fer européens, on parle de milliers d'hommes comme on parle de millions, et, pour organiser une campagne de 35,000 hommes en Kabylie — quand on ne voit pas — on est tenté de croire que ce mouvement s'accomplit par baguette magique, par télégraphe électrique. Allez! et l'armée va; et au jour fixé, chacun est au combat.

C'est à peine si quelques hommes du métier songent à ce qu'il a fallu de pensées, de soins, de peines, pour faire mouvoir ces troupes sans fouler les pays soumis qu'elles traversent, pour assurer leur existence future au milieu

de montagnes qui ne produisent même pas les aliments nécessaires à leurs habitants sauvages, pour tout préparer en vue de la lutte et de la domination.

Tout d'abord, il est difficile de se faire une idée de ce qu'il faut à 35,000 hommes en rations militaires, pain, biscuit, légumes, etc.; rations d'orge pour les chevaux; munitions, tentes, etc.; ambulances pour les malades et blessés; artillerie, avec son attirail de canons, d'affûts, d'obus, de fusées; génie, avec son fourniment d'outils pour ouvrir les tranchées et les routes, couper les arbres, etc.

Tout ce matériel doit suivre l'armée à dos de mulets ou de chameaux, par des sentiers de chèvres; car, en Kabylie, il n'y a ni océan, ni routes, ni chemins de fer. En dépit de l'ordre le plus économe, l'expédition traîne après elle 10,000 bêtes de somme et autant d'hommes pour les guider. Une partie de ces transports est fournie par l'État; le plus grand nombre provient de réquisitions : les Arabes sont contraints à ce service moyennant 2 fr. 50 c. par jour, pour chaque Arabe et son mulet. C'est le *væ victis* de tous temps et de tous pays. Avant notre conquête, les Turcs requéraient aussi les populations indigènes pour le service du dey, mais ils ne les payaient point, et souvent, au gré d'un caprice, ils confisquaient les bêtes et bâtonnaient les hommes. La France moderne paye ses serviteurs, ne leur confisque rien et ne les frappe point.

Enfin tout est prêt, vivres, munitions, troupes. Sous les inspirations du gouverneur, son chef d'état-major, le général de Tourville, aidé du colonel Pourcet, des officiers

sous ses ordres et de l'intendance, a tout disposé au pied même des montagnes qui vont être attaquées. Une fois de plus, la France a prouvé sa puissance organisatrice; une fois de plus est justifiée cette grande parole de récompense : « que les hommes, qui savent préparer la lutte, méritent la reconnaissance de la patrie, non moins que ceux qui dirigent les combats. »

En Algérie le gouverneur et les états-majors ont double mission : ils préparent la lutte et dirigent les combats.

III. *D'Alger au camp.* — Alger la blanche est encore une fois redevenue Alger la guerrière, comme l'islamisme l'appelait jadis. Au lieu des promeneurs alanguis de souffrance, qui encombraient ses rues, on ne voit plus que des uniformes de guerre. Chaque jour, par toutes voies, des détachements, des officiers, des soldats isolés arrivent de France ou de l'intérieur, et traversent la ville en costumes de campagne, demi-guerriers, demi-voyageurs. Ceux qui déjà sont vieux d'Afrique montrent aux derniers venus les montagnes de cette Kabylie vers laquelle ils se dirigent et que trente lieues à peine séparent d'Alger. De la place du Gouvernement, chacun peut contempler les cimes neigeuses du Djurjura, et à leurs pieds, entre elles et la Mitidja, les longs versants des montagnes kabyles.

Cependant, pour chacun tour à tour, l'heure du départ sonne : les adieux se font; dans le silence des familles, quelques larmes à demi tombées s'essuient; mais presque partout la gaieté règne et le jour du départ est un jour de fête. La vie des camps, la vie de soldat, au grand

air, au danger, à la gloire, c'est la passion de la France.

La Mitidja est couverte d'hommes, de chars et d'animaux : ici une compagnie est en marche, égrenée, sans rangs; par le soleil, la poussière et les fossés de la route, chacun chemine à son gré. Tout soldat porte à son dos son sac de guerre, sa tente ou ses marmites de campagne; les fusils sont aux épaules en tous sens; les mains sont dégantées, les tuniques ouvertes; les pantalons sont dans les guêtres, serrés pour la route. Les officiers, à cheval quelques-uns, la plupart à pied, apparaissent çà et là, hausse-col tombant, en grandes bottes, abrités sous un caban blanc, ou un mouchoir qui flotte du képi sur l'épaule : officiers et soldats causant, fumant, riant ou silencieux de route et de chaleur, mais tous l'allure contente, s'en vont pas à pas vers l'étape indiquée.

Là, sur le bord d'un chemin, dans le fond d'un vallon, autour d'un torrent, en rase plaine ou parmi les broussailles, un bataillon est campé. Des chevaux hennissent attachés à des piquets, débridés, paissant l'herbe en attendant leur prébende d'orge. Des tentes se dressent; des quartiers de bœuf ou de mouton saignent accrochés à des branches; un soldat traîne du bois mort ou vert, cassé à l'arbre voisin; un autre apporte de l'eau; un troisième émiette le pain ou le biscuit; des feux flambent de tous côtés, et des senteurs de dîners, des rires, des chants, des propos joyeux courent par la plaine.

Plus loin, un convoi d'Arabes est en marche. Les mulets vont pliés sous leurs fardeaux : les chameaux défilent à

grands pas lents, avec leurs corps difformes, leurs cols tendus, leurs têtes étranges, qui regardent tout d'un œil mélancolique et bête; les charges pendent secouées aux deux côtés de leur dos. Les Arabes conducteurs suivent isolés, toujours graves, guidant leurs bêtes avec le bâton. Sur les flancs du convoi, un spahi, drapé de rouge, court à cheval, encaissé dans sa haute selle arabe; du haut de sa monture, aux mouvements rapides, il active de la voix la lenteur des mulets et de leurs guides; et chaque Arabe obéissant frappe sa bête en murmurant à demi voix, un *chhou* excitateur, qui paraît correspondre à tous les cris divers de nos charretiers français.

Mais la nuit tombe : le convoi s'arrête. Les caisses, les barils, les bagages sont jetés sur le sol sans ordre; les bêtes déchargées paissent librement; quelques tentes sont dressées çà et là, au hasard; des feux s'allument. Autour d'eux, les Arabes s'entassent silencieux ou parlant avec des éclats de rire sauvages; et, en les voyant ainsi accroupis sous leurs laines blanchâtres, attisant les feux qui les éclairent, les yeux luisants, basanés et maigres, on rêve aux sorcières de Gœthe, faisant sabbat.

Sur tout le chemin, depuis Alger jusqu'aux montagnes, on rencontre en outre des cantiniers, des troupeaux de bestiaux, des chariots du train, des charrettes, des mulets, chargés de provisions, de munitions, de bagages, etc. Chaque troupe chemine vers la Kabylie sans confusion et tour à tour, par longues files, car tout est prévu à l'avance. A la place, au jour, à l'heure marquée par l'état-

major, chacun séparément installe son repos ou son bivouac de nuit.

Le 17 mai, le maréchal quitte Alger, traverse en voiture toute la Mitidja, franchit à cheval les dix lieux de collines et de vallons, qui séparent l'Isser du Sébaou, et le jour même arrive au fort de Tizi-Ouzou (le col des genêts épineux), près des camps de l'armée active.

IV. *Camps de Sikhou-Meddour, de Hamis, d'Abid-Chambal.* — Le lendemain de son arrivée à Tizi-Ouzou, le maréchal visite successivement le fort et les camps; le 19, il pousse une reconnaissance, jusqu'au pied des montagnes insoumises, afin de choisir les points d'attaque; puis, le 20 au matin, suivi de son état-major, il établit son quartier général au centre de l'armée active. 25,000 hommes environ de troupes françaises, et quelques goums arabes, entourés ou suivis d'un nombre considérable de bêtes de somme et de bestiaux, composent cette armée.

A droite du quartier général du maréchal, sous les ordres du général Renault, est campée la première division, organisée en deux brigades qui comprennent : la première, 5 bataillons, sous la direction du général de Liniers; la seconde, 6 bataillons, commandés par le général Chapuis. C'est le camp de Sikhou-Meddour. La cavalerie est établie autour de ce camp, sous les ordres du colonel de Fénelon.

A sa gauche, sous les ordres du général de Mac Mahon, est la seconde division, organisée en deux brigades, qui

comprennent chacune 6 bataillons, sous les ordres des généraux Bourbaki et Périgot. C'est le camp d'Abid-Chambal.

Autour de lui, au centre, est rangée la division du général Jusuf, organisée en deux brigades, qui comprennent chacune 6 bataillons, sous les ordres des généraux Gastu et de Ligny. C'est le camp de Hamis.

Indépendamment des troupes d'infanterie, ligne, zouaves et chasseurs, chaque division a un contingent de génie et d'artillerie, un service d'ambulance et un état-major divisionnaire, composé des aides de camp et officiers d'ordonnance du général, de l'état-major de la division, d'un officier des bureaux arabes, d'un chirurgien-major et d'un aumônier.

Les trois camps sont établis sur un espace de plus d'une lieue, dans le fond d'une large vallée encaissée de tous côtés par des montagnes; derrière eux ou au travers de leur méandre, le Sébaou, fleuve africain, roule sur des galets ses eaux rares, qui serpentent par filets séparés et limpides. Des plages de sable s'étalent sur ses deux rives, nues ou couvertes çà et là de broussailles rabougries.

Derrière les camps, règne une longue suite de collines déboisées, qui vient mourir sur la vallée par pentes douces. Toute cette partie de la Kabylie jusqu'à Dellys et la mer, est occupée par des tribus soumises, dont quelques contingents sont même avec l'armée.

A droite, dans le lointain, le Bordj ou fort de Tizi-Ouzou projette son mamelon couvert de murailles, qui ferme le chemin d'Alger et de la Mitidja. Le Bordj est une des

ɘfs de la Kabylie insoumise ; situé sur un plateau isolé touré de plaines, il commande la vallée du Sébaou, ıi sillonne les montagnes depuis Dellys jusqu'au Djurra. Ses bâtiments considérables abritent une garnison, ı hôpital qui peut recevoir 400 hommes, une manuten-n organisée pour fabriquer 12,000 rations de pain par ır, et presque tous les approvisionnements et la réserve ırtillerie, nécessaires à la campagne.

Ses murs blancs ferment l'horizon de droite. En avant lui, le fleuve tournant brusquement vers Dellys, s'en-ıce entre les contre-forts de sa rive droite par une gorge serrée, comme la bouche d'un gouffre.

\ gauche, la vallée se perd derrière les montagnes boi-s des tribus ennemies, en continuant son cours si-eux, qui va se resserrant toujours jusqu'au Djurjura, ıs lequel le Sébaou prend ses sources.

En face des camps, du côté de l'ennemi, les terres s'élè-ıt progressivement par mamelons ou plateaux, dont les ıtes douces vont en tous sens, sans ordre. Des blés, des es encore verts, des foins, des sainfoins aux fleurs ro-, les recouvrent partout. Puis la plaine cesse brusque-nt : les montagnes commencent. Dans le bas, sur leurs livités dernières, des figuiers et des oliviers, plantés à ges intervalles, laissent entrevoir un sol cultivé, la-ıré, préparé comme en France. Puis les pentes devenant s roides, les figuiers et les oliviers se font rares : on voit plus que des frênes épars, qui poussent comme olés à la terre qui les porte. Peu à peu la montagne se

dresse presque à pic ; partout où il y a terre végétale et inclinaison possible à des pieds d'homme, il y a culture, mais arrachée par les eaux sur des côtes abruptes, la terre manque par places. Çà et là on aperçoit, tortueuse, rougeâtre, une apparence de grand serpent, qui monte en sinuant : c'est un sentier-ravine, chemin de chamois, creusé par les eaux, qui mène jusqu'à la crête de la montagne.

Entre ces crêtes, dans les déchirements qui les séparent, on voit s'enfoncer des vallées aux pentes cultivées comme de grands vergers, coupées de haies, plantées d'arbres qui prolongent au loin leurs ravines verdoyantes. Par intervalles, dans leurs fonds, aux caprices des montagnes, l'œil aperçoit tout à coup quelques cimes grisâtres, dénudées, sillonnées de plaques de neige. C'est le Djurjura.

Sur ces crêtes sans plateaux, étroites comme des tranchants de lames, se trouvent tous les villages ; les maisons inégales des premiers qu'on découvre se profilent dans le ciel, ainsi que des sommets dentelés de rochers, à les prendre pour tels.

Ce sont ces villages qu'il va falloir enlever ; c'est par ces sentiers qu'il faudra passer ; ce sont ces montagnes dont les hauteurs varient de 800 à 900 mètres, dont toutes les pentes sont si roides qu'une pierre lancée d'en haut doit rouler jusqu'en bas, dont chaque rocher détaché peut écraser des files d'assaillants, ce sont ces montagnes qu'il faudra gravir sous le feu d'un ennemi qui vise à couvert, à son aise, de chez lui, comme on vise une poupée dans un tir !

Durant toute la première journée, au-dessus de cet im-
›nse panorama, le ciel étend sa coupole bleue, sans
ages ; le soleil d'Afrique mord. Dans l'air, au-dessus des
nps, quelques vautours grisâtres, en quêtes de proies,
ınent isolés par lentes spirales. L'air est limpide et
r.

En se promenant sur les collines amies qui règnent en
e des montagnes ennemies, de l'autre côté de la val-
, on voit au-dessous de soi, dans la plaine, sur les
ux bords du fleuve, comme trois villes de maisonnettes
ınches ou de cabanes de feuillage déjà séchées par le
eil. Ce sont les trois camps ; à travers leurs méandres,
cule sans cesse une foule d'hommes, de chevaux et de
ılets. Des fumées, des bruits de tambours, de clairons,
musiques, des chants et toute une rumeur confuse mon-
ıt de cette foule, comme d'une cité. Tout autour d'eux
herbes apparaissent foulées, grisâtres ; mais peu à
u, au loin, la verdure reparaît, et on distingue çà et là,
fouis dans les hautes herbes, des bandes de soldats et
Arabes qui fauchent pour les bestiaux, des sainfoins ou
s blés verts ; et enfin, au lointain, comme en pays en-
mi, les grand'gardes apparaissent au milieu des ver-
res de la plaine, groupes noirâtres et mouvants qui
llent pour tous.

A la lorgnette on aperçoit sur les crêtes des montagnes
nemies et jusque sur les basses collinés qui les bor-
nt, des hommes isolés ou réunis par troupes, vêtus de
ınc, qui glissent comme des ombres dans l'azur du

ciel. C'est l'ennemi. Çà et là, sur le haut d'un piton, en promenant la lorgnette, on en découvre quelques autres travaillant à des ouvrages avancés, ou assis par terre en groupes. De loin en loin, entre leurs premiers postes et les nôtres, une fumée bleuâtre monte dans l'air, une explosion lointaine retentit : bruit inutile, qui ne blesse personne, mais prélude sinistre de luttes prochaines.

Pendant la nuit, les explosions sont plus fréquentes; guidés par nos feux, qui de tous côtés brillent dans la plaine, quelques Kabyles isolés essayent de loin leurs balles vaines qui n'arrivent pas, et auxquelles personne ne répond, même dans les grand'gardes.

L'attaque est projetée pour le lendemain et chacun se prépare. Les soldats nettoient leurs armes une dernière fois ; les officiers chargent leurs pistolets ou écrivent quelques lettres, dernières pensées d'amitié ou d'amour. Le maréchal et ses généraux discutent une dernière fois leurs plans d'attaque. Tous sont prêts ; tout est décidé. La tribu kabyle dont le territoire doit être envahi le premier par l'armée expéditionnaire, est celle des Beni-Raten.

Parmi les diverses nations insoumises de la grande Kabylie, celle des Beni-Raten est une des plus ardentes de l'indépendance. Depuis longtemps la conquête française trouve cette tribu dressée partout devant ses armes ou son influence. Elle est divisée en cinq fractions, parfois ennemies entre elles, mais toujours unies pour la lutte contre les chrétiens. Travailleurs, intelligents, belliqueux, protégés par un pays réputé inaccessible, fiers de leur sol

et de leur liberté vierges, les Raten n'ont jamais cessé de lutter par les armes, les intrigues et l'argent.

Leurs contingents d'hommes armés ont pris part à tous les combats qui se sont donnés contre nous dans les montagnes; leurs intrigues réitérées ont fait soulever en 1855 les Beni-Ouaguenoun; en 1856, les Guechtoula; par des sacrifices d'argent incessants, ils soutiennent dans chaque tribu le parti de la lutte contre le Roumi, l'étranger, la France. Leurs habitudes guerrières, leur richesse, leur nombre, leur donnent sur toutes les tribus voisines une influence dominante et souvent décisive. A eux seuls ils comptent quatre à cinq mille fusils, et des alliés nombreux, qui gravitent autour d'eux. Les abattre, c'est frapper au cœur l'indépendance kabyle : c'est par eux que la campagne doit commencer.

Leur tribu, forte de soixante villages, s'étend sur plusieurs crêtes de montagne, qui sortent comme des rameaux, d'un plateau commun, le Souk-el-Arba. Ce plateau est comme la capitale du pays des Beni-Raten. C'est le point central de leurs positions géographiques et le lieu de leur marché principal. Situé près du Djurjura, pour l'attaquer, il faut traverser toute la Kabylie insoumise. Trois grandes crêtes partent de ce carrefour et viennent, en s'éloignant les unes des autres, tomber par pentes abruptes sur la vallée du Sébaou. C'est seulement par ces trois crêtes que Souk-el-Arba relie comme un sommet de triangle, qu'on peut monter jusqu'à lui du fond de la vallée du Sébaou, soumise à notre domination.

Les trois camps de l'armée active ou expéditionnaire proprement dite sont placés en face de ces crêtes. Chaque division a devant elle la position ennemie qu'elle doit enlever, c'est-à-dire une haute crête principale, bordée de contre-forts, hérissée de villages, fortifiée par la nature, et protégée çà et là par les ouvrages grossiers de ses défenseurs. Au jour, chacune d'elles gravira la montagne placée en face de son camp. Mais, si certains qu'ils soient, les projets humains sont soumis à la nature. Vers le soir, de grands nuages grisâtres défilent, prenant dans leurs brouillards les crêtes des montagnes kabyles. Tout disparaît aux yeux, ennemis, villages, arbres et montagnes. Peu à peu les nuages augmentent et par instants descendent jusque sur la vallée. L'ascension ne saurait avoir lieu par ce temps. A travers le brouillard et les sinuosités inconnues de la montagne, les différents corps de troupe ne pourraient ni voir l'ennemi, ni trouver leur route et seraient exposés à tirer les uns sur les autres. Il faut attendre.

Pendant toute la journée du lendemain, les nuages règnent en maîtres, défendant les uns, arrêtant les autres. Déjà, dit-on, les marabouts clament dans la montagne, qu'Allah envoie ses brouillards pour protéger ses croyants bien-aimés.

« Vainement, disent-ils, le Roumi vient, si nombreux, que depuis Alger jusqu'au Sébaou, on ne peut pas jeter un grain d'orge, sans qu'il retombe sur une tête d'homme. Mahomet veille sur ses enfants, et va disperser sans combat cette légion de fourmis voraces. »

Dans les camps on maudit le ciel, et chacun cherche dans

les airs un pronostic trompeur pour le temps du lendemain. L'un interprète les nuages, un autre consulte les vents, un troisième fait parler en augure le coucher du soleil. La nature impassible ne livre ses secrets à personne et passe indifférente sur les confiances des uns comme des autres.

Mais un sanglant épisode, précurseur d'une lutte sans merci, vient troubler le demi-calme des trois camps. Fidèles à leurs natures guerrières et vagabondes, soldats partisans, les zouaves vont errant sans cesse autour des camps, cherchant la razzia, la lutte et l'aventure. L'un d'eux est surpris par un parti de Kabyles, isolé, loin des camps. Un coup de feu l'abat. L'ennemi arrive sur lui; il lutte: mais seul, tombé, perdant ses forces avec son sang, il est pris vivant, entraîné, et déjà le flissat sanglant lui laboure le col. Quelques secondes encore et sa tête coupée ira orner une porte kabyle.

Cependant quelques-uns de ses camarades, *chapardeurs* solés comme lui, ont entendu le coup de feu : ils accou'ent; les féroces montagnards lâchent leur proie, et deux pahis ramènent au camp leur camarade à demi mort. Son sang coule à flots par dix blessures; sa tête est au quart ranchée, la mort vient. Mais nos chirurgiens d'armée sont experts à soigner les blessures des zouaves; depuis antôt vingt ans, en Afrique et ailleurs, ils en ont tant vu ! Le moribond guérira; le cou d'un zouave, est comme de 'acier; tant qu'il lui reste une fibre, il ne casse pas[1].

[1] Ce soldat est mort depuis, des suites de ses blessures.

A la vue, au récit de ce meurtre, des paroles de vengeance, des serments sinistres passent dans le camp comme des frémissements; la colère court parmi les zouaves, et si le tambour battait la charge, malheur aux vaincus! Mais les heures qui passent sont douces conseillères : dans deux jours cette fureur vengeresse s'apaisera, mer calmée, devant les pleurs tout-puissants d'un enfant kabyle orphelin!

Le lendemain, mêmes brouillards, mêmes impatiences de tous : la patience en vue de l'ennemi n'est pas née française. Sans les chefs dont les prudences courageuses savent attendre pour vaincre à coup sûr, les soldats se soucieraient du brouillard, comme l'aigle — des nuages et monteraient à l'assaut. Enfin, vers le milieu du jour, les montagnes se dégagent. Le combat est annoncé pour le lendemain dès l'aube : le maréchal rappelle aux troupes, en quelques lignes, ses promesses de l'année dernière, leurs triomphes passés et l'espoir de l'empereur comme le sien. La nuit tombe belle d'avenir, de combats et de gloire.

Mais le ciel d'Afrique est perfide. Toute la nuit le tonnerre gronde, la pluie tombe à flots comme si Mahomet lui-même la versait pour sauver ses fidèles. Au matin, le camp est un marais; la terre boueuse colle aux pieds. A moins d'ailes, comment gravir ces pentes abruptes, ces terres glissantes et détrempées? Il faut encore attendre, et contre-ordre est donné.

Le contre-ordre ne parvient pas à toutes les oreilles : vainement, à trois heures du matin, l'heure promise, le silence du tambour annonce le repos; le repos ne convient

pas à tous! La tête encore pleine de libations faites la veille en l'honneur du combat prochain, un soldat du train se lève au petit jour et part seul, en quête d'ennemis. En face du camp, bien loin devant les grand'gardes, sur un mamelon isolé, est une mosquée pleine de Kabyles. Pendant les jours précédents, chacun a vu l'ennemi s'y réunir par troupes et monter la garde autour de son temple. C'est là que le soldat dirige ses pas chancelants d'abord, puis assurés et résolus.

Il monte, entre dans la mosquée, et saisit une lampe qui brûle encore. Au bruit, les défenseurs du prophète accourent; mais, ne pouvant croire à tant d'audace, ils prennent le soldat pour un déserteur, lui parlent, puis veulent l'entraîner. Il résiste, s'échappe de leurs mains, et descend la montagne en bondissant. Vainement les Kabyles tirent sur lui et le poursuivent avec des hurlements : le sacrilége infidèle fuit sain et sauf. Il arrive aux grand'-gardes essoufflé, mais sans blessures tenant toujours sa lampe, trophée de sa tentative.

Les soldats, à leur tour, le prennent pour un déserteur mal accueilli par l'ennemi; il est arrêté, puis vivement ramené au camp. Une foule curieuse et indignée suit le coupable silencieux. Mais l'officier chargé de l'interroger reconnaît promptement l'erreur de la foule et l'état du triomphateur, habitué d'ailleurs aux libations extra. Le soldat raconte en détail sa course, son danger et sa fuite, et quand on lui demande pourquoi, seul, il a été ainsi à la conquête de tout un poste : « Je voulais préparer le café

pour les camarades, qui allaient monter derrière moi, » dit-il, avec ce flegme ingénu d'un buveur, qui a la conscience, sinon la raison, de toutes ses actions. L'officier se borne à le faire enfermer, jusqu'à évaporation complète de l'esprit aventureux qui est encore en lui, et toute l'armée, chefs et soldats, se plaît à reconnaître la vérité du vieux proverbe œnophile : « La Providence les protége. »

Au sortir du bruit causé dans le camp par le passage du prétendu déserteur, on entend tout à coup de nombreux coups de fusil, qui paraissent venir du piton même qu'il a parcouru : chacun croit à une attaque contre les postes avancés, et les suppositions, les histoires, les détails même circulent dans le camp sur la nature de l'attaque et le nombre des assaillants. Mais un officier d'ordonnance vient annoncer que ces coups de fusil ont été tirés à propos d'un âne que les Kabyles ont pris, et dont ils ont célébré la conquête par tout ce bruit, si fertile en commentaires.

A part ces deux incidents, la journée passe lentement : les uns causent, les autres dorment pour tuer le temps ; les coups de feu isolés, qui de fois à autres retentissent aux avant-postes, ne dérangent plus personne : on ne lève même plus la tête : les nuages qui passent, indices trompeurs du temps futur, ont seuls puissance pour occuper les regards et la pensée.

Fatigué d'espoirs trompés, chacun se demande pendant combien de jours, de semaines, l'attaque sera ainsi différée. La vie de camp a ses gaietés, mais elle a ses heures monotones, et l'attente est longue toujours, quelle qu'elle soit.

CHAPITRE II

1. Attaque et ascension des montagnes des Beni-Raten. — 2. Division Mac Mahon. — 3. Division Jusuf. — 4. Division Renault. — 5. Camp de Tighilt El-had-Ali. — 6. Combats du 25. — 7. Soumission des Beni-Raten.

I. *Attaque et ascension des montagnes des Beni-Raten.* — Enfin, le soleil se couche dans un bain de pourpre et d'or; le ciel est clair partout : c'est pour demain. Tous les chefs sont prévenus, la nouvelle circule. Les tambours et clairons resteront muets, pour ne pas avertir l'ennemi : chacun se lèvera de lui-même; les premiers debout réveilleront les autres.

En effet, à trois heures et demie, avant le jour, un murmure confus sort du camp; chaque tente s'agite : chacun sort et regarde le ciel. Les étoiles brillent; les montagnes kabyles apparaissent noires et sombres, sans nuages. Vers l'orient, une lueur vague semble poindre.

Tout le camp est debout; les tentes sont pliées : les troupes sont en armes, prêtes à partir. Les pelotons se forment, et déjà la brigade du général Gastu se masse

dans la plaine, à la place occupée par les grand'gardes de la veille. L'aube se lève; les étoiles de l'orient pâlissent déjà dans sa clarté montante.

Le maréchal monte à cheval et se met en marche, au pas : son état-major le suit. Le général Jusuf, le cou et la poitrine parés de toutes ses croix, souple sur l'alezan qui se tourmente sous lui, en grand uniforme de bataille ou de fête, arrive au galop prendre les derniers ordres. Quelques minutes après, il part pour se mettre à la tête de sa division, et, en partant, il montre du bras le sommet de la montagne :

« Vous serez obéi, monsieur le maréchal, dit-il, à sept heures nous fumerons le cigare dans le village d'Ighil-Guefri. »

C'est la première et la plus difficile des positions, que sa division est chargée d'enlever.

Peu à peu les compagnies formées par colonnes, se dispersent sur la plaine et gravissent les pentes des premiers contre-forts : dans le demi-jour de l'aube, on les voit se disjoindre, s'éloigner et monter à travers les blés, comme de longs rubans noirs mobiles : déjà quelques-unes ont disparu sous les figuiers. Mais à gauche, tout à coup, on entend un feu de file nombreux et nourri; puis des feux roulants et quelques coups de canon résonnent par intervalles, dominant tout sous leur grande voix. La division Mac Mahon est engagée. C'est elle dont on entend le feu.

Le maréchal quitte la basse plaine pour gagner sur la

gauche un mamelon élevé, situé au pied des montagnes et que l'ennemi occupait la veille au soir. De là, il pourra surveiller à la fois les mouvements des deux divisions Mac Mahon et Jusuf. Il monte; deux cavaliers marchent devant lui, la carabine au poing, pour éclairer la route, comme en pays soumis. Les chevaux passent avec peine à travers les blés, heurtant les pierres, glissant sur ces pentes rapides qu'ils gravissent en soufflant. Les coups de feu et le canon grondent sans trève; tout le monde se presse pour arriver et voir; les éperons mordent les chevaux. Le maréchal arrive le premier sur la crête du mamelon; chacun l'a suivi pas sur pas et regarde.

Un nuage de fumée plane sur le bas de la montagne attaquée. Les arbres, les combattants, tout est enseveli comme dans un voile épais. Une senteur de poudre règne dans l'air : par intervalles, quand le canon se tait, les bruits des coups de feu arrivent distincts. On entend les tambours battant, les clairons sonnant la charge, et puis des cris, des clameurs vagues, qui montent portés par la brise. Mais l'œil plonge en vain sur ces fumées de poudre; rien ne perce. A la lorgnette, on voit vers les hauteurs, au-dessus de la fumée, des bandes de Kabyles, qui circulent remontant vers leurs crêtes.

Cependant à droite, au bas d'Ighil-Guefri, la division Jusuf a disparu presque entière, sous les figuiers de la basse montagne. Quelques coups de feu, qui partent dans les arbres, annoncent que, de ce côté aussi, la lutte est engagée : il ne reste plus en vue, dans la plaine, que deux

ou trois compagnies, qui vont disparaître à leur tour.

Plus loin, sur les dernières déclivités qui font face à la division Renault, tout est silence encore. Mais déjà des Kabyles glissent entre les verdures, comme pour regagner leurs villages. La première division doit être en marche; l'ennemi, refoulé devant elle, se groupe et remonte pour l'attendre.

Chacun regarde à tous yeux, chacun promène sa lorgnette sur les flancs des trois montagnes, cherchant un incident, une face visible de cette lutte, qu'il entend et respire sans la voir. Afin de protéger l'ascension du général Jusuf, le maréchal s'est fait suivre d'une batterie de fuséens, qui lanceront leurs boîtes meurtrières dans le village ou les hameaux de la haute crête, tandis que les soldats graviront la basse montagne. Les mulets sont déchargés, les fusées sont placées sur leurs longs affûts, qui ressemblent à des montants d'échelles; chaque fusée part en sifflant, traçant dans l'air un jet de fumée, puis, comme une pierre lancée, traverse la vallée. Les chevaux reculent ou se cabrent : et dans le lointain, bien après, on voit, puis en entend une explosion, qui éclate sur les flancs de la montagne, en répandant même bruit et même fumée qu'une boîte inoffensive de feu d'artifice. Chacune d'elle cependant porte dans ses flancs cinquante balles, qui, à l'instant où leur débile enveloppe touchera terre, doivent partir en tous sens. Mais bientôt le maréchal fait cesser leur feu; car les troupes montent cachées par les figuiers, et les balles des fusées pourraient les atteindre.

Un instant distrait par les fusées, chacun regarde de nouveau le combat, qui gronde autour de lui.

II. *Division Mac Mahon.* — Quelques minutes d'attente s'écoulent longues comme des siècles : tout à coup, du nuage de fumée qui couvre la 2e division, une flamme s'élève, ardente et rouge : puis plus haut, plus loin, une autre. Deux hameaux brûlent : ce sont les hameaux retranchés qui couvraient Tacherahir ; les coups de canon et les feux roulants cessent, remplacés par des explosions isolées, annonçant les derniers soupirs d'une lutte. C'est bien la guerre !

Mais ce demi-silence sinistre ne dure pas. Les tambours, les cris, les clairons reprennent, les coups de feu recommencent, pressés ; plus de canon : le combat doit avoir lieu de près, décisif et mortel. On sent qu'une première lutte est finie, mais qu'ailleurs, une autre renaît plus ardente, — le second effort d'un duel, qui a déjà dû sang !

Bientôt, au-dessus des fumées, sur quelques contre-forts de la crête principale, en haut, bien au delà de Tacherahir, des zouaves apparaissent entre les arbres et les broussailles, avançant toujours. Leurs baïonnettes scintillent sous le soleil, et à l'œil même on distingue leurs uniformes rouges. Devant eux, à chaque instant, on voit des taches blanches, qui passent rapides d'un buisson à un autre. Ce sont les Kabyles.

Au-dessus des uns comme des autres, des fumées soudaines se lèvent isolées. Mais chaque bruit se perd dans le bruit général, et on ne peut rien voir, rien deviner même,

des blessés ou des morts de chacun de ces coups. Cependant on voit les Kabyles se retirer toujours, lentement, en faisant feu de buisson en buisson. Peu à peu, les zouaves se montrent plus nombreux : les bruits de leurs clairons passent dans l'air; les fumées se multiplient au-dessus d'eux. Les Kabyles disparaissent successivement derrière un des plis de la montagne, suivis de près par les zouaves : puis tout redevient désert.

Dans le bas, la fumée règne toujours, mais déchirée par de grandes flammes rouges, qui montent vers le ciel. Est-ce donc déjà Tacherahir qui brûle, comme ses hameaux? C'est le premier village de ceux qui font face à la 2e division, la demeure du Scheik-el-Arab, le plus ardent des Beni-Raten! Oui, Tacherahir est déjà pris : ce sont ses défenseurs vaincus que les zouaves poursuivent, et ses maisons, qui brûlent. Cependant, il est cinq heures à peine ; pour arriver si vite, il a fallu courir! Mais là est le général Mac Mahon de Malakoff, qui marche vite toujours et partout : là sont les zouaves et Bourbaki d'Inkerman — les mêmes — (pas tous, hélas!). Chefs et soldats, quand les hommes de Malakoff et d'Inkerman montent à l'ennemi, ils ne marchent pas, ils courent.

Et en effet, bientôt le maréchal apprend que, selon ses ordres, la division Mac Mahon a commencé son mouvement à quatre heures précises du matin. La brigade Bourbaki est partie en avant sans sacs, composée des 2e de zouaves, du 54e de ligne, du 1er bataillon du 2e étrangers, et du 11e bataillon de chasseurs à pied. Trois sections d'ar-

tillerie la suivent de près. Derrière elle vient la brigade Périgot par bataillons en masse, savoir : le 93e de ligne, le 3e de zouaves et le 1er bataillon du 3e tirailleurs algériens. Un escadron du 1er chasseurs d'Afrique et un escadron de spahis suivent à gauche dans la plaine, menaçant les bas versants de la montagne attaquée et de celle des Fraouçen, tribu voisine et amie des Beni-Raten.

La cavalerie engage la lutte ; ses deux escadrons, le lieutenant-colonel de Gondrecourt à leur tête, ramassent les Kabyles épars sur les derniers mamelons de la plaine ou sous les premiers figuiers, et les chassent devant eux vers leurs maisons. Mais les ordres défendent aux cavaliers d'aller plus loin : l'infanterie doit seule continuer une lutte, que les ravins de la montagne ne rendent possible qu'à des fantassins. La cavalerie reprend dans la plaine son rôle observateur.

La brigade Bourbaki a devant elle un premier plan de terrains en pentes douces, planté de figuiers, semé d'ouvrages en terre et de hameaux avancés, qui abritent des Kabyles répandus, sans ordre, en tirailleurs ; puis Tacherahir, situé à trois cents mètres au-dessus de la vallée, doublement fortifié par la nature et les Berbers.

Précédées d'une ligne de tirailleurs, les troupes entrent sous les figuiers et culbutent dans le ravin de l'Oued-Bou-Kale les premières embuscades ennemies, tandis que l'artillerie ravage à coups d'obus leurs premiers ouvrages ou hameaux fortifiés, et bientôt Tacherahir lui-même.

Les bataillons Bourbaki, protégés par le désordre que

l'artillerie a porté sur la montagne, avancent sur Tache-rahir : mais les Kabyles n'ont pas quitté ce poste de combat : c'est comme le premier rempart de leur résistance ; du haut de ses maisons, ils dirigent sur les assaillants un feu plongeant et meurtrier. Le général Bourbaki divise sa colonne en deux troupes. Tandis que le 1er bataillon du 2e étrangers et le 11e bataillon de chasseurs marchent de front, ménageant leur feu, le 2e de zouaves et le 54e de ligne tournent par la droite, montant échelonnés, gravissant par bonds tous les obstacles. Les Kabyles, effrayés, incessamment pris entre deux feux, sans retraite possible, abandonnent un à un le village et se jettent dans les ravins. La 1re brigade est maîtresse de sa première position.

Sans reprendre haleine, la brigade Bourbaki grimpe vers Bélias, autre bourgade retranchée, à trois cents mètres plus haut, franchit sous le feu de l'ennemi les contreforts de terre et les abattis d'arbres qui la retranchent, aborde maisons et défenseurs à la baïonnette, et là, pour haleter, s'arrête dix minutes ; puis ralliant ses têtes de colonne, 2e de zouaves et 54e de ligne, leur fait reprendre course à travers les balles et les lance, têtes baissées, sur Afensou, situé à une demi-lieue de Bélias, deux cent cinquante mètres plus haut, sur un piton garni de rochers. Elles y arrivent en trente minutes, malgré l'ennemi, les ravins, les escarpements, et, à six heures du matin, s'y répandent victorieuses, ayant — en deux heures, sous le feu toujours, — parcouru deux grandes lieues, gravi sept cent cinquante mètres en hauteur, pris trois

villages, et, devant elles, sur toute la route, balayé les Kabyles entassés et hurlants, comme un vent d'orage balaie des poussières.

Le plateau de Souk-el-Arba, but des trois divisions, qui s'avancent par trois crêtes distinctes, n'est plus désormais séparé de l'avant-garde Bourbaki que par une distance d'une lieue et demie et le village d'Imaïseren. Le général de Mac Mahon envoie le 2e zouaves, qui, en une demi-heure, se rend maître d'Imaïseren et de Bou-Arfaa, autre mamelon situé plus à gauche, et là, selon les ordres qu'il a reçus, s'arrête enfin.

La 2e division, maîtresse de sa crête, attend l'arrivée parallèle de la division Jusuf, et se cantonne dans ses positions, triomphante partout, mais toujours engagée sur toute la ligne.

En effet, tandis que la brigade Bourbaki remontait la crête placée sur sa route, jusqu'à Imaïseren, faisant trouée comme un torrent qui s'engouffre, l'arrière-garde de la même division opérait à son tour, par la même route, son mouvement d'ascension.

Tout d'abord, les bataillons de tête 1er du 93e, 3e de zouaves et 3e de tirailleurs algériens, montent, appuyant, presque sans combats, les mouvements de la brigade d'avant-garde.

Mais ses derniers bataillons, 11e de chasseurs et 2e du 93e, forcés de rester en deçà de Tacherahïr, à l'extrême arrière-garde, jusqu'à complète évacuation des blessés sur l'ambulance générale de la division, sont

vivement attaqués par un ennemi nombreux et hardi.

Par suite des difficultés de l'ascension, quelques mulets des ambulances légères, avec leurs cacolets, litières, etc., entraînés sur les pentes abruptes de la montagne, ont été précipités dans les ravins. Profitant du désordre causé par ces accidents et du temps perdu à porter à bras les blessés et le matériel, les Kabyles, croyant à une retraite, et comme les Numides, leurs pères, terribles dans la retraite, essaient un mouvement offensif.

Leur nombre augmente au lieu de diminuer, parce qu'une partie des défenseurs de la montagne menacée par le général Jusuf, se joint incessamment à eux. Devant le mouvement simultané des trois divisions françaises, qui suivent les trois grandes crêtes de leur pays, pour se réunir à Souk-el-Arba, les Kabyles de cette position centrale ont craint, avec raison, d'être pris sans retraite possible dans ce filet vivant, qui monte sur eux. La plupart ont donc descendu précipitamment leurs ravins à droite et à gauche, et se réunissent aux Kabyles des deux autres montagnes, pour faire face avec eux aux divisions des deux ailes. De là les vaincus, et surtout les blessés, pourront se sauver chez leurs alliés les Fraouçen à l'est, les Menguillet et les Yenni au sud. Ils sont de la fraction Akerma, comme ceux que combat la division Mac Mahon; c'est surtout de son côté qu'ils sont descendus. Unis à tous les combattants que la colonne Bourbaki a refoulés devant elle et aux Fraouçen, leurs voisins, tous ensemble se jettent sur l'arrière-garde de la brigade Périgot.

Le 11e de chasseurs à pied et le 2e bataillon du 98e, qui composent cette dernière colonne, les reçoivent à la baïonnette, les rejettent de nouveau dans les ravins dont ils débouchent par tous côtés, échangent avec eux pendant plus de quatre heures, par tirailleurs, une fusillade sans trêve, et enfin, à deux heures seulement, prennent leurs bivouacs, malgré les coups de feu qui continuent toujours, mais de plus en plus rares.

Pendant cette lutte d'arrière-garde, la brigade Bourbaki, maîtresse d'Imaïseren et de Bou-Arfaa, se fortifie dans ses positions. Du haut de ces deux mamelons, elle domine Souk-el-Arba, le point extrême de toutes les opérations. En attendant l'ordre d'enlever ce dernier plateau, elle se retranche tout en combattant. Autour du village, sur les sommets de sa crête, devant chaque piton, elle se construit à la hâte une ceinture de défense. Ici, les soldats entassent des pierres ou des poutres, entre lesquelles ils ménagent des meurtrières étroites; puis agenouillés, l'œil au guet, les fusils appuyés, les canons sortant, à leur tour ils tirent à couvert. Là, demi-couchés dans des fossés qu'ils creusent à mesure, ou embusqués derrière un mur, un arbre, une pierre, ils ne laissent passer que juste ce qu'il faut de tête ou de corps, afin de voir et de viser.

Sur les déclivités de la montagne, dans chaque ravin, dans les broussailles, derrière les haies, les rochers, sous leurs figuiers, leurs frênes, leurs oliviers, partout, les Kabyles se glissent; puis, aux remparts ennemis, aux

murs de ce village — leur demeure et leur abri naguère encore, — toute tête, tout corps chrétien qui passe, entend ou reçoit une balle. Mais malheur au burnous blanc qui paraît sous les feuilles, malheur au tireur qui, trahi par sa fumée, n'a pas pour abri le tronc d'un arbre ou le bloc d'un rocher : son corps devient une cible vivante à laquelle vingt balles arrivent à la fois. D'instant en instant, la lutte devient plus vive; les coups de feu résonnent sans arrêt; les Kabyles grossissent; tous les vaincus des combats de l'arrière-garde reviennent tenter un suprême effort.

Acculés à Souk-el-Arba, cœur de leur pays et dernier refuge de leur liberté mourante : excités dans leur orgueil par les contingents des tribus alliées qui sont avec eux : s'enivrant à leur haine, à la poudre, à leur nombre, ils se groupent au fond des ravins qui les couvrent. Du haut des avant-gardes Mac Mahon, on les voit remonter sur Souk-el-Arba, et là, s'ameuter, se réunir, s'exciter pour une lutte décisive. Bientôt ils redescendent ce plateau principal, arrivent, protégés par leurs côtes abruptes, jusqu'au pied d'Imalseren et de Bou-Arfaa; puis hurlants, dédaigneux d'abris, montent, sous les balles, à découvert, et se ruent sans ordre sur les chrétiens.

Vainement les balles les déciment; agiles comme des panthères et hurlants comme elles, ils envahissent les fossés de défense; le fusil d'une main, de l'autre ils saisissent les soldats jusque dans leurs abris. Par deux fois le 2e zouaves et le 54e de ligne, officiers en tête, sont

forcés de charger à la baïonnette ; la dernière mêlée surtout est furieuse. Le commandant Boyer de Rebeval, du 54°, est tué roide à la tête d'une compagnie de voltigeurs, qu'il dirige, Français ou Kabyle, chacun enivré de soleil, d'honneur et de patrie, chacun tue ou meurt.

Mais là, comme à l'arrière-garde, la discipline et les armes l'emportent : les Kabyles tombent ou s'enfuient dans leurs ravins ; la division Mac Mahon reste maîtresse de toutes ses positions. Vers trois heures environ, l'ennemi, désormais vaincu, se retire presque partout : des deux côtés, les coups de feu deviennent plus rares. Pour la 2e division, la lutte du premier jour est presque terminée : ses troupes victorieuses couvrent de leurs bivouacs les crêtes de la montagne, depuis la plaine, jusqu'à portée de canon de Souk-el-Arba ; l'habile direction des chefs et le courage des soldats ont vaincu tous les obstacles. Une fois de plus la patrie triomphe, mais elle compte trente morts et deux cent vingt-cinq blessés.

III. *Division Jusuf.* — La 3e division, formée en colonnes, commence son mouvement à quatre heures et demie, ayant devant elle, comme les deux autres, un premier plan de figuiers, puis la plus élevée des trois crêtes des Beni-Raten, habitée, comme la montagne du général de Mac Mahon, par la fraction des Akerma.

La colonne de droite, composée de deux bataillons du 1er de zouaves et de deux bataillons du 60e de ligne, commandés par le général Gastu, monte vers le village d'Ighil-Guefri, placé sur le sommet d'une montagne si

escarpée, que d'en bas on ne comprend pas comment les troupes pourront monter.

La colonne de gauche, composée du 13e bataillon de chasseurs, de deux bataillons du 45e et du 3e bataillon du 1re zouaves, sous les ordres du général de Ligny, est chargée d'enlever les villages de Taguemount et de Tighilt-el-Had-Ali, situés plus au centre du pays des Beni-Raten, mais sur la même crête de montagne.

Le 68e de ligne et le 1er bataillon du 75e forment une colonne de réserve, qui marche au centre avec l'artillerie, le génie et les ambulances (mulets et litières). Le général Jusuf se place à la tête de cette colonne, pour surveiller l'ensemble des mouvements des deux autres.

Toutes ces troupes partent sans sacs. Les pentes à gravir sous le feu de l'ennemi sont si roides, que, pour faciliter l'ascension, le soldat a dû être allégé de tout ce qui n'était pas ses armes. Les sacs, bidons, gamelles, tentes, etc., seront apportés plus tard, après la lutte, par des mulets, s'ils peuvent monter, ou par d'autres troupes.

La brigade Gastu part la première, une demi-heure avant les deux autres. C'est elle qui a le plus de route à faire; en outre, elle est chargée d'enlever en passant la mosquée ou marabout de Si-Klaoui, située en avant de la montagne, dans la plaine, sur un mamelon séparé: celle-là même que le soldat en quête de bivouac pour café, a visitée la veille, et quittée sain et sauf malgré les balles kabyles.

Ses compagnies se déroulent sur la plaine, marchant

vers la mosquée. Chacun les suit du regard et de l'oreille. Mais le mamelon reste silencieux. Les Kabyles l'ont abandonné. Les colonnes de la 1re brigade disparaissent une à une, derrière son piton garni de broussailles.

Arrivé sans résistance au pied de la côte, sous les figuiers, le général Gastu s'arrête. Le silence règne partout, la montagne semble déserte. Il n'y a qu'à monter. Mais habitué de l'Afrique, tout mutilé de ses combats, le général sait la guerre et ses ruses : il ne prend ni confiance, ni frayeur à ce désert silencieux, organise sa brigade en trois colonnes, qui monteront de front, à mêmes hauteurs, divisant ainsi l'attention et les efforts de l'ennemi; les couvre à droite et à gauche par deux compagnies de tirailleurs chargées de protéger leurs flancs, et les appuie en réserve par un demi-bataillon de ligne.

Subitement une fusillade assez vive part de tous les côtés de la montagne et interrompt ces préparatifs. Le feu des Kabyles embusqués tombant sur des masses va devenir meurtrier; le temps presse. Précipitant son mouvement, le général fait sonner la charge et monte.

Alors, parmi les hauts contre-forts de la montage et sur sa crête, autour du village, on voit des burnous blancs, qui passent rapides et disparaissent. L'ennemi s'enfuit ou plutôt va combattre ailleurs, en face des deux autres divisions.

Bientôt, au-dessus des figuiers, les uniformes français arrivent, un à un d'abord, clair-semés, puis nombreux, par masses rouges ou noires. Quelques rares fumées s'é-

lèvent de leurs rangs pressés; le clairon sonne : ses bruits retentissants résonnent par la montagne; les troupes montent; mais tous ces hommes en mouvement, vus de loin, petits et confondus, semblent n'avancer qu'à peine, comme des fourmilières en marche, qui grouillent aux flancs droits de la montagne : perdues tant elles sont petites, dont on n'aperçoit point les pas, et qu'il ne faut fixer que par intervalles, pour les voir en progrès.

Ils montent cependant, par élans, comme par des ressorts d'acier, qui les soulèvent. Pour se retenir et monter plus vite, l'un s'accroche à l'angle d'un rocher, un autre saisit une poignée d'herbes ou une broussaille, et tous avancent. Vainement les herbes cassent, ils se cramponnent au sol ou au voisin plus heureux; les terres éboulent sous leurs pieds, les pierres arrachées roulent de tous côtés, meurtrissant sous leurs ricochets les jambes et les têtes des plus bas placés : qu'importe? La plupart d'entre eux en ont vu bien d'autres : le colonel Collineau de Malakoff et ses zouaves sont là! Tous montent, échelonnés, rapides, animés par un commun courage, mais chacun selon sa fortune ou sa vigueur. Peu à peu les premiers rangs s'éclaircissent; seuls les hommes les plus jeunes sont encore en avant : bon gré, mal gré, tous ceux qui n'ont plus leurs jambes de vingt ans restent en arrière, vaincus par la nature, montant toujours, mais plus lentement.

Quant au feu de l'ennemi, l'excès même de la difficulté de l'assaut protége les assaillants. Les Kabyles ajustent mal ces hommes, qui montent penchés en avant, inclinés sur

une pente presque droite ; les rares blessés que fait l'ennemi sont frappés à la tête ou à la poitrine ; mais le plus souvent le plomb siffle inutile au-dessus des troupes. La grande qualité du Français est de savoir mettre son intelligence rapide au service de son courage : les soldats se baissent encore plus ; ils avancent comme rasés, collés à la montagne qui les protége. Çà et là, une balle arrive à son but ; un soldat s'arrête ou tombe ; son camarade le repose à terre, puis reprend sa route, et tout est dit ; c'est l'affaire de l'ambulance ou du prêtre. L'honneur, le devoir et le clairon sonnent la charge, il faut monter : chacun monte, presque sans tirer, sans s'occuper de l'ennemi, dédaigneux de ses balles.

Dans Ighil-Guefri, quelques rares Kabyles attendent résolûment les assaillants et tirent leurs derniers coups à vingt mètres de distance. Mais dès le premier feu, la plupart sont partis effrayés, comprenant que dans quelques minutes ils seront pris dans un cercle de feu, entre cette nuée de *Roumis* qui monte, devant eux et sur leurs flancs, par leurs trois montagnes. Ce sont eux, que d'en bas on a vus courant sur leur crête étroite et disparaissant de l'autre côté.

Cependant les soldats avancent toujours, et sans cesse on entend les éclats du clairon : imagination ou réalité, il semble qu'il ne sonne plus que par efforts haletants, par jets, comme essoufflé ; mais il sonne sans cesse, jetant dans les airs sa fanfare de combat éclatante et sonore. Enfin, à six heures précises, en moins de deux heures de marche et d'ascension, une heure avant l'instant prédit

par le général Jusuf, le 1er de zouaves et le 60e de ligne pénètrent de tous côtés dans le village.

On aperçoit à leur tête, à plus de vingt pas en avant de tous, un lieutenant de zouaves qui gravit le premier les murailles kabyles. C'est le lieutenant Bousset du 1er bataillon. Mais ce n'est que longtemps après le combat qu'on apprend son nom : pour le savoir, il faut faire une enquête, comme pour découvrir un crime ! Et quand le général Gastu, qui est bon juge en fait de devoir accompli, le félicite sur sa belle conduite, le jeune lieutenant répond, dit-on, à son chef :

« Je vous remercie, mon général, mais je n'ai rien fait de plus que les autres : je suis lieutenant, il fallait bien conduire mes hommes ! »

D'Ighil-Guefri, sans attendre, la brigade Gastu, montée tout entière avec ses chefs, se prolonge sur sa crête escarpée et marche sur Taguemount où la brigade de Ligny la rejoint presque aussitôt.

Cette colonne, chargée d'enlever deux villages placés en arrière d'Ighil-Guefri, plus au centre du pays des Beni-Raten, n'a quitté la vallée que bien après la 1re brigade. C'était l'ordre. Le général Jusuf, afin de faire opérer à toute sa division un mouvement simultané, avait retardé le mouvement de la deuxième colonne dont la route à parcourir était, à raison des coupures du terrain, moins longue que celle de la colonne Gastu. Le général de Ligny obéit. Mais jamais la discipline et ses freins salutaires ne lui ont semblé si durs.

Avide de dangers, il accuse à demi-voix la lenteur des minutes, et fouille du regard les ravins de la montagne, cherchant des ennemis. Il connaît le pays et ses habitants comme personne; il est couvert de cicatrices kabyles: depuis une année qu'il commande à Dellys, il a toujours été en lutte avec les montagnards: il sait leurs repaires, leurs allures, leur nombre. Il les a étudiés comme on étudie son ennemi avant l'heure de la vengeance; cette heure est venue, et il attend avec toutes les impatiences de sa fébrile ardeur.

Enfin l'heure est comble, il monte. Mais les Berbers aussi connaissent les Roumis. Ils n'ont pas voulu se laisser prendre entre cette colonne, qui va leur couper la retraite, et les trois autres qui montent sur eux, croissant vivant. Tout est désert, et c'est l'arme au bras, sans un coup de fusil, que la brigade Ligny commence à gravir la montagne qu'elle est chargée d'enlever; vainement impatiente comme son chef, elle presse sa marche et monte rapide, haletante. Personne à combattre. Elle arrive enfin près du sommet: là, sur sa crête, dans Taguemount, son village et son dernier espoir, elle trouve la brigade Gastu, qui, victorieuse, marche déjà sur Tighilt!

Général, officiers et soldats maudissent leurs fortunes contraires, car l'homme est oublieux! n'ont-ils pas eu leurs triomphes d'Afrique ou de Crimée! ne savent-ils pas que la Fortune se plaît à délaisser par instants ceux-là même qu'elle reprendra demain, comme elle reprend toujours ses enfants bien-aimés.

Les deux brigades réunies à Taguemount poursuivent

leur marche, et, avant sept heures du matin, opèrent leur jonction avec la division Mac Mahon, en bas de Tighilt-el-Had-Ali, où leur montagne va se rattacher par mamelons successifs à la montagne de gauche.

A peine maître des positions qu'il doit occuper, le général Jusuf fait poursuivre, dans le vaste ravin situé entre le général Renault et lui, les Kabyles qui fuient de tous côtés. Le 1er bataillon de zouaves, chargé de cette chasse périlleuse, se divise par compagnies, qui sillonnent ces gorges sauvages avec des fortunes diverses.

Dans cet immense précipice semé de pentes boisées, dont les contre-forts sont couverts çà et là de maisons et de hameaux, l'une de ces compagnies découvre un moulin kabyle, paraissant abandonné, et y pénètre. La maison est remplie d'hommes, de femmes et d'enfants, qui, confiants dans leur asile solitaire, espèrent échapper à l'ennemi. L'ivresse du premier feu est dissipée : le zouave, calmé, n'égorge que les poules. Les soldats se répandent par le taudis kabyle, cherchant butin, puis réunissent les prisonniers, pour les conduire au quartier général.

Mais tout à coup un Kabyle, le maître du moulin, à bout de haine et de fureur vaincues, sort son yatagan, caché sous son burnous, et veut frapper le soldat qui l'emmène. Deux coups de feu l'abattent : l'une des balles, tirée à bout portant lui brise le crâne : le sang et la cervelle du malheureux, rejaillissent jusque sur une petite fille de deux ou trois ans, qu'il portait dans ses bras. Aussitôt, tous ces hommes que la fureur inutile d'un ennemi allait rendre

cruels peut-être, s'apaisent ainsi qu'un orage en été; l'enfance, comme les cheveux blancs, est un diadème inviolable pour des hommes de cœur. Les soldats quittent prisonniers et butin : l'un prend l'enfant dans ses bras et le berce à demi; un autre essuie du revers de sa main rude le sang paternel, qui couvre cette tête orpheline; un troisième va chercher de l'eau pour l'essuyer mieux : et tous, attroupés autour de l'enfant, souriants, doux comme un jeune père à son nouveau-né, s'efforcent vainement d'apaiser ses pleurs et son légitime effroi.

La mère est parmi les prisonniers, elle se fait place et veut reprendre sa fille; mais le zouave porteur de l'enfant, jaloux de sa paternité nouvelle, ne se dessaisit qu'à peine et pour un temps de son jeune fardeau. Puis, rassemblée par lui, la compagnie décide sur l'heure qu'elle adoptera, gardera et fera élever à ses frais l'orphelin qu'elle vient de faire. A peine arrivés au quartier général avec leurs prisonniers, les zouaves annoncent leur projet, et l'un d'eux, celui-là même peut-être qui avait tué le Kabyle, emporte la petite fille dans sa tente.

L'histoire circule dans le camp : le maréchal en est informé. Il fait parler aux soldats : « Quels que soient le but et l'avenir, nul — même un zouave — ne remplace une mère à son enfant. » Les zouaves comprennent : la femme kabyle reprend sa fille, et pour prouver une fois de plus à l'ennemi que la France veut le conquérir et non le détruire, le maréchal fait conduire aux avant-postes toutes les femmes et les enfants prisonniers.

Là, des deux parts, le feu cesse; quelques Kabyles viennent au-devant des captifs, incertains encore et comme s'ils ne pouvaient en croire leurs yeux. Mais ce sont bien des enfants et des femmes de leur tribu, qui sont ramenés parmi eux, sans blessures et sans rançon : loin de là, chacun des prisonniers porte dans les plis de son burnous du biscuit ou du pain, du sucre, des sous, tout ce que chacun, officiers et soldats, leur a donné sur leur route à travers le camp. Bientôt tous s'éloignent sans mot dire; les femmes vont chercher asile dans quelque tribu voisine. Les hommes reprennent leurs fusils, pour la lutte qui va renaître. Hommes ou femmes, aucun ne remercie : ce n'est pas leur coutume; sauvage et fier, le montagnard kabyle n'est pas comme l'Arabe, il ne baise la main de personne. Mais leurs visages annoncent la joie : quelques-uns, du moins, frères ou maris, se souviendront.

Qui sait si cette clémence, inaccoutumée pour eux, ne sera pas bientôt une des causes de leur soumission?

La justice de Dieu est impénétrable, et si pauvre que soit le sol, le moindre grain semé trouve tôt ou tard une poussière où germer.

Peu à peu, les colonnes envoyées pour dégager le ravin des ennemis, qui peuvent s'y cacher encore, reviennent et campent sur les flancs de la montagne, sans avoir trouvé de combats. Excepté dans la gorge isolée du moulin, l'ennemi a fui de toutes parts. Les femmes et les enfants sont, depuis longtemps déjà, chez les tribus alliées; tout ce que les Kabyles possèdent en récoltes, argent, outils, etc., est

parti avec eux ou caché sous terre. Habiles et découvreurs, les soldats en quête n'ont chapardé çà et là que des lentilles oubliées, un peu de blé ou d'orge cachés dans une poterie, quelques légumes arrachés de la veille, une galette oubliée du dernier festin, mais *pas gras*, comme ils disent. C'est à peine si deux ou trois favoris de la fortune traînent derrière eux — à partager en argent ou en nature — un ânon pelé qui se fait traîner; un mulet étique, à peine debout sur ses jambes chancelantes; un mouton oublié ou quelques poules maigres. D'autres, assis par terre, troquent entre eux des armes sans valeurs, des yatagans à fourreaux de cuir graisseux, des flissats dans leurs gaînes de bois, un fusil à pierre encore noir de poudre, à peine tombé d'une main mourante. On entend parler, mais vaguement, comme d'histoires d'un autre monde, de boudjous arabes, d'argent français, découverts dans l'angle d'un mur; mais ces rares trouvailles sont miracles accomplis sans témoin, que les sceptiques nient, que la foule grossit.

Seuls, les chevaux et les mulets trouvent riche pâture aux herbes, aux pois, aux légumes verts des vallons; droits de vainqueurs qu'ils prélèvent sans pitié sur les champs conquis. C'est la guerre : les moissons, foulées sous les pieds des combattants, ne sont plus désormais utiles qu'aux bestiaux.

Tandis que les deux colonnes de la division Jusuf opèrent leur jonction avec la division Mac Mahon, un escadron de chasseurs d'Afrique, détaché pour protéger sur la

plaine le flanc droit de la troisième division, rencontre aussi son léger combat.

Du haut des mamelons où ils sont en vedette, les chasseurs aperçoivent une file de Kabyles, qui descend des crêtes de la montagne centrale, pour gagner les hauteurs situées devant la division Renault.

Aussitôt le capitaine commandant détache en tirailleurs trois pelotons, chargés de les repousser dans leurs ravins.

L'un de ces pelotons, conduit par un jeune sous-lieutenant, M. Isabey, qui voit le feu pour la première fois, s'avance vers les Kabyles. Mais peu à peu le chemin se resserre entre les déclivités de la montagne; les chevaux ne peuvent plus passer qu'un à un. Chaque homme cherche une route, et le sous-lieutenant arrive seul, avec son brigadier, en face de quinze à vingt Kabyles, qui aussitôt se retranchent derrière des figuiers et, de là, tirent sur les deux cavaliers.

Le cheval du lieutenant tombe frappé de trois balles; sans se troubler, le jeune homme se relève, et ne voulant pas laisser ses armes à l'ennemi, cherche à déboucler les fontes de sa selle, pour retirer ses pistolets. Mais le cheval est sur le dos, mort; la selle est engagée sous lui : les efforts hâtés du cavalier ne réussissent pas à la retirer : le temps presse, car à cent pas on voit les Kabyles rechargeant leurs armes. Le brigadier, nommé Petit, descend alors de cheval, vient à l'aide de son officier, et tout en coupant les sangles de la selle :

« Nous ne sommes pas pressés, lieutenant, dit-il, il leur faut du temps pour recharger leurs fusils. »

Mais le temps s'écoule, et une nouvelle décharge arrive sur les deux hommes, avant la fin de leurs courageux efforts; les balles sifflent. Ils ne se troublent pas pour si peu, et continuent de dégager la selle. Ils réussissent enfin, et, sains et saufs, triomphants, les pistolets aux mains, rejoignent les premiers rangs d'un bataillon du 75e de ligne, qui, resté dans la plaine comme arrière-garde, a vu le danger des cavaliers et arrive à leur secours. Les Kabyles, abrités par les arbres et les replis du terrain, s'enfuient vers la montagne, vainement poursuivis par les soldats.

L'ascension de la division Jusuf n'a coûté à la France que 3 hommes tués et 34 blessés.

Souvent la Providence veille sur sa créature, malgré elle, et la sauve des dangers mêmes qu'elle cherche, en dépit de ses projets, de ses efforts, de ses moyens destructeurs.

IV. *Division Renault.* — La 1re division, campée à Sikhou-Meddour, a devant elle tout le pays des Irdjen, l'une des cinq grandes fractions des Beni-Raten, c'est-à-dire un étroit plateau avançant sur la plaine et se reliant à Souk-el-Arba, par une longue crête de pitons inégaux, comme celle du général de Mac Mahon.

Les positions qu'elle est chargée d'enlever sont généralement moins haut situées que celles des deux autres divisions; mais la route à parcourir est plus longue, plus

semée de villages, qui garnissent non-seulement les crêtes principales de la montagne, mais tous ses contre-forts de droite.

A cinq heures et demie du matin, le général Renault forme sa division en trois colonnes d'attaque, et commence son mouvement.

La colonne de droite, commandée par le général de Liniers, se compose de 4 compagnies du 8e bataillon de chasseurs, 2 bataillons du 23e de ligne et 1 bataillon du 90e. Elle suit dans la plaine les rives ou le lit de l'Oued-Aissi, et monte par le plateau de Takcept, à l'attaque des villages de Djemma et de Tiguert-Hala.

La colonne de gauche, dirigée par le colonel Rose, se compose du 1er bataillon du 1er régiment de tirailleurs algériens, d'une compagnie du 8e chasseurs et d'un bataillon du 90e. Elle suit dans la plaine le lit à demi desséché de l'Oued-Halled, l'un des torrents affluents du Sébaou, avec mission d'attaquer l'ennemi par la vallée qui sépare la montagne des Akerma de celle des Irdjen, de s'emparer du village de Taranimt, situé à gauche de Djemma, et de rejoindre à Tiguert-Hala la brigade de droite.

Le général Chapuis commande la 3e colonne, composée d'un bataillon de tirailleurs algériens, de 2 compagnies du 8e bataillon de chasseurs à pied et de 2 bataillons du 41e, marchant au centre par Souk-el-Had, formant réserve, avec mission de soutenir les deux autres colonnes. Le général Renault se joint à ce troisième corps de troupes.

Tandis que ces trois colonnes sont en marche, l'artille-

rie, placée sur un mamelon avancé, foudroie le village de Djemma à coups d'obusiers rayés et de fusées.

Le colonel de Fénelon, commandant en chef de la cavalerie, refoule devant lui, à la tête d'un peloton de spahis et d'un escadron de chasseurs d'Afrique, les Kabyles épars sur la haute plaine et sous les premiers figuiers : puis, laissant aux fantassins une place que seuls ils peuvent occuper désormais, rentre sur la plaine pour ne point prodiguer en vain les efforts de ses cavaliers.

La colonne du général de Liniers s'avance par la ligne de pitons successifs, qui relient le plateau de Takcept à la montagne, avance en bon ordre sur Djemma, malgré le feu des Kabyles embusqués dans les ravins ou contre-forts qui bordent les hauteurs graduées qu'elle suit, et vers sept heures du matin s'empare rapidement de ce village. La direction intelligente de son chef a principalement décidé le rapide succès de son ascension.

De là, elle monte jusqu'à Tiguert-Hala par des pentes abruptes, que les Kabyles défendent une à une, et sur ce point opère sa jonction avec la 2e colonne, qui est déjà maîtresse de cette position.

De son côté, la 2e colonne, arrivée sans coup férir au pied des premières pentes boisées, sur l'une desquelles est situé Taranimt, gravit la montée difficile qui la sépare de ce village, s'en empare, après un vif engagement de quelques minutes, et de là, poursuivant sa route, monte vers Tiguert-Hala. Mais les Kabyles, repoussés par la colonne de Liniers, et protégés par des pentes coupées de précipices

boisés, dans lesquels un bataillon d'hommes décidés arrêterait une armée entière, disputent vivement chaque passage : ce n'est qu'à travers des difficultés incessantes que le colonel Rose parvient à s'emparer de Tiguert-Hala, point culminant de la crête des Irdjen, situé au tiers environ de la distance de Souk-el-Arba.

De ce point, les deux colonnes réunies dominent les pitons successifs placés en face d'elles, ainsi que les contreforts garnis de villages, qui descendent vers la droite, sur la vallée de l'Oued-Aïssi.

Pendant ces opérations diverses, la colonne du centre, sous les ordres du général Chapuis, opère sa jonction avec la brigade de Liniers, dans le village de Djemma, et assure ses communications avec le camp de Sikhou-Meddour, tandis que le général Renault se porte en avant, en tête de sa division. Par ses ordres, la 2e colonne, arrêtée un instant à Tiguert-Hala, marche sur les villages de Tamezerit et d'Ait-Saïd; l'artillerie, qui a gravi avec peine les pentes difficiles de la montagne, prépare les assauts par le désordre qu'elle cause au milieu des assiégés. Protégé par son feu, le colonel Rose se porte sur ces deux villages, les enlève, puis du même effort s'établit sur le plateau d'Ouailel, et là, selon les ordres qu'il a reçus, arrête la course victorieuse de sa colonne.

Le général Renault installe son bivouac sur ce plateau élevé, d'où il voit Ibachiren et les différents villages qui le séparent de Souk-el-Arba, le point de jonction des trois divisions. Il est dix heures et demie, et ses troupes, enga-

gées depuis l'aube, sans cesse en marche, sans cesse en lutte, ont besoin de repos.

Cependant l'ennemi ne cesse de tirer, et malgré les postes avancés, ses balles arrivent jusque dans le camp. Le général Renault fait occuper par les tirailleurs du colonel Rose les hauteurs qui commandent les villages d'Ibachiren et d'Azouza, situés en avant de son camp, tandis que deux bataillons des 41e et 90e de ligne, conduits par le lieutenant-colonel Méry de la Canorgue et le commandant Thouvenin, s'échelonnent sur un long contre-fort de droite, dominant le village d'Aït-Hag. A deux reprises, les Kabyles tentent des attaques vigoureuses sur ces différents points d'avant-garde; ils viennent si près, qu'en plusieurs endroits les soldats peuvent les repousser à la baïonnette; mais une batterie d'obusiers de montagne lance sur eux quelques obus, qui portent en plein et préviennent de nouvelles attaques.

La 1re division a encore à s'emparer des villages placés à sa droite, sur des contre-forts, qui descendent séparément et par des pentes rapides jusqu'à la vallée de l'Oued-Aissi. Les Kabyles de ces villages, embusqués derrière leurs maisons, ou se reployant à tous instants dans le fond de leur ravin impraticable, tirent sur les soldats encore à découvert, blessent ou tuent beaucoup de monde, et, par instants, font des retours offensifs jusque sur Tiguert-Hala et toute la crête occupée par la 1re division.

Le général Renault fait descendre le commandant Gi-

bon à la tête d'un bataillon de tirailleurs et d'une compagnie du 8e chasseurs, sur un contre-fort dominant ces deux villages, puis, du haut de la crête principale, fait diriger sur ces mêmes bourgades un feu plongeant, qui chasse leurs défenseurs et permet aux troupes de se retrancher définitivement dans leurs positions.

Mais pendant presque toute la journée, l'avant-garde de la division Renault reste engagée avec l'ennemi, par des feux de tirailleurs embusqués des deux parts, tandis que, sur les contre-forts de droite, les troupes échangent toujours des coups de fusil avec les différents villages qui garnissent ces pentes. Ce n'est que vers le soir, lorsque les soldats sont retranchés derrière des fossés creusés à la hâte, et que les Kabyles, dispersés ou fatigués de combats, font silence enfin, que la lutte commence à diminuer : le canon ne tonne plus qu'à rares intervalles ; les coups de feu deviennent moins fréquents ; on sent que de ce côté aussi le combat s'épuise et ne se réveillera que pendant la nuit ou la journée du lendemain.

La première division, ayant eu tout un jour en face d'elle un ennemi nombreux et protégé par des ravins inextricables, n'a pu conquérir ses positions et s'y maintenir que grâce à l'énergique dévouement des chefs comme des soldats. Ses pertes, pendant cette première journée, ont été de 33 hommes tués et 159 blessés, dont 3 officiers.

V. *Camp de Tighilt-el-Had-Ali.* — La lutte s'est apaisée peu à peu, dans tout le pays des Beni-Raten. Les

coups de feu deviennent moins incessants autour des deux crêtes occupées par les divisions Mac Mahon et Renault. 25,000 hommes sont campés victorieux en pleines montagnes, en plein territoire ennemi.

Dès le matin, pendant l'ascension générale, le maréchal a établi son camp autour du village de Tighilt-el-Had-Ali, sur un mamelon élevé qui relie la crête occupée par la division Jusuf à celle du général de Mac Mahon. De cette hauteur, on embrasse à la fois l'ensemble des trois divisions et presque tout le pays environnant.

Dans la partie non encore conquise, on voit sur les pentes des ravins, hors portée de fusil, des Kabyles qui rentrent dans les villages, ou sont assis par groupes autour des maisons. On devine, à les voir, qu'ils se recueillent et s'assemblent, vaincus mais non désespérés.

Sur les montagnes qui bornent le territoire des Beni-Raten, à droite et à gauche, en dehors du pays occupé par les troupes françaises, plusieurs villages sont en flammes. Les tribus alliées de la France, profitant de son effort pour faire invasion chez les alliés de nos ennemis, pillent et brûlent les bourgades dont les guerriers combattent contre nous, dans les rangs des Beni-Raten. Les Maatka brûlent les Douella et les Mahmoud : les Beni-Djennad brûlent les Fraouçen.

La lutte engagée contre les Beni-Raten s'étend à travers quatorze lieues de montagnes.

Sur le pays occupé par les troupes, c'est-à-dire sur une partie des trois crêtes qui montent de la vallée du Se-

baou au plateau de Souk-el-Arba, on voit quelques incendies. Mais la plupart des villages ont été respectés, et sur presque toutes les pointes des pitons, les maisons kabyles, entassées et rougeâtres, continuent d'apparaître au-dessus des frênes, des oliviers ou des cactus, qui les entourent. Çà et là au-dessous de ces villages, sur les contre-forts de leurs mamelons escarpés, des tentes blanches s'élèvent : des files d'hommes, de mulets et de chevaux se croisent en tous sens : des soldats groupés par compagnies préparent la défense, le souper ou le repos de la nuit. Là règnent la joie du triomphe, le sentiment de la force, et déjà, chez presque tous, la pitié du vaincu.

Chaque compagnie, chaque soldat s'occupe à des travaux divers. A l'avant-garde, on creuse des fossés de retranchement, on accumule des arbres, des pierres ou de la terre, pour les luttes probables de la nuit et du lendemain. Au centre et à l'arrière-garde, on achève d'organiser les campements : les uns déblayent, à pioches hâtées, les sentiers pierreux qui servent de routes ; d'autres déchargent les mulets, fichent les piquets, dressent les tentes. Celui-ci traîne hors du village une solive ou un morceau de bois, et prépare le feu ; celui-là casse le biscuit pour la soupe du soir ou plume le poulet qu'il a conquis ; un troisième, accroupi près d'une source, puise de l'eau, ou nettoie son fusil, sa tête et ses mains, noirs de poudre.

Par tous les chemins, des mulets passent sans trêve, se croisant en tous sens, suivant pas à pas ces sentiers vagabonds, lits de torrents creusés par les orages, nivelés au

hasard sous les pieds nus des Kabyles. Les uns montent, portant des bagages, des provisions, des munitions. Les autres redescendent veufs de charge, et retournent déjà dans la vallée, afin d'y chercher de nouveaux bagages ou du vert pour les chevaux.

Dans les montagnes, le mulet est le pourvoyeur de tous. C'est par le mulet seul que tout vient : on dort par lui, on dîne par lui, on se bat par lui. Il apporte tout : canons, munitions, vivres, tentes, à travers tous chemins, pliant sous le faix, tombant parfois, mais allant toujours, tant qu'il a force. Puis, chargé comme l'âne du meunier, il traîne en surplus son conducteur, qui, pendu à la queue de sa bête, se fait hisser par elle. Et toujours il mène ainsi son dur chemin, sans repos, dédaigné par tous, moissonnant bien souvent des injures, du bâton tout le jour, et le soir un peu d'herbe, s'il y en a : tandis qu'à côté de lui des chevaux passent, superbes, conduits à la main, sûrs de trouver au gîte l'orge du soir, la flatterie du maître et la couverture de nuit. Tout cela, pour un peu de sang d'âne ! Si les mulets savaient parler, comme ils en pourraient dire sur les vicissitudes du sort !

Chaque conducteur arabe ou français arrive avec sa bête, cherchant le corps de troupe qu'il est chargé d'approvisionner. Les Arabes passent, s'informant çà et là dans leur langue incomprise ; quelques-uns, craignant d'être pris pour des ennemis au milieu de ce flot de chrétiens, ont orné leurs têtes d'une branche verte, symbole respecté de leurs sentiments amis. Mais ils vont généralement sans

grand souci de leur mulet et de sa charge, s'en remettant au destin de conduire l'un et l'autre à bon port.

Les soldats du train, au contraire, passent sans demander, trouvant du regard, vigilants de leurs dépôts, comme des sentinelles attentives. Chacun d'eux, la carabine au dos, prêt à tout, au combat comme à sa mission de conducteur, accomplit silencieusement son devoir. Dangers, fatigues, chemins, ils affrontent tout, sans gloire bruyante, sans espoir de lucre, sans clairon, sans poudre, qui les enivrent. C'est le devoir pour le devoir. Ici, un soldat maintient péniblement à deux mains le bagage qui se détache; là, un autre soutient à la bride son mulet trébuchant. Tous vont mouillés jusqu'aux genoux, à travers les eaux des torrents, déchirés ou meurtris aux rochers, aux ronces, aux arbres du chemin, sans se reposer, sans se plaindre jamais.

Quand le mulet roule dans les ravins, le soldat s'arrête et va chercher sa bête à travers les précipices et l'ennemi. Rien ne l'arrête. Chaque jour, chaque danger, font naître des dévouements nouveaux.

Après l'ascension du général Bourbaki, au-dessus de Tacherahir, un mulet chagé de bagages tombe dans un ravin. Entraîné par son poids et par sa charge sur une pente à pic, il roule, sans arrêt, comme une pierre détachée, jusqu'au fond du précipice, à plus de cent pieds de profondeur.

Le soldat qui le guide, nommé Cousseau, part comme il peut, à sa poursuite, descendant la pente abrupte de la

montagne, s'accrochant aux branches, aux herbes, aux pierres de sa route indicible.

Mais les Kabyles occupent l'un des deux versants du ravin; ils voient le soldat descendre et se rapprocher d'eux à portée de fusil : quelques balles sifflent. Le courageux convoyeur continue de descendre, sans s'occuper plus des dangers de l'ennemi que de ceux de la nature.

Il arrive enfin : le mulet est debout, broutant, sans blessure et sans souci, l'herbe savoureuse du fond de la ravine.

Le soldat le reprend et, toujours sous les balles, cherche un chemin possible pour rejoindre le convoi. Il réussit et monte. Mais à cent pas de là, par hasard ou maladresse, — les bêtes sont comme nous plus ou moins heureuses, — le mulet roule de nouveau dans le même ravin. Bravant de nouveau les balles, le conducteur redescend. Cette fois, les bagages sont épars, le mulet est gisant sur le sol; mais à la voix, aux efforts de son guide, il se relève : le soldat réunit les bagages, les charge, et, reprenant une seconde fois, sous le feu de l'ennemi, le chemin qu'il a déjà suivi, rejoint triomphant les convoyeurs de sa brigade.

Le même jour, sur la même route, un autre soldat du train, nommé Carquet, montre le même courage sous une fusillade plus vive encore. Son mulet vient de rouler dans un ravin situé sous le feu plongeant de l'ennemi : Carquet descend à sa recherche; vainement quelques officiers du 11e bataillon de chasseurs lui crient de revenir, que l'ennemi est nombreux; il n'écoute que son devoir, descend

toujours, retrouve son mulet, le relève et le ramène sain et sauf.

La conduite des blessés est exclusivement dévolue aux soldats du train. Par intervalles, à travers le camp, un de ces tristes convois passe sous la direction d'un chirurgien d'ambulance. Chaque *trainglot,* comme on les appelle, guide son mulet d'une main vigilante, choisissant les chemins, s'arrêtant à chaque pas, ouvrant l'œil, veillant sur ses blessés, comme une sœur attentive.

Partout, sur la route, la foule se range : officiers et soldats, tous s'arrêtent, pour saluer d'un regard ou d'une parole amis ces souffrances glorieuses. Le pas saccadé du mulet ballotte ces figures pâles, qui trahissent la douleur ; à travers les capotes coupées à la hâte sur les membres blessés, quelques linges sanglants révèlent la place des blessures. Une jambe cassée vacille pendante, comme une branche brisée : et dans le silence de son cœur troublé, chacun cherche, chacun rêve un moyen d'alléger cette torture. Mais la guerre est la guerre !

Jamais, d'ailleurs, jamais plus de soins ne furent donnés à des blessés. Tout ce que l'homme ici-bas peut faire pour secourir son semblable, tout est fait. Aussitôt qu'un homme est touché, le chirurgien du bataillon arrive, et autant que possible, panse le blessé sur place, sous le feu de l'ennemi. Si la blessure est légère, presque toujours le pansé reprend son rang de lui-même; point n'est besoin de solliciter un soldat pour retourner au feu. Si la blessure est grave, bon gré mal gré, le blessé est porté, comme

on peut, à une ambulance, qui suit la colonne. Là se trouvent d'autres chirurgiens, des infirmiers, des tentes, tout ce qui est nécessaire à des malades. Des mulets, dits de *cacolet,* attendent toujours prêts, portant chacun, aux deux côtés de leur dos, deux litières ou deux chaises à dossiers. Si la retraite est assurée, dès que le blessé, officier ou soldat, a repris ses sens, un mulet le transporte au bas de la montagne, où des voitures suspendues attendent pour le conduire à Tizi-Ouzou et bientôt à Alger.

De telle sorte qu'en moins de trois heures, après une balle reçue dans la montagne, en plein pays ennemi, chaque homme est dans un lit! La préoccupation du blessé est le plus sacré des devoirs d'un chef, et pour lui, comme pour les soldats, le plus consolant à savoir accompli.

Quant aux soins de la route ou de l'hôpital, le dévouement des infirmiers, des chirurgiens militaires et de l'aumônier, de tous ceux qui, chez nous, ont charge de souffrances, a mission d'y pourvoir. C'est un dévouement que le monde entier connaît, car il s'est tant promené pour tous, des bords de la Méditerranée à ceux du Bosphore, qu'il est devenu l'une de nos gloires nationales.

Peu à peu, cependant, le soleil décline et disparaît derrière les montagnes d'Alger; ses derniers rayons embrasent le ciel d'une lueur rouge. Dans le crépuscule du soir, le Djurjura grandit, et des transparences de pourpre baignent ses roches grisâtres parsemées de neige; vers l'orient, la vallée du Sébaou, qui, la veille encore, brillait

des feux des trois camps, apparaît déserte, profonde comme un gouffre, sillonnée par les reflets des eaux du fleuve. Les montagnes sans nombre du pays kabyle se confondent en masses noires, éclairées çà et là par les flammes des incendies. Les étoiles scintillent de nouveau dans l'ombre grandissante. Les coups de feu isolés, qui passent par lueurs douteuses, résonnent plus sinistres. La nuit prend dans ses ténèbres les vainqueurs comme les vaincus, et, poursuivant sa marche accoutumée, étend sur tous son manteau d'ombre oublieuse.

Lassitude ou crainte, l'ennemi laisse en paix, pendant la nuit, les deux divisions Mac Mahon et Renault ; c'est à peine si leurs avant-gardes daignent répondre par intervalles aux quelques balles inutiles qui leur viennent encore.

La division Jusuf, couverte par les deux autres, maîtresse des deux ravins qui longent ses campements, passe toute la nuit dans un repos absolu.

Les feux des bivouacs s'éteignent peu à peu. Sous leurs tentes éclairées, les chefs et l'état-major veillent seuls encore, racontant pour tous le succès de nos armes. Car au retour du combat leur tâche recommence : la France attend, et plus d'une mère veille inquiète. C'est le devoir des chefs de rassurer la patrie sur le sort de ses enfants. Déjà, dans Alger, le succès est connu. Terminé du jour même, le télégraphe électrique de Tizi-Ouzou a, pour première nouvelle, porté le récit du triomphe dans la capitale algérienne.

rie, placée sur un mamelon avancé, foudroie le village de Djemma à coups d'obusiers rayés et de fusées.

Le colonel de Fénelon, commandant en chef de la cavalerie, refoule devant lui, à la tête d'un peloton de spahis et d'un escadron de chasseurs d'Afrique, les Kabyles épars sur la haute plaine et sous les premiers figuiers : puis, laissant aux fantassins une place que seuls ils peuvent occuper désormais, rentre sur la plaine pour ne point prodiguer en vain les efforts de ses cavaliers.

La colonne du général de Liniers s'avance par la ligne de pitons successifs, qui relient le plateau de Takcept à la montagne, avance en bon ordre sur Djemma, malgré le feu des Kabyles embusqués dans les ravins ou contre-forts qui bordent les hauteurs graduées qu'elle suit, et vers sept heures du matin s'empare rapidement de ce village. La direction intelligente de son chef a principalement décidé le rapide succès de son ascension.

De là, elle monte jusqu'à Tiguert-Hala par des pentes abruptes, que les Kabyles défendent une à une, et sur ce point opère sa jonction avec la 2e colonne, qui est déjà maîtresse de cette position.

De son côté, la 2e colonne, arrivée sans coup férir au pied des premières pentes boisées, sur l'une desquelles est situé Taranimt, gravit la montée difficile qui la sépare de ce village, s'en empare, après un vif engagement de quelques minutes, et de là, poursuivant sa route, monte vers Tiguert-Hala. Mais les Kabyles, repoussés par la colonne de Liniers, et protégés par des pentes coupées de précipices

village d'Ait-Hag, s'en empare, l'incendie, et vers six heures du soir opère sa retraite victorieuse, ramenant 8 hommes blessés, mais ayant refoulé les Kabyles dans le ravin de l'Oued-Aissi et détruit de fond en comble l'une des plus fortes positions de la crête des Irdjen.

Tandis que le général Renault couronne ainsi son triomphe de la veille, en dégageant son flanc droit, la deuxième division soutient des combats incessants d'avant-garde. Les Kabyles réunis en nombre considérable, composé en grande partie par les contingents des tribus alliées des Beni-Raten, essayent tout d'abord d'enlever la position avancée d'Imaïseren. Mais, repoussés à la baïonnette chaque fois qu'ils arrivent près des retranchements, perdant beaucoup de monde dans ces attaques à découvert, ils reprennent bientôt leur mode habituel de combat, et s'embusquent derrière les arbres ou à l'abri du sol coupé de leurs ravins. Pendant plusieurs heures, ils combattent ainsi, tirant sans trêve : des hauteurs voisines d'Imaïseren et de Bou-Arfaa, on les voit s'approcher de buisson en buisson, attendre un instant favorable, pour faire feu sur tout soldat qui se découvre. Dans l'acharnement de leur désespoir, quelques-uns se glissent deux par deux, jusqu'aux rebords des plis de terrain, qui les protégent comme des remparts ; l'un des deux se rase sur le sol, ne laissant passer que la tête, tandis que l'autre se dresse un instant, tout entier, à découvert ; quelques soldats sortent hâtivement têtes et bras pour ajuster ce but vivant, fugitif et rapide : le Kabyle rasé tire alors, tandis que son compagnon se défile précipitamment

une pente presque droite ; les rares blessés que fait l'ennemi sont frappés à la tête ou à la poitrine ; mais le plus souvent le plomb siffle inutile au-dessus des troupes. La grande qualité du Français est de savoir mettre son intelligence rapide au service de son courage : les soldats se baissent encore plus ; ils avancent comme rasés, collés à la montagne qui les protége. Çà et là, une balle arrive à son but ; un soldat s'arrête ou tombe ; son camarade le repose à terre, puis reprend sa route, et tout est dit ; c'est l'affaire de l'ambulance ou du prêtre. L'honneur, le devoir et le clairon sonnent la charge, il faut monter : chacun monte, presque sans tirer, sans s'occuper de l'ennemi, dédaigneux de ses balles.

Dans Ighil-Guefri, quelques rares Kabyles attendent résolûment les assaillants et tirent leurs derniers coups à vingt mètres de distance. Mais dès le premier feu, la plupart sont partis effrayés, comprenant que dans quelques minutes ils seront pris dans un cercle de feu, entre cette nuée de *Roumis* qui monte, devant eux et sur leurs flancs, par leurs trois montagnes. Ce sont eux, que d'en bas on a vus courant sur leur crête étroite et disparaissant de l'autre côté.

Cependant les soldats avancent toujours, et sans cesse on entend les éclats du clairon : imagination ou réalité, il semble qu'il ne sonne plus que par efforts haletants, par jets, comme essoufflé ; mais il sonne sans cesse, jetant dans les airs sa fanfare de combat éclatante et sonore. Enfin, à six heures précises, en moins de deux heures de marche et d'ascension, une heure avant l'instant prédit

Oumàlou et les Ousammer, se rangent surtout aux idées pacifiques.

« C'est chez eux que sont entassés les richesses et les » bestiaux de la tribu: si la lutte se prolonge, tout sera » pillé ! Le parti de la guerre fait silence à son tour. »

Depuis longtemps le commandant Péchot, qui commande le cercle de Tizi-Ouzou, sème chez les Beni-Raten des conseils de soumission ; la tribu entière le connaît et l'estime. Depuis plus d'une année, les Raten sont privés des salaires qu'ils venaient chaque saison amasser dans Alger; privés de nos marchandises, de nos denrées, que leurs voisins des tribus soumises leur vendent à prix excessifs; exclus de nos marchés; traqués dans leurs montagnes comme des parias. Depuis plus d'un mois, ils sont grugés par leurs alliés incommodes, les contingents des tribus voisines; leurs femmes, leurs enfants et leurs meubles sont cachés loin d'eux. Depuis deux jours leur territoire est foulé par un ennemi sans nombre, qui dévaste leurs villages, et va, s'ils ne se rendent, brûler leurs frênes, leurs figuiers et leurs oliviers, — leurs vraies richesses. Ils ont entre eux et leurs alliés près de 700 hommes hors de combat, dont 400 morts, sur 6 à 7,000 qu'ils étaient. Leurs marabouts, qui leur promettaient la dispersion des Roumis; qui leur affirmaient que toutes ces tentes de la plaine étaient en carton ; qu'en vertu d'une promesse divine, leur territoire était inviolable à des pieds étrangers, leurs marabouts les ont trompés. Il y a une vieille prédiction, qui annonce l'arrivée des chrétiens pour un grand

Avide de dangers, il accuse à demi-voix la lenteur des minutes, et fouille du regard les ravins de la montagne, cherchant des ennemis. Il connaît le pays et ses habitants comme personne ; il est couvert de cicatrices kabyles : depuis une année qu'il commande à Dellys, il a toujours été en lutte avec les montagnards : il sait leurs repaires, leurs allures, leur nombre. Il les a étudiés comme on étudie son ennemi avant l'heure de la vengeance ; cette heure est venue, et il attend avec toutes les impatiences de sa fébrile ardeur.

Enfin l'heure est comble, il monte. Mais les Berbers aussi connaissent les Roumis. Ils n'ont pas voulu se laisser prendre entre cette colonne, qui va leur couper la retraite, et les trois autres qui montent sur eux, croissant vivant. Tout est désert, et c'est l'arme au bras, sans un coup de fusil, que la brigade Ligny commence à gravir la montagne qu'elle est chargée d'enlever ; vainement impatiente comme son chef, elle presse sa marche et monte rapide, haletante. Personne à combattre. Elle arrive enfin près du sommet : là, sur sa crête, dans Taguemount, son village et son dernier espoir, elle trouve la brigade Gastu, qui, victorieuse, marche déjà sur Tighilt !

Général, officiers et soldats maudissent leurs fortunes contraires, car l'homme est oublieux ! n'ont-ils pas eu leurs triomphes d'Afrique ou de Crimée ! ne savent-ils pas que la Fortune se plaît à délaisser par instants ceux-là même qu'elle reprendra demain, comme elle reprend toujours ses enfants bien-aimés.

Les deux brigades réunies à Taguemount poursuivent

leur marche, et, avant sept heures du matin, opèrent leur jonction avec la division Mac Mahon, en bas de Tighilt-el-Had-Ali, où leur montagne va se rattacher par mamelons successifs à la montagne de gauche.

A peine maître des positions qu'il doit occuper, le général Jusuf fait poursuivre, dans le vaste ravin situé entre le général Renault et lui, les Kabyles qui fuient de tous côtés. Le 1er bataillon de zouaves, chargé de cette chasse périlleuse, se divise par compagnies, qui sillonnent ces gorges sauvages avec des fortunes diverses.

Dans cet immense précipice semé de pentes boisées, dont les contre-forts sont couverts çà et là de maisons et de hameaux, l'une de ces compagnies découvre un moulin kabyle, paraissant abandonné, et y pénètre. La maison est remplie d'hommes, de femmes et d'enfants, qui, confiants dans leur asile solitaire, espèrent échapper à l'ennemi. L'ivresse du premier feu est dissipée : le zouave, calmé, n'égorge que les poules. Les soldats se répandent par le taudis kabyle, cherchant butin, puis réunissent les prisonniers, pour les conduire au quartier général.

Mais tout à coup un Kabyle, le maître du moulin, à bout de haine et de fureur vaincues, sort son yatagan, caché sous son burnous, et veut frapper le soldat qui l'emmène. Deux coups de feu l'abattent : l'une des balles, tirée à bout portant lui brise le crâne : le sang et la cervelle du malheureux, rejaillissent jusque sur une petite fille de deux ou trois ans, qu'il portait dans ses bras. Aussitôt, tous ces hommes que la fureur inutile d'un ennemi allait rendre

mettent à leurs vainqueurs, tristement, mais sans honte, résignés, courbant la tête sous la volonté de Dieu. Malgré les combats de la veille et du jour, malgré son penchant à railler tout ce qui n'a pas son allure française, audacieuse et hardie, le soldat garde le silence sur leur passage. C'est que le respect du malheur est un sentiment français, s'il en fut. Au-dessus de ces hommes demi-sauvages, mais défendant aussi le sol sacré de la patrie, au-dessus de ces vaincus tombés sous le nombre, eux aussi, il y a comme une double auréole, qui, malgré tout, fait monter au cœur et des respects et des souvenirs !

Le maréchal est dans sa tente, entouré des officiers du bureau arabe; l'interprète principal de l'armée, M. Schousboe, est debout, à la porte, aidé d'un Kabyle, chargé de répéter ses paroles une seconde fois. Toujours silencieux, graves, sans saluer, les Beni-Raten s'asseyent à terre, en cercle, devant le gouverneur. L'un d'eux, presque vieillard, à la figure expressive, aux regards intelligents, à la barbe grisonnante, s'asseoit un peu en avant des siens, chargé de répondre pour tous.

Le maréchal se tourne vers eux et prononce chaque phrase d'une voix ferme; l'interprète traduit en arabe; le Kabyle répète après lui dans le dialecte de sa nation, écoute la réponse, la redit en arabe à l'interprète, qui la transmet au maréchal.

La voix de M. Schousboe est claire comme sa diction; son interprétation est élégante et fidèle comme toutes les traductions qui passent par sa plume ou par sa bouche.

Nul auditeur, soit musulman, soit chrétien, ne perd une seule parole.

— Vous tous qui êtes ici, représentez-vous entièrement la tribu des Beni-Raten, et pouvez-vous vous engager pour elle?

— Oui, nous sommes les *amins*[1] délégués par toute notre nation, et nous avons mission de parler pour tous les fils des Raten. Ce que nous aurons accepté sera accepté par tous.

— Pourquoi avez-vous manqué aux promesses de soumission que vous m'avez faites en 1854 au sebt des Beni-Yahia, puis, en 1855, à Alger, et fomenté des révoltes chez les tribus soumises ?

— Si quelques hommes des Beni-Raten ont fait cela, tous ne l'ont pas fait; mais nous reconnaissons nos fautes et nous venons ici pour nous excuser du passé et nous soumettre aux Français.

— Avez-vous cette fois l'intention de tenir fidèlement vos promesses et d'exécuter les conditions qui vous seront imposées?

— Nous promettons que notre tribu sera fidèle aux promesses que nous te ferons en son nom.

— Voici quelles sont les conditions que je vous impose: si elles ne vous conviennent pas, vous retournerez à vos villages, vous reprendrez vos armes, nous reprendrons les nôtres, et la guerre décidera. Mais si vous nous forcez à combattre, après le combat, nous couperons vos arbres, et dans vos villages nous ne laisserons pas pierre sur pierre.

[1] Un amin est un maire, un chef de village.

— Nous sommes tes vaincus, nous nous soumettons aux conditions qu'il te plaira d'imposer.

— Vous reconnaîtrez l'autorité de la France ; nous irons sur votre territoire comme il nous plaira ; nous ouvrirons des routes, construirons des bordjs ; nous couperons les bois et les récoltes qui nous seront nécessaires pendant notre séjour ; mais nous respecterons vos figuiers, vos oliviers et vos maisons.

Tous gardent le silence ; leur orateur président s'incline.

— Vous payerez comme contribution de guerre et juste indemnité des désordres que vous avez causés, 150 francs par fusil.

— Les Beni-Raten ne sont pas tous riches, et beaucoup parmi eux n'ont pas assez d'argent pour payer cette somme.

— Lorsque vous avez fomenté la révolte des tribus qui sont autour de vous, chacun de vous a su trouver de l'argent : les riches ont payé pour les pauvres ; vous ferez comme vous avez fait : les riches prêteront aux pauvres, afin que tous payent et que chacun supporte la peine des fautes de sa nation.

Une sorte de brouhaha de réclamations confuses s'élève parmi les Kabyles : quelques-uns parlent ou gesticulent, mais le chef les apaise peu à peu, et répondant pour tous :

— Nous payerons la contribution que tu demandes.

— Comme preuve de vos bonnes intentions, vous me livrerez des otages, qui vous seront désignés ; je les gar-

derai jusqu'au payement intégral de la contribution, et même plus longtemps, selon votre conduite.

Tous restent silencieux. Le chef incline la tête.

— A ces conditions, vous serez admis sur nos marchés, comme les tribus kabyles soumises : vous pourrez travailler dans la Mitidja et gagner, pendant la récolte prochaine, de quoi payer votre contribution de guerre et bien au delà.

Les Kabyles écoutent toujours, impassibles en apparence.

Le maréchal reprend :

— Pour vous convaincre, dès à présent, que nous ne voulons ni emmener les femmes et les enfants, ni vous prendre vos terres, comme on vous a dit que nous avions coutume de faire, vous rentrerez dans vos villages immédiatement, aussitôt que vos otages nous seront livrés ; vous pourrez circuler en liberté à travers les camps, avec vos femmes et vos enfants, et on ne prendra à personne, ni sa maison, ni ses arbres, ni son champ, sans lui en payer la valeur.

Les Kabyles gardent le silence : leurs visages impassibles ne trahissent aucun sentiment de regret ni de satisfaction.

— Vous pourrez, comme par le passé, vous choisir des amins, mais ils devront être reconnus et investis par la France : vous pourrez même garder vos institutions politiques de villages, pourvu que vos chefs sachent vous maintenir en paix.

Un frémissement de joie court parmi tous ces hommes : des conversations à demi-voix s'engagent entre eux, et il est facile de voir, à leurs gestes et à leurs figures, la satisfaction que leur cause cette promesse inattendue.

Le maréchal les congédie en les renvoyant aux chefs du bureau politique, chargés de choisir les otages et de veiller au payement de la contribution de guerre, qui devra commencer dès le lendemain. Le commandant Péchot, aidé du caïd, notre partisan, désigne immédiatement les otages, d'après quelques listes tracées à l'avance, et fait sortir des rangs ceux d'entre eux qui se trouvent parmi les envoyés.

Fidèles à leurs paroles, les Kabyles désignés vont sans murmurer s'asseoir à part : sur vingt et quelques, un seul demande à retourner dans son village pour réunir l'argent qu'il doit payer, après quoi il reviendra se livrer. Les autres retournent vers le plateau de Souk-el-Arba et leurs bourgades avancées.

A partir de ce moment, pas un coup de feu ne retentit, pas un soldat ne subit même une injure. Mais pas un arbre n'est coupé, pas une maison, pas une demeure habitée n'est même fouillée. Les Kabyles circulent à travers le camp, vendant des armes, des bestiaux, des légumes ; les enfants entrent dans les tentes et regardent tout, de ces grands yeux étonnés et naïfs qui ne savent encore rien cacher. Une œuvre de pacification victorieuse commence.

CHAPITRE III

1. Soumission des Beni-Fraoucen, Beni-Bouchaïb, Beni-Khellili, Beni-Roubri, Beni-Douella, Beni-Setka, Beni-Mahmoud. — 2. Fort et route de Souk-el-Arba. — 3. Camp de Souk-el-Arba. — 4. Fort-Napoléon. — 5. Route de Tizi-Ouzou au fort Napoléon.

I. *Soumission des Beni-Fraoucen, Beni-Bouchaib, etc.* — La reddition des Beni-Raten entraîne la soumission immédiate de plusieurs tribus, et porte l'inquiétude ou le désordre chez toutes les tribus hostiles. Leur confédération est l'une des plus fortes par le nombre, le territoire et les mœurs guerrières. Ses ramifications d'alliance ou de crainte s'étendent au loin sur les montagnes. Sa chute retentit dans toute la Kabylie, et produit comme un grand déchirement parmi les Berbers.

Ainsi, par la forêt, quand un arbre centenaire tombe sous l'orage, il ébranle ou renverse dans sa chute tout ce qui l'entoure. Les lianes déracinées suivent le tronc ; les arbustes pris dans ses rameaux cassent ; les arbres voisins perdent des branches ou des feuilles : toutes les végétations, qui croissaient à son ombre ou vivaient dans sa vie, sont atteintes.

Dès le lendemain et les jours suivants, les Beni-Fraoucen, Bouchaïb, Khellili, Roubri, Douella, Setka, Mahmoud, envoient successivement des députations pour demander l'*aman*, c'est-à-dire le pardon, et se soumettre à toutes les conditions qui leur seront imposées. Les officiers du bureau arabe, composant le bureau de direction politique de l'Algérie, savent, à quelques hommes près, la force de chaque tribu, le nombre de ses villages, ses alliances, ses haines, ses richesses : depuis plusieurs années, ils tiennent en partie double le registre exact des fautes commises ou des services rendus par chacune d'elles. D'après leurs renseignements, le gouverneur condamne tour à tour les peuplades que représentent ces différents envoyés, à des amendes plus ou moins fortes, selon leurs actes.

Excepté pour la quotité de l'amende, les conditions de l'aman sont les mêmes pour toutes les tribus : reconnaissance de la souveraineté de la France, libre parcours du territoire, livraison d'otages, payement immédiat de la contribution de guerre. Chaque séance de soumission présente généralement les mêmes phases, la même physionomie que la soumission des Beni-Raten. Aux reproches de manque de foi et d'hostilités, les envoyés kabyles répondent par des dénégations partielles ou par des regrets : ils acceptent silencieusement toutes les conditions, excepté celles de l'amende et des otages, dont ils marchandent le plus souvent la quotité, le moment et la forme. Mais, malgré tout, ils finissent toujours par souscrire à ces conditions comme aux autres. Les otages sont dirigés sur Alger le

jour même de leur arrivée au camp, et le payement de la contribution s'effectue peu à peu.

Déjà dans les trois camps, à force de voir passer des soumissions, les imaginations enthousiastes regardent la Kabylie comme conquise et l'expédition comme terminée. Toutes les tribus vont venir l'une après l'autre sans combat! C'est à regretter d'être venu, pour si peu, pour une lutte d'un jour! Mais la Kabylie est comme un continent tout entier, sur lequel maintes nations hétérogènes sont entassées par peuples séparés; on y compte encore des tribus insoumises par dizaines : les Beni-Menguillet, Yenni, Bouyousef, Yahia, etc., et toutes les tribus qui vivent sur les versants immédiats du Djurjura, enfants du brouillard, accolés au rocher même, toujours prêts à s'y réfugier en cas d'invasion. Non, la conquête n'est pas finie!

II. *Fort et route de Souk-el-Arba.* — Mais avant de s'enfoncer plus avant dans les montagnes, le maréchal veut profiter du triomphe du 24 mai, pour assurer définitivement la domination française sur le pays déjà soumis.

C'est le but principal de la campagne de 1857. La soumission de la Kabylie est une nécessité fatale de l'Algérie. Son avenir, son repos, et surtout sa colonisation, dépendent de ce grand apaisement. Si la France n'avait en vue que les intérêts de son fisc, elle pourrait, elle aussi, se retrancher dans la plaine et laisser faire le temps. Héritière des Byzantins et des Turcs, elle coloniserait à leur manière : régnant par des proconsuls rapaces : faisant suer aux populations

Le 11e de chasseurs à pied et le 2e bataillon du 98e, qui composent cette dernière colonne, les reçoivent à la baïonnette, les rejettent de nouveau dans les ravins dont ils débouchent par tous côtés, échangent avec eux pendant plus de quatre heures, par tirailleurs, une fusillade sans trêve, et enfin, à deux heures seulement, prennent leurs bivouacs, malgré les coups de feu qui continuent toujours, mais de plus en plus rares.

Pendant cette lutte d'arrière-garde, la brigade Bourbaki, maîtresse d'Imaïseren et de Bou-Arfaa, se fortifie dans ses positions. Du haut de ces deux mamelons, elle domine Souk-el-Arba, le point extrême de toutes les opérations. En attendant l'ordre d'enlever ce dernier plateau, elle se retranche tout en combattant. Autour du village, sur les sommets de sa crête, devant chaque piton, elle se construit à la hâte une ceinture de défense. Ici, les soldats entassent des pierres ou des poutres, entre lesquelles ils ménagent des meurtrières étroites; puis agenouillés, l'œil au guet, les fusils appuyés, les canons sortant, à leur tour ils tirent à couvert. Là, demi-couchés dans des fossés qu'ils creusent à mesure, ou embusqués derrière un mur, un arbre, une pierre, ils ne laissent passer que juste ce qu'il faut de tête ou de corps, afin de voir et de viser.

Sur les déclivités de la montagne, dans chaque ravin, dans les broussailles, derrière les haies, les rochers, sous leurs figuiers, leurs frênes, leurs oliviers, partout, les Kabyles se glissent; puis, aux remparts ennemis, aux

rend les invasions difficiles : le génie indomptable de ses habitants rend les conquêtes précaires. Parmi tous nos prédécesseurs en civilisation, envahisseurs comme nous des plaines africaines, Mèdes, Carthaginois, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes, Turcs, deux seulement paraissent avoir asservi plus ou moins la Kabylie. Pendant les grandes phases de leur toute-puissance, les Arabes par le fanatisme, les Romains par la transportation et l'occupation, ont dompté les Berbers.

L'histoire est l'enseignement des nations : l'exemple de ceux de nos prédécesseurs, qui ont réussi dans l'œuvre que nous poursuivons, doit nous servir. Mais notre fanatisme religieux n'est plus en état de faire des conquêtes ; le temps des croisades est passé. La transportation d'une nationalité tout entière est un moyen extrême, qui répugne au cœur de la France; l'occupation reste seule. Pour être efficace sur des populations fanatiques, mobiles, passionnées, promptes au combat, dont la révolte est l'essence et la vie, il faut que cette occupation soit permanente, comme celle des Romains. Si fréquentes qu'elles soient, des expéditions passagères sont insuffisantes ; vainement elles sillonnent les montagnes, sèment l'épouvante, récoltent des soumissions; trombes d'aventure infécondes et rapides, qui ne font que des ruines, elles traversent le pays insoumis, comme un navire les flots de l'Océan. Après leur départ, le sillage qu'elles ont creusé se referme, les ruines qu'elles ont faites se relèvent, les habitudes reprennent, les leçons et les promesses s'oublient. Propagé

par des ambitions isolées, surexcité par la haine du passé, l'esprit d'indépendance renaît victorieux; les premières tribus soulevées font révolter les autres, et, d'année en année, l'œuvre est à refaire. L'histoire de la Kabylie, depuis notre arrivée en Afrique, suffit seule à prouver cette vérité.

L'occupation permanente d'un territoire commence en tout pays, surtout en pays de montagnes, par des routes, un fort et des postes fortifiés. Les routes permettent de sillonner la contrée en tous sens, écoulent les denrées de ses habitants, et leur portent en échange des marchandises, du luxe, de l'industrie, tous les bienfaits d'une civilisation plus avancée. Les routes, c'est-à-dire la communication des idées et des travaux qu'elles enfantent, sont la plus puissante des pacifications : la vieille Vendée le sait bien.

Un fort et les postes fortifiés qui en dépendent sont le complément des routes et leurs gardiens. Établi sur un point culminant d'où il dominera la contrée, approvisionné pour résister plusieurs mois à des assiégeants fortuits, ayant garnison nombreuse, afin de pouvoir lancer une cohorte sur toute révolte naissante, un fort en Kabylie est la soumission définitive du pays.

L'impuissance oppressive des Turcs n'a végété si longtemps en Algérie et n'a résisté aux attaques des Berbers, que par des forteresses; depuis la conquête française, les bordjs turcs, restaurés, nous ont sauvé tant de soldats, que, par reconnaissance, la France de nos neveux rebâtira

quelque jour leurs vieux murs oubliés, comme on rebâtit le mausolée d'un parent lointain, légateur sans le vouloir.

Le triomphe du 24 mai, en ouvrant définitivement la grande Kabylie à la France, lui permet de s'y établir, et d'étendre enfin son action civilisatrice sur cette grande île insoumise.

Après trois jours passés à régler la pacification des différentes tribus, qui font demander l'aman, et à des reconnaissances du pays, le gouverneur lève son camp de Tighilt-el-Had-Ali, et s'établit à Souk-el-Arba (le marché du mercredi) avec la division Jusuf; la division Renault reste à sa droite, conservant son camp de Ouailel; la division Mac Mahon va se grouper autour des hauteurs d'Aboudid, sur sa gauche, de front.

Le jour même, 28 mai, l'œuvre d'occupation commence; le maréchal a choisi le territoire des Beni-Raten pour y ouvrir la première grande route, et construire un fort qui dominera toute la Kabylie située au nord du Djurjura. Les montagnes des Beni-Raten comptent parmi les plus élevées de l'Afrique française : elles sont situées au cœur du pays insoumis, presque entourées par les vallées du Sébaou et de Boghni, toujours ouvertes à nos armes, à raison de leur largeur et des bordjs de Tizi-Ouzou et de Drah-el-Mizan, qui les commandent. Un fort élevé sur leur territoire rayonnera comme un phare sur le pays kabyle, et sera facilement ravitaillé de vivres et de soldats. En outre, on se servira des Beni-Raten eux-mêmes pour la défense extérieure de la forteresse. Les Turcs avaient l'u-

tile coutume de placer autour de leurs bordjs une tribu *magzem* ou gardienne par excellence, chargée, moyennant privilége, de la police des tribus voisines. A l'instar des Turcs, on fera des Beni-Raten une tribu magzem. C'est la confédération la plus redoutée de toutes, généralement fidèle à la foi jurée, en relations avec Alger depuis longtemps. Pour une légère exemption d'impôts, elle consentira facilement à jouer un rôle dont elle tirera profit et vanité. L'homme est ainsi fait, en Kabylie comme ailleurs, que la tête lui tourne, à regarder du haut d'un privilége ses égaux de la veille.

Le général de Chabaud-Latour, chef du service du génie en Algérie, est chargé de choisir l'emplacement du fort et de fixer le tracé d'une route carrossable, qui le reliera au bordj de Tizi-Ouzou.

Le général se connaît en fortifications exécutées rapidement et au-dessous de leurs devis, car il a été l'un des instigateurs architectes des fortifications de Paris. L'Algérie, par les travaux qu'il lui consacre, est un peu sa fille; son œil savant et paternel cherche avec soin, avant de choisir la montagne, qui va porter le sceptre coûteux de la jeune colonie.

Souk-el-Arba est l'un des plus larges plateaux du pays kabyle. Son sol, admirablement solide, possède plusieurs sources, avantage sans prix sur la terre d'Afrique. S'il n'est pas le point culminant de la grande Kabylie, il en est du moins un des plus élevés : de ses hauteurs on découvre tout le territoire des Beni-Aissi, Yenni, Maatka, etc.,

une partie de la vallée de Sébaou, presque tout le Djurjura et les montagnes d'Alger. Situé au centre du territoire des Beni-Raten, il relie les différentes crêtes de leurs montagnes, comme un carrefour principal relie des routes divergentes. Le général indique le plateau de Souk-el-Arba comme le meilleur emplacement d'un fort central; le maréchal ratifie ce choix.

Ce point de départ arrêté, il faut une route pour relier Souk-el-Arba à Tizi-Ouzou : une route militaire, c'est-à-dire dominant le pays, suivant les crêtes et non les vallées; une route carrossable ayant partout six mètres de largeur, assez entaillée dans les flancs des montagnes pour supporter avec sécurité deux voitures de front, et dont la pente soit au vingtième, c'est-à-dire descendant au plus de cinq mètres par cent mètres. Cette route, il faut la mener tout entière, par des crêtes aiguës, aux mamelons séparés, coupés par des vallées profondes, des ravines soudaines aux pentes abruptes et rocheuses; il faut la mener à la vallée du Sebaou, placée à 900 mètres au-dessous de Souk-el-Arba. Enfin, et surtout, il faut la tracer et la faire de suite; car l'Algérie n'aura pas toujours à la disposition du génie une armée de vingt-cinq mille travailleurs tout réunis, tout montés en pays berber, ardents à leur tâche comme s'ils allaient au combat, intelligents de leur œuvre, comme si chacun d'eux travaillait à son propre champ.

Le général et ses officiers du génie se multiplient : le jour on les rencontre par les sentiers kabyles, cherchant, étudiant leur route; la nuit, sous leurs tentes éclairées

jusqu'au jour, leurs silhouettes se penchent sur les plans du fort.

Enfin, le 2 juin, quatre jours après l'arrivée des troupes à Souk-el-Arba, le tracé est fait : 25,000 outils, en pelles, pioches, scies, haches, et 200 jeux de pétardement sont amoncelés par dépôts de Sikhou-Méddour à Souk-el-Arba.

La route commence : à partir du 3 juin, un long cordon de soldats ouvriers s'échelonne sur son parcours. Chaque matin, à quatre heures et demie, la diane réveille les camps. Dix mille hommes se mettent à l'ouvrage vers cinq heures et travaillent ainsi jusqu'à huit. Interrompu pendant les heures de grande chaleur, le travail reprend vers deux heures pour continuer jusqu'au soir. Le lendemain, deux mille nouveaux venus, reposés de la veille, reposent à leur tour leur prédécesseurs.

Depuis le maréchal jusqu'au soldat, chacun surveille ou travaille. Les trois camps sont comme trois ruches immenses d'où sortent, chaque matin, des essaims de travailleurs, qui vont en tous sens, causant ou chantant, acceptant sans murmure leur rude mission. Il n'y a pas place sur le chemin pour plus de dix mille hommes, mais chaque corps, chaque compagnie participe tour à tour à l'œuvre commune : les soldats du génie, arme d'élite, fiers de leur œuvre, graves sous leurs uniformes sombres : l'infanterie, la ligne avec son dévouement silencieux comme le devoir : les chasseurs et les zouaves, ces enfants gâtés de la renommée : la legion étrangère, dont les soldats, les Belges surtout, ont une habileté pratique qui double

leurs efforts. Tous les corps travaillent à l'envi, comprenant la grandeur pacifique de leur tâche, tous jusqu'aux tirailleurs indigènes, aux Turcos, comme on les nomme : pittoresques soldats aux vêtements orientaux, causeurs comme de gais oiseaux, glosant de tout dans leur langue gutturale, étalant joyeux, sous le soleil qui les dore, leurs faces noirâtres et leurs dents blanches, qu'entr'ouvre leur rire éternel.

Au premier jour de ce labeur inaccoutumé, l'orgueil oriental des tirailleurs souffre à travailler la terre ; ils ne se soumettent que par obéissance. Mais le général Renault passe à travers leurs rangs pour les encourager : à bout de vanité humiliée, l'un des Turcos l'accoste avec cette liberté respectueuse qui règne toujours entre des hommes exposés à des dangers communs.

Parlant en langue franque : Mon général, dit-il, « Tra» bajar barout bono, trabajar terra macache. » Travailler la poudre, c'est bien ; travailler la terre, non.

Tout en riant, le général met affectueusement la main sur l'épaule du soldat, en lui disant en sa langue : Faisons notre route, mon brave, et ensuite nous irons ensemble « trabajar barout bésef » travailler la poudre beaucoup.

Et tous les Turcos se mettent au travail avec ardeur en criant : *Vive le général !* « Trabajar, trabajar bésef. »

Le respect qui règne et doit régner du soldat aux officiers, grandit au lieu de décroître à ces libres expansions,

et pour une parole tombée du cœur, les hommes au cœur chaud se dévouent jusqu'à mourir.

Grâce à ces labeurs incessants et disciplinés, la route avance à pas de géants. En huit jours, elle est indiquée sur tout son parcours, plus facile déjà que les sentiers kabyles. Les arbres qu'il a fallu abattre sont placés sur les côtés du chemin, destinés aux charpentes du fort. Ici, la crête d'un mamelon est aplanie et va s'abaissant sous les pioches : les terres, les pierres éboulées roulent aux deux côtés du ravin comme des avalanches continues. Là, toute une nuée de terrassiers, qui ont dû creuser un escalier pour monter à l'ouvrage, taillent les flancs abrupts d'une montagne à pic; plus loin, la route descend par lacets échelonnés, qui se reploient sur eux-mêmes comme un immense serpent.

Chaque fois que la roche se montre trop dure pour être entamée à la pioche, les soldats du génie arrivent. Sous leurs mains la barre à mine, patiente comme la force, plonge dans la pierre; ses coups retentissants résonnent jusqu'au soir. Alors, dans la nuit tombante, sous les échos sonores des montagnes, les bruits des marteaux sur le fer, les voix, les chants des soldats, confondus par l'espace, s'élèvent en harmonies lointaines, qui font rêver aux chœurs de travail d'une soirée d'opéra; mais ici le travail est réel, et les crêtes neigeuses du Djurjura font le décor de la scène.

Pendant les heures de repos général, les explosions de mines retentissent de tous côtés : à droite, à gauche, on

aperçoit leurs poussières lointaines, qui montent dans le ciel par nuages grisâtres; les éclats des rochers retombent en pluies de pierres sur les flancs des montagnes et roulent bondissants jusqu'au fond des ravins.

III. *Camp de Souk-el-Arba.* — Ce travail régulier, sans excès, apaise les esprits et fortifie les corps : l'air vivifiant des montagnes et surtout les soins de toute nature, qui, de nos jours, sont justement prodigués aux armées, entretiennent la santé générale. L'état sanitaire est meilleur qu'en garnison; il y a des jours où les ambulances des camps ne reçoivent, à elles trois, qu'un seul malade, sur 25,000 hommes.

Le bien-être règne dans le camp; les soldats ont tout le confortable possible; pour se vêtir ou s'abriter, chacun d'eux porte avec lui son sac avec ses effets et le tiers d'une tente de campagne, qui, réuni à deux autres tiers portés par deux autres soldats, fait une tente pour trois hommes. Les trois divisions reçoivent leurs approvisionnements séparés, portés à dos de mulets. A chaque campement, les caisses de vivres sont entassées à couvert sous des prélarts au centre du camp : c'est le *biscuit-ville*, comme on le nomme. Des troupeaux de bestiaux suivent les bataillons. Tous les jours chaque soldat reçoit 320 grammes de viande fraîche, sa ration quotidienne en biscuit, café, sucre, riz ou légumes, eau-de-vie, etc., et du pain frais autant que possible. De fois à autres, par un temps, un travail, une fête exceptionnels, des rations de supplément en viande ou eau-de-vie sont accordées aux trois divisions ou à l'une d'elles. Grâces

sa haute paye de travail, chaque soldat s'offre souvent es extras de cantine, en vin, viande, etc.

Car, indépendamment des vivandières de l'armée, des antiniers civils suivent les troupes. Sous leurs tentes aux bris prolongés, on trouve des vivres et du vin dont la qualité et les prix sont incessamment surveillés. Le grand prévôt de l'armée et ses gendarmes sont chargés de la police des cantines : avec ce calme inflexible, qui leur appartient comme un apanage, les gendarmes modèrent toutes es soifs trop avides, tantôt parmi les buveurs, tantôt parmi leurs hôtes, et ni la santé, ni le repos de l'armée n'ont à souffrir de ces cabarets exceptionnels.

Tous ces contingents de bien-être ajoutent encore à la gaieté française, et sans cesse les rires, les lazzis, les chansons, se croisent d'un ravin à un autre, joyeux et bruyants, comme dans un carnaval de plaisir.

A l'aller ou au retour du travail, chaque bataillon va fredonnant son refrain favori, ou jette en passant aux bataillons campés sur sa route, quelque lazzi, quelque sobriquet d'aventure ou d'habitude.

Quand les chasseurs de Vincennes aux uniformes sombres, *les corbeaux*, passent devant leurs amis préférés les zouaves, *chacals*, aux vives allures, aux regards toujours en quête, les *couahh, couahh,* s'élèvent dans l'air croassés par les zouaves à l'intention des chasseurs : comme si une légion de corbeaux emplumés traversait l'espace; aussitôt pour réponse, les chasseurs glapissent à pleine gorge, à faire croire que tous les chacals du désert sont

dans le voisinage, et pendant le défilé, les deux cris montent confondus et bruyants, à faire supposer une émeute.

Durant les heures de repos, les soldats causent autour des cantines, dorment ou jouent à l'abri des frênes et des figuiers, qui couvrent les pentes des montagnes. Le jeu de loto, surtout, fait fureur. Les appels de numéros, avec les sobriquets inénarrables que chacun d'eux porte en surnom, retentissent de tous côtés. Des marchands de coco, aux chapeaux de paille traditionnels, vont de groupe en groupe, flairant les joueurs fortunés, tournant autour du dernier gagnant leurs regards ou leurs tonneaux tentateurs! et le gagnant cède, payant pour tous. Car partout, en tout pays, or ou cuivre, le gain du jeu s'envole aux tentations, comme ces jeunes oiseaux fraîchement emplumés, qui ne savent de jeunesse où se poser.

Quant aux officiers, leur vie s'écoule facile, mais moins joyeuse peut-être! Plus fortunés du hasard, ce maître capricieux des choses d'ici-bas, la plupart trouvent chez les cantiniers ou font venir d'Alger tous ces luxes de la vie civilisée, qui abrégent les heures oisives, quelques livres, du vin, des vivres, des fruits.

Plusieurs, en petit nombre, travaillent : tels, quelques officiers d'état-major et notamment ceux du bureau topographique, qui lèvent incessamment leurs plans. Par les soins de MM. Béraud, Oëhmichen, Mircher et Davenet, la carte du pays nouvellement soumis avance rapidement.

Pendant le jour, hors service, les uns jouent, d'autres

forcés de charger à la baïonnette; la dernière mêlée surtout est furieuse. Le commandant Boyer de Rebeval, du 54e, est tué roide à la tête d'une compagnie de voltigeurs, qu'il dirige. Français ou Kabyle, chacun enivré de soleil, d'honneur et de patrie, chacun tue ou meurt.

Mais là, comme à l'arrière-garde, la discipline et les armes l'emportent : les Kabyles tombent ou s'enfuient dans leurs ravins; la division Mac Mahon reste maîtresse de toutes ses positions. Vers trois heures environ, l'ennemi, désormais vaincu, se retire presque partout : des deux côtés, les coups de feu deviennent plus rares. Pour la 2e division, la lutte du premier jour est presque terminée : ses troupes victorieuses couvrent de leurs bivouacs les crêtes de la montagne, depuis la plaine, jusqu'à portée de canon de Souk-el-Arba; l'habile direction des chefs et le courage des soldats ont vaincu tous les obstacles. Une fois de plus la patrie triomphe, mais elle compte trente morts et deux cent vingt-cinq blessés.

III. *Division Jusuf.* — La 3e division, formée en colonnes, commence son mouvement à quatre heures et demie, ayant devant elle, comme les deux autres, un premier plan de figuiers, puis la plus élevée des trois crêtes des Beni-Raten, habitée, comme la montagne du général de Mac Mahon, par la fraction des Akerma.

La colonne de droite, composée de deux bataillons du 1er de zouaves et de deux bataillons du 60e de ligne, commandés par le général Gastu, monte vers le village d'Ighil-Guefri, placé sur le sommet d'une montagne si

5e *service:*

Paradoxes par ***, récits militaires par ***.

6e *service:*

Café très à l'eau et rhum à indiscrétions de toute nature.

Nota. On sera servi par Garagousse lui-même, en costume de Crimée (chemise jadis blanche et pantalon idem); en vaisselle plate, dite *de campagne*. Pendant toute la durée du repas, M. *** fera silencieusement entendre une symphonie de lui, dite du *claquement des mâchoires*.

Autour des tentes du maréchal et des généraux, les musiques des régiments font entendre des ouvertures ou des chœurs d'opéra.

Sous les tentes, il y a jeux divers, whists, causeries intimes. Les intérêts de l'Algérie, les chances de l'expédition, les progrès de la route sont racontés et débattus dans des conversations particulières, qui avancent toutes choses mieux et plus vite que des volumes d'écritures.

Enfin le soir, parfois, il y a spectacle : les zouaves de Crimée ont ressuscité Guignol et leur théâtre : sous l'anonyme de marionnettes en bois affublées de têtes et de costumes burlesques, un soldat improvise des dialogues de circonstance entre zouaves et Kabyles, ou des aventures Marlborough, des scènes de ménage à rendre jaloux les acteurs du Palais-Royal. D'autres, plus ambitieux, montent un grand théâtre destiné à éclipser tous ses rivaux; une représentation préliminaire, sorte de répétition générale, est même donnée.

Mais la vie de camp est comme toute vie humaine quelle

qu'elle soit ; elle a ses nuages, elle aussi. Le ciel inclément éteint d'un souffle humide théâtre, marionnettes et musique. La pluie répand sur tous, acteurs et public, son manteau d'ennui monotone. La gaieté générale suit les phases de l'atmosphère ; alors chacun maudit son sort, chacun recherche et grossit dans sa pensée comme dans ses récits, son triste passé, ses ennuis présents et ses joies futures. L'un a vu pendant la nuit dernière sa tente arrachée par le vent, et jusqu'au jour, transi de froid, errant comme un exilé, courant après sa demeure, ses vêtements, ses papiers envolés, il a passé

L'une de ces nuits qu'avec peine on pardonne.

Cet autre maudit les mulets et les ânes dont le concert nocturne a troublé son sommeil : un cheval échappé est venu heurter sa tente à demi renversée : de toute la nuit il n'a pu dormir ! Un troisième se plaint de la pluie, qui traverse son toit fragile et l'inonde. Celui-là préfère encore la pluie au soleil, aux mouches, à la poussière qui l'oppressaient pendant ces derniers jours. La chaleur l'accablait, il bénit le froid et la pluie. Pauvre nature ! s'il lui fallait fabriquer du soleil ou des nuages selon les volontés de chacun, quelle tâche ! et sous quel climat notre boule ronde tournerait dans son coin !

IV. *Fort-Napoléon.* — A travers ces variations de l'atmosphère et des esprits, la route continue sans arrêt ; la pluie ne dure que deux ou trois jours et n'est pas assez forte pour empêcher les travaux. Déjà les chevaux, les

mulets et les approvisionnements de toute nature, qui montent incessamment de la plaine sur la montagne, commencent à passer par la route nouvelle. Mais le tracé du fort est prêt; les fondations de l'un des bastions sont déjà creusées. L'Empereur a permis de baptiser la forteresse future du nom de Fort-Napoléon. Le maréchal veut donner à la pose de la première pierre la consécration d'un souvenir à la fois religieux et patriotique. Le travail est suspendu tout un jour pour cette cérémonie; une amnistie générale des punitions et une ration de supplément sont accordées aux troupes.

Le 14 juin est le jour anniversaire des batailles de Marengo et de Friedland et du débarquement des Français en Algérie. C'est fonder sous d'heureux auspices un fort destiné à la pacification de la Kabylie, que l'associer, par une date commune, à ces deux grandes gloires impériale et royale. Le gouverneur de l'Algérie a choisi ce jour anniversaire. Chaque année, depuis vingt-six ans, la France algérienne célèbre cette date de naissance par une messe d'actions de grâces; les aumôniers des trois divisions de l'armée expéditionnaire accomplissent d'abord dans chaque camp ce pieux sacrifice annuel.

Par leurs soins, un autel est dressé sur des caisses à biscuits et des tambours amoncelés; une croix de bois et de branches vertes domine l'autel; les couleurs de la France et les fanions des généraux flottent à son ombre; des caissons, des trophées d'armes et des instruments de travail empruntés au génie sont disposés de chaque côté,

comme ornements. Le maréchal, les états-majors et une partie des troupes viennent se ranger tout autour, debout. La musique et les tambours d'un régiment servent d'orgue; le prêtre, assisté d'un soldat, monte à l'autel. Quelques-uns, ceux qui savent prier en public, prient; d'autres, dans leurs cœurs, remercient la Providence pour la conquête qu'elle a permise; tous pensent avec reconnaissance à ceux qui sont morts pendant cette longue lutte d'un quart de siècle, martyrs sacrés dont le sang a conquis notre terre d'Afrique, si belle de gloires, de dévouements et d'avenir français!

Le soir, vers trois heures, sur l'un des sommets du plateau de Souk-el-Arba, tout est disposé pour la cérémonie de la fondation du fort. Le maréchal, escorté des généraux et des états-majors, se rend sur l'emplacement destiné à l'un des bastions. Là, sous une croix entourée de trophées militaires, est une table sur laquelle sont déposés les procès-verbaux tout préparés de la cérémonie et les pièces de monnaie d'usage, qui doivent être enterrés comme témoins, sous la première pierre de la forteresse future.

Le général de Chabaud-Latour lit le procès-verbal, rédigé par ses soins. L'abbé Suchet bénit le sol, et dans un discours remercie la Providence, l'Empereur et le gouverneur, qui ont fait monter la croix du Christ sur ces montagnes infidèles.

En quelques paroles, le maréchal rappelle les anniversaires glorieux, qui protégent de leurs souvenirs la fondation du fort : fait remonter jusqu'à l'Empereur l'œuvre que

sa volonté souveraine lui a permis d'accomplir, remercie les chefs et les soldats, qui, dans leurs sphères diverses, concourent avec lui à la pacification de la Kabylie, et félicite l'aumônier, compagnon inséparable de tous les triomphes remportés par la France sur le sol africain.

Aussitôt après, le maréchal et ses généraux signent successivement les procès-verbaux de la cérémonie; une boîte en étain, contenant ces documents et les pièces de monnaie, est soudée séance tenante, puis placée sous la première pierre. Chacun des signataires vient l'y sceller à son tour et déposer sa truellée de mortier, autour de cette base historique de l'édifice futur. Une salve de vingt et un coups de canon retentit, répercutée par les échos sonores du Djurjura; et, le soir, le maréchal réunit à dîner toute l'armée en la personne des onze généraux qui la commandent : MM. Renault, de Mac Mahon et Jusuf, généraux de division; de Chabaud-Latour, de Tourville, Chapuis, de Linières, Périgot, Bourbaki, Gastu et de Ligny, généraux de brigade.

Le lendemain dès l'aube, les soldats du génie commencent à construire le premier bastion du fort. Un long fossé marque sur le sol les fondations de l'enceinte totale de la forteresse.

Le génie a tout préparé : les moyens, le plan, le devis. Fort-Napoléon comprendra dans son enceinte le plateau entier de Souk-el-Arba, y compris le village d'Icheraouia, dont les maisons en couvrent le sommet le plus élevé. Le maréchal a fait offrir à ses habitants, qui, de tous temps, ont

été fidèles à notre cause, de leur payer leurs maisons ou de leur en construire d'autres, à leur gré. Ils ont accepté l'argent, et opèrent déjà leur déménagement, vers les bourgades voisines. Moyennant 25,000 fr., les quatre-vingts maisons du village kabyle avec leurs jardins, cours et dépendances sont devenues propriétés de l'État.

Une enceinte continue, aux murailles de pierres, haute de cinq mètres, assise sur des escarpements inabordables et flanquée de bastions, abritera, derrière ses remparts, un casernement pour 3,000 hommes avec logements d'officiers et magasins des vivres, une manutention, un hôpital, un bureau arabe, avec sa maison des hôtes et sa prison, une poudrière, des ateliers et des magasins d'armement, une citerne et des sources.

Enceinte et bâtiments, tout doit être construit en quatre mois, afin de recevoir garnison avant la saison des pluies et d'être prêts aux éventualités d'une attaque d'hiver. 20,000 mètres cubes de maçonnerie doivent être terminés au mois d'octobre suivant. Dans ce but, trois carrières à pierres de taille, moellons, marbre pour la chaux, sont déjà ouvertes autour du fort; vingt fours à chaux sont en voie de construction ou d'essai; une briqueterie s'élève; 800 soldats, ouvriers d'arts choisis dans les différents corps, sont organisés en compagnies auxiliaires du génie, comme maçons, carriers, chaufourniers, briquetiers, charpentiers, terrassiers, forgerons, serruriers; 1,500 manœuvres, également pris dans l'armée, sont désignés pour aider à ces ouvriers d'élite.

La Kabylie et l'arsenal d'Alger donnent les bois de charpente et les outils; la France fournira le fer et le zinc. En moins de cent jours, plus de 1,500 tonneaux, un milliard et demi de kilogrammes en matériaux de toute nature, doivent être transportés d'Alger à Dellys par mer et de Dellys au fort Napoléon par la route.

Le fort terminé et pourvu de sa garnison, vienne l'hiver avec ses pluies, c'est-à-dire l'impossibilité absolue de pénétrer dans la montagne avec des troupes; vienne la neige, qui chaque année couvre de son linceul glacé toutes les hautes montagnes kabyles; vienne un mouvement quelconque des Berbers, aucun des résultats de la campagne ne sera perdu : 3,000 hommes seront au cœur de la Kabylie, largement pourvus de munitions, de vivres et d'abris, rayonnant du haut d'une forteresse imprenable sur toute sédition naissante.

En cas de soulèvement en masse, les balles meurtrières des longs fusils kabyles s'écraseront impuissantes sur cette muraille continue. La bravoure fanatique et féroce de ces montagnards-indiens, agiles à l'escalade, fertiles en ruses, en incendies, en surprises, retombera brisée contre ces murs de pierre, qui les décimeront. Le fort Napoléon est la mort de l'indépendance berbère.

Mieux qué nous, et plus vivement surtout, les Kabyles comprennent l'importance future du grand bordj. Depuis le jour de l'arrivée du maréchal à Souk-el-Arba, depuis l'achat d'Icheraouia surtout, la nouvelle s'est répandue parmi les tribus. Inquiets de ces fossés qui se creusent, de ces

murailles encore informes, mais qui déjà sortent de terre, tous ceux qui passent autour de Souk-el-Arba, demandent ce que *Francezes bonos* veulent faire là.

Quelques paroles échappées à un de leurs vieux chefs résument dans une métaphore orientale, toute pleine de tristesse poétique, les sentiments de la race berbère, sur les constructions qui s'élèvent.

Venu pour apporter à Souk-el-Arba les contributions de guerre de son village, le vieillard, après avoir acquitté sa dette, se prend tout à coup à regarder les fondations de la forteresse future; puis s'adressant au chef du bureau arabe, qui vient de recevoir son argent,

— Sidi maréchal va-t-il donc habiter Souk-el-Arba, dit-il?

— Non, c'est un bordj qu'il fait construire.

— Un bordj! oui, on m'avait bien dit la vérité. Regarde-moi, quand un homme va mourir, il se recueille et ferme les yeux. Amin des Kabyles, je ferme les yeux, car la Kabylie va mourir. »

Et pendant quelques minutes l'amin reste les yeux fermés comme un mourant....

V. *Route de Tizi-Ouzou à Fort-Napoléon.* — Tandis que le fort Napoléon sort de terre, la route qui doit le relier à Tizi-Ouzou se poursuit toujours; déjà, sur plusieurs points, elle est complétement terminée. Malgré les ouvriers, les pierres et les arbres qui l'encombrent; malgré la longueur de son parcours, fantassins, cavaliers et mulets, tout ce qui vient d'Alger ou y retourne, la suit. Les Kabyles, eux-mêmes, la prennent de préférence à leurs

sentiers. Jour à jour, heure à heure, les obstacles s'abaissent sous la pioche ou disparaissent à la mine.

Le 21 juin, un cantinier d'Alger se risque à travers les travaux et les soldats, qui couvrent encore le nouveau chemin et monte en voiture jusqu'au camp de Ouailel, centre de la division Renault. Le char qui le porte est pavoisé de branches d'arbres et de drapeaux. Il fait dans le camp une entrée solennelle; chaque fois que son cheval s'arrête par la fatigue ou les empêchements du sol, tout un flot de soldats, flatteurs altérés, s'empresse autour de lui et l'aide. La foule l'escorte. Les clairons résonnent sur son passage; son nom, répété par tous, est acclamé comme le nom d'un roi. Chacun célèbre à l'envi son audace et son vin. Peu à peu, dit-on, l'ovation devient si complète, que le cantinier, *ne se sentant plus de joie*, oublie son négoce; ses espoirs de gain se dispersent aux fumées enivrantes de son triomphe. Du haut de sa banquette de verdure, il ouvre largement ses tonneaux, et, *gratis*, laisse tomber dans la bouche de ses rusés admirateurs jusqu'à la dernière goutte de son vin. Comme en saine morale un bienfait n'est jamais perdu, les soldats se souviendront. La générosité du cantinier a semé sur la montagne des clients futurs, que, tôt ou tard, il moissonnera dans Alger.

Le 22, le maréchal, escorté d'une partie des généraux et de l'état-major, va visiter la route jusqu'à la plaine. Tout est terminé, le chemin est libre pour deux voitures de front; les chevaux galopent malgré leurs cavaliers; c'est bonheur que se retrouver enfin sur une route plane.

Vingt-cinq kilomètres descendent ainsi jusqu'à Sikhou-Meddour par pentes douces; en suivant pas à pas ce long méandre sinueux et jaunâtre, qui serpente au-dessus des ravines, chacun comprend la difficulté et l'étendue des travaux exécutés. Ici, une colline est traversée par le milieu ; les deux côtés du chemin ont dix mètres de haut; là, le talus, coupé à la pioche sur le flanc de la montagne, a soixante mètres de hauteur (cent quatre-vingts pieds). Plus loin, le rocher, qu'il a fallu briser par la mine, s'étale sur trente pas de long. En dix-sept jours, les troupes ont remué cent mille mètres cubes de terre et de pierres.

Sur tout son long parcours la route porte l'empreinte du caractère national, qui cache si souvent des sentiments sérieux sous une forme légère. Fiers de leur œuvre, intelligents de ses résultats, les soldats ont exprimé leurs sentiments divers par des inscriptions de toute nature. De distance en distance, à chaque croisement de la route avec un sentier kabyle, on rencontre des écriteaux, qui portent ces inscriptions :

« Route impériale de première classe d'Alger au bordj Napoléon. »

Ou ceux-ci :

« Grande route de Paris au Djurjura, à travers la Kabylie. »

Comme s'il présidait au travail de l'armée, un immense profil de l'Empereur, sculpté en relief dans un médaillon, s'étend sur l'une des parois d'une colline coupée en deux par le chemin. Ainsi que des noms d'architectes sur une

maison neuve, des noms de régiments, de bataillons, de compagnies sont inscrits de tous côtés, sur les arbres, les rochers ou les terres glaiseuses des talus.

Çà et là une compagnie de soldats échelonnés sur les deux côtés du chemin, travaille encore. Tous sont en chemise, les bras nus, la pelle et la pioche aux mains, achevant avec ardeur leur œuvre pacifique : c'est bonheur et fierté de Français, de voir ces figures hâlées et martiales, ces hommes qui savent tout faire et qui font tout pour la patrie, sans espoir de gain ni de récompense; — pour le devoir! L'armée, le soldat, c'est le sang, le sang pur et chaud de la France!

De tous côtés on aperçoit des Kabyles en bournous blancs, isolés ou par groupes, oisifs, assis par terre, suivant tout d'un regard étonné, se dressant pour mieux voir les chefs de ces chrétiens étranges, qui passent au galop à travers leurs montagnes!

Comme aspect général, la route est pittoresque et variée. Sur les flancs abrupts des monts qu'elle sillonne, des frênes, des oliviers au pâle feuillage, des figuiers aux larges feuilles, étendent çà et là leurs ombres clair-semées; quelques champs d'orges ou de blés presque mûrs s'étalent, jaunissant sous le soleil qui les dore; les eaux claires des sources descendent en sinuant les pentes des collines, traçant sur leur passage un long chemin de verdure. Dans le fond des vallées, à trois ou quatre cents mètres de profondeur, partout où les eaux des torrents d'hiver ont amoncelé la terre, où les sources s'épanchent, où les vents du nord ne

Le 11ᵉ de chasseurs à pied et le 2ᵉ bataillon du 98ᵉ, qui composent cette dernière colonne, les reçoivent à la baïonnette, les rejettent de nouveau dans les ravins dont ils débouchent par tous côtés, échangent avec eux pendant plus de quatre heures, par tirailleurs, une fusillade sans trêve, et enfin, à deux heures seulement, prennent leurs bivouacs, malgré les coups de feu qui continuent toujours, mais de plus en plus rares.

Pendant cette lutte d'arrière-garde, la brigade Bourbaki, maîtresse d'Imaïseren et de Bou-Arfaa, se fortifie dans ses positions. Du haut de ces deux mamelons, elle domine Souk-el-Arba, le point extrême de toutes les opérations. En attendant l'ordre d'enlever ce dernier plateau, elle se retranche tout en combattant. Autour du village, sur les sommets de sa crête, devant chaque piton, elle se construit à la hâte une ceinture de défense. Ici, les soldats entassent des pierres ou des poutres, entre lesquelles ils ménagent des meurtrières étroites; puis agenouillés, l'œil au guet, les fusils appuyés, les canons sortant, à leur tour ils tirent à couvert. Là, demi-couchés dans des fossés qu'ils creusent à mesure, ou embusqués derrière un mur, un arbre, une pierre, ils ne laissent passer que juste ce qu'il faut de tête ou de corps, afin de voir et de viser.

Sur les déclivités de la montagne, dans chaque ravin, dans les broussailles, derrière les haies, les rochers, sous leurs figuiers, leurs frênes, leurs oliviers, partout, les Kabyles se glissent; puis, aux remparts ennemis, aux

mière des routes diverses, qui sillonneront bientôt la grande Kabylie, est terminée. Un télégraphe électrique, suivant le parcours de la route, est installé et porte toutes les nouvelles à la capitale algérienne. Les malades, les munitions et les vivres peuvent circuler par voitures et aller en trois jours d'Alger à Souk-el-Arba. Avec des relais, un cavalier peut faire le voyage tout entier, en douze heures. Si la poste algérienne ne persistait pas à conserver son privilége de lenteur traditionnelle, les journaux et les lettres d'Europe iraient de Marseille jusqu'au camp, au pied du Djurjura, en trois jours. Comme par une porte béante, la Kabylie tout entière est ouverte à la France.

Le 23, dans la matinée, l'artillerie arrive : deux pièces de 12, dites *canons-président*, traînées par six chevaux, viennent camper à Souk-el-Arba, suivies par deux prolonges du génie et du train, qui portent deux pipes de vin. A voir ces lourds affûts, ces longs chariots qui ont monté jusque-là, l'armée comprend encore mieux la grandeur du travail qu'elle vient d'achever. Généraux, officiers et soldats, tous sont fiers de leur œuvre; fiers et satisfaits, comme sont des hommes de cœur, au lendemain d'un devoir accompli. Tous comprennent qu'ils peuventre partir et, ainsi que disent les tirailleurs, travailler la poudre. La brèche est faite : joyeuse comme pour une fête, l'armée entière se prépare à l'assaut. Le soir il y a ration de supplément, amnistie générale, tolérance tacite des gendarmes, fête dans le camp, fête au cœur de chacun.

Quant aux Kabyles soumis, les résultats futurs du tra-

vail qui vient de s'accomplir, échappent encore à leurs intelligences; la plupart d'entre eux ne comprennent pas bien quels sont les intentions et le but de ce flot de chrétiens, qui depuis tantôt un mois bouleverse, en chantant, leur pays. Mais déjà leur existence, leurs mœurs, leur attitude ont subi des modifications évidentes.

Toujours hostiles à notre cause, les marabouts leur ont expliqué successivement, d'abord les travaux de la route, puis la route elle-même.

D'après eux, c'est le prophète, qui a suscité les Français, comme un fléau vivant, afin de punir les crimes des Kabyles; mais, si Mahomet veut le châtiment de ses enfants coupables, il ne veut pas leur asservissement à des infidèles; puis au nom de Mahomet, chacun d'eux fait sa prophétie sur la dispersion future des chrétiens; chacun d'eux interprète à sa manière, et notre long séjour et nos travaux, et jusqu'aux mines, qui éclatent sans cesse sur la route ou dans les carrières.

« Voyez-vous, dit l'un, voici déjà que, du haut du ciel, Allah frappe de vertige tous ces Roumis ameutés par lui. Pour une route inutile, voyez comme ils travaillent et jettent leur poudre aux rochers de la montagne. »

D'après un autre, « les chrétiens ne font cette voie longue et coûteuse, que parce que, fatigués d'avoir suivi les sentiers kabyles, ils veulent s'en retourner plus aisément vers la plaine. »

Mais, malgré leurs excitations patriotiques, malgré leurs vains efforts pour conserver une prépondérance qui

leur échappe, malgré tout, la vérité monte peu à peu, fatale et rayonnante. Leur pouvoir fondé sur des crédulités grossières s'écroule. Les Kabyles, défiants par ignorance, mais loyaux et reconnaissants de la loyauté de leurs ennemis, se confient chaque jour davantage aux promesses qui leur sont faites. Déjà notre civilisation, démontrée par l'exemple, racontée par quelques-uns d'entre eux, visiteurs d'Alger, incessamment redite par les Turcos, qui presque tous sont Kabyles comme eux, commence à faire taire leur fanatisme farouche.

Depuis un mois entier ils circulent dans les camps, vendant des armes, des colliers, des vivres, des fourrages. Ils entrent dans les tentes, regardant d'un œil curieux tous ces mille objets que l'armée traîne avec elle : les lits, les armes, la monnaie, les vivres de toute nature. Ils comparent leur misère affamée à l'abondance qui nous suit, leur pauvreté sauvage à notre luxe, leurs divisions infécondes à notre union.

— Les Français sont donc bien riches, dit l'un d'eux, qu'ils tirent leur poudre contre nos pierres, tandis que nous n'avons pas même assez de poudre pour tirer sur les chrétiens !

— Quand vous retournerez vers les plaines, dit un autre, vous nous laisserez la route que vous avez faite pour vous, elle vaut mieux que les nôtres.

— Vous êtes forts, dit un troisième, parce que vous êtes *un*. Nous, Kabyles, nous avons cent têtes.

Peu à peu leurs ignorances s'éclairent, leurs haines

s'attiédissent. Le Roumi apparaît à leurs yeux sous un aspect moins détesté : les bons traitements, les relations loyales et le séjour de Souk-el-Arba ont plus fait déjà pour la pacification de la Kabylie que plusieurs campagnes réunies. C'est que la paix et la civilisation font sur tous les hommes, quels qu'ils soient, des conquêtes plus sûres que la guerre avec ses triomphes; c'est que la pensée est plus puissante que la force; c'est qu'en Afrique comme en Europe, en face des tribus comme en face des nations, l'équité pour tous, au plein soleil, est toujours la grande politique des grands peuples.

Montée tout d'abord l'arme au poing, notre civilisation s'est étendue pacifique et rayonnante, dispersant, dans sa clarté, les ténèbres d'un fanatisme misérable.

Ainsi, par les nuits brumeuses de leurs montagnes kabyles, quand le crépuscule du matin répand sa lueur naissante, il semble qu'un vent d'orage impétueux et terrible pourra seul dissiper les brouillards amoncelés qui couvrent l'horizon; et, par le froid monotone du brouillard, chacun souhaite, chacun appelle un vent d'orage; mais peu à peu le soleil se lève, son disque rouge resplendit, la brume disparaît, et des flots de lumière éclairent, victorieux, les montagnes, les vallées et jusqu'aux profondes ravines du Djurjura. La civilisation pacifique de la France, c'est le soleil levant de la Kabylie.

CHAPITRE IV

1. Opérations militaires du 24 juin. — 2. La tribu des Menguillet. — 3. Combat d'Ichériden. — 4. La tribu des Beni-Yenni. — 5. Ascension du pays des Beni-Yenni. — 6. Prise des villages yenni.

I. *Opérations militaires du 24 juin.* — La grande œuvre pacifique de la campagne est achevée; Fort-Napoléon sort de terre : une large voie, route impériale avec télégraphe électrique, rayonne entre Alger et Souk-el-Arba. Sous la pression continue d'un mois de travaux, de séjour et de relations loyales, les tribus récemment soumises sont devenues des alliées, sinon des amies. La lutte va reprendre contre les tribus ennemies.

Souk-el-Arba sera la base des opérations nouvelles. Des convois y arrivent incessamment d'Alger, par Dellys ou la plaine. Le plateau du fort est couvert de vivres et de munitions de toute espèce. Six bataillons, empruntés aux trois divisions, sont choisis pour assurer la sécurité de ce nouveau centre d'approvisionnements et continuer les travaux du fort. En cas d'insuccès, de maladies, ou de soulèvement en masse des Kabyles, la retraite sur Alger est assurée de ce côté.

Le maréchal a tracé son plan général d'opérations : si la victoire reste fidèle au drapeau de la France, la Kabylie entière doit succomber sous ces nouveaux efforts. Les trois divisions lèveront leur camp le même jour, se déploieront comme un grand éventail ayant Souk-el-Arba pour base; puis, enserrant dans leur croissant montant toutes les tribus encore ennemies, marcheront vers le Djurjura. Là, sur les crêtes rocheuses, aux grandes coupures de passage, le général Maissiat, près de Chellata, les colonels Marmier et Dargent, dans la vallée de l'Oued-Sahel, le colonel Drouot à Drah-el-Mizan, se tiennent avec des corps de troupes ou des contingents, prêts à donner la main aux deux ailes de l'armée montante. Si l'opération réussit, ce qui reste encore de tribus insoumises, épuisé de résistances vaines, affaibli par les soumissions précédentes, attiédi dans ses haines par le séjour pacifique de Souk-el-Arba, voyant la France envahir ses montagnes par tous côtés, doit se rendre à merci.

Les trois divisions sont campées autour de Souk-el-Arba, dans l'ordre même qu'elles occupaient sur la plaine du Sébaou. Le maréchal est au centre, à Fort-Napoléon, avec la division Jusuf. A droite, le général Renault a gardé son camp de Ouailel; le général de Mac Mahon occupe la gauche à Aboudid. En face, de front et sur l'extrême gauche, est le pays ennemi : c'est-à-dire un dédale de montagnes habité par des tribus insoumises, dont on aperçoit les nombreux villages jusque sur les contre-forts rocheux du Djurjura, au pied des neiges. Sur le flanc droit de l'armée,

vers l'ouest, sont les montagnes des Beni-Aïssi, Setka, etc., tribus récemment soumises, puis successivement la basse Kabylie, la Mitidja et Alger. Derrière elle, s'étendent une partie du territoire des Beni-Raten, le Sébaou et les tribus amies qui habitent sa rive droite, les Djennad, Ameraoua, Ouaguenoun, etc., puis Dellys et la mer. Sur son flanc gauche sont les montagnes des Fraoucen, Kellili, Roubri, etc., récemment soumis : la haute vallée du Sébaou, qui tourne et va naître au pied du grand Djurjura : le Djurjura lui-même, qui change de nature, s'abaisse et se confond avec les montagnes qui l'entourent, puis toutes les tribus amies, qui s'étendent jusqu'à Bougie et la Méditerranée.

Depuis un mois, l'ennemi est en armes devant les camps: chaque nuit ses feux vigilants et provocateurs éclairent les sentiers de ses montagnes, en face des grand'gardes ; chaque jour ses audacieux viennent tirer quelques coups de feu isolés, en avant de leurs retranchements. Mais ces provocations vaines n'occupent personne. Pleine d'ardeur et de santé, lasse de repos, l'armée entière aspire à de nouveaux combats ; tous, officiers et soldats, tous voudraient engager la lutte partout à la fois. L'ennemi ne compte plus!

« Que peuvent faire, pour se défendre, ces quelques vaincus acculés à leurs rochers sauvages ? » dit l'un.

« Ce n'est plus qu'une grande chasse ! » dit un autre.

« Nous allons avoir nos journées de théâtre comme à l'Opéra, » murmure un troisième.

« Si l'on ne se presse, ils vont encore faire fuir leurs femmes, leurs enfants, leurs mulets, leurs troupeaux,

leurs vivres, leurs richesses. On ne trouvera plus rien, rien dans leurs villages abandonnés ! »

Combien, hélas ! parmi ces impatients de la veille, combien ne reviendront pas, demain, rapporter au bivouac leur gloire ou leurs trophées en espérance !

Enfin, le 24 juin, un mois précisément après l'ascension victorieuse du territoire de Beni-Raten, les trois camps se lèvent. La division Mac Mahon commence la première son mouvement contre les Beni-Menguillet, l'ennemi le plus rapproché de son camp.

Les deux autres divisions Renault et Jusuf vont prendre positions en avant d'elles-mêmes, aux deux extrémités du territoire des Beni-Raten, à portée de feu des Beni-Yenni.

Les Beni-Raten, Fraoucen et Mahmoud se sont offerts à coopérer aux opérations nouvelles, contre leurs anciens contingents, et marchent sur les flancs ou les derrières des colonnes, quelques-uns en alliés armés, la plupart sans armes, en curieux ou pillards d'aventure : prêts à tout, peut-être, selon le sort des armes !

II. *La tribu des Menguillet.*—Une partie des montagnes des Beni-Raten est encore à l'ennemi. Les Beni-Menguillet se sont retranchés dans deux de leurs villages. Ce sont les voisins immédiats des Beni-Raten. Leur tribu est l'une des plus belliqueuses de la Kabylie ; sa résistance armée n'a jamais fait défaut dans aucune lutte engagée contre nous par les Berbers. Pauvres entre tous, obstinés et braves, vainement ils ont succombé chaque fois. En 1854, leurs rangs ont été décimés dans les combats, leurs montagnes ont été fou-

lées, leurs villages incendiés, leurs figuiers, leurs oliviers, coupés en partie. La campagne de 1857 les retrouve encore debout et les plus implacables de tous. Le 24 mai, ils ont formé le contingent principal et le plus acharné de tous les contingents kabyles accourus au secours des Beni-Raten; le 25, après la soumission de leurs alliés, ils ont gardé ceux des villages raten, qui avoisinaient leur propre territoire, s'y sont établis comme dans des grand'gardes, en avant de leurs montagnes, et, depuis ce moment, ils font sentinelles devant nous, jour et nuit. La longue crête à pitons successifs, qu'ils occupent, est le seul chemin qui relie le territoire des Beni-Raten à celui des autres tribus insoumises et au Djurjura. L'aile gauche de l'armée doit passer sur eux tout d'abord, pour continuer la campagne et aller jusqu'au rocher. Appuyés d'un côté aux Beni-Yenni, dont ils sont séparés par des vallées profondes; de l'autre, aux diverses tribus insoumises, qui s'étendent jusque dans le Djurjura rocheux, ils sont, avec les Beni-Yenni, les deux avant-gardes de la résistance. Mais ils ne comptent que quatorze cents fusils, et les renseignements parvenus au bureau arabe les font peu redoutables, depuis la reddition des Beni-Raten.

III. *Combat d'Ichériden.* — La 2e division, séparée en deux brigades, forte encore de près de 7,000 hommes, malgré les deux bataillons qu'elle laisse à Souk-el-Arba, quitte au point du jour les hauteurs d'Aboudid. Le général Bourbaki conduit l'avant-garde, composée de cinq bataillons; le général Périgot guide l'arrière-garde, qui

compte le même nombre de troupes. Des soldats du génie, armés de pioches et d'outils, de l'artillerie et des fusées, suivent les premières compagnies d'avant-garde. Le général de Mac Mahon commande les opérations; le maréchal, escorté de son état-major, vient en suivre l'ensemble.

Une lieue et quart environ sépare le camp d'Aboudid de la montagne d'Ichériden, occupée par l'ennemi. Des pitons successifs escarpés, mais sans vallées profondes entre eux, joignent ces deux positions l'une à l'autre, comme par une longue lame de scie à dentelures inégales, qui règne ainsi jusqu'au Djurjura rocheux. Sur la droite de cette crête sont des ravins et des contre-forts abrupts, qui vont tomber dans une vallée principale, formant fossé-ceinture autour du territoire des Beni-Yenni. Trois ou quatre villages soumis des Beni-Raten couronnent ces contreforts. Plus loin, sur le sommet d'une longue crête boisée, les gros bourgs des Yenni apparaissent étalés par masses rouges, sous leurs mosquées à minarets blancs, qui ressemblent à des phares; puis, à l'horizon, dominant tout, le grand Djurjura, clair-semé de filons de neige, profile ses hauts rochers grisâtres, arides et droits, comme une muraille immense. A gauche, s'étendent les montagnes des Beni-Raten, puis des Fraoucen, couronnées de villages amis. Par quelques échappées soudaines, on découvre la vallée du Sébaou, avec ses moissons jaunes et les filets d'eau de son fleuve à demi séché.

Le long des flancs escarpés de la longue crête qui mène à l'ennemi, le génie a préparé la route sur un parcours

de 1,500 mètres environ; le reste du chemin ne se compose que de sentiers kabyles à peine frayés. Des figuiers ou des blés presque mûrs couvrent toutes les pentes que des pieds humains peuvent atteindre. Partout ailleurs, sur les sommets aigus des pitons ou sur leurs flancs à pic, sur les crêtes inégales et rocheuses, qui les joignent, des buissons de lentisques croissent sans culture, rabougris et clair-semés, montant à peine à la hauteur des genoux; quelques frênes de hasard dessinent çà et là dans l'air leurs troncs noueux aux verts feuillages.

Sur presque tous les pitons, en avant d'Ichériden, sur les flancs et les derrières de l'armée, des groupes de Kabyles, sans armes, épars, sont debout, dans une attitude de spectateurs, et suivent tous nos mouvements d'un regard attentif. Des soldats, des officiers à cheval, des mulets, chargés de canons ou de cacolets, encombrent la route et les flancs des pitons.

Puis, comme si la pleine paix régnait, comme si la guerre avec ses bruits, ses ravages, ses morts en espérance, ne passait pas sur la montagne, des alouettes matinales gazouillent dans l'air; des cigognes blanches, au vol pacifique, sillonnent l'azur des cieux; la brise, imprégnée des rosées de la nuit, passe par souffles attiédis; le ciel est clair et pur, sans un nuage; l'aube s'est faite, et déjà les rayons inclinés du soleil levant dorent de leurs feux les cimes du Djurjura et les mosquées des Beni-Yenni. La nature entière se réveille souriante.

En avant de la montagne d'Ichériden, à 12 ou 1,500

mètres de son village, est un plateau étroit et découvert, qui s'étend presque parallèlement aux positions occupées par les Berbers. C'est là que le général de Mac Mahon concéntre ses troupes pour le combat et dispose son artillerie, afin de battre en brèche les retranchements ennemis.

Les canons et les obusiers, traînés par des chevaux, sont amenés sur le sommet du plateau. Les pièces de campagne et les fusées sont placées devant, un peu au-dessous, plus près des Kabyles ; un léger rideau de tirailleurs, étendu devant elles, les protége. Le maréchal, le général de Mac Mahon et leurs états-majors sont autour des pièces, attendant que les artilleurs aient disposé leurs batteries. Les positions ennemies sont éloignées de 8 à 900 mètres à peine, de face, à même hauteur que le plateau de l'artillerie.

Par la limpidité africaine de l'atmosphère, on les découvre sans lorgnette, à pouvoir compter leurs défenseurs. La montagne d'Ichériden, occupée tout entière par eux, s'élève isolée, à pic. Sur son sommet aigu, les maisons entassées de son village sortent comme des pigeonniers à toits rougeâtres, d'un bosquet d'arbres et de verdure. A quelques cents mètres plus bas, à mi-côte, on voit un retranchement formant sur la montagne une ceinture sinueuse et saillante ; à droite, partant de ce premier ouvrage, descend en zigzag, par lignes brisées, un contrefort naturel, rocheux, saillant ainsi qu'une arête vive et fortifié de bout en bout à l'aide de barricades de bois

amoncelés. Cette arête retranchée se termine, sur la vallée, par une sorte de bastion naturel en retour, qui couronne l'abîme, ainsi que le parapet d'une terrasse.

La double ligne de ces retranchements forme, sur la montagne, comme un grand compas ouvert en face de l'armée. A droite, à gauche, règnent des précipices presque inabordables. Derrière ces remparts naturels et fortifiés, sur les premières déclivités de la montagne, autour du village, sous les arbres, partout, on distingue des Kabyles en burnous blancs; leurs fusils arabes aux longs canons polis brillent aux rayons du soleil levant. Tous sont debout sur leurs barricades, prêts, à découvert; aucun d'eux ne se dérange à l'arrivée de ce formidable appareil d'hommes, de canons et de chevaux, qui vient s'étaler en face de lui, préparant la mort; mais aucun ne tire encore: le Kabyle est pauvre, la poudre est chère sur ses montagnes; tous gardent leurs cartouches pour des coups plus sûrs. Sentinelles vigilantes, veillant sur les créneaux de la terre natale, on dirait qu'ils attendent l'agression!

Cependant tout est prêt; le général de Mac Mahon donne l'ordre d'ouvrir le feu: une fusée part comme signal, et aussitôt l'artillerie tonne. Ses coups se multiplient: le sifflement strident des fusées se mêle au bruit des canons et aux lointaines explosions des obus. On suit de l'œil, dans les airs, les projectiles des obusiers rayés, qui traversent l'espace comme des balles noires. Mais les fusées répandent des flots de fumée: sillonnant l'air ainsi qu'un long serpent dont le corps se dissout en nuées blan-

ches, elles vont comme affolées, tombant partout. Leurs fumées enveloppent d'un immense rideau la montagne et la vallée. Le général fait diminuer leur feu.

La brise du matin disperse le nuage qu'elles avaient formé : l'horizon redevient limpide. L'artillerie continue de tirer : quelques obus vont éclater bien loin de l'autre côté d'Ichériden, en répandant en l'air un léger flocon blanc. Sur la montagne ennemie, au-dessus, au-dessous des retranchements kabyles, les projectiles fouillent le sol, et, quelques secondes après, on voit s'élever de terre un volcan de poussière grise : puis un bruit d'explosion lointaine retentit autour des entassements noirâtres des barricades ennemies. Entre ces retranchements et le village, quelques burnous passent et s'effacent rapidement derrière des plis du terrain. Deux ou trois Kabyles, à cheval, regagnent les hauteurs d'Ichériden et disparaissent sous les bosquets d'arbres.

Toutes les barricades kabyles semblent abandonnées; les silhouettes blanches de leurs défenseurs ont disparu.

Le général Mac Mahon, de l'ordre du maréchal, fait cesser le feu de l'artillerie, et ordonne au général Bourbaki de se lancer sur Ichériden avec ses bataillons, par le point le plus abordable. Le plateau occupé par l'artillerie et les troupes se relie à la montagne d'Ichériden par une crête longue de neuf cents mètres environ, profonde de trois ou quatre cents, à dos étroit, creusé, garni de pitons successifs, formant comme une chaîne mal tendue de vertèbres inégales, comme l'arête de toit d'une maison dont le centre s'écroule.

De chaque côté de cette crête, part un ravin profond, encaissé entre deux contre-forts abrupts et boisés. Ces contreforts descendent comme d'immenses murailles de soutènement, de la montagne d'Ichériden et du plateau de l'artillerie ; ravins et contre-forts, les uns et les autres vont se perdre, à gauche, sur les vallées des Fraoucen, à droite, sur les vallées des Yenni.

La brigade Bourbaki, le 54e de ligne et le 2e de zouaves en tête, descend, comme une avalanche, toute la pente de cette longue courbe. L'artillerie a fait silence, et le bruit des clairons monte retentissant; sous leurs fanfares enivrantes, les bataillons vont rapides, gravissant les pitons escarpés, glissant aux flancs de la montagne; troupes noirâtres et mouvantes dont les armes scintillent sous le soleil. Au moment où ils descendent le dernier piton de l'arête, qui va rejoindre la montagne ennemie, quelques coups de feu partent de leurs rangs pressés ; mais les barricades kabyles restent muettes, comme des murs abandonnés : pas un burnous ne paraît, pas un bruit, pas une fumée de feu, ne sort de leurs créneaux impassibles.

A cent cinquante mètres environ, au bas de leurs retranchements, est une rampe étroite, couverte de buissons à son extrémité basse, dénudée presque partout ailleurs, jusqu'au pied des retranchements de droite. C'est par cette rampe que passe le chemin montant vers Ichériden. Mais elle est tout entière sous le feu des deux barricades kabyles, qui la commandent et l'entourent de leurs ouvrages crénelés. Les 2e de zouaves et 54e de ligne, protégés jus-

qu'alors par des plis de terrain, arrivent à découvert pour gravir cette rampe et enlever les retranchements placés entre elle et le village.

Aussitôt un long hurlement rauque, sinistre comme une clameur de mort, s'élève des barricades ennemies; une ceinture de fumées les enveloppe; elles tirent de partout. Vainement des rangs des nôtres des coups de feu répondent: tous ceux qui apparaissent en avant, sous le feu des barricades, tombent. Vainement on voit des zouaves se détacher isolés du gros des bataillons, se glisser comme des serpents entre les buissons, s'avancer courbés à fleur de terre, puis, se redressant, courir à découvert sur le retranchement de droite: tous ceux qui s'avancent ainsi, tombent! Vainement on distingue quelques officiers, s'élançant en avant de leurs compagnies, le sabre en l'air! ils tombent... Par deux fois on voit l'un d'eux tomber, se relever, retomber, se traîner encore, puis rester! Le feu de l'ennemi roule toujours, sans trêve. En avant des buissons, sur la terre jaunâtre, on compte les cadavres.

Quelques minutes passent ainsi, longues comme des heures d'attente. Enfin, sur la gauche du groupe entassé des nôtres, on voit se détacher une troupe, qui, l'arme au bras, sous le feu, ses officiers à cheval en tête, marche pour tourner les remparts ennemis par leur droite. Aux uniformes, à l'allure ferme et disciplinée du vieux reître, on reconnaît la légion étrangère. Les barricades kabyles comprennent le nouveau danger qui les menace, et font feu sur la légion de tous leurs fusils. Elle monte impas-

sible; ses chefs la font profiter de chaque pli de terrain, pour la défiler des lignes de feux ennemis; en quelques minutes, elle arrive sur le flanc des retranchements, ses officiers en tête toujours, court dessus sans tirer qu'à peine, et s'y répand victorieuse, tuant tous les Kabyles qui ont osé l'attendre.

Le mouvement de la légion, sa bravoure silencieuse et disciplinée ont terrifié l'ennemi. Les défenseurs de l'arête barricadée de droite, se voient incessamment pris sans retraite possible entre la légion, qui envahit triomphante les barricades de gauche, et les troupes placées au-dessous d'eux; leur feu diminue, on les aperçoit fuyant de tous côtés, et descendant précipitamment la montagne. Les zouaves se jettent en masse sur les retranchements de droite, y arrivent en même temps que les premiers soldats de la légion, qui redescendent déjà, poursuivant les Kabyles. Puis, tous ensemble, remontant vers Ichériden, comme une marée, disparaissent sous les arbres du village. Du haut du plateau de l'artillerie, on voit des bandes de Kabyles fuyant du côté des Beni-Yenni, par le long contrefort qui borde la vallée de droite; leurs silhouettes hâtées se dessinent blanches sur l'arête aiguë de la montagne ou sur le versant boisé, qui fait face au plateau. Quelques coups de canon, tirés sur un de leurs groupes, n'atteignent que l'air ou les déclivités du contre-fort, et bientôt les derniers fugitifs disparaissent derrière les arbres et les rochers de leurs ravins inextricables.

La lutte, cependant, semble se prolonger autour d'Ichéri-

den : les coups de feu ne cessent pas ; le maréchal quitte à la hâte le plateau occupé par l'artillerie, traverse le champ du combat, puis les barricades ennemies. Sur cette crête étroite, et jusqu'au pied des ouvrages de défense, des morts, des blessés, sont semés sur la route. Quelques corps rigides, entr'aperçus sous les broussailles, annoncent des cadavres ; des blessés sont assis par terre de tous côtés. Çà et là un chirurgien, agenouillé devant un homme aux vêtements sanglants, coupe d'un scalpel hâté les lambeaux d'étoffe qui cachent la blessure. Mais tant qu'il y a combat, on ne voit pas les morts ! Les coups de feu retentissent toujours. Chacun se hâte vers le sommet de la montagne, vers le village, car moins on se bat, plus on veut savoir et voir.

Ichériden et les arbres qui l'entourent sont occupés par les nôtres : le général Mac Mahon et son état-major y sont établis, surveillant de là tout l'ensemble des opérations. Surpris, débordé sur ses barricades, l'ennemi n'a pas osé se retrancher dans son village, et s'est rejeté sur tous les versants de la montagne, prenant pour lignes principales de retraite les contre-forts qui mènent à la vallée des Beni-Yenni, et surtout un chemin sinueux allant d'Ichériden à Aguemoun-Izen, le dernier des villages raten occupé par les contingents. Le 2e étrangers et les zouaves poursuivent une partie des fugitifs dans cette direction ; mais, sur les deux côtés de cette route et autour d'Ichériden, des Kabyles sont dispersés, acharnés de défense, tirant de partout, sur la route et sur le village. Leur foule, incessamment accrue, peut se

jeter entre Ichériden et l'avant-garde Bourbaki ; le général Mac Mahon envoie l'ordre de la retraite.

Dans tous les ravins on découvre des ennemis embusqués derrière les arbres ou les rochers, échangeant un feu incessant avec les soldats, qui garnissent en tirailleurs le village et les figuiers du sommet de la montagne. On ne voit point l'effet des coups de fusil des nôtres, mais çà et là quelques-uns des coups de l'ennemi portent : un soldat, le fusil à l'épaule, cesse de tirer et, sanglant, un peu pâle, va chercher l'ambulance ; un autre, assis contre un arbre, impuissant à marcher, attend avec calme l'arrivée des mulets. Quelques balles bruissent à travers les feuilles des figuiers. Les bruits de la lutte, l'atmosphère imprégnée d'une senteur de poudre, la vue des blessés, font monter au cerveau des aspirations de combat !

Cependant la 2e brigade arrive à son tour sur la montagne d'Ichériden ; l'avant-garde de la 1re brigade se replie sur le village que le gros des troupes continue d'occuper et de défendre. Le maréchal et les généraux ont choisi le bivouac ; le génie vient, avec des outils, pour retrancher les grand'gardes ; les mulets commencent déjà le transport des blessés. Le combat continue toujours, mais le feu de l'ennemi devient moins vif et la 2e division reste maîtresse de toutes les positions dominantes. Le maréchal retourne à Souk-el-Arba, pour rejoindre la division Jusuf, qui doit être campée devant les montagnes des Beni-Yenni, à portée du feu de l'ennemi.

Le retour d'Ichériden est triste.

Sous leurs arbres, au pied de leur village, quelques cadavres kabyles, épars, solitaires, gisent étendus dans leurs burnous blancs. Ils ont le visage à découvert, les traits contractés, les dents serrées par la colère ou la mort ; de ses mains crispées, l'un d'eux, un vieillard, étreint encore son long fusil, son dernier espoir. Victimes patriotiques de leurs croyances et de leur nationalité, tombées sur le sol sacré de la patrie ! Mais la fièvre du combat n'est pas assez calmée, la lutte est trop présente, le sang de la patrie française coule trop chaud ! la pitié ni la justice pour l'ennemi, ne sont pas encore revenues. Iniquité de nos passions humaines ! ces cadavres font presque joie. C'est un triomphe et c'est une vengeance.

Plus bas, les retranchements kabyles s'élèvent déserts ou déjà gardés par les nôtres ; malgré les issues que nos soldats ouvrent de tous côtés, les chevaux ont peine à traverser ces fossés tortueux surmontés de remparts de pierres, de terres, de portes, de poutres de maisons, de troncs et de branches d'arbres, amoncelés en barricades, enchevêtrés entre les rochers. L'aspect seul de ces retranchements révèle le nombre et l'acharnement de l'ennemi, l'énergie meurtrière de sa résistance. Le fond des fossés est piétiné comme par une armée : des taches de sang noircissent çà et là le sol poudreux ; des débris de cartouches sont répandus partout. Des meurtrières inégales et nombreuses garnissent les remparts : c'est de là que chaque Kabyle, ayant vue sur toutes les parties de la montagne, choisissant l'ennemi, tirait à son aise, à couvert, à canons appuyés.

Au-dessous de ces retranchements, à quelques cents pas, les blessés, les mourants et les morts des nôtres encombrent la route. Sur le bord du chemin, des cadavres sanglants, étendus sur le dos, sont rangés côte à côte. A droite, à gauche, des mourants sont couchés, la figure déjà bleuie, les yeux vitreux, regardant sans rien voir, presque sans mouvement. L'un est à demi relevé, soutenu passif, sous le chirurgien qui le panse. Un autre soulève et tend tour à tour un bras, comme pour repousser la mort. Un troisième écoute sans comprendre le murmure de l'aumônier, qui s'agénouille sur lui. Tous sont couverts de sang : de tous côtés des blessés assis, déjà pansés, attendent leur tour de départ. Sur la route on en rencontre d'autres, cheminant lentement; quelques-uns sont à pied, le bras en écharpe, presque souriants, certains de guérir. Mais la plupart vont portés sur les cacolets, pâles, sanglants, gémissants de souffrances, ou silencieusement résignés, assis, la tête penchée, le corps vacillant de faiblesse, malgré le trainglot qui les soutient : ou couchés, les jambes étendues, immobiles, déjà morts peut-être!

Alors, fort ou faible, habitué ou non des champs de bataille, chef ou sodat, pendant toute la route, chacun fait silence. Indifférent de son cheval et du chemin qu'il suit, chacun regarde ce navrant spectacle, sans pouvoir détourner ni ses yeux, ni son cœur. Les ivresses de la lutte et du triomphe sont dissipées : les nécessités de conquête pâlissent, effacées sous le sang qui coule ; l'âme, justement attristée, prend ses pensées au-dessus des raisonnements, des patrio-

tismes, des fatalités égoïstes de nos passions humaines. On ne voit plus que les blessés, les morts et les deuils que porte la guerre! Mais la guerre est la guerre!

Cependant le maréchal et son état-major arrivent à Souk-el-Arba. Peu à peu, le temps, ce fossoyeur fatal de toutes nos sensations humaines, le temps couvre de ses minutes amoncelées les images sanglantes des blessés disparus. Leurs noms, leurs souffrances, leur nombre, circulent de bouche en bouche : chacun donne son récit et son fragment d'histoire, chacun s'informe des incidents de la lutte; car, si borné que soit un champ de bataille, nul ne peut tout voir et tout savoir par ses yeux.

Un combat est une grande arène sur laquelle des hommes luttent à mort, par centaines de groupes. Chaque combattant ne voit que lui-même et son ennemi, à peine ceux qui l'entourent, et il voit à travers le prisme de sa passion. Ceux qui regardent sans combattre, voyant mieux et de plus haut, embrassent l'ensemble de la lutte; mais les incidents isolés, les noms des vainqueurs, le chiffre des blessés leur échappent; et ce n'est qu'après le combat, peu à peu, jour à jour, qu'ils peuvent récolter assez de récits, d'impressions, de renseignements divers, pour espérer d'avoir trouvé la vérité.

Par la vivacité de la défense et le chiffre de nos pertes, le combat d'Ichériden est l'un des plus considérables des combats divers qui se sont donnés en Algérie. 3 à 4,000 Kabyles, composés des hommes les plus énergiques de la Kabylie, largement pourvus de munitions, étaient re-

tranchés derrière des barricades habilement construites. L'étendue restreinte du terrain d'attaque, ne permettait pas de lancer contre eux de nombreux bataillons. En une heure, 2,400 hommes, engagés à découvert sur un terrain difficile, ont délogé l'ennemi de toutes ses positions et emporté le village qu'il défendait. Le pieux fanatisme avec lequel les Kabyles enlèvent leurs blessés et leurs morts rend impossible l'évaluation exacte de leurs pertes. Mais 67 cadavres des leurs, trouvés soit derrière leurs barricades, soit dans les ravins de la montagne le jour même du combat et les jours suivants, témoignent des pertes subies par eux. Parmi les nôtres, 44 hommes tués, dont deux officiers; 327 blessés, dont 22 officiers; en tout, 371 hommes hors de combat, ont payé ce triomphe de leur sang.

L'importance relative de cette perte, la plus considérable de la campagne, s'explique par différentes causes.

Le nombre et l'acharnement inattendus des Kabyles d'abord. Contrairement aux avis de leurs transfuges, recueillis par le bureau de direction politique, la position d'Ichériden était défendue par un ennemi nombreux. C'est la tête de chemin de la seule crête continue, qui mène de Souk-el-Arba au Djurjura. Afin d'arrêter l'invasion de leur territoire, les guerriers d'élite de toutes les tribus insoumises, placées entre Ichériden et le rocher, s'y étaient réunis pour tenter un effort suprême.

Viennent ensuite, comme causes secondaires, la force des positions kabyles, qui, flanquées à droite et à gauche de précipices difficiles, furent attaquées de front par des

hommes à découvert; la témérité audacieuse de notre nation et surtout des zouaves, qui, par tradition comme par caractère, se lancent sur l'ennemi sans le regarder jamais; enfin le dédain singulier des Kabyles pour l'artillerie et surtout pour les fusées, dédain que, après la soumission, les Menguillet eux-mêmes expliquaient avec des gestes intraduisibles.

« Fusées, disaient-ils, pères du hanneton[1], fumée » beaucoup. Macache morto (pas de morts).

» Canons! boum, boum! bruit beaucoup. Mais passer » dans l'air par-dessus les têtes. Kabyles couchés à terre et » rire. Macache morto.

» Fusils francezes! bono. Balles grosses font grands » trous et vont loin, loin. — A chaque blessure, Kabyles » blessés, Kabyles morts. Fusils besef morto (les fusils font » beaucoup de morts). »

L'honneur de la journée d'Ichériden revient avant tous à la légion étrangère. Son mouvement, ordonné au plus fort de l'action par le général de Mac Mahon, la bravoure disciplinée de ses soldats, la direction habile de ses officiers, le colonel Chabrière, le commandant Mangin, les capitaines Mariotti, Poggi, etc., ont décidé l'issue du combat. Avec la loyauté généreuse qui règne presque toujours au sein des masses, l'armée entière lui en impute l'honneur. Pendant les jours qui ont suivi Ichériden, le

[1] Soit à cause du sifflement des fusées, qui ressemble à un bruissement d'ailes, soit à cause de son tir irrégulier et par suite souvent inoffensif: par ces deux ressemblances réunies peut-être?

2e zouaves, en passant devant la légion étrangère, s'est arrêté à plusieurs rencontres pour l'acclamer, puis la remercier de la voix et de la main; comme des preux d'un autre âge, au sortir d'une passe d'armes, acclamaient jadis un rival de gloire, comme un homme de cœur remercie toujours quiconque l'a secouru.

Les Kabyles aussi apportent à la gloire de la légion leurs naïfs témoignages. Après la soumission des Beni-Yenni, l'un d'eux, racontant sa présence au combat d'Icheriden, ajoutait :

« C'est le mouvement de vos longues capotes qui nous a » fait quitter; sans quoi vous ne seriez pas montés, et nous » allions descendre jusque sur vous. Mais quand nous » avons vu ces roumis, qui montaient pour tourner nos » retranchements, sans même répondre à nos coups de » feu, alors nous sommes partis. »

« Depuis que vous êtes sur le Sébaou, dit un autre, un » Beni-Idjer, je me suis battu à tous les combats: j'étais » chez les Menguillet, il y a deux ans; chez les Beni-Raten, » à Afensou; à Ichériden l'autre jour: nous étions enne» mis. Aujourd'hui ma tribu est soumise, je suis l'ami des » Français. Comme à un ami, dis-moi quel était ce diable » enchanté, qui marchait à cheval en tête des tiens à Iché» riden. Je lui ai tiré deux coups moi-même; tous nous » le visions; nous étions plus de mille tirant sur lui. Nous » voyions nos balles soulever la terre autour de son cheval, » par poussières. Il avançait toujours. Donne-moi son nom, » pour que je le garde. »

rie, placée sur un mamelon avancé, foudroie le village de Djemma à coups d'obusiers rayés et de fusées.

Le colonel de Fénelon, commandant en chef de la cavalerie, refoule devant lui, à la tête d'un peloton de spahis et d'un escadron de chasseurs d'Afrique, les Kabyles épars sur la haute plaine et sous les premiers figuiers : puis, laissant aux fantassins une place que seuls ils peuvent occuper désormais, rentre sur la plaine pour ne point prodiguer en vain les efforts de ses cavaliers.

La colonne du général de Liniers s'avance par la ligne de pitons successifs, qui relient le plateau de Takcept à la montagne, avance en bon ordre sur Djemma, malgré le feu des Kabyles embusqués dans les ravins ou contre-forts qui bordent les hauteurs graduées qu'elle suit, et vers sept heures du matin s'empare rapidement de ce village. La direction intelligente de son chef a principalement décidé le rapide succès de son ascension.

De là, elle monte jusqu'à Tiguert-Hala par des pentes abruptes, que les Kabyles défendent une à une, et sur ce point opère sa jonction avec la 2e colonne, qui est déjà maîtresse de cette position.

De son côté, la 2e colonne, arrivée sans coup férir au pied des premières pentes boisées, sur l'une desquelles est situé Taranimt, gravit la montée difficile qui la sépare de ce village, s'en empare, après un vif engagement de quelques minutes, et de là, poursuivant sa route, monte vers Tiguert-Hala. Mais les Kabyles, repoussés par la colonne de Liniers, et protégés par des pentes coupées de précipices

. Noble parole, qui peint d'un seul trait cette légion d'hommes dévoués sans limites au drapeau qu'ils ont choisi, aux chefs qui les guident, à la foi jurée; toujours au premier rang du travail ou du combat, et cependant toujours au dernier rang des pompes triomphales; étrangers au pays qu'ils servent, étrangers les uns aux autres, sans passé comme sans lendemain, bien souvent sans nom; pauvres émigrants qui vendent leur sang, parce qu'il faut manger ici-bas : mais qui le versent sans le marchander, sans fanfares bruyantes, sans l'épargner jamais.

Quant aux deux autres corps engagés dans cette journée, le chiffre de leurs pertes révèle l'acharnement meurtrier des Kabyles. Quatorze officiers, dans les deux bataillons de zouaves et sept dans le bataillon du 54e, tués ou blessés à la tête de leurs troupes, témoignent des courageux efforts des officiers.

Le génie, les services administratifs et médicaux, le train, ont été ce qu'ils sont toujours : des hommes de devoir. L'artillerie, suivant les colonnes partout, s'est approchée successivement jusqu'à deux cents mètres des retranchements kabyles, et a eu douze hommes hors de combat.

L'état-major, sous le feu sans cesse, à cheval, à découvert, n'a échappé que comme par miracle aux balles ennemies. Le général de Mac Mahon, seul atteint, n'a reçu qu'une contusion légère. Le général Bourbaki a eu un cheval tué sous lui, en s'élançant sur les retranchements en avant des zouaves; tous les chevaux de leurs officiers d'état-major ont été plus ou moins atteints par les balles.

Sans importance immédiate, quant à ses résultats matériels, puisqu'il n'a entraîné que la prise isolée d'un village, le combat d'Ichériden a produit sur la Kabylie tout entière un effet moral considérable. Sa montagne retranchée était la tête de route des chemins du Djurjura, le rendez-vous des tribus insoumises et de tous les révoltés des tribus soumises, le dernier champ de bataille d'une résistance générale des Berbers. La défaite de ses défenseurs, en laissant la route ouverte à l'avalanche chrétienne, a porté l'effroi dans toutes les populations du Djurjura, et a été l'ébranlement définitif de la grande Kabylie. A partir de ce jour, l'armée expéditionnaire n'a plus trouvé devant elle que des résistances partielles de tribus, de villages ou d'hommes isolés, mais aucune réunion générale de contingents divers représentant, comme à Ichériden, la cause commune de la religion et de la nationalité kabyles.

Il y a parmi les tribus berbères un préjugé d'honneur national, qui empêche chaque tribu, chaque famille, chaque homme, quelque faible qu'il soit, de courber devant un ennemi, sans avoir eu *sa journée de poudre.* Le combat d'Ichériden est la journée de poudre de la race berbère contre la France.

IV. *La tribu des Beni-Yenni.* — Pendant la même matinée du 24 juin, tandis que la division Mac Mahon lutte contre les Menguillet, les divisions Renault et Jusuf lèvent leurs camps et s'avancent simultanément vers le pays des Beni-Yenni.

La tribu des Yenni est l'une des plus industrieuses des

tribus kabyles, et depuis des siècles entiers fournit asile ou recel aux transfuges divers du Nord-Afrique. Ses villages sont mieux construits que ceux des autres nations berbères et ressemblent plus à des villes. Son territoire est mieux cultivé : elle a comme le monopole exclusif de travailler les métaux; c'est elle qui, presque seule, fabrique pour les Kabyles des charrues, des outils, des couteaux, des flissats, quelques fusils, des bijoux aux formes orientales, et jusqu'à de la fausse monnaie de tous les pays; les réparations, soudages, etc., d'outils, d'armes et de bijoux ne se font que par ses mains. Ses tisserands ont des peignes et des métiers pour travailler la laine. Ses potiers font des vases à formes étrusques dignes des Romains, leurs maîtres antiques. Moins nombreux que les Beni-Raten, moins belliqueux que les Menguillet, ils ne comptent que mille à douze cents fusils; mais, par leurs mœurs industrieuses, ils sont une des têtes de la Kabylie insoumise, et entretiennent relations ou amitiés avec toutes les tribus. Les Beni-Yenni sont les Flamands du moyen âge berber.

Les montagnes habitées par eux s'étendent à l'extrémité sud-ouest du territoire des Beni-Raten, et vont se rattacher au grand Djurjura par le pays des Beni-Boudrar, qui vivent au pied du rocher et sur le rocher lui-même, à côté des neiges éternelles.

Leurs crêtes, moins élevées, mais plus larges que celles des Beni-Raten, forment les couronnements de la vallée de Boghni ou de Drah-el-Mizan, qu'elles séparent de la haute vallée circulaire du Sébaou ou de Tizi-Ouzou.

L'ensemble du territoire des Yenni se compose d'une haute crête principale, à laquelle différents contre-forts moins élevés viennent se rattacher comme des rameaux : isolé par la nature, il se présente au milieu de la Kabylie, ainsi qu'une presqu'île escarpée et sans rivages. A l'est, à l'ouest et au nord, des vallées tortueuses, reliées entre elles sans interruption, étroites ainsi que des gouffres, ravinées par des torrents, profondes de cinq à six cents mètres, le défendent partout de leur immense fossé ; tandis qu'au sud, le Djurjura, qui seul le joint à la terre ferme, le protége de ses rochers à pic.

Comme dans toute la grande Kabylie, des villages aux maisons entassées couronnent les hautes crêtes. Une mosquée blanche, à forme de pavillon carré, domine chacun d'eux. Des frênes, des figuiers, des oliviers séparés çà et là par des champs d'orges et de blés mûrs, couvrent tous les versants des montagnes. Des lits de torrents, descendant du haut des crêtes jusqu'aux vallées, servent de routes et relient seuls le pays des Beni-Yenni aux territoires de leurs voisins. Ainsi qu'à Ichériden, ces sentiers sont couverts de barricades nombreuses, échelonnées de distance en distance, comme des gradins inégaux, selon les accidents du terrain.

Des Kabyles en armes veillent sur chacune d'elles. Pendant la longue station pacifique de Souk-el-Arba, chaque jour on les voyait relevant les postes de garde, posant des sentinelles comme feraient des troupes réglées. Toutes les nuits ils allumaient des feux de veille. Leur

défense est préparée partout, plus forte encore que celle des Menguillet. Pour les attaquer, il faut, sous les feux de leurs barricades, descendre les contre-forts des Beni-Raten jusqu'au fond des vallées, à cinq cents mètres de profondeur, puis remonter les contre-forts ennemis en livrant assaut successif à chaque poste fortifié, comme pour un siége. Si les Beni-Yenni se défendent, la victoire peut coûter des milliers d'hommes.

V. *Ascension du pays des Beni-Yenni.* — En présence de ces obstacles, le maréchal a décidé de faire envahir leur territoire par deux contre-forts distincts et par deux divisions à la fois, afin d'utiliser ainsi toutes ses forces disponibles et de fractionner les forces de l'ennemi. La 1re division tournera par la droite vers la vallée de Boghni, tandis que la 3e division marchera devant elle directement. Enfin, dans le triple but de masquer ces deux attaques réelles, de diviser encore plus la résistance et d'effrayer les montagnards par un grand déploiement de forces, trois autres corps de troupes doivent opérer des mouvements divers et simultanés, en vue du territoire ennemi. A gauche des deux divisions d'attaque, la division Mac Mahon en avant d'Icheriden, la brigade Chapuis en avant de Souk-el-Arba, s'avanceront par deux des contre-forts des Beni-Raten, jusqu'au bord de la vallée-ceinture des Yenni, sans y descendre; tandis que sur la droite, par la vallée de Boghni, le colonel Drouhot, venant s'établir au pied du pays des Ouadia, surveillera la neutralité des tribus soumises et menacera le flanc gauche des Beni-Yenni.

La division Renault quitte son camp de Ouailel le 24 juin, dès l'aube. Le général divise ses troupes en deux colonnes, et, dirigeant lui-même l'avant-garde, descend avec toute sa division dans la vallée de l'Oued-Aïssi, l'une des gorges affluentes aux vallées circulaires qui entourent le pays des Beni-Yenni. Deux routes militaires, préparées depuis plusieurs jours, rendent cette descente facile. Mais dans la vallée les soldats marchent le plus souvent dans l'eau jusqu'au genou, et suivent ainsi tout le cours de l'Oued-Aissi. Des deux côtés de la vallée, à droite et à gauche, nos récents alliés, les Beni-Mahmoud et les Beni-Raten, occupent en armes leurs montagnes respectives et protégent la marche de nos colonnes, jusqu'en vue du pays ennemi.

Sur ce point, plusieurs embuscades kabyles placées à mi-côte, et notamment sur l'un des contre-forts des Beni-Mahmoud, attendent jusqu'à portée de feu l'arrivée des avant-gardes. Le chef d'état-major du général, le colonel Anselme, à la tête des volontaires, enlève au pas de course le contre-fort des Mahmoud, occupé par les Beni-Yenni; toutes les autres embuscades sont successivement emportées par les sections de volontaires ou les compagnies d'avant-garde, et dans la matinée même, la 1re division arrive au confluent de l'Oued-Aissi et de l'Oued-Djemma, au pied des montagnes ennemies.

C'est là que, selon les instructions du maréchal, elle doit bivouaquer jusqu'au lendemain matin. Mais des burnous kabyles se montrent sur un contre-fort abrupt, qui

domine l'emplacement destiné au bivouac; le général Renault donne l'ordre d'enlever cette position. Une section s'en empare malgré le feu des kabyles; la division presque entière assiste, l'arme au bras, à ce rapide engagement, qui se termine sous ses yeux par un acte éclatant de bravoure et de dévouement.

En courant à l'ennemi, l'un des volontaires, le fusilier Lanoë, est frappé mortellement par une balle, et tombe. La pente qu'il descend est si roide, que son corps, déjà sans forces, roule sur un espace de 50 à 60 mètres, jusqu'au premier obstacle qui l'arrête. Son camarade et voisin d'avant-garde, le fusilier Peyretti, s'élance à sa suite, le rejoint, et aussitôt le couvre de son corps, comme d'un bouclier contre les balles. L'ennemi voit descendre ou plutôt rouler les deux hommes isolés; il tire sur eux; une balle atteint Peyretti au genou. Aussitôt, avides de dépouilles, les Kabyles bondissent jusqu'à lui. Sans cesser de couvrir de son corps son camarade moribond, le blessé se défend seul contre plusieurs. Quelques volontaires accourent et le délivrent enfin au péril de leur vie : deux d'entre eux sont blessés, mais les Kabyles repoussés se retirent, et, malgré les coups de feu, qui continuent sans trêve, le sergent Spengler et le fusilier Belle emportent les blessés sur leur dos.

Ces dévouements intrépides sont de tradition chez les volontaires africains; choisis parmi les hommes les plus déterminés de chaque corps, prêts à tout, unis entre eux par une solidarité de courage et de dangers, les volontaires

a rendu les plus grands services à nos armées d'Afrique. ur organisation, utile surtout pendant les guerres périlses de la conquête, quand nos colonnes étaient sans se harcelées par un ennemi fanatique, avait été abannée depuis la pacification progressive de notre colonie. lle a été reprise par le général Renault, pour la guerre e Kabylie. Trois sections de volontaires, formées dans les eux brigades de la première division, ont pour mission péciale d'agir surtout à la baïonnette, d'exécuter les coups e main et d'assurer, pendant la nuit, la sécurité du camp.

La division Renault s'entoure de grand'gardes multiliées et s'établit au bivouac : pendant le reste du jour et ne partie de la nuit, les Kabyles se bornent à échanger es coups de feu avec les grand'gardes ; mais ces fusillades longue portée ne troublent même pas le repos du camp. es divers engagements de la journée et de la nuit coûtent l'armée 3 hommes tués et 8 blessés.

La division Jusuf quitte Souk-el-Arba le 24 juin, en ıême temps que le général Renault, suit, par une route ıuletière préparée à l'avance pendant près de deux lieues, ; long contre-fort d'Ait-Frah chez les Beni-Raten, arrive insi, par pays soumis, jusqu'au bord de la vallée-ceinture les Beni-Yenni, et là établit pacifiquement son camp.

Le maréchal, revenant d'Ichériden avec son état-major, rend place au centre de cette division. Le bivouac est déjà nstallé ; des terrains sont taillés pour les chevaux le long es flancs de la montagne ; les tentes sont dressées, les ɜux des gamelles brûlent de tous côtés. Et cependant le

camp est établi comme sur le tranchant d'une lame de sabre : la longue crête d'Aït-Frah, bordée à droite et à gauche par des ravins profonds, devient si étroite en arrivant sur la vallée de la Djemma, qu'elle n'a pu recevoir qu'une seule ligne de tentes; parfois même il a fallu aplanir le sol à la pioche, pour créer des largeurs suffisantes. Les deux versants de cette longue arête sont abrupts à ne pouvoir les suivre qu'en se soutenant d'une main aux parois de la montagne; les cailloux, déracinés sous les pieds, roulent jusqu'à des centaines de mètres, à perte de vue, sans trouver où s'arrêter. Mais les travailleurs de Souk-el-Arba savent remuer la terre : arrivé depuis une heure à peine, chaque soldat est déjà installé ou se débrouille pour l'être. Les uns ont nivelé le sol à l'ombre d'un frêne ou d'un olivier, et là planté leur tente; d'autres achèvent de se creuser une tanière dans les flancs escarpés de la montagne. Ceux-ci s'en vont errants par les ravins, coupant çà et là des buissons sauvages de lentisques et de chênes-liéges, reviennent au camp chargés comme des bûcherons, puis, à force d'art, de patience et de souffle, font feux de bivouac, avec leurs moissons de branches vertes. Plus d'un, en allumant à longs poumons son feu qui fume sans flamme, jette un regard de convoitise sur l'olivier voisin, dont le bois imprégné d'huile brûlerait si bien ! Mais la défense est absolue. En territoire soumis, le maréchal interdit de mutiler aucun arbre, et, respectueux de la discipline, les soldats respectent à regret les oliviers kabyles.

Demain, c'est autre chose ! Pays ennemi, pays conquis!

vers la mosquée. Chacun les suit du regard et de l'oreille. Mais le mamelon reste silencieux. Les Kabyles l'ont abandonné. Les colonnes de la 1re brigade disparaissent une à une, derrière son piton garni de broussailles.

Arrivé sans résistance au pied de la côte, sous les figuiers, le général Gastu s'arrête. Le silence règne partout, la montagne semble déserte. Il n'y a qu'à monter. Mais habitué de l'Afrique, tout mutilé de ses combats, le général sait la guerre et ses ruses : il ne prend ni confiance, ni frayeur à ce désert silencieux, organise sa brigade en trois colonnes, qui monteront de front, à mêmes hauteurs, divisant ainsi l'attention et les efforts de l'ennemi; les couvre à droite et à gauche par deux compagnies de tirailleurs chargées de protéger leurs flancs, et les appuie en réserve par un demi-bataillon de ligne.

Subitement une fusillade assez vive part de tous les côtés de la montagne et interrompt ces préparatifs. Le feu des Kabyles embusqués tombant sur des masses va devenir meurtrier; le temps presse. Précipitant son mouvement, le général fait sonner la charge et monte.

Alors, parmi les hauts contre-forts de la montage et sur sa crête, autour du village, on voit des burnous blancs, qui passent rapides et disparaissent. L'ennemi s'enfuit ou plutôt va combattre ailleurs, en face des deux autres divisions.

Bientôt, au-dessus des figuiers, les uniformes français arrivent, un à un d'abord, clair-semés, puis nombreux, par masses rouges ou noires. Quelques rares fumées s'é-

tigent rapides autour des feux de bivouac. La lune brille, les étoiles paraissent, et par la clarté de la nuit africaine on distingue les feux des quatre camps formant ceinture autour du territoire ennemi : bien loin, vers l'est, la division Mac Mahon, dont les clartés amoindries par l'espace se confondent avec les étoiles ; la brigade Chapuis, sur le contre-fort de Taourirt-Amokran, si voisine qu'on peut compter ses bivouacs ; la division Jusuf éclairant une demi-lieue de montagnes ; toutes trois sur les sommets de leurs crêtes. Puis, vers l'ouest, dans le fond de la vallée, le camp du général Renault, dont les clartés sans nombre et le murmure confus montent comme d'une ville entassée. Une armée entière menace l'ennemi ; on dirait que ses feux ordinaires de garde en sont comme troublés ; contre sa coutume de chaque jour, c'est à peine si quelques lueurs mal veillées sourdent çà et là de l'amas sombre de ses montagnes ; ses coups de feu ne passent plus dans l'air qu'à rares intervalles ; ses ardeurs de lutte semblent éteintes.

Bientôt, chez eux comme chez nous, la nuit et le repos se font. La nature toute-puissante courbe sous son immuable loi chrétiens et musulmans. Les bruits, les murmures, les clartés des camps s'effacent. La lune brille seule : dans le fond du gouffre noir de la vallée, les eaux de la Djemma reflètent cà et là son disque argenté ; puis le flambeau des nuits disparaît à son tour derrière les montagnes ; l'ombre silencieuse prend tout.

Longtemps avant l'aube, la division Renault quitte son bivouac, et, suivant le cours sinueux de l'Oued-Tleta, va

chercher pour monter à l'ennemi le contre-fort de Taourirt-Issoulas, placé sur sa droite en avant de la vallée de Boghni.

La division Jusuf, divisée en deux colonnes, descend au petit jour dans la vallée de la Djemma. La gorge qu'il lui faut traverser est profonde de près de mille mètres, et sa largeur de crête en crête n'a pas quinze cents mètres.

A mesure qu'on descend, la nuit, et non l'aube montante, semble augmenter; malgré le soleil tout à fait levé, le fond de la vallée est si sombre que le crépuscule du matin paraît éternel. De tous côtés, les parois des montagnes se dressent droites comme des murailles et chacun se demande comment son cheval a pu descendre, comment il pourra remonter. Mais les chevaux arabes sont à moitié kabyles : où vont des pieds humains, ils vont.

Cependant l'avant-garde de la division commence à gravir la montagne placée en face d'elle; on entend les clairons sonner la charge, et, à travers les lentisques, les chênes verts ou les oliviers, on voit scintiller des baïonnettes et des uniformes. De Kabyles, point. Çà et là, dans le lointain des airs, sur une crête, les regardeurs habiles montrent du doigt un burnous blanc découvert à grand'-peine, à la lorgnette. Comme des réminiscences de pays ennemi, on entend par intervalles deux ou trois coups de fusil perdus, et vainement chacun cherche les fumées, cherchant le combat qui va commencer. Cependant les premières barricades kabyles sont dépassées depuis longtemps; des silhouettes de soldats apparaissent bientôt à

moitié de la montagne, puis sur ses bas contre-forts, si haut, si loin, que nul ne comprend comment ils ont pu monter si vite : déjà, derrière ces avant-gardes, quelques compagnies préparent les sentiers pour le passage des chevaux et des mulets.

Mais l'attente sans nouvelles est longue pour un chef. Le maréchal part avec l'infanterie, traverse à cheval la Djemma, et commence à gravir la montagne. Son état-major le suit de son mieux : chacun monte comme il peut, ou plutôt comme peut son cheval. Tantôt, il traverse des buissons rabougris de chênes verts, de lentisques ou de ronces, qu'il foule sous lui : ce sont ses beaux chemins. Tantôt la route est un escalier inégal et rocheux ; les fers de ses pieds glissent sur le roc nu, qu'ils mordent en vain ; il gravit par bonds. Ici le rocher est à pic, haut de plusieurs pieds ; cheval et cavalier renoncent au sentier pour tenter au hasard les flancs de la montagne. Partout la pente est si rapide, qu'il faut monter par lacets ; si les sabots du cheval n'enfonçaient pas dans la terre qui les retient, ses pieds glisseraient sur le sol. Les spahis eux-mêmes prennent leurs bêtes à la crinière ; plus d'un cheval s'abat, plus d'un roule et tombe. Mais chacun se relève, chacun avance, et déjà les soldats, qui traversent le fond de la vallée, apparaissent petits comme des enfants attroupés.

Le soleil, tout à fait monté, darde ses rayons de feu ; la rosée de la nuit est séchée, la poussière africaine, soulevée par tous ces hommes en marche, obscurcit l'air. Les chevaux sont blancs d'écume ; la sueur leur coule aux

jambes, chacun de leurs pas est marqué d'eau; à tous instants il faut descendre et les faire souffler. Plus la route monte, plus elle devient escarpée et rocheuse. A certains passages les chevaux ne franchissent plus qu'à grand'peine, après maintes reprises. Les précipices grandissent aux deux côtés des sentiers; pour un faux pas, une pierre détachée, une terre piétinée s'éboulant sous un sabot trop lourd, cheval et cavalier peuvent rouler dans l'abîme et dans l'éternité. Officiers ou chasseurs d'escorte, presque tous descendent et chacun traîne sa monture attardée. Aux caprices sinueux du sentier, on aperçoit le gouverneur soutenant son cheval par la bride, à pied lui aussi; cela donne du cœur à ceux qui le suivent, de voir le chef de l'armée partager leurs peines, comme s'il avait besoin de remonter les échelons de ses jeunes années, pour gagner un baton de maréchal.

Aux deux côtés de la route, à l'ombre d'un chêne-liége ou d'un olivier sauvage, on rencontre des soldats que la fatigue force à s'asseoir. Ceux qui marchent ne vont plus qu'au pas, comme des traîneurs attardés; leurs barbes, leurs vêtements sont blancs de poussière; la sueur inonde leurs fronts. Voici tantôt quatre heures qu'ils vont, sous le soleil et la poussière. Si courageuse qu'elle soit, la force humaine est bornée. Aucun ne murmure cependant, aucun ne se plaint. De fois à autres, en passant, on entend seulement quelque juron énergique ou des réflexions pittoresques, comme celles-ci, par exemple:

« Si le bon Dieu avait eu le sac au dos, quand il a

fait les montagnes, il ne les aurait pas faites comme cela.

— Cela est tout de même beau, dit un autre, plus loin, de monter là où les Romains eux-mêmes ne sont pas montés.

— Je crois bien qu'ils n'y sont pas montés ! répond un camarade tout en reprenant haleine.

— Pourquoi ?

— Parbleu ! ils n'étaient pas assez bêtes pour cela. »

Mais si longs, si durs qu'ils soient, les sentiers yenni sont comme les mauvais jours, ils finissent ; et fatigues, dangers, misères, tout est oublié. Car la Providence nous a fait cette faveur, que le souvenir des dangers et des douleurs physiques est rarement amer et souvent même prend en vieillissant des charmes étranges. Chacun ici-bas a sa part de souffrances marquée par son destin. La souffrance passée est une part prise, un chemin parcouru, qu'on n'a plus à refaire.

La division Jusuf est enfin parvenue au sommet du contre-fort, qui se rattache à la crête principale des Beni-Yenni. Ait-el-Hassen, le premier des villages kabyles, est à quelques centaines de mètres en avant, au point de jonction des deux crêtes. Une rampe plantée d'arbres masque et défend ses maisons amoncelées.

Le maréchal laisse aux troupes un repos d'une heure. Pendant ce temps, la division Renault, depuis longtemps montée par la rampe même de la crête principale, opère sa jonction avec la 3e division. Elle a trouvé devant elle un peu plus d'ennemis que n'en ont trouvé les colonnes Jusuf, et une route plus longue, mais moins pénible. Bientôt

son avant-garde, arrivée à petite portée de feu d'Ait-el-Hassen, entretient avec le village une fusillade vive et continue, bien qu'inoffensive de part et d'autre. Un pli de terrain la protége comme un long retranchement, et les Kabyles sont à couvert de ses coups derrière leurs arbres ou leurs maisons.

Les derniers tressaillements d'une lutte dont l'issue est désormais presque certaine, n'occupent plus personne. La grande opération militaire de la journée, l'ascension du territoire yenni, est terminée presque sans coup férir. Les difficultés naturelles du pays sont surmontées. Les Kabyles, quels que soient leur nombre et leur énergie, ne peuvent plus tenir devant 15,000 hommes campés en face d'eux, sur leurs montagnes, avec du canon, des munitions et des vivres assurés. Tout n'est plus désormais qu'une question de stratégie, pour s'emparer de leurs bourgades sans perdre de monde.

VI. *Prise des villages yenni.* — D'après les relevés topographiques faits pendant le séjour de Souk-el-Arba, quatre villages, placés à portée de feu les uns des autres, sur des mamelons séparés, occupent la crête principale des Beni-Yenni : Ait-el-Hassen, le plus considérable de tous, puis, Ait-el-Arba, Taourirt-Mimoun, et enfin Taourirt-el-Hadjaj. Le maréchal, confiant dans l'intrépidité du général Renault, lui laisse le soin d'enlever la petite ville d'Ait-el-Hassen, que ses troupes assiégent déjà, et ordonne à la division Jusuf de tourner par la gauche le village ennemi, puis de marcher sur Ait-el-Arba, situé à quelques

cents mètres plus loin, sur la même crête. Grâce à cette attaque simultanée, les défenseurs d'Ait-el-Hassen, pris entre deux ennemis, ne pouvant pas se réfugier successivement d'un abri dans un autre, doivent abandonner leur village dès le premier feu. Tant qu'un Kabyle a sa retraite assurée, aucun danger ne l'émeut, il combat jusqu'à la mort; mais aussitôt que sa retraite est menacée, il cède, et s'il se voit entouré, il se résigne sans se défendre. Le maréchal connaît les Kabyles et les combat en conséquence.

Les deux divisions commencent simultanément leurs opérations; le général Renault dispose son artillerie de montagne pour battre en brèche Ait-el-Hassem, avant d'y lancer ses soldats; la division Jusuf tout entière se met en mouvement. La 2e brigade, sous les ordres du général Deligny, forme l'avant-garde, composée de deux bataillons de zouaves et de chasseurs, sous les commandants Lumel et Ponsard, et des 45e et 75e régiments de ligne, guidés par les colonels Bataille et de Lestellet. Son chef en tête, elle s'engage sous les derniers arbres du mamelon boisé au sommet duquel est Ait-el-Hassem. Le reste de la division, formant arrière-garde, sous les ordres du général Gastu, appuie ce mouvement par une marche parallèle, le long des flancs inférieurs de la montagne.

Afin d'assister, du haut de la crête principale, aux opérations de ses divisions, le maréchal suit le chemin de l'avant-garde. A cheval, en tête de son seul état-major, il s'engage dans un sentier kabyle qui traverse en sinuant la rampe boisée d'Ait-el-Hassem, au-dessous de ses pre-

mières maisons. La brigade Deligny, impatiente d'arriver à l'ennemi, a tourné rapidement cette rampe, sans répondre qu'à peine au feu des défenseurs du village : ses dernières compagnies sont déjà hors de vue. Dans la rapidité de ce mouvement, elle a laissé derrière elle, sur sa route, trois de ses hommes tombés sous le feu d'Ait-el-Hassem. Du haut de leur village, les Yenni peuvent découvrir les blessés, et, à l'abri de leurs arbres, descendre sur eux impunément. C'est leur coutume sauvage d'achever tout blessé et d'emporter sa dépouille comme un trophée de victoire. En vue d'une veste d'uniforme à conquérir, le Kabyle ne connaît ni pitié, ni danger. Le maréchal s'arrête et envoie l'un de ses aides de camp chercher les mulets de cacolet de la brigade Gastu, qui marche à sa gauche, plus bas, hors portée de voix. Quelques balles, parties du village, passent dans les feuilles des frênes; mais l'ennemi n'ose pas descendre; les soldats du train arrivent bientôt avec les mulets; l'un des officiers d'état-major, le commandant Faure, et quelques autres, aident les trainglots à charger les blessés. Le maréchal continue sa marche et prend place sur la crête principale, entre Ait-el-Hassem et Ait-el-Arba.

Ce dernier village est déjà au pouvoir de la brigade Deligny : tournés sur leur gauche par le 1er bataillon de zouaves, tandis que le 13e bataillon de chasseurs et le 45e de ligne les abordaient de front, ses défenseurs n'ont résisté qu'à peine. Les soldats, entraînés par leurs chefs, ont couru sur le village au pas de course, l'ont pris d'assaut et l'occupent. Mais les deux bourgs kabyles ne sont séparés

entre eux que par un plateau découvert, large de cinq à six cents mètres environ. Le mouvement de l'avant-garde Deligny a été si rapide, que la division Renault n'a pas encore commencé d'attaquer, et que les Kabyles, retranchés derrière les maisons de leur petite ville, dirigent sur le maréchal et sur les troupes maîtresses d'Ait-el-Arba un feu qui peut devenir meurtrier. La division Renault ne doit pas tarder à donner, mais son attaque même augmentera le danger : la disposition du terrain est telle que la brigade Deligny est sous son feu direct, à mille ou douze cents mètres; les boulets destinés à Ait-el-Hassem peuvent passer par-dessus ses maisons et arriver jusque sur nos troupes. Cependant le feu de l'ennemi augmente; le temps presse : un soldat est blessé par une balle kabyle au pied même d'Ait-el-Arba, derrière l'état-major, au milieu des chevaux de l'escorte.

Le maréchal donne ordre au général Jusuf de lancer immédiatement la brigade Gastu sur Ait-el-Hassem, et envoie l'un de ses plus jeunes officiers, le lieutenant Bibesco, prendre nouvelles du général Renault et l'informer de la position de la 3e division. Le jeune homme part au galop de son cheval, à travers les haies et les fossés kabyles, sans s'inquiéter des défenseurs d'Ait-el-Hassem, puis disparaît derrière les arbres du village.

Le général Gastu masse rapidement à l'entrée du plateau deux bataillons du 1er de zouaves. Le clairon sonne la charge. Aussitôt, comme partout où le devoir l'appelle, comme hier et demain, comme l'autre année à Malakoff,

comme l'autre jour chez les Beni-Raten, le colonel Collineau, suivi de tous ses hommes, se lance au pas de course sur le village. En une minute, la petite plaine d'Ait-el-Hassem se couvre de leur flot rapide : des fumées bleuâtres, emportées par le vent, couronnent un instant le village ennemi ; le cheval du général Gastu tombe sous une balle ; le cavalier se dégage et continue sa marche à pied. Quelques hommes s'arrêtent, blessés ; la masse va toujours, sans tirer : elle court le fusil à l'épaule, pour courir plus vite. Alors, comme une troupe de daims effarés qui voit venir la chasse, les Kabyles se pressent sur les murs de leur village ; on voit leurs silhouettes blanches se dresser dans l'air, disparaître un instant, puis reparaître sur les déclivités de la montagne, et fuir vers les ravins des Beni-Boudrar. Cinquante à soixante hommes, derniers défenseurs de la ville abandonnée, s'échappent ainsi.

Mais à ce moment, comme les premiers zouaves arrivent au pied d'Ait-el-Hassem, une poussière s'élève au-dessus du toit d'une haute maison kabyle ; un coup de canon retentit, sonore, répété par tous les échos de la montagne. La division Renault, ignorante des mouvements des colonnes Jusuf, ouvre son feu. Ses boulets vont atteindre les zouaves sur les murs ennemis ? Quelques secondes passent ainsi lentes de crainte : chacun suit d'un regard inquiet tantôt les maisons kabyles, et tantôt les zouaves, redoutant une explosion nouvelle. Mais le clairon seul retentit. Le général Renault est informé des mouvements de la 3e division. Ses clairons d'attaque se mêlent à ceux des zouaves ;

par tous les côtés de la ville assiégée, on voit des uniformes escalader les murailles et disparaître dans l'intérieur. Un zouave, courant de toit en toit comme un couvreur hâté, arrive jusqu'au pavillon de la mosquée, y monte, et plante l'étendard de son bataillon sur le sommet du toit. Sur les murs et toutes les maisons qui couronnent le ravin, par lequel ont fui les Kabyles, on voit des soldats tirant sur les fugitifs; puis bientôt, las sans doute d'un tir inutile, ils disparaissent derrière un mur, comme ont fait les Kabyles, pour reparaître au bord du ravin, insatiables de combats, de poursuites et de morts.

Mais Ait-el-Hassem est pris : entraînés par l'ivresse du triomphe, les soldats peuvent aller trop loin parmi l'ennemi et ne plus revenir. Le maréchal fait sonner la retraite. Les zouaves arrivent par tous côtés, au pas, comme des chasseurs qui ont fait chasse. L'un porte à la baïonnette de son fusil des galettes kabyles mal faites et mal cuites; un autre ploie sous le fardeau d'un sac si rempli, que le blé qu'il contient suinte par les coutures; un troisième tient un étau de forgeron. Celui-ci porte à l'épaule comme une amphore, un grand vase de terre rouge, à peintures noires, à forme étrusque. Celui-là tient à deux mains une jarre pleine d'huile; la plupart sont chargés de menues poteries rougeâtres à formes antiques. Mais : « en vérité, comme ils disent, la razzia ne vaut pas la course. » Et, à travers des rires, chacun d'eux, en passant, se plaint de ces brigands de Kabyles qui ont tout emporté !

Les deux principaux villages des Beni-Yenni sont aux

mains des deux divisions; il ne reste plus à prendre que Taourirt-Mimoun, situé sur le même contre-fort, à six ou sept cents mètres d'Ait-el-Arba, de l'autre côté d'un vallon à pentes douces, qui rend l'attaque facile ; puis Taourirt-el-Hadjaj, placé un peu plus loin.

Le maréchal donne aux troupes un repos de quelques heures. Elles en profitent pour manger d'abord : car, quoi qu'en prétendent quelques soi-disant poëtes, manger est ici-bas le premier besoin, et partant le premier soin de toute créature animée. Les soldats ont laissé leurs sacs dans la vallée avec les mulets, mais ils ont le café et le biscuit, ces compagnons de route qu'ils ne laissent jamais. Chacun d'eux s'installe vite et bien ; les quelques provisions trouvées dans les deux villages ajoutent leurs maigres hors-d'œuvre à la prébende ordinaire ; le bois et les poteries ne manquent pas ; en quelques minutes, des feux aux flammes claires, aux foyers comme des fournaises, couvrent de tous côtés la crête de la montagne.

Quant aux officiers, c'est autre chose : les mulets de provisions ne sont pas arrivés. Chacun mange comme il peut, ce qu'il peut trouver. Les prévoyants viennent au secours des oublieux ; les soldats partagent fraternellement leur ordinaire avec leurs chefs qui n'ont rien. Le maréchal, quelques généraux et l'état-major s'installent sous un figuier et font de compagnie, sur maigre pitance, vigoureux appétit. A la guerre comme à la guerre. Si les héros affamés de l'Italie, les martyrs de la Russie, nos pères, avaient toujours trouvé comme nous, si chaud bivouac et

si chère lie, combien, hélas! combien de ceux qui ne sont pas revenus, de ceux dont les os blanchissent là-bas, combien seraient avec nous aujourd'hui encore, vieillards doucement assis autour du foyer natal!

Pendant le calme de ce bivouac victorieux, deux escadrons de cavalerie, sous les ordres du colonel Fénelon, viennent camper sur le petit plateau d'Ait-el-Hassem. Depuis trente-cinq jours, sans mouvements, chevaux et cavaliers sont consumés par la chaleur torride de la plaine du Sébaou; chaque jour, depuis un mois, ils subissent, dit-on, plus de quarante degrés, à l'ombre : ils ont besoin de l'air et des dangers de la montagne. La cavalerie inspire aux Kabyles montagnards une terreur indicible; son apparition sur ces crêtes, réputées inaccessibles, peut agir sur les superstitieux Berbers et accélérer leur soumission. A ces fins, le maréchal a fait monter deux escadrons chez les Beni-Yenni, dont les plateaux, plus larges et moins accidentés que ceux des autres tribus, permettent aux chevaux de se déployer librement. Ils ont quitté au point du jour leur camp de Sikhou-Meddour, dans la plaine du Sébaou, suivi les gorges de l'Oued-Aissi et de l'Oued-Tleta, puis, par le chemin du général Renault, rendu praticable dans la matinée, gravi pacifiquement la crête des Yenni.

Le maréchal leur laisse quelques instants de repos: puis, afin d'utiliser immédiatement leur présence en frappant les Kabyles d'un effroi favorable aux soumissions, donne l'ordre à la division Jusuf d'enlever le village de Taourirt-Mimoun, dont les défenseurs, encouragés par

l'impunité, font sur Ait-el-Arba un feu presque inoffensif, mais incessant. Quelques fusées, au vol toujours pittoresque et capricieux, puis une batterie d'artillerie plus sérieuse, chassent d'abord l'ennemi du village qu'il occupe; l'infanterie marche sur la bourgade abandonnée et s'en empare sans résistance, presque sans danger : à peu près, comme dans une petite guerre, le vainqueur de convention prend, après parade, le camp du vaincu. Mais tandis que les fantassins se répandent dans les maisons, les deux escadrons de cavalerie, chasseurs et spahis, descendus derrière eux, tournent le village par la gauche, et, se répandant sur un versant demi-boisé qui le borde, se jettent sur les fuyards attardés et les poursuivent aussi loin que les chevaux peuvent aller, à travers les accidents du terrain. Deux cavaliers et M. Gaulier, sous-lieutenant des chasseurs, sont blessés dans cette charge.

Les deux divisions bornent là leurs efforts et prennent camps dans leurs positions respectives. Le général Renault reste autour d'Ait-el-Hassem; le maréchal s'établit au centre de sa division. Le général Jusuf occupe Ait-el-Arba et Taourirt-Mimoun. La crête et les villages principaux des Beni-Yenni sont conquis. Pour occuper leur territoire tout entier, il ne reste à prendre qu'un seul village facile à aborder et quelques hameaux, qui couvrent les contreforts inférieurs. La lutte réelle est terminée, quant à la tribu des Beni-Yenni.

Contre toutes prévisions, malgré les obstacles du terrain, l'espace considérable embrassé par l'attaque, les pré-

paratifs et l'attitude belliqueuse de l'ennemi, le succès du 25 juin n'a pas offert de dangers sérieux. L'ascension a présenté des difficultés : aucun village n'a été tout à fait abandonné sans lutte : mais il n'y a point eu de combat réel. L'ennemi ne s'est défendu qu'à peine et ne s'est présenté en forces sur aucun point. La première division a eu 4 hommes tués et 11 blessés ; la troisième compte 3 tués et 24 blessés.

L'honneur de ce succès revient d'abord au chef de l'armée. Ses dispositions ont rendu la résistance incertaine et difficile. Devant les diverses colonnes, qui menaçaient directement leur territoire par plusieurs côtés, les Beni-Yenni n'ont pas su où se concentrer utilement. Les deux divisions n'ont trouvé derrière les barricades et les positions formidables occupées la veille encore par des postes nombreux, qu'un ennemi irrésolu et dispersé, qui se retirait devant les premières compagnies de tirailleurs. La petite ville d'Ait-el-Hassem elle-même, dernier centre de la résistance, n'a coûté, malgré la force relative de sa position, qu'une perte minime. Les défenseurs dispersés de la montagne, troublés par l'arrivée de ce flot d'ennemis montant par tous chemins, craignant de se voir cernés dans les murs du village, sans retraite possible, n'ont pas osé s'y réunir. Selon toute apparence, Ait-el-Hassem n'a eu pour défenseurs que les plus obstinés de ses habitants, qui, avant d'abandonner le toit de leurs pères, ont voulu tenter du moins un suprême effort.

La bravoure ardente des troupes, officiers et soldats, a

décidé le succès préparé par les soins du chef, et n'a laissé nulle part à l'ennemi le temps de concentrer une résistance. Les deux divisions sont montées à l'assaut sans hésiter, sans s'arrêter, comme d'une seule haleine. L'artillerie de la 3e division a foudroyé utilement l'un des villages. Presque tous ses coups, portant en plein dans les maisons, ont fait prendre la fuite aux quelques Kabyles qui les défendaient. La marche rapide du général Deligny, et l'élan du colonel Collineau et de ses zouaves, n'ont pas laissé aux Kabyles des deux autres villages le temps de faire une résistance meurtrière.

Le triomphe sanglant d'Ichériden et la persistance de ses défenseurs à protéger les chemins directs du Djurjura contre la division Mac Mahon, ont contribué également à la non-défense des Beni-Yenni. Justement effrayés de la défaite commune de la veille, réduits à leurs propres forces, peut-être même à leur seule réserve de combattants, les Yenni ont été dans l'impossibilité d'organiser leur défense. Les deux divisions n'ont eu à combattre que des postes isolés d'ennemis, découragés d'avance, sans cohésion et sans commandement.

Le succès de cette journée, moins meurtrier et plus complet que celui d'Ichériden, est important par ses résultats matériels non moins que par son effet moral. La tribu des Yenni est vaincue. Sa soumission et celle de toutes les tribus dont le territoire et les intérêts sont liés aux siens, ne sont plus désormais qu'une question de patience et d'occupation armée. L'une des routes du Djurjura est ou-

verte; l'armée peut monter jusqu'au rocher même, chez les Beni-Boudrar, sans obstacles sérieux. Comme effet moral, la défaite des Yenni est destinée à retentir dans l'Algérie tout entière. L'inaccessibilité isolée de leurs montagnes, leurs mœurs industrieuses, leur réputation de faux monnayeurs et de recéleurs constants de tous les transfuges, ont rendu leur tribu comme le foyer lumineux et inviolé de l'indépendance kabyle. L'ascension de leur territoire détruit à jamais ce prestige.

Enfin, l'ensemble des deux succès des 24 et 25 juin, obtenus sur deux ennemis différents, forme comme le second effort de l'expédition, le second acte de la campagne qui doit pacifier l'Algérie. La soumission des Beni-Raten et l'occupation de Souk-el-Arba ont porté les premiers coups; l'indépendance berbère en avait été comme ébranlée, mais elle était encore debout. La double défaite d'Ichériden et des Yenni est la grande défaite de la Kabylie : toutes les tribus ne sont pas soumises, mais toutes sont vaincues. L'élite de leurs guerriers a succombé dans un combat suprême; la tribu libre par excellence ne s'est défendue qu'à peine, et son territoire est aux mains de l'ennemi; les chrétiens n'ont plus à faire qu'une marche d'un jour, une seule, pour atteindre le rocher, le grand Djurjura lui-même, ce cratère de tous les fanatismes, de tous les soulèvements et de toutes les révolutions du Nord-Afrique.

CHAPITRE V

1. Les villages des Beni-Yenni. — 2. Les faux monnayeurs d'Ait-el-Arba. — 3. Nos alliés les Beni-Raten, Fraouçen, etc. — 4. Pillage, destruction et incendie d'Ait-el-Hassem.

I. *Les villages des Beni-Yenni.* — Les Beni-Yenni sont en fuite partout ; les quatre colonnes de l'armée expéditionnaire, réunies contre eux, reprennent leurs destinations séparées, ou se reposent. La colonne Chapuis quitte le contre-fort de Taourirt-Amokran et retourne à ses travaux pacifiques de Fort-Napoléon. La division Mac Mahon, descendue en partie jusqu'au bord de la vallée des Yenni, reprend ses bivouacs d'Ichériden, en attendant l'heure de poursuivre son triomphe contre les Menguillet rassemblés dans Aguemoun-Isen, le dernier des villages raten. Les divisions Renault et Jusuf, établies sur la crête principale des Yenni, n'ont plus devant elles d'ennemis sérieux à combattre. Le petit village de Taourirt-el-Hadjaj, situé à mille ou douze cents mètres de Taourirt-Mimoun, est encore au pouvoir des Yenni, et ses défenseurs attardés entretiennent une fusillade insignifiante

avec les postes avancés de la division Jusuf : quelques Kabyles, dispersés dans les ravins qui bordent leur territoire, tirent çà et là contre les grand'gardes des deux camps ou les camps eux-mêmes des coups de feu isolés et perdus. Mais avec une seule compagnie on aura facilement raison de Taourirt-el-Hadjaj et de ses défenseurs. A part les grand'gardes, personne ne songe à l'ennemi, personne ne regarde seulement d'où partent les fumées de ses coups, et chacun tue les heures selon sa nature ou le caprice qui l'anime.

La plupart, assis en philosophes, à l'ombre des frênes ou des figuiers, attendent patiemment les mulets et les bagages, qui n'arrivent pas. D'autres, les inquiets ou les prévoyants d'avenir, procèdent à leur campement futur, choisissent, règlent, préparent d'avance et la place de leur tente et jusqu'à la position de leur lit. Quelques-uns, les curieux avides de spectacles nouveaux, errent par les villages kabyles et s'en vont, officiers et soldats, le fusil au dos ou le cigare aux lèvres, regardant tout. Les Turcos servent de cicerones; la plupart sont Kabyles ; chacun d'eux a quitté son village, il y a quelques années à peine: vainqueur des siens il se fait orgueil et joie d'expliquer sa patrie. Tout en eux est animé et pittoresque : le costume, le geste et jusqu'à la langue qu'ils parlent, idiome cosmopolite, à la fois kabyle, arabe, français, espagnol et italien. Jamais visiteurs de palais impériaux n'ont eu, pour les guider, suisses plus méthodiques et plus dévoués causeurs.

Par l'industrie de leurs habitants, l'agencement, la forme et le nombre des maisons, les villages yenni sont les plus importants de la Kabylie et ceux qui ont le plus de similitude avec nos anciens bourgs chrétiens.

En voyant chacun d'eux, on se figure découvrir une petite ville du premier moyen âge, oubliée par le temps sur les montagnes de l'Afrique, une bourgade conservée dans sa forme primitive, comme ces cités-momies fraîchement déterrées des cendres du Vésuve. A part les défenseurs chrétiens avec le heaume, la lance et l'arquebuse, rien n'y manque : ni les remparts, la porte close, les meurtrières, l'aspect de prison, ni le fouillis entassé des maisons, ni les ruelles confuses comme un labyrinthe, ni même le désordre et la saleté des rues.

Comme tous villages ou hameaux kabyles, Ait-el-Hassem, Ait-el-Arba et Taourirt-Mimoun s'élèvent perchés en nids d'aigles sur trois pitons escarpés : chacun d'eux est entouré de précipices ou de pentes abruptes, d'accès difficile : on n'y peut arriver de plain-pied que par un seul côté, par un chemin sans arbres, découvert et placé sous le feu plongeant du village. Une muraille de défense, haute de quinze à vingt pieds, irrégulière, mal construite, épaisse et droite, entoure le bourg par tous côtés.

Des maisons sont situées sur ces murs et les composent en partie, inégales, bâties selon le besoin de chaque habitant, mais n'ayant pour ouvertures extérieures que des meurtrières. Il n'y a, pour tout le village, qu'une porte étroite, voûtée, massive, faite pour être fermée toujours :

porte de forteresse, qu'une catapulte n'ébranlerait pas. Village, murs, maisons, portes, tout est construit en vue du siége et de la défense; on sent que la guerre, la lutte incessante, la vie de surprises, d'attaques, de refuges subits, est la vie des habitants de ces forteresses.

Dans les villages, c'est le moyen âge encore : on ne trouve que ruelles étroites, enchevêtrées les unes dans les autres, sans prévision, sans règle, sans motif, selon le hasard et le besoin de chacun; que maisons uniformes, enfumées, basses, aux toits chargés de tuiles massives; que portes difficiles et ouvertures étroites, inégales, haut percées, comme jalouses, craignant le regard, le coup de feu ou l'invasion armée du voisin.

Les seuls monuments publics de chaque village sont la mosquée et la *djemma* ou hôtel de ville.

La mosquée ressemble, au dedans comme au dehors, à une grange de moyenne dimension, surmontée d'un pigeonnier carré. Mais, quelle qu'elle soit, la maison du Seigneur est toujours la plus vaste de la bourgade et la seule qui ait droit à un étage complet au-dessus des autres. Ainsi le veulent les mœurs et l'antique loi kabyles. Tous les hommes sont égaux sur la terre : excepté Dieu, personne ne doit posséder une demeure plus haute que les demeures de ses concitoyens. Sur ce point, comme sur tout ce qu'elle règle, la vieille coutume berbère est absolue; et nul n'oserait enfreindre la coutume des aïeux, la loi par excellence, le palladium sacré, qui a passé immuable à travers les générations. Solitaires et respectées

le par la religion, les mœurs et la loi, les mosquées kabyles dominent invariablement chaque village.

La djemma ou mairie, la chambre des représentants, la salle des comices, l'hôtel de ville enfin, se compose d'une grande pièce, généralement située sous le porche même de la porte du village. Des dalles en pierres taillées, maçonnées sur le sol, à trois pieds de hauteur, garnissent tous les côtés de la salle et font office à la fois de tables et de siéges pour les assemblées. C'est là que les Kabyles viennent discuter toutes les questions de politique qui concernent leur race, leur tribu, ou plus souvent leur village, élire leurs maires ou *amins*, plaider leurs procès, vivre, en un mot, toute leur vie nationale de misère, de querelles et de guerres — mais de liberté. La salle est nue...

. . . Mais nu comme la main,
Nu comme un plat d'argent, nu comme un mur d'église,
Nu comme. . . . .

Il n'y a place, ni banc privilégié meilleur ou plus élevé, pour personne. Orateur, amin, président d'âge ou de choix, citoyens, tous égaux, tous se tiennent là pêle-mêle, assis sans ordre. Les dalles des bancs sont polies par l'usage et marquées en tous sens d'incisions au couteau ; comme dans nos salles de séances publiques ou d'études, les tables sont incisées au canif et les bancs lustrés par les stations des députés passagers. A regarder un instant cette salle, et surtout ces pierres nues, usées, vieillies en leur place, comme des marches d'église, on devine que des générations ont dû

venir là l'une après l'autre, avec mêmes mœurs, s'assembler, s'asseoir, discuter et se remplacer sans changements. Étrange peuple, qui a vu dans la plaine, à ses pieds, des civilisations entières se succéder, et qui les a toutes repoussées pour garder plus précieusement sa liberté sauvage! Étrange peuple, vieux comme le monde, et cependant resté jeune à travers sa vieillesse!

A part la mosquée et la djemma, on ne trouve dans les villages kabyles ni monuments, ni promenades, ni jardins, ni maisons de plaisirs communs. La vie de famille a seule, avec la réunion religieuse ou politique, droit d'asile dans les murailles de la bourgade.

A l'intérieur, la plupart des maisons ont un aspect général uniforme, qui, sauf les étages et l'ameublement, rappelle quelque peu les vieilles maisons des vieux bourgs d'Europe. Sur une cour commune, étroite et irrégulière, fermée par une porte commune, sont installées trois ou quatre bâtisses distinctes, appartenant à plusieurs familles ou aux différentes branches d'une même famille. Chaque maison a devant elle le tas de fumier de ses bestiaux et les gros outils de son travail quotidien. Chacune d'elles n'a qu'une porte ou deux à peine, et pour fenêtres des ouvertures étroites, qui ne laissent entrer que l'air, sans pluie ni soleil, et permettent de voir au dehors sans être vu. Selon le goût de ses habitants divers, la cour commune abrite des poules (dont on ne voit que les traces), des abeilles ruchées dans des troncs d'arbres creux, des légumes et même des fleurs. Souvent un noyer, des aman-

VI. *Combats du 25 mai.*—Le 25, dès l'aube, le combat recommence pour la 1re et la 2e division.

La division Renault, maîtresse du tiers environ du territoire des Irdjen, qu'elle est chargée de conquérir, mais non des villages situés sur son flanc droit, parmi les différents contre-forts de la montagne, s'occupe d'abord de ces villages. Son général n'a pas assez de troupes pour les occuper tous et garder en même temps la longue crête, qui les relie à la plaine. Il lui faut enlever, puis détruire ces positions dangereuses, à l'abri desquelles les Kabyles peuvent revenir et, du haut de leurs murailles, tirer sur les postes avancés du camp de Ouailel. Dans ce but, vers sept heures du matin, il réunit une forte colonne en arrière du village d'Ait-Saïd, près de son camp, et, surveillant lui-même chaque opération, fait successivement lancer sur les villages d'Ait-Halli et d'Ait-Yacoub quelques obus qui font fuir la plupart des Kabyles; puis aussitôt, les commandants Paturel et Ris, à la tête de deux bataillons du 41e et du 23e de ligne, envahissent ces deux villages et les incendient.

Ces diverses opérations sont exécutées presque sans coup férir: seule, la retraite du commandant Paturel, est inquiétée par l'ennemi: la compagnie du 41e, chargée de protéger ce mouvement, a deux hommes blessés et un tué; les Kabyles, acharnés à leur poursuite, s'emparent du cadavre, et ce n'est que par un retour offensif que les soldats parviennent à leur arracher le corps de leur camarade.

A deux heures et demie, le général de Liniers, à la tête d'une seconde colonne, fait lancer quelques fusées sur le

Ces dispositions et cet ameublement sont ceux de la plupart des maisons kabyles chez les Raten, Fraoucen, Yenni, etc. Presque tous les Berbers de l'Algérie ayant, pour seul gagne-pain, l'agriculture, cette profession primordiale des nations, presque tous mènent une même existence d'agriculteurs, avec les dissemblances légères du plus ou moins d'argent et de terres possédés par chacun; leurs meubles, conformes à la profession qu'ils exercent, se ressemblent généralement.

Mais chez les Beni-Yenni on rencontre, en outre, toutes les dispositions locales et les outils nécessaires aux professions d'artisans, que beaucoup d'entre eux exercent d'une manière exclusive ou concurremment à l'agriculture. Alors, dans la même cour expliquée précédemment, se trouve en surplus une demeure généralement séparée, qui contient, soit des forges avec des soufflets, des étaux, du charbon de bois, et tout ce qui constitue l'atelier d'un forgeron; soit un établi, des limes, des scies, des ciseaux, du fer, du bois, de la corne, de l'ivoire, de l'argent travaillé, le mobilier d'un ébéniste à la fois armurier, joaillier et fondeur; soit un métier, des peignes, des cardes à tisser la laine, les outils d'un tisserand; soit enfin de la terre à poterie, des couleurs, des vases de toutes formes, les attributs d'un potier.

Chacun des quatre grands villages yenni exerce spécialement une profession distincte, affectée à ses habitants par une sorte de privilége traditionnel; comme en Europe, certaines villes exercent un monopole consacré par l'usage,

pour la fabrication ou la vente d'une ou de plusieurs marchandises.

Ait-el-Hassem, le plus grand de tous, composé de quatre à six cents maisons, et pouvant contenir de quatre à six mille âmes, fabrique des armes, et surtout des bijoux. Ses armuriers-orfévres savent travailler l'ivoire, le corail et les métaux. Ils imitent et réparent à merveille ces grands fusils arabes aux crosses incrustées d'argent ou de corail. Les bijoux qui sortent de leurs mains n'ont pas le fini parfait des nôtres, mais ils sont souvent de meilleur goût et portent ce cachet fantastique, qui distingue toutes les œuvres du vieil Orient et de ses civilisations millénaires. Ait-el-Hassem est la capitale industrielle de la grande Kabylie. Dans les jours de lutte générale, elle peut mettre en campagne pres de cinq cents fusils; plus qu'aucune autre bourgade kabyle, elle sert d'asile et de recel aux réfugiés de tous pays. Enfin, par le nombre et les mœurs de ses habitants, par l'agglomération, la forme et la quantité de ses maisons, c'est une petite ville plutôt qu'un village, et c'est à bon droit que les Kabyles, en parlant d'elle, ne l'appellent que *la ville*.

Taourirt-Mimoun, plus petit, moins fortifié, plus village en un mot, fabrique des instruments aratoires et quelques armes. Après Ait-el-Hassem, c'est le plus considérable des bourgs yenni, mais on rencontre chez les autres tribus de la grande Kabylie de nombreux villages aussi populeux et aussi grands que lui. Sa population approximative peut varier entre deux et trois mille âmes.

Taourirt-el-Hadjaj abrite quelques fabricants d'outils et des tisserands ; mais la grande masse de ses habitants se livre exclusivement à l'agriculture.

Ait-el-Arba est de beaucoup plus petit qu'Ait-el-Hassem, mais sa réputation s'est étendue à tout le Nord-Afrique, grâce aux fausses monnaies que ses artisans fabriquent avec une habileté réelle. Fondé par et pour une famille de marabouts, construit comme les villages voisins sur un piton escarpé, fortifié, bâti, disposé de la même manière que les autres villages kabyles, Ait-el-Arba n'offre d'ailleurs aucune particularité remarquable. La fabrication des armes est, plus encore que la fausse monnaie, son industrie particulière et reconnue. Ses fondeurs-forgerons ont pour profession ordinaire de couler ou de tordre des canons de fusil, d'ajuster des platines, de forger des flissats, des couteaux, etc. ; ce n'est que comme travail secondaire que quelques-uns d'entre eux font de la fausse monnaie de tous les pays.

II. *Les faux monnayeurs d'Ait-el-Arba.* — Le procédé dont ils se servent pour cette dernière fabrication est grossier et primitif, mais d'une exécution facile ; il ne reproduit que des monnaies d'argent, sans exergues, mais il donne des pièces assez bien imitées pour qu'il soit possible de les confondre avec des pièces de bon aloi. Comme matière première, les faux monnayeurs d'Ait-el-Arba emploient un alliage à base de plomb, mélangé de fer-blanc ou d'étain, qui est plus léger et plus terne que l'argent. Les divers éléments de cet alliage proviennent exclusive-

nent de Tunis, du Maroc et surtout d'Alger ou de Dellys, comme tous les métaux employés par les Berbers. La Kabylie a eu et aura probablement encore des exploitations de mines, mais depuis longs jours déjà ses habitants les ont abandonnées. Le savant ingénieur attaché à l'expédition, M. Deville, n'a pas trouvé une seule mine en cours d'exploitation pendant toute la durée de la campagne et à travers la Kabylie entière.

Les procédés d'alliage et de fabrication de fausse monnaie appartiennent en propre aux Kabyles, soit qu'une tradition berbère leur ait transmis cette science, soit qu'elle leur ait été enseignée par des réfugiés arabes ou chrétiens.

Dans deux armatures en fer, identiques et généralement octogones, les faux monnayeurs yenni coulent une terre fine, forte et encore malléable, autant qu'une cire en fusion : comme dans un moule à sucreries on verse du sucre liquide. Sur l'une de ces plaques, au milieu, sur la terre molle, ils placent une pièce de cinq francs ou la monnaie qu'ils veulent reproduire; sur cette moitié et cette monnaie, ils superposent la seconde plaque. Les deux armatures, qui sont, l'une garnie de clous ou pitons en fer dont les pointes sortent comme d'un couvercle décloué, et l'autre percée de trous correspondants, semblables aux trous d'une caisse dont le couvercle est arraché, s'emboîtent l'une dans l'autre. Les deux pâtes des deux armatures, réunies ainsi que les deux moitiés d'une poire coupée qu'on voudrait reconstruire, prennent sur chacune

d'elles, en empreinte creusée, les deux faces de la pièce.

Pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines, le moule sèche ainsi; la terre durcit comme une empreinte de cachet : alors les faux monnayeurs disjoignent les deux armatures, retirent la pièce véritable, creusent, dans l'une des moitiés du moule, un mince rigolet destiné à conduire le faux alliage jusqu'à la double empreinte formée sur les deux pâtes, juxta-posent à nouveau leur double armature et coulent entre elles l'alliage en fusion. Une pièce est faite de tous points semblable à la pièce véritable, quelle qu'elle soit, française ou anglaise, douro d'Espagne ou boudjous arabe. L'exergue seul manque, parce que la terre cassante des deux moules n'ayant pas pu garder l'empreinte ténue de l'exergue de la pièce véritable, ne peut point le reproduire. Dans un même moule, les Yenni prennent parfois l'empreinte de trois ou quatre monnaies semblables ou différentes, afin de fabriquer plusieurs pièces d'un seul coup, comme avec un moule à plusieurs balles on fabrique autant de balles que le moule contient de formes. Chacune de ces empreintes leur sert un nombre indéfini de fois, reproduisant toujours les mêmes pièces.

Cette fabrication, restreinte à un seul village et à un très-petit nombre d'ouvriers, n'avait point l'importance qu'on a cherché à lui donner.

Depuis longtemps les Beni-Yenni ne faisaient plus de fausse monnaie que rarement et sur commande, parce que, de leur aveu même, cette fabriaction ne leur donnait que des bénéfices incertains. Le peu qu'ils en faisaient

s'écoulait presque totalement soit dans l'intérieur de l'Afrique par le grand désert, soit vers Tunis ou le Maroc. Les Arabes de notre Algérie savent parfaitement reconnaître ces pièces, et il est bien rare que les Kabyles essayent d'en passer sur les marchés de la colonie. La meilleure preuve de cette assertion est que, sur près de deux millions de contributions de guerre, déjà payés par les tribus récemment soumises, il n'a été présenté qu'une seule pièce fausse.

Au point de vue des mœurs kabyles, ce vol prémédité, si justement châtié par nos lois, n'a pas le caractère de dépravation perfide qu'il a naturellement parmi nous. La fabrication de monnaies fausses étrangères est, aux yeux des Yenni, une industrie comme une autre, dont ils ne se servent point entre eux, qu'ils n'emploient qu'avec l'étranger. Aux yeux des Kabyles, tout étranger est un ennemi, et chez eux — comme chez bien d'autres qui se prétendent civilisés — c'est faire acte de vertu patriotique que de voler son ennemi !

Enfin, à leurs yeux, la fausse monnaie était une marchandise non prohibée par la vieille coutume berbère, et par conséquent permise. Les fondeurs d'Ait-el-Arba faisaient des pièces fausses, françaises ou étrangères, et les vendaient publiquement à 80 fr. les 1,000 fr. ; à peu près comme chez nous on fait, moyennant 6 fr. la grosse, des bagues et des bijoux en or faux, destinés à tromper les sauvages ! Des négociants intermédiaires, exportateurs arabes et juifs, achetaient cette monnaie des mains du

fabricant et l'écoulaient pour de la monnaie véritable.

Il y a de par le monde certaines contrées, dans l'Amérique du Sud, par exemple, ou l'or faux est désigné communément sous le nom d'*or français*, parce que maints exportateurs rapaces, Français et autres, y ont expédié et vendu des bijoux faux comme de l'or véritable. Pour quelques fabricants sciemment improbes, pour quelques trafiquants plus improbes encore, le peuple de ces contrées croit fermement que nous ne fabriquons pas autre chose, suspecte nos produits et accuse hautement notre probité commerciale.

III. *Nos alliés les Beni-Raten, Fraouçen, etc.* — Pendant cette longue pérégrination à travers les trois villages berbers, la montagne des Beni-Yenni se couvre peu à peu de Kabyles alliés. Afin de se faire reconnaître, chacun d'eux a entouré sa tête d'une branche verte, symbole de paix chez presque tous les peuples du globe, souvenir biblique pour quelques-uns, emblème de la nature pacifique pour les autres. Leurs longues files blanches arrivent par tous chemins, égrénées ou par groupes. Chaque arrivant circule silencieusement à travers les deux camps et entre dans les villages récemment conquis, en regardant tout d'un œil investigateur.

Les troupes reconnaissent leurs visiteurs de Souk-el-Arba ; sous ces longues draperies blanches et uniformes, chacun retrouve un sourire, un regard, une figure entrevus, pendant le mois qui vient de s'écouler. Ce sont nos récents alliés, les Beni-Raten, Fraouçen, Mahmoud, etc., qui, à la suite de notre triomphe, viennent piller ou dé-

vaster leurs rivaux, les Beni-Yenni, leurs alliés de la veille. C'est la coutume kabyle !

Avec plus ou moins de temps, de rapacité, de formes, c'est la coutume humaine : c'est le *Vœ victis* de tous les pays et de tous les siècles. L'homme ni la guerre ne changent point ici-bas. Les invasions se ressemblent toutes, quelles qu'elles soient, — païennes, musulmanes ou chrétiennes,—anciennes ou modernes,—de Russie, de France ou de Kabylie. Le vainqueur entraîne avec lui le plus qu'il peut de ses vaincus, les prend comme auxiliaires et les roule à sa suite contre ses ennemis. Nations ou tribus, toutes suivent; amis douteux, venant moitié par crainte, moitié par rapacité, prêts à tout faire, à glaner partout, à becqueter les vaincus ou les vainqueurs, tous les tombés du champ de bataille. Pendant les combats, ces contingents d'aventure se tiennent d'ordinaire hors portée des deux partis, sur les ailes, suivant des yeux la lutte. Mais le combat cesse; les vainqueurs se repaissent; des senteurs de dépouilles passent dans l'air; alors, tout ce qui suit arrive par vols affamés, et jusqu'au dernier lambeau, jusqu'à l'os nu, chacun pille, chacun becquète, chacun fait rage.

Avides et passionnés entre tous les hommes, les Kabyles suivent pas à pas l'invasion de la France.

Lors de la première marche de l'armée contre les Beni-Raten, tous nos vaincus des dernières luttes, les Maatka, les Djennad, etc., font invasion chez les Mahmoud, les Fraoucen, etc., alliés de nos ennemis les Beni-Raten, et combattant avec eux contre nous. Altérés de pillage, de

jalousies et d'inimitiés de voisins, enhardis par l'impunité, ils dévastent les territoires, pillent et brûlent les villages de leurs rivaux absents. Mais arrêtés dans leur œuvre, par la soumission rapide des Beni-Raten et de leurs principaux alliés devenus les amis de la France, ils quittent leurs proies à moitié dépouillées.

Bientôt la plupart d'entre eux suivent de nouveau l'armée expéditionnaire contre les Menguillet et les Yenni. Avec eux viennent nos nouveaux alliés, les Beni-Raten, Fraoucen, Mahmoud, faisant cause commune de pillage avec leurs ennemis de la veille, contre leurs alliés de la dernière lutte. Tous ensemble escortent les trois divisions, partie en alliés armés, partie en curieux inutiles.

Le 24, à Ichériden, leurs groupes encombrent les crêtes voisines du territoire menguillet. Soit que la division Mac Mahon mène sa marche victorieuse jusque sur les villages de leurs voisins, soit qu'elle succombe en route, tous sont debout pour la curée. Mais l'armée s'arrête à Ichériden sur leur propre territoire ; les contingents kabyles se retirent et attendent.

Le 25, ils suivent les divisions Renault et Jusuf, jusqu'en vue des Beni-Yenni. L'armée victorieuse s'empare du territoire et des villages de leurs voisins. Tous arrivent. Le triomphe est à peine assuré qu'ils accourent isolément ou par groupes de bourgades, poussant devant eux leurs mulets pour charger le butin qu'ils convoitent, amenant leurs enfants par les mains, soit afin de mieux jouir en famille du désastre de leurs anciens amis, soit pour s'en retourner

chez eux avec plus d'épaules chargées ! Peu à peu leur foule accrue encombre les trois villages ; Ait-el-Hassem surtout fourmille de burnous kabyles. Il y en a dans chaque maison, plus encore que de soldats.

IV. *Pillage, destruction et incendie d'Ait-el-Hassem.* —Tous, musulmans et chrétiens, les uns comme les autres, rôdent d'abord par les rues et les maisons solitaires, ramassant çà et là ce que les combattants de la première heure, les zouaves, n'ont pas daigné prendre ou n'ont pas su trouver; puis d'instant en instant, plus altérés de pillage, amorcés par ces bribes insuffisantes, comme des poissons voraces par des amorces semées, tous font fureur sur la ville abandonnée.

Chaque race pille et détruit à sa manière ou suivant ses besoins.

Les nôtres, zouaves, ligne, étrangers, turcos, ne recherchent que le butin qui se mange ou qui s'emporte. Pour trouver, ils vont de maison en maison, de chambre en chambre, enfonçant les portes avant de les ouvrir, sondant les murs du bout de leurs baïonnettes, interrogeant le sol à coups de crosse, fouillant tout à mains avides et hâtées. Celui qui trouve s'en va avec sa proie, joyeux. Celui que le sort a laissé les mains vides, brise les poteries, les meubles, tout ce qu'il peut casser vite, — comme un enfant colère brise ses jouets fragiles,—puis court vers la maison voisine.

Nos alliés les Kabyles procèdent autrement ; le Beni-Raten ou Mahmoud, informé des mouvements de ses voi-

sins, sachant par expérience la guerre comme le pillage berber, ne cherche ni vivres, ni argent, ni bijoux. Il sait bien que les Yenni ont tout enlevé. Mais il déracine et emporte à sa convenance les étaux, les soufflets de forge, les bahuts, les portes, et jusqu'aux poutres des maisons; charge son mulet tant que la bête peut en porter; regarde çà et là dans la demeure vide ce qu'il pourrait prendre encore avant partir; puis, tranquillement, comme s'il accomplissait un devoir, amasse contre un mur du papier, des chiffons, du bois, met le feu et part!

Bientôt l'incendie se propage: pour faire le mal, l'homme prend peines et se multiplie, comme pour une joie naturelle. Les soldats imitent les Kabyles: on ne voit qu'uniformes allant de maison en maison, des tisons dans les mains. Le feu est partout. Afin d'activer l'incendie, chaque homme transporte bahuts, bancs, portes, poutres. Tout se fait en riant, à travers des propos joyeux, sans but, sans haine, sans colère; chacun travaille pour son compte, pour prendre sa part de plaisir et de destruction!

Entre tous, les Turcos kabyles font fureur: chaque fois qu'ils s'abordent entre eux, on les entend maudire à leur manière ces Yenni qui ont tout emporté.

« C'est des filous! crie l'un en poussant de l'épaule une cloison qui s'écroule.

—Yenni! hurle un autre, carottiers besef, macache douros (les Yenni sont des voleurs; on ne trouve pas d'argent). »

Le fusil dans une main, le feu dans l'autre, chaque Turco va, bondissant de chambre en chambre, frappant

tout à coups de crosse, activant les feux. A travers ses bonds, il pousse des cris gutturaux, qui n'ont plus rien de l'homme. Ses lèvres fortes, ses dents blanches s'ouvrent à des rires féroces. La sueur du plaisir passionné fait luire sa face noirâtre. Ses yeux sont brillants. On dirait qu'il se retrouve, dans la destruction et l'incendie, comme dans ses éléments favoris. Ses aïeux peut-être, les Vandales de Genséric, devaient avoir, au sac de Rome, et ces enivrements, ces rires sauvages, et cette fureur joyeuse.

Çà et là, au détour d'une ruelle, on découvre un Kabyle, la figure presque cachée dans son burnous, un Yenni sans doute : sa tête est chargée de branches vertes pour qu'on le confonde avec ses ennemis ; il est là, seul, timide, regardant d'un regard muet sa maison qui brûle. Il peut regarder à l'aise : chacun est trop occupé pour s'informer de lui. Bientôt, d'ailleurs, lui aussi prendra sa revanche. Dans huit jours, il ira, de compagnie avec ses brûleurs d'aujourd'hui, brûler les Illilten, les Irdjer, les Oumalou, ses présents alliés.

Peu à peu, cependant, le feu s'étale et grandit : les flammes tourbillonnent au-dessus des trois villages. Vainement le maréchal donne l'ordre d'éteindre : l'incendie est dans mille endroits à la fois ; les bourgs yenni, plus que tous ceux de la Kabylie, sont riches en poutres, en madriers, en portes : ils brûlent comme un village européen. La petite ville d'Ait-el-Hassem pétille et flambe ainsi qu'une fournaise.

Malgré la nuit venue, on voit clair comme en plein

jour. Autour de la ville en feu, des soldats errent sans cesse avec des tisons embrasés ; sous les lueurs rouges qui les éclairent, on dirait des esprits du mal chargés d'une œuvre infernale. Sur la gauche, Ait-el-Arba et Taourirt-Mimoun, en feu également, éclairent les couronnements des ravins qui les entourent. Partout des torrents de flammes se dressent, se couchent et se relèvent aux souffles du vent. On entend s'effondrer les poutres et les toits; la mosquée d'Ait-el-Assem, environnée de flammes, s'écroule dans le bruit et la fumée. Des chaleurs passent dans l'air par raffales : l'exemple et l'enivrement de la destruction gagnent les spectateurs eux-mêmes.

Un incendie est beau lorsque la nuit est noire...

On oublie l'ennemi, chacun jouit du spectacle, chacun s'approche, chacun veille tard pour mieux voir. Demain seulement, à la triste vue des débris noircis, quelques-uns penseront, au fond du cœur, que cette ville était à des hommes comme nous, ayant, comme nous, des mères, des femmes, des petits enfants, qui sont errants, sans pain ! comme seraient les nôtres, si, demain, — nous morts, — les hordes de l'Ukraine revenaient encore.

Mais, quoi qu'on dise et qu'on pense et qu'on fasse ici-bas, la guerre est la guerre. Depuis les milliers d'années que l'homme la promène par le monde, au hasard de ses passions, elle ne change pas, — l'homme non plus.

CHAPITRE VI

1. Camps d'Ait-el-Hassem et d'Ait-el-Arba. — 2. Prise de Taourirt-el-Hadjaj. — 3. Division Mac Mahon. — 4. Prise d'Aguemoun-Isen. — 5. Soumission des Beni-Yenni; — Ouassiff; — Boudrar; — Menguillet; — Ataff; — Akbile; — Bouyoucef; — Zaoua; — Ben-Akache; — Yahia.

I. *Camps d'Ait-el-Hassem et d'Ait-el-Arba.* — Tandis que les villages yenni brûlent, le maréchal, l'état-major, les deux divisions Renault et Jusuf, installent peu à peu leurs camps sur le sommet de la crête des Beni-Yenni, autour des villages incendiés.

Les mulets qui portent les tentes, bagages, sacs et provisions des trois camps, arrivent, pendant le reste de la journée du 25 juin, toute la nuit et la matinée du lendemain : ils viennent successivement, à intervalles inégaux, attardés et trébuchants, comme au soir d'une longue étape, les invalides d'une armée arrivent au bivouac. C'est qu'eux aussi ont eu leurs dangers, leurs blessés et leurs morts. Ceux de la division Jusuf surtout portent les traces des périls traversés ; l'un boite à faire croire qu'il va tomber; un autre s'agenouille à tout instant, comme à bout

d'haleine; celui-ci marque sa trace avec son sang: on pourrait le suivre à la piste, ainsi qu'une bête blessée que les chiens vont prendre; un quatrième a le dos coupé par le bât, qui a roulé avec lui: à chaque pas sa chair s'ouvre et saigne: on dirait qu'il va se disjoindre. Tous marchent cependant, tous avancent, tant qu'ils peuvent aller; la mort seule les arrête; de fois à autres, elle prend l'un des blessés, le couche brutalement sur le sol, puis l'emporte à son heure, comme elle fait pour nous, pour tout, un jour ou l'autre.

Derrière chaque mulet, marche le trainglot qui le conduit. A la pesanteur de ses pas, on comprend les fatigues de sa course. Aucun ne se plaint cependant, et chacun d'eux, comme s'il revenait d'une route ordinaire, va décharger les bagages qui lui sont confiés. De fois à autres seulement, un homme arrive seul, sans mulet, s'approche, et, la main au képi, raconte son aventure.

« Colonel — lieutenant, — dit-il, la bête a roulé dans un ravin et s'est tuée. J'ai fait ce que j'ai pu.

— Et la charge?

— Mon colonel, les cantines sont brisées, la tente aussi. Mais j'ai tout recueilli, et cela vient derrière moi, dispersé sur les mulets du régiment. » — Ou encore: — « Tout est resté avec les bagages du capitaine ***, dont la bête est tombée à côté de la vôtre. »

Quarante à cinquante mulets, dans la seule division Jusuf, manquent ainsi à l'appel. Huit de ceux du maréchal et de son état-major ont roulé dans les ravins et ne se

sont pas relevés ou ont perdu leurs charges. Vainement derrière les bagages de chaque division la gendarmerie veille, attentive et vigilante, stimulée par le zèle éclairé du commandant Saint-Sauveur, son chef. Il n'est presque personne, parmi les officiers des deux divisions, dont les bêtes et les bagages n'aient été plus ou moins éclopés aux pierres de la route. Chacun cependant prend sa perte en patience, sans murmurer. Pendant des années entières, ceux dont la bourse est légère, tels que les capitaines ou leurs surnuméraires plus jeunes, seront troublés dans leurs modestes existences par l'arriéré de ces désastres. Quelques-uns disent, à voix résignées, que la France est assez riche pour ne pas laisser ses enfants s'endetter à la gloire qu'ils lui sèment; mais la gaieté insouciante est une vertu à l'armée. Les capitaines oublient comme les autres.

De tous les mulets de l'armée expéditionnaire, les plus malheureux, dans l'ascension du territoire yenni, sont les mulets qui portent les provisions des chefs et des officiers : presque tous ont éprouvé des infortunes surprenantes. Ce n'est pas qu'ils soient tombés plus que les autres. Non. Les jambes d'un mulet ne chancellent pas à porter plus ou moins de vin. Ce n'est pas que la mort les ait choisis de préférence. Non. La mort est une vieille aveugle, qui, assise au faîte de notre planète, prend à tâtons tout ce qui pousse autour d'elle, bêtes et gens, mais sans choisir. Ce n'est pas que les Kabyles les aient pillés. Non. Les Kabyles, quand ils pillent, sont comme la mort, — avides et ne choisissant pas. Cependant, sans chutes

exceptionnelles, sans mort, sans pillage, les charges de ces mulets maudits ont disparu, comme par des mains enchantées.

Ainsi, quelques poulets, — quoique, ou plutôt parce que — rôtis de la veille, se sont envolés de compagnie, pour des pays ou des estomacs inconnus; différents comestibles de même nature, tels que jambons, etc., ont pris la fuite sans motifs plausibles, mais en laissant intactes les assiettes de porcelaine qui les escortaient; des caisses de vins se sont si étrangement brisées en route, que les bouteilles sont revenues, — les maladroites! — non cassées et bouchées, — mais vides. Les mulets, quoi qu'on prétende, doivent être coupables! Quelques-uns ont fait la campagne de Crimée, et ont appris ainsi toutes les ruses de la guerre. Bêtes malicieuses, elles se seront allégées des charges qu'elles portaient. Puis lesdites charges, tombées, entr'ouvertes, isolées, tentantes comme du fruit défendu, roulant à travers des ravins et des hommes altérés, auront été englouties par les uns ou par les autres! Paix et digestions faciles soient à leurs mânes, quel que soit le tombeau. En guerre comme en garnison, ce qui roule dans le fossé est pour le soldat.

En dépit de ces petites misères de la vie guerroyante, les deux divisions sont campées à leur aise autour des trois villages yenni. La crête qu'elles occupent est large et ombragée; l'air de la montagne, imprégné des neiges du Djurjura, circule frais et pur à travers les arbres. Le désagrément indescriptible des camps prolongés ne blesse plus

l'odorat comme à Souk-el-Arba, dont un mois de séjour avait rendu les faubourgs infranchissables. Les chevaux et les mulets ont des orges ou des blés verts jusqu'au ventre. A l'abri des frênes et des figuiers kabyles, officier ou soldat, chacun a sa tente pour la nuit, son gourbi ou cabane de feuillage pour la chaleur du jour. La montagne est boisée de frênes gigantesques, tels, que le général Liniers établit sa salle à manger dans le tronc creux de l'un d'eux et peut recevoir à sa table plusieurs officiers à la fois. Dès le second jour du campement, les chemins kabyles, travaillés et refaits par le génie, permettent aux mulets de venir désormais sans peine.

Les approvisionnements sont la préoccupation constante du chef de l'armée : sous la direction de l'intendant en chef, M. Donop, l'intendance pourvoit aux vivres avec ponctualité.

L'un des sous-intendants, M. Raoul, installé à Sikhou-Meddour, se multiplie : son activité intelligente sait concilier tous ses devoirs avec les besoins des troupes ; par ses soins surtout, les provisions abondent sur les montagnes yenni comme dans Alger même. Le bois sec ne manque pas pour faire cuire les vivres ; les débris toujours embrasés des villages kabyles évitent aux soldats jusqu'aux ennuis de préparer le feu de chaque repas. Les Yenni ont autour de leurs villages des potagers comme les petites villes d'Europe : tous nos alliés kabyles apportent au camp et vendent des poules, des légumes frais. Les Beni-Raten surtout exploitent de leur mieux la bourse de leurs

vainqueurs, et comme ils le disent en riant, leur font payer la contribution de guerre. Les habitants du rocher, les Beni-Boudrar, en partie soumis dès le lendemain de l'ascension du territoire yenni, apportent incessamment dans le camp des blocs de neige glacée. Les cuisiniers des chefs font des sorbets, les cantiniers neigent des limonades. Grâce au Djurjura et moyennant obole, chacun peut boire à la glace, sous le soleil africain, comme dans les cafés de l'Europe. La santé, la joie et le confort règnent dans les deux camps.

Les coups de feu qui se tirent entre les grand'gardes et les Kabyles dispersés dans les ravins, servent de spectacles. A l'abri des barricades de nos postes avancés, on va voir Taourirt-el-Hadjaj et l'ennemi, comme aux jours de nos discordes naissantes, on va voir dans Paris les rassemblements du boulevard ou de la barrière. D'un côté comme de l'autre, il n'y a que peu ou point de blessés : la fusillade a lieu de loin, abritée et prudente. Au commencement de la nuit, elle se ravive de la part des Kabyles, qui tirent sur les clartés des bivouacs ; les soldats ne répondent que rarement, quand la lueur d'un coup de fusil leur montre l'ennemi. Puis, à mesure que le besoin de repos grandit de part et d'autre, les coups de feu cessent progressivement pour reprendre au petit jour.

Cependant, durant la nuit du 26 au 27 juin, l'une des grand'gardes de la 3e division subit une alerte assez vive. Les défenseurs de Taourirt-el-Hadjaj, encouragés par le silence qui règne dans les camps, tentent une attaque sur l'avant-poste placé en face d'eux. Vers neuf heures du soir,

ils quittent leur village et viennent à portée de voix de la grand'garde française. Le capitaine Martin du 75e, qui est de garde à ce moment, ordonne à ses soldats d'attendre que les Kabyles soient arrivés jusque sur le retranchement, puis de sortir brusquement la baïonnette en avant. Au moment où il donne cet ordre, une voix s'écrie, dit-on, en pur français :

« Tu ne l'oserais pas ! » Puis en même temps le capitaine se sent saisir et entraîner par des mains ennemies. Mais les soldats ont vu les Kabyles ; ils se précipitent au secours de leur chef. Les assaillants lâchent prise ; la grand'garde entière sort des retranchements et poursuit vivement l'ennemi qui, en fuyant, tire encore quelques coups de feu, perdus dans l'obscurité. Cette légère escarmouche ne coûte que deux bois de fusils brisés par les balles kabyles, et fournit aux lieutenants Loigerot et Harel, ainsi qu'aux sous-officiers et soldats, Hortelieb, Chambil, Heringuer et Marin, l'occasion de recevoir les éloges de leur chef.

II. *Prise de Taourirt-el-Hadjaj.* — Pendant le reste de la nuit et la journée qui suit, les coups de feu isolés des Kabyles se multiplient au lieu de diminuer. Ait-el-Hadjaj semble se repeupler d'ennemis. Les balles arrivent dans le camp et blessent quelques hommes. Un marchand de coco est tué dans l'enceinte entourée par les grand'gardes. Le frêne gigantesque du général Liniers et presque toutes les tentes d'officiers, qui restent éclairés pendant la soirée, servent de points de mire aux Kabyles embusqués et sont

percés par leurs balles. Les transfuges employés par le bureau politique racontent que, loin de se rendre, les Beni-Yenni veulent continuer la résistance, ainsi que les Menguillet et les contingents réunis à Aguemoun-Isen, devant la division Mac Mahon. Le maréchal ordonne la prise de Taourirt-el-Hadjaj pour le lendemain, et envoie son premier aide de camp, le colonel Ribourt, porter de nouveaux ordres au général Mac Mahon. Le colonel est auprès du gouverneur de l'Algérie depuis des années : il a sa juste confiance : il sait sa pensée intime, administrative et guerrière. Mieux que personne il saura la transmettre au chef isolé de la 2e division. Le maréchal, confiant dans le coup-d'œil militaire du général de Mac Mahon, lui laisse entière liberté d'action guerrière, mais l'inspire de sa pensée directrice.

Le général Jusuf commence, le jour même, ses préparatifs contre le village yenni. Dans la soirée du 27, l'artillerie de la 3e division exhausse les retranchements de la grand'-garde placée en face de Taourirt-el-Hadjaj, les perce d'embrasures et y établit une batterie de quatre pièces de campagne. Deux artilleurs sont blessés pendant cette opération, exécutée à quatre cents mètres du village ennemi, sous son feu incessant.

Le lendemain, dans la matinée, le général dispose ses troupes : la 3e division marchera sur le village, divisée en trois colonnes, sous les ordres de ses trois généraux. Le général Jusuf commandera la colonne du centre. Les généraux de Ligny et Gastu dirigeront les deux autres. Placé

à petite portée de feu, l'ennemi laisse la 3e division faire tous ses préparatifs sans lui tuer ni blesser personne.

Vers midi, le maréchal et son état-major prennent place à côté de l'artillerie, en dehors des retranchements. Les curieux de la 1re division garnissent les alentours de la batterie d'artillerie. Chacun est là comme au théâtre d'Alger pour une pièce déjà jouée dont on connaît les péripéties, les acteurs, le dénoûment. On ne voit personne dans le village, personne sur les quelques pierres posées en barricades entre Taourirt et les troupes. Cependant une douzaine de fumées bleuâtres, suivies d'explosions, s'élèvent successivement des maisons kabyles, annonçant la présence de l'ennemi. Personne n'est atteint.

Au signal donné, les colonnes de Ligny et Gastu s'avancent, à droite et à gauche, par les deux flancs de la montagne. L'artillerie ouvre le feu ; les fusées sillonnent l'air avec grandes fumées et irrégularités capricieuses, selon leur coutume. Tous les boulets, au contraire, atteignent le village. Les quatre pièces de campagne, qui composent la batterie du capitaine Nicolas, tirent avec une précision plus remarquable encore qu'elles n'ont tiré à Taourirt-Mimoun. Tous leurs coups portent : à chaque explosion, une poussière s'élève des maisons ennemies. Sous l'un des premiers coups, un pan de mur tombe, et on aperçoit un Kabyle sautant précipitamment par-dessus le mur en ruine, et fuyant dans un ravin qui borde sa maison.

Cependant, à droite et à gauche, les colonnes de Ligny et Gastu ont disparu derrière les arbres des flancs de la mon-

tagne. Bientôt l'artillerie cesse son feu; on entend une fusillade assez vive s'engager sur les deux côtés du village; mais à la force des explosions, il est facile de juger que les fusils français tirent presque seuls. La colonne du centre court à son tour sur les maisons kabyles et y arrive sans coup férir, au moment où les zouaves de la colonne Gastu plantent l'étendard de leur bataillon sur le toit le plus élevé de la bourgade.

Les trois colonnes réunies poursuivent les Kabyles dans les ravins qui bordent la crête d'Hadjaj. Sur les pas de la colonne du centre, le maréchal et son état-major traversent le village ennemi. Quelques traces de sang éparses dans la rue principale annoncent la blessure d'un Kabyle ou d'un soldat, frappé dans le village même. Les maisons sont pleines de troupes, qui les fouillent en tous sens. Au delà du village, sur la crête et ses déclivités, plusieurs coups de feu résonnent inutiles. Bien loin devant les premiers soldats, dans le fond de la vallée et jusque sur les versants des montagnes opposées, on aperçoit des mulets chargés et des Kabyles qui s'éloignent dans la direction du Djurjura. Bientôt le général Gastu et le colonel Collineau, descendus de cheval pour accélérer la poursuite, reviennent avec leurs solats, tandis que la colonne de Ligny s'établit en avant d'Hadjaj, sur le prolongement même de la crête du village conquis.

Huit hommes blessés entrent à l'ambulance de la 3e division, à la suite de cette escarmouche; quant à l'ennemi, sa fuite précipitée et l'inutilité des poursuites dirigées

contre le gros de ses fugitifs, permettent de supposer que ses pertes, comme sa défense, n'ont pas été sérieuses.

Afin d'effrayer les Beni-Yenni et de les forcer à la soumission, le maréchal ordonne la destruction et l'incendie du village. Taourirt-el-Hadjaj brûle comme ont brûlé ses voisins. A part quelques hameaux restés à moitié intacts sur les déclivités des crêtes principales, les Yenni n'ont plus un toit où reposer leurs têtes; du haut de leurs asiles, chez les tribus voisines, ils peuvent voir les flammes dévorer leur dernier village, et compter les chrétiens qui foulent leur territoire : les deux divisions occupent leur pays tout entier. La division Renault garde le sommet principal autour d'Ait-el-Hassem, ainsi que les contre-forts qui descendent vers les Beni-Raten; la division Jusuf reste campée sur la longue crête qu'elle a conquise, derrière Taourirt-el-Hadjaj.

Plus de quinze mille hommes avec tous les convoyeurs, les chevaux, les bêtes de somme et les bestiaux qui les suivent, sont étalés sur le pays des Yenni, brûlant leurs maisons, bouleversant leurs champs, foulant leurs moissons. Le maréchal leur fait savoir, en outre, que s'ils ne viennent pas se soumettre dès le lendemain, il fera couper tous leurs arbres jusqu'au dernier. Si décidés qu'ils soient dans la résistance, les Beni-Yenni ne peuvent tarder à se soumettre : à bout de défaites, fatigués d'errer, encombrés des bouches inutiles de leurs femmes et de leurs enfants, craignant pour leurs arbres, ils doivent venir promptement à merci, comme les autres.

Toutes les conquêtes, quelles qu'elles soient, même celles qui portent la civilisation, ont leurs fatalités sinistres : le temps presse le conquérant ; sa foule agglomérée ne peut pas vivre sur des pays ravagés ou dont la production est insuffisante : ses vivres, ses moyens de campagnes, ses forces, sont comptés jour par jour ; si la résistance se prolonge, il lui faudra faire retraite à peine de mourir. Afin d'en finir, il multiplie ses rigueurs, et par tous moyens accable son vaincu : comme un lutteur, sentant la fatigue monter à son front, précipite ses coups afin de terminer la lutte.

III. *Division Mac Mahon.* — Tandis qu'une partie de l'armée expéditionnaire foule victorieusement les montagnes des Beni-Yenni, la division Mac Mahon, retranchée à Ichériden, chez les Beni-Raten, se repose de la journée du 24 juin et attend une occasion favorable pour enlever Aguemoun-Isen, occupé par les Menguillet et leurs alliés.

Soit à l'attaque même d'Ichériden, soit pendant la journée de lutte incessante qui a suivi cette affaire, la deuxième division a porté presque seule tous les efforts de l'ennemi, et a souffert en conséquence. Composée tout entière de bataillons vieillis aux combats, confiante dans le renom militaire du général qui la dirige, fière de lui, elle n'est point découragée, mais son chef la sent affaiblie par ses pertes. Depuis le commencement de la campagne, elle a perdu successivement 261 hommes contre les Beni-Raten, 371 au combat d'Ichériden, 85 dans la lutte qui a rempli le reste

de cette journée : — 831 hommes hors de combat, dont 27 officiers.

En face d'elle est un ennemi nombreux, acharné, rendu furieux par sa défaite. Pendant les premières heures qui ont suivi la prise d'Ichériden, les Kabyles, embusqués de tous côtés autour de la montagne qu'ils venaient de perdre, ont fait à la 2e division comme une ceinture de feux ; pour tirer de plus près sur leurs ennemis vainqueurs, ils sont venus par intervalles jusque dans les grand'gardes affronter une mort presque certaine. De midi à minuit ils ont blessé ou tué 85 hommes, dont 2 officiers. Derrière eux, comme une citadelle de retraite, la montagne d'Aguemoun-Isen s'élève hérissée de retranchements et de fusils, plus forte encore que celle d'Ichériden. C'est la tête de route du Djurjura rocheux, c'est-à-dire du foyer de la résistance. Le village lui-même, Aguemoun, est placé sur un piton solitaire protégé par des ravins profonds et par plusieurs étages de barricades, qui défendent ses abords comme des fossés et des remparts successifs.

Si cette bourgade et successivement toutes celles qui restent à prendre jusqu'au Djurjura coûtent aussi chér qu'Ichériden, la soumission de la Kabylie deviendra pour la France comme une campagne de Crimée. Du haut de Malakoff, le général Mac Mahon, a vu mieux que personne, ce qu'un seul assaut peut faire couler de sang : le temps ne presse pas en Afrique comme là-bas ; autour du village berber, l'Europe et la France inquiètes ne comptent point les heures ; le général temporise en attendant les soumis-

sions isolées des tribus, c'est-à-dire l'affaiblissement des défenseurs d'Aguemoun-Isen. Telles sont d'ailleurs les instructions générales du chef de l'armée. La deuxième division se fortifie dans ses positions d'Ichériden, achève la route qui conduit de son nouveau camp à Souk-el-Arba, et attend dans un repos armé l'heure de poursuivre sa marche sur les tribus insoumises.

Les événements eux-mêmes viennent encourager son chef dans cette patiente tactique ; de jour en jour, les auxiliaires kabyles augmentent autour du camp et participent de plus en plus à l'action de l'armée, tandis qu'au contraire le nombre de l'ennemi diminue, son acharnement semble se ralentir, son feu cesse progressivement.

Ainsi, d'une part, dès le 25 juin, le lendemain du combat, les Beni-Raten, qui, la veille, escortaient en curieux incertains tous les mouvements des troupes, s'offrent à assurer les communications entre Ichériden et Aboudid. Le jour même, un contingent de 150 hommes fournis par eux repousse les Menguillet, dont les tirailleurs inquiétaient les convois. Le 26, ils viennent plus nombreux encore ; les Fraouçen se réunissent à eux. Tous ensemble, au nombre de 2,000 environ, se groupent par tribus, pour assister les Français dans la lutte. Les Beni-Raten, habitants d'Aguemoun, font dire au général qu'ils ne peuvent lutter seuls contre les contingents divers qui occupent leur village, mais qu'aussitôt que les chrétiens se porteront en avant, ils se joindront à eux, comme leurs frères des autres villages raten. Le 29 enfin, nos nouveaux alliés

s'offrent à enlever Aguemoun pendant la nuit, et s'ils ne tentent pas immédiatement l'exécution de ce projet, c'est parce que le général Mac Mahon, conseillé par l'ami fidèle de la France, le caïd Ahmed qui redoute une surprise, refuse la coopération de ses troupes et temporise encore.

Du côté de l'ennemi, au contraire, la lutte, acharnée tout d'abord, va décroissante. Dès le 25, le lendemain d'Ichériden, les coups de feu diminuent; les troupes, protégées par des grand'gardes retranchées comme des forteresses, sont couvertes de tous côtés; les balles ennemies n'arrivent même plus au camp. Pendant la journée et la nuit tout entière, la division Mac Mahon ne compte que 13 blessés. Le lendemain 26, le feu des Kabyles ne touche qu'un seul homme. Les journées et les nuits du 27 et du 28 s'écoulent, sans perte aucune par la main de l'ennemi.

Grâce à l'insouciance du danger que donne l'habitude, les troupes ne font qu'à peine attention aux Kabyles, et même pendant la lutte des premiers jours, sans leurs chefs qui veillent, les soldats des grand'gardes se promèneraient à découvert. Dès la première nuit, après Ichériden, le général de Mac Mahon est témoin, dit-on, d'une témérité réitérée, qui prouve une fois de plus l'audace dédaigneuse des zouaves.

Le ciel est couvert : le général donne à son camp le regard du chef. Malgré l'heure avancée de la nuit, les coups de feu résonnent incessamment autour de l'une des grand'gardes. Le général dirige sa ronde de ce côté; les lueurs et les coups de feu passent dans l'ombre à temps

réglés, mais l'ennemi tire seul : une compagnie de zouaves, silencieuse selon les ordres[1], est de service dans la grand'-garde. Afin de mieux juger de la position des Kabyles et de celle de ses soldats, le général avance jusqu'auprès du poste et s'arrête : là, dans l'ombre, il entend bientôt le dialogue suivant engagé entre l'ennemi et l'une des sentinelles de la grand'garde.

« Eh ! l'arbi (l'ami), dit le zouave, macache barout (tu n'as plus de poudre) ? »

Aussitôt, comme réponse, deux ou trois coups de fusil partent d'un ravin boisé, situé en face du poste français.

Cependant, la sentinelle continue tranquillement sa promenade à côté de la grand'garde qu'elle veille, sous le feu des Kabyles, à découvert de tous côtés. Une minute environ passe ainsi ; le soldat s'arrête de nouveau :

« Eh ! l'arbi, tire donc ! macache barout ? »

Nouveaux coups de feu de l'ennemi, dirigés sur la voix qu'il entend ; nouvelle promenade du zouave, comme pour laisser aux Kabyles le temps de recharger : nouvelle interrogation dédaigneuse de sa part, puis coups de feu des Kabyles ; chaque incident se succède régulièrement comme la première fois. Pendant tout le temps que le général

[1] La coutume presque constante des Kabyles est de tirer incessamment pendant la nuit, afin d'exciter les coups de fusil des grand'-gardes et de faire feu sur les lueurs de ces coups. A raison de la dispersion de l'ennemi et de sa connaissance parfaite du pays, son tir nocturne est plus meurtrier que celui des soldats : pour le faire taire, les grand'gardes ont défense de répondre, à moins de circonstances exceptionnelles.

écoute ce dialogue d'un nouveau genre, les interrogations et les réponses se suivent de part et d'autre, avec une ponctualité toute militaire.

Peu à peu, l'instinct remarquable qui règne presque toujours parmi les masses, fait comprendre aux soldats que la lutte est prête à finir, comme elle a fini le second jour chez les Beni-Raten. Ils le disent tout haut dans le camp. Les tirailleurs indigènes surtout, qui connaissent leurs compatriotes, savent qu'après une journée de poudre complète, les Kabyles s'arrêtent presque toujours, comme pour juger de l'effet produit par leur effort, puis se soumettent ou recommencent, selon l'attitude de l'ennemi. Les turcos négligent désormais toute précaution, se promènent avec les contingents et vont visiter les postes avancés d'Aguemoun, ainsi qu'on va voir, sans y entrer, les frontières d'un pays voisin. Quand ils sont de veille aux grand'gardes, ils se tiennent en dehors, et par tous moyens excitent les Kabyles à se montrer et à tirer sur eux, afin de pouvoir tirer à leur tour. L'uniforme qu'ils portent ne les change point; sous la veste française, ils sont comme sous le burnous : la lutte est leur premier instinct : ils ont besoin du bruit de la poudre pour se sentir vivre. L'un d'eux, pendant une garde entière, s'asseoit et se promène hors du poste en criant par intervalles, en kabyle, pour les ennemis qu'il suppose embusqués :

« Eh les arbis ! venez donc : battons-nous encore aujourd'hui, demain nous serons amis. »

Mais sa témérité lui coûte plus cher qu'au zouave, et

avant la fin du jour, une balle vient interrompre ses imprudentes pérégrinations.

Le quatrième jour, le feu de l'ennemi, comme celui des troupes, cesse complétement. Les deux partis, retranchés derrière leurs barricades, s'observent sans tirer. Des Kabyles quittent incessamment la montagne d'Aguemoun-Isen et se retirent lentement vers le Djurjura. Ce sont les contingents des tribus décidées à se soumettre, qui abandonnent la lutte et rentrent dans leur pays pour participer aux conseils des leurs. Ceux qui restent sont sans cesse en pourparlers avec nos contingents alliés. Cependant tous les retranchements sont encore occupés, et derrière eux ou autour du village, un ennemi nombreux veille en armes.

Pendant quatre jours, la 2e division jouit ainsi d'un repos presque absolu. Grâce aux bataillons du général Chapuis et à la division elle-même, la route est terminée tout entière entre Souk-el-Arba et Ichériden ; les vivres et les munitions viennent d'Alger, en fourgons, comme sur une route de France.

IV. *Prise d'Aguemoun-Isen.* — Enfin, le 30 juin, dans la journée, les barricades kabyles paraissent moins occupées que de coutume. L'ennemi, inquiété par nos contingents, a abandonné en partie les retranchements de son aile droite, plus directement menacés par nos alliés. Le général s'aperçoit de cette situation et brusque une attaque. A trois heures, la brigade Perigot débouche d'Ichériden, divisée en trois colonnes formant croissant. Le co-

onel de Chabron, commandant deux bataillons de zouaves, prend sur la gauche; le colonel Paulze-d'Ivoy, avec deux bataillons, l'un du 93e de ligne et l'autre de tirailleurs indigènes, tourne par la droite; le commandant Niepce, suivi de son bataillon de chasseurs à pied, occupe le centre, marchant directement sur le village, avec l'ordre de se laisser dépasser par les colonnes latérales. Les contingents alliés, dirigés par le lieutenant Jobst, s'avancent sur la gauche de la colonne de gauche, un peu en avant d'elle, décrivant un plus grand cercle, pour tourner entièrement Aguemoun-Isen et les derrières de l'ennemi.

La 1re brigade, sous les ordres du général Bourbaki, reste campée à Ichériden, se tenant prête à appuyer au besoin le mouvement de la brigade Périgot.

Les Kabyles défendent un instant les premiers retranchements; mais à droite, le 1er de zouaves, dirigé par le commandant La Brousse; à gauche, les tirailleurs algériens et les voltigeurs du 93e de ligne, conduits par le capitaine Jean, abordent résolûment les positions ennemies et les emportent. Partout ailleurs les Kabyles se retirent sans combattre qu'à peine, effrayés surtout par le mouvement de nos contingents alliés, qui les tournent sur leur extrême droite. En moins d'une heure, la 2e brigade est maîtresse de toute la montagne d'Aguemoun. Plusieurs obus, lancés contre des retranchements élevés par l'ennemi sur sa ligne de retraite, décident à la fuite quelques centaines de Kabyles acharnés dans une défense suprême. La

La Kabylie et l'arsenal d'Alger donnent les bois de charpente et les outils; la France fournira le fer et le zinc. En moins de cent jours, plus de 1,500 tonneaux, un milliard et demi de kilogrammes en matériaux de toute nature, doivent être transportés d'Alger à Dellys par mer et de Dellys au fort Napoléon par la route.

Le fort terminé et pourvu de sa garnison, vienne l'hiver avec ses pluies, c'est-à-dire l'impossibilité absolue de pénétrer dans la montagne avec des troupes; vienne la neige, qui chaque année couvre de son linceul glacé toutes les hautes montagnes kabyles; vienne un mouvement quelconque des Berbers, aucun des résultats de la campagne ne sera perdu : 3,000 hommes seront au cœur de la Kabylie, largement pourvus de munitions, de vivres et d'abris, rayonnant du haut d'une forteresse imprenable sur toute sédition naissante.

En cas de soulèvement en masse, les balles meurtrières des longs fusils kabyles s'écraseront impuissantes sur cette muraille continue. La bravoure fanatique et féroce de ces montagnards-indiens, agiles à l'escalade, fertiles en ruses, en incendies, en surprises, retombera brisée contre ces murs de pierre, qui les décimeront. Le fort Napoléon est la mort de l'indépendance berbère.

Mieux qué nous, et plus vivement surtout, les Kabyles comprennent l'importance future du grand bordj. Depuis le jour de l'arrivée du maréchal à Souk-el-Arba, depuis l'achat d'Icheraouia surtout, la nouvelle s'est répandue parmi les tribus. Inquiets de ces fossés qui se creusent, de ces

V. *Soumission des Beni-Yenni, Ouassiff, Boudrar, enguillet, Ataf, Akbile, Bouyoucef, Zaoua, Ben-kache, Yahia.*—Les prises successives de Taourirt-el-adjaj et d'Aguemoun-Isen livrent à l'armée expédition-aire deux routes diverses pour monter au Djurjura, ispersent les dernières agglomérations d'ennemis retran-hés devant elle, et enfin triomphent définitivement de eux des plus fortes tribus de la Kabylie, les Beni-Yenni t les Beni-Menguillet.

Dès le 28 juin, les coups de feu cessent complétement, pour la première et la troisième division, campées chez les Beni-Yenni. Le camp d'Ait-el-Hassem est sillonné sans cesse par des courriers ou des députations kabyles, qui apportent des offres de soumissions. Ils passent à travers les tentes, isolés ou par groupes de trois à quatre hommes, impassibles en apparence, mais regardant tout d'un œil rapide. A chaque officier qu'ils rencontrent, ils demandent la tente de sidi maréchal, et s'y rendent en silence, de leur même pas grave et mesuré.

Ces divers envoyés ne sont, le plus souvent, que des mandataires isolés d'un parti, d'une bourgade, tout au plus d'une réunion de deux ou trois villages : aucun d'eux n'a caractère ni mandat pour engager la tribu tout entière. Ils arrivent ainsi, afin de sonder la situa-tion, de juger à notre force ou notre faiblesse, si l'heure est venue de se soumettre, et à quelles conditions ils le doivent faire. Le maréchal donne ordre au bureau politique, de n'écouter que ceux qui se présenteront au

nom d'une tribu complète, et de renvoyer tous les autres.

Le lendemain ou les jours suivants, la plupart reviennent, mais par groupes plus nombreux que la veille, après s'être entendus avec leurs compatriotes, et chargés des pleins pouvoirs de la tribu tout entière. Le chef du bureau arabe politique, le colonel de Neveu, conduit la députation jusqu'à la tente du maréchal, et tout se passe à peu près de la même manière que pour les Beni-Raten.

Par l'organe de M. Shousboe, interprète principal de l'armée, le gouverneur explique lui-même les conditions qu'il impose; les envoyés kabyles acceptent du geste, sans mot dire; seul, le chiffre de l'amende, quel qu'il soit, soulève leurs réclamations. Afin de le faire diminuer, l'un d'eux ou tous ensemble, par voix confuses, arguent de leur pauvreté ou de leur soumission rapide. Leurs prières réussissent souvent: tous ces hommes sont désormais Algériens. Le gouverneur de l'Algérie réduit d'un quart ou d'un tiers le chiffre demandé tout d'abord, sur les indications du bureau arabe.

L'aman ainsi réglé, la députation se lève et va prendre les instructions de ce même bureau arabe ou politique. Les divers officiers qui composent cette direction expliquent et commentent pour chaque tribu les conditions imposées, prennent les otages présents, et perçoivent l'amende de ceux des envoyés, qui d'avance ont apporté de l'argent.

Le jour même, la députation retourne vers ses villages; les otages sont dirigés sur Alger. Dès le lendemain, on

voit arriver par groupes toute la population masculine de la tribu récemment soumise. La plupart apportent avec eux des légumes, des poules, des moutons, de la neige par blocs glacés, des armes, des bijoux, des vêtements ; ils passent devant les tentes, attendant qu'on les appelle : demandent à peu près la valeur réelle de chaque denrée ou marchandise ; acceptent ou refusent du geste l'argent qu'on leur offre ; livrent l'objet ou partent, toujours en silence. De part et d'autre le commerce se fait loyalement et sans pourparlers inutiles.

Quelques trafiquants des tribus anciennement soumises profitent de ce négoce pour exploiter les deux partis : ils achètent aux nouveaux soumis les bijoux et tout ce qu'ils apportent ; puis, armés d'un sac plein de colliers, de bracelets, et d'épingles kabyles, ou d'un ballot de flissats, de yatagans et de fusils, ils entrent sous chaque tente, proposant leur marchandise. Mais de ces revendeurs il faut se défier ; ils demandent le double de la valeur des objets, trompent tant qu'ils peuvent et par tous moyens ! Le trafiquant est le même en tous pays et sous toutes les formes.

La vente faite, chaque groupe se dirige vers la tente du bureau politique, paye ce qu'il peut de l'amende, parcourt le camp et va voir les villages incendiés. Çà et là un tirailleur indigène reconnaît un de ces groupes, composé de ses *pays*, de ses parents, peut-être ; tous ensemble s'arrêtent, se parlent, puis le turco fait les honneurs du camp.

L'uniforme du tirailleur, ses armes, son fourniment,

séduisent les nouveaux venus; ils s'informent du service, des qualités du fusil français, et surtout de la paye. Chacun des turcos vante son sort avec l'orgueil emphatique des races orientales, et parmi les Menguillet et les tribus du rocher, beaucoup, dit-on, demandent à faire partie des tirailleurs indigènes. On rencontre à chaque pas, dans le camp, quelques-unes de ces réunions pittoresques de Kabyles et de turcos; tous ensemble vont causant par éclats bruyants, entr'ouvrant leurs dents blanches à des rires sans fin, se tenant par les mains, comme des amis qui se retrouvent! quand hier encore, hier à peine, ces mêmes hommes se battaient entre eux, à mort et sans pitié pour le vaincu!

Assistés de leurs interprètes kabyles, les nouveaux venus causent volontiers : ils s'asseyent à la porte des tentes, sur leurs talons, comme sur un siége, répondent à toutes les questions, regardent ce qu'on leur montre, questionnent l'interprète, jusqu'à ce qu'ils aient compris l'utilité de chaque objet, acceptent avec joie le café et surtout le sucre, quand on leur en offre; puis partent comme ils sont venus, sans salut, sans adieux, sans toutes ces phrases vaines que les hommes civilisés ont coutume de se jeter à la face, à toute rencontre, et sans penser ce qu'ils disent.

Vers la nuit tombante, quelques-uns retournent à leur montagne: la plupart restent dans le camp, s'asseyent autour d'un feu et mangent les galettes qu'ils ont apportées, le biscuit que les soldats leur donnent, ou partagent la soupe des turcos. La nuit venue, chacun d'eux s'étend

dans son burnous, sous la voûte étoilée, à côté d'un feu de bivouac, et dort là, au milieu de ceux qu'il combattait la veille, fidèle à sa parole et confiant dans la nôtre. C'est qu'entre certaines races humaines, ardentes et passionnées, mais loyales, il y a une communion de sentiments généreux, qui leur donne confiance réciproque.

Presque toutes les tribus de la grande Kabylie, naguère insoumise, ont ainsi des représentants divers dans le camp d'Aït-el-Hassem.

Les *Beni-Boudrar* viennent les premiers avec leurs blocs de neige : leur pays touche à celui des Beni-Yenni ; par un de leurs chefs, ils sont en relations fréquentes avec Alger ; beaucoup connaissent des turcos. Ils viennent plus nombreux que les autres. Mais ils arrivent d'abord isolément ou par groupes de villages, et ce n'est qu'au bout de quelques jours que leur soumission est réglée définitivement.

Après eux et comme eux montent les *Beni-Ouassiff* : avant de venir, ils ont eu sur leur territoire, entre eux, guerre civile et combat ; mais le parti de la paix a triomphé, et tous arrivent successivement.

Derrière les Beni-Ouassiff vient se rendre à merci l'un des marabouts ou chefs principaux de la Kabylie, Sidi-Djoudi. Pendant plusieurs années, Sidi-Djoudi a été le bach-aga de la France ; à ce titre et pour ses services, il a même reçu des indemnités considérables. Mais au commencement de la campagne, tout à coup, ce chef, suivi de sa famille, a déserté la cause française et s'est jeté ouvertement dans la guerre. Abandonné par ses compatriotes eux-mêmes,

les Beni-Boudrar, poursuivi de tous côtés, craignant pour sa liberté menacée, il vient se rendre sans conditions.

Pendant deux jours pleins, les *Beni-Yenni* marchandent, en paysans normands, les détails de leur soumission. Ils prétextent de ne pas s'entendre entre eux, ne viennent que par fractions, ne souscrivent à rien, afin de laisser partir l'armée, sans avoir fait soumission positive. Mais le maréchal ordonne de couper quelques milliers de figuiers sur leur crête principale, et les fait avertir que, s'ils ne se rendent pas, il fera, dès le lendemain, brûler les oliviers.

Le figuier au bois léger, pousse par cépées de huit ou dix arbustes qui croissent et donnent des fruits en quelques années. Mais l'olivier au bois pesant et serré, pousse solitaire et demande des lustres entiers pour parvenir à croissance fructueuse. Les oliviers sont la fortune des tribus riches de la Kabylie.

Le soir même de cette menace et du commencement d'exécution qui la précède, les Beni-Yenni arrivent en hâte, souscrivent à toutes les conditions, et demandent avec instance amnistie pour les fautes et crimes passés. Le maréchal la leur accorde, pleine et entière, sous condition expresse qu'ils renonceront à leur coupable industrie de faux monnayeurs. Ils promettent avec joie. Le lendemain, leur foule encombre les quatre villages incendiés et commence de suite à déblayer les maisons en ruines.

Les *Beni-Menguillet* tardent davantage encore; mais les Beni-Yenni sont désormais soumis, le maréchal peut disposer des troupes qui couvrent leur territoire. Le jour

même de la soumission des Yenni, le 1er juillet, la division Renault descend dans la vallée de l'Oued-Djemma, et le lendemain, dès l'aube, envahit le territoire des Menguillet. Elle s'empare successivement des bourgades abandonnées d'Aourirt et de Tidits, sans rencontrer d'autre résistance que quelques coups de feu isolés qui ne blessent personne, brûle Tidits et établit son camp près des ruines de ce village. Le même jour, par Aguemoun-Isen et le pays des Beni-Raten, la division Mac Mahon vient de son côté camper à Djemma-el-Korn, en plein pays menguillet. Un demi-bataillon, resté à Ichériden, et les contingents alliés des Beni-Raten et des Fraoucen protégent les convois entre Souk-el-Arba et son nouveau camp. Les Menguillet cèdent enfin et font au général Mac Mahon des offres de soumission, partielles d'abord, comme celle des Beni-Yenni, mais bientôt générales et adressées au nom de la tribu tout entière.

Le maréchal règle successivement les soumissions des *Ataf*, des *Akbile*, des *Bouyoucef*, des *Zaoua*, des *Ben-Akache*, des *Yahia*, qui livrent immédiatement des otages, et commencent à payer l'amende. En même temps que ces tribus, vient se rendre à discrétion, Scheik-el-Arab, *la tête et le bras* des Beni-Raten, l'ardent instigateur de leur dernière résistance. La puissante confédération des Zouaoua *aux pieds nus*, comme ils se nomment eux-mêmes, qui, naguère encore, refusait hautement tout tribut à Abd-el-Kader et se vantait de n'avoir jamais reconnu la domination d'aucun conquérant, est entièrement soumise. La grande Kabylie du Djurjura s'éteint avec elle.

Les tribus du rocher elles-mêmes sont entamées : les Boudrar, les Ataff sont soumis ; les Mellikeuch, attaqués par trois côtés, sont sur le point de succomber ; les quelques alliés, qui gravitent autour d'eux sont vaincus. Il ne reste plus debout, dans toute la Kabylie, que quatre faibles tribus qui, jalouses d'avoir, elles aussi, leur *journée de poudre*, confiantes dans leurs précipices, leurs rochers, leurs neiges inaccessibles, refusent toute soumission et fortifient leurs villages. Mais malgré la valeur de ces enfants sauvages des brouillards de l'Atlas, malgré les difficultés de leur pays, la défense pour eux est impossible.

Ils sont quelques milliers d'hommes à peine, épuisés de défaites, et autour d'eux se pressent plus de 30,000 combattants victorieux, altérés de lutte. Ce n'est plus une guerre, c'est la fin d'une chasse ; le cercle de mort est fermé autour de leur indépendance vaincue. Leur fierté sauvage résiste encore et veut tenter un dernier combat ; mais parmi eux bien peu s'abusent. Lalla-Fathma elle-même, leur prophétesse respectée, a, dit-on, prédit le jour de sa captivité prochaine, et, prêtresse résignée, soumise au Dieu qu'elle enseigne, attend désormais, sans même se défendre, l'heure fatale marquée par Allah !

CHAPITRE VII

1. Corps d'observation. — 2. La division Maissiat au col de Chellata. — 3. La colonne Marmier chez les Beni-Abbès. — 4. La colonne Dargent chez les Beni-Mansour. — 5. La colonne Drouhot dans la vallée de Boghni.

I. *Corps d'observation.* — Le grand Djurjura, c'est-à-dire la chaîne principale et rocheuse de l'Atlas algérien, traverse la Kabylie par une ligne courbe, et la sépare en deux parties distinctes : septentrionale et méridionale. A ses pieds, des deux côtés, s'étendent des montagnes moins hautes et des vallées moins profondes, qui composent la grande Kabylie proprement dite.

Tandis que les trois divisions de l'armée expéditionnaire s'avancent, comme un immense croissant qui monte vers le Djurjura, à travers les montagnes de la Kabylie septentrionale, divers corps se tiennent épars sur la droite de l'armée, ou de l'autre côté du Djurjura, dans la partie méridionale. Tous ensemble, réunis aux divisions montantes, forment autour de la Kabylie insoumise un cercle immense de baïonnettes, qui se resserre peu à peu sur les tribus indépendantes, afin de les contraindre à la soumission.

Ces différents corps de troupes, dits *d'observation*, réunis dans le même but que l'armée expéditionnaire, placés comme elle sous le commandement unique du gouverneur de l'Algérie, mais ayant chacun un chef particulier, prennent dans la lutte engagée une part importante de travaux et de combats ; mais leur action est moins agissante, leurs forces sont moins considérables, leurs opérations sont plus restreintes que celles des trois divisions actives.

Ils se composent de quatre corps distincts, savoir : la division Maissiat ou de Constantine ; les deux colonnes Marmier et d'Argent ou de l'Oued-Sahel ; la colonne Drouhot ou de Drah-el-Mizan. Leur mission principale est de surveiller et d'entraîner dans l'action les tribus soumises, d'inquiéter ou de neutraliser, de combattre à l'occasion les tribus insoumises en combinant leurs opérations avec celles des divisions du maréchal.

II. *La division Maissiat au col de Chellata.* — La plus forte de ces colonnes diverses, la division Maissiat, composée de toutes les troupes disponibles de la division de Constantine, au nombre de 5,000 baïonnettes, quitte ses garnisons vers le commencement de juin. Selon les ordres du gouverneur, le général Maissiat emploie d'abord ses troupes à parfaire la route de Sétif à Djijeli, puis celle de Bougie à Akbou par l'Oued-Sahel, se rapprochant ainsi peu à peu de la grande Kabylie, afin de pouvoir se porter rapidement sur tel ou tel point du théâtre de la guerre.

Le 26, la division tout entière couche près de Bordj-Akbou. En face du bordj, des Kabyles en armes garnissent

toutes les crêtes rocheuses qui dominent le pays des Beni-Mellikeuch ; ce sont les contingents des Illilten, des Ithouragh, des Bouyoucef, accourus contre le général Maissiat, au secours des Mellikeuch.

Le 27, dès le matin, la division se met en marche pour le col de Chellata, l'une des deux gorges accessibles, qui traversent du sud au nord les rochers du Djurjura, en face de l'armée expéditionnaire du maréchal. Le vent du désert, le sirocco souffle ; le chemin est si pénible que l'avant-garde de la division, arrivée dès sept heures du matin, n'est rejointe par l'arrière-garde qu'à une heure et demie.

Les crêtes qui entourent le passage de Chellata sont larges et accessibles à la cavalerie ; mais l'entrée même du col est commandée par un rocher difficile, connu dans le pays sous le nom de *Tisibert*. Élevé, considérable, à flancs escarpés, le Tisibert est couronné par une muraille naturelle, qui le rend presque impraticable. La division Maissiat le trouve flanqué en outre, par des ouvrages kabyles percés de créneaux comme une forteresse, et défendus par un ennemi nombreux. Tous les autres pitons qui, sur la gauche, dominent plus ou moins le col, sont garnis de retranchements et de Kabyles en armes.

Les troupes, divisées en deux brigades, commencent immédiatement l'attaque. Les soldats quittent leurs sacs ; les escarpements des montagnes ennemies sont tels qu'ils ne pourraient monter avec cette charge. La brigade Desmarest, composée d'un bataillon du 71e et de deux autres bataillons, l'un du 1er étrangers, l'autre de tirailleurs in-

digènes, tourne les positions kabyles par la gauche, tandis que la brigade Margadel, composée de zouaves et d'un bataillon mixte, se dirige sur l'entrée même du col de Chellata.

Les Kabyles abandonnent rapidement leurs positions de gauche et se retirent tous sur le Tisibert. Le colonel Desmarest fait balayer le rocher par quelques salves d'artillerie, puis lance ses troupes à l'escalade, tandis que les zouaves et le bataillon mixte tournent sur le côté pour prendre l'ennemi à revers. Les Kabyles se défendent par un feu bien nourri et roulent des pierres sur les assaillants. Mais les soldats de la brigade Desmarest atteignent le sommet du Tisibert avant même que tous ses défenseurs aient pu le quitter, et tuent sur place quelques ennemis. Les Berbers qui réussissent à fuir sont forcés de passer, partie sous le feu, partie sous les baïonnettes des zouaves, et perdent ainsi plusieurs des leurs. Ces combats divers coûtent à la division Maissiat 4 hommes tués et 30 blessés, dont 3 officiers, mais ils lui livrent le col de Chellata, c'est-à-dire une porte pour rejoindre les divisions du maréchal. D'après les renseignements fournis par les émissaires de nos alliés kabyles, l'ennemi perd 81 combattants, dont 21 tués.

Dans ses rapports sur les différentes affaires de la journée du 27 juin, le général Maissiat cite avec éloge plusieurs officiers et soldats, entre autres : le colonel Desmarest, pour la direction habile qu'il a su donner aux troupes de sa brigade, le caporal Christophe, arrivé chaque fois le

leurs vivres, leurs richesses. On ne trouvera plus rien, rien dans leurs villages abandonnés ! »

Combien, hélas ! parmi ces impatients de la veille, combien ne reviendront pas, demain, rapporter au bivouac leur gloire ou leurs trophées en espérance !

Enfin, le 24 juin, un mois précisément après l'ascension victorieuse du territoire de Beni-Raten, les trois camps se lèvent. La division Mac Mahon commence la première son mouvement contre les Beni-Menguillet, l'ennemi le plus rapproché de son camp.

Les deux autres divisions Renault et Jusuf vont prendre positions en avant d'elles-mêmes, aux deux extrémités du territoire des Beni-Raten, à portée de feu des Beni-Yenni.

Les Beni-Raten, Fraoucen et Mahmoud se sont offerts à coopérer aux opérations nouvelles, contre leurs anciens contingents, et marchent sur les flancs ou les derrières des colonnes, quelques-uns en alliés armés, la plupart sans armes, en curieux ou pillards d'aventure : prêts à tout, peut-être, selon le sort des armes !

II. *La tribu des Menguillet.*—Une partie des montagnes des Beni-Raten est encore à l'ennemi. Les Beni-Menguillet se sont retranchés dans deux de leurs villages. Ce sont les voisins immédiats des Beni-Raten. Leur tribu est l'une des plus belliqueuses de la Kabylie ; sa résistance armée n'a jamais fait défaut dans aucune lutte engagée contre nous par les Berbers. Pauvres entre tous, obstinés et braves, vainement ils ont succombé chaque fois. En 1854, leurs rangs ont été décimés dans les combats, leurs montagnes ont été fou-

retraite, ils font pleuvoir une fusillade meurtrière sur la brigade Margadel; sous leur feu incessant, le sang-froid du colonel grandit au lieu de décroître; il est partout à la fois, repoussant l'ennemi qui le presse, veillant sur ses troupes, et les ramenant en bon ordre; atteint à l'épaule, dès la sortie du village, par une balle douloureuse, il reste à cheval malgré sa blessure et dirige sa brigade jusqu'à l'arrivée au camp.

Cette journée difficile, sans résultats importants, puisqu'elle n'opère que la destruction d'un seul village, coûte à la division Maissiat 17 hommes tués et 97 blessés, dont 8 officiers. D'après les renseignements toujours incertains que donnent nos alliés kabyles, l'ennemi éprouve une perte de 63 morts et 125 blessés.

Le 30, le général envoie le colonel Desmarest contre Aït-Azis, situé à six kilomètres du camp, sur un piton isolé. Ce village, appartenant à la tribu des Illoula-Oumalou, est défendu par un ennemi nombreux, abrité par des barricades et des murs crénelés. La crête rocheuse qu'il occupe est coupée en tous sens par des ravins escarpés, presque inaccessibles à des pieds humains.

La brigade Desmarest se compose de quatre bataillons tirés du 70e de ligne, du 2e zouaves, du 1er étrangers et des tirailleurs indigènes. Le colonel Liebert, qui a succédé au colonel Margadel, appuie cette colonne avec deux bataillons du 71e.

Après quelques salves d'artillerie, le colonel Desmarest divise ses troupes en quatre colonnes et les lance sur le

compte le même nombre de troupes. Des soldats du génie, armés de pioches et d'outils, de l'artillerie et des fusées, suivent les premières compagnies d'avant-garde. Le général de Mac Mahon commande les opérations; le maréchal, escorté de son état-major, vient en suivre l'ensemble.

Une lieue et quart environ sépare le camp d'Aboudid de la montagne d'Ichériden, occupée par l'ennemi. Des pitons successifs escarpés, mais sans vallées profondes entre eux, joignent ces deux positions l'une à l'autre, comme par une longue lame de scie à dentelures inégales, qui règne ainsi jusqu'au Djurjura rocheux. Sur la droite de cette crête sont des ravins et des contre-forts abrupts, qui vont tomber dans une vallée principale, formant fossé-ceinture autour du territoire des Beni-Yenni. Trois ou quatre villages soumis des Beni-Raten couronnent ces contreforts. Plus loin, sur le sommet d'une longue crête boisée, les gros bourgs des Yenni apparaissent étalés par masses rouges, sous leurs mosquées à minarets blancs, qui ressemblent à des phares; puis, à l'horizon, dominant tout, le grand Djurjura, clair-semé de filons de neige, profile ses hauts rochers grisâtres, arides et droits, comme une muraille immense. A gauche, s'étendent les montagnes des Beni-Raten, puis des Fraoucen, couronnées de villages amis. Par quelques échappées soudaines, on découvre la vallée du Sébaou, avec ses moissons jaunes et les filets d'eau de son fleuve à demi séché.

Le long des flancs escarpés de la longue crête qui mène à l'ennemi, le génie a préparé la route sur un parcours

sultats, coûte à la division Maissiat 19 hommes tués, dont 1 officier, et 64 blessés, dont 3 officiers. Les renseignements kabyles attribuent à l'ennemi une perte de 28 tués et 55 blessés.

Le général Maissiat cite comme s'étant distingués particulièrement dans ces deux combats plusieurs officiers, sous-officiers et soldats, entre autres les colonels Margadel et Desmarest, le commandant Vallet, qui ont puissamment contribué, par leur habile énergie, au double succès de ces deux journées; le capitaine Mangin (le frère du commandant Mangin, de la légion étrangère), les lieutenants de Courseulles, Achard et Genay, pour s'être particulièrement distingués à la tête des troupes : tous blessés; les sous-officiers et soldats Gougis, Amar-ben-Saad, Salvignol, Antoine, Escalonne, Hopp et Prat-Bernin, pour actions d'éclat.

La division Maissiat borne ses efforts à ces différentes opérations, et, du 30 juin jusqu'au 11 juillet, attend en repos, sur les hauteurs de Chellata, l'arrivée et la coopération des divisions du maréchal. Alors seulement elle pourra descendre avec utilité les versants septentrionaux du Djurjura, et prendre ainsi à revers les tribus des Illoula-ou-Malou, ou des Illilten, répandues au-dessous d'elle sur les déclivités du rocher, tandis que l'armée montera de front sur ces mêmes tribus.

Mais déjà, quant aux soumissions des Yenni, des Menguillet, etc., la division Maissiat a rendu à l'armée expéditionnaire des services importants. Son arrivée inopinée sur le théâtre de la guerre, sa coopération active à la lutte

engagée, et surtout son apparition sur les hauteurs du Djurjura, ont contribué puissamment à porter l'effroi parmi les tribus encore insoumises. Du haut de tous les villages, jour et nuit, on voit ses tentes ou les feux de son camp, qui planent au-dessus de la Kabylie. C'est une armée nouvelle, venant couper la ligne de retraite des Kabyles : une avalanche armée toujours prête à descendre sur eux ; selon le langage oriental d'un amin des Beni-Raten : « C'est une nouvelle balle, qui va droit au front de la Kabylie. »

III. *La colonne Marmier chez les Beni-Abbès.* — Tandis que le général Maissiat s'établit à Chellata, une colonne, sous les ordres du colonel Marmier, vient se placer au pied méridional du grand Djurjura, dans la vallée de l'Oued-Sahell, chez les Beni-Abbès, afin d'observer directement les Mellikeuch.

Cette tribu est la plus puissante de celles qui habitent les versants méridionaux du Djurjura. Tous les Kabyles répandus sur la vallée de l'Oued-Sahell ont succombé successivement sous nos armes ou notre influence ; seuls, les Beni-Mellikeuch n'ont jamais reconnu, ni directement ni indirectement, l'autorité de la France. Leur territoire est presque impraticable ; il se compose en grande partie des rochers mêmes du grand Djurjura : des pics arides et droits, des ravins, des précipices le coupent en tous sens. Ses belliqueux habitants se vantent de n'avoir jamais subi l'atteinte d'aucun conquérant : d'avoir vécu — depuis la naissance du soleil — ennemis éternels des maîtres successifs de la plaine.

Le colonel Marmier n'a sous ses ordres que deux com-

pagnies de fantassins (tirailleurs indigènes et chasseurs d'Afrique), 40 spahis et un goum de 300 chevaux. Il se borne exclusivement à surveiller l'ennemi placé devant lui sur les hauteurs. Mais, habitué dès longtemps à la guerre africaine, sachant les Kabyles et leur pays, comme son frère Marmier sait les bords de la Néva, le colonel suit pas à pas tous les mouvements des Mellikeuch et empêche cette tribu puissante de participer complétement aux luttes diverses qui grondent autour d'elle. Selon les instructions qu'elle a reçues, la colonne Marmier exécute exclusivement ce rôle passif, jusqu'à l'arrivée des forces diverses, qui doivent opérer avec elle contre les Mellikeuch.

Enfin, aux derniers jours de juin, trois ennemis différents assiégent cette tribu par trois côtés à la fois. Au nord, ses rivaux éternels de fierté sauvage, les Beni-Boudrar et les Ouassif, lancés par le maréchal, s'apprêtent à franchir la muraille de rochers qui les sépare d'elle. A l'ouest, le colonel Marmier l'observe sans trêve et par instants foule les déclivités dernières de son territoire. A l'est, une autre colonne se tient prête à monter sur elle à travers ses alliés divers, les Ouakor, etc. Les Mellikeuch veillent en armes malgré tout, et leurs contingents se montrent à la fois à Chellata, devant le général Maissiat, et à Aguemoun-Isen, devant le général de Mac Mahon.

Mais le 7 juillet, la colonne Marmier et les Beni-Boudrar les attaquent simultanément. Les Boudrar et les Ouassif descendent du haut du Djurjura, à travers les neiges : enfants du rocher comme les Mellikeuch eux-mêmes, naguère encore

indomptés comme eux, frémissants de leur propre soumission, ils se pressent à travers les sentiers impraticables de l'Atlas, altérés de pillage, de jalousies, de haines humiliées. Le colonel Marmier monte de la vallée avec toutes les forces dont il dispose. La lutte n'est plus possible ; les Mellikeuch cèdent à leur tour, et pressés d'échapper à l'avalanche sans pitié de leurs voisins kabyles, ils viennent au-devant du colonel, le conjurent d'accepter leur soumission immédiate, offrent des otages, et souscrivent d'avance à toutes les conditions que le maréchal voudra leur imposer.

IV. *Colonne d'Argent chez les Beni-Mansour.*—Dans le courant du mois de mai, le colonel d'Argent, commandant supérieur d'Aumale, concentre les troupes disponibles du cercle qu'il commande et les forme en une colonne expéditionnaire composée du 18e bataillon de chasseurs, de trois compagnies du 2e bataillon d'Afrique, de deux escadrons du 7e hussards, d'une section d'artillerie et d'un goum de cent cinquante cavaliers arabes.

Cette colonne se met en marche le 24 mai, vers la même époque que l'armée expéditionnaire du maréchal, et vient camper dans la vallée de l'Oued-Sahell, chez les Beni-Mansour, au bas des versants méridionaux du Djurjura. Devant elle, sur les déclivités dernières du rocher, vivent côte à côte les Mécheddala, récemment soumis, puis les Beni-Kani, les Bakil, les Cheurfa, les Ouakor, petites tribus insoumises, qui gravitent autour des Beni-Mellikeuch, tribu principale.

Suivant les instructions qu'il a reçues pour la campagne, le colonel d'Argent se borne à observer les Kabyles jusqu'à

l'arrivée des divisions du maréchal et du général Maissiat autour du grand Djurjura. Alors seulement, lorsqu'une ligne unique de rochers et de tribus le séparera des troupes expéditionnaires, la faible colonne qu'il dirige pourra combiner ses mouvements avec ceux de l'armée principale et faire une diversion fructueuse sur les derrières de l'ennemi.

En attendant le moment d'agir, le colonel d'Argent emploie ses soldats à faire une route entre Aumale et le pays des Beni-Mansour, puis à réparer et agrandir un ancien bordj turc, établi sur le territoire de cette tribu, pour en faire une forteresse capable de commander à toute la vallée de l'Oued-Sahell.

Le mois de juin presque entier s'écoule au milieu de ces différents travaux et dans une surveillance incessante des mouvements de l'ennemi; quelques escarmouches insignifiantes entre les tirailleurs avancés troublent seuls, à rares intervalles, le repos de la vallée.

Le 28, le colonel d'Argent apprend à la fois l'apparition du général Maissiat sur les hauteurs de Chellata et l'occupation du territoire des Beni-Yenni par les divisions Renault et Jusuf.

Il se met en mouvement le jour même. Certain désormais que les Boudrar, les Mellikeuch, les Illilten, *etc.*, occupés à faire face aux corps de troupes expéditionnaires, ne pourront pas détacher leurs contingents au secours de leurs voisins les Beni-Kani et les Ouakor, il précipite une double attaque contre ces deux tribus : lance ses alliés les Mécheddala sur les Beni-Ouakor, son goum arabe sur

les Beni-Kani, et sort en armes avec toutes ses troupes régulières, afin d'appuyer au besoin cette double invasion.

Les deux opérations s'exécutent simultanément, mais avec des fortunes diverses. Les Mécheddala triomphent complétement, tandis que le goum se trouve arrêté dès le premier feu. Chargés de détruire des approvisionnements considérables de grains amassés par les Beni-Kani au-dessous du village de Gribissa, les Arabes partent pour exécuter ces ordres. Le colonel dissimule leur marche par un convoi de fourrageurs envoyés sur les versants supérieurs de la vallée. Mais, devant le goum, sur sa route, les troupeaux de l'ennemi se sauvent, regagnant les hauteurs. Aussitôt, les cavaliers, entraînés par l'appât d'une razzia fructueuse, se jettent à la poursuite des bestiaux, jusqu'à travers les montagnes impraticables des Beni-Kani, et là trouvent des Kabyles, qui les reçoivent par un feu bien nourri.

Embarrassé sur un terrain difficile et placé à découvert sous les coups de tirailleurs embusqués, le goum fléchit : le colonel d'Argent lance à son secours le 18e bataillon de chasseurs à pied et une compagnie du 2e bataillon d'Afrique, qui repoussent les Kabyles, rallient les cavaliers, et, malgré le feu de l'ennemi, escortent leur retraite en bon ordre et avec calme. Cette journée coûte au goum arabe un homme tué et cinq blessés, aux troupes régulières un soldat tué et onze blessés. D'après les renseignements fournis par les indigènes, les Beni-Kani éprouvent de leur côté des pertes considérables.

Quoi qu'il en soit, cette double attaque est couronnée

par un plein succès. Abandonnées par leurs voisins déjà pressés ou occupés ailleurs, réduites à leurs propres forces, environnées d'ennemis par tous côtés, les quatre tribus, qui font face au colonel d'Argent, se soumettent l'une après l'autre. Les Beni-Ouakor, les Cheurfa, les Kani, puis les Bakil, font successivement demander l'aman et acceptent les conditions qui leur sont imposées.

Toutes les tribus diverses, qui vivent sur les versants méridionaux du Djurjura, sont soumises. Là encore des dispositions prudentes, combinées de longue main, et habilement exécutées, ont triomphé de tous les obstacles.

V. *La colonne Drouhot dans la vallée de Boghni.* — Cette colonne se compose de deux bataillons du 65ᵉ de ligne, de deux escadrons du 7ᵉ hussards, d'une section d'artillerie et d'un goum arabe. Elle est commandée par le colonel Drouhot, assisté du commandant Beauprêtre. Son rôle, pendant la campagne, est analogue à celui des deux colonnes de la vallée de l'Oued-Sahell, mais il est plus actif à raison des tribus diverses qui sont autour d'elle, et surtout par suite du caractère de l'un de ses chefs.

La colonne Drouhot manœuvre dans la portion de pays comprise entre la colonne d'Argent et l'aile droite de l'armée expéditionnaire, conjointement avec les trois divisions, du même côté septentrional du Djurjura. Les tribus qu'elle est chargée de surveiller sont nombreuses, hésitantes, à peine soumises, mêlées aux tribus hostiles.

Pour se maintenir seulement, au milieu de tant d'ennemis divers, qu'un accès de fanatisme patriotique peut

enflammer tout à coup, comme une étincelle enflamme des poudres éparses, il faut toute la prudence énergique des chefs qui dirigent cette colonne; pour triompher, il faut une connaissance parfaite de l'homme kabyle.

A ces doubles titres, le commandant Beauprêtre vaut une brigade entière. Nul mieux que lui ne connaît les Kabyles, et tous le connaissent. Tour à tour lieutenant, capitaine, commandant, il gouverne le cercle de Drah-el-Mizan, sur les confins de la Kabylie insoumise, depuis des années; constamment il a été pour tous, chef intègre et magistrat équitable, fidèle à ses devoirs, à sa parole, à ses promesses toujours; ses administrés lui obéissent sans réserve comme à un chef respecté; de toutes les parties de la Kabylie, même de chez les tribus insoumises, les Kabyles viennent vers lui pour leurs procès ou leurs querelles, et se soumettent à ses arrêts, comme aux arrêts d'un marabout vénéré. Le commandant Beauprêtre est l'un des grands pionniers de la France, dans le pays kabyle.

Ainsi commandée et guidée, la colonne Drouhot quitte le fort de Drah-el-Mizan le 13 mai, suit la vallée de Boghni jusqu'à Bordj-Boghni, où elle arrive le 23, après avoir réparé sur sa route le chemin qui relie ces deux positions l'une à l'autre. Là elle campe sous les ruines abandonnées du vieux bordj turc, entre en relations immédiates avec toutes les tribus douteuses, qui vivent sur la haute vallée de Boghni, entreprend une route allant de son camp à l'oued des Bouchenacha, et, au bout de quelques jours, revient planter ses tentes chez les Mechtrass, dont l'hésitation

hostile se change en accueil amical. De là, pendant près d'un mois, elle rayonne sur les diverses tribus qui l'entourent, protectrice pour les unes, menaçante pour les autres, encourageant les défections amicales, châtiant les défections hostiles, excitant les querelles, semant partout, selon ses intérêts, la discorde, la crainte ou la confiance.

Le 24 juin, afin de faire diversion plus grande en faveur des deux divisions, qui le lendemain doivent envahir le territoire yenni, elle s'avance hardiment en pays insoumis, en vue des montagnes des Beni-Yenni, jusque chez les Ouadias; canonne et brûle un de leurs villages, et fièrement, comme ferait une armée toute-puissante, installe son camp sur la crête principale de leur territoire, en vue de toute la Kabylie. Du haut d'Ait-el-Hassem, on découvre ses tentes, et, par le calme limpide de l'atmosphère africaine, les fumées du village qu'elle brûle forment au-dessus de ses tentes comme un dôme de nuages.

Tant que les Beni-Yenni ne se soumettent pas, elle reste là, menaçante, prête à tomber, comme la foudre, sur toute tribu voisine qui leur porterait secours. Le 1er juillet, les Yenni se soumettent, et avec eux, toutes les tribus hostiles qui vivaient dans leur rayon se rendent successivement. Les deux divisions du maréchal quittent le territoire yenni pour aller à l'autre extrémité de la grande Kabylie, soumettre les Illilten, etc. La colonne Drouhot ne peut plus servir à l'armée expéditionnaire : elle part; sa tâche est largement accomplie. Mais, avant de rentrer à Drah-el-Mizan, elle veut couronner son œuvre en châtiant la seule tribu qui,

sur la vallée de Boghni, ne soit pas venue demander l'aman.

Les Beni-bou-Addou vivent sur les hauteurs mêmes du Djurjura, près des neiges; peu nombreux, mais farouches, ils se vantent de descendre directement des singes, qui habitent le rocher autour d'eux. C'est peut-être la seule famille de notre espèce humaine qui se prétende issue des animaux, et tire vanité de cette catégorie d'ancêtres! Agiles, sauvages et misérables comme leurs aïeux macaques, ils vivent néanmoins dans des villages, cultivent la terre, et portent des burnous; ils savent se servir à merveille du flissat et du fusil, surtout contre leurs parents restés fidèles au poil de leurs pères communs. Mais, comme entre parents il y a toujours — dit-on — réciprocité de bienfaits et commun accord à propos d'héritages, les singes dévastent de leur mieux, chaque année, les champs de leurs cousins bâtards: si bien que les Beni-bou-Addou prélèvent tous les ans, sur le revenu annuel de la tribu, une somme destinée à payer aux propriétaires dévastés les dégâts commis par leurs antiques congénères.

Le 8 juillet, le colonel Drouhot convoque les Beni-Setka et les Guechtoula qui, depuis longtemps, sont en hostilité avec les Beni-bou-Addou, grossit sa colonne des contingents de ces deux tribus, et, le lendemain, pénètre sur le territoire ennemi. Malgré la résistance énergique des Bou-Addou, leurs principales positions sont emportées dès le premier jour. Puis, afin de hâter la soumission, le colonel Drouhot fait successivement incendier les trois principaux villages de la tribu, Takaradjite, Tamkadente et Khalfa,

fait couper et brûler toutes les moissons, et, dès le 11 juillet, rentre à Drah-el-Mizan, sans même avoir été inquiété dans sa retraite.

Cette affaire coûte aux troupes françaises un soldat tué et huit blessés; aux goums et contingents divers, trois hommes tués et neuf blessés. Deux soldats, les fusiliers Troadec et Verdelille, méritent par leur courageuse conduite d'être cités à l'ordre de l'armée d'Algérie. Les Bou-Addou, vaincus, ruinés pour une année entière, se soumettent.

Les colonnes d'observation ont accompli leurs missions diverses; dans le rayon de pays kabyle qu'elles avaient à parcourir, toutes les tribus sont désormais soumises. L'armée expéditionnaire et la division Maissiat sont plus que suffisantes pour écraser les dernières tribus encore hostiles et terminer la lutte; les colonnes Marmier, d'Argent et Drouhot rentrent dans leurs garnisons respectives. Chacune d'elles a contribué à l'œuvre de l'armée expéditionnaire dans la mesure de ses forces, et souvent même plus encore que ne semblaient le comporter ces forces restreintes. Leur réunion, habilement combinée selon le pays et ses habitants, a puissamment contribué au succès de la campagne, et non moins que l'expédition active elle-même, a semé l'effroi, puis les soumissions, dans la grande Kabylie.

L'habileté temporisatrice est moins brillante que l'impétuosité : comme elle est rarement hasardeuse, elle est souvent lente à réussir, plus lente encore à se faire apprécier; mais, tôt ou tard et plus sûrement, elle a son jour, sa gloire, et avant tout sa pure jouissance de devoir accompli.

CHAPITRE VIII

1. Mouvements des divisions Renault, de Mac Mahon, Jusuf et des contingents kabyles. — 2. Camp de Djemma-el-Korn. — 3. Opérations des divisions et des contingents. —4. Aspect général du pays. — 5. Invasion des territoires des dernières tribus insoumises. — 6. Les contingents kabyles au combat.

I. *Mouvements des divisions, de la cavalerie et des contingents.* — Tandis que les colonnes d'observation achèvent leurs missions diverses et rentrent dans leurs foyers, l'armée expéditionnaire, suivie de tous ses contingents kabyles, prend positions pour achever d'un seul effort la campagne victorieuse.

Quatre tribus peu importantes, mais protégées par des difficultés de terrain, plus grandes encore que toutes celles qui se sont déjà présentées, résistent seules aux tentatives de négociations; les Beni-Ithouragh, Illilten, Illoula-ou-Malou, Idjer, retranchés sur leurs territoires, dans les rochers mêmes du grand Djurjura, refusent soumission à la France.

Afin de triompher de cette résistance, soit par une pression armée, mais pacifique encore, soit par une invasion

décisive, le maréchal groupe autour de ces quatre tribus toutes les forces dont il dispose.

Les trois divisions de l'armée active se mettent en marche le même jour, 5 juillet.

La division Mac Mahon quitte son camp de Djemma-el-Korn, sur le territoire des Beni-Menguillet, et va camper au sebt des Beni-Yahia, où elle arrive à travers le pays nouvellement soumis, sans avoir entendu un seul coup de fusil.

Les contingents kabyles, que l'armée victorieuse entraîne à sa suite, se groupent devant cette division ou autour d'elle.

La division Jusuf quitte le territoire yenni et va parcourir pacifiquement le pays des Boudrar et des Ataff, situé sur les déclivités mêmes du Djurjura, à l'ouest de la division Maissiat. Le maréchal veut faire apprécier la force de la France à ces tribus sauvages, et détruire le prestige d'inviolabilité que leur territoire garderait encore malgré la soumission de ses habitants. Selon les ordres précis qu'il a reçus, le général Jusuf paye sur toute sa route, et dans chaque village, de larges indemnités pour les dégâts occasionnés par le passage ou le séjour des troupes à travers les moissons. Les Kabyles reconnaissent cette libéralité équitable du vainqueur en apportant en abondance des galettes de maïs, du lait, des figues, des glands doux, etc., et toutes les productions diverses de leur pauvre territoire. Partout, sur le passage de la troisième division, les populations se présentent sans armes et dans une attitude

amicale. Les amins des villages viennent au-devant du général, et au moment où la division Jusuf quitte le territoire des Beni-Boudrar, le marabout El-Hadj-Hamaz, l'instigateur du dernier soulèvement de la basse Kabylie, vient demander l'aman et se rendre à discrétion.

La troisième division sillonne pendant trois jours les territoires de ces deux tribus, et, le 9 juillet, vient s'établir à droite de la division Mac Mahon, chez les Beni-Bouyoucef, en face des Illilten.

La division Renault quitte son camp de Tidits, situé à l'une des extrémités du pays des Menguillet, traverse le territoire de cette tribu, et vient remplacer la division Mac Mahon à Djemma-el-Korn, sur la route qui mène au Djurjura.

La division Maissiat et la cavalerie gardent les postes d'observation qu'elles occupent.

Le général Maissiat demeure campé à Chellata, au-dessus des Illoula-ou-Malou, qu'il menace de prendre à revers, en descendant sur eux du haut du Djurjura.

La cavalerie reste à Sikhou-Meddour, dans la vallée du Sébaou, qu'elle peut remonter en un seul jour, jusqu'au pied du pays des Illoula-ou-Malou et des Idjer, sur le flanc gauche du général de Mac Mahon.

Plus de trente-cinq mille hommes en armes sont échelonnés autour des tribus insoumises, appuyant de leur pression les dernières négociations tentées par le bureau arabe politique.

Le maréchal quitte Aït-el-Hassem le 5 juillet également, pour aller camper à Djemma-el-Korn, avec la division

Renault. Dès l'aube, il traverse le pays des Beni-Yenni, et descend dans la vallée de la Djemma, en face du territoire des Menguillet, par la route que la 1re division a suivie. Le chemin est largement frayé, et des sentiers poudreux sillonnent tous les versants de la montagne.

Une armée qui passe, surtout en pays ennemi, laisse derrière elle une trace désolée; on peut la suivre sans s'égarer, comme on suit une nuée de sauterelles infécondes, qui a dévoré les herbes et desséché le sol.

Toute cette partie du territoire yenni a subi, plus qu'aucune autre, les lois de la guerre; on trouve, à chaque pas, les tristes vestiges des désastres, qui seuls ont pu contraindre cette tribu à se soumettre. Aux deux côtés du chemin, des maisons en ruines épandent leurs murs et leurs poutres noircis; des moissons foulées ou fauchées par places, des arbres coupés à la hâte par des mains destructives couvrent le sol sans ordre.

De loin en loin, un Yenni, revenu de la veille, relève les pierres de sa maison, ou d'une main prévoyante taille en bois de chauffage ses figuiers abattus; des enfants, à demi nus sous leurs burnous en haillons, récoltent çà et là, comme des pauvres qui glanent, des touffes de blés épargnées par les pieds des chevaux. Chacun d'eux accomplit sa tâche en silence, sans tristesse apparente, sans se détourner aux vainqueurs qui passent. On dirait que, familiers de la guerre, familiers des destructions impitoyables, qu'ils commettent les uns sur les autres, les Berbers sont accoutumés à relever des ruines!

Dans le fond de la vallée, le spectacle change enfin ; la Djemma roule sur des galets ses eaux bruyantes et limpides ; des touffes de lauriers aux fleurs roses croissent sur ses deux rives ; des frênes, des figuiers, des oliviers, des chênes-liéges étalent leurs rameaux verts ; quelques troupeaux épars couvrent çà et là les versants des montagnes des Beni-Raten. La main de la guerre n'a point passé par là, et l'œil, fatigué de ne voir que des ruines, se repose avec bonheur sur une nature souriante.

Depuis le fond de la vallée, jusque sur les crêtes des Menguillet, la route est faite par lacets habilement échelonnés. Si la campagne de 1857 a, comme ses aînées, semé de désastres son chemin de guerre, elle laissera, du moins par ses routes, une trace bienfaisante de son passage. Une voie presque carrossable, terminée en trois jours par la division Renault, relie le territoire des Menguillet à celui des Beni-Yenni.

II. *Camp de Djemma-el-Korn.* — Le maréchal et son état-major traversent la première division, encore campée à Tidits, et viennent occuper Djemma-el-Korn, à la place du général de Mac Mahon. La deuxième division est en mouvement pour partir ; son camp est ombragé d'arbres, couvert de cabanes de feuillage, et entouré de fontaines aux approches verdoyantes ; chaque soldat, en faisant ses apprêts de départ, jette un regard et des paroles de regrets, aux abris qu'il lui faut quitter pour courir des étapes inconnues.

C'est qu'en Afrique, un camp sous des arbres, avec des

gourbis et des fontaines, est pour chacun, officier et soldat, comme est en voyage, une auberge connue, dont on sait les chambres, la vie, l'hôtesse hospitalière : quand on part on la quitte avec peine, et tant qu'on peut la voir, on retourne la tête pour la revoir encore.

Aussi bien, c'est la vie humaine; d'où qu'il parte, où qu'il aille, même à son rêve, l'homme emporte, en s'éloignant, un regret pour ce qu'il abandonne, une crainte pour l'avenir !

Partout, sur sa route, l'armée trouve les villages réhabités. On n'entend plus un seul coup de feu : les sentiers sont sillonnés par des Kabyles sans armes, qui viennent aux camps vendre leurs denrées, payer la contribution de guerre, ou même se promener, comme on se promène chez un voisin nouveau.

Aux façons amicales et souriantes dont ils abordent chacun, on les prendrait pour de vieux alliés de la France. Les Beni-Raten surtout se regardent déjà comme des amis de la veille ; ils reconnaissent tous leurs hôtes passagers de Souck-el-Arba, les accostent sur la route ou entrent familièrement sous leurs tentes; et si (par l'oubli, qui est venu, à force de voir passer depuis deux mois tant de burnous uniformes), on demande au visiteur inconnu qui il est, il répond avec emphase : Beni-Raten ! de l'air et de la voix d'un camarade d'enfance, qui n'a qu'à se nommer pour être reconnu.

Malgré la guerre apaisée de la veille, toutes les tribus soumises, sans exception, observent avec une loyauté par-

faite les conditions de la paix. Leur fidélité à la foi jurée prend même souvent un caractère chevaleresque qui pourrait leur être envié par plus d'une nation civilisée. Ainsi que tous les peuples primitifs, ou demeurés tels à travers les âges, les Kabyles ont à la fois des vices et des vertus extrêmes : leurs natures vierges ne sont encore ni polies, ni émoussées par la civilisation ; c'est le masque qui sort du moule, avec tous ses défauts et ses beautés, toutes ses âpres moulures. Une action accomplie par une tribu presque entière, au lendemain de la levée du camp d'Aït-el-Hassem, offre un remarquable exemple de la loyauté de leur race.

Le maréchal et son état-major ont quitté le territoire yenni presque en même temps que la troisième division : mais le maréchal s'est dirigé au nord, vers le pays des Menguillet, tandis que le général Jusuf a marché au sud, vers les rochers des Beni-Boudrar. Les bêtes de transport ont suivi à la file les différents corps de troupes auxquels elles appartiennent. Seul, le mulet de l'un des officiers de l'état-major général, celui du capitaine de Plazanet, est resté en retard.

Vainement le soldat d'ordonnance et le muletier chargés de conduire l'animal stimulent sa marche attardée : fatigue ou maladie, la bête n'avance pas, et ses guides perdent bientôt de vue les mulets qui les précèdent. Enfin, sur leur droite, dans le lointain, ils aperçoivent un convoi de bagages qui se dirige vers le Djurjura.

Ignorants du chemin choisi par le maréchal, et croyant

le suivre, les deux soldats prennent route derrière le convoi qu'ils ont en vue. Ils se hâtent de leur mieux, mais ne parviennent à le rejoindre que vers le milieu du jour. Alors seulement, ils s'aperçoivent qu'ils ont suivi la division Jusuf, et fait ainsi un long trajet en sens opposé à la route du maréchal.

Fidèles au devoir, les deux convoyeurs rebroussent chemin et remontent la montagne des Beni-Yenni : mais le mulet fatigué tombe à chaque pas, et au commencement de la nuit, dans un chemin difficile, roule dans un ravin.

Ses conducteurs descendent à sa recherche, comme ils peuvent, à travers l'obscurité tombante, le rejoignent tant bien que mal, et rassemblent autour de lui les bagages dispersés du capitaine. Ils veulent repartir de nouveau; la bête épuisée refuse de se relever; la nuit d'ailleurs est descendue, pleine : par les ténèbres qui règnent, les deux soldats sont impuissants à trouver un chemin pour rejoindre leur route.

En serviteurs dévoués et braves, comme ils sont tous, les deux hommes prennent le parti d'attendre le jour, à côté des bagages et du mulet confiés à leurs soins. Ils n'ont rien mangé de la journée : ils se savent isolés, en plein pays kabyle, sans secours possible. Qu'importe! ils étendent une couverture à terre, près de leur dépôt, et là, chacun d'eux, le pistolet au poing, fait sentinelle tour à tour.

Cependant, au camp de Djemma-el-Korn, le capitaine de Plazanet compte les heures. Tous les convoyeurs, hor-

mis les siens, sont arrivés depuis longtemps. Le jeune officier redoute un malheur et veut repartir à la recherche de ses hommes. Son bagage l'inquiète peu : quelques vêtements perdus ne valent pas qu'on risque une vie pour les retrouver. Mais il connaît le dévouement de ses ordonnances, et entre hommes de cœur tout dévouement est réciproque. Il insiste auprès de son chef pour avoir la permission de partir : la discipline du camp reste justement inflexible, et sa demande est refusée. C'est exposer inutilement un officier à travers un pays à peine soumis. Bon gré mal gré, le capitaine Plazanet est forcé de dévorer durant toute la nuit son anxiété impatiente.

Enfin sur le maître comme sur les serviteurs, l'aurore, — cette lente paresseuse pour tout ce qui souffre, — l'aurore se lève. Tandis que le capitaine court à l'arrière-garde de la division Renault, s'informe et cherche à travers le camp, les deux soldats, de leur côté, quittent leur ravin solitaire.

Tant bien que mal, le mulet reposé a pris pied, et ses conducteurs remontent avec lui la montagne d'Aït-el-Hassem. Là, les Kabyles, revenus presque tous sur leurs villages, sont assemblés en grand nombre, contemplant leurs ruines incendiées. Les deux soldats vont droit à eux. A force de signes, ils expliquent, comme ils peuvent, leurs tristes aventures.

Aussitôt plusieurs Kabyles leur offrent à manger, tandis que d'autres se détachent pour les conduire. Et pendant tout ce temps, pas une hésitation, pas un murmure, pas

une colère de vengeance, ne s'élèvent de cette foule, revenue de la veille sur les décombres de ses demeures ! Convoyeurs, mulet et bagages s'éloignent respectés : leurs nouveaux guides les conduisent jusqu'en vue des premiers postes de la division Renault, et là seulement les quittent pour retourner sur leur territoire.

Qui de nous, civilisés, chrétiens, serviteurs du Dieu qui pardonne, qui de nous ferait mieux ?

Grâce à cette soumission loyale des Kabyles et aux chemins tracés par l'armée sur tous ses passages, les mouvements des divisions s'opèrent sans encombre et sans pertes d'hommes ni d'animaux. Le soleil et la poussière, qui règnent sur tous, sont des hôtes trop connus du soldat d'Afrique, pour que leur présence nuise à sa gaieté naturelle, et les nouveaux camps s'installent joyeux. Des bruits de fin de campagne circulent de bouche en bouche : il semble impossible à tous, que les quatre tribus encore insoumises osent lutter seules contre une armée.

Ceux qui savent bégayer quelques phrases d'arabe, tourmentent de questions nos alliés kabyles, dont les groupes encombrent les camps, et chacun, rassuré par leurs paroles amicales, compte les jours, puis les heures, qui le séparent encore de son foyer entrevu.

Mais si la France de nos jours a gardé toute la vaillance des vieux Francs-Gaulois, nos glorieux ancêtres, elle a gardé non moins, dit-on, leur humeur impressionnable et mobile.

En deux jours avec le vent tout change ! Un matin, le

camp s'éveille sous le sirocco du désert. Son souffle desséchant tarit la gaieté générale; on ne respire que de la poussière et du feu; dès l'aube, le soleil brûle, on ne mange plus; le jour est sans joie, la nuit sans sommeil. Chacun se sent maussade, ainsi qu'un malade ignorant de son mal.

Tout à coup le bruit se répand que les tribus du rocher refusent de se soumettre; alors le passé comme l'avenir s'effacent sous le présent: « La campagne ne finira plus! on va passer l'hiver sur la montagne! Ces Kabyles sont indomptables! le maréchal a grand tort de s'obstiner à soumettre la Kabylie en une seule campagne! l'armée ne peut plus tenir! Il faut lever le camp de suite et partir! etc. »

Le soir même la santé souffre; la sympathie indissoluble qui enchaîne ici-bas:

... l'âme et le corps, ces frères ennemis,

les rend malades l'un par l'autre. La fièvre et la dyssenterie se promènent sous les tentes.

En un seul jour de leur souffle morbide, dans une seule division, quarante-cinq malades entrent à l'ambulance.

Mais dès le lendemain un nouveau bruit circule. Demain les trois divisions camperont en face de l'ennemi, et dans deux jours graviront le Djurjura.

« Après-demain, bataille! Les tribus du rocher recèlent dans leurs précipices toutes les richesses de la Kabylie! Il y a de la gloire et du butin pour tout le monde! Le maréchal a raison: puisqu'il faut en finir, ce qui reste à sou-

mettre ne vaut pas qu'on y revienne ! la campagne actuelle va terminer d'un seul coup une guerre de quinze années. »

Et le même jour tout change de nouveau ; tout s'embellit. La gaieté revient ; l'ennui grondeur et la fièvre se dissipent de compagnie. La nature elle-même, — cette marâtre qui n'obéit qu'à ses caprices, jamais aux nôtres, — la nature, regardée par un prisme d'espérance, prend un aspect favorable. Le soleil, comme si Josué était revenu pour le conjurer, le soleil semble moins chaud ; la poussière est moins épaisse ; le sirocco prend la fraîche haleine d'une brise de mer. L'avenir sourit, la nuit sème sous les tentes des rêves étoilés de croix ou de butin, et le clairon du départ trouve le camp réveillé, comme un dortoir de collége au matin d'une fête !

III. *Opérations des divisions et des contingents.* — Cependant les négociations du bureau arabe ont échoué ; les tribus du rocher, confiantes dans leurs précipices, ou plutôt exaltées par l'honneur national, qui leur défend de se rendre sans combat, refusent toute soumission. L'occupation armée de leur territoire peut seule les réduire.

Le 9 juillet au matin la guerre interrompue recommence.

Les Beni-Ithouragh sont envahis les premiers : la 2e et la 3e division sont campées sur leurs frontières mêmes : la soumission des Beni-Bouyoucef, dont le territoire s'enchevêtre dans le leur, les a laissés à découvert. Aucunes difficultés sérieuses de terrain ne protégent leur faiblesse numérique, et le même jour plus de quinze mille hommes se répandent sur leurs montagnes.

Le maréchal quitte son camp de Djemma-el-Korn, aux premières lueurs de l'aube, surveille pendant toute la journée du 9 les opérations de ses divisions, et le soir revient prendre son bivouac au milieu de la division Renault.

Les contingents alliés qui précèdent et flanquent la division Mac Mahon, envahissent les premiers la crête principale de l'ennemi. Quelques rares Kabyles, embusqués dans les villages, se retirent successivement, en essayant des coups de feu inutiles. A la suite de chaque triomphe, les contingents, selon leur coutume, pillent le village conquis, le brûlent, et continuent ainsi leur course incendiaire, jusqu'à Tamesguida, sur la frontière du pays des Illoula-ou-Malou.

La division Mac Mahon appuie la marche parfois hésitante de ses alliés berbers; mais le plus souvent elle trouve les bourgades ennemies déjà en proie aux flammes. Elle traverse ainsi tout le pays des Ithouragh en laissant derrière elle un long sillage de flammes, et vient s'établir à l'extrémité de leurs montagnes, sur le pic de Tamesguida, où elle bivouaque toute la nuit, sans être inquiétée par les Kabyles. Il ne reste plus aux Ithouragh, dans cette partie de leur territoire, que deux villages, situés au-dessous de Tamesguida, sur les déclivités d'un immense ravin qui sépare les Beni-Ithouragh des Illoula-ou-Malou.

La division Jusuf traverse, sans rencontrer de résistance, tout le pays ennemi placé devant elle, et va camper à droite du général de Mac Mahon, en face des Illilten,

sur un piton isolé qui domine le col de Tirourda, l'un des passages du grand Djurjura.

Quelques tirailleurs des Beni-Ithouragh et des Illilten s'établissent en face du camp, sur la route qui mène à Tirourda. Les grand'gardes de la division, placées au pied du piton occupé par les troupes, échangent avec l'ennemi des coups de fusil inoffensifs de part et d'autre. Nos soldats sont retranchés derrière quelques petits ouvrages en pierres entassées, que les Kabyles ont abandonnés au moment de l'arrivée des avant-gardes, et de là tirent à couvert. L'ennemi, de son côté, est abrité par des barricades de même nature ou par les arbres de ses ravins. De fois à autre il essaye de lancer dans le camp, par-dessus les grand'gardes, quelques balles perdues, qui retombent inutiles.

Peu à peu les Kabyles s'éloignent, puis disparaissent dans la direction de Tirourda. Longtemps, à la lorgnette, on suit leurs formes blanches, qui glissent entre les rochers de la montagne comme des fantômes silencieux ; puis tout redevient immobile, et bien loin devant les avant-postes, près des barricades naguère occupées par l'ennemi, on voit des soldats se promener le fusil au dos, comme des chasseurs nonchalants dans une plaine amie.

Cependant le général Jusuf, afin de dégager complétement son bivouac, donne l'ordre d'enlever le village de Tiféraounen, situé au-dessous de son camp, à un kilomètre au delà des grand'gardes, sur le bord du ravin des Illilten. C'est le seul village qui, de ce côté, reste encore aux Beni-Ithou-

ragh, et quelques Kabyles tiraillent du haut de ses maisons sur les avant-postes de la division.

Le colonel Bataille, à la tête du 13e bataillon de chasseurs à pied, et d'un bataillon du 45e de ligne, enlève la bourgade ennemie au pas de course, et avec son entrain habituel; les Kabyles se dispersent sans se défendre, et fuient dans le ravin des Illilten, fusillés à longue portée par les soldats. Cette rapide escarmouche coûte un homme tué et six blessés. La 3e division n'a plus d'ennemis autour d'elle.

La division Renault, opérant comme arrière-garde, lève son camp de Djemma-el-Korn en même temps que les deux autres divisions, détache d'elle quatre bataillons qui vont renforcer la garnison du Fort-Napoléon et va bivaquer, avec les six bataillons qui lui restent, à Taourirt-el-Amram, en arrière de la troisième division.

La division Maissiat et la cavalerie gardent leurs positions de Chellata et de Sikhou-Meddour.

A l'exception de quatre ou cinq villages situés sur quelques bas contre-forts, au-dessus de la vallée qui sépare les Ithouragh des Illoula-ou-Malou et des Illilten, tout le pays des Beni-Ithouragh est au pouvoir de l'armée.

Il ne reste plus à envahir que les territoires des Illoula, des Illilten et des Idjer.

Le 10 juillet, un nouveau mouvement a lieu parmi les divisions, et l'armée entière se groupe pour l'assaut sur les frontières des trois tribus.

La division Renault quitte Taourirt-el-Amram et vient

camper à Tamesguida, en face des Illilten, dont elle menace la frontière nord.

La division Jusuf, campée à droite de Tamesguida, devant le col de Tirourda, s'étend jusqu'à Tiféraounen, dans la vallée même qui sépare les Ithouragh des Illilten, dont elle menace la frontière nord-ouest.

La division Maissiat, toujours immobile à Chellata, en face des deux divisions, mais de l'autre côté du pays ennemi, se prépare à descendre chez les Illoula-ou-Malou par le sud.

La cavalerie, sous les ordres du colonel de Fénelon, quitte son camp de Sikhou-Meddour, remonte, sans rencontrer d'ennemi, la vallée supérieure du Sébaou, et vient s'établir à droite de la division Maissiat, sur les frontières sud-est des Idjer et des Illoula-ou-Malou, au pied même de leurs montagnes.

La division Mac Mahon quitte Tamesguida, descend dans la vallée de l'un des affluents supérieurs du Sébaou et place son bivouac au pied même de la montagne principale des Illoula-ou-Malou, dont elle menace le pays par l'est.

Les contingents kabyles, toujours campés autour de Tamesguida, en face de deux villages Ithouragh qui ne sont pas encore pris, se fortifient à leur façon derrière des remparts de pierres entassées, qu'ils gardent avec vigilance, en attendant l'heure de l'attaque.

Le maréchal vient camper avec tout son état-major sur le sommet du Tamesguida, ayant à sa gauche les contingents kabyles et la division Mac Mahon, à sa droite et au-

tour de lui la division Renault. Du haut de cette position, il pourra suivre à la fois toutes les opérations, qui doivent commencer le lendemain dans la matinée.

IV. *Aspect général du pays.* — Le pic de Tamesguida est l'un des plus élevés de la Kabylie; vu de loin, il se confond avec le Djurjura, dont il forme une des masses uniformes et juxtaposées; du haut de son sommet aride on découvre le pays ennemi, une partie de la Kabylie et presque tout l'horizon.

Au nord, dans le lointain, s'étend la Méditerranée, la *Cœruleum mare,* la mer aux flots endormis, aux reflets des cieux, aux brumes vaporeuses et bleuâtres.

La mer! c'est elle, elle toujours, que d'abord chacun cherche du regard. L'un, derrière elle, voit par la pensée la France, la patrie, la famille absente; un autre, rêveur, oublie tout en la retrouvant. La mer! Nul de ceux qui l'ont seulement entrevue, ne l'oublient; mais ceux qui l'ont contemplée longtemps, qui longtemps ont vécu bercés par sa grande vague: seuls avec elle, sans rivage et sans voile au large: se sentant, sur son immensité, plus perdus et plus débiles qu'une balle de paille au vent d'orage: ceux-là seuls peuvent aimer et comprendre sa poésie grandiose et solitaire, sa beauté, son horizon sans bornes! La mer! c'est quelque chose de plus que cette terre! C'est l'espace, c'est l'infini, c'est comme un reflet de Dieu!

Entre la mer et le camp, à l'est et à l'ouest, s'étale la Kabylie, avec ses longues crêtes étroites, ses ravins, ses arbres clair-semés, ses villages aux toits rouges. L'œil

découvre tour à tour les montagnes des Raten, des Yenni, des Menguillet, etc., puis, plus près, sous son regard, les villages des Bouyoucef, des Yahia, etc., et, parmi eux, le hameau désert qui fut jadis Kou-Kou la ville, la grande cité berbère. Capitale oubliée d'un royaume oublié, dormant là, dans ses ruines, comme dorment Ninive et Thèbes, comme nous-mêmes, comme Paris, nous dormirons un jour!

Au sud, les sommets dénudés du Djurjura ferment l'horizon. Leur muraille immense et circulaire couronne toute la Kabylie haute et basse, ainsi que le mur d'un théâtre ou d'un cirque couronne les loges, le parterre et la scène. A mi-côte de ces rochers à pic, s'entassent une longue suite de versants moins abrupts, qui semblent accolés aux parois des rochers, comme les premiers gradins de ce vaste amphithéâtre. Terres pierreuses, nues, presque stériles, clair-semées de bouquets d'arbres, qui apparaissent par taches noires sur un sol aride et jaune; crevassées en tous sens par des précipices; hérissées de crêtes subites, que couronnent, çà et là, des files de maisons rougeâtres surmontées d'une mosquée blanche. Tels s'offrent aux yeux, du haut de Tamesguida, les terres et les villages des Illoula-ou-Malou, des Illilten, des Ataff, des Boudrar, etc., de toutes les tribus du rocher, qui habitent les versants nord du Djurjura.

Au pied de ces versants, entre eux et la haute Kabylie proprement dite (dont Tamesguida est un des sommets principaux), règnent des vallées profondes, étroites, per-

dues entre les montagnes comme des fossés de citadelle entre leurs murs. Les parois des monts qui les pressent, s'élèvent presque droits, et çà et là surplombent sur elles; des rochers, des terres éboulées, des avalanches, roulent du haut du pays des neiges jusqu'au fond de leurs gouffres sans trouver où s'arrêter : les eaux des torrents descendent sur elles en tombant le plus souvent par cascades étagées, au lieu de rouler sur le sol. Leurs profondeurs varient entre 5 et 700 mètres: d'en haut l'œil se perd à chercher le fond de leurs gouffres.

Le méandre sinueux de ces précipices forme un dédale de fraîches oasis, au milieu des rochers arides du Djurjura. Les vents brûlants du désert, comme les froides bises du nord, passent tour à tour au-dessus de leurs abîmes sans les atteindre. Les neiges des montagnes leur distillent sans cesse des eaux fraîches et limpides: les torrents qu'elles forment roulent sur des lits de rochers, fécondant autour d'eux toute une végétation luxuriante, et le soleil africain, rafraîchi par les vapeurs des eaux, chauffe le sol sans le brûler. Là, des oliviers, des chênes doux, des figuiers cultivés, des cèdres, des sapins, des chênes-liéges, des lentisques sauvages, enchevêtrent leurs branches chargées de feuilles; des vignes capricieuses courent en longs festons d'un arbre à un autre; l'herbe est toujours verte, ainsi qu'aux premiers beaux jours du soleil d'Europe; l'hiver et l'été semblent avoir confondu leurs souffles contraires pour faire un printemps éternel à cette nature ensevelie.

Deux vallées principales, les vallées de Boghni et du

Sébaou divisent ce long réseau de gorges sauvages. Ces deux grandes artères de la Kabylie septentrionale règnent d'un bout à l'autre de la muraille rocheuse du Djurjura, recevant sur leurs routes divergentes un nombre indicible de ravins affluents et servant de limites à plus de vingt tribus éparses sur leurs rives.

Ainsi en pays de plaines, un grand fleuve, artère de tout un réseau fluvial, sillonne un continent, reçoit sur son passage les affluents du pays qu'il traverse et sert de limites naturelles à plusieurs nations.

La vallée de Boghni prend naissance au pied du pays yenni, court de l'est à l'ouest et va se perdre dans la basse Kabylie par la bouche de Drah-el-Mizan. Ses eaux vont se joindre à celles de la vallée du Sébaou par la gorge profonde de l'Oued-Aissi. Toutes les tribus qui vivent sur ses bords sont soumises.

L'une des sources de la vallée du Sébaou naît au col de Tirourda, un peu en arrière du pays yenni, court de l'ouest à l'est et va se confondre avec la grande vallée, qui, plus bas, se confond elle-même avec la basse Kabylie par la bouche de Tizi-Ouzou.

Des cascades ou des torrents arrosent sous leurs flots tumultueux tout le cours de la vallée et chacun de ses ravins. Les sables, les galets et les eaux qu'ils roulent forment l'un des grands fleuves de l'Algérie, et le plus grand de la Kabylie, le Sébaou, toujours débordé en hiver, presque tari en été.

Les trois dernières tribus encore insoumises vivent sur

ce rameau de la vallée du Sébaou supérieur où coule l'Oued-Tirourda, l'un des torrents affluents du Sébaou.

Comme richesse et comme nombre, elles comptent parmi les dernières de la grande Kabylie ; c'est à peine si, réunies à la tribu des Beni-Ithouragh, dont la population entière est réfugiée chez elles, toutes ensemble peuvent opposer deux ou trois mille combattants aux trente mille hommes qui les assiégent. Le succès n'est pas douteux, mais il peut coûter à l'armée des pertes sérieuses.

Ces derniers défenseurs de la Kabylie sont, dit-on, sauvages et belliqueux entre tous. Lors de la dernière expédition, ils ont lutté avec une indicible énergie, et, après un armistice conclu entre eux et nous, quelques-uns des leurs, en escortant la retraite de nos colonnes, ont osé dire à voix haute :

« Nous vous laissons partir sans coups de fusil, parce que vous n'êtes pas entrés sur nos territoires ; mais si vous revenez encore jusqu'où vous êtes venus, la poudre parlera. »

Fiers de leur pays inviolé, exaltés par leur honneur national et leur faiblesse même, excités par tous les indomptés des tribus soumises réfugiés chez eux, acculés tous ensemble dans leur dernier abri, ils peuvent lutter jusqu'à mourir. Les difficultés formidables de leur pays rendraient leur désespoir terrible. Avec l'orgueil audacieux de leur race, ils ont répondu, dit-on, à toutes les propositions et les menaces qui leur ont été faites :

« Vous pouvez détruire nos villages : quand vous serez

partis, nous en bâtirons d'autres. Nous n'avons ni oliviers, ni figuiers comme nos voisins, que vous avez soumis. Notre sol ne produit que des chênes à glands doux. Brûlez-les ! Quand la faim nous viendra, nous pillerons vos alliés ! Venez et vous verrez ! »

En présence de ces menaces, de l'énergie connue de ceux qui les profèrent, et surtout des obstacles naturels du pays, le maréchal prescrit à l'avance toutes les mesures qui peuvent amoindrir la résistance et terminer promptement la lutte.

Les quatre divisions, la cavalerie et les contingents ont ordre d'envahir dès le lendemain, et simultanément, les points divers qu'ils menacent, de détruire ou brûler tous les villages à mesure de l'invasion, et enfin de bivouaquer sur le territoire ennemi, jusqu'à la soumission absolue de la tribu envahie.

V. *Invasion des territoires des dernières tribus insoumises.* — Le 11, avant le jour, l'armée entière se met en marche. *Les divisions Renault et Jusuf* ont devant elles à franchir tout d'abord la vallée de Tirourda, qui profonde, de plus de 600 mètres, large de 3 à 400 à peine, sépare le pays des Beni-Ithouragh de ceux des Illilten et des Illoula-ou-Malou ; reçoit sur sa route, par ses deux bords, un nombre considérable de gorges, de ravins, de précipices affluents, et va s'élargissant peu à peu jusqu'à la grande vallée du Sébaou proprement dit.

Sur les déclivités premières de l'abîme, à gauche, du même côté que Tamesguida, au-dessous des camps, sont les quelques villages qui restent encore aux Beni-Ithouragh.

Le fond de la vallée, comme ceux de toutes les vallées de la haute Kabylie, est inhabité.

Sur la rive droite s'entassent par crêtes rocheuses et par précipices les territoires des Illilten, des Illoula, puis des Idjer, enchevêtrés les uns dans les autres. Les pics neigeux du Djurjura surgissent çà et là, tantôt au-dessus, tantôt au milieu de leur pays déchiqueté.

Selon la coutume kabyle, tous les villages sont construits sur les sommets et à l'extrémité des crêtes, entourés de trois côtés par des précipices.

A quatre heures du matin, la première et la deuxième division descendent sur la vallée. Généraux et officiers, tous sont à pied comme les soldats. Les hommes n'emportent que leurs tentes de campagne et deux jours de vivres, point de sacs. Les canons de montagne, les affuts de fusées, et leurs munitions cheminent sur des brancarts portés à dos d'hommes.

Les chevaux, mulets et bagages sont restés dans les camps, à la garde de quelques compagnies.

Les longues files mouvantes des deux divisions disparaissent rapidement dans le gouffre de la vallée : quelques coup de canon, des coups de feu, isolés d'abord, puis plus nourris, retentissent ; des accents de clairons passent dans l'air, et presque aussitôt trois colonnes de fumée s'élèvent épaisses et droites au-dessus de la vallée.

C'est tout ce qui apparaît de la première lutte contre les villages des Beni-Ithouragh.

Un demi-silence, troublé de loin en loin par des fusil-

lades isolées, règne pendant quelque temps; les fumées des villages qui brûlent montent toujours par lentes spirales, à bases rougeâtres, à lueurs de lointain incendie.

Les deux divisions descendent dans la basse vallée.

Bientôt les canons retentissent de nouveau : à la proximité de leurs fumées on peut juger qu'ils tirent du haut des villages Ithouragh, par-dessus la vallée, pour protéger la descente ou l'ascension des troupes. Chaque explosion, multipliée par les échos du Djurjura, roule de montagne en montagne comme le grondement d'un tonnerre lointain. Des fusées traversent l'air : leurs sillages de fumées se détachent blancs sur les terres jaunâtres du pays ennemi, et, çà et là, semblent grimper aux flancs du Djurjura. On les prendrait, à les voir, pour de longs serpents, qui se dressent en sinuant contre les parois des rochers, sans trouver où s'étreindre. Quelques-unes escaladent les crêtes mêmes du Djurjura et vont se perdre au-dessus de l'autre Kabylie, dans les nuages, vers le désert, comme si elles s'envolaient pour Timboctou, la ville perdue! D'autres, au contraire, voyageuses essoufflées, semblent n'arriver qu'à peine de l'autre côté de la vallée, pour mourir impuissantes au pied du pays ennemi.

Rien n'égale—en Kabylie du moins — l'humeur fantasque des fusées; chacune d'elles semble se faire une loi d'aller ailleurs qu'à son but : un enfant mal élevé prenant son essor, n'est ni plus capricieux ni plus indocile. Les soldats mêmes prétendent qu'elles sont plus dangereuses pour eux que pour l'ennemi, tant elles tombent fréquem-

ment autour de l'affût qui les lance. Il y a toute une éducation nouvelle à donner à ces projectiles.

Le canon gronde aussi pendant quelque temps : la fumée de chaque coup monte dans l'air par flocons blancs, puis bientôt se confond avec les fumées des villages.

A travers le voile bleuâtre, qui s'étale peu à peu au-dessus de la vallée, les habiles prétendent découvrir les troupes, gravissant déjà les basses crêtes du pays des Illilten. Chacun, pour mieux voir, essaye d'instant en instant sa lorgnette; le verre trop fidèle ne grossit que des nuages : la fumée seule est visible du côté de la première et de la troisième division.

Mais tout à coup, en plein Djurjura, bien au-dessus de la fumée, sur le pic le plus aigu de la crête rocheuse, le pic d'Azrou-N'tohour, une flamme brille ardente et claire. Il est impossible que l'avant-garde d'aucune des deux divisions soit déjà parvenue jusque-là! Au dire de nos alliés, plus de six lieues par sentiers kabyles, en pays ennemis, séparent la crête de Tamesguida du pic d'Azrou, et les deux divisions ne sont en route que depuis une heure. Cependant à la lorgnette on distingue clairement des uniformes. Généraux, officiers, soldats, tout le monde s'épuise en conjectures diverses : chacun abandonne et reprend tour à tour les idées les plus contraires, pour déclarer enfin que le feu du N'tohour ne peut provenir que de troupes arrivées par l'autre côté du Djurjura.

Mais la fumée, dont les nuages s'amoncellent et montent de plus en plus, voile à son tour le rocher lui-même. Le

doute envahit les esprits ; plusieurs, parmi ceux qui viennent de distinguer clairement des uniformes, doutent de ce qu'ils ont vu. Ceux qui persistent passent peu à peu pour des visionnaires obstinés, et ce n'est que le soir, lorsqu'une dépêche du général Jusuf vient expliquer les uniformes entrevus, que les voyants fidèles ont gain de cause sur leurs adversaires.

Dans le but de cerner l'ennemi, le général Jusuf a fait partir, au milieu de la nuit, deux compagnies de turcos, chargées d'aller occuper le pic isolé d'Azrou-N'tohour, situé derrière les Illilten, sur l'une des lignes probables de leur retraite.

La marche de ces compagnies, par des sentiers inconnus, des montagnes, des ravins à pic, sous une nuit sans lune, à travers un ennemi vigilant, brave, agile, combattant sur son sol, est périlleuse à l'extrême. C'est un coup de dé dont l'un des enjeux est l'existence de deux cents hommes, et l'autre l'éventualité incertaine d'effrayer l'ennemi. Si cette course aventureuse est découverte, elle peut déflorer la campagne et coûter la vie aux deux compagnies tout entières. Les Kabyles, en guerre, sont implacables, et les turcos seront tués jusqu'au dernier, avant même que l'armée soit en marche pour les secourir.

Le général sait tout cela ; car, avant le départ, il prévient les deux compagnies du danger mortel qn'elles vont courir, et ne demande que les hommes de bonne volonté.

Mais, dans une armée française, quand un chef fait appel à ses soldats, pour un péril quel qu'il soit, les

hommes fourmillent comme pour une fête ; et si, par aventure, l'un d'eux hésitait à marcher, pendant une minute, une seule : à compter de ce jour, mieux lui vaudrait être mort.

L'honneur fait du soldat un pion d'échec, qui marche en avant, sans s'occuper de son sort. C'est au chef seul, c'est à celui, qui seul, tient librement les échecs, dans le jeu sanglant des batailles, à étudier les chances du combat, à prévoir ses hasards, à calculer surtout, si les enjeux du coup qu'il essaye sont égaux !

Sous la conduite du capitaine Delastre Deval-Dufresne, les turcos, guidés par un transfuge kabyle, sont donc partis au milieu de la nuit. Grâce à la prudence intrépide du capitaine qui les commande, grâce aux pieds kabyles de ses soldats, grâce surtout au hasard, ce dieu des aventureux, les deux compagnies sont arrivées sans encombre et sans rencontrer d'ennemis jusqu'au but de leur course nocturne. Ce sont les feux qu'elles ont allumés, pour le café du matin, qui ont éclairé, dès l'aube, le sommet d'Azrou-N'tohour.

Le succès a légitimé la manœuvre du chef de la troisième division.

Pendant toute la matinée, les coups de canon, les fusées et les coups de feu se pressent sans intervalles sur le pays des Illilten. Mais la lutte est voilée pour tous les yeux ; la fumée couvre tout ; quelques flammes rouges, qui percent çà et là son dôme épais, annoncent seules les incendies successifs des villages ennemis, c'est-à-dire les ascensions triomphantes des deux divisions.

si chère lie, combien, hélas! combien de ceux qui ne sont pas revenus, de ceux dont les os blanchissent là-bas, combien seraient avec nous aujourd'hui encore, vieillards doucement assis autour du foyer natal!

Pendant le calme de ce bivouac victorieux, deux escadrons de cavalerie, sous les ordres du colonel Fénelon, viennent camper sur le petit plateau d'Ait-el-Hassem. Depuis trente-cinq jours, sans mouvements, chevaux et cavaliers sont consumés par la chaleur torride de la plaine du Sébaou; chaque jour, depuis un mois, ils subissent, dit-on, plus de quarante degrés, à l'ombre : ils ont besoin de l'air et des dangers de la montagne. La cavalerie inspire aux Kabyles montagnards une terreur indicible; son apparition sur ces crêtes, réputées inaccessibles, peut agir sur les superstitieux Berbers et accélérer leur soumission. A ces fins, le maréchal a fait monter deux escadrons chez les Beni-Yenni, dont les plateaux, plus larges et moins accidentés que ceux des autres tribus, permettent aux chevaux de se déployer librement. Ils ont quitté au point du jour leur camp de Sikhou-Meddour, dans la plaine du Sébaou, suivi les gorges de l'Oued-Aissi et de l'Oued-Tleta, puis, par le chemin du général Renault, rendu praticable dans la matinée, gravi pacifiquement la crête des Yenni.

Le maréchal leur laisse quelques instants de repos: puis, afin d'utiliser immédiatement leur présence en frappant les Kabyles d'un effroi favorable aux soumissions, donne l'ordre à la division Jusuf d'enlever le village de Taourirt-Mimoun, dont les défenseurs, encouragés par

vallée de Tamesguida, s'ébranle en même temps que les trois autres divisions. A travers l'éloignement et le pays tourmenté, qui la cachent aux regards, on ne distingue ses mouvements qu'à peine; mais bientôt, sur une des déclivités dernières des contre-forts ennemis, une colonne de fumée s'élève, puis une autre : des flammes brillent.

La deuxième division, maîtresse des premiers villages des Illoula, s'avance victorieuse à travers leur territoire.

VI. *Les contingents kabyles au combat.* — *Les contingents*, réunis sous les ordres du capitaine Gandil, sont toujours campés au-dessous de Tamesguida. Leur camp, fortifié comme pour un siége, est situé en face de deux villages que les Beni-Ithouragh occupent encore. Presque toutes les tribus kabyles sont représentées parmi eux, les Beni-Raten, les Fraouçen, les Yenni, etc.; drapés dans leurs longs burnous jadis blancs, la cartouchière au col, le fusil à l'épaule, tous circulent sans cesse de leur camp à celui du maréchal.

Leur foule agitée attend impatiemment l'heure du dernier combat. Leurs moissons les réclament; la guerre les ruine; quelques-uns suivent l'armée depuis plusieurs jours ; tous ont hâte de retourner à leurs foyers.

L'amour du pillage, la foi jurée, les désastres d'une longue campagne ont fait peu à peu des tribus soumises des alliés fidèles à la France, des ennemis mortels des tribus encore insoumises. Leurs amis de la veille ne sont plus à leurs yeux que des rebelles obstinés, dont la vaine résistance prolonge l'occupation ruineuse des chrétiens.

Leurs intérêts sont devenus les nôtres et leurs affections ont tourné au vent de leurs intérêts.

C'est qu'en fait de guerres et d'alliances, les Berbers sont comme les autres hommes, peuples ou individus. Une pensée de défense ou de lucre réunit pour un jour quelques tribus; mais une situation nouvelle surgit de la lutte même : aussitôt alliances, haines, tout se noie dans des intérêts nouveaux, et des amitiés, des haines nouvelles se forment subitement. Les peuples primitifs passent en quelques jours par ces transfigurations soudaines; les nations vieillies ou civilisées ont besoin de plusieurs mois. Plus ou moins de temps : plus ou moins de formes!

Devant le camp des contingents, les deux bourgades ennemies s'élèvent l'une et l'autre aux extrémités de deux contre-forts voisins, qui tombent à pic sur la vallée de Tirourda. Des bosquets d'arbres les entourent et masquent, en partie, leurs maisons. Le seul chemin pour arriver jusqu'à elles est une demi-plaine, sablonneuse, aride, découverte, mais ravinée à chaque pas sous les eaux des torrents d'hiver.

Aux premiers rayons du soleil levant, le capitaine Gandil, suivi de quelques spahis d'escorte, descend à cheval le versant de Tamesguida, pour diriger ou appuyer, au besoin, les mouvements des contingents.

Bientôt, la foule agglomérée des Kabyles sort du camp retranché qu'elle occupe, et s'éparpille sans ordre, en poussant des clameurs de combat. Elle attaque les deux villages simultanément. Chaque homme, le fusil en main,

hurlant, courbé sur la terre pour échapper aux balles ennemies, court rapidement jusqu'au premier ravin qui se présente à ses regards. Là il s'arrête, s'accroupit ou se couche dans le lit desséché du torrent, et regarde.

Quiconque découvre un ennemi dans les villages ou sous les arbres, appuie son long fusil sur le rebord du ravin, ajuste longtemps, tire, puis se jette de côté pour voir l'effet de son coup.

Ceux qui n'ont rien vu reprennent leur course rapide jusqu'au ravin suivant, et d'abri en abri s'approchent à demi-portée de fusil du village qu'ils veulent attaquer.

Là, tous s'arrêtent comme pour s'attendre et se consulter en vue d'une course sérieuse. Les hurlements reprennent: ce sont les clairons d'attaque. Pendant quelques secondes on voit des burnous blancs onduler comme une houle, au fond des ravins qui les abritent : puis subitement tous se dressent et s'élancent en courant du côté de l'ennemi.

Mais une douzaine de coups de feu partent du premier village.

Tous les Kabyles d'avant-garde s'arrêtent à la fois, font volte-face et courent se raser dans le ravin le plus rapproché. Ceux qui les suivent à distances inégales les imitent; on ne voit plus un seul burnous debout. Le versant de la montagne, un instant couvert de leur foule hurlante, redevient tout à coup immobile et silencieux.

Le capitaine Gandil, à cheval, en avant des spahis qui l'escortent, reste seul à découvert sous les coups de feu de l'ennemi.

Près d'une demi-heure s'écoule ainsi ; les défenseurs du village tirent quelques coups isolés sur les contingents embusqués ; de chaque ravin, une fusillade sans ordre répond. Les Kabyles les plus éloignés de l'ennemi se rapprochent de leurs avant-gardes, en s'arrêtant toujours d'abri en abri.

Enfin, de nouvelles clameurs s'élèvent, grandissent, et deviennent peu à peu comme furieuses ; subitement tous les Kabyles se dressent, s'élancent sur la plaine et courent sans s'arrêter jusqu'aux premiers arbres du village.

Là, trouvant sur leur passage, parmi les frênes et les lentisques, des cabanes de paille abandonnées par l'ennemi, quelques-uns s'arrêtent pour mettre le feu ; mais la plupart continuent leur course.

Leur foule victorieuse se répand sous les arbres par tous côtés, et bientôt on aperçoit des burnous par centaines, escaladant les murs du village. Les hurlements ne cessent point ; des coups de feu retentissent au-dessus de ces clameurs, et presque aussitôt, de vingt maisons, des fumées, puis des flammes, s'élèvent par gerbes rouges.

Au bout de quelques instants, le second village subit le même sort ; des péripéties analogues d'embuscade et de retraite signalent le triomphe des contingents.

Chaque tribu humaine fait la guerre à sa manière, et combat comme ont combattu ses pères, comme ses enfants combattront. Quoi qu'il en prétende, l'homme change peu sur la terre ; de loin en loin, une religion, un législateur, un conquérant, éphémères, modifient pour un temps les

tendances de sa nature; mais ses instincts, ses passions, son caractère général survivent malgré tout, et chaque race humaine conserve, à travers les âges, les vertus comme les défauts de sa race.

Les hordes féroces de Timour-Leng ont légué leurs fureurs sanguinaires aux cipayes de Nana-Sahib. A deux mille ans de distance, les Numides de Jugurtha revivent sous les burnous kabyles. Les Francs-Gaulois de Brennus et de Clovis sont tour à tour les soldats des croisades, d'Austerlitz, de Crimée; et du haut de la terre indécouverte d'où nul n'est revenu, nos grands aïeux doivent suivre avec orgueil tous les pas de leurs enfants. Les fils n'ont pas dégénéré des pères; le même amour des batailles nous tient encore; des emportements subits nous prennent encore par intervalles, comme des fièvres; la même soif de gloire nous altère; et de nos jours, comme aux jours de Mérovée, de Clovis, de Charles Martel, les pavois de nos armées portent jusqu'au trône les élus de la victoire!

CHAPITRE IX.

1. Combats du 11 juillet. — 2. Prise de Lalla-Fathma et de la smala des Illilten. — 3. Les prisonniers au camp de Tamesguida. — 4. Soumissions des Beni-Ithouragh, Illilten, Illoula-ou-Malou, Idjer.

I. *Combats du 11 juillet.* — Les contingents, maîtres paisibles des villages ithouragh, profitent de leur victoire, selon tous les principes du droit des gens kabyle.

Chaque vainqueur emporte ce qu'il peut emporter, brûle ce qu'il peut brûler et saccage le reste. Seuls les arbres, quels qu'ils soient, cultivés ou sauvages, sont respectés : leur existence est protégée contre les fureurs de la guerre par une sorte de convention traditionnelle établie entre toutes les tribus berbères.

C'est que les arbres sont la ressource première, le pain, la vie réelle de la Kabylie du Djurjura ; leurs fruits, figues, olives, glands doux, etc., servent d'alimentation principale aux Kabyles ; leurs bois sont la matière première des maisons, des meubles, des outils ; leurs feuilles nourrissent les bestiaux. C'est surtout parce que des dizaines d'années sont nécessaires à la nature pour refaire un arbre abattu : tandis que des semaines suffisent à la population d'un village, pour relever ses demeures incendiées, remplacer ses meubles et réparer par le travail ou la misère sa récolte perdue.

Au milieu de ses guerres éternelles, le Kabyle ne perd jamais entièrement de vue l'avenir, cette menace mystérieuse qui pend sur toutes nos têtes humaines. Sage par expérience, il sait que la fortune des combats est changeante, que le vainqueur d'hier est le vaincu de demain, que la ruine qu'il inflige, il la subira quelque jour. Ses passions, même les plus haineuses, s'arrêtent devant la crainte du talion, ce premier frein de l'homme sur la terre, ce châtiment primordial inscrit dans les lois ou les mœurs de toutes les civilisations.

Mais les maisons, ainsi que les bois abattus, récoltes, cabanes, etc., qui les entourent, sont incendiées ou détruites avec un soin patriotique. On dirait que chaque Kabyle a pour consigne nationale de ne rien souffrir debout dans les bourgades conquises. C'est la marque de victoire qu'il laisse imprimée sur le pays de ses ennemis.

La fumée, qui sort à flots de ces immenses foyers, se répand au-dessus de la vallée et va se confondre avec les fumées des villages illoula-ou-malou et illilten ; un nuage universel couvre bientôt la Kabylie, le Djurjura lui-même, et tout l'horizon.

Pendant plusieurs heures, le camp de Tamesguida reste enseveli dans ce tourbillon bleuâtre ; mais peu à peu le vent s'élève et purifie l'atmosphère ; les territoires ennemis reparaissent. D'un bout à l'autre de leurs montagnes, de l'est à l'ouest, sur quatre à cinq lieues de largeur, tous les villages brûlent. Plus de trente incendies sillonnent l'horizon de leurs flammes rouges. On ne peut entrevoir les

troupes qu'à peine ; mais le silence qui règne annonce le triomphe absolu de l'armée. La lutte est finie.

Dans la journée même, les nouvelles des quatre divisions et de la cavalerie arrivent au camp du maréchal.

La division Maissiat a parcouru sans coup férir une partie du pays des Illoula-ou-Malou et rencontré la division Mac Mahon au piton de Tabbana, presque à moitié de la crête qu'elle descendait.

La cavalerie, à droite de la division Maissiat, entre elle et le général Mac Mahon, mais dans la haute vallée du Sébaou, a fouillé toute la portion du territoire illoula-ou-malou que ses chevaux ont pu gravir.

Sous les ordres du colonel de Fénelon, les quatre escadrons de chasseurs et de spahis qui la composent, se sont avancés jusqu'au pied du village de Tabouda, situé à l'extrémité du dernier contre-fort des Illoula.

Effrayés à la vue des cavaliers, les habitants du village se sont rendus immédiatement, et d'eux-mêmes, sont venus aider le colonel de Fénelon à chasser de leur pays les contingents des Beni-Idjer descendus à leur secours. Cette poursuite a coûté la vie à quelques Kabyles ; deux chasseurs ont été légèrement blessés, mais la cavalerie a regagné son camp sans être inquiétée par l'ennemi. Les Beni-Idjer découragés, n'ont pas même poursuivi sa retraite.

La division Mac Mahon, campée à droite de la cavalerie, en face de la division Maissiat, s'est emparée, sans trouver de résistances sérieuses, de tous les villages, des bas contreforts des Illoula-ou-Malou, a successivement incendié les

principaux, et opéré sa jonction avec les troupes de Constantine, à côté desquelles son bivouac est installé.

Les contingents alliés, sur la droite de la division Mac Mahon, ont eu 6 hommes tués et 5 blessés aux prises des villages ithouragh, autour desquels ils séjournent sans être inquiétés.

La division Renault a trouvé tout d'abord devant elle la vallée de Tirourda, et sur ses premiers versants deux villages ithouragh, Ighir et Ait-Hammou, situés aux pieds de la crête de Tamesguida, par l'aile droite des contingents.

La 1re division a laissé deux de ses bataillons à la garde de Tamesguida, et, réduite à trois bataillons, s'est bravement engagée dans la vallée. L'audace a suppléé au nombre. Les généraux Rènault et de Liniers, ses chefs, toujours à l'avant-garde, les premiers au feu, selon leur coutume, l'ont menée à l'ennemi, sur deux colonnes, comme si elle comptait encore ses onze bataillons d'origine.

Après deux ou trois salves d'obus, elle a simultanément attaqué les deux bourgades des Ithouragh. Assaillis de haut en bas, démoralisés et en petit nombre, les Kabyles d'Ighir ont à peine essayé quelques balles lointaines. Les défenseurs d'Ait-Hammou ont tenté de résister davantage; mais, abordés à la baïonnette par les compagnies de volontaires, ils se sont enfuis au premier choc, en laissant plusieurs morts sur le terrain.

Maître de la rive gauche de la vallée, le général Renault a établi son artillerie sur l'un des bas contre-forts de cette rive, afin de protéger la descente de ses soldats et leur as-

cension sur les montagnes opposées. Du haut d'Ait-Hammou, qui domine la vallée de Tirourda et le bas pays des Illilten, ses obus, traversant la vallée, par-dessus les troupes, ont démantelé les bourgades de l'ennemi.

Depuis les villages ithouragh jusqu'au fond du ravin, la 1re division a rencontré des pentes si abruptes, qu'il a fallu se laisser glisser sur le sol plus souvent que marcher. Les deux colonnes sont montées ensuite séparément à l'assaut du pays illilten.

La première colonne, dirigée par le général Renault, a enlevé au pas de course Ali, le premier village ennemi, tandis que la colonne de Liniers emportait Tifilcout, malgré les portes fortifiées et les Kabyles qui le défendaient.

A six heures trois quarts la division Renault occupait victorieuse toutes les positions qu'elle avait eues pour objectifs. L'ennemi était en fuite de tous côtés, et les troupes établissaient leurs bivouacs sur la crête même qu'elles venaient de conquérir.

Cette rapide affaire a coûté à la première division un homme tué et neuf blessés.

La division Jusuf, à droite du général Renault, entre lui et la division Maissiat, n'a pas rencontré de résistances plus sérieuses que les autres corps de l'armée expéditionnaire. Mais ayant à envahir la partie de pays la plus accidentée, la plus habitée, et dans laquelle s'était réfugiée la majeure partie de la population des Illilten, son invasion a été marquée par un triomphe plus décisif.

Séparée en deux brigades, sous les ordres des géné-

raux Gastu et de Ligny, elle s'est engagée, aux premières lueurs du jour, dans la vallée de Tirourda, commune aux opérations de la division Renault et aux siennes. Déjà maîtresse des villages ithouragh, étalés sur les premières pentes de la vallée, elle est arrivée sans coup férir jusqu'au pied du pays illilten; comme la première division, elle a trouvé, pour descendre, des pentes si droites, que chaque homme a dû, presque constamment, se retenir aux broussailles et aux rochers de la montagne.

A peine arrivées dans la vallée, les deux brigades ont commencé à gravir les versants du territoire ennemi. L'artillerie, restée sur l'un des contre-forts de la rive gauche, a protégé l'ascension, en lançant quelques obus sur les bourgades qu'elle avait en vue.

La brigade de Ligny a enlevé rapidement le village de Taourirt-Oudeles, son premier objectif, puis celui d'Aït-Abdallah, que la brigade Gastu tournait en même temps par le flanc droit. Pris entre deux feux, les rares Kabyles qui défendaient ces bourgades, situées sur les bas versants de la vallée, se sont enfuis sans attendre l'arrivée des troupes.

Le général de Ligny s'est établi autour d'Aït-Abdallah. Là, au milieu de son camp, au moment où il en désignait l'emplacement à ses soldats, une balle, la dernière qui ait été tirée contre sa brigade, est venue le frapper à l'épaule.

D'Aït-Abdallah, le général Jusuf, à la tête de la brigade Gastu, a continué de gravir le territoire des Illilten jusqu'au sommet des rochers d'Ackhour, l'une des positions dominantes du pays.

Malgré les difficultés formidables de cette ascension, les troupes sont parvenues en deux heures et sans pertes sérieuses, jusqu'au but de leur route. Les Illilten, effrayés par l'apparition des turcos sur le sommet du N'tohour, enchaînés sous l'intervention pacifique de leur marabout principal, combattant sans espoir et sans colère, n'ont défendu qu'à peine la ligne des rochers d'Ackhour, et se sont enfuis précipitamment dans la direction du col de Tirourda.

Quelques soldats se sont lancés à la poursuite des fugitifs, mais le plus grand nombre s'est dirigé sur la bourgade d'Abizez, qui couronne les sommets gauches des rochers d'Ackhour. La brigade presque entière, quoique épuisée par cette longue ascension, s'est jetée sur le village ennemi, avec toute l'ardeur d'une convoitise excitée par la lutte et par une longue attente. Les Kabyles, surpris par l'arrivée soudaine des troupes, n'avaient eu le temps de ne rien enlever : leurs bestiaux et leurs vivres sont tombés au pouvoir des vainqueurs.

Les premiers arrivés ont trouvé les rues jonchées de vêtements abandonnés ; d'autres ont pris des bœufs, des moutons, des chèvres, des mulets. Une compagnie a déniché le poulailler de la tribu, et chaque homme a eu pour part de prise un ou deux poulets. Quelques-uns, plus altérés encore qu'avides, se sont arrêtés jusqu'à satiété sur des outres pleines de lait. Le plus grand nombre a pillé à mains pleines, dans des paniers remplis de figues, de légumes secs, de glands doux, de farines, etc.

Nul n'est revenu les mains vides, mais il n'y a eu fortune de butin pour personne.

Le pillage achevé, le feu a dévoré le village !

A huit heures du matin la lutte était finie. Les Kabyles étaient en fuite partout : la division Jusuf couronnait de ses tentes les crêtes principales du pays illilten, depuis le sommet du N'tohour jusqu'aux bas contre-forts de la vallée de Tirourda.

Les deux brigades de la 3e division ont eu deux hommes tués et quelques blessés [1].

La dernière opération de la campagne est terminée. Le nombre, la discipline et la science militaire ont triomphé partout. Les territoires des Beni-Ithouragh, Illoula-ou-Malou, Illilten, sont occupés par les cinq corps de l'armée expéditionnaire : le pays des Idjer n'est pas encore envahi, mais la tribu vaincue et démoralisée ne combat plus. Le foyer suprême de l'indépendance kabyle est dispersé; aucune résistance n'est debout; les troupes n'ont plus qu'à peser sur le pays par l'occupation, pour amener la reddition des quatre dernières tribus insoumises de la Kabylie.

II. *Prise de Lalla-Fathma et de la smala des Illilten.* — Un incident isolé, suite de la lutte, mais déterminé par le hasard, vient hâter encore l'heure des soumissions

[1] La troisième division a eu dans cette journée trois hommes tués et trente-quatre blessés; mais la plupart de ces blessés et l'un des morts ont été frappés à la prise de Takedeth, dans un incident isolé, postérieur à la première lutte.

et clore la campagne par un succès décisif, sur les imaginations superstitieuses des Berbers.

Les territoires des tribus kabyles, connues sous le nom général de tribus du rocher, sont les produits des dépouillements successifs que le temps, les neiges et les eaux ont arrachés à l'ossature dénudée du Djurjura. Adossés à la montagne rocheuse, comme des éboulements partiels sont adossés à la muraille qui les a laissés crouler, ces territoires sont hachés par les avalanches, ravinés par les eaux, sans système général apparent. Des pics, des crêtes isolées, des rochers qui surplombent les hérissent : des précipices brusques, abrupts, comme sans fond, les coupent en tous sens.

Le territoire des Illilten est remarquable entre tous par le désordre tourmenté de son sol. Regardé du haut du Djurjura, on le prendrait pour une mer tumultueuse immobilisée pendant une tempête.

Dans la partie la plus inextricable de ce pays, deux villages kabyles, Takleh et Tirourda, végètent, cachés à la nature entière par les montagnes qui les entourent. Ensevelies dans une gorge étroite, à l'entrée même du col de Tirourda, l'un des rares passages de la grande montagne, ces deux bourgades sont, par leur position, les demeures de recel les mieux situées de toute la Kabylie. Il faut pénétrer jusqu'à elles pour les découvrir : leurs habitants ont à côté d'eux, à quelques minutes de course, le passage de Tirourda, c'est-à-dire une route ouverte pour fuir ; et comme refuge, le Djurjura : tout un monde de rochers sau-

vages, inaccessibles, nus : le pays des neiges : l'asile des chamois et des aigles, mais l'asile de la liberté !

Ces deux villages appartiennent aux marabouts de la tribu des Illilten. Là règne—encore aujourd'hui, quoique absente et vaincue—une femme dont l'influence s'étendait naguère sur toute la Kabylie : Lalla-Fathma, prophétesse berbère.

La famille de cette druidesse musulmane est puissante et respectée depuis des siècles : son frère, marabout comme elle, s'est toujours montré l'un des plus ardents défenseurs des libertés kabyles, et, contrairement aux mœurs des marabouts, a pris part à tous les combats qui se sont donnés contre les chrétiens. Il est couvert de cicatrices de guerre : c'est un vieillard alerte, brave, national, prudent et consulté par tous comme un sage.

Les richesses de Lalla-Fathma et les siennes sont considérables. La sainteté de la prophétesse est universellement reconnue : ses oracles n'ont jamais été démentis par les événements ; elle sait guérir toutes les maladies, conjurer tous les périls, et peut, s'il lui plaît, faire reculer l'invasion française !

Moins l'homme est éclairé, plus il croit en son semblable, moins il cherche et comprend son Créateur.

En vue d'une protection aussi étendue, de la presque inaccessibilité des gorges qui l'abritent, et surtout de la proximité du col de Tirourda, c'est-à-dire d'une route ouverte vers l'autre côté du Djurjura, les Illilten ont entassé dans cette partie de leur territoire leurs richesses

mobilières, leurs meubles, leurs vivres, leurs troupeaux et jusqu'à leurs femmes et leurs enfants. Tout ce qui n'a pas pu prendre asile dans les villages mêmes de la prophétesse, s'est réfugié dans les bourgades voisines ; comme aux jours d'épouvantes nationales, ceux qui ne peuvent trouver place sous le toit du dieu qu'ils implorent, s'entassent éperdus dans les avenues du temple.

La majeure partie des guerriers de la tribu s'est réunie à l'émigration, afin de la protéger ; Lalla-Fathma elle-même a promis de faire, pour le salut de son peuple, toutes les conjurations surnaturelles dont une bien-aimée de Mahomet peut être capable. Malgré ses prophéties, qui ont annoncé successivement l'invasion des chrétiens et sa propre captivité, la prêtresse musulmane essayera de conjurer l'orage ! Sidi-Thaieb, son frère, facilite par des moyens diplomatiques l'intervention divine de sa sœur. Trop intelligent, trop initié aux miracles, trop proche parent des augures pour croire en eux, le rusé marabout sait que toute résistance est impossible, et qu'une soumission absolue peut seule fléchir ses ennemis. Afin d'obtenir des conditions meilleures, Sidi-Thaieb est parti lui-même pour le camp des Roumis ; là il a exposé au général Jusuf :

« Qu'ami dévoué de la France, mais n'ayant pas pu convertir les Illilten à la soumission, il est venu vers les chrétiens, afin de leur dire du moins ses intentions personnelles ; que, pour prouver sa sincérité, il s'offre à les conduire par des sentiers faciles jusque sur les sommets dominants du territoire de sa tribu, à la seule condi-

tion que les villages de son kaïdat seront épargnés. »

A l'aide de ces procédés purement humains, le vieux chef espère conduire les troupes où il voudra, et sauvegarder ainsi ses richesses propres, le prestige religieux de sa sœur, l'émigration et jusqu'à l'honneur des Illilten, en leur laissant une journée de poudre insignifiante.

Les chrétiens partis sans avoir envahi son territoire, son influence et celle de sa sœur grandiront de tout le succès de sa négociation. Dans le cas contraire, Lalla-Fathma n'a-t-elle pas tout prédit à l'avance? C'était écrit!

La subite amitié de Sidi-Thaieb, l'ennemi invétéré de la France, a semblé étrange dans le camp français; mais la soumission des villages du marabout offre une résistance de moins et des alliés de plus; ses propositions ont été acceptées.

Fidèle à sa parole, le vieux chef a envoyé aux hommes de son kaïdat la défense expresse de prendre part à la lutte, et est resté avec les chrétiens, afin de guider leur ascension.

La troisième division, campée depuis deux jours en face du pays ennemi, a vu venir et défiler l'émigration incessante des Illilten, sans se rendre compte des motifs qui la dirigeaient. Chaque soldat a suivi avec des regards de convoitise déçue ces moissons de butin vivant, disparaissant tour à tour devant lui, fuyant sans doute vers le col de Tirourda pour passer chez les Mellikeuch, de l'autre côté du Djurjura.

Seul, le général Jusuf a appris en partie la vérité par ses espions : toute l'émigration est restée dans les villages

situés sur les sommets d'Ackour : les Illilten sont rassemblés autour d'elle, afin de la défendre à tout prix, et, en cas d'insuccès, de protéger sa fuite par le passage de la grande montagne.

C'est dans le but de vaincre plus facilement cette résistance suprême, de couper la retraite de l'ennemi, et surtout de conquérir la gloire d'une capture décisive, que le chef de la 3e division a tenté l'occupation hasardée du pic d'Azrou-N'tohour.

L'opération a réussi et l'ascension du lendemain a comblé les souhaits du général. L'ennemi troublé s'est mal défendu : les villages du marabout n'ont pas pris part à la lutte; la 3e division, maîtresse du pays, campe sur les sommets d'Ackour : une partie des troupeaux et des vivres des Illilten est tombée en son pouvoir.

De son côté, Sidi-Thaieb triomphe dans son habileté diplomatique. Hissé sur un mulet, en tête de la brigade Gastu, il a dirigé l'ascension des chrétiens, par le côté gauche des rochers d'Ackour, en évitant soigneusement les sentiers de droite, qui mènent à Takleh et Tirourda, ses deux villages. A quelques détours des chemins parcourus, les Kabyles de son kaïdat, emportés par leur haine, ont tiré du haut des rochers sur les troupes ; mais les soldats, suffisamment occupés à suivre leurs sentiers de chamois, hâtés d'arriver, n'ont répondu qu'en passant à ces coups de feu isolés et lointains. Le gros de la brigade Gastu n'a pas dévié de la route enseignée par le marabout.

Les Roumis ont pris des bestiaux et des vivres : quel-

ques villages brûlent; mais sa nation vient d'avoir sa journée de poudre sans pertes graves: ses deux bourgades, dont sa présence au camp garantit les soumissions, n'ont point été envahies: les chrétiens sont campés loin d'elles. Ses richesses personnelles, Lalla-Fathma sa sœur, ainsi que les femmes, les enfants et les richesses principales des tribus du rocher, sont entassés chez lui, à l'abri du péril; dans quelques jours les Français vont partir, laissant ses villages seuls inviolés, son prestige religieux et politique seul debout, dans la Kabylie entière!

Mais nul ne peut fuir sa destinée: Lalla-Fathma, quoique prophétesse, a bien lu dans le livre fermé de l'avenir. L'humeur guerrière de quelques soldats partisans vient renverser tout à coup les combinaisons du sage vieillard, et pour tout un peuple, pour des centaines de générations peut-être, couronner une femme exaltée de la double auréole des prophètes et des martyrs.

Insensé ou sage, jeune ou vieux, fort ou faible, l'homme marche dans la vie plus aveugle et plus déçu qu'un aveugle de carrefour dans une route inconnue! Le présent, à mesure qu'il lui vient, lui échappe. L'avenir, qu'il prétend réglementer sans cesse, l'avenir fuit devant lui, comme un mirage de l'équateur. Nous n'avons rien sur la terre, rien que l'ombre incertaine d'un passé qui n'est plus.

Les Kabyles d'Abizez, du premier village illilten situé sur les rochers d'Ackour, se sont enfuis précipitamment aux approches de la division Jusuf, laissant dans leurs maisons une partie de leurs vivres. Leur foule fugitive se

hâte pour atteindre le village de Lalla-Fathma, et se réfugier sous l'égide tutélaire de la prophétesse. Mais des femmes, des enfants sont parmi elle : ses groupes défilent lentement dans les étroits sentiers de la montagne : ils sont encore en vue de leur village et déjà les uniformes infidèles couronnent les hautes cimes d'Ackour.

En tête de la brigade Gastu, quelques zouaves d'avant-garde découvrent les fugitifs et se lancent à leur poursuite, malgré la distance qui les sépare d'eux : ils vont rapides, acharnés. Une vallée profonde règne entre eux et les Kabyles ; ils côtoyent sa rive escarpée, courant sur la crête qu'ils occupent, fusillant, à travers le ravin, la foule entassée, qui fuit sur l'autre rive. Mais la crête finit brusquement : la rive opposée tourne, et les derniers bournous blancs disparaissent derrière la montagne. Altérés de chasse, les zouaves descendent dans la vallée.

Les fugitifs se pressent incessamment pour échapper à l'ennemi. Les balles des Roumis tombent çà et là sur eux, accélérant encore leur fuite confuse. Des blessés, hommes, femmes, enfants, bestiaux, tombent, impuissants à fuir : et des cris, des mugissements, des plaintes de souffrance, viennent à travers l'espace jusqu'aux troupes établies sur les sommets d'Ackour.

La peuplade éperdue arrive enfin à Takleh, la première bourgade des marabouts, et là répand l'alarme. « Les chrétiens les suivent, tuant sans pitié ; avant une heure ils entreront dans le ravin du village. »

Mais Lalla-Fathma est dans Takleh, entourée d'une

foule kabyle : elle rassure les femmes et les enfants, les cache dans ses demeures, et promet à tous sa protection divine. A force de pitié pour son peuple en larmes, elle croit peut-être elle-même en son pouvoir céleste !

Quand les amours de leur cœur débordent leur raison, les femmes, musulmanes ou chrétiennes, mères, sœurs, amies, toutes celles qui aiment, s'exaltent jusqu'au sublime, et pour l'idole qu'elles adorent, oublient tout, même leur faiblesse de femme !

Les hommes kabyles s'arment pour un dernier combat. Leurs femmes, leurs enfants sont là : ils ne songent plus à fuir. Ils s'embusquent dans leurs maisons, autour du village, sous les arbres, et, le fusil au pied, chacun d'eux attend l'ennemi.

Les zouaves cependant vont toujours : savants de la guerre et des mœurs africaines, flairant razzia dans le pays dont le marabout les éloignait sans cesse, ils s'avancent au hasard, isolément, par vingt sentiers, mais tous dans la direction des fugitifs.

Quelques-uns arrivent ainsi jusqu'au ravin de Takleh, près du village ; sans regarder s'ils sont suivis, sans s'occuper des coups de feu qui les accueillent, ils pénètrent hardiment dans la bourgade kabyle.

C'est la consigne traditionnelle de leurs régiments, d'aller devant eux sans compter jamais ni l'ennemi, ni eux-mêmes.

Ils sont cinq zouaves : ils entrent. Mais aussitôt de toutes les maisons une nuée de Kabyles sort en armes et se jette sur eux. Les soldats se défendent comme ils peuvent

dans la ruelle même qu'ils ont envahie. L'un est tué ; tous les autres sont blessés : deux ou trois réussissent, malgré leurs blessures, à s'échapper à travers les balles.

Cependant de nouveaux zouaves en quête d'aventures, à la suite des premiers, arrivent du côté de Takleh, attirés par les coups de feu.

Les derniers venus sont quarante à cinquante hommes au plus, dont un clairon, sans officier. Les Illilten sont entassés par centaines, sur leurs maisons et autour de leur bourgade.

Ignorants du danger des leurs, les soldats s'arrêtent à la vue de cette foule, puis, sans commandement, par habitude, pour la forme, s'embusquent et de suite font feu sur l'ennemi. L'ennemi répond.

Mais les échappés du village arrivent, appelant au secours. En dépit du plomb kabyle qui siffle, les zouaves se rassemblent.

A paroles haletantes, les nouveaux venus racontent le danger de leurs camarades restés seuls et blessés dans la bourgade.

Cependant l'ennemi tire toujours : deux ou trois zouaves sont atteints : les autres hésitent, sans avancer, sans reculer, frémissants. Malheur ! seuls contre un village entier ! quarante contre une foule ! En quelques secondes les blessés augmentent : le clairon sonne en vain l'appel au secours, le cacolet, l'alarme ! Il sonne, sonne : rien ne répond ! sa fanfare éperdue retombe sans échos : l'horizon reste désert.

Tout à coup, à l'instant suprême, des uniformes débouchent d'un ravin : deux officiers d'état-major, les capitaines Desplats et Fourchault, suivis de quelques hommes, arrivent en courant.

De la Crimée à la Kabylie, tous les soldats d'avant-garde connaissent le capitaine Fourchault.

Un zouave, en deux mots, lui conte l'aventure, et montre les Kabyles entassés :

« Nos hommes sont là-bas ! — Eh bien, allons les chercher ! » répond le capitaine ; et tirant son sabre du fourreau, il se jette devant les soldats en criant :

« Clairon, la charge ! En avant ! »

Tous ensemble, les deux officiers en tête, partent au pas de course, en répétant : En avant ! en avant !

Une pente douce et découverte règne jusqu'au village. Tous vont criant, courant, descendant la montagne comme une avalanche.

Les Kabyles répondent par des hurlements, et, du haut des maisons, de chaque ruelle, de chaque arbre, font feu de tous leurs fusils.

Quelques soldats tombent, les autres courent toujours. Derrière eux, par hommes isolés, de nouveaux zouaves arrivent, et, suivant les premiers, descendent comme eux la montagne.

Les Kabyles, effrayés, croyant voir venir l'armée entière, s'enfuient de tous côtés. En quelques minutes les soldats sont maîtres du village, et du haut de ses maisons fusillent à leur tour l'ennemi, qui se sauve par groupes entassés.

Aussitôt le pillage commence : les vainqueurs se répandent en tous sens dans la bourgade. La moisson est riche cette fois : l'ennemi n'a rien emporté. Il y a du butin pour la division entière.

Des yatagans, des flissats, des armes de toute espèce, des fusils encore chauds du combat, sont semés dans les ruelles et les cours. Des haicks, des burnous, des tapis sont amoncelés dans les maisons. Des bijoux kabyles en argent ornés de coraux, colliers, bracelets, pendants d'oreilles, et jusqu'à des sacs remplis de douros ou de boudjoux, sont étalés sur les meubles. En armes, bijoux ou vêtements de luxe, chaque homme ramasse plus qu'il n'en peut porter.

Cependant le nombre des soldats grossit incessamment; aux appels de leur clairon, les zouaves arrivent de tous côtés. Chaque maison est explorée. Dans l'une d'elles, la plus grande, on découvre une foule entière enfermée et refusant d'ouvrir.

Un soldat court chercher un officier. Le capitaine Fourchault arrive bientôt, suivi d'un flot de zouaves ; tout d'abord il trouve pêle-mêle dans la cour de la maison huit ou dix Kabyles, couverts de branches vertes en signe de soumission, et Sidi-Thaieb lui-même, venu, lui aussi, au bruit des coups de feu et stoïquement assis à côté de sa mule.

En parcourant le village, les soldats ont découvert le cadavre du zouave tué au commencement de la lutte et deux blessés vivants encore, respectés par les Kabyles. Dans l'ivresse du combat, ils n'ont vu que le cadavre;

quelques-uns même ont pris ses blessures béantes pour des mutilations après la mort. Nul n'a réfléchi, ni à la légitimité de la défense, ni aux blessés retrouvés. La soif de vengeance les altère, et tous demandent, à grands cris, à fusiller les prisonniers.

Le capitaine Fourchault se place devant les captifs et rappelle les zouaves à eux-mêmes. Le sang versé en combattant est du sang de guerre : le sang versé après la lutte n'est que du sang de meurtre : il souille ceux qui le versent. Les soldats s'apaisent.

Un jour viendra ! Ces quelques vies humaines sauvées seront plus chères au souvenir du capitaine, que toutes ses gloires de combats ! Quand notre souveraine à tous, quand la mort vient, quand le cœur défaille sous la douleur, quand les jours écoulés défilent devant l'agonie, les clémences accomplies soutiennent l'âme ; car pour le voyage inconnu vers le monde inconnu, jusqu'aux pieds du juge, on se sent escorté par ses bienfaits.

Cependant la maison qui contient la foule des Kabyles est toujours fermée. Par les hautes fenêtres en meurtrières sortent des gémissements confus de femmes et d'enfants.

L'officier place sur le devant de la maison quatre zouaves, avec ordre de faire feu en cas de résistance, et charge deux hommes de chercher un bélier improvisé, pour enfoncer la porte.

En trois coups les deux battants tombent à l'intérieur.

Aussitôt une femme kabyle, petite, presque massive, mais belle encore, apparaît sur le seuil de la maison. Son

regard rayonne. Son visage est tatoué à la mode berbère. Elle est vêtue de fins burnous et couverte de bijoux.

D'un geste impérieux, elle écarte les baïonnettes des zouaves, s'avance hautaine, presque menaçante : puis tout à coup, apercevant Sidi-Thaieb, fait un pas vers lui et se jette dans ses bras.

C'est Lalla-Fathma.

Pendant quelques minutes, les soldats et les Kabyles la regardent en silence. Elle pleure par sanglots à côté du marabout.

Soutenue par son rang, exaltée par le danger, armée de toutes ses armes de femme, elle s'est jetée devant l'ennemi, comme un pontife pour sauver son peuple.

Mais à la vue de son frère, le pontife a fait place à la sœur. La prophétesse n'est plus qu'une femme captive !

Cependant, sur un signe du capitaine, quelques soldats pénètrent dans la maison et ramènent tour à tour des femmes et des enfants en pleurs, qui ne sortent de leur asile qu'en se laissant traîner par les mains.

Pendant ce temps les troupes arrivent en foule dans Takleh. Le bruit de la fusillade est parvenu jusqu'au camp de la division, et le général Jusuf a envoyé l'un de ses aides de camp, le capitaine de Villermont, pour ramener les soldats engagés isolément et lui rendre compte de ce qui se passe.

Le commandant Ammeler, venu avec le gros de son bataillon, prend le commandement de ses zouaves, défend aux hommes de mettre le feu nulle part, fait rassembler

tous les prisonniers, et place des gardes autour d'eux, afin de protéger les femmes contre les abus de la victoire.

Les soldats découvrent incessamment de nouveaux Kabyles, dans les maisons voisines de la demeure des marabouts. En quelques minutes, plus de deux cents prisonniers sont réunis autour de Lalla-Fathma. Un mulet de razzia est amené pour la prophétesse, et le commandant Ammeler la dirige, ainsi que tous les captifs, sur le camp du général Jusuf.

Près de quatre cents bœufs et un grand nombre de chèvres, de moutons, etc., destinés à augmenter l'ordinaire de la division, suivent le convoi jusqu'au camp. Les soldats gardent individuellement, selon les hasards de leur capture, les mulets, les chevaux et le butin.

Sidi-Thaieb, le frère de Lalla-Fathma, le chef des Illilten, accompagne le convoi des prisonniers. Ses richesses sont dispersées : sa sœur et toute sa famille sont captives : sa tribu est humiliée et ruinée ; lui-même ignore son sort. Il marche cependant à côté de sa sœur, silencieux, sans paraître souffrir, et déjà résigné.

C'est que la résignation est la grande vertu des peuples de l'Orient. Religieux plus que nous chrétiens, les musulmans, mieux que nous, savent subir le malheur ; mieux que nous, ils savent s'incliner devant des arrêts qu'ils ne peuvent comprendre, et leur tâche accomplie, se résigner sous la volonté de Dieu.

III. *Les prisonniers illilten au camp de Tamesguida.*— Le jour même, le général Jusuf envoie les captifs au camp

du maréchal, sous la conduite du capitaine Fourchault, escorté de trente soldats. Excepté la prophétesse, tout le convoi est à pied. Les enfants sont portés par les Kabyles prisonniers. Mais cet office maternel leur répugne outre mesure, et à maintes reprises le capitaine est obligé de les menacer, pour les empêcher de rendre aux femmes ces fardeaux inaccoutumés. Telles sont les difficultés du terrain que le convoi met huit heures à parcourir un trajet de quatre lieues, et n'arrive à Tamesguida qu'à la nuit close.

Le camp du maréchal est établi sur une crête dont les parois accidentées ne permettent que difficilement l'approche.

La nuit est noire et froide : le vend du nord souffle un brouillard imprégné de senteurs de fumée. Çà et là, dans le lointain obscur, les villages incendiés dardent des flammes rouges. Dans le camp, sur la crête de la montagne et ses premières déclivités, les feux des bivouacs éclairent sous des lueurs vagues un sol inégal et pierreux. Le gouverneur est devant sa tente, causant avec quelques officiers. Tout à coup le capitaine Fourchault arrive couvert de poussière, comme épuisé de fatigue : il s'incline devant le chef de l'armée :

« Monsieur le maréchal, dit-il, je vous amène Lalla-Fathma et deux cents prisonniers. »

Puis, sur la demande du maréchal, le capitaine raconte brièvement les combats et les captures de la matinée.

Presque aussitôt, une femme, enveloppée de burnous blancs, arrive sur un mulet, met pied à terre avec l'aide

de Sidi-Thaieb, et, appuyée sur son bras, suit le gouverneur sous sa tente.

Là, la prophétesse s'asseoit, regarde, sans affectation mais sans timidité, tous ceux qui l'entourent, puis répond d'une voix claire aux questions de l'interprète.

Le maréchal lui fait demander pourquoi les hommes de son village ont rompu la convention faite par son frère, en tirant sur les troupes françaises.

— Allah l'a voulu, dit-elle : ce n'est ni par ta faute, ni par la mienne. Tes soldats ont quitté leurs rangs pour pénétrer dans mon village. Les miens se sont défendus. Je suis ta captive. Je ne te reproche rien ; tu ne me dois rien reprocher. C'était écrit.

Le maréchal lui fait adresser encore quelques demandes sur la soumission prochaine de sa tribu : elle répond sans embarras à chaque question. Les officiers, les soldats et surtout les turcos se pressent afin de la voir. Elle ne cherche ni ne fuit les regards : puis toujours appuyée sur le bras de son frère, remonte sur son mulet et se dirige vers la partie du camp qui lui est assignée par les officiers du bureau arabe.

Derrière elle, les autres prisonniers, un instant arrêtés autour de la tente du maréchal, reprennent leur marche. Leur longue et triste foule défile lentement, suivant pas à pas la prophétesse. Les femmes et les enfants sont deux à deux, sur des mulets pris à côté de Tamesguida, au camp de la 3e division ; tous les hommes sont à pied.

Aux lueurs vacillantes des feux de bivouac, on voit

passer des femmes, hâves, fatiguées, pleurantes ou tristement résignées. Voici tantôt neuf heures qu'elles vont, sans manger, par des sentiers de torrents, à travers leur pays envahi, leurs bourgades incendiées, ruinées, vaincues, captives, sans autre espoir que la miséricorde d'un conquérant infidèle.

De fois à autres, un sanglot s'élève au-dessus des bruits du convoi; des petits enfants, à demi nus dans les bras de leurs mères, jettent en passant leurs vagissements de douleur. D'autres, plus âgés déjà, à pied, pendus aux mains de leurs pères, vont piétinant de fatigue, et à toutes larmes pleurent. Çà et là un mulet, épuisé sous son double fardeau, s'agenouille malgré son guide. Ceux qui le suivent, emportés les uns dans les autres par la pente du terrain, trébuchent aux pierres de la montagne ou roulent sur le sol. Une femme, un enfant tombent: et alors des cris, des gémissements, des murmures de souffrance montent de cette foule par rumeurs confuses.

Cependant le maréchal a donné aux officiers chargés des prisonniers l'ordre de faire préparer des tentes et des vivres. Mais à mesure du défilé successif de toutes ces souffrances sa sollicitude inquiète augmente. Il envoie successivement deux de ses aides de camp, avec ordre de surveiller eux-mêmes l'installation des captifs. Puis, à fin de compassion, troublé jusqu'au cœur, il appelle le lieutenant Bibesco, le plus jeune de ses officiers, et lui mettant la main sur l'épaule :

— Allez, mon ami, lui dit-il, allez de suite; faites-leur

porter mes vivres de campagne, tout ce que vous trouverez, tout ; donnez-leur cela vous-même.

Et, en achevant ces mots, il rentre brusquement dans sa tente, pour cacher l'émotion dont il ne peut se défendre !

— Ah ! ne vous en défendez pas, monsieur le maréchal. Pour un méchant qui sourit des émotions du cœur, des milliers d'hommes les respectent et les honorent. La sainte pitié peut voiler les yeux d'un chef sans les ternir. La bonté est fille de la force, et vous le pouvez demander à l'histoire : les seuls victorieux restés grands dans la mémoire des hommes ont grandi par leur clémence plus encore que par leurs conquêtes.

Grâce aux soins empressés de tous, officiers et soldats, quatre tentes sont dressées : de l'eau, des vivres sont apportés. Le général de Chabaud-Latour dirige lui-même les efforts de ses soldats du génie, qui se décuplent d'intelligence et de zèle, comme toujours. L'état-major entier du maréchal est là, surveillant tout. Les officiers font allumer des feux et distribuer les vivres; les soldats s'empressent en tous sens, ou forment autour des captifs un cercle silencieux et sympathique. La pitié du vaincu est la première gloire de la France.

Cependant les prisonniers sont entassés en un seul groupe, sur un tertre isolé, au centre du camp. Ils se tiennent serrés les uns contre les autres, comme des naufragés dont le navire sombre. C'est que tous les êtres de la création, les hommes comme les animaux,

se rassemblent et se pressent aux heures d'effroi.

Vainement les officiers des bureaux arabes s'efforcent de la voix et du geste pour séparer leur troupe amoncelée. Les hommes se détachent lentement, un à un ; mais plus on sollicite les femmes, plus elles se serrent éperdues autour de Lalla-Fathma. A la lueur des feux, on voit leurs mains s'étreindre aux vêtements de la prophétesse, comme les tourmentés de l'enfer à la barque du Dante.

Enfin Lalla-Fathma, entraînée par son frère, entre sous une tente. Aussitôt la foule des femmes et des enfants se précipite à sa suite. Vainement la tente se remplit, à déchirer sous le nombre : toutes veulent entrer. Vainement Sidi-Thaieb les sollicite de le suivre sous les tentes voisines, toutes restent là, muettes, passives, effarées. Celles qui n'ont pas pu trouver place sous l'abri de leur prêtresse tutélaire se tiennent contre la porte, serrées plus qu'un essaim d'abeilles. Pendant près d'un quart d'heure, les gestes, les paroles, tout est inutile.

Mais, aux prières de son frère, Lalla-Fathma donne quelques ordres à voix basse : aussitôt les femmes et les enfants qui sont en dehors suivent Sidi-Thaieb sous une tente voisine ; celles qui sont avec la prophétesse restent autour d'elle, malgré leur nombre, assises à terre, entassées à faire craindre qu'elles n'étouffent.

Des miasmes fétides planent sur cette foule, enfermée dans un étroit espace. Les enfants gémissent comme suffoqués ; plusieurs femmes s'évanouissent sous la presse et le manque d'air. On veut ouvrir la porte de la tente qu'elles

ont close, elles la retiennent à mains crispées. Le marabout et quelques Kabyles prisonniers sont obligés d'employer la force pour entraîner au dehors une partie des compagnes effarées de la prophétesse berbère.

Une première distribution de bisçuit leur est faite ; chacune des captives reçoit sa part en silence ; mais pendant quelques minutes toutes s'abstiennent de manger. A leurs yeux incertains et craintifs, on voit qu'un soupçon fatal combat en elles les tentations de la faim. Cependant les Kabyles et les enfants mangent déjà ; peu à peu toutes les imitent et broyent lentement quelques morceaux de biscuit cassés à grand'peine par leurs mains débiles.

Pendant ce temps des sentinelles sont placées autour des tentes occupées par les femmes, moins par crainte des évasions que pour empêcher les invasions galantes. Quelques soldats, ont témoigné à demi-voix d'une vive admiration pour les captives. Les tentes sont ouvertes ; le soldat français en campagne est plus séducteur encore que dans les jardins de nos cités, et sur payses ennemies, au soir d'une rencontre inespérée, sous la nuit, ses séductions pourraient devenir entreprenantes jusqu'à conquêtes forcées.

Peu à peu le silence se fait dans le camp. La lassitude apaise à la fois les angoisses des captives et la curiosité des soldats. Chaque femme s'installe de son mieux, entre ses voisines de chambrée : les enfants s'endorment les premiers, et le repos, sinon le sommeil, règne jusqu'au retour du soleil.

Le maréchal a donné des ordres pour que les prison-

nières et les enfants soient conduits, le lendemain, dans les villages de nos alliés, les Bouyoucef, qui les garderont jusqu'à la soumission définitive des Illilten. Les hommes resteront dans le camp, prisonniers sur parole.

Dans la matinée, des mulets sont amenés pour les enfants et les femmes. Avec l'aide des Kabyles ou des turcos, chacune d'elles s'installe sur sa monture à la façon des cavaliers, drapée dans ses burnous, depuis le col jusqu'aux pieds.

On peut voir au plein jour ce triste et misérable convoi. La plupart semblent rassurées désormais : elles ne pleurent plus ; mais leurs visages flétris ont gardé les traces de leurs angoisses passées.

Presque toutes ont des types de figure originairement beaux, de grands yeux noirs, des traits réguliers : mais on sent que des privations de toute nature ont étiolé ces populations misérables jusqu'à la famine. Quelques-unes ont des goîtres, ce fléau des montagnards. Toutes ont un aspect chétif. Leurs faces sont pâles, hâves, maigres, sans chairs. On dirait que leurs veines appauvries ne roulent qu'un sang décoloré, sans chaleur et sans vie.

Leurs vêtements sont négligés, sales et en lambeaux. Leurs cheveux s'échappent en tous sens, dépeignés, mal retenus sous des foulards de soie mal noués à leur tête. Mais toutes ont aux oreilles des bijoux en argent, ornés de coraux : quelques-unes ont deux anneaux à chaque oreille, l'un en haut, l'autre en bas. Leurs burnous sont attachés par de grandes broches en argent. Elles

ont des bagues aux doigts, des bracelets aux jambes.

Seule la prophétesse, formant disparate avec son peuple, est soignée jusqu'à l'élégance. Malgré son embonpoint exagéré, ses traits sont beaux et expressifs. Le kolh étendu sur ses sourcils et ses cils agrandit ses grands yeux noirs. Elle a du carmin sur les joues, du henné sur les ongles, des tatouages bleuâtres, épars comme des mouches sur son visage et ses bras; ses cheveux noirs, soigneusement nattés, s'échappent d'un foulard éclatant, noué à la façon des femmes créoles des Antilles; des voiles de gaze blanche entourent son col et le bas de son visage, remontant sous sa coiffure comme les voiles de la Rebecca d'Ivanhoe; ses mains fines et blanches sont chargées de bagues. Elle porte des bracelets, des épingles, des bijoux plus qu'une idole antique.

Pendant quelque temps, le convoi reste dans le camp, attendant l'ordre du départ. Tous les prisonniers illilten, tous nos alliés kabyles et la plupart des turcos, se pressent en foule autour des prisonnières. Entre ces hommes divisés d'intérêts, d'existence ou de tribus, mais tous enfants de même race, on sent que les liens d'une commune patrie se resserrent devant les souffrances de leurs femmes et de leurs enfants. Les uns aident les captives à s'installer sur les mulets qui les portent, leur serrent les mains en signe d'adieu, ou leur parlent doucement à voix amicales et consolantes, à gestes attendris; d'autres, des pères, des frères, des époux sans doute, rattachent çà et là une broche qui s'échappe, quelque foulard dénoué, quelque bournous

entr'ouvert : comme au sortir du bal, un mari ferme d'une main attentive les vêtements de sa jeune femme. Quelques-uns quittent en hâte un des burnous qui les couvrent, et chacun d'eux vient pieusement étaler sa dépouille sur les épaules d'une mère, d'une sœur, d'une fiancée, de celle qu'il aime plus que lui-même.

Mais le plus grand nombre entourent la prophétesse, et chacun tour à tour baise respectueusement une main qu'elle tend, au hasard, avec l'aisance sacerdotale d'une femme née pour les hommages.

Les turcos passent confondus avec les Kabyles, non moins respectueux que leurs coreligionnaires. La prêtresse mahométane leur abandonne ses doigts à baiser, ainsi qu'aux hommes de son peuple, et de fois à autres daigne murmurer sur l'un d'eux une parole amicale. Tous la quittent en s'inclinant, comme des fidèles bénis et contents de l'être.

Les soldats français, attirés par curiosité sur le passage du convoi, se pressent afin de voir Lalla-Fathma. Ils arrivent silencieux tout d'abord, pitoyables aux souffrances d'un ennemi vaincu. Mais bientôt leur foule, peu respectueuse par naissance, parodie un à un les gestes onctueux de la prophétesse. La captive respectée n'est plus qu'une prêtresse de théâtre. La pitié s'efface ; la troupe perd ses égards généreux devant les allures protectrices de la souveraine maraboute : ce long baisement de mains fait courir de proche en proche tout un flot de lazzis à mots peu couverts ; et le rire français, le vieux rire contempteur

des vaines parades, éclaire seul désormais les figures martiales et railleuses des soldats.

Le convoi s'ébranle enfin. Kabyles et turcos l'escortent en silence jusqu'à l'extrémité du camp, et reviennent à leurs postes divers. La crête de Tamesguida reprend son aspect de la veille.

IV. *Soumissions des Beni-Ithouragh, Illilten, Illoula-ou-Malou, Idjer.* — Le jour même, et pendant la matinée du lendemain, les envoyés successifs des Illilten, des Ithouragh, des Illoula-ou-Malou, des Idjer arrivent au camp, porteurs des soumissions de leurs tribus.

Les Illilten se rendent les premiers. Leurs chefs et une partie de leurs femmes et de leurs enfants sont captifs. La plupart sont ruinés. Ils ont perdu leurs principaux guerriers, tués à la prise de Takleh : une foule de blessés encombre leurs villages. Silencieux et mornes, ils arrivent au camp le lendemain de leur défaite, et se rendent à merci.

Les trois autres tribus les suivent de près. Tous acceptent, sans réserve, les conditions qui leur sont imposées. La séance de soumission est la même que pour les tribus précédentes. Les Kabyles ne débattent que la quotité de l'amende, et souscrivent en silence à tout le reste.

Le maréchal ne profite outre mesure, sur aucune des quatre tribus, de la victoire remportée. Comme tous les autres Berbers, les Kabyles du rocher sont moins des vaincus qu'il veut exploiter, que des sujets nouveaux qu'il recherche, pour concourir au progrès de la colonie.

En présence de l'invasion actuelle, qui a ruiné pour un temps leurs territoires, le gouverneur général de l'Algérie n'impose aux tribus du rocher qu'une amende inférieure à celle des autres tribus kabyles.

Les nouveaux venus circulent pêle-mêle avec les contingents qui les ont combattus. On ne distingue les uns des autres qu'aux fusils, que nos alliés portent fièrement aux épaules, en signe de coopération triomphale.

Le camp de Tamesguida renferme des spécimens de toute la race berbère algérienne, qui passent confondus sous un aspect uniforme à première vue. La plupart sont de haute taille, un peu au-dessus de notre moyenne française, maigres, mais bien proportionnés, et annonçant la force. Tous sont vêtus de burnous de laine, sales, jaunâtres et souvent déguenillés : leurs figures présentent le type général des races du nord d'Afrique : c'est-à-dire un visage bruni par le soleil, aux traits grands et réguliers, aux yeux et aux cheveux noirs, au nez droit ou légèrement busqué, à la barbe rare, aux dents blanches sous des lèvres fortement dessinées. Quelques-uns, mais plus rares, ont l'œil bleu, les cheveux blonds, le teint clair des peuples du Nord.

Cependant, en comparant avec attention ces groupes divers, on distingue, à se tromper rarement, les hommes du rocher de ceux de la Kabylie proprement dite, comme on distingue les Berbers de la haute Kabylie de ceux de la basse montagne, et ces derniers des Arabes des plaines.

Les Kabyles du rocher, ceux qui vivent au pied du

grand Djurjura, dans la montagne même, parmi les neiges, ont généralement une allure plus sauvage que les autres Berbers.

Comme presque tous les habitants des hautes montagnes, ils sont plus grêles, plus petits, plus débiles que leurs congénères de la Kabylie inférieure. Le type du Nord est plus fréquent parmi eux. Beaucoup ont les yeux bleus, le poil roux ou blond-blanchâtre; leurs faces sont généralement plus pâles, plus ternes; quelques-uns sont presque albinos. On dirait qu'ils ont été pâlis aux froides neiges de leurs glaciers. La plupart sont maigres, et comme exsangues. Leurs figures appauvries révèlent les privations, la fatigue et la misère. Plusieurs ont la gorge déformée par des goîtres, qui chez quelques-uns atteignent des proportions monstrueuses. Cette excroissance difforme, fille des brouillards ou des eaux neigées des rochers, pend de leurs cols sur leurs burnous, sans paraître les gêner plus qu'un nœud de cravate européenne.

Leurs vêtements sont plus misérables que ceux des autres Kabyles, plus sales, plus déchirés par l'usage et l'indifférence. Ils ont plus de tatouages aux bras et à la face. Leurs figures sont moins mobiles, moins intelligentes, moins humaines en un mot. Soit allure ordinaire, soit tristesse accidentelle apportée par le malheur, une sorte d'hébêtement passif voile leurs regards. Les représentants des Beni-Raten, des Yenni, etc., en traversant le comp au lendemain de leur défaite, avaient une démarche de vaincus résignés, mais fiers: les envoyés des Illilten,

des Ou-Malou, etc., n'ont que l'attitude craintive, mais farouche, de sauvages domptés.

Les soldats berbers de Jugurtha, leurs aïeux kabyles, les Cimbres de Marius, les Scotts ou les Picts de l'antique Angleterre, devaient avoir en traversant Rome derrière les consuls vainqueurs, cet aspect farouche, ces regards effarés, cette allure fauve, qui faisaient tressaillir d'effroi les matrones romaines.

Les soldats, habitués aux amitiés expansives des Beni-Raten et de nos alliés divers, accueillent les nouveaux venus comme les autres ; puis, sans tenir compte ni de leurs natures plus sauvages, ni de la fraîche date de leurs amitiés, leur jettent en passant, comme aux autres, des paroles incomprises, amicales dans le fond sinon dans la forme. Les montagnards restent silencieusement passifs : la crainte enchaîne leurs paroles et leurs gestes ; mais aux échappées soudaines, aux éclairs de leurs regards, on sent que leurs haines farouches survivent tout entières : quelques-uns même murmurent à voix basse des paroles de menace, que les vainqueurs laissent tomber sans réponse.

Ainsi, au lendemain de leur soumission définitive, un soldat passant au milieu d'un groupe d'hommes du rocher, frappe doucement l'épaule d'un vieillard illilten, en lui disant d'une voix amicale :

« Amigo, à présent, vieux Chinois ! »

Le Kabyle répond à voix sourde et grondante en montrant le fusil arabe de l'un de ses voisins :

« Amigo ! macache barout !

Ami ! parce que la poudre manque ! »

Le soldat sourit dédaigneusement et suit son chemin sans répondre.

Aux vaincus, comme aux enfants, comme aux vieillards chagrins, les paroles sont permises. En Kabylie, *non moins qu'ailleurs*, il est de vieux hommes dont la turbulence sénile se répand quelquefois en défis ridicules. Rodomonts quinteux, qui le plus souvent n'ont jamais eu que des velléités guerrières — sans combattre : — qui dépensent en paroles la fanfaronnerie impuissante que leur ont laissée les années : qui, dans les salons, *dans les banquets*, partout, ne savent que croasser la discorde : qui, ne pouvant plus rien par eux-mêmes, se consument d'efforts pour exciter les jeunes hommes aux combats ! Mais les jeunes hommes suivent leurs voies sans répondre. Une étincelle tombée d'un tison qui s'éteint, n'a pas chaleur assez pour rallumer des haines infécondes et consumées ! Aux enfants comme aux vieillards, les paroles sont permises.

CHAPITRE X.

1. Dissolution de l'armée expéditionnaire. — 2. Départ de Tamesguida. Passage à travers la grande Kabylie. — 4. Fort Napoléon. — 5. Passage à travers la basse Kabylie. — 6. Embarquement à Dellys. — 7. Arrivée à Alger. — 8. Examen de la campagne et de ses résultats.

I. *Dissolution de l'armée expéditionnaire.* — La Kabylie du Djurjura n'existe plus à l'état de nation indépendante. Toutes les tribus berbères algériennes sont domptées ; toutes ont reconnu sans réserve la domination de la France; toutes ont livré des otages et payent déjà la contribution de guerre.

L'armée expéditionnaire n'a plus rien à faire en Kabylie. Le 14 juillet, le lendemain de la dernière soumission, de celle des Beni-Idjer, elle se dissout : chaque corps de troupes rentre dans ses garnisons respectives.

La division Renault va camper à Fort-Napoléon.

La division Mac Mahon traverse le territoire des Beni-Idjer, afin de sceller par l'occupation armée l'acte de soumission à la France, et se disperse sur Constantine et sur Oran, ses deux centres.

La division Jusuf rentre dans la province d'Alger.

La division Maissiat retourne à Constantine.

La cavalerie du colonel de Fénelon revient à Alger.

Les trois corps d'observation des colonels d'Argent,

Marmier et Drouhot sont déjà dissous et en route pour leurs garnisons.

Les contingents kabyles se dispersent et rentrent dans leurs foyers.

La campagne est close.

De son côté, le maréchal se dirige sur Alger en passant par Fort-Napoléon. Précédé d'une compagnie de chasseurs d'Afrique et suivi de son seul état-major, il traverse à cheval toute cette Kabylie du Djurjura, naguère en armes.

II. *Départ de Tamesguida.* — Dès le matin le camp de Tamesguida est levé. L'aride montagne se découvre peu à peu des tentes, des chevaux et de la foule qui l'encombraient. Les pierres grises du sol reparaissent tristes et nues, comme avant l'arrivée des troupes.

Chacun dit adieu à ces montagnes, à ce Djurjura neigeux, qu'il ne doit plus revoir. Chacun le regarde d'un dernier regard, comme en partant on suit des yeux la terre de la patrie. Au-dessous du pic même de Tamesguida, les nuages entassés couvrent d'un immense brouillard la Kabylie tout entière; mais l'horizon d'en haut est limpide et pur. Le ciel bleu de l'Orient garde encore çà et là quelques étoiles pâlissantes, qui s'effacent demi-noyées dans la clarté de l'aube, ainsi que des naufragés dans les flots de l'Océan.

Vers le nord, par-dessus les nuages, la Méditerranée se perd dans un lointain vaporeux et bleuâtre. Ses flots bleus se confondent avec l'azur du ciel.

Au sud, le Djurjura ferme l'horizon: sa muraille désolée apparaît si distincte, qu'on pourrait compter un à un les

rochers de ses parois. Les feux dorés du soleil levant éclairent déjà ses crêtes ; quelques filons de neige brillent à reflets d'argent, tandis que les masses sombres de la montagne, encore ensevelies dans le demi-jour de l'aube, se dressent, vaguement éclairées d'une lueur transparente et purpurine.

Les chevaux descendent lentement la pente pierreuse de Tamesguida. La brume prend tout : c'est à peine si on découvre autour de soi, répandues sur les premières déclivités, les tentes de la division Renault, qui déjà s'éveille pour le départ.

Les nuages, courant par brouillards rapides, aveuglent les yeux sous leur fine poussière. Chevaux et cavaliers, perdus dans cette pluie brumeuse, se suivent pas sur pas, descendant la montagne au hasard.

Bientôt, cependant, le soleil monte ; sous ses rayons victorieux, les nuages s'évaporent ainsi que des fumées.

Les crêtes de la Kabylie, hérissées de villages, reparaissent au-dessus du brouillard qui les noie, comme en pays inondé, les toits des maisons sortent rares et disséminés de l'horizon des flots.

Les vallées seules gardent encore une mer de nuages qui dort dans leurs gouffres, blanche et roulée sur elle-même, par flocons immobiles.

Peu à peu les crêtes se multiplient aux regards ; les vallées mêmes se découvrent, et les montagnes africaines, dépouillant leur voile matinal, reparaissent avec leurs villages rougeâtres, leurs arbres disséminés, leurs

pentes jaunes et nues tachetées de verdure, leurs vallées ombragées.

III. *Passage à travers la Kabylie.* — Depuis Tamesguida jusqu'aux frontières des Menguillet, sur les territoires des Ithouragh, des Bouyoucef, etc., de toutes les tribus qui habitent les rochers, le pays offre un aspect uniforme, aride et désolé.

Presque partout des buissons rabougris de lentisques, des chênes nains, des oliviers sans culture, étendent pêle-mêle leurs feuilles clair-semées et poudreuses. Çà et là quelques frênes épars dressent dans le ciel leurs troncs couverts de feuilles, mais sans rameaux, taillés à toutes les branches comme des moignons. Par places, la terre s'étale, pierreuse, grisâtre et nue.

De tous côtés, entre les pousses grêles des lentisques, à l'ombre des frênes, sous le soleil, on voit des cimetières kabyles abandonnés ou en exercice. Les pierres dentelées de leurs tombes blanchissent entre les herbes séchées, comme des ossements funèbres échappés des sépulcres. Morts ou vivants, les Berbers n'habitent que les crêtes de leurs montagnes.

Les villages sont rares, pauvres, sans jardins, sans vergers, sans murs d'enceinte qui les entourent. Leurs maisons inégales, basses, mal construites, sont entassées en désordre, deux par deux, ou une à une, à la file. La crête qui les porte est souvent trop étroite pour donner place à deux demeures humaines, trop abrupte pour qu'un Kabyle lui-même puisse construire sa masure sur ses déclivités à

pic. Chaque toit de maison ondule en tous sens comme une houle : ses tuiles épaisses, irrégulières et mal enchevêtrées, sont défendues contre les vents de la montagne, par des pierres posées à distances inégales.

Les intérieurs de chaque héritage sont misérables. Les cours sont étroites et infectes; les maisons informes, les chambres, percées au hasard de portes basses et de meurtrières, sont entourées de murs non crépis, sans dalles à terre, nues ou garnies de meubles boiteux, de poteries ébréchées, de guenilles fétides et pendantes. Dans ces demeures obscures, des femmes et des enfants, hâves et chétifs, grouillent pêle-mêle avec des bestiaux décharnés comme leurs maîtres.

Sur les hautes pentes de chaque crête, quelques orges encore debout, quelques arbres disséminés, couvrent mal un sol pierreux dont l'humus, entraîné par la rapidité des pentes, descend peu à peu dans le fond des vallées.

Sur cette nature désolée, le soleil d'Afrique flamboie. Dès huit heures du matin ses rayons de feu brûlent l'horizon. Çà et là, sous les orges, une caille chante son chant monotone : quelques rares oiseaux, sans couleur, voltigent silencieusement d'un buisson à un autre, et, dans le lointain des airs, des vautours perdus tournent par lentes spirales. Tout est morne et triste.

Mais dans les vallées ou les ravins, l'œil découvre une verdure éclatante. Des figuiers, des oliviers, des chênes à glands doux, des grenadiers, croissent épais et serrés plus que dans un verger d'Europe. Des lauriers étalent leurs

buissons de verdure et leurs fleurs roses, qui neigent la terre autour d'eux, comme un autel de village au lendemain d'une fête. Des eaux circulent, détournées en mille canaux par les mains industrieuses des Kabyles : des légumes apparaissent cultivés comme par des maraîchers de France, autour d'une grande ville. On sent que la vie agricole, la seule richesse de la Kabylie rocheuse, n'existe que dans le fond de ces gouffres, avec les terres végétales que les eaux des hivers arrachent aux flancs dénudés des montagnes.

A mesure qu'on s'éloigne du Djurjura rocheux pour se rapprocher du territoire des Beni-Raten et de la basse Kabylie, la terre végétale reparaît sur les hauteurs ; le rocher nu ne se montre plus que rarement : les crêtes et les pentes deviennent moins abruptes, moins pierreuses, moins arides. Les arbres augmentent : les oliviers, les figuiers, les frênes, les orges et les blés, remplacent les buissons de lentisques et les chênes nains. Sur toutes les déclivités des montagnes, des fontaines, protégées par des demi-dômes blancs comme des niches de saints, répandent leurs eaux rafraîchissantes bordées d'arbres et de verdure. Des haies cultivées séparent les héritages. Les récoltes sont plus abondantes, les arbres sont plus vivaces, plus forts, plus verts. Les vallées ne sont plus désormais la terre exclusive des cultures.

Sur les crêtes, les villages ont autour d'eux des jardins remplis de légumes et de vignes ; des champs entiers de figuiers, d'oliviers et d'arbres cultivés. Les maisons sont

plus vastes, mieux bâties, plus espacées les unes des autres. Les populations ont un aspect moins chétif et moins misérable; les bestiaux sont plus nombreux et plus charnus. Bêtes et gens vivent toujours confondus d'existence, mais on sent que pour les uns et les autres, la vie est meilleure et moins sauvage.

Sur toute la route suivie par le maréchal et son état-major, depuis Tamesguida jusqu'à Fort-Napoléon, les Kabyles, attirés par le bruit des chevaux, sortent de chaque village. Leur attitude ne trahit le plus souvent qu'un empressement curieux, sans amitié comme sans crainte. Les hommes et les enfants se rangent en haies à l'entrée de leurs bourgades ; çà et là, dans l'ombre d'une porte demi-close, quelques têtes de femmes, aux cheveux en désordre, apparaissent demi-effarées, demi-curieuses : tous suivent longtemps des yeux, en silence, le convoi qui s'éloigne.

Souvent l'interprète principal de l'armée, M. Shousboe, leur adresse en passant, de la part du maréchal, des questions sur leurs besoins. De fois à autres, l'un d'eux élève une réclamation individuelle, pour un mulet, une vache, disparus depuis la soumission de sa tribu ; le plus grand nombre répond aux demandes de l'interprète par des gestes de dénégation silencieuse, ou par des paroles amicales, mais brèves.

Dans le pays des Beni-Raten et des tribus soumises par les premiers efforts de la campagne, les travaux ont repris, comme avant notre arrivée. Des troupeaux de bestiaux, gardés par des enfants ou des vieillards, paissent sur les

lancs des montagnes ; çà et là un Kabyle entoure de paille e tronc malade d'un figuier ; un autre bâtit un mur de soutènement au pied d'un olivier dont les pluies dégarnissaient les racines ; des enfants coupent à la faucille des orges plus que mûrs. Dans les villages, des femmes assises à terre, devant les portes de leurs maisons, écrasent du grain sous un moulin de pierre, ou façonnent des tuiles et des poteries à formes diverses.

Les populations ne se dérangent qu'à peine au passage de leurs alliés. Les Français sont déjà pour elles comme des voisins connus, qui circulent librement à travers leur pays, sans qu'elles s'inquiètent de leur départ ou de leur arrivée. Une partie des hommes est employée à la construction de Fort-Napoléon, ou déjà répandue, pour les travaux de la récolte, dans la basse Kabylie et la Mitidja. Leur parti est pris, leur existence est tracée : la plupart vont s'engager à Alger pour les travaux de l'hiver.

Flatterie politique ou croyance réelle, un de leurs amins se propose de faire élever ses enfants dans la foi des chrétiens.

« Il y a longtemps, dit-il, avant le prophète, les aïeux de nos aïeux avaient la religion de la croix comme les Francs d'Europe ; nos enfants reprendront la religion de nos pères. »

Depuis le territoire des Menguillet jusqu'à Fort-Napoléon, la route est faite ou tracée, carrossable partout, destinée à traverser la grande Kabylie par le Djurjura lui-même, pour rejoindre Aumale et Bougie. Son méandre sinueux,

suivant les crêtes des montagnes, est couvert de soldats et de Kabyles qui travaillent simultanément. D'Ichériden au fort, tout est déjà terminé : les chevaux reprennent leurs allures des plaines sur ce large chemin qui ne fuit plus sous leurs pieds.

Chacun s'arrête, en passant, sur le champ du combat d'Ichériden ; chacun cherche des yeux les barricades kabyles. Mais les barricades ont disparu, comme au lendemain d'une émeute parisienne. Les poutres et les portes servent pour la construction du fort ; les bois sont sciés et rangés pour l'hiver ; les pierres sont dans la route. Tout est en ordre comme en pays de France. Çà et là, dans les buissons de lentisques, on découvre encore quelques lambeaux abandonnés d'uniformes français, coupés pendant le combat même, par le scalpel hâté des chirurgiens d'ambulance. La carcasse dénudée du cheval du général Bourbaki gît là, vestige solitaire du courage et des dangers de son maître.

Vingt jours à peine ont passé sur la terre funèbre, où saignaient tant de blessures, et voici déjà que les os blanchis d'un cheval trahissent seuls le champ du combat! Vingt jours à peine ont passé sur la mémoire des hommes, et voici déjà que de tout ce bruit humain qui remplissait l'Algérie, quelques deuils silencieux, quelques lignes oubliées d'un bulletin de guerre consacrent seuls le souvenir de cette journée. Et bientôt, quand les pères raconteront à leurs enfants cette Kabylie tombée sous leur effort, les enfants écouteront d'une oreille dédaigneuse et ce combat oublié et cette gloire morte ! Comme nous sommes peu de

dans son burnous, sous la voûte étoilée, à côté d'un feu de bivouac, et dort là, au milieu de ceux qu'il combattait la veille, fidèle à sa parole et confiant dans la nôtre. C'est qu'entre certaines races humaines, ardentes et passionnées, mais loyales, il y a une communion de sentiments généreux, qui leur donne confiance réciproque.

Presque toutes les tribus de la grande Kabylie, naguère insoumise, ont ainsi des représentants divers dans le camp d'Aït-el-Hassem.

Les *Beni-Boudrar* viennent les premiers avec leurs blocs de neige : leur pays touche à celui des Beni-Yenni ; par un de leurs chefs, ils sont en relations fréquentes avec Alger ; beaucoup connaissent des turcos. Ils viennent plus nombreux que les autres. Mais ils arrivent d'abord isolément ou par groupes de villages, et ce n'est qu'au bout de quelques jours que leur soumission est réglée définitivement.

Après eux et comme eux montent les *Beni-Ouassiff* : avant de venir, ils ont eu sur leur territoire, entre eux, guerre civile et combat ; mais le parti de la paix a triomphé, et tous arrivent successivement.

Derrière les Beni-Ouassiff vient se rendre à merci l'un des marabouts ou chefs principaux de la Kabylie, Sidi-Djoudi. Pendant plusieurs années, Sidi-Djoudi a été le bach-aga de la France ; à ce titre et pour ses services, il a même reçu des indemnités considérables. Mais au commencement de la campagne, tout à coup, ce chef, suivi de sa famille, a déserté la cause française et s'est jeté ouvertement dans la guerre. Abandonné par ses compatriotes eux-mêmes,

sant ainsi pour la France une économie matérielle de centaines de mille francs.

Sous leur direction, les soldats du génie conduisent tous les travaux du fort. Ils se multiplient de zèle, d'intelligence et de probité sévère. Déjà les murs et les bastions s'élèvent, par places, jusqu'à deux mètres de hauteur, les fossés des fondations sont creusés autour de l'enceinte de la forteresse, sur plus de deux kilomètres de développement. On peut comprendre sur le sol tous les bâtiments que le fort abritera.

Ici s'élèvent, à moitié construits, les logements des officiers, les casernes des soldats, la maison des hôtes, les écuries des chevaux, etc. Les magasins de vivres, de fourrages, de munitions, les ateliers de travail, les bâtisses des fontaines sortent du sol ou sont tracés sur la terre.

Outre ces constructions définitives, des baraques en bois de toutes grandeurs servent temporairement de casernes aux troupes ou abritent des munitions, des vivres, des outils. Un parc d'artillerie renferme les canons de la forteresse future. Un village entier de cabanes en planches ou de gourbis de feuillages, donne asile à des cafés, des gargottes, des boutiques remplies de tous les demi-luxes de la vie civilisée.

Autour de la forteresse, ou dans son enceinte même, une foule d'hommes, d'animaux, de soldats, de Kabyles, de citadins, de femmes et d'enfants, s'agite dans un mouvement bruyant et confus. Chacun des êtres de cette foule court vers un but individuel ; mais chacun, dans sa sphère, participe à la construction du fort, et, comme l'abeille d'une ruche gigantesque, vient entasser là sa récolte ou son travail.

Des diligences et des omnibus arrivent de tous les centres voisins de la Kabylie, remplis d'ouvriers, de marchands et de provisions. Des prolonges du train roulent à grands bruits, pleines de ferrures, de zinc, de madriers, d'outils, qu'elles apportent en quatre jours de la capitale algérienne jusqu'à Souk-el-Arba. Des Arabes passent lentement conduisant des chevaux, des mulets, des chameaux qui portent des poutres, des planches, des vivres, des objets de toute nature venus d'Alger par la mer et Dellys. Des Kabyles marchent à grands pas, poussant devant eux, à la main, comme on pousse une charrette embourbée, des ânons chétifs qui ploient sous l'amicale pression de leurs maîtres. Chaque bête trottine, ensevelie sous une pyramide de fagots destinés aux fours à chaux, ou porte aux deux côtés de son maigre dos deux paniers de paille, étroits à ne rien tenir, et à moitié remplis de pierres à plâtre ou à construction tirées de la Kabylie même.

Une légion de charpentiers, de tailleurs de pierre, de forgerons, de maçons, etc., civils et militaires, bruit sur les constructions. Autour des travaux ou dans les cabarets, les Européens s'agitent d'un mouvement continuel et presque fébrile, causent bruyamment entre eux, s'appellent sans cesse d'un mur à un autre ou chantent à demi-voix les refrains de la patrie. Les Kabyles et les Arabes, qui leur servent d'aides, sillonnent lentement la foule, impassibles, silencieux et toujours drapés dans leurs longs burnous.

Depuis l'aube jusqu'au soir, à travers la poussière, le soleil et le travail qui règnent sans trêve, les cafés, les ca-

barets et les gargottes sont incessamment remplis : des ouvriers et des soldats chantent attablés. Dans ces officines de gaieté bruyante, l'argent de chacun se répand en plaisirs : le travailleur soldé du matin, le riche du jour partage ce qui lui reste avec le riche de demain : et des rires, des chants joyeux, des senteurs de victuailles en fusion planent incessamment sur la montagne kabyle, comme dans les faubourgs populeux d'une cité de France.

Partout où le Français s'implante, il implante avec lui son cabaret et sa gaieté prodigue. C'est son génie national d'avoir foi dans sa force quotidienne et de répandre au jour le jour ce que Dieu lui donne : d'émietter ses heures aux bluets de son chemin, son pain aux pauvres de la route, sa joyeuse humeur à tous les vents, sans calculer jamais ni le temps, ni le pain, ni l'avenir ; de vivre, ici-bas, à la façon des cigales insoucieuses et des gais oiseaux, plutôt que de la vie souterraine des prévoyantes mais tristes fourmis.

Des épargneurs ou des prodigues, des fourmis ou des oiseaux, lesquels sont les sages, lesquels sont les fous ? Dieu seul le sait, car la mort vient pour tous. Mais, quoi qu'on en dise, gardons, gardons comme un trésor et notre humeur joyeuse et nos élans charitables, car partout, d'un pôle à l'autre, c'est la force sympathique de notre peuple aimé.

V. *Passage à travers la basse Kabylie.*— De Fort-Napoléon, le maréchal se dirige sur Dellys où un steamer l'attend pour le porter à Alger. Seize lieues de route à travers la basse montagne séparent Souk-el-Arba de la Kabylie. C'est l'étape d'une journée pleine.

Depuis le fort juqu'au bordj de Tizi-Ouzou, sur 33 kilomètres environ, la route récemment faite par l'armée, rend la course facile et rapide. Dans la vallée du Sébaou, le chemin traverse le camp de Sikhou-Meddour qui, depuis deux mois, sert, ainsi que Tizi-Ouzou, de dépôt provisoire à l'armée expéditionnaire ; le camp s'est peu à peu transformé en village.

Bientôt le bordj apparaît avec ses vieilles constructions à la turque, blanches sous leurs terrasses aux murs dentelés. Autour du bordj, de tous côtés campent des compagnies en route pour le retour : on retrouve çà et là des figures sympathiques, entrevues naguère dans les villages ennemis. Quelques soldats portent encore au dos des armes kabyles, trophées de la campagne : mais le gros du butin a déjà filé, comme ils disent, sur les mulets de retour ou plus souvent dans la bourse avide du premier cantinier rencontré sur la route. Tous reviennent joyeux, brunis par le soleil, les barbes longues, beaux de la fatigue et du hâle de guerre.

Une compagnie de soldats rapporte sur une civière le général de Ligny dont la blessure fait craindre une guérison lente et douloureuse : le chirurgien principal de l'armée d'expédition, le docteur Bertherand, escorte le blessé et combat ses souffrances avec une sollicitude attentive.

De Tizi-Ouzou, le maréchal et son état-major traversent, aussi vite que le permettent les chemins kabyles, toute la partie de la basse Kabylie, qui règne jusqu'à Dellys et la mer.

Plus on s'éloigne du Djurjura rocheux pour descendre vers la Méditerranée, plus les montagnes s'abaissent : les plaines montueuses succèdent peu à peu aux crêtes étroites de la haute Kabylie ; les vallées sont plus larges et moins profondes ; les précipices deviennent des vallons. La terre végétale remplace les rochers stériles de la haute montagne ; c'est à peine si, de loin en loin, une roche isolée dresse encore au-dessus du sol sa pierre aride et nue.

Le Sébaou ne roule plus enfermé dans le fond d'une gorge étroite, bouillonnant de cascade en cascade, sur un lit de galets roulés dans ses flots : sa vallée s'est agrandie ; ses eaux rares serpentent lentement à travers une plaine de sables, semée çà et là de buissons et d'arbres isolés. A l'étendue dévastée de ses rives, on voit que ses flots d'hiver doivent s'étaler souvent sur plus d'un kilomètre de largeur.

Avec le sol, le climat se modifie. Une chaleur torride remplace l'air vif de la campagne. Les neiges du Djurjura ne sont plus là pour rafraîchir l'atmosphère embrasée du ciel de l'Afrique. Les hauts rochers de la montagne n'arrêtent plus les vents du désert, et aux moindres brises la poussière sablonneuse du sol africain passe dans l'air comme une pluie de cendres chaudes.

Avec le sol et le climat la végétation change. Les figuiers, les oliviers et les frênes de la haute Kabylie disparaissent peu à peu ; il n'y a plus d'arbres qu'autour des villages : les orges, les blés et les champs de pâture règnent presque seuls.

Avec le sol, la végétation et le climat, se modifient

toutes les crêtes rocheuses qui dominent le pays des Beni-Mellikeuch ; ce sont les contingents des Illilten, des Ithouragh, des Bouyoucef, accourus contre le général Maissiat, au secours des Mellikeuch.

Le 27, dès le matin, la division se met en marche pour le col de Chellata, l'une des deux gorges accessibles, qui traversent du sud au nord les rochers du Djurjura, en face de l'armée expéditionnaire du maréchal. Le vent du désert, le sirocco souffle ; le chemin est si pénible que l'avant-garde de la division, arrivée dès sept heures du matin, n'est rejointe par l'arrière-garde qu'à une heure et demie.

Les crêtes qui entourent le passage de Chellata sont larges et accessibles à la cavalerie ; mais l'entrée même du col est commandée par un rocher difficile, connu dans le pays sous le nom de *Tisibert*. Élevé, considérable, à flancs escarpés, le Tisibert est couronné par une muraille naturelle, qui le rend presque impraticable. La division Maissiat le trouve flanqué en outre, par des ouvrages kabyles percés de créneaux comme une forteresse, et défendus par un ennemi nombreux. Tous les autres pitons qui, sur la gauche, dominent plus ou moins le col, sont garnis de retranchements et de Kabyles en armes.

Les troupes, divisées en deux brigades, commencent immédiatement l'attaque. Les soldats quittent leurs sacs ; les escarpements des montagnes ennemies sont tels qu'ils ne pourraient monter avec cette charge. La brigade Desmarest, composée d'un bataillon du 71e et de deux autres bataillons, l'un du 1er étrangers, l'autre de tirailleurs in-

Kabyles, ni en toile comme les tentes arabes; faites de torchis, ou de terre maçonnée entre des branches entrelacées, elles annoncent, par leur construction même, les mœurs de leurs habitants : demeures d'Indiens qui se façonnent sans peines, qui se quittent sans regrets, quand le sol est épuisé autour d'elles, quand le caprice de l'émigration prend à leurs hôtes demi-sédentaires, demi-nomades.

La basse Kabylie est le trait d'union naturel de la plaine et de la montagne : comme les demi-Kabyles qui l'habitent sont le trait d'union, le croisement des deux familles arabes et berbères : comme le métis ou le mulâtre sont les traits d'union divers des races blanche et nègre. Tout s'enchaîne sur cette terre, la nature elle-même aussi bien que les êtres animés qui la peuplent.

VI. *Embarquement à Dellys.*—Peu à peu cependant la brise fraîchit et souffle une haleine salée annonçant la mer. Au détour d'une colline, la Méditerranée paraît. Dellys resplendit dans le lointain, avec sa longue muraille accidentée, ses maisons blanches, qui s'échelonnent de la mer au sommet de la falaise, comme les gradins d'un amphithéâtre.

A la vue de la ville, chacun se hâte, chacun presse de l'éperon son cheval fatigué. Chevaux et cavaliers, altérés d'arriver, baignés de poussière et de chaleur, courent vers Dellys comme on court au port : les uns et les autres savourent en espérance des flots d'eau limpide, un repas digne des héros d'Homère et toute une nuit de long repos.

Mais :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

Sur la porte de Dellys, en travers du passage, les autorités de la ville surgissent vêtues de noir : un maire ou commissaire civil est à leur tête, ceint d'une écharpe, des papiers à la main.

L'ombre de Banquo, l'épée de Damoclès, le doigt de feu de la salle du festin apparurent moins sinistres à leurs victimes pâlissantes.

Le magistrat municipal éprouve un besoin impérieux de haranguer le gouverneur. Il commence!... un cahier tout entier!...

Vainement les cavaliers essuient leurs fronts rassasiés de fatigue; les chevaux dorment debout; vainement les uns comme les autres étalent sous toutes les formes leur détresse silencieuse. « Grâce, nous venons de faire treize heures de chemins kabyles, de soleil africain, de poussière algérienne; nous touchons au port; la ville est là, devant nous, grande ouverte avec ses fontaines, son repas, son gîte qui nous attendent! grâce! »

Les minutes s'entassent sans pitié. M. le commissaire civil ne se lasse point de complimenter, sous toutes les formes, le maréchal gouverneur général de l'Algérie, le triomphateur de la Kabylie... Il continue...

Les feuillets du discours municipal se multiplient sous sa main : ils tournent, tournent, tournent lentement, inflexibles comme la roue du temps par une nuit de souffrance. Chacun les fixe d'un regard inquiet, espérant en vain le feuillet sublime, le feuillet blanc de la dernière page!

Enfin! tout finit, même une harangue!

Sur les pas du maréchal, l'état-major entre dans Dellys. Chacun cherche un gîte, et satisfait de son mieux sa soif, sa faim — et le sommeil qu'il a conquis.

Le lendemain, dans la matinée, ceux qui retournent à Alger s'embarquent à bord du *Cacique*, avec le gouverneur.

Depuis le commencement de la campagne, le *Cacique*, le *Grégeois*, etc., transportent des troupes, des vivres, des munitions et des blessés entre Dellys et Alger. Depuis deux mois, sans relâche, ces navires sont la providence maritime de l'expédition. Depuis deux mois, leurs commandants, MM. Bizien et Cuisinier-Delisle, leurs officiers et leurs équipages se multiplient de zèle et d'efforts pour satisfaire à toutes les exigences d'un service incessant. S'ils n'ont pas conduit leurs navires jusque sur le sommet du Djurjura, ce n'est ni faute de désirs, ni faute de courage, c'est que le Sébaou n'a pas d'eau. Par les services et les vœux ardents, ces navires font partie de l'armée expéditionnaire. Le maréchal a choisi le *Cacique* pour participer aux joies du retour.

Après les coups de canon et les hurrahs d'usage, le vapeur quitte Dellys, et, en quatre heures, arrive à Alger.

VII. *Arrivée à Alger.* — Le fort de la ville salue l'arrivée du *Cacique; le Cacique* répond. Des deux côtés, les canons d'allégresse brûlent de la poudre, et font du bruit à rendre jalouse la campagne même qu'ils célèbrent.

Sur le rivage, à l'hôtel de la marine, il y a réception officielle, arc de triomphe, harangue municipale, vivats de la foule. Le soir, il y a dîners, fêtes et lampions. Pendant trois jours, ce ne sont par la ville que revues, visites, dis-

cours, festins, toasts, félicitations, congratulations, illuminations — à ne savoir où fuir.

Mais au-dessus des cérémonies à orchestres poudrifères; — au-dessus des lampions aux lueurs fétides; — au-dessus

> Des vœux des aldermen courbés sur l'encensoir,
> Des pompes du matin et des fêtes du soir;

— au-dessus de ces bruits et de ces fumées dont les banalités fastidieuses escortent tous les triomphes, les bons comme les mauvais; — au-dessus de ces *regocijos* de parade, il y a dans tous les cœurs amants de la patrie une reconnaissance sérieuse envers le chef et l'armée qui ont moissonné cette gloire pour la France.

VIII. *Appréciation de la campagne et de ses résultats.* — Un beau fait militaire, fécond en résultats utiles, a été accompli : en deux mois, sans effusion considérable de sang humain, sans dépenses exagérées, sans perturbation dans la colonie, une expédition a été faite, victorieuse constamment.

Ce succès est dû, selon nous, d'abord aux efforts persévérants de la France et au temps, ce pacificateur des passions humaines; — aux forces considérables qu'une auguste prévoyance, éclairée par le gouverneur de l'Algérie, a permis de réunir pour cette campagne, — à l'habileté des dispositions administratives et militaires, — à la bravoure ardente des troupes.

Les Kabyles, épuisés par une lutte de vingt-sept années, par quatorze campagnes successives, traqués dans leurs

montagnes par une politique persévérante, fatigués de guerres civiles et de misère, instruits de l'équité bienfaisante du Gouvernement de la France, étaient mûrs pour la soumission. Ils se sont défendus malgré tout avec la bravoure habituelle de leur race, mais sans le fanatisme furieux des premiers jours de notre conquête africaine, par devoir d'honneur national plutôt que par passion : comme un homme qui se bat en duel, par point d'honneur, mais sans haine mortelle.

Une force militaire comptant près de trente-cinq mille baïonnettes, la plus considérable qui jusqu'à ce jour ait été réunie en Algérie, a envahi simultanément le pays ennemi. Les Kabyles, écrasés sous le nombre, ont compris l'impossibilité d'une lutte, et n'ont pu prolonger nulle part une résistance inutile.

Des dispositions générales, prévoyantes, telles que la force même de l'armée expéditionnaire, l'abondance des approvisionnements de toute nature, la division semée parmi les Kabyles, ont préparé le succès de la campagne. Des dispositions militaires habiles et prudentes, telles que le fractionnement circulaire de l'armée d'invasion, la simultanéité des attaques, la précaution constante d'éviter toute retraite sous le feu de l'ennemi, le percement de routes, la sécurité des approvisionnements, ont à la fois déconcerté les résistances de l'ennemi, assuré le moral et la santé des troupes. L'honneur de ces dispositions revient tout d'abord au gouverneur de l'Algérie, au maréchal Randon, puis à ses lieutenants. La bravoure française de l'armée

expéditionnaire, son ardeur au devoir, son intelligence des combats ont secondé dignement les dispositions des chefs.

Un éloge tombé d'une bouche auguste, savante de la guerre, — et par droit de naissance et par droit de science, a déjà désigné l'armée d'Afrique et son chef à la reconnaissance de la patrie :

« L'Algérie a vu nos troupes se couvrir d'une nouvelle gloire par la soumission de la Kabylie. Cette expédition, habilement conduite et vigoureusement exécutée, a complété notre domination. »

L'aspect le plus remarquable de cette campagne est sa marche à la fois guerrière et pacifique. Les travaux nécessaires à la pacification du pays conquis ont marché de front avec l'invasion : un fort et ses routes ont été faits pendant l'expédition même.

Grâce à ces travaux et à l'attitude à la fois énergique et indulgente de l'armée, la soumission des Kabyles s'est accomplie sans effusion considérable de sang humain, par une pression savamment organisée, plutôt que par des combats hasardeux.

C'est la gloire première de la campagne de 1857. Car le succès par la prévoyance, par la science humaine, vaut mieux que le succès par la force brutale : la pensée avant la matière ! Les triomphes sanglants portent sur leur gloire un crêpe funèbre. Comme les fortunes d'héritage paternel, ils traînent derrière eux des années de larmes, et ne brillent qu'à travers le deuil. Les triomphes pacifiques sont moins bruyants, ils flattent moins les âmes vaniteuses, ils tracent

moins profondément la mémoire des hommes; mais leur éclat est plus pur, ils sont plus doux à la patrie pensante, et les chants de fête qui les suivent ne sont pas troublés par les sanglots des mères.

Si des incendies et des destructions souvent nécessaires, quelques pillages, déparent çà et là le pur éclat de cette conquête, ce sont crimes de la guerre bien plutôt que des hommes.

La guerre est la guerre : à tout prix, ceux qui la dirigent doivent chercher le succès, car c'est le succès qui la termine.

La guerre est la guerre : partout et toujours elle s'est faite désastreuse pour l'homme! partout et toujours elle se fera ainsi, quoi qu'on prétende. Après la lutte, le pillage, la contribution, le traité : le *væ victis!* sous toutes les formes. Le grand Brennus, notre grand ancêtre, jetant sa lourde épée dans la balance de Rome vaincue, les Arabes-Kabyles de l'Afrique envahissant l'Espagne au nom du Coran, les croisés du moyen âge envahissant la Judée au nom de l'Évangile, la France d'hier meublant Paris des dépouilles de l'Europe, l'Europe nous rançonnant de par les traités, n'ont fait ni mieux, ni plus mal, que la France moderne envahissant l'Algérie, que les zouaves de la Kabylie pillant la bourgade de Lalla-Fathma. Quelle qu'elle soit, la guerre est la guerre, c'est-à-dire la lutte, la destruction, le *væ victis!* le droit du plus fort!

Quant aux *résultats* de la campagne :

Cette Kabylie du Djurjura, qui, depuis vingt-sept ans, résistait à la France, est domptée. Ce foyer éternel de toutes

les révoltes du nord de l'Afrique sommeille pour un temps, sous la pression victorieuse de la France.

Une population de plus de deux cent cinquante mille individus, honnête, intelligente, brave, laborieuse, va concourir à la prospérité de l'Afrique française. Déjà, avant la campagne, des Kabyles servaient la colonie dans les régiments de tirailleurs indigènes ou turcos : d'autres louaient leurs services soit dans l'Algérie, soit chez les nations voisines ; le nombre des turcos, si la France les réclame, et celui des travailleurs décupleront désormais. Les colons de l'Afrique, que le manque de bras enchaîne sans cesse, trouveront dans la Kabylie une pépinière nouvelle d'ouvriers acclimatés.

Une contribution de guerre de deux millions de francs a été versée par les tribus soumises au trésor de la colonie. Les Kabyles auraient pu payer une amende plus forte encore ; mais leur existence matérielle eût souffert pendant longtemps d'un impôt trop lourd. Le gouverneur de l'Algérie n'a pas voulu exploiter leur défaite. Le pays, non moins que les Kabyles, lui garderont reconnaissance d'avoir agi selon les traditions françaises.

Car jamais, c'est notre légitime orgueil, jamais après les enivrements de la lutte, de sang-froid, la France n'abuse de ses victoires pour pressurer ses vaincus. Ce qu'elle cherche dans la conquête, c'est l'assouvissement de ses ardeurs guerrières, l'amour peut-être exagéré de la gloire, l'amour peut-être despotique de l'humanité, ce n'est jamais une exploitation avide.

Enfin, comme résultat suprême, le plus grand de tous, L'ALGÉRIE EST PACIFIÉE.

Notre conquête africaine, fièrement entreprise en 1830, agrandie sans relâche pendant vingt-sept années, par du sang, de l'argent et des dévouements répandus à pleins flots, glorieusement fécondée naguère encore par les mains glorieuses du vainqueur d'Isly, vient d'être dignement achevée par la soumission de la Kabylie. En vingt-sept ans la France a soumis et pacifié pleinement un pays si rebelle aux dominations étrangères, que les Romains eux-mêmes ne l'ont gardé qu'à travers des révoltes incessantes[1]; que les héritiers des Romains, les Arabes, ne l'ont jamais dompté que partiellement[2]; que les Turcs, nos devanciers, vivaient cernés dans Alger et quelques villes, acculés à la mer par les Arabes et les Berbers soulevés contre eux[3].

[1] Voir les *Époques militaires de la grande Kabylie*, par Berbrugger, et spécialement la période romaine. Des inscriptions et des textes laborieusement rapprochés constatent les soulèvements incessants ou les invasions, tantôt des Numides, tantôt des Berbers, confondus dans une commune haine par les Romains, pendant toute la durée de leur domination africaine.

[2] Voir les *Études et Recherches historiques sur les Berbers*, par Henri Fournel. En lisant cette étude, si scrupuleusement approfondie, il est facile de se convaincre que jamais, même aux beaux jours de la conquête musulmane, les dominateurs de la plaine, les Arabes, n'ont soumis les naturels du pays, les Berbers, les hommes de la montagne.

[3] Voir l'*Algérie*, par Galibert, et spécialement la période turque. L'impuissance oppressive des Turcs, leur domination circonscrite et incertaine sur les tribus de l'intérieur, les incursions incessantes des Arabes et des Berbers, révèlent la situation précaire de nos prédécesseurs en Algérie.

Aujourd'hui, du nord au sud, depuis la Méditerranée jusque dans le désert même ; de l'est à l'ouest, depuis la régence de Tunis jusqu'aux frontières du Maroc, il n'est plus désormais une seule tribu arabe ou kabyle, une seule bourgade, qui soit en dehors de notre domination. De la Méditerranée à Tuggurt, de Tunis au Maroc, un enfant sans défense peut circuler à travers les populations indigènes, plus respecté que dans Paris même. L'Algérie tout entière est dans la main de la France.

Cette pacification profonde est l'une des gloires les plus pures de notre civilisation actuelle : car notre administration, non moins que la force de nos armes, ont accompli cette conquête. Si les Arabes et les Kabyles sont aujourd'hui pacifiés, c'est autant par la conviction de leur impuissance, que par la comparaison qu'ils savent établir entre l'oppression sanguinaire de leurs derniers maîtres et l'équité de la France, entre leur misère passée et leur prospérité présente. La clémence de notre civilisation moderne éteint jour à jour la double haine religieuse et nationale des peuples algèriens.

C'est que l'apaisement par l'équité indulgente est plus efficace que l'apaisement par les rigueurs. C'est que le raisonnement est plus puissant que la force. C'est que, tôt ou tard, les clémences répandues apaisent les colères, désarment les haines, émoussent les convictions, germent des dévouements ; comme des semences savamment répandues germent des blés vivaces, qui étouffent les ivraies et mûrissent en riches moissons ; comme sur tout pays, si

dévasté que soit le sol, Dieu rend à l'homme plus encore que l'homme n'a semé !

Au sein de cette pacification, la prospérité agricole et commerciale de l'Algérie doit se développer désormais. La conquête est terminée : la colonisation commence. L'élément civil, appuyé par les garnisons de la métropole, peut désormais grandir. La liberté civile, qui seule sait féconder les jeunes colonies, peut s'étendre jour à jour sur l'Algérie pacifiée. Un large horizon s'ouvre pour l'Afrique française.

Puisse la patrie, libérant peu à peu sa jeune Algérie, n'oublier jamais que les colonies ne sont pas des fermes exploitées ; qu'elles sont les reproductions des peuples et l'espoir de leurs nationalités, comme les enfants sont l'espoir des familles !

Puisse la patrie n'oublier jamais que les enfants apportent en naissant des joies et des douleurs en espérance ; que leur adolescence fait tantôt le souci, tantôt l'orgueil de leurs pères ; que c'est le génie et le droit naturel de tout ce qui croît, de vouloir incessamment marcher sans lisières et prospérer sans guide ; comme c'est le droit des aiglons de voleter autour de leur mère, quand les ailes leur poussent, de s'envoler pour vivre libres, quand leurs forces les emportent !

Puisse la patrie n'oublier jamais, que s'il arrive parfois aux enfants grandis d'oublier leurs pères, aux colonies devenues nations d'oublier la mère-patrie : malgré tout, à travers le temps et les intérêts contraires, des liens pri-

mordiaux et indissolubles enchaînent toujours les enfants à la famille, et que si libre qu'elle soit devenue, la jeune Amérique est la gloire utile de l'Angleterre !

Puisse enfin la France ne jamais se décourager à sa tâche paternelle !

Nos grands-pères, eux aussi, avaient commencé les grandes colonies. Labourdonnais, Dupleix, Montcalm, ces héros oubliés par la France oublieuse, avaient pris l'Inde et fondé une Amérique. Malouet avait fécondé la Guyane. Nos pères ont perdu l'Inde et l'Amérique, délaissé la Guyane. Le repos, la gloire et la richesse de la patrie souffrent encore aujourd'hui de ces pertes. L'Inde et les Amériques manquent à l'expansion fébrile, à la force, au commerce de la France.

Aujourd'hui l'Algérie vient d'ouvrir à nos portes un continent tout entier; la Guyane, les Antilles, Bourbon, etc., nous restent.

En fécondant ces terres fertiles, en donnant jour à jour à leurs colons l'appui paternel et la liberté d'expansion que les jeunes pères donnent à leurs enfants, la France retrouvera bientôt l'Inde et l'Amérique perdues, retrouvera toute une source tarie d'expansions nécessaires, de force et de richesses.

L'histoire à la main, chacun de nous peut voir comment les nationalités grandissent.

Ce n'est pas, en ne vivant que d'elles-mêmes, en ne demandant qu'à la patrie le pain de chaque jour; ce n'est pas en se nouant comme des arbres malades, en se tordant

sur elles-mêmes à la façon des serpents blessés, en se consumant dans des regrets ou des aspirations stériles, dans des convulsions civiques plus stériles encore !

Non.

Les nationalités, la France surtout, sont comme ces arbres gigantesques, rois de la forêt. Pour vivre, il leur faut étendre au loin leurs racines et leurs rejetons, épandre en mille rameaux leur séve, qui déborde et les étouffe, chercher sans cesse un air nouveau, des sucs nouveaux, des terres nouvelles, pour leurs troncs vigoureux, qui doivent grandir incessamment, à peine de périr.

Puisse Dieu, protecteur de la France, la guider par la main dans la voie féconde des colonisations. C'est la conclusion de ce livre, c'est le vœu le plus ardent, la prière du cœur, qu'un Français passionné de patrie, adresse humblement à Dieu, à l'Empereur, à ses concitoyens.

FIN.

TABLE

fait couper et brûler toutes les moissons, et, dès le 11 juillet, rentre à Drah-el-Mizan, sans même avoir été inquiété dans sa retraite.

Cette affaire coûte aux troupes françaises un soldat tué et huit blessés; aux goums et contingents divers, trois hommes tués et neuf blessés. Deux soldats, les fusiliers Troadec et Verdelille, méritent par leur courageuse conduite d'être cités à l'ordre de l'armée d'Algérie. Les Bou-Addou, vaincus, ruinés pour une année entière, se soumettent.

Les colonnes d'observation ont accompli leurs missions diverses; dans le rayon de pays kabyle qu'elles avaient à parcourir, toutes les tribus sont désormais soumises. L'armée expéditionnaire et la division Maissiat sont plus que suffisantes pour écraser les dernières tribus encore hostiles et terminer la lutte; les colonnes Marmier, d'Argent et Drouhot rentrent dans leurs garnisons respectives. Chacune d'elles a contribué à l'œuvre de l'armée expéditionnaire dans la mesure de ses forces, et souvent même plus encore que ne semblaient le comporter ces forces restreintes. Leur réunion, habilement combinée selon le pays et ses habitants, a puissamment contribué au succès de la campagne, et non moins que l'expédition active elle-même, a semé l'effroi, puis les soumissions, dans la grande Kabylie.

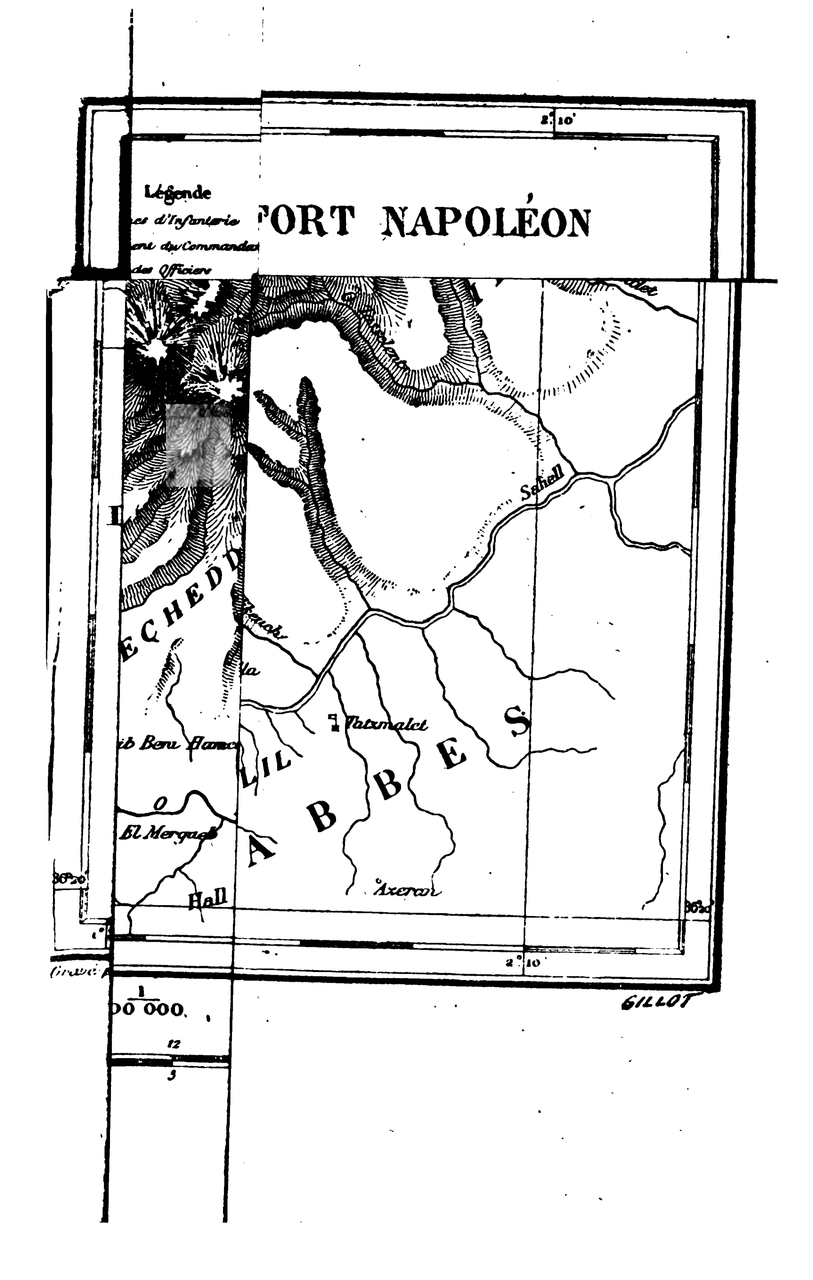
L'habileté temporisatrice est moins brillante que l'impétuosité : comme elle est rarement hasardeuse, elle est souvent lente à réussir, plus lente encore à se faire apprécier; mais, tôt ou tard et plus sûrement, elle a son jour, sa gloire, et avant tout sa pure jouissance de devoir accompli.

CHAPITRE IX.

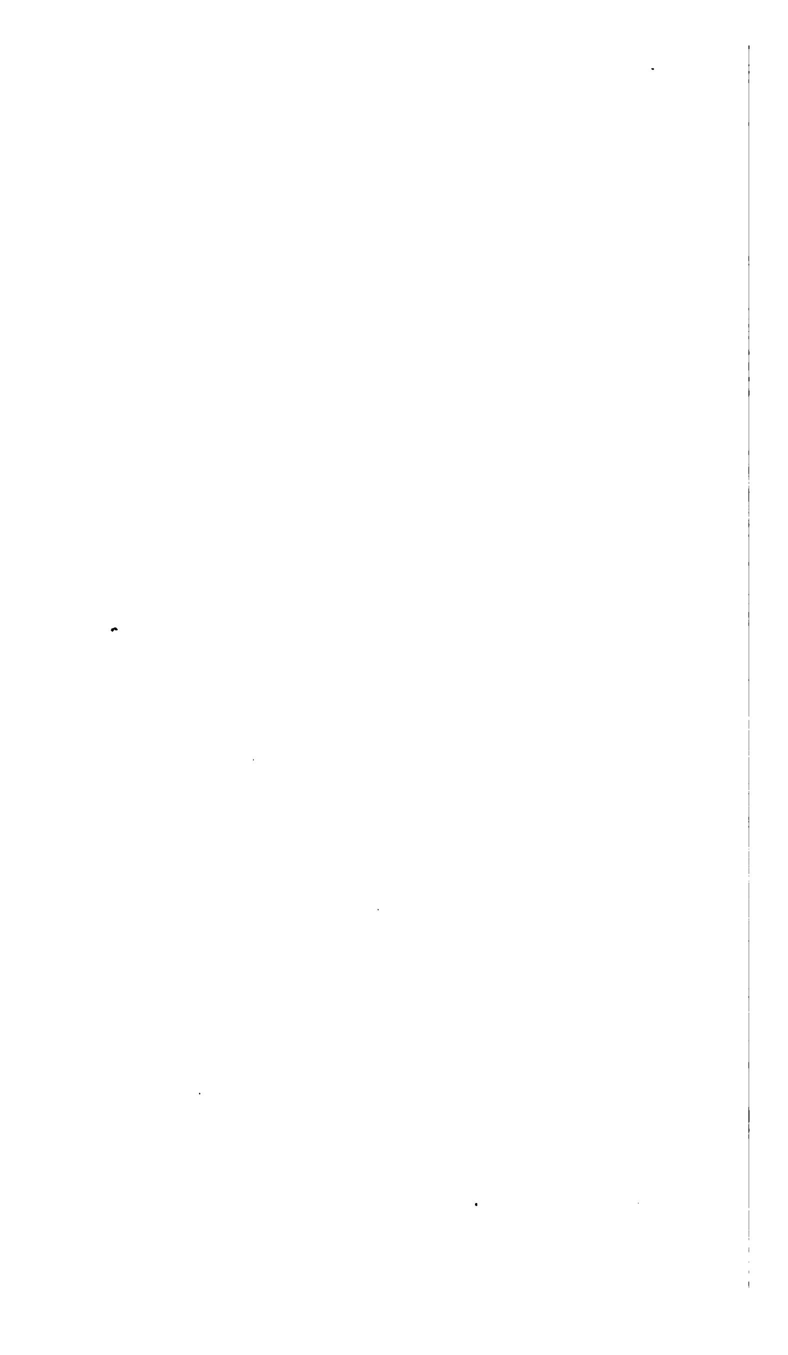
CHAPITRE X.

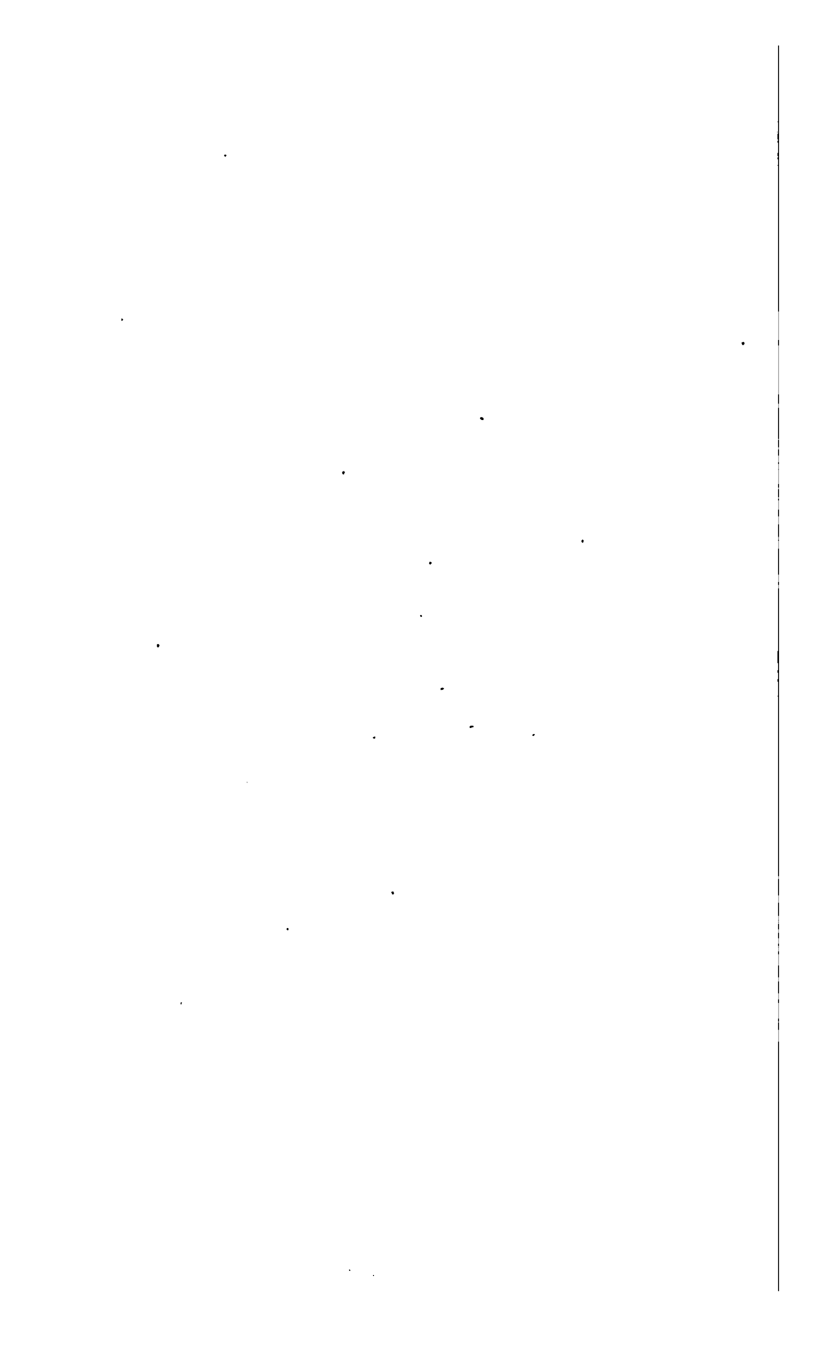
FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.



2°10'
Légende
...es d'Infanterie
...ent du Commandant
...des Officiers
FORT NAPOLÉON
Sahell
ECHEDD
Tatzmalet
ib Beni Hamo
LIL
ABBES
El Merqueb
Hall
Azeran
36°30'
2°10'
GILLOT
1
...00 000.
12
3





[illegible]

une colère de vengeance, ne s'élèvent de cette foule, revenue de la veille sur les décombres de ses demeures! Convoyeurs, mulet et bagages s'éloignent respectés : leurs nouveaux guides les conduisent jusqu'en vue des premiers postes de la division Renault, et là seulement les quittent pour retourner sur leur territoire.

Qui de nous, civilisés, chrétiens, serviteurs du Dieu qui pardonne, qui de nous ferait mieux?

Grâce à cette soumission loyale des Kabyles et aux chemins tracés par l'armée sur tous ses passages, les mouvements des divisions s'opèrent sans encombre et sans pertes d'hommes ni d'animaux. Le soleil et la poussière, qui règnent sur tous, sont des hôtes trop connus du soldat d'Afrique, pour que leur présence nuise à sa gaieté naturelle, et les nouveaux camps s'installent joyeux. Des bruits de fin de campagne circulent de bouche en bouche : il semble impossible à tous, que les quatre tribus encore insoumises osent lutter seules contre une armée.

Ceux qui savent bégayer quelques phrases d'arabe, tourmentent de questions nos alliés kabyles, dont les groupes encombrent les camps, et chacun, rassuré par leurs paroles amicales, compte les jours, puis les heures, qui le séparent encore de son foyer entrevu.

Mais si la France de nos jours a gardé toute la vaillance des vieux Francs-Gaulois, nos glorieux ancêtres, elle a gardé non moins, dit-on, leur humeur impressionnable et mobile.

En deux jours avec le vent tout change! Un matin, le

camp s'éveille sous le sirocco du désert. Son souffle desséchant tarit la gaieté générale ; on ne respire que de la poussière et du feu ; dès l'aube, le soleil brûle, on ne mange plus ; le jour est sans joie, la nuit sans sommeil. Chacun se sent maussade, ainsi qu'un malade ignorant de son mal.

Tout à coup le bruit se répand que les tribus du rocher refusent de se soumettre ; alors le passé comme l'avenir s'effacent sous le présent : « La campagne ne finira plus ! on va passer l'hiver sur la montagne ! Ces Kabyles sont indomptables ! le maréchal a grand tort de s'obstiner à soumettre la Kabylie en une seule campagne ! l'armée ne peut plus tenir ! Il faut lever le camp de suite et partir ! etc. »

Le soir même la santé souffre ; la sympathie indissoluble qui enchaîne ici-bas :

... l'âme et le corps, ces frères ennemis,

les rend malades l'un par l'autre. La fièvre et la dyssenterie se promènent sous les tentes.

En un seul jour de leur souffle morbide, dans une seule division, quarante-cinq malades entrent à l'ambulance.

Mais dès le lendemain un nouveau bruit circule. Demain les trois divisions camperont en face de l'ennemi, et dans deux jours graviront le Djurjura.

« Après-demain, bataille ! Les tribus du rocher recèlent dans leurs précipices toutes les richesses de la Kabylie ! Il y a de la gloire et du butin pour tout le monde ! Le maréchal a raison : puisqu'il faut en finir, ce qui reste à sou-

mettre ne vaut pas qu'on y revienne ! la campagne actuelle va terminer d'un seul coup une guerre de quinze années. »

Et le même jour tout change de nouveau ; tout s'embellit. La gaieté revient ; l'ennui grondeur et la fièvre se dissipent de compagnie. La nature elle-même, — cette marâtre qui n'obéit qu'à ses caprices, jamais aux nôtres, — la nature, regardée par un prisme d'espérance, prend un aspect favorable. Le soleil, comme si Josué était revenu pour le conjurer, le soleil semble moins chaud ; la poussière est moins épaisse ; le sirocco prend la fraîche haleine d'une brise de mer. L'avenir sourit, la nuit sème sous les tentes des rêves étoilés de croix ou de butin, et le clairon du départ trouve le camp réveillé, comme un dortoir de collége au matin d'une fête !

III. *Opérations des divisions et des contingents.* — Cependant les négociations du bureau arabe ont échoué : les tribus du rocher, confiantes dans leurs précipices, ou plutôt exaltées par l'honneur national, qui leur défend de se rendre sans combat, refusent toute soumission. L'occupation armée de leur territoire peut seule les réduire.

Le 9 juillet au matin la guerre interrompue recommence.

Les Beni-Ithouragh sont envahis les premiers : la 2e et la 3e division sont campées sur leurs frontières mêmes : la soumission des Beni-Bouyoucef, dont le territoire s'enchevêtre dans le leur, les a laissés à découvert. Aucunes difficultés sérieuses de terrain ne protégent leur faiblesse numérique, et le même jour plus de quinze mille hommes se répandent sur leurs montagnes.

Le maréchal quitte son camp de Djemma-el-Korn, aux premières lueurs de l'aube, surveille pendant toute la journée du 9 les opérations de ses divisions, et le soir revient prendre son bivouac au milieu de la division Renault.

Les contingents alliés qui précèdent et flanquent la division Mac Mahon, envahissent les premiers la crête principale de l'ennemi. Quelques rares Kabyles, embusqués dans les villages, se retirent successivement, en essayant des coups de feu inutiles. A la suite de chaque triomphe, les contingents, selon leur coutume, pillent le village conquis, le brûlent, et continuent ainsi leur course incendiaire, jusqu'à Tamesguida, sur la frontière du pays des Illoula-ou-Malou.

La division Mac Mahon appuie la marche parfois hésitante de ses alliés berbers; mais le plus souvent elle trouve les bourgades ennemies déjà en proie aux flammes. Elle traverse ainsi tout le pays des Ithouragh en laissant derrière elle un long sillage de flammes, et vient s'établir à l'extrémité de leurs montagnes, sur le pic de Tamesguida, où elle bivouaque toute la nuit, sans être inquiétée par les Kabyles. Il ne reste plus aux Ithouragh, dans cette partie de leur territoire, que deux villages, situés au-dessous de Tamesguida, sur les déclivités d'un immense ravin qui sépare les Beni-Ithouragh des Illoula-ou-Malou.

La division Jusuf traverse, sans rencontrer de résistance, tout le pays ennemi placé devant elle, et va camper à droite du général de Mac Mahon, en face des Illilten,

sur un piton isolé qui domine le col de Tirourda, l'un des passages du grand Djurjura.

Quelques tirailleurs des Beni-Ithouragh et des Illilten s'établissent en face du camp, sur la route qui mène à Tirourda. Les grand'gardes de la division, placées au pied du piton occupé par les troupes, échangent avec l'ennemi des coups de fusil inoffensifs de part et d'autre. Nos soldats sont retranchés derrière quelques petits ouvrages en pierres entassées, que les Kabyles ont abandonnés au moment de l'arrivée des avant-gardes, et de là tirent à couvert. L'ennemi, de son côté, est abrité par des barricades de même nature ou par les arbres de ses ravins. De fois à autre il essaye de lancer dans le camp, par-dessus les grand'gardes, quelques balles perdues, qui retombent inutiles.

Peu à peu les Kabyles s'éloignent, puis disparaissent dans la direction de Tirourda. Longtemps, à la lorgnette, on suit leurs formes blanches, qui glissent entre les rochers de la montagne comme des fantômes silencieux ; puis tout redevient immobile, et bien loin devant les avant-postes, près des barricades naguère occupées par l'ennemi, on voit des soldats se promener le fusil au dos, comme des chasseurs nonchalants dans une plaine amie.

Cependant le général Jusuf, afin de dégager complétement son bivouac, donne l'ordre d'enlever le village de Tiféraounen, situé au-dessous de son camp, à un kilomètre au delà des grand'gardes, sur le bord du ravin des Illilten. C'est le seul village qui, de ce côté, reste encore aux Beni-Ithou-

ragh, et quelques Kabyles tiraillent du haut de ses maisons sur les avant-postes de la division.

Le colonel Bataille, à la tête du 13e bataillon de chasseurs à pied, et d'un bataillon du 45e de ligne, enlève la bourgade ennemie au pas de course, et avec son entrain habituel; les Kabyles se dispersent sans se défendre, et fuient dans le ravin des Illilten, fusillés à longue portée par les soldats. Cette rapide escarmouche coûte un homme tué et six blessés. La 3e division n'a plus d'ennemis autour d'elle.

La division Renault, opérant comme arrière-garde, lève son camp de Djemma-el-Korn en même temps que les deux autres divisions, détache d'elle quatre bataillons qui vont renforcer la garnison du Fort-Napoléon et va bivaquer, avec les six bataillons qui lui restent, à Taourirt-el-Amram, en arrière de la troisième division.

La division Maissiat et la cavalerie gardent leurs positions de Chellata et de Sikhou-Meddour.

A l'exception de quatre ou cinq villages situés sur quelques bas contre-forts, au-dessus de la vallée qui sépare les Ithouragh des Illoula-ou-Malou et des Illilten, tout le pays des Beni-Ithouragh est au pouvoir de l'armée.

Il ne reste plus à envahir que les territoires des Illoula, des Illilten et des Idjer.

Le 10 juillet, un nouveau mouvement a lieu parmi les divisions, et l'armée entière se groupe pour l'assaut sur les frontières des trois tribus.

La division Renault quitte Taourirt-el-Amram et vient

camper à Tamesguida, en face des Illilten, dont elle menace la frontière nord.

La division Jusuf, campée à droite de Tamesguida, devant le col de Tirourda, s'étend jusqu'à Tiféraounen, dans la vallée même qui sépare les Ithouragh des Illilten, dont elle menace la frontière nord-ouest.

La division Maissiat, toujours immobile à Chellata, en face des deux divisions, mais de l'autre côté du pays ennemi, se prépare à descendre chez les Illoula-ou-Malou par le sud.

La cavalerie, sous les ordres du colonel de Fénelon, quitte son camp de Sikhou-Meddour, remonte, sans rencontrer d'ennemi, la vallée supérieure du Sébaou, et vient s'établir à droite de la division Maissiat, sur les frontières sud-est des Idjer et des Illoula-ou-Malou, au pied même de leurs montagnes.

La division Mac Mahon quitte Tamesguida, descend dans la vallée de l'un des affluents supérieurs du Sébaou et place son bivouac au pied même de la montagne principale des Illoula-ou-Malou, dont elle menace le pays par l'est.

Les contingents kabyles, toujours campés autour de Tamesguida, en face de deux villages Ithouragh qui ne sont pas encore pris, se fortifient à leur façon derrière des remparts de pierres entassées, qu'ils gardent avec vigilance, en attendant l'heure de l'attaque.

Le maréchal vient camper avec tout son état-major sur le sommet du Tamesguida, ayant à sa gauche les contingents kabyles et la division Mac Mahon, à sa droite et au-

tour de lui la division Renault. Du haut de cette position, il pourra suivre à la fois toutes les opérations, qui doivent commencer le lendemain dans la matinée.

IV. *Aspect général du pays.* — Le pic de Tamesguida est l'un des plus élevés de la Kabylie; vu de loin, il se confond avec le Djurjura, dont il forme une des masses uniformes et juxtaposées; du haut de son sommet aride on découvre le pays ennemi, une partie de la Kabylie et presque tout l'horizon.

Au nord, dans le lointain, s'étend la Méditerranée, la *Cœruleum mare,* la mer aux flots endormis, aux reflets des cieux, aux brumes vaporeuses et bleuâtres.

La mer! c'est elle, elle toujours, que d'abord chacun cherche du regard. L'un, derrière elle, voit par la pensée la France, la patrie, la famille absente; un autre, rêveur, oublie tout en la retrouvant. La mer! Nul de ceux qui l'ont seulement entrevue, ne l'oublient; mais ceux qui l'ont contemplée longtemps, qui longtemps ont vécu bercés par sa grande vague: seuls avec elle, sans rivage et sans voile au large: se sentant, sur son immensité, plus perdus et plus débiles qu'une balle de paille au vent d'orage: ceux-là seuls peuvent aimer et comprendre sa poésie grandiose et solitaire, sa beauté, son horizon sans bornes! La mer! c'est quelque chose de plus que cette terre! C'est l'espace, c'est l'infini, c'est comme un reflet de Dieu!

Entre la mer et le camp, à l'est et à l'ouest, s'étale la Kabylie, avec ses longues crêtes étroites, ses ravins, ses arbres clair-semés, ses villages aux toits rouges. L'œil

découvre tour à tour les montagnes des Raten, des Yenni, des Menguillet, etc., puis, plus près, sous son regard, les villages des Bouyoucef, des Yahia, etc., et, parmi eux, le hameau désert qui fut jadis Kou-Kou la ville, la grande cité berbère. Capitale oubliée d'un royaume oublié, dormant là, dans ses ruines, comme dorment Ninive et Thèbes, comme nous-mêmes, comme Paris, nous dormirons un jour!

Au sud, les sommets dénudés du Djurjura ferment l'horizon. Leur muraille immense et circulaire couronne toute la Kabylie haute et basse, ainsi que le mur d'un théâtre ou d'un cirque couronne les loges, le parterre et la scène. A mi-côte de ces rochers à pic, s'entassent une longue suite de versants moins abrupts, qui semblent accolés aux parois des rochers, comme les premiers gradins de ce vaste amphithéâtre. Terres pierreuses, nues, presque stériles, clair-semées de bouquets d'arbres, qui apparaissent par taches noires sur un sol aride et jaune; crevassées en tous sens par des précipices; hérissées de crêtes subites, que couronnent, çà et là, des files de maisons rougeâtres surmontées d'une mosquée blanche. Tels s'offrent aux yeux, du haut de Tamesguida, les terres et les villages des Illoula-ou-Malou, des Illilten, des Ataff, des Boudrar, etc., de toutes les tribus du rocher, qui habitent les versants nord du Djurjura.

Au pied de ces versants, entre eux et la haute Kabylie proprement dite (dont Tamesguida est un des sommets principaux), règnent des vallées profondes, étroites, per-

dues entre les montagnes comme des fossés de citadelle entre leurs murs. Les parois des monts qui les pressent, s'élèvent presque droits, et çà et là surplombent sur elles; des rochers, des terres éboulées, des avalanches, roulent du haut du pays des neiges jusqu'au fond de leurs gouffres sans trouver où s'arrêter : les eaux des torrents descendent sur elles en tombant le plus souvent par cascades étagées, au lieu de rouler sur le sol. Leurs profondeurs varient entre 5 et 700 mètres : d'en haut l'œil se perd à chercher le fond de leurs gouffres.

Le méandre sinueux de ces précipices forme un dédale de fraîches oasis, au milieu des rochers arides du Djurjura. Les vents brûlants du désert, comme les froides bises du nord, passent tour à tour au-dessus de leurs abîmes sans les atteindre. Les neiges des montagnes leur distillent sans cesse des eaux fraîches et limpides : les torrents qu'elles forment roulent sur des lits de rochers, fécondant autour d'eux toute une végétation luxuriante, et le soleil africain, rafraîchi par les vapeurs des eaux, chauffe le sol sans le brûler. Là, des oliviers, des chênes doux, des figuiers cultivés, des cèdres, des sapins, des chênes-lièges, des lentisques sauvages, enchevêtrent leurs branches chargées de feuilles; des vignes capricieuses courent en longs festons d'un arbre à un autre; l'herbe est toujours verte, ainsi qu'aux premiers beaux jours du soleil d'Europe; l'hiver et l'été semblent avoir confondu leurs souffles contraires pour faire un printemps éternel à cette nature ensevelie.

Deux vallées principales, les vallées de Boghni et du

Sébaou divisent ce long réseau de gorges sauvages. Ces deux grandes artères de la Kabylie septentrionale règnent d'un bout à l'autre de la muraille rocheuse du Djurjura, recevant sur leurs routes divergentes un nombre indicible de ravins affluents et servant de limites à plus de vingt tribus éparses sur leurs rives.

Ainsi en pays de plaines, un grand fleuve, artère de tout un réseau fluvial, sillonne un continent, reçoit sur son passage les affluents du pays qu'il traverse et sert de limites naturelles à plusieurs nations.

La vallée de Boghni prend naissance au pied du pays yenni, court de l'est à l'ouest et va se perdre dans la basse Kabylie par la bouche de Drah-el-Mizan. Ses eaux vont se joindre à celles de la vallée du Sébaou par la gorge profonde de l'Oued-Aissi. Toutes les tribus qui vivent sur ses bords sont soumises.

L'une des sources de la vallée du Sébaou naît au col de Tirourda, un peu en arrière du pays yenni, court de l'ouest à l'est et va se confondre avec la grande vallée, qui, plus bas, se confond elle-même avec la basse Kabylie par la bouche de Tizi-Ouzou.

Des cascades ou des torrents arrosent sous leurs flots tumultueux tout le cours de la vallée et chacun de ses ravins. Les sables, les galets et les eaux qu'ils roulent forment l'un des grands fleuves de l'Algérie, et le plus grand de la Kabylie, le Sébaou, toujours débordé en hiver, presque tari en été.

Les trois dernières tribus encore insoumises vivent sur

ce rameau de la vallée du Sébaou supérieur où coule l'Oued-Tirourda, l'un des torrents affluents du Sébaou.

Comme richesse et comme nombre, elles comptent parmi les dernières de la grande Kabylie ; c'est à peine si, réunies à la tribu des Beni-Ithouragh, dont la population entière est réfugiée chez elles, toutes ensemble peuvent opposer deux ou trois mille combattants aux trente mille hommes qui les assiégent. Le succès n'est pas douteux, mais il peut coûter à l'armée des pertes sérieuses.

Ces derniers défenseurs de la Kabylie sont, dit-on, sauvages et belliqueux entre tous. Lors de la dernière expédition, ils ont lutté avec une indicible énergie, et, après un armistice conclu entre eux et nous, quelques-uns des leurs, en escortant la retraite de nos colonnes, ont osé dire à voix haute :

« Nous vous laissons partir sans coups de fusil, parce que vous n'êtes pas entrés sur nos territoires ; mais si vous revenez encore jusqu'où vous êtes venus, la poudre parlera. »

Fiers de leur pays inviolé, exaltés par leur honneur national et leur faiblesse même, excités par tous les indomptés des tribus soumises réfugiés chez eux, acculés tous ensemble dans leur dernier abri, ils peuvent lutter jusqu'à mourir. Les difficultés formidables de leur pays rendraient leur désespoir terrible. Avec l'orgueil audacieux de leur race, ils ont répondu, dit-on, à toutes les propositions et les menaces qui leur ont été faites :

« Vous pouvez détruire nos villages : quand vous serez

partis, nous en bâtirons d'autres. Nous n'avons ni oliviers, ni figuiers comme nos voisins, que vous avez soumis. Notre sol ne produit que des chênes à glands doux. Brûlez-les! Quand la faim nous viendra, nous pillerons vos alliés! Venez et vous verrez! »

En présence de ces menaces, de l'énergie connue de ceux qui les profèrent, et surtout des obstacles naturels du pays, le maréchal prescrit à l'avance toutes les mesures qui peuvent amoindrir la résistance et terminer promptement la lutte.

Les quatre divisions, la cavalerie et les contingents ont ordre d'envahir dès le lendemain, et simultanément, les points divers qu'ils menacent, de détruire ou brûler tous les villages à mesure de l'invasion, et enfin de bivouaquer sur le territoire ennemi, jusqu'à la soumission absolue de la tribu envahie.

V. *Invasion des territoires des dernières tribus insoumises.* — Le 11, avant le jour, l'armée entière se met en marche. *Les divisions Renault et Jusuf* ont devant elles à franchir tout d'abord la vallée de Tirourda, qui profonde, de plus de 600 mètres, large de 3 à 400 à peine, sépare le pays des Beni-Ithouragh de ceux des Illilten et des Illoula-ou-Malou; reçoit sur sa route, par ses deux bords, un nombre considérable de gorges, de ravins, de précipices affluents, et va s'élargissant peu à peu jusqu'à la grande vallée du Sébaou proprement dit.

Sur les déclivités premières de l'abîme, à gauche, du même côté que Tamesguida, au-dessous des camps, sont les quelques villages qui restent encore aux Beni-Ithouragh.

Le fond de la vallée, comme ceux de toutes les vallées de la haute Kabylie, est inhabité.

Sur la rive droite s'entassent par crêtes rocheuses et par précipices les territoires des Illilten, des Illoula, puis des Idjer, enchevêtrés les uns dans les autres. Les pics neigeux du Djurjura surgissent çà et là, tantôt au-dessus, tantôt au milieu de leur pays déchiqueté.

Selon la coutume kabyle, tous les villages sont construits sur les sommets et à l'extrémité des crêtes, entourés de trois côtés par des précipices.

A quatre heures du matin, la première et la deuxième division descendent sur la vallée. Généraux et officiers, tous sont à pied comme les soldats. Les hommes n'emportent que leurs tentes de campagne et deux jours de vivres, point de sacs. Les canons de montagne, les affuts de fusées, et leurs munitions cheminent sur des brancarts portés à dos d'hommes.

Les chevaux, mulets et bagages sont restés dans les camps, à la garde de quelques compagnies.

Les longues files mouvantes des deux divisions disparaissent rapidement dans le gouffre de la vallée : quelques coup de canon, des coups de feu, isolés d'abord, puis plus nourris, retentissent ; des accents de clairons passent dans l'air, et presque aussitôt trois colonnes de fumée s'élèvent épaisses et droites au-dessus de la vallée.

C'est tout ce qui apparaît de la première lutte contre les villages des Beni-Ithouragh.

Un demi-silence, troublé de loin en loin par des fusil-

lades isolées, règne pendant quelque temps ; les fumées des villages qui brûlent montent toujours par lentes spirales, à bases rougeâtres, à lueurs de lointain incendie.

Les deux divisions descendent dans la basse vallée.

Bientôt les canons retentissent de nouveau : à la proximité de leurs fumées on peut juger qu'ils tirent du haut des villages Ithouragh, par-dessus la vallée, pour protéger la descente ou l'ascension des troupes. Chaque explosion, multipliée par les échos du Djurjura, roule de montagne en montagne comme le grondement d'un tonnerre lointain. Des fusées traversent l'air : leurs sillages de fumées se détachent blancs sur les terres jaunâtres du pays ennemi, et, çà et là, semblent grimper aux flancs du Djurjura. On les prendrait, à les voir, pour de longs serpents, qui se dressent en sinuant contre les parois des rochers, sans trouver où s'étreindre. Quelques-unes escaladent les crêtes mêmes du Djurjura et vont se perdre au-dessus de l'autre Kabylie, dans les nuages, vers le désert, comme si elles s'envolaient pour Timboctou, la ville perdue ! D'autres, au contraire, voyageuses essoufflées, semblent n'arriver qu'à peine de l'autre côté de la vallée, pour mourir impuissantes au pied du pays ennemi.

Rien n'égale—en Kabylie du moins — l'humeur fantasque des fusées ; chacune d'elles semble se faire une loi d'aller ailleurs qu'à son but : un enfant mal élevé prenant son essor, n'est ni plus capricieux ni plus indocile. Les soldats mêmes prétendent qu'elles sont plus dangereuses pour eux que pour l'ennemi, tant elles tombent fréquem-

ment autour de l'affût qui les lance. Il y a toute une éducation nouvelle à donner à ces projectiles.

Le canon gronde aussi pendant quelque temps : la fumée de chaque coup monte dans l'air par flocons blancs, puis bientôt se confond avec les fumées des villages.

A travers le voile bleuâtre, qui s'étale peu à peu au-dessus de la vallée, les habiles prétendent découvrir les troupes, gravissant déjà les basses crêtes du pays des Illilten. Chacun, pour mieux voir, essaye d'instant en instant sa lorgnette ; le verre trop fidèle ne grossit que des nuages : la fumée seule est visible du côté de la première et de la troisième division.

Mais tout à coup, en plein Djurjura, bien au-dessus de la fumée, sur le pic le plus aigu de la crête rocheuse, le pic d'Azrou-N'tohour, une flamme brille ardente et claire. Il est impossible que l'avant-garde d'aucune des deux divisions soit déjà parvenue jusque-là ! Au dire de nos alliés, plus de six lieues par sentiers kabyles, en pays ennemis, séparent la crête de Tamesguida du pic d'Azrou, et les deux divisions ne sont en route que depuis une heure. Cependant à la lorgnette on distingue clairement des uniformes. Généraux, officiers, soldats, tout le monde s'épuise en conjectures diverses : chacun abandonne et reprend tour à tour les idées les plus contraires, pour déclarer enfin que le feu du N'tohour ne peut provenir que de troupes arrivées par l'autre côté du Djurjura.

Mais la fumée, dont les nuages s'amoncellent et montent de plus en plus, voile à son tour le rocher lui-même. Le

doute envahit les esprits ; plusieurs, parmi ceux qui viennent de distinguer clairement des uniformes, doutent de ce qu'ils ont vu. Ceux qui persistent passent peu à peu pour des visionnaires obstinés, et ce n'est que le soir, lorsqu'une dépêche du général Jusuf vient expliquer les uniformes entrevus, que les voyants fidèles ont gain de cause sur leurs adversaires.

Dans le but de cerner l'ennemi, le général Jusuf a fait partir, au milieu de la nuit, deux compagnies de turcos, chargées d'aller occuper le pic isolé d'Azrou-N'tohour, situé derrière les Illilten, sur l'une des lignes probables de leur retraite.

La marche de ces compagnies, par des sentiers inconnus, des montagnes, des ravins à pic, sous une nuit sans lune, à travers un ennemi vigilant, brave, agile, combattant sur son sol, est périlleuse à l'extrême. C'est un coup de dé dont l'un des enjeux est l'existence de deux cents hommes, et l'autre l'éventualité incertaine d'effrayer l'ennemi. Si cette course aventureuse est découverte, elle peut déflorer la campagne et coûter la vie aux deux compagnies tout entières. Les Kabyles, en guerre, sont implacables, et les turcos seront tués jusqu'au dernier, avant même que l'armée soit en marche pour les secourir.

Le général sait tout cela ; car, avant le départ, il prévient les deux compagnies du danger mortel qn'elles vont courir, et ne demande que les hommes de bonne volonté.

Mais, dans une armée française, quand un chef fait appel à ses soldats, pour un péril quel qu'il soit, les

hommes fourmillent comme pour une fête ; et si, par aventure, l'un d'eux hésitait à marcher, pendant une minute, une seule : à compter de ce jour, mieux lui vaudrait être mort.

L'honneur fait du soldat un pion d'échec, qui marche en avant, sans s'occuper de son sort. C'est au chef seul, c'est à celui, qui seul, tient librement les échecs, dans le jeu sanglant des batailles, à étudier les chances du combat, à prévoir ses hasards, à calculer surtout, si les enjeux du coup qu'il essaye sont égaux !

Sous la conduite du capitaine Delastre Deval-Dufresne, les turcos, guidés par un transfuge kabyle, sont donc partis au milieu de la nuit. Grâce à la prudence intrépide du capitaine qui les commande, grâce aux pieds kabyles de ses soldats, grâce surtout au hasard, ce dieu des aventureux, les deux compagnies sont arrivées sans encombre et sans rencontrer d'ennemis jusqu'au but de leur course nocturne. Ce sont les feux qu'elles ont allumés, pour le café du matin, qui ont éclairé, dès l'aube, le sommet d'Azrou-N'tohour.

Le succès a légitimé la manœuvre du chef de la troisième division.

Pendant toute la matinée, les coups de canon, les fusées et les coups de feu se pressent sans intervalles sur le pays des Illilten. Mais la lutte est voilée pour tous les yeux ; la fumée couvre tout ; quelques flammes rouges, qui percent çà et là son dôme épais, annoncent seules les incendies successifs des villages ennemis, c'est-à-dire les ascensions triomphantes des deux divisions.

La division Maissiat a devant elle directement le pays des Illoula-ou-Malou, dont elle occupe un des sommets principaux. Tous les villages situés autour d'elle sont soumis ou abandonnés : elle n'a plus qu'à descendre la montagne sans luttes probables. A moitié de la crête, qu'elle va parcourir, elle doit trouver la division Mac Mahon. Sa coopération à la dernière lutte de la campagne est efficace entre toutes, mais facile.

Le soleil levant trouve la division de Constantine déjà partie de Chellata. L'œil parcourt en vain l'horizon du Djurjura, cherchant son camp. L'essaim de tentes blanches qui, depuis quinze jours, couronnait la cime de la montagne, qui apparaissait là, perdu plus qu'un vol de mouettes sur un rocher, mais qui chaque matin était trouvé, salué par tous, comme un navire ami dans l'horizon des mers : l'essaim blanc s'est envolé.

Divisées en deux corps, les troupes du général Maissiat descendent déjà la longue crête des Illoula. Deux taches noires et mouvantes roulent sur les hautes déclivités de la montagne, au-dessous de Chellata. Mais peu à peu l'une et l'autre s'effacent sous les arbres et les plis du sol. Distance ou réalité, aucun ennemi n'apparaît devant elles, aucune fumée de combat ne trahit leur passage. Vers le milieu du jour seulement, les tentes de leur camp reparaissent à demi ensevelies sous des arbres, à mi-côte de la montagne, indiquant seules la présence des troupes sur le territoire ennemi.

La division Mac Mahon, campée à l'extrémité de la

vallée de Tamesguida, s'ébranle en même temps que les trois autres divisions. A travers l'éloignement et le pays tourmenté, qui la cachent aux regards, on ne distingue ses mouvements qu'à peine; mais bientôt, sur une des déclivités dernières des contre-forts ennemis, une colonne de fumée s'élève, puis une autre : des flammes brillent.

La deuxième division, maîtresse des premiers villages des Illoula, s'avance victorieuse à travers leur territoire.

VI. *Les contingents kabyles au combat.* — *Les contingents*, réunis sous les ordres du capitaine Gandil, sont toujours campés au-dessous de Tamesguida. Leur camp, fortifié comme pour un siége, est situé en face de deux villages que les Beni-Ithouragh occupent encore. Presque toutes les tribus kabyles sont représentées parmi eux, les Beni-Raten, les Fraouçen, les Yenni, etc.; drapés dans leurs longs burnous jadis blancs, la cartouchière au col, le fusil à l'épaule, tous circulent sans cesse de leur camp à celui du maréchal.

Leur foule agitée attend impatiemment l'heure du dernier combat. Leurs moissons les réclament; la guerre les ruine; quelques-uns suivent l'armée depuis plusieurs jours; tous ont hâte de retourner à leurs foyers.

L'amour du pillage, la foi jurée, les désastres d'une longue campagne ont fait peu à peu des tribus soumises des alliés fidèles à la France, des ennemis mortels des tribus encore insoumises. Leurs amis de la veille ne sont plus à leurs yeux que des rebelles obstinés, dont la vaine résistance prolonge l'occupation ruineuse des chrétiens.

Leurs intérêts sont devenus les nôtres et leurs affections ont tourné au vent de leurs intérêts.

C'est qu'en fait de guerres et d'alliances, les Berbers sont comme les autres hommes, peuples ou individus. Une pensée de défense ou de lucre réunit pour un jour quelques tribus; mais une situation nouvelle surgit de la lutte même : aussitôt alliances, haines, tout se noie dans des intérêts nouveaux, et des amitiés, des haines nouvelles se forment subitement. Les peuples primitifs passent en quelques jours par ces transfigurations soudaines; les nations vieillies ou civilisées ont besoin de plusieurs mois. Plus ou moins de temps : plus ou moins de formes !

Devant le camp des contingents, les deux bourgades ennemies s'élèvent l'une et l'autre aux extrémités de deux contre-forts voisins, qui tombent à pic sur la vallée de Tirourda. Des bosquets d'arbres les entourent et masquent, en partie, leurs maisons. Le seul chemin pour arriver jusqu'à elles est une demi-plaine, sablonneuse, aride, découverte, mais ravinée à chaque pas sous les eaux des torrents d'hiver.

Aux premiers rayons du soleil levant, le capitaine Gandil, suivi de quelques spahis d'escorte, descend à cheval le versant de Tamesguida, pour diriger ou appuyer, au besoin, les mouvements des contingents.

Bientôt, la foule agglomérée des Kabyles sort du camp retranché qu'elle occupe, et s'éparpille sans ordre, en poussant des clameurs de combat. Elle attaque les deux villages simultanément. Chaque homme, le fusil en main,

hurlant, courbé sur la terre pour échapper aux balles ennemies, court rapidement jusqu'au premier ravin qui se présente à ses regards. Là il s'arrête, s'accroupit ou se couche dans le lit desséché du torrent, et regarde.

Quiconque découvre un ennemi dans les villages ou sous les arbres, appuie son long fusil sur le rebord du ravin, ajuste longtemps, tire, puis se jette de côté pour voir l'effet de son coup.

Ceux qui n'ont rien vu reprennent leur course rapide jusqu'au ravin suivant, et d'abri en abri s'approchent à demi-portée de fusil du village qu'ils veulent attaquer.

Là, tous s'arrêtent comme pour s'attendre et se consulter en vue d'une course sérieuse. Les hurlements reprennent: ce sont les clairons d'attaque. Pendant quelques secondes on voit des burnous blancs onduler comme une houle, au fond des ravins qui les abritent : puis subitement tous se dressent et s'élancent en courant du côté de l'ennemi.

Mais une douzaine de coups de feu partent du premier village.

Tous les Kabyles d'avant-garde s'arrêtent à la fois, font volte-face et courent se raser dans le ravin le plus rapproché. Ceux qui les suivent à distances inégales les imitent; on ne voit plus un seul burnous debout. Le versant de la montagne, un instant couvert de leur foule hurlante, redevient tout à coup immobile et silencieux.

Le capitaine Gandil, à cheval, en avant des spahis qui l'escortent, reste seul à découvert sous les coups de feu de l'ennemi.

Près d'une demi-heure s'écoule ainsi ; les défenseurs du village tirent quelques coups isolés sur les contingents embusqués; de chaque ravin, une fusillade sans ordre répond. Les Kabyles les plus éloignés de l'ennemi se rapprochent de leurs avant-gardes, en s'arrêtant toujours d'abri en abri.

Enfin, de nouvelles clameurs s'élèvent, grandissent, et deviennent peu à peu comme furieuses ; subitement tous les Kabyles se dressent, s'élancent sur la plaine et courent sans s'arrêter jusqu'aux premiers arbres du village.

Là, trouvant sur leur passage, parmi les frênes et les lentisques, des cabanes de paille abandonnées par l'ennemi, quelques-uns s'arrêtent pour mettre le feu ; mais la plupart continuent leur course.

Leur foule victorieuse se répand sous les arbres par tous côtés, et bientôt on aperçoit des burnous par centaines, escaladant les murs du village. Les hurlements ne cessent point ; des coups de feu retentissent au-dessus de ces clameurs, et presque aussitôt, de vingt maisons, des fumées, puis des flammes, s'élèvent par gerbes rouges.

Au bout de quelques instants, le second village subit le même sort ; des péripéties analogues d'embuscade et de retraite signalent le triomphe des contingents.

Chaque tribu humaine fait la guerre à sa manière, et combat comme ont combattu ses pères, comme ses enfants combattront. Quoi qu'il en prétende, l'homme change peu sur la terre ; de loin en loin, une religion, un législateur, un conquérant, éphémères, modifient pour un temps les

tendances de sa nature; mais ses instincts, ses passions, son caractère général survivent malgré tout, et chaque race humaine conserve, à travers les âges, les vertus comme les défauts de sa race.

Les hordes féroces de Timour-Leng ont légué leurs fureurs sanguinaires aux cipayes de Nana-Sahib. A deux mille ans de distance, les Numides de Jugurtha revivent sous les burnous kabyles. Les Francs-Gaulois de Brennus et de Clovis sont tour à tour les soldats des croisades, d'Austerlitz, de Crimée; et du haut de la terre indécouverte d'où nul n'est revenu, nos grands aïeux doivent suivre avec orgueil tous les pas de leurs enfants. Les fils n'ont pas dégénéré des pères; le même amour des batailles nous tient encore; des emportements subits nous prennent encore par intervalles, comme des fièvres; la même soif de gloire nous altère; et de nos jours, comme aux jours de Mérovée, de Clovis, de Charles Martel, les pavois de nos armées portent jusqu'au trône les élus de la victoire!

CHAPITRE IX.

1. Combats du 11 juillet. — 2. Prise de Lalla-Fathma et de la smala des Illilten. — 3. Les prisonniers au camp de Tamesguida. — 4. Soumissions des Beni-Ithouragh, Illilten, Illoula-ou-Malou, Idjer.

I. *Combats du 11 juillet.* — Les contingents, maîtres paisibles des villages ithouragh, profitent de leur victoire, selon tous les principes du droit des gens kabyle.

Chaque vainqueur emporte ce qu'il peut emporter, brûle ce qu'il peut brûler et saccage le reste. Seuls les arbres, quels qu'ils soient, cultivés ou sauvages, sont respectés : leur existence est protégée contre les fureurs de la guerre par une sorte de convention traditionnelle établie entre toutes les tribus berbères.

C'est que les arbres sont la ressource première, le pain, la vie réelle de la Kabylie du Djurjura; leurs fruits, figues, olives, glands doux, etc., servent d'alimentation principale aux Kabyles; leurs bois sont la matière première des maisons, des meubles, des outils; leurs feuilles nourrissent les bestiaux. C'est surtout parce que des dizaines d'années sont nécessaires à la nature pour refaire un arbre abattu : tandis que des semaines suffisent à la population d'un village, pour relever ses demeures incendiées, remplacer ses meubles et réparer par le travail ou la misère sa récolte perdue.

Au milieu de ses guerres éternelles, le Kabyle ne perd jamais entièrement de vue l'avenir, cette menace mystérieuse qui pend sur toutes nos têtes humaines. Sage par expérience, il sait que la fortune des combats est changeante, que le vainqueur d'hier est le vaincu de demain, que la ruine qu'il inflige, il la subira quelque jour. Ses passions, même les plus haineuses, s'arrêtent devant la crainte du talion, ce premier frein de l'homme sur la terre, ce châtiment primordial inscrit dans les lois ou les mœurs de toutes les civilisations.

Mais les maisons, ainsi que les bois abattus, récoltes, cabanes, etc., qui les entourent, sont incendiées ou détruites avec un soin patriotique. On dirait que chaque Kabyle a pour consigne nationale de ne rien souffrir debout dans les bourgades conquises. C'est la marque de victoire qu'il laisse imprimée sur le pays de ses ennemis.

La fumée, qui sort à flots de ces immenses foyers, se répand au-dessus de la vallée et va se confondre avec les fumées des villages illoula-ou-malou et illilten ; un nuage universel couvre bientôt la Kabylie, le Djurjura lui-même, et tout l'horizon.

Pendant plusieurs heures, le camp de Tamesguida reste enseveli dans ce tourbillon bleuâtre ; mais peu à peu le vent s'élève et purifie l'atmosphère ; les territoires ennemis reparaissent. D'un bout à l'autre de leurs montagnes, de l'est à l'ouest, sur quatre à cinq lieues de largeur, tous les villages brûlent. Plus de trente incendies sillonnent l'horizon de leurs flammes rouges. On ne peut entrevoir les

troupes qu'à peine ; mais le silence qui règne annonce le triomphe absolu de l'armée. La lutte est finie.

Dans la journée même, les nouvelles des quatre divisions et de la cavalerie arrivent au camp du maréchal.

La division Maissiat a parcouru sans coup férir une partie du pays des Illoula-ou-Malou et rencontré la division Mac Mahon au piton de Tabbana, presque à moitié de la crête qu'elle descendait.

La cavalerie, à droite de la division Maissiat, entre elle et le général Mac Mahon, mais dans la haute vallée du Sébaou, a fouillé toute la portion du territoire illoula-ou-malou que ses chevaux ont pu gravir.

Sous les ordres du colonel de Fénelon, les quatre escadrons de chasseurs et de spahis qui la composent, se sont avancés jusqu'au pied du village de Tabouda, situé à l'extrémité du dernier contre-fort des Illoula.

Effrayés à la vue des cavaliers, les habitants du village se sont rendus immédiatement, et d'eux-mêmes, sont venus aider le colonel de Fénelon à chasser de leur pays les contingents des Beni-Idjer descendus à leur secours. Cette poursuite a coûté la vie à quelques Kabyles ; deux chasseurs ont été légèrement blessés, mais la cavalerie a regagné son camp sans être inquiétée par l'ennemi. Les Beni-Idjer découragés, n'ont pas même poursuivi sa retraite.

La division Mac Mahon, campée à droite de la cavalerie, en face de la division Maissiat, s'est emparée, sans trouver de résistances sérieuses, de tous les villages, des bas contreforts des Illoula-ou-Malou, a successivement incendié les

principaux, et opéré sa jonction avec les troupes de Constantine, à côté desquelles son bivouac est installé.

Les contingents alliés, sur la droite de la division Mac Mahon, ont eu 6 hommes tués et 5 blessés aux prises des villages ithouragh, autour desquels ils séjournent sans être inquiétés.

La division Renault a trouvé tout d'abord devant elle la vallée de Tirourda, et sur ses premiers versants deux villages ithouragh, Ighir et Ait-Hammou, situés aux pieds de la crête de Tamesguida, par l'aile droite des contingents.

La 1re division a laissé deux de ses bataillons à la garde de Tamesguida, et, réduite à trois bataillons, s'est bravement engagée dans la vallée. L'audace a suppléé au nombre. Les généraux Rènault et de Liniers, ses chefs, toujours à l'avant-garde, les premiers au feu, selon leur coutume, l'ont menée à l'ennemi, sur deux colonnes, comme si elle comptait encore ses onze bataillons d'origine.

Après deux ou trois salves d'obus, elle a simultanément attaqué les deux bourgades des Ithouragh. Assaillis de haut en bas, démoralisés et en petit nombre, les Kabyles d'Ighir ont à peine essayé quelques balles lointaines. Les défenseurs d'Ait-Hammou ont tenté de résister davantage; mais, abordés à la baïonnette par les compagnies de volontaires, ils se sont enfuis au premier choc, en laissant plusieurs morts sur le terrain.

Maître de la rive gauche de la vallée, le général Renault a établi son artillerie sur l'un des bas contre-forts de cette rive, afin de protéger la descente de ses soldats et leur as-

cension sur les montagnes opposées. Du haut d'Ait-Hammou, qui domine la vallée de Tirourda et le bas pays des Illilten, ses obus, traversant la vallée, par-dessus les troupes, ont démantelé les bourgades de l'ennemi.

Depuis les villages ithouragh jusqu'au fond du ravin, la 1re division a rencontré des pentes si abruptes, qu'il a fallu se laisser glisser sur le sol plus souvent que marcher. Les deux colonnes sont montées ensuite séparément à l'assaut du pays illilten.

La première colonne, dirigée par le général Renault, a enlevé au pas de course Ali, le premier village ennemi, tandis que la colonne de Liniers emportait Tifilcout, malgré les portes fortifiées et les Kabyles qui le défendaient.

A six heures trois quarts la division Renault occupait victorieuse toutes les positions qu'elle avait eues pour objectifs. L'ennemi était en fuite de tous côtés, et les troupes établissaient leurs bivouacs sur la crête même qu'elles venaient de conquérir.

Cette rapide affaire a coûté à la première division un homme tué et neuf blessés.

La division Jusuf, à droite du général Renault, entre lui et la division Maissiat, n'a pas rencontré de résistances plus sérieuses que les autres corps de l'armée expéditionnaire. Mais ayant à envahir la partie de pays la plus accidentée, la plus habitée, et dans laquelle s'était réfugiée la majeure partie de la population des Illilten, son invasion a été marquée par un triomphe plus décisif.

Séparée en deux brigades, sous les ordres des géné-

raux Gastu et de Ligny, elle s'est engagée, aux premières lueurs du jour, dans la vallée de Tirourda, commune aux opérations de la division Renault et aux siennes. Déjà maîtresse des villages ithouragh, étalés sur les premières pentes de la vallée, elle est arrivée sans coup férir jusqu'au pied du pays illilten ; comme la première division, elle a trouvé, pour descendre, des pentes si droites, que chaque homme a dû, presque constamment, se retenir aux broussailles et aux rochers de la montagne.

A peine arrivées dans la vallée, les deux brigades ont commencé à gravir les versants du territoire ennemi. L'artillerie, restée sur l'un des contre-forts de la rive gauche, a protégé l'ascension, en lançant quelques obus sur les bourgades qu'elle avait en vue.

La brigade de Ligny a enlevé rapidement le village de Taourirt-Oudeles, son premier objectif, puis celui d'Aït-Abdallah, que la brigade Gastu tournait en même temps par le flanc droit. Pris entre deux feux, les rares Kabyles qui défendaient ces bourgades, situées sur les bas versants de la vallée, se sont enfuis sans attendre l'arrivée des troupes.

Le général de Ligny s'est établi autour d'Aït-Abdallah. Là, au milieu de son camp, au moment où il en désignait l'emplacement à ses soldats, une balle, la dernière qui ait été tirée contre sa brigade, est venue le frapper à l'épaule.

D'Aït-Abdallah, le général Jusuf, à la tête de la brigade Gastu, a continué de gravir le territoire des Illilten jusqu'au sommet des rochers d'Ackhour, l'une des positions dominantes du pays.

Malgré les difficultés formidables de cette ascension, les troupes sont parvenues en deux heures et sans pertes sérieuses, jusqu'au but de leur route. Les Illilten, effrayés par l'apparition des turcos sur le sommet du N'tohour, enchaînés sous l'intervention pacifique de leur marabout principal, combattant sans espoir et sans colère, n'ont défendu qu'à peine la ligne des rochers d'Ackhour, et se sont enfuis précipitamment dans la direction du col de Tirourda.

Quelques soldats se sont lancés à la poursuite des fugitifs, mais le plus grand nombre s'est dirigé sur la bourgade d'Abizez, qui couronne les sommets gauches des rochers d'Ackhour. La brigade presque entière, quoique épuisée par cette longue ascension, s'est jetée sur le village ennemi, avec toute l'ardeur d'une convoitise excitée par la lutte et par une longue attente. Les Kabyles, surpris par l'arrivée soudaine des troupes, n'avaient eu le temps de ne rien enlever : leurs bestiaux et leurs vivres sont tombés au pouvoir des vainqueurs.

Les premiers arrivés ont trouvé les rues jonchées de vêtements abandonnés ; d'autres ont pris des bœufs, des moutons, des chèvres, des mulets. Une compagnie a déniché le poulailler de la tribu, et chaque homme a eu pour part de prise un ou deux poulets. Quelques-uns, plus altérés encore qu'avides, se sont arrêtés jusqu'à satiété sur des outres pleines de lait. Le plus grand nombre a pillé à mains pleines, dans des paniers remplis de figues, de légumes secs, de glands doux, de farines, etc.

Nul n'est revenu les mains vides, mais il n'y a eu fortune de butin pour personne.

Le pillage achevé, le feu a dévoré le village !

A huit heures du matin la lutte était finie. Les Kabyles étaient en fuite partout : la division Jusuf couronnait de ses tentes les crêtes principales du pays illilten, depuis le sommet du N'tohour jusqu'aux bas contre-forts de la vallée de Tirourda.

Les deux brigades de la 3e division ont eu deux hommes tués et quelques blessés [1].

La dernière opération de la campagne est terminée. Le nombre, la discipline et la science militaire ont triomphé partout. Les territoires des Beni-Ithouragh, Illoula-ou-Malou, Illilten, sont occupés par les cinq corps de l'armée expéditionnaire : le pays des Idjer n'est pas encore envahi, mais la tribu vaincue et démoralisée ne combat plus. Le foyer suprême de l'indépendance kabyle est dispersé; aucune résistance n'est debout; les troupes n'ont plus qu'à peser sur le pays par l'occupation, pour amener la reddition des quatre dernières tribus insoumises de la Kabylie.

II. *Prise de Lalla-Fathma et de la smala des Illilten.* — Un incident isolé, suite de la lutte, mais déterminé par le hasard, vient hâter encore l'heure des soumissions

[1] La troisième division a eu dans cette journée trois hommes tués et trente-quatre blessés; mais la plupart de ces blessés et l'un des morts ont été frappés à la prise de Takedeth, dans un incident isolé, postérieur à la première lutte.

et clore la campagne par un succès décisif, sur les imaginations superstitieuses des Berbers.

Les territoires des tribus kabyles, connues sous le nom général de tribus du rocher, sont les produits des dépouillements successifs que le temps, les neiges et les eaux ont arrachés à l'ossature dénudée du Djurjura. Adossés à la montagne rocheuse, comme des éboulements partiels sont adossés à la muraille qui les a laissés crouler, ces territoires sont hachés par les avalanches, ravinés par les eaux, sans système général apparent. Des pics, des crêtes isolées, des rochers qui surplombent les hérissent : des précipices brusques, abrupts, comme sans fond, les coupent en tous sens.

Le territoire des Illilten est remarquable entre tous par le désordre tourmenté de son sol. Regardé du haut du Djurjura, on le prendrait pour une mer tumultueuse immobilisée pendant une tempête.

Dans la partie la plus inextricable de ce pays, deux villages kabyles, Takleh et Tirourda, végètent, cachés à la nature entière par les montagnes qui les entourent. Ensevelies dans une gorge étroite, à l'entrée même du col de Tirourda, l'un des rares passages de la grande montagne, ces deux bourgades sont, par leur position, les demeures de recel les mieux situées de toute la Kabylie. Il faut pénétrer jusqu'à elles pour les découvrir : leurs habitants ont à côté d'eux, à quelques minutes de course, le passage de Tirourda, c'est-à-dire une route ouverte pour fuir; et comme refuge, le Djurjura : tout un monde de rochers sau-

vages, inaccessibles, nus : le pays des neiges : l'asile des chamois et des aigles, mais l'asile de la liberté !

Ces deux villages appartiennent aux marabouts de la tribu des Illilten. Là règne — encore aujourd'hui, quoique absente et vaincue — une femme dont l'influence s'étendait naguère sur toute la Kabylie : Lalla-Fathma, prophétesse berbère.

La famille de cette druidesse musulmane est puissante et respectée depuis des siècles : son frère, marabout comme elle, s'est toujours montré l'un des plus ardents défenseurs des libertés kabyles, et, contrairement aux mœurs des marabouts, a pris part à tous les combats qui se sont donnés contre les chrétiens. Il est couvert de cicatrices de guerre : c'est un vieillard alerte, brave, national, prudent et consulté par tous comme un sage.

Les richesses de Lalla-Fathma et les siennes sont considérables. La sainteté de la prophétesse est universellement reconnue : ses oracles n'ont jamais été démentis par les événements ; elle sait guérir toutes les maladies, conjurer tous les périls, et peut, s'il lui plaît, faire reculer l'invasion française !

Moins l'homme est éclairé, plus il croit en son semblable, moins il cherche et comprend son Créateur.

En vue d'une protection aussi étendue, de la presque inaccessibilité des gorges qui l'abritent, et surtout de la proximité du col de Tirourda, c'est-à-dire d'une route ouverte vers l'autre côté du Djurjura, les Illilten ont entassé dans cette partie de leur territoire leurs richesses

mobilières, leurs meubles, leurs vivres, leurs troupeaux et jusqu'à leurs femmes et leurs enfants. Tout ce qui n'a pas pu prendre asile dans les villages mêmes de la prophétesse, s'est réfugié dans les bourgades voisines ; comme aux jours d'épouvantes nationales, ceux qui ne peuvent trouver place sous le toit du dieu qu'ils implorent, s'entassent éperdus dans les avenues du temple.

La majeure partie des guerriers de la tribu s'est réunie à l'émigration, afin de la protéger ; Lalla-Fathma elle-même a promis de faire, pour le salut de son peuple, toutes les conjurations surnaturelles dont une bien-aimée de Mahomet peut être capable. Malgré ses prophéties, qui ont annoncé successivement l'invasion des chrétiens et sa propre captivité, la prêtresse musulmane essayera de conjurer l'orage ! Sidi-Thaieb, son frère, facilite par des moyens diplomatiques l'intervention divine de sa sœur. Trop intelligent, trop initié aux miracles, trop proche parent des augures pour croire en eux, le rusé marabout sait que toute résistance est impossible, et qu'une soumission absolue peut seule fléchir ses ennemis. Afin d'obtenir des conditions meilleures, Sidi-Thaieb est parti lui-même pour le camp des Roumis ; là il a exposé au général Jusuf :

« Qu'ami dévoué de la France, mais n'ayant pas pu convertir les Illilten à la soumission, il est venu vers les chrétiens, afin de leur dire du moins ses intentions personnelles ; que, pour prouver sa sincérité, il s'offre à les conduire par des sentiers faciles jusque sur les sommets dominants du territoire de sa tribu, à la seule condi-

tion que les villages de son kaïdat seront épargnés. »

A l'aide de ces procédés purement humains, le vieux chef espère conduire les troupes où il voudra, et sauvegarder ainsi ses richesses propres, le prestige religieux de sa sœur, l'émigration et jusqu'à l'honneur des Illilten, en leur laissant une journée de poudre insignifiante.

Les chrétiens partis sans avoir envahi son territoire, son influence et celle de sa sœur grandiront de tout le succès de sa négociation. Dans le cas contraire, Lalla-Fathma n'a-t-elle pas tout prédit à l'avance? C'était écrit!

La subite amitié de Sidi-Thaieb, l'ennemi invétéré de la France, a semblé étrange dans le camp français; mais la soumission des villages du marabout offre une résistance de moins et des alliés de plus; ses propositions ont été acceptées.

Fidèle à sa parole, le vieux chef a envoyé aux hommes de son kaïdat la défense expresse de prendre part à la lutte, et est resté avec les chrétiens, afin de guider leur ascension.

La troisième division, campée depuis deux jours en face du pays ennemi, a vu venir et défiler l'émigration incessante des Illilten, sans se rendre compte des motifs qui la dirigeaient. Chaque soldat a suivi avec des regards de convoitise déçue ces moissons de butin vivant, disparaissant tour à tour devant lui, fuyant sans doute vers le col de Tirourda pour passer chez les Mellikeuch, de l'autre côté du Djurjura.

Seul, le général Jusuf a appris en partie la vérité par ses espions : toute l'émigration est restée dans les villages

situés sur les sommets d'Ackour : les Illilten sont rassemblés autour d'elle, afin de la défendre à tout prix, et, en cas d'insuccès, de protéger sa fuite par le passage de la grande montagne.

C'est dans le but de vaincre plus facilement cette résistance suprême, de couper la retraite de l'ennemi, et surtout de conquérir la gloire d'une capture décisive, que le chef de la 3e division a tenté l'occupation hasardée du pic d'Azrou-N'tohour.

L'opération a réussi et l'ascension du lendemain a comblé les souhaits du général. L'ennemi troublé s'est mal défendu : les villages du marabout n'ont pas pris part à la lutte ; la 3e division, maîtresse du pays, campe sur les sommets d'Ackour : une partie des troupeaux et des vivres des Illilten est tombée en son pouvoir.

De son côté, Sidi-Thaieb triomphe dans son habileté diplomatique. Hissé sur un mulet, en tête de la brigade Gastu, il a dirigé l'ascension des chrétiens, par le côté gauche des rochers d'Ackour, en évitant soigneusement les sentiers de droite, qui mènent à Takleh et Tirourda, ses deux villages. A quelques détours des chemins parcourus, les Kabyles de son kaïdat, emportés par leur haine, ont tiré du haut des rochers sur les troupes ; mais les soldats, suffisamment occupés à suivre leurs sentiers de chamois, hâtés d'arriver, n'ont répondu qu'en passant à ces coups de feu isolés et lointains. Le gros de la brigade Gastu n'a pas dévié de la route enseignée par le marabout.

Les Roumis ont pris des bestiaux et des vivres : quel-

ues villages brûlent; mais sa nation vient d'avoir sa ɔurnée de poudre sans pertes graves: ses deux bourgades, lont sa présence au camp garantit les soumissions, n'ont ıoint été envahies: les chrétiens sont campés loin d'elles. ies richesses personnelles, Lalla-Fathma sa sœur, ainsi ɪue les femmes, les enfants et les richesses principales des ribus du rocher, sont entassés chez lui, à l'abri du péril; lans quelques jours les Français vont partir, laissant ses illages seuls inviolés, son prestige religieux et politique ɪeul debout, dans la Kabylie entière!

Mais nul ne peut fuir sa destinée: Lalla-Fathma, quoique ɔrophétesse, a bien lu dans le livre fermé de l'avenir. L'humeur guerrière de quelques soldats partisans vient renverser tout à coup les combinaisons du sage vieillard, et pour tout un peuple, pour des centaines de générations peut-être, couronner une femme exaltée de la double auréole des prophètes et des martyrs.

Insensé ou sage, jeune ou vieux, fort ou faible, l'homme marche dans la vie plus aveugle et plus déçu qu'un aveugle de carrefour dans une route inconnue! Le présent, à mesure qu'il lui vient, lui échappe. L'avenir, qu'il prétend réglementer sans cesse, l'avenir fuit devant lui, comme un mirage de l'équateur. Nous n'avons rien sur la terre, rien que l'ombre incertaine d'un passé qui n'est plus.

Les Kabyles d'Abizez, du premier village illilten situé sur les rochers d'Ackour, se sont enfuis précipitamment aux approches de la division Jusuf, laissant dans leurs maisons une partie de leurs vivres. Leur foule fugitive se

hâte pour atteindre le village de Lalla-Fathma, et se réfugier sous l'égide tutélaire de la prophétesse. Mais des femmes, des enfants sont parmi elle : ses groupes défilent lentement dans les étroits sentiers de la montagne : ils sont encore en vue de leur village et déjà les uniformes infidèles couronnent les hautes cimes d'Ackour.

En tête de la brigade Gastu, quelques zouaves d'avant-garde découvrent les fugitifs et se lancent à leur poursuite, malgré la distance qui les sépare d'eux : ils vont rapides, acharnés. Une vallée profonde règne entre eux et les Kabyles ; ils côtoyent sa rive escarpée, courant sur la crête qu'ils occupent, fusillant, à travers le ravin, la foule entassée, qui fuit sur l'autre rive. Mais la crête finit brusquement : la rive opposée tourne, et les derniers bournous blancs disparaissent derrière la montagne. Altérés de chasse, les zouaves descendent dans la vallée.

Les fugitifs se pressent incessamment pour échapper à l'ennemi. Les balles des Roumis tombent çà et là sur eux, accélérant encore leur fuite confuse. Des blessés, hommes, femmes, enfants, bestiaux, tombent, impuissants à fuir : et des cris, des mugissements, des plaintes de souffrance, viennent à travers l'espace jusqu'aux troupes établies sur les sommets d'Ackour.

La peuplade éperdue arrive enfin à Takleh, la première bourgade des marabouts, et là répand l'alarme. « Les chrétiens les suivent, tuant sans pitié ; avant une heure ils entreront dans le ravin du village. »

Mais Lalla-Fathma est dans Takleh, entourée d'une

foule kabyle : elle rassure les femmes et les enfants, les cache dans ses demeures, et promet à tous sa protection divine. A force de pitié pour son peuple en larmes, elle croit peut-être elle-même en son pouvoir céleste !

Quand les amours de leur cœur débordent leur raison, les femmes, musulmanes ou chrétiennes, mères, sœurs, amies, toutes celles qui aiment, s'exaltent jusqu'au sublime, et pour l'idole qu'elles adorent, oublient tout, même leur faiblesse de femme !

Les hommes kabyles s'arment pour un dernier combat. Leurs femmes, leurs enfants sont là : ils ne songent plus à fuir. Ils s'embusquent dans leurs maisons, autour du village, sous les arbres, et, le fusil au pied, chacun d'eux attend l'ennemi.

Les zouaves cependant vont toujours : savants de la guerre et des mœurs africaines, flairant razzia dans le pays dont le marabout les éloignait sans cesse, ils s'avancent au hasard, isolément, par vingt sentiers, mais tous dans la direction des fugitifs.

Quelques-uns arrivent ainsi jusqu'au ravin de Takleh, près du village ; sans regarder s'ils sont suivis, sans s'occuper des coups de feu qui les accueillent, ils pénètrent hardiment dans la bourgade kabyle.

C'est la consigne traditionnelle de leurs régiments, d'aller devant eux sans compter jamais ni l'ennemi, ni eux-mêmes.

Ils sont cinq zouaves : ils entrent. Mais aussitôt de toutes les maisons une nuée de Kabyles sort en armes et se jette sur eux. Les soldats se défendent comme ils peuvent

dans la ruelle même qu'ils ont envahie. L'un est tué ; tous les autres sont blessés : deux ou trois réussissent, malgré leurs blessures, à s'échapper à travers les balles.

Cependant de nouveaux zouaves en quête d'aventures, à la suite des premiers, arrivent du côté de Takleh, attirés par les coups de feu.

Les derniers venus sont quarante à cinquante hommes au plus, dont un clairon, sans officier. Les Illilten sont entassés par centaines, sur leurs maisons et autour de leur bourgade.

Ignorants du danger des leurs, les soldats s'arrêtent à la vue de cette foule, puis, sans commandement, par habitude, pour la forme, s'embusquent et de suite font feu sur l'ennemi. L'ennemi répond.

Mais les échappés du village arrivent, appelant au secours. En dépit du plomb kabyle qui siffle, les zouaves se rassemblent.

A paroles haletantes, les nouveaux venus racontent le danger de leurs camarades restés seuls et blessés dans la bourgade.

Cependant l'ennemi tire toujours : deux ou trois zouaves sont atteints : les autres hésitent, sans avancer, sans reculer, frémissants. Malheur ! seuls contre un village entier ! quarante contre une foule ! En quelques secondes les blessés augmentent : le clairon sonne en vain l'appel au secours, le cacolet, l'alarme ! Il sonne, sonne : rien ne répond ! sa fanfare éperdue retombe sans échos : l'horizon reste désert.

Tout à coup, à l'instant suprême, des uniformes débouchent d'un ravin : deux officiers d'état-major, les capitaines Desplats et Fourchault, suivis de quelques hommes, arrivent en courant.

De la Crimée à la Kabylie, tous les soldats d'avant-garde connaissent le capitaine Fourchault.

Un zouave, en deux mots, lui conte l'aventure, et montre les Kabyles entassés :

« Nos hommes sont là-bas ! — Eh bien, allons les chercher ! » répond le capitaine ; et tirant son sabre du fourreau, il se jette devant les soldats en criant :

« Clairon, la charge ! En avant ! »

Tous ensemble, les deux officiers en tête, partent au pas de course, en répétant : En avant ! en avant !

Une pente douce et découverte règne jusqu'au village. Tous vont criant, courant, descendant la montagne comme une avalanche.

Les Kabyles répondent par des hurlements, et, du haut des maisons, de chaque ruelle, de chaque arbre, font feu de tous leurs fusils.

Quelques soldats tombent, les autres courent toujours. Derrière eux, par hommes isolés, de nouveaux zouaves arrivent, et, suivant les premiers, descendent comme eux la montagne.

Les Kabyles, effrayés, croyant voir venir l'armée entière, s'enfuient de tous côtés. En quelques minutes les soldats sont maîtres du village, et du haut de ses maisons fusillent à leur tour l'ennemi, qui se sauve par groupes entassés.

Aussitôt le pillage commence : les vainqueurs se répandent en tous sens dans la bourgade. La moisson est riche cette fois : l'ennemi n'a rien emporté. Il y a du butin pour la division entière.

Des yatagans, des flissats, des armes de toute espèce, des fusils encore chauds du combat, sont semés dans les ruelles et les cours. Des haicks, des burnous, des tapis sont amoncelés dans les maisons. Des bijoux kabyles en argent ornés de coraux, colliers, bracelets, pendants d'oreilles, et jusqu'à des sacs remplis de douros ou de boudjoux, sont étalés sur les meubles. En armes, bijoux ou vêtements de luxe, chaque homme ramasse plus qu'il n'en peut porter.

Cependant le nombre des soldats grossit incessamment; aux appels de leur clairon, les zouaves arrivent de tous côtés. Chaque maison est explorée. Dans l'une d'elles, la plus grande, on découvre une foule entière enfermée et refusant d'ouvrir.

Un soldat court chercher un officier. Le capitaine Fourchault arrive bientôt, suivi d'un flot de zouaves ; tout d'abord il trouve pêle-mêle dans la cour de la maison huit ou dix Kabyles, couverts de branches vertes en signe de soumission, et Sidi-Thaieb lui-même, venu, lui aussi, au bruit des coups de feu et stoïquement assis à côté de sa mule.

En parcourant le village, les soldats ont découvert le cadavre du zouave tué au commencement de la lutte et deux blessés vivants encore, respectés par les Kabyles. Dans l'ivresse du combat, ils n'ont vu que le cadavre;

quelques-uns même ont pris ses blessures béantes pour des mutilations après la mort. Nul n'a réfléchi, ni à la légitimité de la défense, ni aux blessés retrouvés. La soif de vengeance les altère, et tous demandent, à grands cris, à fusiller les prisonniers.

Le capitaine Fourchault se place devant les captifs et rappelle les zouaves à eux-mêmes. Le sang versé en combattant est du sang de guerre : le sang versé après la lutte n'est que du sang de meurtre : il souille ceux qui le versent. Les soldats s'apaisent.

Un jour viendra ! Ces quelques vies humaines sauvées seront plus chères au souvenir du capitaine, que toutes ses gloires de combats ! Quand notre souveraine à tous, quand la mort vient, quand le cœur défaille sous la douleur, quand les jours écoulés défilent devant l'agonie, les clémences accomplies soutiennent l'âme ; car pour le voyage inconnu vers le monde inconnu, jusqu'aux pieds du juge, on se sent escorté par ses bienfaits.

Cependant la maison qui contient la foule des Kabyles est toujours fermée. Par les hautes fenêtres en meurtrières sortent des gémissements confus de femmes et d'enfants.

L'officier place sur le devant de la maison quatre zouaves, avec ordre de faire feu en cas de résistance, et charge deux hommes de chercher un bélier improvisé, pour enfoncer la porte.

En trois coups les deux battants tombent à l'intérieur.

Aussitôt une femme kabyle, petite, presque massive, mais belle encore, apparaît sur le seuil de la maison. Son

regard rayonne. Son visage est tatoué à la mode berbère. Elle est vêtue de fins burnous et couverte de bijoux.

D'un geste impérieux, elle écarte les baïonnettes des zouaves, s'avance hautaine, presque menaçante : puis tout à coup, apercevant Sidi-Thaieb, fait un pas vers lui et se jette dans ses bras.

C'est Lalla-Fathma.

Pendant quelques minutes, les soldats et les Kabyles la regardent en silence. Elle pleure par sanglots à côté du marabout.

Soutenue par son rang, exaltée par le danger, armée de toutes ses armes de femme, elle s'est jetée devant l'ennemi, comme un pontife pour sauver son peuple.

Mais à la vue de son frère, le pontife a fait place à la sœur. La prophétesse n'est plus qu'une femme captive !

Cependant, sur un signe du capitaine, quelques soldats pénètrent dans la maison et ramènent tour à tour des femmes et des enfants en pleurs, qui ne sortent de leur asile qu'en se laissant traîner par les mains.

Pendant ce temps les troupes arrivent en foule dans Takleh. Le bruit de la fusillade est parvenu jusqu'au camp de la division, et le général Jusuf a envoyé l'un de ses aides de camp, le capitaine de Villermont, pour ramener les soldats engagés isolément et lui rendre compte de ce qui se passe.

Le commandant Ammeler, venu avec le gros de son bataillon, prend le commandement de ses zouaves, défend aux hommes de mettre le feu nulle part, fait rassembler

tous les prisonniers, et place des gardes autour d'eux, afin de protéger les femmes contre les abus de la victoire.

Les soldats découvrent incessamment de nouveaux Kabyles, dans les maisons voisines de la demeure des marabouts. En quelques minutes, plus de deux cents prisonniers sont réunis autour de Lalla-Fathma. Un mulet de razzia est amené pour la prophétesse, et le commandant Ammeler la dirige, ainsi que tous les captifs, sur le camp du général Jusuf.

Près de quatre cents bœufs et un grand nombre de chèvres, de moutons, etc., destinés à augmenter l'ordinaire de la division, suivent le convoi jusqu'au camp. Les soldats gardent individuellement, selon les hasards de leur capture, les mulets, les chevaux et le butin.

Sidi-Thaieb, le frère de Lalla-Fathma, le chef des Illilten, accompagne le convoi des prisonniers. Ses richesses sont dispersées : sa sœur et toute sa famille sont captives : sa tribu est humiliée et ruinée ; lui-même ignore son sort. Il marche cependant à côté de sa sœur, silencieux, sans paraître souffrir, et déjà résigné.

C'est que la résignation est la grande vertu des peuples de l'Orient. Religieux plus que nous chrétiens, les musulmans, mieux que nous, savent subir le malheur ; mieux que nous, ils savent s'incliner devant des arrêts qu'ils ne peuvent comprendre, et leur tâche accomplie, se résigner sous la volonté de Dieu.

III. *Les prisonniers illilten au camp de Tamesguida.*— Le jour même, le général Jusuf envoie les captifs au camp

du maréchal, sous la conduite du capitaine Fourchault, escorté de trente soldats. Excepté la prophétesse, tout le convoi est à pied. Les enfants sont portés par les Kabyles prisonniers. Mais cet office maternel leur répugne outre mesure, et à maintes reprises le capitaine est obligé de les menacer, pour les empêcher de rendre aux femmes ces fardeaux inaccoutumés. Telles sont les difficultés du terrain que le convoi met huit heures à parcourir un trajet de quatre lieues, et n'arrive à Tamesguida qu'à la nuit close.

Le camp du maréchal est établi sur une crête dont les parois accidentées ne permettent que difficilement l'approche.

La nuit est noire et froide : le vend du nord souffle un brouillard imprégné de senteurs de fumée. Çà et là, dans le lointain obscur, les villages incendiés dardent des flammes rouges. Dans le camp, sur la crête de la montagne et ses premières déclivités, les feux des bivouacs éclairent sous des lueurs vagues un sol inégal et pierreux. Le gouverneur est devant sa tente, causant avec quelques officiers. Tout à coup le capitaine Fourchault arrive couvert de poussière, comme épuisé de fatigue : il s'incline devant le chef de l'armée :

« Monsieur le maréchal, dit-il, je vous amène Lalla-Fathma et deux cents prisonniers. »

Puis, sur la demande du maréchal, le capitaine raconte brièvement les combats et les captures de la matinée.

Presque aussitôt, une femme, enveloppée de burnous blancs, arrive sur un mulet, met pied à terre avec l'aide

de Sidi-Thaieb, et, appuyée sur son bras, suit le gouverneur sous sa tente.

Là, la prophétesse s'asseoit, regarde, sans affectation mais sans timidité, tous ceux qui l'entourent, puis répond d'une voix claire aux questions de l'interprète.

Le maréchal lui fait demander pourquoi les hommes de son village ont rompu la convention faite par son frère, en tirant sur les troupes françaises.

— Allah l'a voulu, dit-elle : ce n'est ni par ta faute, ni par la mienne. Tes soldats ont quitté leurs rangs pour pénétrer dans mon village. Les miens se sont défendus. Je suis ta captive. Je ne te reproche rien ; tu ne me dois rien reprocher. C'était écrit.

Le maréchal lui fait adresser encore quelques demandes sur la soumission prochaine de sa tribu : elle répond sans embarras à chaque question. Les officiers, les soldats et surtout les turcos se pressent afin de la voir. Elle ne cherche ni ne fuit les regards : puis toujours appuyée sur le bras de son frère, remonte sur son mulet et se dirige vers la partie du camp qui lui est assignée par les officiers du bureau arabe.

Derrière elle, les autres prisonniers, un instant arrêtés autour de la tente du maréchal, reprennent leur marche. Leur longue et triste foule défile lentement, suivant pas à pas la prophétesse. Les femmes et les enfants sont deux à deux, sur des mulets pris à côté de Tamesguida, au camp de la 3e division ; tous les hommes sont à pied.

Aux lueurs vacillantes des feux de bivouac, on voit

passer des femmes, hâves, fatiguées, pleurantes ou tristement résignées. Voici tantôt neuf heures qu'elles vont, sans manger, par des sentiers de torrents, à travers leur pays envahi, leurs bourgades incendiées, ruinées, vaincues, captives, sans autre espoir que la miséricorde d'un conquérant infidèle.

De fois à autres, un sanglot s'élève au-dessus des bruits du convoi ; des petits enfants, à demi nus dans les bras de leurs mères, jettent en passant leurs vagissements de douleur. D'autres, plus âgés déjà, à pied, pendus aux mains de leurs pères, vont piétinant de fatigue, et à toutes larmes pleurent. Çà et là un mulet, épuisé sous son double fardeau, s'agenouille malgré son guide. Ceux qui le suivent, emportés les uns dans les autres par la pente du terrain, trébuchent aux pierres de la montagne ou roulent sur le sol. Une femme, un enfant tombent : et alors des cris, des gémissements, des murmures de souffrance montent de cette foule par rumeurs confuses.

Cependant le maréchal a donné aux officiers chargés des prisonniers l'ordre de faire préparer des tentes et des vivres. Mais à mesure du défilé successif de toutes ces souffrances sa sollicitude inquiète augmente. Il envoie successivement deux de ses aides de camp, avec ordre de surveiller eux-mêmes l'installation des captifs. Puis, à fin de compassion, troublé jusqu'au cœur, il appelle le lieutenant Bibesco, le plus jeune de ses officiers, et lui mettant la main sur l'épaule :

— Allez, mon ami, lui dit-il, allez de suite ; faites-leur

porter mes vivres de campagne, tout ce que vous trouverez, tout ; donnez-leur cela vous-même.

Et, en achevant ces mots, il rentre brusquement dans sa tente, pour cacher l'émotion dont il ne peut se défendre !

— Ah ! ne vous en défendez pas, monsieur le maréchal. Pour un méchant qui sourit des émotions du cœur, des milliers d'hommes les respectent et les honorent. La sainte pitié peut voiler les yeux d'un chef sans les ternir. La bonté est fille de la force, et vous le pouvez demander à l'histoire : les seuls victorieux restés grands dans la mémoire des hommes ont grandi par leur clémence plus encore que par leurs conquêtes.

Grâce aux soins empressés de tous, officiers et soldats, quatre tentes sont dressées : de l'eau, des vivres sont apportés. Le général de Chabaud-Latour dirige lui-même les efforts de ses soldats du génie, qui se décuplent d'intelligence et de zèle, comme toujours. L'état-major entier du maréchal est là, surveillant tout. Les officiers font allumer des feux et distribuer les vivres ; les soldats s'empressent en tous sens, ou forment autour des captifs un cercle silencieux et sympathique. La pitié du vaincu est la première gloire de la France.

Cependant les prisonniers sont entassés en un seul groupe, sur un tertre isolé, au centre du camp. Ils se tiennent serrés les uns contre les autres, comme des naufragés dont le navire sombre. C'est que tous les êtres de la création, les hommes comme les animaux,

se rassemblent et se pressent aux heures d'effroi.

Vainement les officiers des bureaux arabes s'efforcent de la voix et du geste pour séparer leur troupe amoncelée. Les hommes se détachent lentement, un à un ; mais plus on sollicite les femmes, plus elles se serrent éperdues autour de Lalla-Fathma. A la lueur des feux, on voit leurs mains s'étreindre aux vêtements de la prophétesse, comme les tourmentés de l'enfer à la barque du Dante.

Enfin Lalla-Fathma, entraînée par son frère, entre sous une tente. Aussitôt la foule des femmes et des enfants se précipite à sa suite. Vainement la tente se remplit, à déchirer sous le nombre : toutes veulent entrer. Vainement Sidi-Thaieb les sollicite de le suivre sous les tentes voisines, toutes restent là, muettes, passives, effarées. Celles qui n'ont pas pu trouver place sous l'abri de leur prêtresse tutélaire se tiennent contre la porte, serrées plus qu'un essaim d'abeilles. Pendant près d'un quart d'heure, les gestes, les paroles, tout est inutile.

Mais, aux prières de son frère, Lalla-Fathma donne quelques ordres à voix basse : aussitôt les femmes et les enfants qui sont en dehors suivent Sidi-Thaieb sous une tente voisine ; celles qui sont avec la prophétesse restent autour d'elle, malgré leur nombre, assises à terre, entassées à faire craindre qu'elles n'étouffent.

Des miasmes fétides planent sur cette foule, enfermée dans un étroit espace. Les enfants gémissent comme suffoqués ; plusieurs femmes s'évanouissent sous la presse et le manque d'air. On veut ouvrir la porte de la tente qu'elles

ont close, elles la retiennent à mains crispées. Le marabout et quelques Kabyles prisonniers sont obligés d'employer la force pour entraîner au dehors une partie des compagnes effarées de la prophétesse berbère.

Une première distribution de biscuit leur est faite; chacune des captives reçoit sa part en silence; mais pendant quelques minutes toutes s'abstiennent de manger. A leurs yeux incertains et craintifs, on voit qu'un soupçon fatal combat en elles les tentations de la faim. Cependant les Kabyles et les enfants mangent déjà; peu à peu toutes les imitent et broyent lentement quelques morceaux de biscuit cassés à grand'peine par leurs mains débiles.

Pendant ce temps des sentinelles sont placées autour des tentes occupées par les femmes, moins par crainte des évasions que pour empêcher les invasions galantes. Quelques soldats ont témoigné à demi-voix d'une vive admiration pour les captives. Les tentes sont ouvertes; le soldat français en campagne est plus séducteur encore que dans les jardins de nos cités, et sur payses ennemies, au soir d'une rencontre inespérée, sous la nuit, ses séductions pourraient devenir entreprenantes jusqu'à conquêtes forcées.

Peu à peu le silence se fait dans le camp. La lassitude apaise à la fois les angoisses des captives et la curiosité des soldats. Chaque femme s'installe de son mieux, entre ses voisines de chambrée : les enfants s'endorment les premiers, et le repos, sinon le sommeil, règne jusqu'au retour du soleil.

Le maréchal a donné des ordres pour que les prison-

nières et les enfants soient conduits, le lendemain, dans les villages de nos alliés, les Bouyoucef, qui les garderont jusqu'à la soumission définitive des Illilten. Les hommes resteront dans le camp, prisonniers sur parole.

Dans la matinée, des mulets sont amenés pour les enfants et les femmes. Avec l'aide des Kabyles ou des turcos, chacune d'elles s'installe sur sa monture à la façon des cavaliers, drapée dans ses burnous, depuis le col jusqu'aux pieds.

On peut voir au plein jour ce triste et misérable convoi. La plupart semblent rassurées désormais : elles ne pleurent plus ; mais leurs visages flétris ont gardé les traces de leurs angoisses passées.

Presque toutes ont des types de figure originairement beaux, de grands yeux noirs, des traits réguliers : mais on sent que des privations de toute nature ont étiolé ces populations misérables jusqu'à la famine. Quelques-unes ont des goîtres, ce fléau des montagnards. Toutes ont un aspect chétif. Leurs faces sont pâles, hâves, maigres, sans chairs. On dirait que leurs veines appauvries ne roulent qu'un sang décoloré, sans chaleur et sans vie.

Leurs vêtements sont négligés, sales et en lambeaux. Leurs cheveux s'échappent en tous sens, dépeignés, mal retenus sous des foulards de soie mal noués à leur tête. Mais toutes ont aux oreilles des bijoux en argent, ornés de coraux : quelques-unes ont deux anneaux à chaque oreille, l'un en haut, l'autre en bas. Leurs burnous sont attachés par de grandes broches en argent. Elles

ont des bagues aux doigts, des bracelets aux jambes.

Seule la prophétesse, formant disparate avec son peuple, est soignée jusqu'à l'élégance. Malgré son embonpoint exagéré, ses traits sont beaux et expressifs. Le kolh étendu sur ses sourcils et ses cils agrandit ses grands yeux noirs. Elle a du carmin sur les joues, du henné sur les ongles, des tatouages bleuâtres, épars comme des mouches sur son visage et ses bras; ses cheveux noirs, soigneusement nattés, s'échappent d'un foulard éclatant, noué à la façon des femmes créoles des Antilles; des voiles de gaze blanche entourent son col et le bas de son visage, remontant sous sa coiffure comme les voiles de la Rebecca d'Ivanhoe; ses mains fines et blanches sont chargées de bagues. Elle porte des bracelets, des épingles, des bijoux plus qu'une idole antique.

Pendant quelque temps, le convoi reste dans le camp, attendant l'ordre du départ. Tous les prisonniers illilten, tous nos alliés kabyles et la plupart des turcos, se pressent en foule autour des prisonnières. Entre ces hommes divisés d'intérêts, d'existence ou de tribus, mais tous enfants de même race, on sent que les liens d'une commune patrie se resserrent devant les souffrances de leurs femmes et de leurs enfants. Les uns aident les captives à s'installer sur les mulets qui les portent, leur serrent les mains en signe d'adieu, ou leur parlent doucement à voix amicales et consolantes, à gestes attendris; d'autres, des pères, des frères, des époux sans doute, rattachent çà et là une broche qui s'échappe, quelque foulard dénoué, quelque bournous

entr'ouvert : comme au sortir du bal, un mari ferme d'une main attentive les vêtements de sa jeune femme. Quelques-uns quittent en hâte un des burnous qui les couvrent, et chacun d'eux vient pieusement étaler sa dépouille sur les épaules d'une mère, d'une sœur, d'une fiancée, de celle qu'il aime plus que lui-même.

Mais le plus grand nombre entourent la prophétesse, et chacun tour à tour baise respectueusement une main qu'elle tend, au hasard, avec l'aisance sacerdotale d'une femme née pour les hommages.

Les turcos passent confondus avec les Kabyles, non moins respectueux que leurs coreligionnaires. La prêtresse mahométane leur abandonne ses doigts à baiser, ainsi qu'aux hommes de son peuple, et de fois à autres daigne murmurer sur l'un d'eux une parole amicale. Tous la quittent en s'inclinant, comme des fidèles bénis et contents de l'être.

Les soldats français, attirés par curiosité sur le passage du convoi, se pressent afin de voir Lalla-Fathma. Ils arrivent silencieux tout d'abord, pitoyables aux souffrances d'un ennemi vaincu. Mais bientôt leur foule, peu respectueuse par naissance, parodie un à un les gestes onctueux de la prophétesse. La captive respectée n'est plus qu'une prêtresse de théâtre. La pitié s'efface ; la troupe perd ses égards généreux devant les allures protectrices de la souveraine maraboute : ce long baisement de mains fait courir de proche en proche tout un flot de lazzis à mots peu couverts ; et le rire français, le vieux rire contempteur

des vaines parades, éclaire seul désormais les figures martiales et railleuses des soldats.

Le convoi s'ébranle enfin. Kabyles et turcos l'escortent en silence jusqu'à l'extrémité du camp, et reviennent à leurs postes divers. La crête de Tamesguida reprend son aspect de la veille.

IV. *Soumissions des Beni-Ithouragh, Illilten, Illoula-ou-Malou, Idjer.* — Le jour même, et pendant la matinée du lendemain, les envoyés successifs des Illilten, des Ithouragh, des Illoula-ou-Malou, des Idjer arrivent au camp, porteurs des soumissions de leurs tribus.

Les Illilten se rendent les premiers. Leurs chefs et une partie de leurs femmes et de leurs enfants sont captifs. La plupart sont ruinés. Ils ont perdu leurs principaux guerriers, tués à la prise de Takleh : une foule de blessés encombre leurs villages. Silencieux et mornes, ils arrivent au camp le lendemain de leur défaite, et se rendent à merci.

Les trois autres tribus les suivent de près. Tous acceptent, sans réserve, les conditions qui leur sont imposées. La séance de soumission est la même que pour les tribus précédentes. Les Kabyles ne débattent que la quotité de l'amende, et souscrivent en silence à tout le reste.

Le maréchal ne profite outre mesure, sur aucune des quatre tribus, de la victoire remportée. Comme tous les autres Berbers, les Kabyles du rocher sont moins des vaincus qu'il veut exploiter, que des sujets nouveaux qu'il recherche, pour concourir au progrès de la colonie.

En présence de l'invasion actuelle, qui a ruiné pour un temps leurs territoires, le gouverneur général de l'Algérie n'impose aux tribus du rocher qu'une amende inférieure à celle des autres tribus kabyles.

Les nouveaux venus circulent pêle-mêle avec les contingents qui les ont combattus. On ne distingue les uns des autres qu'aux fusils, que nos alliés portent fièrement aux épaules, en signe de coopération triomphale.

Le camp de Tamesguida renferme des spécimens de toute la race berbère algérienne, qui passent confondus sous un aspect uniforme à première vue. La plupart sont de haute taille, un peu au-dessus de notre moyenne française, maigres, mais bien proportionnés, et annonçant la force. Tous sont vêtus de burnous de laine, sales, jaunâtres et souvent déguenillés : leurs figures présentent le type général des races du nord d'Afrique : c'est-à-dire un visage bruni par le soleil, aux traits grands et réguliers, aux yeux et aux cheveux noirs, au nez droit ou légèrement busqué, à la barbe rare, aux dents blanches sous des lèvres fortement dessinées. Quelques-uns, mais plus rares, ont l'œil bleu, les cheveux blonds, le teint clair des peuples du Nord.

Cependant, en comparant avec attention ces groupes divers, on distingue, à se tromper rarement, les hommes du rocher de ceux de la Kabylie proprement dite, comme on distingue les Berbers de la haute Kabylie de ceux de la basse montagne, et ces derniers des Arabes des plaines.

Les Kabyles du rocher, ceux qui vivent au pied du

grand Djurjura, dans la montagne même, parmi les neiges, ont généralement une allure plus sauvage que les autres Berbers.

Comme presque tous les habitants des hautes montagnes, ils sont plus grêles, plus petits, plus débiles que leurs congénères de la Kabylie inférieure. Le type du Nord est plus fréquent parmi eux. Beaucoup ont les yeux bleus, le poil roux ou blond-blanchâtre; leurs faces sont généralement plus pâles, plus ternes; quelques-uns sont presque albinos. On dirait qu'ils ont été pâlis aux froides neiges de leurs glaciers. La plupart sont maigres, et comme exsangues. Leurs figures appauvries révèlent les privations, la fatigue et la misère. Plusieurs ont la gorge déformée par des goîtres, qui chez quelques-uns atteignent des proportions monstrueuses. Cette excroissance difforme, fille des brouillards ou des eaux neigées des rochers, pend de leurs cols sur leurs burnous, sans paraître les gêner plus qu'un nœud de cravate européenne.

Leurs vêtements sont plus misérables que ceux des autres Kabyles, plus sales, plus déchirés par l'usage et l'indifférence. Ils ont plus de tatouages aux bras et à la face. Leurs figures sont moins mobiles, moins intelligentes, moins humaines en un mot. Soit allure ordinaire, soit tristesse accidentelle apportée par le malheur, une sorte d'hébêtement passif voile leurs regards. Les représentants des Beni-Raten, des Yenni, etc., en traversant le comp au lendemain de leur défaite, avaient une démarche de vaincus résignés, mais fiers : les envoyés des Illilten,

des Ou-Malou, etc., n'ont que l'attitude craintive, mais farouche, de sauvages domptés.

Les soldats berbers de Jugurtha, leurs aïeux kabyles, les Cimbres de Marius, les Scotts ou les Picts de l'antique Angleterre, devaient avoir en traversant Rome derrière les consuls vainqueurs, cet aspect farouche, ces regards effarés, cette allure fauve, qui faisaient tressaillir d'effroi les matrones romaines.

Les soldats, habitués aux amitiés expansives des Beni-Raten et de nos alliés divers, accueillent les nouveaux venus comme les autres ; puis, sans tenir compte ni de leurs natures plus sauvages, ni de la fraîche date de leurs amitiés, leur jettent en passant, comme aux autres, des paroles incomprises, amicales dans le fond sinon dans la forme. Les montagnards restent silencieusement passifs : la crainte enchaîne leurs paroles et leurs gestes ; mais aux échappées soudaines, aux éclairs de leurs regards, on sent que leurs haines farouches survivent tout entières : quelques-uns même murmurent à voix basse des paroles de menace, que les vainqueurs laissent tomber sans réponse.

Ainsi, au lendemain de leur soumission définitive, un soldat passant au milieu d'un groupe d'hommes du rocher, frappe doucement l'épaule d'un vieillard illilten, en lui disant d'une voix amicale :

« Amigo, à présent, vieux Chinois ! »

Le Kabyle répond à voix sourde et grondante en montrant le fusil arabe de l'un de ses voisins :

« Amigo ! macache barout !

Ami ! parce que la poudre manque ! »

Le soldat sourit dédaigneusement et suit son chemin sans répondre.

Aux vaincus, comme aux enfants, comme aux vieillards chagrins, les paroles sont permises. En Kabylie, *non moins qu'ailleurs*, il est de vieux hommes dont la turbulence sénile se répand quelquefois en défis ridicules. Rodomonts quinteux, qui le plus souvent n'ont jamais eu que des velléités guerrières — sans combattre : — qui dépensent en paroles la fanfaronnerie impuissante que leur ont laissée les années : qui, dans les salons, *dans les banquets*, partout, ne savent que croasser la discorde : qui, ne pouvant plus rien par eux-mêmes, se consument d'efforts pour exciter les jeunes hommes aux combats ! Mais les jeunes hommes suivent leurs voies sans répondre. Une étincelle tombée d'un tison qui s'éteint, n'a pas chaleur assez pour rallumer des haines inféconde et consumées ! Aux enfants comme aux vieillards, les paroles sont permises.

CHAPITRE X.

1. Dissolution de l'armée expéditionnaire. — 2. Départ de Tamesguida. Passage à travers la grande Kabylie. — 4. Fort Napoléon. — 5. Passage à travers la basse Kabylie. — 6. Embarquement à Dellys. — 7. Arrivée à Alger. — 8. Examen de la campagne et de ses résultats.

I. *Dissolution de l'armée expéditionnaire.* — La Kabylie du Djurjura n'existe plus à l'état de nation indépendante. Toutes les tribus berbères algériennes sont domptées ; toutes ont reconnu sans réserve la domination de la France; toutes ont livré des otages et payent déjà la contribution de guerre.

L'armée expéditionnaire n'a plus rien à faire en Kabylie. Le 14 juillet, le lendemain de la dernière soumission, de celle des Beni-Idjer, elle se dissout : chaque corps de troupes rentre dans ses garnisons respectives.

La division Renault va camper à Fort-Napoléon.

La division Mac Mahon traverse le territoire des Beni-Idjer, afin de sceller par l'occupation armée l'acte de soumission à la France, et se disperse sur Constantine et sur Oran, ses deux centres.

La division Jusuf rentre dans la province d'Alger.

La division Maissiat retourne à Constantine.

La cavalerie du colonel de Fénelon revient à Alger.

Les trois corps d'observation des colonels d'Argent,

Marmier et Drouhot sont déjà dissous et en route pour leurs garnisons.

Les contingents kabyles se dispersent et rentrent dans leurs foyers.

La campagne est close.

De son côté, le maréchal se dirige sur Alger en passant par Fort-Napoléon. Précédé d'une compagnie de chasseurs d'Afrique et suivi de son seul état-major, il traverse à cheval toute cette Kabylie du Djurjura, naguère en armes.

II. *Départ de Tamesguida.* — Dès le matin le camp de Tamesguida est levé. L'aride montagne se découvre peu à peu des tentes, des chevaux et de la foule qui l'encombraient. Les pierres grises du sol reparaissent tristes et nues, comme avant l'arrivée des troupes.

Chacun dit adieu à ces montagnes, à ce Djurjura neigeux, qu'il ne doit plus revoir. Chacun le regarde d'un dernier regard, comme en partant on suit des yeux la terre de la patrie. Au-dessous du pic même de Tamesguida, les nuages entassés couvrent d'un immense brouillard la Kabylie tout entière; mais l'horizon d'en haut est limpide et pur. Le ciel bleu de l'Orient garde encore çà et là quelques étoiles pâlissantes, qui s'effacent demi-noyées dans la clarté de l'aube, ainsi que des naufragés dans les flots de l'Océan.

Vers le nord, par-dessus les nuages, la Méditerranée se perd dans un lointain vaporeux et bleuâtre. Ses flots bleus se confondent avec l'azur du ciel.

Au sud, le Djurjura ferme l'horizon: sa muraille désolée apparaît si distincte, qu'on pourrait compter un à un les

rochers de ses parois. Les feux dorés du soleil levant éclairent déjà ses crêtes ; quelques filons de neige brillent à reflets d'argent, tandis que les masses sombres de la montagne, encore ensevelies dans le demi-jour de l'aube, se dressent, vaguement éclairées d'une lueur transparente et purpurine.

Les chevaux descendent lentement la pente pierreuse de Tamesguida. La brume prend tout : c'est à peine si on découvre autour de soi, répandues sur les premières déclivités, les tentes de la division Renault, qui déjà s'éveille pour le départ.

Les nuages, courant par brouillards rapides, aveuglent les yeux sous leur fine poussière. Chevaux et cavaliers, perdus dans cette pluie brumeuse, se suivent pas sur pas, descendant la montagne au hasard.

Bientôt, cependant, le soleil monte ; sous ses rayons victorieux, les nuages s'évaporent ainsi que des fumées.

Les crêtes de la Kabylie, hérissées de villages, reparaissent au-dessus du brouillard qui les noie, comme en pays inondé, les toits des maisons sortent rares et disséminés de l'horizon des flots.

Les vallées seules gardent encore une mer de nuages qui dort dans leurs gouffres, blanche et roulée sur elle-même, par flocons immobiles.

Peu à peu les crêtes se multiplient aux regards ; les vallées mêmes se découvrent, et les montagnes africaines, dépouillant leur voile matinal, reparaissent avec leurs villages rougeâtres, leurs arbres disséminés, leurs

pentes jaunes et nues tachetées de verdure, leurs vallées ombragées.

III. *Passage à travers la Kabylie.* — Depuis Tamesguida jusqu'aux frontières des Menguillet, sur les territoires des Ithouragh, des Bouyoucef, etc., de toutes les tribus qui habitent les rochers, le pays offre un aspect uniforme, aride et désolé.

Presque partout des buissons rabougris de lentisques, des chênes nains, des oliviers sans culture, étendent pêle-mêle leurs feuilles clair-semées et poudreuses. Çà et là quelques frênes épars dressent dans le ciel leurs troncs couverts de feuilles, mais sans rameaux, taillés à toutes les branches comme des moignons. Par places, la terre s'étale, pierreuse, grisâtre et nue.

De tous côtés, entre les pousses grêles des lentisques, à l'ombre des frênes, sous le soleil, on voit des cimetières kabyles abandonnés ou en exercice. Les pierres dentelées de leurs tombes blanchissent entre les herbes séchées, comme des ossements funèbres échappés des sépulcres. Morts ou vivants, les Berbers n'habitent que les crêtes de leurs montagnes.

Les villages sont rares, pauvres, sans jardins, sans vergers, sans murs d'enceinte qui les entourent. Leurs maisons inégales, basses, mal construites, sont entassées en désordre, deux par deux, ou une à une, à la file. La crête qui les porte est souvent trop étroite pour donner place à deux demeures humaines, trop abrupte pour qu'un Kabyle lui-même puisse construire sa masure sur ses déclivités à

pic. Chaque toit de maison ondule en tous sens comme une houle : ses tuiles épaisses, irrégulières et mal enchevêtrées, sont défendues contre les vents de la montagne, par des pierres posées à distances inégales.

Les intérieurs de chaque héritage sont misérables. Les cours sont étroites et infectes ; les maisons informes, les chambres, percées au hasard de portes basses et de meurtrières, sont entourées de murs non crépis, sans dalles à terre, nues ou garnies de meubles boiteux, de poteries ébréchées, de guenilles fétides et pendantes. Dans ces demeures obscures, des femmes et des enfants, hâves et chétifs, grouillent pêle-mêle avec des bestiaux décharnés comme leurs maîtres.

Sur les hautes pentes de chaque crête, quelques orges encore debout, quelques arbres disséminés, couvrent mal un sol pierreux dont l'humus, entraîné par la rapidité des pentes, descend peu à peu dans le fond des vallées.

Sur cette nature désolée, le soleil d'Afrique flamboie. Dès huit heures du matin ses rayons de feu brûlent l'horizon. Çà et là, sous les orges, une caille chante son chant monotone : quelques rares oiseaux, sans couleur, voltigent silencieusement d'un buisson à un autre, et, dans le lointain des airs, des vautours perdus tournent par lentes spirales. Tout est morne et triste.

Mais dans les vallées ou les ravins, l'œil découvre une verdure éclatante. Des figuiers, des oliviers, des chênes à glands doux, des grenadiers, croissent épais et serrés plus que dans un verger d'Europe. Des lauriers étalent leurs

buissons de verdure et leurs fleurs roses, qui neigent la terre autour d'eux, comme un autel de village au lendemain d'une fête. Des eaux circulent, détournées en mille canaux par les mains industrieuses des Kabyles : des légumes apparaissent cultivés comme par des maraîchers de France, autour d'une grande ville. On sent que la vie agricole, la seule richesse de la Kabylie rocheuse, n'existe que dans le fond de ces gouffres, avec les terres végétales que les eaux des hivers arrachent aux flancs dénudés des montagnes.

A mesure qu'on s'éloigne du Djurjura rocheux pour se rapprocher du territoire des Beni-Raten et de la basse Kabylie, la terre végétale reparaît sur les hauteurs ; le rocher nu ne se montre plus que rarement : les crêtes et les pentes deviennent moins abruptes, moins pierreuses, moins arides. Les arbres augmentent : les oliviers, les figuiers, les frênes, les orges et les blés, remplacent les buissons de lentisques et les chênes nains. Sur toutes les déclivités des montagnes, des fontaines, protégées par des demi-dômes blancs comme des niches de saints, répandent leurs eaux rafraîchissantes bordées d'arbres et de verdure. Des haies cultivées séparent les héritages. Les récoltes sont plus abondantes, les arbres sont plus vivaces, plus forts, plus verts. Les vallées ne sont plus désormais la terre exclusive des cultures.

Sur les crêtes, les villages ont autour d'eux des jardins remplis de légumes et de vignes ; des champs entiers de figuiers, d'oliviers et d'arbres cultivés. Les maisons sont

plus vastes, mieux bâties, plus espacées les unes des autres. Les populations ont un aspect moins chétif et moins misérable; les bestiaux sont plus nombreux et plus charnus. Bêtes et gens vivent toujours confondus d'existence, mais on sent que pour les uns et les autres, la vie est meilleure et moins sauvage.

Sur toute la route suivie par le maréchal et son état-major, depuis Tamesguida jusqu'à Fort-Napoléon, les Kabyles, attirés par le bruit des chevaux, sortent de chaque village. Leur attitude ne trahit le plus souvent qu'un empressement curieux, sans amitié comme sans crainte. Les hommes et les enfants se rangent en haies à l'entrée de leurs bourgades ; çà et là, dans l'ombre d'une porte demi-close, quelques têtes de femmes, aux cheveux en désordre, apparaissent demi-effarées, demi-curieuses : tous suivent longtemps des yeux, en silence, le convoi qui s'éloigne.

Souvent l'interprète principal de l'armée, M. Shousboe, leur adresse en passant, de la part du maréchal, des questions sur leurs besoins. De fois à autres, l'un d'eux élève une réclamation individuelle, pour un mulet, une vache, disparus depuis la soumission de sa tribu ; le plus grand nombre répond aux demandes de l'interprète par des gestes de dénégation silencieuse, ou par des paroles amicales, mais brèves.

Dans le pays des Beni-Raten et des tribus soumises par les premiers efforts de la campagne, les travaux ont repris, comme avant notre arrivée. Des troupeaux de bestiaux, gardés par des enfants ou des vieillards, paissent sur les

ancs des montagnes; çà et là un Kabyle entoure de paille › tronc malade d'un figuier; un autre bâtit un mur de outènement au pied d'un olivier dont les pluies dégarnis- ient les racines; des enfants coupent à la faucille des rges plus que mûrs. Dans les villages, des femmes assises terre, devant les portes de leurs maisons, écrasent du grain ous un moulin de pierre, ou façonnent des tuiles et des oteries à formes diverses.

Les populations ne se dérangent qu'à peine au passage e leurs alliés. Les Français sont déjà pour elles comme des oisins connus, qui circulent librement à travers leur pays, ans qu'elles s'inquiètent de leur départ ou de leur arrivée. Jne partie des hommes est employée à la construction de 'ort-Napoléon, ou déjà répandue, pour les travaux de la écolte, dans la basse Kabylie et la Mitidja. Leur parti est ris, leur existence est tracée : la plupart vont s'engager à lger pour les travaux de l'hiver.

Flatterie politique ou croyance réelle, un de leurs amins e propose de faire élever ses enfants dans la foi des chré- iens.

« Il y a longtemps, dit-il, avant le prophète, les aïeux le nos aïeux avaient la religion de la croix comme les Francs d'Europe; nos enfants reprendront la religion de nos pères. »

Depuis le territoire des Menguillet jusqu'à Fort-Napo- léon, la route est faite ou tracée, carrossable partout, des- tinée à traverser la grande Kabylie par le Djurjura lui-même, pour rejoindre Aumale et Bougie. Son méandre sinueux,

suivant les crêtes des montagnes, est couvert de soldats et de Kabyles qui travaillent simultanément. D'Ichériden au fort, tout est déjà terminé : les chevaux reprennent leurs allures des plaines sur ce large chemin qui ne fuit plus sous leurs pieds.

Chacun s'arrête, en passant, sur le champ du combat d'Ichériden ; chacun cherche des yeux les barricades kabyles. Mais les barricades ont disparu, comme au lendemain d'une émeute parisienne. Les poutres et les portes servent pour la construction du fort ; les bois sont sciés et rangés pour l'hiver ; les pierres sont dans la route. Tout est en ordre comme en pays de France. Çà et là, dans les buissons de lentisques, on découvre encore quelques lambeaux abandonnés d'uniformes français, coupés pendant le combat même, par le scalpel hâté des chirurgiens d'ambulance. La carcasse dénudée du cheval du général Bourbaki gît là, vestige solitaire du courage et des dangers de son maître.

Vingt jours à peine ont passé sur la terre funèbre, où saignaient tant de blessures, et voici déjà que les os blanchis d'un cheval trahissent seuls le champ du combat ! Vingt jours à peine ont passé sur la mémoire des hommes, et voici déjà que de tout ce bruit humain qui remplissait l'Algérie, quelques deuils silencieux, quelques lignes oubliées d'un bulletin de guerre consacrent seuls le souvenir de cette journée. Et bientôt, quand les pères raconteront à leurs enfants cette Kabylie tombée sous leur effort, les enfants écouteront d'une oreille dédaigneuse et ce combat oublié et cette gloire morte ! Comme nous sommes peu de

chose, comme tout s'efface, comme tout meurt vite ici-bas!

IV. *Fort-Napoléon.*—D'Ichériden, la route va rejoindre le plateau de Souk-el-Arba.

Au détour du haut sommet d'Aboudid, l'ancien camp du général Mac Mahon, Fort-Napoléon apparaît tout à coup. Une ville entière est sortie de la montagne: ses constructions, son mouvement et son bruit ont remplacé la nudité silencieuse du plateau central des Beni-Raten. Tout est changé: c'est à peine si chacun peut reconnaître la place où fut sa tente.

Par les soins symétriques du général Chapuis, qui commande Fort-Napoléon, l'ordre le plus parfait règne au milieu du mouvement de cette ville naissante. Tout est rangé, tout a sa place marquée d'avance, comme dans une métairie des Flandres. De larges écriteaux indiquent les emplacements de chaque compagnie de la garnison, de chaque magasin, de chaque corps d'ouvriers civils ou militaires.

Par les soins habiles des officiers du génie, MM. Guillemaut, Dambrun, Lanty et Willamme, qui dirigent les constructions, la forteresse souveraine de la Kabylie s'élève comme par miracle. L'économie savante et patriotiquement désintéressée du génie préside à tout. Ses officiers ont su trouver de la chaux dans un gisement de marbre, au pied de Souk-el-Arba, de la terre à brique et à tuile sur le plateau même de la forteresse, des pierres à bâtir dans les rochers de la montagne, du bois de construction dans les frênes abattus pour le passage des routes, du bois de chauffage dans les buissons inutiles de la Kabylie; réali-

sant ainsi pour la France une économie matérielle de centaines de mille francs.

Sous leur direction, les soldats du génie conduisent tous les travaux du fort. Ils se multiplient de zèle, d'intelligence et de probité sévère. Déjà les murs et les bastions s'élèvent, par places, jusqu'à deux mètres de hauteur, les fossés des fondations sont creusés autour de l'enceinte de la forteresse, sur plus de deux kilomètres de développement. On peut comprendre sur le sol tous les bâtiments que le fort abritera.

Ici s'élèvent, à moitié construits, les logements des officiers, les casernes des soldats, la maison des hôtes, les écuries des chevaux, etc. Les magasins de vivres, de fourrages, de munitions, les ateliers de travail, les bâtisses des fontaines sortent du sol ou sont tracés sur la terre.

Outre ces constructions définitives, des baraques en bois de toutes grandeurs servent temporairement de casernes aux troupes ou abritent des munitions, des vivres, des outils. Un parc d'artillerie renferme les canons de la forteresse future. Un village entier de cabanes en planches ou de gourbis de feuillages, donne asile à des cafés, des gargottes, des boutiques remplies de tous les demi-luxes de la vie civilisée.

Autour de la forteresse, ou dans son enceinte même, une foule d'hommes, d'animaux, de soldats, de Kabyles, de citadins, de femmes et d'enfants, s'agite dans un mouvement bruyant et confus. Chacun des êtres de cette foule court vers un but individuel ; mais chacun, dans sa sphère, participe à la construction du fort, et, comme l'abeille d'une ruche gigantesque, vient entasser là sa récolte ou son travail.

Des diligences et des omnibus arrivent de tous les centres voisins de la Kabylie, remplis d'ouvriers, de marchands et de provisions. Des prolonges du train roulent à grands bruits, pleines de ferrures, de zinc, de madriers, d'outils, qu'elles apportent en quatre jours de la capitale algérienne jusqu'à Souk-el-Arba. Des Arabes passent lentement conduisant des chevaux, des mulets, des chameaux qui portent des poutres, des planches, des vivres, des objets de toute nature venus d'Alger par la mer et Dellys. Des Kabyles marchent à grands pas, poussant devant eux, à la main, comme on pousse une charrette embourbée, des ânons chétifs qui ploient sous l'amicale pression de leurs maîtres. Chaque bête trottine, ensevelie sous une pyramide de fagots destinés aux fours à chaux, ou porte aux deux côtés de son maigre dos deux paniers de paille, étroits à ne rien tenir, et à moitié remplis de pierres à plâtre ou à construction tirées de la Kabylie même.

Une légion de charpentiers, de tailleurs de pierre, de forgerons, de maçons, etc., civils et militaires, bruit sur les constructions. Autour des travaux ou dans les cabarets, les Européens s'agitent d'un mouvement continuel et presque fébrile, causent bruyamment entre eux, s'appellent sans cesse d'un mur à un autre ou chantent à demi-voix les refrains de la patrie. Les Kabyles et les Arabes, qui leur servent d'aides, sillonnent lentement la foule, impassibles, silencieux et toujours drapés dans leurs longs burnous.

Depuis l'aube jusqu'au soir, à travers la poussière, le soleil et le travail qui règnent sans trêve, les cafés, les ca-

barets et les gargottes sont incessamment remplis : des ouvriers et des soldats chantent attablés. Dans ces officines de gaieté bruyante, l'argent de chacun se répand en plaisirs : le travailleur soldé du matin, le riche du jour partage ce qui lui reste avec le riche de demain : et des rires, des chants joyeux, des senteurs de victuailles en fusion planent incessamment sur la montagne kabyle, comme dans les faubourgs populeux d'une cité de France.

Partout où le Français s'implante, il implante avec lui son cabaret et sa gaieté prodigue. C'est son génie national d'avoir foi dans sa force quotidienne et de répandre au jour le jour ce que Dieu lui donne : d'émietter ses heures aux bluets de son chemin, son pain aux pauvres de la route, sa joyeuse humeur à tous les vents, sans calculer jamais ni le temps, ni le pain, ni l'avenir ; de vivre, ici-bas, à la façon des cigales insoucieuses et des gais oiseaux, plutôt que de la vie souterraine des prévoyantes mais tristes fourmis.

Des épargneurs ou des prodigues, des fourmis ou des oiseaux, lesquels sont les sages, lesquels sont les fous ? Dieu seul le sait, car la mort vient pour tous. Mais, quoi qu'on en dise, gardons, gardons comme un trésor et notre humeur joyeuse et nos élans charitables, car partout, d'un pôle à l'autre, c'est la force sympathique de notre peuple aimé.

V. *Passage à travers la basse Kabylie.*— De Fort-Napoléon, le maréchal se dirige sur Dellys où un steamer l'attend pour le porter à Alger. Seize lieues de route à travers la basse montagne séparent Souk-el-Arba de la Kabylie. C'est l'étape d'une journée pleine.

Depuis le fort juqu'au bordj de Tizi-Ouzou, sur 33 kilomètres environ, la route récemment faite par l'armée, rend la course facile et rapide. Dans la vallée du Sébaou, le chemin traverse le camp de Sikhou-Meddour qui, depuis deux mois, sert, ainsi que Tizi-Ouzou, de dépôt provisoire à l'armée expéditionnaire ; le camp s'est peu à peu transformé en village.

Bientôt le bordj apparaît avec ses vieilles constructions à la turque, blanches sous leurs terrasses aux murs dentelés. Autour du bordj, de tous côtés campent des compagnies en route pour le retour : on retrouve çà et là des figures sympathiques, entrevues naguère dans les villages ennemis. Quelques soldats portent encore au dos des armes kabyles, trophées de la campagne : mais le gros du butin a déjà filé, comme ils disent, sur les mulets de retour ou plus souvent dans la bourse avide du premier cantinier rencontré sur la route. Tous reviennent joyeux, brunis par le soleil, les barbes longues, beaux de la fatigue et du hâle de guerre.

Une compagnie de soldats rapporte sur une civière le général de Ligny dont la blessure fait craindre une guérison lente et douloureuse : le chirurgien principal de l'armée d'expédition, le docteur Bertherand, escorte le blessé et combat ses souffrances avec une sollicitude attentive.

De Tizi-Ouzou, le maréchal et son état-major traversent, aussi vite que le permettent les chemins kabyles, toute la partie de la basse Kabylie, qui règne jusqu'à Dellys et la mer.

Plus on s'éloigne du Djurjura rocheux pour descendre vers la Méditerranée, plus les montagnes s'abaissent : les plaines montueuses succèdent peu à peu aux crêtes étroites de la haute Kabylie ; les vallées sont plus larges et moins profondes ; les précipices deviennent des vallons. La terre végétale remplace les rochers stériles de la haute montagne ; c'est à peine si, de loin en loin, une roche isolée dresse encore au-dessus du sol sa pierre aride et nue.

Le Sébaou ne roule plus enfermé dans le fond d'une gorge étroite, bouillonnant de cascade en cascade, sur un lit de galets roulés dans ses flots : sa vallée s'est agrandie ; ses eaux rares serpentent lentement à travers une plaine de sables, semée çà et là de buissons et d'arbres isolés. A l'étendue dévastée de ses rives, on voit que ses flots d'hiver doivent s'étaler souvent sur plus d'un kilomètre de largeur.

Avec le sol, le climat se modifie. Une chaleur torride remplace l'air vif de la campagne. Les neiges du Djurjura ne sont plus là pour rafraîchir l'atmosphère embrasée du ciel de l'Afrique. Les hauts rochers de la montagne n'arrêtent plus les vents du désert, et aux moindres brises la poussière sablonneuse du sol africain passe dans l'air comme une pluie de cendres chaudes.

Avec le sol et le climat la végétation change. Les figuiers, les oliviers et les frênes de la haute Kabylie disparaissent peu à peu ; il n'y a plus d'arbres qu'autour des villages : les orges, les blés et les champs de pâture règnent presque seuls.

Avec le sol, la végétation et le climat, se modifient

également la nature morale et physique, les mœurs de l'homme et des animaux qu'il élève. D'un bout à l'autre du globe terrestre il en est ainsi : l'homme, comme les animaux, n'est que l'hôte passager de la nature. Tôt ou tard, mais fatalement, il se façonne au pays qu'il habite. Le Berber des demi-plaines kabyles n'est plus le montagnard fier, travailleur et sauvage de la Kabylie indomptée. Sa nature, son aspect et ses mœurs participent à la fois de sa double origine berbère et arabe, de ses doubles voisins, de sa double existence de la montagne et de la plaine.

On sent que la conquête a passé sur lui : quand il rencontre le maître, conquérant chrétien ou kaïd musulman, il s'arrête et s'efforce de baiser la main qui l'a dompté. Par son instinct kabyle, il est travailleur à demi ; par son instinct arabe, il est pasteur contemplateur et paresseux à demi : il élève des troupeaux, mais il cultive la terre et vit à la fois de sa double vie agricole et pastorale.

Son aspect est berber autant qu'arabe. Le type blond des montagnards et des hommes du Nord ne se rencontre plus dans chaque bourgade, comme chez les Kabyles de la grande montagne. Il est plus petit, moins fort, plus brun que le Berber de la Kabylie.

Ses villages ne sont ni entassés à l'étroit sur les crêtes, comme les bourgades berbères, ni disséminés par les plaines, à la façon des camps arabes : ils sont posés en désordre sur les flancs des montagnes, ainsi que des ruches posées sur la terre pour un temps, mais sans fondations dans le sol.

Ses maisons ne sont ni en pierres, comme celles des

Kabyles, ni en toile comme les tentes arabes ; faites de torchis, ou de terre maçonnée entre des branches entrelacées, elles annoncent, par leur construction même, les mœurs de leurs habitants : demeures d'Indiens qui se façonnent sans peines, qui se quittent sans regrets, quand le sol est épuisé autour d'elles, quand le caprice de l'émigration prend à leurs hôtes demi-sédentaires, demi-nomades.

La basse Kabylie est le trait d'union naturel de la plaine et de la montagne : comme les demi-Kabyles qui l'habitent sont le trait d'union, le croisement des deux familles arabes et berbères : comme le métis ou le mulâtre sont les traits d'union divers des races blanche et nègre. Tout s'enchaîne sur cette terre, la nature elle-même aussi bien que les êtres animés qui la peuplent.

VI. *Embarquement à Dellys.*—Peu à peu cependant la brise fraîchit et souffle une haleine salée annonçant la mer. Au détour d'une colline, la Méditerranée paraît. Dellys resplendit dans le lointain, avec sa longue muraille accidentée, ses maisons blanches, qui s'échelonnent de la mer au sommet de la falaise, comme les gradins d'un amphithéâtre.

A la vue de la ville, chacun se hâte, chacun presse de l'éperon son cheval fatigué. Chevaux et cavaliers, altérés d'arriver, baignés de poussière et de chaleur, courent vers Dellys comme on court au port : les uns et les autres savourent en espérance des flots d'eau limpide, un repas digne des héros d'Homère et toute une nuit de long repos.

Mais :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

Sur la porte de Dellys, en travers du passage, les autorités de la ville surgissent vêtues de noir : un maire ou commissaire civil est à leur tête, ceint d'une écharpe, des papiers à la main.

L'ombre de Banquo, l'épée de Damoclès, le doigt de feu de la salle du festin apparurent moins sinistres à leurs victimes pâlissantes.

Le magistrat municipal éprouve un besoin impérieux de haranguer le gouverneur. Il commence !... un cahier tout entier !...

Vainement les cavaliers essuient leurs fronts rassasiés de fatigue ; les chevaux dorment debout ; vainement les uns comme les autres étalent sous toutes les formes leur détresse silencieuse. « Grâce, nous venons de faire treize heures de chemins kabyles, de soleil africain, de poussière algérienne ; nous touchons au port ; la ville est là, devant nous, grande ouverte avec ses fontaines, son repas, son gîte qui nous attendent ! grâce ! »

Les minutes s'entassent sans pitié. M. le commissaire civil ne se lasse point de complimenter, sous toutes les formes, le maréchal gouverneur général de l'Algérie, le triomphateur de la Kabylie... Il continue...

Les feuillets du discours municipal se multiplient sous sa main : ils tournent, tournent, tournent lentement, inflexibles comme la roue du temps par une nuit de souffrance. Chacun les fixe d'un regard inquiet, espérant en vain le feuillet sublime, le feuillet blanc de la dernière page !

Enfin ! tout finit, même une harangue !

Sur les pas du maréchal, l'état-major entre dans Dellys. Chacun cherche un gîte, et satisfait de son mieux sa soif, sa faim — et le sommeil qu'il a conquis.

Le lendemain, dans la matinée, ceux qui retournent à Alger s'embarquent à bord du *Cacique*, avec le gouverneur.

Depuis le commencement de la campagne, le *Cacique*, le *Grégeois*, etc., transportent des troupes, des vivres, des munitions et des blessés entre Dellys et Alger. Depuis deux mois, sans relâche, ces navires sont la providence maritime de l'expédition. Depuis deux mois, leurs commandants, MM. Bizien et Cuisinier-Delisle, leurs officiers et leurs équipages se multiplient de zèle et d'efforts pour satisfaire à toutes les exigences d'un service incessant. S'ils n'ont pas conduit leurs navires jusque sur le sommet du Djurjura, ce n'est ni faute de désirs, ni faute de courage, c'est que le Sébaou n'a pas d'eau. Par les services et les vœux ardents, ces navires font partie de l'armée expéditionnaire. Le maréchal a choisi le *Cacique* pour participer aux joies du retour.

Après les coups de canon et les hurrahs d'usage, le vapeur quitte Dellys, et, en quatre heures, arrive à Alger.

VII. *Arrivée à Alger.* — Le fort de la ville salue l'arrivée du *Cacique; le Cacique* répond. Des deux côtés, les canons d'allégresse brûlent de la poudre, et font du bruit à rendre jalouse la campagne même qu'ils célèbrent.

Sur le rivage, à l'hôtel de la marine, il y a réception officielle, arc de triomphe, harangue municipale, vivats de la foule. Le soir, il y a dîners, fêtes et lampions. Pendant trois jours, ce ne sont par la ville que revues, visites, dis-

cours, festins, toasts, félicitations, congratulations, illuminations — à ne savoir où fuir.

Mais au-dessus des cérémonies à orchestres poudrifères; — au-dessus des lampions aux lueurs fétides; — au-dessus

> Des vœux des aldermen courbés sur l'encensoir,
> Des pompes du matin et des fêtes du soir;

— au-dessus de ces bruits et de ces fumées dont les banalités fastidieuses escortent tous les triomphes, les bons comme les mauvais; — au-dessus de ces *regocijos* de parade, il y a dans tous les cœurs amants de la patrie une reconnaissance sérieuse envers le chef et l'armée qui ont moissonné cette gloire pour la France.

VIII. *Appréciation de la campagne et de ses résultats.* — Un beau fait militaire, fécond en résultats utiles, a été accompli : en deux mois, sans effusion considérable de sang humain, sans dépenses exagérées, sans perturbation dans la colonie, une expédition a été faite, victorieuse constamment.

Ce succès est dû, selon nous, d'abord aux efforts persévérants de la France et au temps, ce pacificateur des passions humaines; — aux forces considérables qu'une auguste prévoyance, éclairée par le gouverneur de l'Algérie, a permis de réunir pour cette campagne, — à l'habileté des dispositions administratives et militaires, — à la bravoure ardente des troupes.

Les Kabyles, épuisés par une lutte de vingt-sept années, par quatorze campagnes successives, traqués dans leurs

montagnes par une politique persévérante, fatigués de guerres civiles et de misère, instruits de l'équité bienfaisante du Gouvernement de la France, étaient mûrs pour la soumission. Ils se sont défendus malgré tout avec la bravoure habituelle de leur race, mais sans le fanatisme furieux des premiers jours de notre conquête africaine, par devoir d'honneur national plutôt que par passion : comme un homme qui se bat en duel, par point d'honneur, mais sans haine mortelle.

Une force militaire comptant près de trente-cinq mille baïonnettes, la plus considérable qui jusqu'à ce jour ait été réunie en Algérie, a envahi simultanément le pays ennemi. Les Kabyles, écrasés sous le nombre, ont compris l'impossibilité d'une lutte, et n'ont pu prolonger nulle part une résistance inutile.

Des dispositions générales, prévoyantes, telles que la force même de l'armée expéditionnaire, l'abondance des approvisionnements de toute nature, la division semée parmi les Kabyles, ont préparé le succès de la campagne. Des dispositions militaires habiles et prudentes, telles que le fractionnement circulaire de l'armée d'invasion, la simultanéité des attaques, la précaution constante d'éviter toute retraite sous le feu de l'ennemi, le percement de routes, la sécurité des approvisionnements, ont à la fois déconcerté les résistances de l'ennemi, assuré le moral et la santé des troupes. L'honneur de ces dispositions revient tout d'abord au gouverneur de l'Algérie, au maréchal Randon, puis à ses lieutenants. La bravoure française de l'armée

expéditionnaire, son ardeur au devoir, son intelligence des combats ont secondé dignement les dispositions des chefs.

Un éloge tombé d'une bouche auguste, savante de la guerre, — et par droit de naissance et par droit de science, a déjà désigné l'armée d'Afrique et son chef à la reconnaissance de la patrie :

« L'Algérie a vu nos troupes se couvrir d'une nouvelle gloire par la soumission de la Kabylie. Cette expédition, habilement conduite et vigoureusement exécutée, a complété notre domination. »

L'aspect le plus remarquable de cette campagne est sa marche à la fois guerrière et pacifique. Les travaux nécessaires à la pacification du pays conquis ont marché de front avec l'invasion : un fort et ses routes ont été faits pendant l'expédition même.

Grâce à ces travaux et à l'attitude à la fois énergique et indulgente de l'armée, la soumission des Kabyles s'est accomplie sans effusion considérable de sang humain, par une pression savamment organisée, plutôt que par des combats hasardeux.

C'est la gloire première de la campagne de 1857. Car le succès par la prévoyance, par la science humaine, vaut mieux que le succès par la force brutale : la pensée avant la matière ! Les triomphes sanglants portent sur leur gloire un crêpe funèbre. Comme les fortunes d'héritage paternel, ils traînent derrière eux des années de larmes, et ne brillent qu'à travers le deuil. Les triomphes pacifiques sont moins bruyants, ils flattent moins les âmes vaniteuses, ils tracent

moins profondément la mémoire des hommes ; mais leur éclat est plus pur, ils sont plus doux à la patrie pensante, et les chants de fête qui les suivent ne sont pas troublés par les sanglots des mères.

Si des incendies et des destructions souvent nécessaires, quelques pillages, déparent çà et là le pur éclat de cette conquête, ce sont crimes de la guerre bien plutôt que des hommes.

La guerre est la guerre : à tout prix, ceux qui la dirigent doivent chercher le succès, car c'est le succès qui la termine.

La guerre est la guerre : partout et toujours elle s'est faite désastreuse pour l'homme ! partout et toujours elle se fera ainsi, quoi qu'on prétende. Après la lutte, le pillage, la contribution, le traité : le *væ victis !* sous toutes les formes. Le grand Brennus, notre grand ancêtre, jetant sa lourde épée dans la balance de Rome vaincue, les Arabes-Kabyles de l'Afrique envahissant l'Espagne au nom du Coran, les croisés du moyen âge envahissant la Judée au nom de l'Évangile, la France d'hier meublant Paris des dépouilles de l'Europe, l'Europe nous rançonnant de par les traités, n'ont fait ni mieux, ni plus mal, que la France moderne envahissant l'Algérie, que les zouaves de la Kabylie pillant la bourgade de Lalla-Fathma. Quelle qu'elle soit, la guerre est la guerre, c'est-à-dire la lutte, la destruction, le *væ victis !* le droit du plus fort !

Quant aux *résultats* de la campagne :

Cette Kabylie du Djurjura, qui, depuis vingt-sept ans, résistait à la France, est domptée. Ce foyer éternel de toutes

les révoltes du nord de l'Afrique sommeille pour un temps, sous la pression victorieuse de la France.

Une population de plus de deux cent cinquante mille individus, honnête, intelligente, brave, laborieuse, va concourir à la prospérité de l'Afrique française. Déjà, avant la campagne, des Kabyles servaient la colonie dans les régiments de tirailleurs indigènes ou turcos : d'autres louaient leurs services soit dans l'Algérie, soit chez les nations voisines ; le nombre des turcos, si la France les réclame, et celui des travailleurs décupleront désormais. Les colons de l'Afrique, que le manque de bras enchaîne sans cesse, trouveront dans la Kabylie une pépinière nouvelle d'ouvriers acclimatés.

Une contribution de guerre de deux millions de francs a été versée par les tribus soumises au trésor de la colonie. Les Kabyles auraient pu payer une amende plus forte encore ; mais leur existence matérielle eût souffert pendant longtemps d'un impôt trop lourd. Le gouverneur de l'Algérie n'a pas voulu exploiter leur défaite. Le pays, non moins que les Kabyles, lui garderont reconnaissance d'avoir agi selon les traditions françaises.

Car jamais, c'est notre légitime orgueil, jamais après les enivrements de la lutte, de sang-froid, la France n'abuse de ses victoires pour pressurer ses vaincus. Ce qu'elle cherche dans la conquête, c'est l'assouvissement de ses ardeurs guerrières, l'amour peut-être exagéré de la gloire, l'amour peut-être despotique de l'humanité, ce n'est jamais une exploitation avide.

Enfin, comme résultat suprême, le plus grand de tous, L'ALGÉRIE EST PACIFIÉE.

Notre conquête africaine, fièrement entreprise en 1830, agrandie sans relâche pendant vingt-sept années, par du sang, de l'argent et des dévouements répandus à pleins flots, glorieusement fécondée naguère encore par les mains glorieuses du vainqueur d'Isly, vient d'être dignement achevée par la soumission de la Kabylie. En vingt-sept ans la France a soumis et pacifié pleinement un pays si rebelle aux dominations étrangères, que les Romains eux-mêmes ne l'ont gardé qu'à travers des révoltes incessantes[1]; que les héritiers des Romains, les Arabes, ne l'ont jamais dompté que partiellement[2]; que les Turcs, nos devanciers, vivaient cernés dans Alger et quelques villes, acculés à la mer par les Arabes et les Berbers soulevés contre eux[3].

[1] Voir les *Époques militaires de la grande Kabylie*, par Berbrugger, et spécialement la période romaine. Des inscriptions et des textes laborieusement rapprochés constatent les soulèvements incessants ou les invasions, tantôt des Numides, tantôt des Berbers, confondus dans une commune haine par les Romains, pendant toute la durée de leur domination africaine.

[2] Voir les *Études et Recherches historiques sur les Berbers*, par Henri Fournel. En lisant cette étude, si scrupuleusement approfondie, il est facile de se convaincre que jamais, même aux beaux jours de la conquête musulmane, les dominateurs de la plaine, les Arabes, n'ont soumis les naturels du pays, les Berbers, les hommes de la montagne.

[3] Voir l'*Algérie*, par Galibert, et spécialement la période turque. L'impuissance oppressive des Turcs, leur domination circonscrite et incertaine sur les tribus de l'intérieur, les incursions incessantes des Arabes et des Berbers, révèlent la situation précaire de nos prédécesseurs en Algérie.

Aujourd'hui, du nord au sud, depuis la Méditerranée jusque dans le désert même; de l'est à l'ouest, depuis la régence de Tunis jusqu'aux frontières du Maroc, il n'est plus désormais une seule tribu arabe ou kabyle, une seule bourgade, qui soit en dehors de notre domination. De la Méditerranée à Tuggurt, de Tunis au Maroc, un enfant sans défense peut circuler à travers les populations indigènes, plus respecté que dans Paris même. L'Algérie tout entière est dans la main de la France.

Cette pacification profonde est l'une des gloires les plus pures de notre civilisation actuelle : car notre administration, non moins que la force de nos armes, ont accompli cette conquête. Si les Arabes et les Kabyles sont aujourd'hui pacifiés, c'est autant par la conviction de leur impuissance, que par la comparaison qu'ils savent établir entre l'oppression sanguinaire de leurs derniers maîtres et l'équité de la France, entre leur misère passée et leur prospérité présente. La clémence de notre civilisation moderne éteint jour à jour la double haine religieuse et nationale des peuples algériens.

C'est que l'apaisement par l'équité indulgente est plus efficace que l'apaisement par les rigueurs. C'est que le raisonnement est plus puissant que la force. C'est que, tôt ou tard, les clémences répandues apaisent les colères, désarment les haines, émoussent les convictions, germent des dévouements; comme des semences savamment répandues germent des blés vivaces, qui étouffent les ivraies et mûrissent en riches moissons; comme sur tout pays, si

dévasté que soit le sol, Dieu rend à l'homme plus encore que l'homme n'a semé !

Au sein de cette pacification, la prospérité agricole et commerciale de l'Algérie doit se développer désormais. La conquête est terminée : la colonisation commence. L'élément civil, appuyé par les garnisons de la métropole, peut désormais grandir. La liberté civile, qui seule sait féconder les jeunes colonies, peut s'étendre jour à jour sur l'Algérie pacifiée. Un large horizon s'ouvre pour l'Afrique française.

Puisse la patrie, libérant peu à peu sa jeune Algérie, n'oublier jamais que les colonies ne sont pas des fermes exploitées ; qu'elles sont les reproductions des peuples et l'espoir de leurs nationalités, comme les enfants sont l'espoir des familles !

Puisse la patrie n'oublier jamais que les enfants apportent en naissant des joies et des douleurs en espérance ; que leur adolescence fait tantôt le souci, tantôt l'orgueil de leurs pères ; que c'est le génie et le droit naturel de tout ce qui croît, de vouloir incessamment marcher sans lisières et prospérer sans guide ; comme c'est le droit des aiglons de voleter autour de leur mère, quand les ailes leur poussent, de s'envoler pour vivre libres, quand leurs forces les emportent !

Puisse la patrie n'oublier jamais, que s'il arrive parfois aux enfants grandis d'oublier leurs pères, aux colonies devenues nations d'oublier la mère-patrie : malgré tout, à travers le temps et les intérêts contraires, des liens pri-

mordiaux et indissolubles enchaînent toujours les enfants à la famille, et que si libre qu'elle soit devenue, la jeune Amérique est la gloire utile de l'Angleterre!

Puisse enfin la France ne jamais se décourager à sa tâche paternelle!

Nos grands-pères, eux aussi, avaient commencé les grandes colonies. Labourdonnais, Dupleix, Montcalm, ces héros oubliés par la France oublieuse, avaient pris l'Inde et fondé une Amérique. Malouet avait fécondé la Guyane. Nos pères ont perdu l'Inde et l'Amérique, délaissé la Guyane. Le repos, la gloire et la richesse de la patrie souffrent encore aujourd'hui de ces pertes. L'Inde et les Amériques manquent à l'expansion fébrile, à la force, au commerce de la France.

Aujourd'hui l'Algérie vient d'ouvrir à nos portes un continent tout entier; la Guyane, les Antilles, Bourbon, etc., nous restent.

En fécondant ces terres fertiles, en donnant jour à jour à leurs colons l'appui paternel et la liberté d'expansion que les jeunes pères donnent à leurs enfants, la France retrouvera bientôt l'Inde et l'Amérique perdues, retrouvera toute une source tarie d'expansions nécessaires, de force et de richesses.

L'histoire à la main, chacun de nous peut voir comment les nationalités grandissent.

Ce n'est pas, en ne vivant que d'elles-mêmes, en ne demandant qu'à la patrie le pain de chaque jour; ce n'est pas en se nouant comme des arbres malades, en se tordant

sur elles-mêmes à la façon des serpents blessés, en se consumant dans des regrets ou des aspirations stériles, dans des convulsions civiques plus stériles encore !

Non.

Les nationalités, la France surtout, sont comme ces arbres gigantesques, rois de la forêt. Pour vivre, il leur faut étendre au loin leurs racines et leurs rejetons, épandre en mille rameaux leur séve, qui déborde et les étouffe, chercher sans cesse un air nouveau, des sucs nouveaux, des terres nouvelles, pour leurs troncs vigoureux, qui doivent grandir incessamment, à peine de périr.

Puisse Dieu, protecteur de la France, la guider par la main dans la voie féconde des colonisations. C'est la conclusion de ce livre, c'est le vœu le plus ardent, la prière du cœur, qu'un Français passionné de patrie, adresse humblement à Dieu, à l'Empereur, à ses concitoyens.

FIN.

TABLE

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

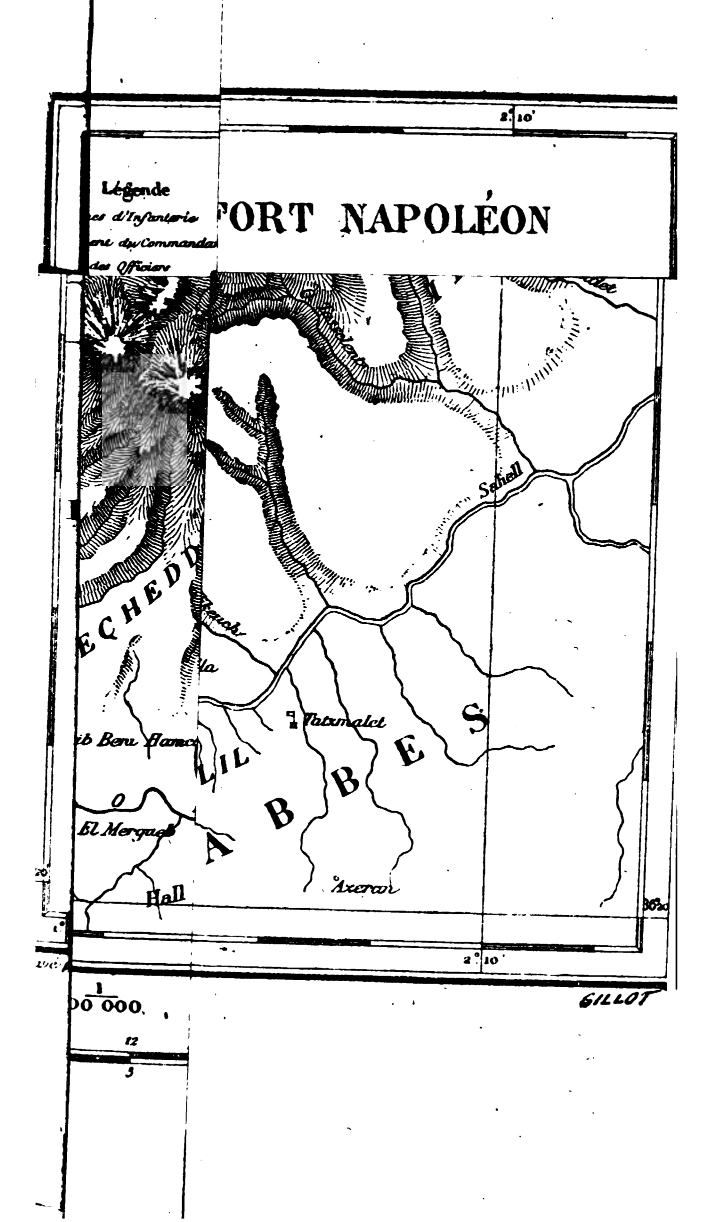
CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.


Légende
FORT NAPOLÉON
2° 10'
Sahell
Tatxmalct
ECHEDD
ib Beni Hanc
El Merguel
Hall
Axercor
A B B E S
36°20
2° 10'
GILLOT

